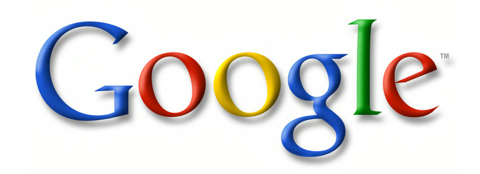


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

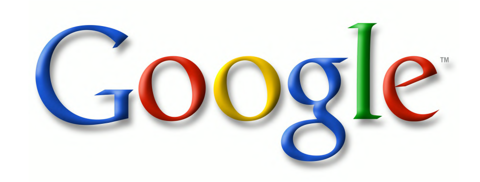
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

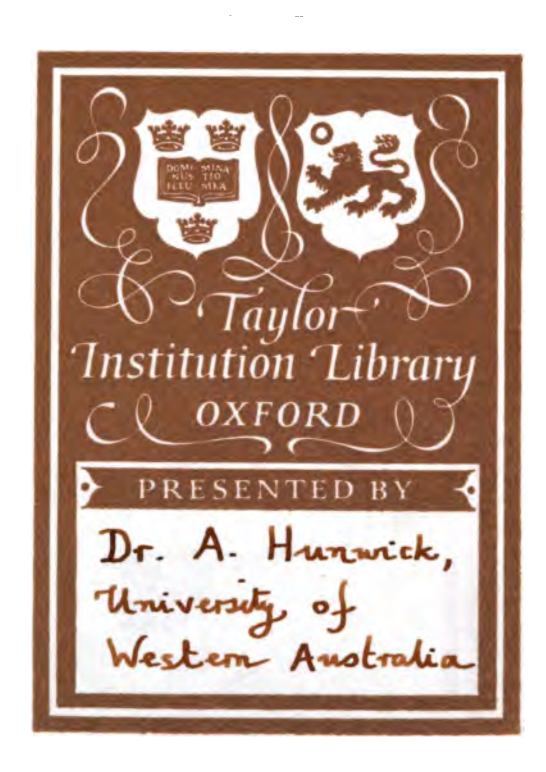
+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



V1. 1859



[cupboard 1]

ŒUVRES COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

ŒUVRES COMPLÈTES

DE VOLTAIRE

TOME CINQUIÈME

ÉDITION DE CH. LAHURE ET Cie
Imprimeurs à Paris

PARIS
LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie
RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1859


TAYLOR
4 OCT 1975
LIBRARY

LA HENRIADE

POËME EN DIX CHANTS.

PRÉFACE POUR LA HENRIADE,

PAR MARMONTEL.

On ne se lasse point de réimprimer les ouvrages que le public ne se lasse point de relire; et le public relit toujours avec un nouveau plaisir ceux qui, comme *la Henriade*, ayant d'abord mérité son estime, ne cessent de se perfectionner sous les mains de leurs auteurs.

Ce poëme, si différent dans sa naissance de ce qu'il est aujourd'hui, parut pour la première fois en 1723, imprimé à Londres sous le titre de *la Ligue*. M. de Voltaire ne put donner ses soins à cette édition : aussi est-elle remplie de fautes, de transpositions, et de lacunes considérables.

L'abbé Desfontaines en donna, peu de temps après, une édition à Évreux, aussi imparfaite que la première, avec cette différence qu'il glissa dans les vides quelques vers de sa façon, tels que ceux-ci, où il est aisé de reconnaître un tel écrivain :

Et malgré les Perraults, et malgré les Houdarts,
L'on verra le bon goût naître de toutes parts.
(Chant VI de son édition.)

En 1726[1] on en fit une édition à Londres, sous le titre de *la Henriade*, in-4, avec des figures; elle est dédiée à la reine d'Angleterre : et, pour ne rien laisser à désirer dans cette édition, j'ai cru devoir insérer dans ma préface cette épître dédicatoire. On sait que dans ce genre d'écrire M. de Voltaire a pris une route qui lui est propre. Les gens de goût, qui s'épargnent ordinairement la lecture des fades éloges que même nos plus grands auteurs n'ont pu se dispenser de prodiguer à leurs Mécènes, lisent avidement et avec fruit les épîtres dédicatoires d'*Alzire*, de *Zaïre*, etc. Celle-ci est dans le même goût; on y reconnaît un philosophe judicieux et poli, qui sait louer les rois, même sans les flatter. Il n'écrivit cette épître qu'en anglais.

M. l'abbé Lenglet-Dufresnoy nous en a donné la traduction suivante :

« A LA REINE[2].

« Madame,

« C'est le sort de Henri IV d'être protégé par une reine d'Angleterre; il a été appuyé par Élisabeth, cette grande princesse,

1. L'édition de Londres est de 1728. (Éd.)

2. « TO THE QUEEN.

« Madam, It is the fate of Henry the Fourth to be protected by an english queen. He was assisted by that great Elisabeth, who was in her age

qui était dans son temps la gloire de son sexe. A qui sa mémoire pourrait-elle être aussi bien confiée qu'à une princesse dont les vertus personnelles ressemblent tant à celles d'Élisabeth?

« Votre Majesté trouvera dans ce livre des vérités bien grandes et bien importantes; la morale à l'abri de la superstition; l'esprit de liberté également éloigné de la révolte et de l'oppression; les droits des rois toujours assurés, et ceux du peuple toujours défendus. Le même esprit dans lequel il est écrit me fait prendre la liberté de l'offrir à la vertueuse épouse d'un roi qui, parmi tant de têtes couronnées, jouit presque seul de l'honneur, sans prix, de gouverner une nation libre, d'un roi qui fait consister son pouvoir à être aimé, et sa gloire à être juste.

« Notre Descartes, le plus grand philosophe de l'Europe, avant que le chevalier Newton parût, a dédié ses *Principes* à la célèbre princesse palatine Élisabeth; non pas, dit-il, parce qu'elle était princesse (car les vrais philosophes respectent les princes et ne les flattent point), mais parce que, de tous ses lecteurs, il la regardait comme la plus capable de sentir et d'aimer le vrai.

« Permettez-moi, madame (sans me comparer à Descartes), de dédier de même *la Henriade* à Votre Majesté, non-seulement parce qu'elle protége les sciences et les arts, mais encore parce qu'elle en est un excellent juge.

« Je suis, avec ce profond respect qui est dû à la plus grande vertu et au plus haut rang, si Votre Majesté veut bien me le permettre,

« De Votre Majesté,

« Le très-humble, très-respectueux et très-obéissant serviteur.

« VOLTAIRE. »

Cette édition, qui fut faite par souscription, a servi de prétexte à mille calomnies contre l'auteur. Il a dédaigné d'y répondre;

---

the glory of her sex. By whom can his memory be so well protected, as by her who resembles so much Elisabeth in her personal virtues?

« Your Majesty will find in this book bold impartial truths, morality unstained with superstition, a spirit of liberty, equally abhorrent of rebellion and of tyranny, the rights of kings always asserted, and those of mankind never laid aside.

« The same spirit, in which it is written, gave me the confidence to offer it to the virtuous consort of a king who, among so many crowned heads, enjoys almost alone the inestimable honour of ruling a free nation. a king who makes his power consist in being beloved, and his glory in being just.

« Our Descartes, who was the greatest philosopher in Europe, before sir Isaac Newton appeared, dedicated his *Principles* to the celebrated princess palatine Elisabeth; not, said he, because she was a princess (for true philosophers respect princes and never flatter them), but because of all his readers she understood him the best, and loved truth the most.

« I beg leave, Madam (without comparing myself to Descartes), to dedicate *the Henriade* to your Majesty, upon the like account, not only as the protectress of all arts and sciences, but as the best judge of them.

« I am, with that profound respect which is due to the greatest virtue, as well as to the highest rank, may it please your Majesty,

« Your Majesty's,

« Most humble, most dutiful, most obliged servant,

« VOLTAIRE. »

mais il a remis dans la Bibliothèque du roi, c'est-à-dire sous les yeux du public et de la postérité, des preuves authentiques de la conduite généreuse qu'il tint dans cette occasion : je n'en parle qu'après les avoir vues.

Il serait long et inutile de compter ici toutes les éditions qui ont précédé celle-ci, dans laquelle on les trouvera réunies par le moyen des variantes.

En 1736, le roi de Prusse, alors prince royal, avait chargé M. Algarotti, qui était à Londres, d'y faire graver ce poëme avec des vignettes à chaque page. Ce prince, ami des arts, qu'il daigne cultiver, voulant laisser aux siècles à venir un monument de son estime pour les lettres, et particulièrement pour *la Henriade*, daigna en composer la préface; et, se mettant ainsi au rang des auteurs, il apprit au monde qu'une plume éloquente sied bien dans la main d'un héros. Récompenser les beaux-arts est un mérite commun à un grand nombre de princes; mais les encourager par l'exemple et les éclairer par d'excellents écrits en est un d'autant plus recommandable dans le roi de Prusse, qu'il est plus rare parmi les hommes. La mort du roi son père, les guerres survenues, et le départ de M. Algarotti de Londres, interrompirent ce projet, si digne de celui qui l'avait conçu.

Comme la préface qu'il avait composée n'a pas vu le jour, j'en ai pris deux fragments qui peuvent en donner une idée, et qui doivent être regardés comme un morceau bien précieux dans la littérature :

« Les difficultés, dit-il en un endroit, qu'eut à surmonter M. de Voltaire lorsqu'il composa son poëme épique, sont innombrables. Il voyait contre lui les préjugés de toute l'Europe et celui de sa propre nation, qui était du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais en français. Il avait devant lui le triste exemple de ses prédécesseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière. Il avait encore à combattre le respect superstitieux et exclusif du peuple savant pour Virgile et pour Homère, et, plus que tout cela, une santé faible qui aurait mis tout autre homme moins sensible que lui à la gloire de sa nation hors d'état de travailler. C'est cependant indépendamment de tous ces obstacles que M. de Voltaire est venu à bout de son dessein, etc.

« Quant à la saine morale, dit-il ailleurs, quant à la beauté des sentiments, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de Henri IV, jointe à sa générosité et à son humanité, devrait servir d'exemple à tous les rois et à tous les héros, qui se piquent quelquefois mal à propos de dureté envers ceux que le destin des États et le sort de la guerre ont soumis à leur puissance. Qu'il leur soit dit, en passant, que ce n'est ni dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la véritable grandeur, mais bien dans ce sentiment que l'auteur exprime avec tant de noblesse :

Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes,
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas. »

Ainsi pensait ce grand prince avant que de monter sur le trône. Il ne pouvait alors instruire les rois que par des maximes : aujourd'hui il les instruit par des exemples.

La Henriade a été traduite en plusieurs langues, en vers anglais par M. Lockman; une partie l'a été en vers italiens par M. Quirini, noble vénitien, et une autre en vers latins par le cardinal de ce nom, bibliothécaire du Vatican, si connu par sa grande littérature. Ce sont ces deux hommes célèbres qui ont traduit le poëme de *Fontenoy*. MM. Ortolani et Nenci ont aussi traduit plusieurs chants de *la Henriade*. Elle l'a été entièrement en vers hollandais et allemands, et en vers latins par M. Caux de Cappeval.

Cette justice, rendue par tant d'étrangers contemporains, semble suppléer à ce qui manque d'ancienneté à ce poëme; et puisqu'il a été généralement approuvé dans un siècle qu'on peut appeler celui du goût, il y a apparence qu'il le sera des siècles à venir. On pourrait donc, sans être téméraire, le placer à côté de ceux qui ont le sceau de l'immortalité. C'est ce que semble avoir fait M. Cocchi, lecteur de Pise, dans une lettre imprimée à la tête de quelques éditions de *la Henriade*, où il parle du sujet, du plan, des mœurs, des caractères, du merveilleux, et des principales beautés de ce poëme, en homme de goût et de beaucoup de littérature; bien différent d'un Français, auteur de feuilles périodiques, qui, plus jaloux qu'éclairé, l'a comparé à *la Pharsale*. Une telle comparaison suppose dans son auteur ou bien peu de lumières, ou bien peu d'équité : car en quoi se ressemblent ces deux poëmes? Le sujet de l'un et de l'autre est une guerre civile; mais, dans *la Pharsale*, « l'audace est triomphante et le crime adoré : » dans *la Henriade*, au contraire, tout l'avantage est du côté de la justice. Lucain a suivi scrupuleusement l'histoire sans mélange de fiction, au lieu que M. de Voltaire a changé l'ordre des temps, transporté les faits, et employé le merveilleux. Le style du premier est souvent ampoulé, défaut dont on ne voit pas un seul exemple dans le second. Lucain a peint ses héros avec de grands traits, il est vrai, et il a des coups de pinceau dont on trouve peu d'exemples dans Virgile et dans Homère. C'est peut-être en cela que lui ressemble notre poëte : on convient assez que personne n'a mieux connu que lui l'art de marquer les caractères : un vers lui suffit quelquefois pour cela, témoin les suivants :

Médicis la [1] reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, etc.

Connaissant les périls, et ne redoutant rien;
Heureux guerrier [2], grand prince, et mauvais citoyen.

Il [3] se présente aux Seize, et demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.

Il [4] marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

Mais, si M. de Volltaire annonce avec tant d'art ses personnages, il les soutient avec beaucoup de sagesse : et je ne crois

1. La tête de Coligny, chant II. (Éd.) — 2. Guise, chant III. (Éd.) — 3. Harlay, chant IV. (Éd.) — 4. Mornay, chant IV. (Éd.)

pas que dans le cours de son poëme on trouve un seul vers où quelqu'un d'eux se démente. Lucain, au contraire, est plein d'inégalités; et, s'il atteint quelquefois la véritable grandeur, il donne souvent dans l'enflure. Enfin ce poëte latin, qui a porté à un si haut point la noblesse des sentiments, n'est plus le même lorsqu'il faut ou peindre ou décrire; et j'ose assurer qu'en cette partie notre langue n'a jamais été si loin que dans *la Henriade*.

Il y aurait donc plus de justesse à comparer *la Henriade* avec *l'Énéide*. On pourrait mettre dans la balance le plan, les mœurs, le merveilleux de ces deux poëmes; les personnages, comme Henri IV et Énée, Achates et Mornay, Sinon et Clément, Turnus et d'Aumale, etc.; les épisodes qui se répondent, comme le repas des Troyens sur la côte de Carthage, et celui de Henri chez le solitaire de Jersey; le massacre de la Saint-Barthélemy, et l'incendie de Troie; le quatrième chant de *l'Énéide*, et le neuvième de *la Henriade;* la descente d'Énée aux enfers, et le songe de Henri IV; l'antre de la Sibylle, et le sacrifice des Seize; les guerres qu'ont à soutenir les deux héros, et l'intérêt qu'on prend à l'un et à l'autre; la mort d'Euryale et celle du jeune d'Ailly; les combats singuliers de Turenne contre d'Aumale, et d'Énée contre Turnus; enfin le style des deux poëtes, l'art avec lequel ils ont enchaîné les faits, et leur goût dans le choix des épisodes, leurs comparaisons, leurs descriptions. Et après un tel examen, on pourrait décider d'après le sentiment.

Les bornes que je suis obligé de me prescrire dans cette préface ne me permettent pas d'appuyer sur ce parallèle; mais je crois qu'il me suffit de l'indiquer à des lecteurs éclairés et sans prévention.

Les rapports vagues et généraux dont je viens de parler ont fait dire à quelques critiques que *la Henriade* manquait du côté de l'invention : que ne fait-on le même reproche à Virgile, au Tasse, etc.? Dans *l'Énéide* sont réunis le plan de *l'Odyssée* et celui de *l'Iliade;* dans *la Jérusalem délivrée*, on trouve le plan de *l'Iliade* exactement suivi, et orné de quelques épisodes tirés de *l'Énéide*.

Avant Homère, Virgile, et le Tasse, on avait décrit des siéges, des incendies, des tempêtes; on avait peint toutes les passions; on connaissait les enfers et les champs Élysées; on disait qu'Orphée, Hercule, Pirithoüs, Ulysse, y étaient descendus pendant leur vie. Enfin ces poëtes n'ont rien dont l'idée générale ne soit ailleurs. Mais ils ont peint les objets avec les couleurs les plus belles : ils les ont modifiés et embellis suivant le caractère de leur génie et les mœurs de leur temps; ils les ont mis dans leur jour et à leur place. Si ce n'est pas là créer, c'est du moins donner aux choses une nouvelle vie; et on ne saurait disputer à M. de Voltaire la gloire d'avoir excellé dans ce genre de production. Ce n'est là, dit-on, que de l'invention de détail, et quelques critiques voudraient de la nouveauté dans le tout. On faisait un jour remarquer à un homme de lettres ce beau vers où M. de Voltaire exprime le mystère de l'eucharistie :

> Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus [1].

« Oui, dit-il, ce vers est beau; mais, je ne sais, l'idée n'en est

1. Chant X, vers 402. (Éd.)

pas neuve. » — « Malheur, dit M. de Fénelon[1], à qui n'est pas ému en lisant ces vers :

Fortunate senex! hic, inter flumina nota
Et fontes sacros, frigus captabis opacum. »
(Virg., égl. I.)

N'aurais-je pas raison d'adresser cette espèce d'anathème au critique dont je viens de parler? J'ose prédire à tous ceux qui, comme lui, veulent du neuf, c'est-à-dire de l'inouï, qu'on ne les satisfera jamais qu'aux dépens du bon sens. Milton lui-même n'a pas inventé les idées générales de son poëme, quelque extraordinaires qu'elles soient : il les a puisées dans les poëtes, dans l'Écriture sainte. L'idée de son pont, toute gigantesque qu'elle est, n'est pas neuve. Sadi s'en était servi avant lui, et l'avait tirée de la théologie des Turcs. Si donc un poëte qui a franchi les limites du monde, et peint des objets hors de la nature, n'a rien dit dont l'idée générale ne soit ailleurs, je crois qu'on doit se contenter d'être original dans les détails et dans l'ordonnance, surtout quand on a assez de génie pour s'élever au-dessus de ses modèles.

Je ne réfuterai pas ici ceux qui ont été assez ennemis de la poésie pour avancer qu'il peut y avoir des poëmes en prose : ce paradoxe paraît téméraire à tous les gens de bon goût et de bon sens. M. de Fénelon, qui avait beaucoup de l'un et de l'autre, n'a jamais donné son *Télémaque* que sous le nom des *Aventures de Télémaque*, et jamais sous celui de poëme. C'est sans contredit le premier de tous les romans; mais il ne peut pas même être mis dans la classe des derniers poëmes. Je ne dis pas seulement parce que les aventures qu'on y raconte sont presque toutes indépendantes les unes des autres, et parce que le style, tout fleuri et tendre qu'il est, serait trop uniforme; je dis parce qu'il n'a pas le nombre, le rhythme, la mesure, la rime, les inversions, en un mot rien de ce qui constitue cet art si difficile de la poésie, art qui n'a pas plus de rapport avec la prose que la musique n'en a avec le ton ordinaire de la parole.

Il ne me reste plus qu'un mot à dire sur l'orthographe qu'on a suivie dans cette édition; c'est celle de l'auteur; il l'a justifiée lui-même : et puisqu'il n'a contre lui qu'un usage condamné par ceux même qui le suivent, il paraît assez inutile de prouver qu'il a eu raison de s'en écarter; je me contenterai donc, pour faire voir combien cet usage est pernicieux à notre poésie, de citer quelques endroits de nos meilleurs poëtes, où ils ne l'ont que trop scrupuleusement suivi :

Attaquons[2] dans leurs murs ces conquérants si *fiers;*
Qu'ils tremblent à leur tour pour leurs propres *foyers.*

Ma colère revient, et je me *reconnois;*
Immolons en partant trois ingrats à la *fois.*

. . . . Je ne fais que recueillir les *voix,*
Et dirais vos défauts si je vous en *savois*[3].

1. *Lettre à l'Académie française.* — 2. *Mithridate.* (Éd.)
3. *Le Flatteur.* (Éd.)

Il est sûr qu'une orthographe conforme à la prononciation eût obvié à ces défauts, et que deux poëtes si exacts et si heureux dans leurs rimes ne se sont contentés de celles-ci que parce qu'elles satisfaisaient les yeux : ce qui le prouve, c'est qu'on ne s'est jamais avisé de faire rimer *Beauvais*, qu'on prononce comme *savois*, avec *voix*, qu'on a cru cependant pouvoir rimer avec *savois*. Dans ces deux vers de Boileau :

La discorde[1] en ces lieux menace de *s'accroître;*
Demain avec l'aurore un lutrin va *paroître*,

on prononce *s'accraître* pour la rime; et cela est assez usité. Mme Deshoulières dit :

Puisse[2] durer, puisse *croître*
L'ardeur de mon jeune amant,
Comme feront sur ce *hêtre*
Les marques de mon tourment!

Mais ce qui paraît singulier, c'est que *paroître*, en faveur de qui on prononce *s'accraître*, change lui-même sa prononciation en faveur de *cloître :*

L'honneur[3] et la vertu n'osèrent plus *paroître;*
La piété chercha les déserts et le *cloître*.

Une bizarrerie si marquée vient de ce qu'on a changé l'ancienne prononciation, sans changer l'orthographe qui la représente. La réformation générale d'un tel abus eût été une affaire d'éclat. M. de Voltaire n'a porté que les premiers coups; il a cru judicieusement qu'on devait rimer pour l'oreille, et non pour les yeux : en conséquence il a fait rimer *François* avec *succès*, etc. Et, pour satisfaire en même temps les oreilles et les yeux, il a écrit *Français*, substituant à la diphthongue *oi* la diphthongue *ai*, qui, accompagnée d'une *s*, exprime à la fin des mots le son de l'*è*, comme dans *bienfaits*, *souhaits*, etc. M. de Voltaire a été d'autant plus autorisé à ce changement d'orthographe, qu'il lui fallait distinguer dans son poëme certains mots qui, écrits partout ailleurs de la même façon, ont néanmoins une prononciation et une signification différentes : sous le froc de *François*, etc., des courtisans *français*, etc.

Quant à ce que j'ai dit sur le mérite de ce poëme, je déclare qu'il ne m'a été permis que de laisser entrevoir mon sentiment, et que, si je n'ai pas heurté de front la prévention de quelques critiques, ce n'est pas que je ne leur sois entièrement opposé. Peut-être un jour pourrai-je sans contrainte parler comme pensera la postérité.

1. *Lutrin*, chant II. (Éd.) — 2. *Célimène*, églogue. (Éd.)
3. Boileau, (Éd.)

AVANT-PROPOS SUR LA HENRIADE,

PAR LE ROI DE PRUSSE.

Le poëme de *la Henriade* est connu de toute l'Europe. Les éditions multipliées qui s'en sont faites l'ont répandu chez toutes les nations qui ont des livres, et qui sont assez policées pour avoir quelque goût pour les lettres.

M. de Voltaire, peut-être l'unique auteur qui préfère la perfection de son art aux intérêts de son amour-propre, ne s'est point lassé de corriger ses fautes; et depuis la première édition, où *la Henriade* parut sous le titre de *Poëme de la Ligue*, jusqu'à celle qu'on donne aujourd'hui au public, l'auteur s'est toujours élevé, d'efforts en efforts, jusqu'à ce point de perfection que les grands génies et les maîtres de l'art ont ordinairement mieux dans l'idée qu'il ne leur est possible d'y atteindre.

L'édition qu'on donne à présent au public est considérablement augmentée par l'auteur : c'est une marque évidente que la fécondité de son génie est comme une source intarissable, et qu'on peut toujours s'attendre, sans se tromper, à des beautés nouvelles et à quelque chose de parfait d'une aussi excellente plume que l'est celle de M. de Voltaire.

Les difficultés que ce prince de la poésie française a trouvées à surmonter, lorsqu'il composa ce poëme épique, sont innombrables. Il avait contre lui les préjugés de toute l'Europe, et ceux de sa propre nation, qui était du sentiment que l'épopée ne réussirait jamais en français; il avait devant lui le triste exemple de ses précurseurs, qui avaient tous bronché dans cette pénible carrière; il avait encore à combattre ce respect superstitieux du peuple savant pour Virgile et pour Homère, et, plus que tout cela, une santé faible et délicate, qui aurait mis tout autre homme moins sensible que lui à la gloire de sa nation hors d'état de travailler. C'est néanmoins malgré ces obstacles que M. de Voltaire est venu à bout d'exécuter son dessein, quoique aux dépens de sa fortune, et souvent de son repos.

Un génie aussi vaste, un esprit aussi sublime, un homme aussi laborieux que l'est M. de Voltaire, se serait ouvert le chemin aux emplois les plus illustres, s'il avait voulu sortir de la sphère des sciences, qu'il cultive, pour se vouer à ces affaires que l'intérêt et l'ambition des hommes ont coutume d'appeler de solides occupations; mais il a préféré de suivre l'impulsion irrésistible de son génie pour ces arts et pour ces sciences aux avantages que la fortune aurait été forcée de lui accorder : aussi a-t-il fait des progrès qui répondent parfaitement à son attente. Il fait autant d'honneur aux sciences que les sciences lui en font : on ne le connaît dans *la Henriade* qu'en qualité de poëte; mais il est philosophe profond et sage historien en même temps.

Les sciences et les arts sont comme de vastes pays, qu'il nous est presque aussi impossible de subjuguer tous, qu'il l'a été à César, ou bien à Alexandre, de conquérir le monde entier : il faut beaucoup de talents et beaucoup d'application pour s'assu-

jettir quelque petit terrain; aussi la plupart des hommes ne marchent-ils qu'à pas de tortue dans la conquête de ce pays. Il en a été cependant des sciences comme des empires du monde, qu'une infinité de petits souverains se sont partagés; et ces petits souverains réunis ont composé ce qu'on appelle des académies; et comme dans ces gouvernements aristocratiques il s'est souvent trouvé des hommes nés avec une intelligence supérieure, qui se sont élevés au-dessus des autres, de même les siècles éclairés ont produit des hommes qui ont uni en eux les sciences qui devaient donner une occupation suffisante à quarante têtes pensantes. Ce que les Leibnitz, ce que les Fontenelle ont été de leur temps, M. de Voltaire l'est aujourd'hui; il n'y a aucune science qui n'entre dans la sphère de son activité; et, depuis la géométrie la plus sublime jusqu'à la poésie, tout est soumis à la force de son génie.

Malgré une vingtaine de sciences qui partagent M. de Voltaire, malgré ses fréquentes infirmités, et malgré les chagrins que lui donnent d'indignes envieux, il a conduit sa *Henriade* à un point de maturité où je ne sache pas qu'aucun poëme soit jamais parvenu.

On trouve toute la sagesse imaginable dans la conduite de *la Henriade*. L'auteur a profité des défauts qu'on a reprochés à Homère; ses chants et l'action ont peu ou point de liaison les uns avec les autres, ce qui leur a mérité le nom de rapsodies : dans *la Henriade* on trouve une liaison intime entre tous les chants; ce n'est qu'un même sujet divisé par l'ordre des temps en dix actions principales. Le dénoûment de *la Henriade* est naturel; c'est la conversion de Henri IV et son entrée à Paris qui met fin aux guerres civiles des ligueurs, qui troublaient la France; et en cela le poëte français est infiniment supérieur au poëte latin, qui ne termine pas son *Énéide* d'une manière aussi intéressante qu'il l'avait commencée; ce ne sont plus alors que les étincelles du beau feu que le lecteur admirait dans le commencement de ce poëme; on dirait que Virgile en a composé les premiers chants dans la fleur de sa jeunesse, et qu'il a composé les derniers dans cet âge où l'imagination mourante et le feu de l'esprit à moitié éteint ne permettent plus aux guerriers d'être héros, ni aux poëtes d'écrire.

Si le poëte français imite en quelques endroits Homère et Virgile, c'est pourtant toujours une imitation qui tient de l'original, et dans laquelle on voit que le jugement du poëte français est infiniment supérieur à celui du poëte grec. Comparez la descente d'Ulysse aux enfers avec le septième chant de *la Henriade*, vous verrez que ce dernier est enrichi d'une infinité de beautés que M. de Voltaire ne doit qu'à lui-même.

La seule idée d'attribuer au rêve de Henri IV ce qu'il voit dans le ciel, dans les enfers, et ce qui lui est pronostiqué au temple du Destin, vaut seule toute l'*Iliade* : car le rêve de Henri IV ramène tout ce qui lui arrive aux règles de la vraisemblance, au lieu que le voyage d'Ulysse aux enfers est dépourvu de tous les agréments qui auraient pu donner l'air de vérité à l'ingénieuse fiction d'Homère.

De plus, tous les épisodes de *la Henriade* sont placés dans leur lieu; l'art est si bien caché par l'auteur, qu'il est difficile

de l'apercevoir : tout y paraît naturel, et l'on dirait que ces fruits qu'a produits la fécondité de son imagination, et qui embellissent tous les endroits de ce poëme, n'y sont que par nécessité. Vous n'y trouverez point de ces petits détails où se noient tant d'auteurs à qui la sécheresse et l'enflure tiennent lieu de génie. M. de Voltaire s'applique à décrire d'une manière touchante les sujets pathétiques; il sait le grand art de toucher le cœur; tels sont ces endroits touchants, comme la mort de Coligny, l'assassinat de Valois, le combat du jeune d'Ailly, le congé de Henri IV de la belle Gabrielle d'Estrées, et la mort du brave d'Aumale; on se sent ému à chaque fois qu'on en fait la lecture; en un mot, l'auteur ne s'arrête qu'aux endroits intéressants, et il passe légèrement sur ceux qui ne feraient que grossir son poëme : il n'y a ni du trop ni du trop peu dans *la Henriade*.

Le merveilleux que l'auteur a employé ne peut choquer aucun lecteur sensé; tout y est ramené au vraisemblable par le système de la religion : tant la poésie et l'éloquence savent l'art de rendre respectables des objets qui ne le sont guère par eux-mêmes, et de fournir des preuves de crédibilité capables de séduire !

Toutes les allégories qu'on trouve dans ce poëme sont nouvelles; il y a la Politique, qui habite au Vatican; le temple de l'Amour, la vraie Religion, la Discorde, les Vertus, les Vices; tout est animé par le pinceau de M. de Voltaire; ce sont autant de tableaux qui surpassent, au jugement des connaisseurs, tout ce qu'a produit le crayon habile du Carrache et du Poussin.

Il me reste à présent à parler de la poésie du style, de cette partie qui caractérise proprement le poëte. Jamais la langue française n'eut autant de force que dans *la Henriade :* on y trouve partout de la noblesse; l'auteur s'élève avec un feu infini jusqu'au sublime, et il ne s'abaisse qu'avec grâce et dignité : quelle vivacité dans les peintures, quelle force dans les caractères et dans les descriptions, et quelle noblesse dans les détails ! Le combat du jeune Turenne doit faire en tout temps l'admiration des lecteurs; c'est dans cette peinture de coups portés, parés, reçus et rendus, que M. de Voltaire a trouvé principalement des obstacles dans le génie de sa langue; il s'en est cependant tiré avec toute la gloire possible. Il transporte le lecteur sur le champ de bataille; et il vous semble plutôt voir un combat qu'en lire la description en vers.

Quant à la saine morale, quant à la beauté des sentiments, on trouve dans ce poëme tout ce qu'on peut désirer. La valeur prudente de Henri IV, jointe à sa générosité et à son humanité, devrait servir d'exemple à tous les rois et à tous les héros qui se piquent quelquefois mal à propos de dureté et de brutalité envers ceux que le destin des États ou le sort de la guerre a soumis à leur puissance; qu'il leur soit dit, en passant, que ce n'est point dans l'inflexibilité ni dans la tyrannie que consiste la vraie grandeur, mais bien dans ces sentiments que l'auteur exprime avec tant de noblesse:

> Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes[1],
> Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
> Sont assez malheureux pour ne connaître pas.

1. Chant VIII, vers 322-24. (Éd.)

Le caractère de Philippe de Mornay peut aussi être compté parmi les chefs-d'œuvre de *la Henriade;* ce caractère est tout nouveau. Un philosophe guerrier, un soldat humain, un courtisan vrai et sans flatterie; un assemblage de vertus aussi rare doit mériter nos suffrages : aussi l'auteur y a-t-il puisé comme dans une riche source de sentiments. Que j'aime à voir Philippe de Mornay, ce fidèle et stoïque ami, à côté de son jeune et vaillant maître, repousser partout la mort, et ne la donner jamais[1]! Cette sagesse philosophique est bien éloignée des mœurs de notre siècle; et il est à déplorer, pour le bien de l'humanité, qu'un caractère aussi beau que celui de ce sage ne soit qu'un être de raison.

D'ailleurs *la Henriade* ne respire que l'humanité : cette vertu si nécessaire aux princes, ou plutôt leur unique vertu, est relevée par M. de Voltaire; il montre un roi victorieux qui pardonne aux vaincus; il conduit ce héros aux murs de Paris, où, au lieu de saccager cette ville rebelle, il fournit les aliments nécessaires à la vie de ses habitants désolés par la famine la plus cruelle; mais, d'un autre côté, il dépeint des couleurs les plus vives l'affreux massacre de la Saint-Barthélemy, et la cruauté inouïe avec laquelle Charles IX hâtait lui-même la mort de ses malheureux sujets calvinistes.

La sombre politique de Philippe II, les artifices et les intrigues de Sixte-Quint, l'indolence léthargique de Valois, et les faiblesses que l'amour fit commettre à Henri IV, sont estimées à leur juste valeur. M. de Voltaire accompagne tous ses récits de réflexions courtes, mais excellentes, qui ne peuvent que former le jugement de la jeunesse, et donner des vertus et des vices les idées qu'on en doit avoir. On trouve de toute part dans ce poëme que l'auteur recommande aux peuples la fidélité pour leurs lois et pour leurs souverains. Il a immortalisé le nom du président de Harlay[2], dont la fidélité inviolable pour son maître méritait une pareille récompense; il en fait autant pour les conseillers Brisson, Larcher, Tardif, qui furent mis à mort par les factieux; ce qui fournit la réflexion suivante de l'auteur :

> Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire[3];
> Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.

Le discours de Potier[4] aux factieux est aussi beau par la justesse des sentiments que par la force de l'éloquence. L'auteur fait parler un grave magistrat dans l'assemblée de la Ligue; il s'oppose courageusement au dessein des rebelles, qui voulaient élire roi un d'entre eux : il les renvoie à la domination légitime de leur souverain, à laquelle ils voulaient se soustraire; il condamne toutes les vertus des Guises, en tant que vertus militaires, puisqu'elles devenaient criminelles dès là qu'ils en faisaient usage contre leur roi et leur patrie. Mais tout ce que je pourrais dire de ce discours ne saurait en approcher; il faut le lire avec attention. Je ne prétends que d'en faire remarquer les beautés à ceux des lecteurs auxquels elles pourraient échapper.

1. Chant VIII, vers 204. (Éd.) — 2. Chant IV, vers 439. (Éd.)
3. *Id.*, 467-68. (Éd.) — 4. Chant V, vers 83 et suivants. (Éd.)

Je passe à la guerre de religion, qui fait le sujet de *la Henriade*. L'auteur a dû exposer naturellement les abus que les superstitieux et les fanatiques ont coutume de faire de la religion : car on a remarqué que, par je ne sais quelle fatalité, ces sortes de guerres ont toujours été plus sanguinaires que celles que l'ambition des princes ou l'indocilité des sujets ont suscitées; et, comme le fanatisme et la superstition ont été de tout temps les ressorts de la politique détestable des grands et des ecclésiastiques, il fallait nécessairement y opposer une digue. L'auteur a employé tout le feu de son imagination, et tout ce qu'ont pu l'éloquence et la poésie, pour mettre devant les yeux de ce siècle les folies de nos ancêtres, afin de nous en préserver à jamais. Il voudrait purifier les camps et les soldats des arguments pointilleux et subtils de l'école, pour les renvoyer au peuple pédant des scolastiques; il voudrait désarmer à perpétuité les hommes du glaive saint qu'ils prennent sur l'autel, et dont ils égorgent impitoyablement leurs frères : en un mot, le bien et le repos de la société font le principal but de ce poëme, et c'est pourquoi l'auteur avertit si souvent d'éviter dans cette route l'écueil dangereux du fanatisme et du faux zèle.

Il paraît cependant, pour le bien de l'humanité, que la mode des guerres de religion est finie, et ce serait assurément une folie de moins dans le monde; mais j'ose dire que nous en sommes en partie redevables à l'esprit philosophique, qui prend depuis quelques années beaucoup le dessus en Europe. Plus on est éclairé, moins on est superstitieux. Le siècle où vivait Henri IV était bien différent : l'ignorance monacale, qui surpassait toute imagination, et la barbarie des hommes, qui ne connaissaient pour toute occupation que d'aller à la chasse et de s'entre-tuer, donnaient de l'accès aux erreurs les plus palpables. Catherine de Médicis et les princes factieux pouvaient donc alors abuser d'autant plus facilement de la crédulité des peuples, puisque ces peuples étaient grossiers, aveugles et ignorants.

Les siècles polis qui ont vu fleurir les sciences n'ont point d'exemples à nous présenter de guerres de religion, ni de guerres séditieuses. Dans les beaux temps de l'empire romain, je veux dire vers la fin du règne d'Auguste, tout l'empire, qui composait presque les deux tiers du monde, était tranquille et sans agitation; les hommes abandonnaient les intérêts de la religion à ceux dont l'emploi était d'y vaquer, et ils préféraient le repos, les plaisirs et l'étude, à l'ambitieuse rage de s'égorger les uns les autres, soit pour des mots, soit pour l'intérêt, ou pour une funeste gloire.

Le siècle de Louis le Grand, qui peut-être égale, sans flatterie, celui d'Auguste, nous fournit de même un exemple d'un règne heureux et tranquille pour l'intérieur du royaume, mais qui malheureusement fut troublé vers la fin par l'ascendant que le P. Le Tellier prenait sur l'esprit de Louis XIV, qui commençait à baisser; mais c'est la faute proprement d'un particulier, et l'on n'en saurait charger ce siècle, d'ailleurs si fécond en grands hommes, que par une injustice manifeste.

Les sciences ont ainsi toujours contribué à humaniser les hommes, en les rendant plus doux, plus justes, et moins portés aux violences; elles ont pour le moins autant de part que les

lois au bien de la société et au bonheur des peuples. Cette façon de penser aimable et douce se communique insensiblement de ceux qui cultivent les arts et les sciences au public et au vulgaire; elle passe de la cour à la ville, et de la ville à la province : on voit alors avec évidence que la nature ne nous forma point assurément pour que nous nous exterminions dans ce monde, mais pour que nous nous assistions dans nos communs besoins; que le malheur, les infirmités, et la mort, nous poursuivent sans cesse, et que c'est une démence extrême de multiplier les causes de nos misères et de notre destruction. On reconnaît, indépendamment de la différence des conditions, l'égalité que la nature a mise entre nous, la nécessité qu'il y a de vivre unis et en paix, de quelque nation et de quelque opinion que nous soyons; que l'amitié et la compassion sont des devoirs universels : en un mot, la réflexion corrige en nous tous les défauts du tempérament.

Tel est le véritable usage des sciences, et voilà par conséquent la règle et l'obligation que nous devons avoir à ceux qui les cultivent, et qui tâchent d'en fixer l'usage parmi nous. M. de Voltaire, qui embrasse toutes ces sciences, m'a toujours paru mériter une part à la gratitude du public, et d'autant plus qu'il ne vit et ne travaille que pour le bien de l'humanité. Cette réflexion, jointe à l'envie que j'ai eue toute ma vie de rendre hommage à la vérité, m'a déterminé à procurer au public cette édition, que j'ai rendue aussi digne qu'il me l'a été possible de M. de Voltaire et de ses lecteurs.

En un mot, il m'a paru que donner des marques d'estime à cet admirable auteur était en quelque façon honorer notre siècle, et que du moins la postérité se redirait d'âge en âge que, si notre siècle a porté des grands hommes, il en a reconnu toute l'excellence, et que l'envie ni les cabales n'ont pu opprimer ceux que leur mérite et leurs talents distinguaient du vulgaire et même des grands hommes.

TRADUCTION

D'UNE LETTRE D'ANTOINE COCCHI, LECTEUR DE PISE,

A M. RINUCCINI, SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE FLORENCE,

SUR LA HENRIADE.

Selon moi, monsieur, il y a peu d'ouvrages plus beaux que le poëme de *la Henriade*, que vous avez eu la bonté de me prêter.

J'ose vous dire mon jugement avec d'autant plus d'assurance, que j'ai remarqué qu'ayant lu quelques pages de ce poëme à gens de différente condition et de différent génie, et adonnés à divers genres d'érudition, tout cela n'a point empêché *la Henriade* de plaire également à tous; ce qui est la preuve la plus certaine que l'on puisse rapporter de sa perfection réelle.

Les actions chantées dans *la Henriade* regardent, à la vérité,

les Français plus particulièrement que nous; mais, comme elles sont véritables, grandes, simples, fondées sur la justice, et entremêlées d'incidents qui frappent, elles excitent l'attention de tout le monde.

Qui est celui qui ne se plairait point à voir une rébellion étouffée, et l'héritier légitime du trône s'y maintenir, en assiégeant sa capitale rebelle, en donnant une sanglante bataille, en prenant toutes les mesures dans lesquelles la force, la valeur, la prudence et la générosité, brillent à l'envi?

Il est vrai que certaines circonstances historiques sont changées dans le poëme; mais, outre que les véritables sont notoires et récentes, ces changements, étant ajustés à la vraisemblance, ne doivent point embarrasser l'esprit d'un lecteur tant soit peu accoutumé à considérer un poëme comme l'imitation du possible et de l'ordinaire, liés ensemble par des fictions ingénieuses.

Tout l'éloge que puisse jamais mériter un poëme, pour le bon choix de son sujet, est certainement dû à *la Henriade*, d'autant plus que, par une suite naturelle, il a été nécessaire de raconter le massacre de la Saint-Barthélemy, le meurtre de Henri III, la bataille d'Ivry, et la famine de Paris : événements tous vrais, tous extraordinaires, tous terribles, et tous représentés avec cette admirable vivacité qui excite dans le spectateur et de l'horreur et de la compassion; effet que doivent produire pareilles peintures, quand elles sont de main de maître.

Le nombre d'acteurs dans *la Henriade* n'est pas grand; mais ils sont tous remarquables dans leurs rôles, et extrêmement bien dépeints dans leurs mœurs.

Le caractère du héros Henri IV est d'autant plus incomparable, que l'on y voit la valeur, la prudence militaire, l'humanité et l'amour s'entre-disputer le pas, et se le céder tour à tour, et toujours à propos pour sa gloire.

Celui de Mornay, son ami intime, est certainement rare; il est représenté comme un philosophe savant, courageux, prudent, et bon.

Les êtres invisibles, sans l'entremise desquels les poëtes n'oseraient entreprendre un poëme, sont bien ménagés dans celui-ci, et aisés à supposer : telles sont l'âme de saint Louis, et quelques passions humaines personnifiées; encore l'auteur les a-t-il employées avec tant de jugement et d'économie, que l'on peut facilement les prendre pour des allégories.

En voyant que ce poëme soutient toujours sa beauté, sans être farci, comme tous les autres, d'une infinité d'agents surnaturels, cela m'a confirmé dans l'idée que j'ai toujours eue que, si l'on retranchait de la poésie épique ces personnages imaginaires, invisibles, et tout-puissants, et qu'on les remplaçât, comme dans les tragédies, par des personnages réels, le poëme n'en deviendrait que plus beau.

Ce qui m'a d'abord fait venir cette pensée, c'est d'avoir observé que, dans Homère, Virgile, le Dante, l'Arioste, le Tasse, Milton, et en un mot dans tous ceux que j'ai lus, les plus beaux endroits de leurs poëmes ne sont pas ceux où ils font agir ou parler les dieux, le diable, le destin, et les esprits; au contraire, tout cela fait rire, sans jamais produire dans le cœur ces sentiments touchants qui naissent de la représentation de quelque action insigne,

proportionnée à la capacité de l'homme notre égal, et qui ne passe point la sphère ordinaire des passions de notre âme.

C'est pourquoi j'ai admiré le jugement de ce poëte, qui, pour enfermer sa fiction dans les bornes de la vraisemblance et des facultés humaines, a placé le transport de son héros au ciel et aux enfers dans un songe, dans lequel ces sortes de visions peuvent paraître naturelles et croyables.

D'ailleurs il faut avouer que sur la constitution de l'univers, sur les lois de la nature, sur la morale, et sur l'idée qu'il faut se former du mal et du bien, des vertus et du vice, le poëte sur tout cela a parlé avec tant de force et de justesse, que l'on ne peut s'empêcher de reconnaître en lui un génie supérieur, et une connaissance parfaite de tout ce que les philosophes modernes ont de plus raisonnable dans leur système.

Il semble rapporter toute sa science à inspirer au monde entier une espèce d'amitié universelle, et une horreur générale pour la cruauté et pour le fanatisme.

Également ennemi de l'irréligion, le poëte, dans les disputes que notre raison ne saurait décider, qui dépendent de la révélation, adjuge avec modestie et solidité la préférence à notre doctrine romaine, dont il éclaircit même plusieurs obscurités.

Pour juger de son style, il serait nécessaire de connaître toute l'étendue et la force de la langue; habileté à laquelle il est presque impossible qu'un étranger puisse atteindre, et sans laquelle il n'est pas facile d'approfondir la pureté de la diction.

Tout ce que je puis dire là-dessus, c'est qu'à l'oreille ses vers paraissent aisés et harmonieux, et que dans tout le poëme je n'ai trouvé rien de puéril, rien de languissant, ni aucune fausse pensée; défauts dont les plus excellents poëtes ne sont pas tout à fait exempts.

Dans Homère et Virgile, on en voit quelques-uns, mais rares : on en trouve beaucoup dans les principaux, ou, pour mieux dire, dans tous les poëtes des langues modernes, surtout dans ceux de la seconde classe de l'antiquité.

A l'égard du style, je puis encore ajouter une expérience que j'ai faite, qui donne beaucoup à présumer en sa faveur. Ayant traduit ce poëme couramment, en le lisant à différentes personnes, je me suis aperçu qu'elles en ont senti toute la grâce et la majesté : indice infaillible que le style en est très-excellent. Aussi l'auteur se sert-il d'une noble simplicité et brièveté pour exprimer des choses difficiles et vastes, sans néanmoins rien laisser à désirer pour leur entière intelligence; talent bien rare. et qui fait l'essence du vrai sublime.

Après avoir fait connaître en général le prix et le mérite de ce poëme, il est inutile d'entrer dans un détail particulier de ses beautés les plus éclatantes. Il y en a, je l'avoue, plusieurs dont je crois reconnaître les originaux dans Homère, et surtout dans *l'Iliade*, copiés depuis avec différents succès par tous les poëtes postérieurs; mais on trouve aussi dans ce poëme une infinité de beautés qui semblent neuves, et appartenir en propre à *la Henriade*.

Telles sont, par exemple, la noblesse et l'allégorie de tout le chant Vᵉ, l'endroit où le poëte représente l'infâme meurtrier de Henri III, et sa juste réflexion sur ce misérable assassin.

C'est encore quelque chose de nouveau dans la poésie, que le discours ingénieux qu'on lit sur les châtiments à subir après la mort.

Il ne me souvient pas non plus d'avoir vu ailleurs ce beau trait qu'il met dans le caractère de Mornay, *qu'il combat sans vouloir tuer personne*[1].

La mort du jeune d'Ailly[2], massacré par son père sans en être connu, m'a fait verser des larmes, quoique j'eusse lu une aventure un peu semblable dans le Tasse; mais celle de M. de Voltaire, étant décrite avec plus de précision, m'a paru nouvelle et sublime.

Les vers sur l'amitié sont d'une beauté inimitable, et rien ne les égale, si ce n'est la description de la modestie de la belle d'Estrées.

Enfin, dans ce poëme, sont répandues mille grâces qui démontrent que l'auteur, né avec un goût infini pour le beau, s'est perfectionné encore davantage par une application infatigable à à toutes sortes de sciences, afin de devoir sa réputation moins à la nature qu'à lui-même.

Plus il a réussi, plus il est obligeant à lui envers notre Italie, d'avoir, dans un discours à la suite de son poëme, préféré notre Virgile et notre Tasse à tout autre poëte, quoique nous n'osions nous-mêmes les égaler à Homère, qui a été le premier fondateur de la belle poésie.

HISTOIRE ABRÉGÉE

DES ÉVÉNEMENTS SUR LESQUELS EST FONDÉE LA FABLE

DU POËME DE LA HENRIADE.

Le feu des guerres civiles, dont François II vit les premières étincelles, avait embrasé la France sous la minorité de Charles IX. La religion en était le sujet parmi les peuples, et le prétexte parmi les grands. La reine mère, Catherine de Médicis, avait plus d'une fois hasardé le salut du royaume pour conserver son autorité, armant le parti catholique contre le protestant, et les Guises contre les Bourbons, pour accabler les uns par les autres.

La France avait alors, pour son malheur, beaucoup de seigneurs trop puissants, par conséquent factieux; des peuples devenus fanatiques et barbares par cette fureur de parti qu'inspire le faux zèle; des rois enfants, au nom desquels on ravageait l'État. Les batailles de Dreux, de Saint-Denys, de Jarnac, de Moncontour, avaient signalé le malheureux règne de Charles IX; les plus grandes villes étaient prises, reprises, saccagées tour à tour par les partis opposés; on faisait mourir les prisonniers de guerre par des supplices recherchés. Les églises étaient mises en cendres par les réformés, les temples par les catholiques; les empoisonnements et les assassinats n'étaient regardés que comme des vengeances d'ennemis habiles.

1. Chant VIII, vers 204. (ÉD.) — 2. *Ibid.*, vers 102. (ÉD.)

On mit le comble à tant d'horreurs par la journée de la Saint-Barthélemy. Henri le Grand, alors roi de Navarre, et dans une extrême jeunesse chef du parti réformé, dans le sein duquel il était né, fut attiré à la cour avec les plus puissants seigneurs du parti. On le maria à la princesse Marguerite, sœur de Charles IX. Ce fut au milieu des réjouissances de ces noces, au milieu de la paix la plus profonde, et après les serments les plus solennels, que Catherine de Médicis ordonna ces massacres dont il faut perpétuer la mémoire (toute affreuse et toute flétrissante qu'elle est pour le nom français), afin que les hommes, toujours prêts à entrer dans de malheureuses querelles de religion, voient à quel excès l'esprit de parti peut enfin conduire.

On vit donc, dans une cour qui se piquait de politesse, une femme célèbre par les agréments de l'esprit, et un jeune roi de vingt-trois ans, ordonner de sang-froid la mort de plus d'un million de leurs sujets. Cette même nation, qui ne pense aujourd'hui à ce crime qu'en frissonnant, le commit avec transport et avec zèle. Plus de cent mille hommes furent assassinés par leurs compatriotes; et, sans les sages précautions de quelques personnages vertueux, comme le président Jeannin, le marquis de Saint-Herem, etc., la moitié des Français égorgeait l'autre.

Charles IX ne vécut pas longtemps après la Saint-Barthélemy. Son frère Henri III quitta le trône de la Pologne pour venir replonger la France dans de nouveaux malheurs, dont elle ne fut tirée que par Henri IV, si justement surnommé *le Grand* par la postérité, qui seule peut donner ce titre.

Henri III, en revenant en France, y trouva deux partis dominants : l'un était celui des réformés, renaissant de sa cendre, plus violent que jamais, et ayant à sa tête le même Henri le Grand, alors roi de Navarre; l'autre était celui de la Ligue, faction puissante, formée peu à peu par les princes de Guise, encouragée par les papes, fomentée par l'Espagne, s'accroissant tous les jours par l'artifice des moines, consacrée en apparence par le zèle de la religion catholique, mais ne tendant qu'à la rébellion. Son chef était le duc de Guise, surnommé *le Balafré*, prince d'une réputation éclatante, et qui, ayant plus de grandes qualités que de bonnes, semblait né pour changer la face de l'État dans ce temps de troubles.

Henri III, au lieu d'accabler ces deux partis sous le poids de l'autorité royale, les fortifia par sa faiblesse; il crut faire un grand coup de politique en se déclarant le chef de la Ligue, mais il n'en fut que l'esclave. Il fut forcé de faire la guerre pour les intérêts du duc de Guise, qui le voulait détrôner, contre le roi de Navarre, son beau-frère, son héritier présomptif, qui ne pensait qu'à rétablir l'autorité royale, d'autant plus qu'en agissant pour Henri III, à qui il devait succéder, il agissait pour lui-même.

L'armée que Henri III envoya contre le roi son beau-frère fut battue à Coutras; son favori Joyeuse y fut tué. Le Navarrois ne voulut d'autre fruit de sa victoire que de se réconcilier avec le roi. Tout vainqueur qu'il était, il demanda la paix, et le roi vaincu n'osa l'accepter, tant il craignait le duc de Guise et la Ligue. Guise, dans ce temps-là même, venait de dissiper une armée d'Allemands. Ces succès du Balafré humilièrent encore

davantage le roi de France, qui se crut à la fois vaincu par les ligueurs et par les réformés.

Le duc de Guise, enflé de sa gloire, et fort de la faiblesse de son souverain, vint à Paris malgré ses ordres. Alors arriva la fameuse journée des barricades, où le peuple chassa les gardes du roi, et où ce monarque fut obligé de fuir de sa capitale. Guise fit plus : il obligea le roi de tenir les états généraux du royaume à Blois, et il prit si bien ses mesures, qu'il était prêt de partager l'autorité royale, du consentement de ceux qui représentaient la nation, et sous l'apparence des formalités les plus respectables. Henri III, réveillé par ce pressant danger, fit assassiner au château de Blois cet ennemi dangereux, aussi bien que son frère le cardinal, plus violent et plus ambitieux encore que le duc de Guise.

Ce qui était arrivé au parti protestant après la Saint-Barthélemy arriva alors à la Ligue : la mort des chefs ranima le parti. Les ligueurs levèrent le masque : Paris ferma ses portes; on ne songea qu'à la vengeance. On regarda Henri III comme l'assassin des défenseurs de la religion, et non comme un roi qui avait puni ses sujets coupables. Il fallut que Henri III, pressé de tous côtés, se réconciliât enfin avec le Navarrois. Ces deux princes vinrent camper devant Paris; et c'est là que commence *la Henriade*.

Le duc de Guise laissait encore un frère; c'était le duc de Mayenne, homme intrépide, mais plus habile qu'agissant, qui se vit tout d'un coup à la tête d'une faction instruite de ses forces, et animée par la vengeance et par le fanatisme.

Presque toute l'Europe entra dans cette guerre. La célèbre Élisabeth, reine d'Angleterre, qui était pleine d'estime pour le roi de Navarre, et qui eut toujours une extrême passion de le voir, le secourut plusieurs fois d'hommes, d'argent, de vaisseaux; et ce fut Duplessis-Mornay qui alla toujours en Angleterre solliciter ces secours. D'un autre côté, la branche d'Autriche, qui régnait en Espagne, favorisait la Ligue, dans l'espérance d'arracher quelques dépouilles d'un royaume déchiré par la guerre civile. Les papes combattaient le roi de Navarre, non-seulement par des excommunications, mais par tous les artifices de la politique, et par les petits secours d'hommes et d'argent que la cour de Rome peut fournir.

Cependant Henri III allait se rendre maître de Paris, lorsqu'il fut assassiné à Saint-Cloud par un moine dominicain, qui commit ce parricide dans la seule idée qu'il obéissait à Dieu, et qu'il courait au martyre; et ce meurtre ne fut pas seulement le crime de ce moine fanatique, ce fut le crime de tout le parti. L'opinion publique, la créance de tous les ligueurs, était qu'il fallait tuer son roi, s'il était mal avec la cour de Rome. Les prédicateurs le criaient dans leurs mauvais sermons; on l'imprimait dans tous ces livres pitoyables qui inondaient la France, et qu'on trouve à peine aujourd'hui dans quelques bibliothèques, comme des monuments curieux d'un siècle également barbare et pour les lettres et pour les mœurs.

Après la mort de Henri III, le roi de Navarre (Henri le Grand), reconnu roi de France par l'armée, eut à soutenir toutes les forces de la Ligue, celles de Rome, de l'Espagne, et son royaume

à conquérir. Il bloqua, il assiégea Paris à plusieurs reprises. Parmi les plus grands hommes qui lui furent utiles dans cette guerre, et dont on a fait quelque usage dans ce poëme, on compte les maréchaux d'Aumont et de Biron, le duc de Bouillon, etc. Duplessis-Mornay fut dans sa plus intime confidence jusqu'au changement de religion de ce prince; il le servait de sa personne dans les armées, de sa plume contre les excommunications des papes, et de son grand art de négocier, en lui cherchant des secours chez tous les princes protestants.

Le principal chef de la Ligue était le duc de Mayenne; celui qui avait le plus de réputation après lui était le chevalier d'Aumale, jeune prince connu par cette fierté et ce courage brillant qui distinguaient particulièrement la maison de Guise. Ils obtinrent plusieurs secours de l'Espagne; mais il n'est question ici que du fameux comte d'Egmont, fils de l'amiral, qui amena treize ou quatorze cents lances au duc de Mayenne. On donna beaucoup de combats, dont le plus fameux, le plus décisif et le plus glorieux pour Henri IV, fut la bataille d'Ivry, où le duc de Mayenne fut vaincu, et le comte d'Egmont fut tué.

Pendant le cours de cette guerre, le roi était devenu amoureux de la belle Gabrielle d'Estrées; mais son courage ne s'amollit point auprès d'elle, témoin la lettre qu'on voit encore dans la Bibliothèque du roi, dans laquelle il dit à sa maîtresse : « Si je suis vaincu, vous me connaissez assez pour croire que je ne fuirai pas; mais ma dernière pensée sera à Dieu, et l'avant-dernière à vous. »

Au reste, on omet plusieurs faits considérables, qui, n'ayant point de place dans le poëme, n'en doivent point avoir ici. On ne parle ni de l'expédition du duc de Parme en France, qui ne servit qu'à retarder la chute de la Ligue, ni de ce cardinal de Bourbon, qui fut quelque temps un fantôme de roi sous le nom de Charles X. Il suffit de dire qu'après tant de malheurs et de désolation, Henri IV se fit catholique et que les Parisiens, qui haïssaient sa religion et révéraient sa personne, le reconnurent alors pour leur roi [1].

1. Dans des éditions de 1730 et de 1732, on lisait ce qui suit:

« Après avoir mis sous les yeux du lecteur un petit abrégé de l'histoire qui sert de fondement à *la Henriade*, il semblerait qu'on dût, selon l'usage, donner ici une dissertation sur l'épopée, d'autant plus que le P. Le Bossu a bien donné des règles pour composer un poëme épique en grec ou en latin, mais non pas en français, et qu'il a écrit beaucoup plus pour les mœurs des anciens que pour les nôtres; ordinaire défaut des savants, qui connaissent mieux leurs auteurs classiques que leur propre pays, et qui, sachant Plaute par cœur, mais n'ayant jamais vu représenter une pièce de Molière, nous donnent pourtant des règles du théâtre.

« Plusieurs personnes demandaient qu'on imprimât à la tête de cette édition un petit ouvrage intitulé *Essai sur la poésie épique*, composé en anglais par M. de Voltaire en 1726, imprimé plusieurs fois à Londres. Il comptait le donner ici tel qu'il a été traduit en français par M. l'abbé Guyot-Desfontaines, qui écrit avec plus d'élégance et de pureté que personne, et qui a contribué beaucoup à décrier en France ce style recherché et ces tours affectés qui commençaient à infecter les ouvrages des meilleurs auteurs. M. de Voltaire ne se serait pas flatté de le traduire lui-même aussi bien que M. l'abbé Desfontaines l'a traduit (à quelques

IDÉE DE LA HENRIADE.

Le sujet de *la Henriade* est le siége de Paris, commencé par Henri de Valois et Henri le Grand, achevé par ce dernier seul.

Le lieu de la scène ne s'étend pas plus loin que de Paris à Ivry, où se donna cette fameuse bataille qui décida du sort de la France et de la maison royale.

Le poëme est fondé sur une histoire connue, dont on a conservé la vérité dans les événements principaux. Les autres, moins respectables, ont été ou retranchés, ou arrangés suivant la vraisemblance qu'exige un poëme. On a tâché d'éviter en cela le défaut de Lucain, qui ne fit qu'une gazette ampoulée, et on a pour garant ces vers de M. Despréaux :

> Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
> Garde dans ses fureurs un ordre didactique :
> . . . .
> Pour prendre Lille, il faut que Dôle soit rendue,
> Et que leur vers exact, ainsi que Mézeray,
> Ait déjà fait tomber les remparts de Courtray[1].

On n'a fait même que ce qui se pratique dans toutes les tragédies, où les événements sont pliés aux règles du théâtre.

Au reste, ce poëme n'est pas plus historique qu'aucun autre. Le Camoëns, qui est le Virgile des Portugais, a célébré un événement dont il avait été témoin lui-même. Le Tasse a chanté une croisade connue de tout le monde, et n'en a omis ni l'ermite Pierre, ni les processions. Virgile n'a construit la fable de son *Énéide* que des fables reçues de son temps, et qui passaient pour l'histoire véritable de la descente d'Énée en Italie.

Homère, contemporain d'Hésiode, et qui par conséquent vivait environ cent ans après la prise de Troie, pouvait aisément avoir vu dans sa jeunesse des vieillards qui avaient connu les héros de cette guerre. Ce qui doit même plaire davantage dans Homère, c'est que le fond de son ouvrage n'est point un roman, que les

inadvertances près). Mais il a considéré que cet *Essai* est plutôt un simple exposé des poëmes épiques anciens et modernes, qu'une dissertation bien utile sur cet art. Le poëme épique sur lequel il s'étendait le plus était *le Paradis perdu* de Milton, ouvrage alors ignoré en France, mais qui est aujourd'hui très-connu par la belle traduction qu'en a faite, quoique en prose, M. Dupré de Saint-Maur.

« On prend donc le parti de renvoyer ceux qui seraient curieux de lire cet *Essai sur l'Épopée*, à la traduction de M. Desfontaines, à Paris, chez Chaubert, quai des Augustins.

« Ce n'est que le projet d'un plus long ouvrage que M. de Voltaire a composé depuis, et qu'il n'ose faire imprimer, ne croyant pas que ce soit à lui de donner des règles pour courir dans une carrière dans laquelle il n'a fait peut-être que broncher.

« Il se contentera donc de faire ici quelques courtes observations nécessaires à des lecteurs peu instruits d'ailleurs, qui pourraient jeter les yeux sur ce poëme. »

Ensuite venait l'*Idée de la Henriade*. (Éd.)

1. Boileau, *Art poétique*, chant II, vers 73-74, 78-80. (Éd.)

caractères ne sont point de son imagination, qu'il a peint les hommes tels qu'ils étaient, avec leurs bonnes et mauvaises qualités, et que son livre est un monument des mœurs de ces temps reculés.

La Henriade est composée de deux parties; d'événements réels dont on vient de rendre compte, et de fictions. Ces fictions sont toutes puisées dans le système du merveilleux, telles que la prédiction de la conversion de Henri IV, la protection que lui donne saint Louis, son apparition, le feu du ciel détruisant ces opérations magiques qui étaient alors si communes, etc. Les autres sont purement allégoriques : de ce nombre sont le voyage de la Discorde à Rome, la Politique, le Fanatisme, personnifiés, le temple de l'Amour, enfin les Passions et les Vices,

Prenant un corps, une âme, un esprit, un visage[1].

Que si l'on a donné dans quelques endroits à ces passions personnifiées les mêmes attributs que leur donnaient les païens, c'est que ces attributs allégoriques sont trop connus pour être changés. L'Amour a des flèches, la Justice a une balance dans nos ouvrages les plus chrétiens, dans nos tableaux, dans nos tapisseries, sans que ces représentations aient la moindre teinture de paganisme. Le mot d'Amphitrite, dans notre poésie, ne signifie que la mer, et non l'épouse de Neptune. Les champs de Mars ne veulent dire que la guerre, etc. S'il est quelqu'un d'un avis contraire, il faut le renvoyer encore à ce grand maître, M. Despréaux, qui dit :

C'est d'un scrupule vain s'alarmer sottement,
C'est vouloir au lecteur plaire sans agrément.
Bientôt ils défendront de peindre la Prudence,
De donner à Thémis ni bandeau ni balance,
De figurer aux yeux la Guerre au front d'airain,
Ou le Temps qui s'enfuit, une horloge à la main;
Et partout des discours, comme une idolâtrie,
Dans leur faux zèle iront chasser l'allégorie[2].

Ayant rendu compte de ce que contient cet ouvrage, on croit devoir dire un mot de l'esprit dans lequel il a été composé. On n'a voulu ni flatter ni médire. Ceux qui trouveront ici les mauvaises actions de leurs ancêtres n'ont qu'à les réparer par leur vertu. Ceux dont les aïeux y sont nommés avec éloge ne doivent aucune reconnaissance à l'auteur, qui n'a eu en vue que la vérité; et le seul usage qu'ils doivent faire de ces louanges, c'est d'en mériter de pareilles.

Si l'on a, dans cette nouvelle édition, retranché quelques vers qui contenaient des vérités dures contre les papes qui ont autrefois déshonoré le saint-siége par leurs crimes, ce n'est pas qu'on fasse à la cour de Rome l'affront de penser qu'elle veuille rendre respectable la mémoire de ces mauvais pontifes : les Français qui condamnent les méchancetés de Louis XI et de Catherine de Médicis peuvent parler sans doute avec horreur d'Alexandre VI.

1. Boileau, *Art poétique*, chant III, vers 164. (Éd.)
2. *Ibid.*, vers 225 et suiv. (Éd.)

Mais l'auteur a élagué ce morceau, uniquement parce qu'il était trop long, et qu'il y avait des vers dont il n'était pas content.

C'est dans cette seule vue qu'il a mis beaucoup de noms à la place de ceux qui se trouvent dans les premières éditions, selon qu'il les a trouvés plus convenables à son sujet, ou que les noms mêmes lui ont paru plus sonores. La seule politique dans un poëme doit être de faire de bons vers. On a retranché la mort d'un jeune Boufflers, qu'on supposait tué par Henri IV, parce que, dans cette circonstance, la mort de ce jeune homme semblait rendre Henri IV un peu odieux, sans le rendre plus grand. On a fait passer Duplessis-Mornay en Angleterre auprès de la reine Élisabeth, parce que effectivement il y fut envoyé, et qu'on s'y ressouvient encore de sa négociation. On s'est servi de ce même Duplessis-Mornay dans le reste du poëme, parce qu'ayant joué le rôle de confident du roi dans le premier chant, il eût été ridicule qu'un autre prît sa place dans les chants suivants; de même qu'il serait impertinent dans une tragédie (dans *Bérénice*, par exemple), que Titus se confiât à Paulin au premier acte, et à un autre au cinquième. Si quelques personnes veulent donner des interprétations malignes à ces changements, l'auteur ne doit point s'en inquiéter : il sait que quiconque écrit est fait pour essuyer les traits de la malice.

Le point le plus important est la religion, qui fait en grande partie le sujet du poëme, et qui en est le seul dénoûment.

L'auteur se flatte de s'être expliqué en beaucoup d'endroits avec une précision rigoureuse, qui ne peut donner aucune prise à la censure. Tel est, par exemple, ce morceau de la trinité :

La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence [1].

Et celui-ci :

Il reconnaît l'Église ici-bas combattue,
L'Église toujours une, et partout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu
Dans le bonheur des saints la grandeur de son Dieu;
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus [2].

Si l'on n'a pu s'exprimer partout avec cette exactitude théologique, le lecteur raisonnable y doit suppléer. Il y aurait une extrême injustice à examiner tout l'ouvrage comme une thèse de théologie. Ce poëme ne respire que l'amour de la religion et des lois; on y déteste également la rébellion et la persécution. Il ne faut pas juger sur un mot un livre écrit dans un tel esprit.

1. Chant X, vers 425-26. (Éd.) — 2. *Ibid.*, vers 485 et suiv. (Éd.)

CHANT PREMIER.

Argument. — Henri III, réuni avec Henri de Bourbon roi de Navarre, contre la Ligue, ayant déjà commencé le blocus de Paris, envoie secrètement Henri de Bourbon demander du secours à Élisabeth, reine d'Angleterre. Le héros essuie une tempête. Il relâche dans une île, où un vieillard catholique lui prédit son changement de religion et son avénement au trône. Description de l'Angleterre et de son gouvernement.

Je chante ce héros qui régna sur la France
Et par droit de conquête et par droit de naissance;
Qui par de longs malheurs apprit à gouverner,
Calma les factions, sut vaincre et pardonner,
Confondit et Mayenne, et la Ligue, et l'Ibère,
Et fut de ses sujets le vainqueur et le père.

Descends du haut des cieux, auguste Vérité!
Répands sur mes écrits ta force et ta clarté :
Que l'oreille des rois s'accoutume à t'entendre.
C'est à toi d'annoncer ce qu'ils doivent apprendre;
C'est à toi de montrer aux yeux des nations
Les coupables effets de leurs divisions.
Dis comment la Discorde a troublé nos provinces;
Dis les malheurs du peuple et les fautes des princes :
Viens, parle; et, s'il est vrai que la Fable autrefois
Sut à tes fiers accents mêler sa douce voix;
Si sa main délicate orna ta tête altière,
Si son ombre embellit les traits de ta lumière,
Avec moi sur tes pas permets-lui de marcher,
Pour orner tes attraits, et non pour les cacher.

Valois [1] régnait encore, et ses mains incertaines
De l'État ébranlé laissaient flotter les rênes;
Les lois étaient sans force, et les droits confondus;
Ou plutôt en effet Valois ne régnait plus.
Ce n'était plus ce prince environné de gloire,
Aux combats [2], dès l'enfance, instruit par la victoire.
Dont l'Europe en tremblant regardait les progrès
Et qui de sa patrie emporta les regrets,
Quand du Nord étonné de ses vertus suprêmes
Les peuples à ses pieds mettaient les diadèmes [3].

1 Henri III, roi de France, l'un des principaux personnages de ce poëme, y est toujours nommé Valois, nom de la branche royale dont il était.

2. Henri III (Valois), étant duc d'Anjou, avait commandé les armées de Charles IX, son frère, contre les protestants, et avait gagné, à dix-huit ans, les batailles de Jarnac et de Moncontour.

3. Le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne par les mouvements que se

Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier;
Il devint lâche roi d'intrépide guerrier :
Endormi sur le trône au sein de la mollesse,
Le poids de sa couronne accablait sa faiblesse.
Quélus et Saint-Mégrin, Joyeuse et d'Épernon[1],
Jeunes voluptueux qui régnaient sous son nom,
D'un maître efféminé corrupteurs politiques,
Plongeaient dans les plaisirs ses langueurs léthargiques.

Des Guises cependant le rapide bonheur
Sur son abaissement élevait leur grandeur;

donna Jean de Montluc, évêque de Valence, ambassadeur de France en Pologne; et Henri n'alla qu'à regret recevoir cette couronne: mais ayant appris, en 1574, la mort de son frère, il ne tarda pas à revenir en France.

1. C'étaient eux qu'on appelait les mignons de Henri III. Saint-Luc, Livarot, Villequier, Duguast et Maugiron eurent part aussi à sa faveur et à ses débauches. Il est certain qu'il eut pour Quélus une passion capable des plus grands excès. Dans sa première jeunesse, on lui avait déjà reproché ses goûts : il avait eu une amitié fort équivoque pour ce même duc de Guise, qu'il fit depuis tuer à Blois. Le docteur Boucher, dans son livre *De justa Henrici tertii abdicatione*, ose avancer que la haine de Henri III pour le cardinal de Guise n'avait d'autre fondement que les refus qu'il en avait essuyés dans sa jeunesse; mais ce conte ressemble à toutes les autres calomnies dont le livre de Boucher est rempli.

Henri III mêlait avec ses mignons la religion à la débauche; il faisait avec eux des retraites, des pèlerinages, et se donnait la discipline. Il institua la confrérie de la Mort, soit pour la mort d'un de ses mignons, soit pour celle de la princesse de Condé, sa maîtresse : les capucins et les minimes étaient les directeurs des confrères, parmi lesquels il admit quelques bourgeois de Paris; ces confrères étaient vêtus d'une robe d'étamine avec un capuchon. Dans une autre confrérie toute contraire, qui était celle des pénitents blancs, il n'admit que ses courtisans. Il était persuadé, aussi bien que certains théologiens de son temps, que ces momeries expiaient les péchés d'habitude. On tient que les statuts de ces confrères, leurs habits, leurs règles, étaient des emblèmes de ses amours, et que le poëte Desportes, abbé de Tyron, l'un des plus fins courtisans de ce temps-là, les avait expliqués dans un livre qu'il jeta depuis au feu.

Henri III vivait d'ailleurs dans la mollesse et dans l'afféterie d'une femme coquette; il couchait avec des gants d'une peau particulière pour conserver la beauté de ses mains, qu'il avait effectivement plus belles que toutes les femmes de sa cour; il mettait sur son visage une pâte préparée, et une espèce de masque par-dessus : c'est ainsi qu'en parle le livre des *Hermaphrodites*, qui circonstancie les moindres détails sur son coucher, sur son lever, et sur ses habillements. Il avait une exactitude scrupuleuse sur la propreté dans la parure : il était si attaché à ces petitesses, qu'il chassa un jour le duc d'Épernon de sa présence, parce qu'il s'était présenté devant lui sans escarpins blancs, et avec un habit mal boutonné.

Quélus fut tué en duel le 27 avril 1578.

Louis de Maugiron, baron d'Ampus, était l'un des mignons pour qui Henri III eut le plus de faiblesse : c'était un jeune homme d'un grand courage et d'une grande espérance. Il avait fait de fort belles actions au siége d'Issoire, où il avait eu le malheur de perdre un œil. Cette disgrâce lui laissait encore assez de charmes pour être infiniment du goût du roi; on le comparait à la princesse d'Eboli, qui, étant borgne

Ils formaient dans Paris cette Ligue fatale,
De sa faible puissance orgueilleuse rivale.
Les peuples déchaînés, vils esclaves des grands,
Persécutaient leur prince, et servaient des tyrans.
Ses amis corrompus bientôt l'abandonnèrent;
Du Louvre épouvanté ses peuples le chassèrent :
Dans Paris révolté l'étranger accourut;
Tout périssait enfin, lorsque Bourbon [1] parut.
Le vertueux Bourbon, plein d'une ardeur guerrière,
A son prince aveuglé vint rendre la lumière :

comme lui, était dans le même temps maîtresse de Philippe II, roi d'Espagne. On dit que ce fut pour cette princesse et pour Maugiron qu'un Italien fit ces quatre beaux vers renouvelés de l'*Anthologie grecque :*

Lumine Acon dextro, capta est Leonida sinistro,
Et poterat forma vincere uterque deos :
Parve puer, lumen quod habes concede puellæ;
Sic tu cæcus Amor, sic erit illa Venus.

Maugiron fut tué en servant Quélus dans sa querelle.

Paul Stuart de Caussade de Saint-Mégrin, gentilhomme d'auprès de Bordeaux, fut aimé de Henri III autant que Quélus et Maugiron, et mourut d'une manière aussi tragique; il fut assassiné le 21 juillet de la même année, dans la rue Saint-Honoré, sur les onze heures du soir, en revenant du Louvre. Il fut porté à ce même hôtel de Boissy où étaient morts ses deux amis; il mourut le lendemain, de trente-quatre blessures qu'il avait reçues la veille. Le duc de Guise, le Balafré, fut soupçonné de cet assassinat, parce que Saint-Mégrin s'était vanté d'avoir couché avec la duchesse de Guise. Les Mémoires du temps rapportent que le duc de Mayenne fut reconnu, parmi les assassins, à sa barbe large, et à sa main faite en épaule de mouton. Le duc de Guise ne passait pourtant point pour un homme trop sévère sur la conduite de sa femme; et il n'y a pas d'apparence que le duc de Mayenne, qui n'avait jamais fait aucune action de lâcheté, se fût avili jusqu'à se mêler dans une troupe de vingt assassins pour tuer un seul homme.

Le roi baisa Saint-Mégrin, Quélus et Maugiron, après leur mort, les fit raser, et garda leurs blonds cheveux; il ôta de sa main à Quélus des boucles d'oreilles qu'il lui avait attachées lui-même. M. de L'Estoile dit que ces trois mignons moururent sans aucune religion, Maugiron en blasphémant, Quélus en disant à tout moment : « Ah! mon roi! » *sans dire un seul mot de Jésus-Christ ni de la Vierge.* Ils furent enterrés à Saint-Paul : le roi leur fit élever dans cette église trois tombeaux de marbre, sur lesquels étaient leurs figures à genoux; leurs tombeaux furent chargés d'épitaphes en prose et en vers, en latin et en français : on y comparait Maugiron à Horatius Coclès et à Annibal, parce qu'il était borgne comme eux. On ne rapporte point ici ces épitaphes, quoiqu'elles ne se trouvent que dans les *Antiquités de Paris*, imprimées sous le règne de Henri III. Il n'y a rien de remarquable ni de trop bon dans ces monuments; ce qu'il y a de meilleur est l'épitaphe de Quélus :

Non injuriam, sed mortem patienter tulit.

Il ne put souffrir un outrage,
Et souffrit constamment la mort.

— Voyez, sur Joyeuse, les notes du troisième chant.

1. Henri IV, le héros de ce poëme, y est appelé indifféremment Bourbon ou Henri.

Il naquit à Pau en Béarn, le 13 décembre 1553.

Il ranima sa force, il conduisit ses pas
De la honte à la gloire, et des jeux aux combats.
Aux remparts de Paris les deux rois s'avancèrent :
Rome s'en alarma; les Espagnols tremblèrent :
L'Europe, intéressée à ces fameux revers,
Sur ces murs malheureux avait les yeux ouverts.

On voyait dans Paris la Discorde inhumaine
Excitant aux combats et la Ligue et Mayenne,
Et le peuple et l'Église; et, du haut de ses tours
Des soldats de l'Espagne appelant les secours.
Ce monstre impétueux, sanguinaire, inflexible,
De ses propres sujets est l'ennemi terrible :
Aux malheurs des mortels il borne ses desseins;
Le sang de son parti rougit souvent ses mains :
Il habite en tyran dans les cœurs qu'il déchire,
Et lui-même il punit les forfaits qu'il inspire.

Du côté du couchant, près de ces bords fleuris
Où la Seine serpente en fuyant de Paris,
Lieux aujourd'hui charmants, retraite aimable et pure
Où triomphent les arts, où se plaît la nature,
Théâtre alors sanglant des plus mortels combats,
Le malheureux Valois rassemblait ses soldats.
On y voit ces héros, fiers soutiens de la France,
Divisés par leur secte, unis par la vengeance.
C'est aux mains de Bourbon que leur sort est commis :
En gagnant tous les cœurs, il les a tous unis.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef, et n'avait qu'une Église.

Le père des Bourbons [1], du sein des immortels,
Louis fixait sur lui ses regards paternels :
Il présageait en lui la splendeur de sa race;
Il plaignait ses erreurs; il aimait son audace;
De sa couronne un jour il devait l'honorer;
Il voulait plus encore, il voulait l'éclairer.
Mais Henri s'avançait vers sa grandeur suprême
Par des chemins secrets, inconnus à lui-même :
Louis, du haut des cieux, lui prêtait son appui;
Mais il cachait le bras qu'il étendait pour lui,
De peur que ce héros, trop sûr de sa victoire,
Avec moins de danger n'eût acquis moins de gloire.

Déjà les deux partis au pied de ces remparts
Avaient plus d'une fois balancé les hasards;

1 Saint Louis, neuvième du nom, roi de France, est la tige de la branche des Bourbons.

Dans nos champs désolés le démon du carnage
Déjà jusqu'aux deux mers avait porté sa rage,
Quand Valois à Bourbon tint ce triste discours,
Dont souvent ses soupirs interrompaient le cours :

« Vous voyez à quel point le destin m'humilie;
Mon injure est la vôtre; et la Ligue ennemie,
Levant contre son prince un front séditieux,
Nous confond dans sa rage, et nous poursuit tous deux.
Paris nous méconnaît; Paris ne veut pour maître,
Ni moi qui suis son roi, ni vous qui devez l'être.
Ils savent que les lois, le mérite, et le sang,
Tout, après mon trépas, vous appelle à ce rang;
Et, redoutant déjà votre grandeur future,
Du trône où je chancelle ils pensent vous exclure.
De la religion[1], terrible en son courroux,
Le fatal anathème est lancé contre vous.
Rome, qui sans soldats porte en tous lieux la guerre,
Aux mains des Espagnols a remis son tonnerre :
Sujets, amis, parents, tout a trahi sa foi,
Tout me fuit, m'abandonne, ou s'arme contre moi;
Et l'Espagnol avide, enrichi de mes pertes,
Vient en foule inonder mes campagnes désertes.

« Contre tant d'ennemis ardents à m'outrager,
Dans la France à mon tour appelons l'étranger :
Des Anglais en secret gagnez l'illustre reine.
Je sais qu'entre eux et nous une immortelle haine
Nous permet rarement de marcher réunis,
Que Londre est de tout temps l'émule de Paris;
Mais, après les affronts dont ma gloire est flétrie,
Je n'ai plus de sujets, je n'ai plus de patrie.
Je hais, je veux punir des peuples odieux,
Et quiconque me venge est Français à mes yeux.
Je n'occuperai point, dans un tel ministère,
De mes secrets agents la lenteur ordinaire;
Je n'implore que vous ; c'est vous de qui la voix

1. Henri IV, roi de Navarre, avait été solennellement excommunié par le pape Sixte-Quint dès l'an 1585, trois ans avant l'événement dont il est ici question. Le pape, dans sa bulle, l'appelle *génération bâtarde et détestable de la maison de Bourbon*, le prive, lui et toute la maison de Condé, à jamais de tous leurs domaines et fiefs, et les déclare surtout incapables de succéder à la couronne.

Quoique alors le roi de Navarre et le prince de Condé fussent en armes à la tête des protestants, le parlement, toujours attentif à conserver l'honneur et les libertés de l'Etat, fit contre cette bulle les remontrances les plus fortes; et Henri IV fit afficher dans Rome, à la porte du Vatican, que Sixte-Quint, soi-disant pape, en avait menti, et que c'était lui-même qui était hérétique, etc.

Peut seule à mon malheur intéresser les rois.
Allez en Albion; que votre renommée
Y parle en ma défense, et m'y donne une armée.
Je veux par votre bras vaincre mes ennemis;
Mais c'est de vos vertus que j'attends des amis. »

Il dit; et le héros qui, jaloux de sa gloire,
Craignait de partager l'honneur de la victoire,
Sentit, en l'écoutant, une juste douleur.
Il regrettait ces temps si chers à son grand cœur,
Où, fort de sa vertu, sans secours, sans intrigue,
Lui seul avec Condé[1] faisait trembler la Ligue.
Mais il fallut d'un maître accomplir les desseins :
Il suspendit les coups qui partaient de ses mains;
Et, laissant ses lauriers cueillis sur ce rivage,
A partir de ces lieux il força son courage.
Les soldats étonnés ignorent son dessein;
Et tous de son retour attendent leur destin.
Il marche. Cependant la ville criminelle
Le croit toujours présent, prêt à fondre sur elle;
Et son nom, qui du trône est le plus ferme appui;
Semait encor la crainte, et combattait pour lui.

Déjà des Neustriens il franchit la campagne.
De tous ses favoris, Mornay seul l'accompagne,
Mornay[2], son confident, mais jamais son flatteur;
Trop vertueux soutien du parti de l'erreur,
Qui, signalant toujours son zèle et sa prudence,
Servit également son Église et la France;
Censeur des courtisans, mais à la cour aimé;
Fier ennemi de Rome, et de Rome estimé.

1. C'était Henri, prince de Condé, fils de Louis, tué à Jarnac. Henri de Condé était l'espérance du parti protestant. Il mourut à Saint-Jean d'Angély à l'âge de trente-cinq ans, en 1585. Sa femme, Charlotte de La Trimouille, fut accusée de sa mort. Elle était grosse de trois mois lorsque son mari mourut, et accoucha six mois après de Henri de Condé, second du nom, qu'une tradition populaire et ridicule fait naître treize mois après la mort de son père.

Larrey a suivi cette tradition dans son *Histoire de Louis XIV*, histoire où le style, la vérité, et le bon sens, sont également négligés.

2. Duplessis-Mornay, le plus vertueux et le plus grand homme du parti protestant, naquit à Buy le 5 novembre 1549. Il savait le latin et le grec parfaitement, et l'hébreu autant qu'on peut le savoir; ce qui était un prodige alors dans un gentilhomme. Il servit sa religion et son maître de sa plume et de son épée. Ce fut lui que Henri IV, étant roi de Navarre, envoya à Elisabeth, reine d'Angleterre. Il n'eut jamais d'autre instruction de son maître qu'un blanc signé. Il réussit dans presque toutes ses négociations, parce qu'il était un vrai politique, et non un intrigant. Ses lettres passent pour être écrites avec beaucoup de force et de sagesse.

Lorsque Henri IV eut changé de religion, Duplessis-Mornay lui fit de

A travers deux rochers où la mer mugissante
Vient briser en courroux son onde blanchissante,
Dieppe aux yeux du héros offre son heureux port :
Les matelots ardents s'empressent sur le bord;
Les vaisseaux sous leurs mains, fiers souverains des ondes,
Étaient prêts à voler sur les plaines profondes;
L'impétueux Borée, enchaîné dans les airs,
Au souffle du zéphyr abandonnait les mers.
On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre :
On découvrait déjà les bords de l'Angleterre :
L'astre brillant du jour à l'instant s'obscurcit;
L'air siffle, le ciel gronde, et l'onde au loin mugit;
Les vents sont déchaînés sur les vagues émues;
La foudre étincelante éclate dans les nues;
Et le feu des éclairs, et l'abîme des flots,
Montraient partout la mort aux pâles matelots.
Le héros, qu'assiégeait une mer en furie,
Ne songe en ce danger qu'aux maux de la patrie,
Tourne ses yeux vers elle, et, dans ses grands desseins,
Semble accuser les vents d'arrêter ses destins.
Tel, et moins généreux, aux rivages d'Épire,
Lorsque de l'univers il disputait l'empire,
Confiant sur les flots aux aquilons mutins
Le destin de la terre et celui des Romains,
Défiant à la fois et Pompée et Neptune,
César[1] à la tempête opposait sa fortune.

Dans ce même moment, le Dieu de l'univers,
Qui vole sur les vents, qui soulève les mers,
Ce Dieu dont la sagesse ineffable et profonde

sanglants reproches, et se retira de sa cour. On l'appelait *le pape des huguenots*. Tout ce qu'on dit de son caractère dans le poëme est conforme à l'histoire.

La raison qui porta l'auteur à choisir le personnage de Mornay, c'est ce caractère de philosophe qui n'appartient qu'à lui, et qu'on trouve développé au chant VIII :

> Et son rare courage, ennemi des combats,
> Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

Et au chant VI :

> Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
> Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

1. Jules César, étant en Épire, dans la ville d'Apollonie, aujourd'hui Cérès, s'en déroba secrètement, et s'embarqua sur la petite rivière de Bolina, qui s'appelait alors l'Anius. Il se jeta seul pendant la nuit dans une barque à douze rames, pour aller lui-même chercher ses troupes, qui étaient au royaume de Naples. Il essuya une furieuse tempête. (Voyez Plutarque.)

Forme, élève, et détruit les empires du monde,
De son trône enflammé, qui luit au haut des cieux,
Sur le héros français daigna baisser les yeux.
Il le guidait lui-même. Il ordonne aux orages
De porter le vaisseau vers ces prochains rivages,
Où Jersey semble aux yeux sortir du sein des flots :
Là, conduit par le ciel, aborda le héros.

Non loin de ce rivage, un bois sombre et tranquille
Sous des ombrages frais présente un doux asile :
Un rocher, qui le cache à la fureur des flots,
Défend aux aquilons d'en troubler le repos :
Une grotte est auprès, dont la simple structure
Doit tous ses ornements aux mains de la nature.
Un vieillard vénérable avait, loin de la cour,
Cherché la douce paix dans cet obscur séjour.
Aux humains inconnu, libre d'inquiétude,
C'est là que de lui-même il faisait son étude;
C'est là qu'il regrettait ses inutiles jours,
Plongés dans les plaisirs, perdus dans les amours.
Sur l'émail de ces prés, au bord de ces fontaines,
Il foulait à ses pieds les passions humaines :
Tranquille, il attendait qu'au gré de ses souhaits
La mort vînt à son Dieu le rejoindre à jamais.
Ce Dieu qu'il adorait prit soin de sa vieillesse;
Il fit dans son désert descendre la sagesse;
Et, prodigue envers lui de ses trésors divins,
Il ouvrit à ses yeux le livre des destins.

Ce vieillard, au héros que Dieu lui fit connaître,
Au bord d'une onde pure offre un festin champêtre.
Le prince à ces repas était accoutumé :
Souvent sous l'humble toit du laboureur charmé,
Fuyant le bruit des cours, et se cherchant lui-même,
Il avait déposé l'orgueil du diadème.

Le trouble répandu dans l'empire chrétien
Fut pour eux le sujet d'un utile entretien.
Mornay, qui dans sa secte était inébranlable,
Prêtait au calvinisme un appui redoutable;
Henri doutait encore, et demandait aux cieux
Qu'un rayon de clarté vînt dessiller ses yeux.
« De tout temps, disait-il, la vérité sacrée
Chez les faibles humains fut d'erreurs entourée :
Faut-il que, de Dieu seul attendant son appui,
J'ignore les sentiers qui mènent jusqu'à lui?
Hélas! un Dieu si bon, qui de l'homme est le maître,
En eût été servi, s'il avait voulu l'être. »

« De Dieu, dit le vieillard, adorons les desseins,
Et ne l'accusons pas des fautes des humains.
J'ai vu naître autrefois le calvinisme en France;
Faible, marchant dans l'ombre, humble dans sa naissance,
Je l'ai vu, sans support, exilé dans nos murs,
S'avancer à pas lents par cent détours obscurs :
Enfin mes yeux ont vu, du sein de la poussière,
Ce fantôme effrayant lever sa tête altière,
Se placer sur le trône, insulter aux mortels,
Et d'un pied dédaigneux renverser nos autels.

« Loin de la cour alors, en cette grotte obscure,
De ma religion je vins pleurer l'injure.
Là, quelque espoir au moins flatte mes derniers jours :
Un culte si nouveau ne peut durer toujours.
Des caprices de l'homme il a tiré son être;
On le verra périr ainsi qu'on l'a vu naître:
Les œuvres des humains sont fragiles comme eux;
Dieu dissipe à son gré leurs desseins factieux.
Lui seul est toujours stable; et, tandis que la terre
Voit de sectes sans nombre une implacable guerre,
La Vérité repose aux pieds de l'Éternel.
Rarement elle éclaire un orgueilleux mortel :
Qui la cherche du cœur, un jour peut la connaître.
Vous serez éclairé, puisque vous voulez l'être.
Ce Dieu vous a choisi : sa main, dans les combats,
Au trône des Valois va conduire vos pas.
Déjà sa voix terrible ordonne à la victoire
De préparer pour vous les chemins de la gloire;
Mais, si la vérité n'éclaire vos esprits,
N'espérez point entrer dans les murs de Paris.
Surtout des plus grands cœurs évitez la faiblesse:
Fuyez d'un doux poison l'amorce enchanteresse;
Craignez vos passions, et sachez quelque jour
Résister aux plaisirs, et combattre l'amour.
Enfin quand vous aurez, par un effort suprême,
Triomphé des ligueurs, et surtout de vous-même:
Lorsqu'en un siége horrible, et célèbre à jamais,
Tout un peuple étonné vivra de vos bienfaits,
Ces temps de vos États finiront les misères;
Vous lèverez les yeux vers le Dieu de vos pères,
Vous verrez qu'un cœur droit peut espérer en lui.
Allez : qui lui ressemble est sûr de son appui. »

Chaque mot qu'il disait était un trait de flamme
Qui pénétrait Henri jusqu'au fond de son âme.
Il se crut transporté dans ces temps bienheureux
Où le Dieu des humains conversait avec eux,

Où la simple vertu, prodiguant les miracles,
Commandait à des rois, et rendait des oracles.

Il quitte avec regret ce vieillard vertueux :
Des pleurs, en l'embrassant, coulèrent de ses yeux;
Et, dès ce moment même, il entrevit l'aurore
De ce jour qui pour lui ne brillait pas encore.
Mornay parut surpris, et ne fut point touché :
Dieu, maître de ses dons, de lui s'était caché.
Vainement sur la terre il eut le nom de sage :
Au milieu des vertus l'erreur fut son partage.

Tandis que le vieillard, instruit par le Seigneur,
Entretenait le prince, et parlait à son cœur,
Les vents impétueux à sa voix s'apaisèrent,
Le soleil reparut, les ondes se calmèrent.
Bientôt jusqu'au rivage il conduisit Bourbon :
Le héros part, et vole aux plaines d'Albion.

En voyant l'Angleterre, en secret il admire
Le changement heureux de ce puissant empire,
Où l'éternel abus de tant de sages lois
Fit longtemps le malheur et du peuple et des rois.
Sur ce sanglant théâtre où cent héros périrent,
Sur ce trône glissant dont cent rois descendirent,
Une femme, à ses pieds enchaînant les destins,
De l'éclat de son règne étonnait les humains :
C'était Élisabeth; elle dont la prudence
De l'Europe à son choix fit pencher la balance,
Et fit aimer son joug à l'Anglais indompté,
Qui ne peut ni servir, ni vivre en liberté.
Ses peuples sous son règne ont oublié leurs pertes;
De leurs troupeaux féconds leurs plaines sont couvertes,
Les guérets de leurs blés, les mers de leurs vaisseaux;
Ils sont craints sur la terre, ils sont rois sur les eaux;
Leur flotte impérieuse, asservissant Neptune,
Des bouts de l'univers appelle la fortune :
Londres, jadis barbare, est le centre des arts,
Le magasin du monde, et le temple de Mars.
Aux murs de Westminster [1] on voit paraître ensemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,

1. C'est à Westminster que s'assemble le parlement d'Angleterre : il faut le concours de la chambre des communes, de celle des pairs, et le consentement du roi, pour faire des lois.

Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.
Heureux lorsque le peuple, instruit dans son devoir,
Respecte autant qu'il doit le souverain pouvoir!
Plus heureux lorsqu'un roi, doux, juste et politique,
Respecte, autant qu'il doit, la liberté publique!
« Ah! s'écria Bourbon, quand pourront les Français
Réunir, comme vous, la gloire avec la paix?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et, renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle a fait le bonheur. »

Cependant il arrive à cette ville immense,
Où la liberté seule entretient l'abondance.
Du vainqueur des Anglais il aperçoit la Tour.[1].
Plus loin d'Élisabeth est l'auguste séjour.
Suivi de Mornay seul, il va trouver la reine,
Sans appareil, sans bruit, sans cette pompe vaine
Dont les grands, quels qu'ils soient, en secret sont épris,
Mais que le vrai héros regarde avec mépris.
Il parle; sa franchise est sa seule éloquence:
Il expose en secret les besoins de la France;
Et, jusqu'à la prière humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
« Quoi! vous servez Valois! dit la reine surprise;
C'est lui qui vous envoie au bord de la Tamise?
Quoi! de ses ennemis devenu protecteur,
Henri vient me prier pour son persécuteur!
Des rives du couchant aux portes de l'aurore,
De vos longs différends l'univers parle encore;
Et je vous vois armer en faveur de Valois
Ce bras, ce même bras qu'il a craint tant de fois!
— Ses malheurs, lui dit-il, ont étouffé nos haines;
Valois était esclave; il brise enfin ses chaînes.
Plus heureux, si, toujours assuré de ma foi,
Il n'eût cherché d'appui que son courage et moi!
Mais il employa trop l'artifice et la feinte;
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte.
J'oublie enfin sa faute, en voyant son danger;
Je l'ai vaincu, madame, et je vais le venger.
Vous pouvez, grande reine, en cette juste guerre,
Signaler à jamais le nom de l'Angleterre,
Couronner vos vertus en défendant nos droits,
Et venger avec moi la querelle des rois. »

1. La Tour de Londres est un vieux château bâti près de la Tamise, par Guillaume le Conquérant, duc de Normandie.

Élisabeth alors avec impatience
Demande le récit des troubles de la France,
Veut savoir quels ressorts et quel enchaînement
Ont produit dans Paris un si grand changement.
« Déjà, dit-elle au roi, la prompte Renommée
De ces revers sanglants m'a souvent informée;
Mais sa bouche, indiscrète en sa légèreté,
Prodigue le mensonge avec la vérité :
J'ai rejeté toujours ses récits peu fidèles.
Vous donc, témoin fameux de ces longues querelles,
Vous, toujours de Valois le vainqueur ou l'appui,
Expliquez-nous le nœud qui vous joint avec lui :
Daignez développer ce changement extrême;
Vous seul pouvez parler dignement de vous-même.
Peignez-moi vos malheurs, et vos heureux exploits;
Songez que votre vie est la leçon des rois.

— Hélas! reprit Bourbon, faut-il que ma mémoire
Rappelle de ces temps la malheureuse histoire!
Plût au ciel irrité, témoin de mes douleurs,
Qu'un éternel oubli nous cachât tant d'horreurs!
Pourquoi demandez-vous que ma bouche raconte
Des princes de mon sang les fureurs et la honte?
Mon cœur frémit encore à ce seul souvenir;
Mais vous me l'ordonnez, je vais vous obéir.
Un autre, en vous parlant, pourrait avec adresse
Déguiser leurs forfaits, excuser leur faiblesse;
Mais ce vain artifice est peu fait pour mon cœur,
Et je parle en soldat plus qu'en ambassadeur[1]. »

1. Ceux qui n'approuvent point que l'auteur ait supposé ce voyage de Henri IV en Angleterre peuvent dire qu'il ne paraît pas permis de mêler ainsi le mensonge à la vérité dans une histoire si récente; que les savants dans l'Histoire de France en doivent être choqués, et les ignorants peuvent être induits en erreur; que si les fictions ont droit d'entrer dans un poëme épique, il faut que le lecteur les reconnaisse aisément pour telles; que quand on personnifie les passions, que l'on peint la Politique et la Discorde allant de Rome à Paris, l'Amour enchaînant Henri IV, etc., personne ne peut être trompé à ces peintures; mais que lorsqu'on voit Henri IV passer la mer pour demander du secours à une princesse de sa religion, on peut croire facilement que ce prince a fait effectivement ce voyage; qu'en un mot, un tel épisode doit être moins regardé comme une imagination du poëte que comme un mensonge d'historien.

Ceux qui sont du sentiment contraire peuvent opposer que non-seulement il est permis à un poëte d'altérer l'histoire dans les faits principaux, mais qu'il est impossible de ne le pas faire; qu'il n'y a jamais eu d'événement dans le monde tellement disposé par le hasard, qu'on pût en faire un poëme épique sans y rien changer; qu'il ne faut pas avoir plus de scrupule dans le poëme que dans la tragédie, où l'on pousse beaucoup plus loin la liberté de ces changements : car, si l'on était trop servilement attaché à l'histoire, on tomberait dans le défaut de Lucain,

VARIANTES DU CHANT I.

Vers 1. La première édition commençait ainsi :

> Je chante les combats, et ce roi généreux
> Qui força les Français à devenir heureux,
> Qui dissipa la Ligue et fit trembler l'Ibère,
> Qui fut de ses sujets le vainqueur et le père,
> Dans Paris subjugué fit adorer ses lois,
> Et fut l'amour du monde et l'exemple des rois.
> Muse, raconte-moi quelle haine obstinée
> Arma contre Henri la France mutinée,
> Et comment nos aïeux, à leur perte courants,
> Au plus juste des rois préféraient des tyrans.

Voltaire avait mis d'abord :

> Qui força les Français à devenir heureux.

Dadiky, Smyrniote, interprète du roi d'Angleterre, alla trouver Voltaire, et lui dit : « Monsieur, je suis du pays d'Homère ; il ne com-

qui a fait une gazette en vers, au lieu d'un poëme épique. A la vérité il serait ridicule de transporter des événements principaux et dépendants les uns des autres, de placer la bataille d'Ivry avant la bataille de Coutras, et la Saint-Barthélemy après les Barricades. Mais l'on peut bien faire passer secrètement Henri IV en Angleterre, sans que ce voyage, qu'on suppose ignoré des Parisiens mêmes, change en rien la suite des événements historiques. Les mêmes lecteurs, qui sont choqués qu'on lui fasse faire un trajet de mer de quelques lieues, ne seraient point étonnés qu'on le fît aller en Guyenne, qui est quatre fois plus éloignée. Que si Virgile a fait venir en Italie Enée, qui n'y alla jamais, s'il l'a rendu amoureux de Didon, qui vivait trois cents ans après lui, on peut sans scrupule faire rencontrer ensemble Henri IV et la reine Elisabeth, qui s'estimaient l'un l'autre, et qui eurent toujours un grand désir de se voir. Virgile, dira-t-on, parlait d'un temps très-éloigné : il est vrai ; mais ces événements, tout reculés qu'ils étaient dans l'antiquité, étaient fort connus. L'*Iliade* et l'histoire de Carthage étaient aussi familières aux Romains que nous le sont les histoires les plus récentes : il est aussi permis à un poëte français de tromper le lecteur de quelques lieues, qu'à Virgile de le tromper de trois cents ans. Enfin ce mélange de l'histoire et de la fable est une règle établie et suivie, non-seulement dans tous les poëmes, mais dans tous les romans. Ils sont remplis d'aventures qui, à la vérité, ne sont pas rapportées dans l'histoire, mais qui ne sont pas démenties par elle. Il suffit, pour établir le voyage de Henri en Angleterre, de trouver un temps où l'histoire ne donne point à ce prince d'autres occupations. Or il est certain qu'après la mort des Guises Henri a pu faire ce voyage, qui n'est que de quinze jours au plus, et qui peut aisément être de huit. D'ailleurs cet épisode est d'autant plus vraisemblable que la reine Elisabeth envoya effectivement six mois après à Henri le Grand quatre mille Anglais. De plus, il faut remarquer que Henri, le héros du poëme, est le seul qui puisse conter dignement l'histoire de la cour de France, et qu'il n'y a guère qu'Elisabeth qui puisse l'entendre. Enfin il s'agit de savoir si les choses que se disent Henri IV et la reine Elisabeth sont assez bonnes pour excuser cette fiction dans l'esprit de ceux qui la condamnent, et pour autoriser ceux qui l'approuvent.

mençait point ses poëmes par un trait d'esprit, par une énigme. » La critique était juste; Voltaire la sentit et se corrigea.

Vers 3 :

Qui par de longs travaux apprit à gouverner,
Qui, formidable et doux, sut vaincre et pardonner.

Édition de 1730 :

Qui par le malheur même apprit à gouverner,
Persécuté longtemps, sut vaincre et pardonner.

Vers 20. Voltaire avait d'abord composé ces vers, qui n'ont pas paru :

Et toi, jeune héros, toujours conduit par elle,
Disciple de Trajan, rival de Marc Aurèle,
Citoyen sur le trône, et l'exemple du Nord,
Sois mon plus cher appui, sois mon plus grand support
Laisse les autres rois, ces faux dieux de la terre,
Porter de toutes parts ou la fraude ou la guerre :
De leurs fausses vertus laisse-les s'honorer;
Ils désolent le monde, et tu dois l'éclairer.

Vers 42 :

De son faible pouvoir insolente rivale :
Cent partis opposés, du même orgueil épris,
De son trône à ses yeux disputaient les débris.
  Ses amis corrompus, etc.

Vers 51 :

Troublant tout dans Paris, et, du haut de ses tours,
De Rome et de l'Espagne appelant les secours;
De l'autre paraissaient les soutiens de la France
Divisés par leur secte, unis par la vengeance :
Henri de leurs desseins était l'âme et l'appui;
Leurs cœurs impatients volaient tous après lui.
On eût dit que l'armée, à son pouvoir soumise,
Ne connaissait qu'un chef et n'avait qu'une Église.
  Vous le vouliez ainsi, grand Dieu, dont les desseins,
Par de secrets ressorts inconnus aux humains,
Confondant des ligués la superbe espérance,
Destinaient aux Bourbons l'empire de la France :
Déjà les deux partis, etc.

Vers 117 :

L'Angleterre vous aime, et votre renommée
Sur vos pas en ces lieux conduira son armée.
Les moments nous sont chers, et le vent nous seconde :
Allez, qu'à mes desseins votre zèle réponde;
Partez, je vous attends pour signaler mes coups :

Qui veut vaincre et régner ne combat point sans vous.
Il dit; et le héros, etc.

Vers 137 :

Déjà des Neustriens il franchit la campagne;
De tous ses favoris Sully seul l'accompagne;
Sully qui, dans la guerre et dans la paix fameux,
Intrépide soldat, courtisan vertueux,
Dans les plus grands emplois signalant sa prudence
Servit également et son maître et la France :
Heureux, si, mieux instruit de la divine loi,
Il eût fait pour son Dieu ce qu'il fit pour son roi!
A travers deux rochers, etc.

L'amitié de M. de Voltaire pour M. le duc de Sully l'avait engagé à donner Sully pour confident à Henri IV dans son poëme. Cependant le rôle que Sully pouvait jouer dans *la Henriade*, qui se termine à la reddition de Paris, était trop inférieur à celui qu'il a joué depuis dans l'histoire. M. de Voltaire, ayant eu des raisons très-justes et très-graves de se plaindre de M. le duc de Sully, a corrigé ce défaut, et substitué le sage Mornay à Sully, et, ne pouvant le rendre intéressant en le faisant agir, il lui a donné ce caractère original et sublime qu'il n'eût pu supposer à Sully, ou à quelque autre ami de Henri IV, sans trop s'écarter de l'histoire.

Vers 153 :

On lève l'ancre, on part, on fuit loin de la terre;
On aborde bientôt les champs de l'Angleterre :
Henri court au rivage, et d'un œil curieux
Contemple ces climats, alors aimés des cieux.
Sous de rustiques toits, les laboureurs tranquilles
Amassent les trésors des campagnes fertiles,
Sans craindre qu'à leurs yeux des soldats inhumains
Ravagent ces beaux champs cultivés par leurs mains.
La paix au milieu d'eux, comblant leur espérance,
Amène les plaisirs, enfants de l'abondance.
« Peuple heureux, dit Bourbon, quand pourront les Français
Voir d'un règne aussi doux fleurir les justes lois?
Quel exemple pour vous, monarques de la terre!
Une femme a fermé les portes de la guerre;
Et, renvoyant chez vous la discorde et l'horreur,
D'un peuple qui l'adore elle fait le bonheur. »
En achevant ces mots, il découvre un bocage
Dont un léger zéphyr agitait le feuillage :
Flore étalait au loin ses plus vives couleurs;
Une onde transparente y fuit entre les fleurs;
Une grotte est auprès, etc.

Vers 236 :

Leurs desseins orgueilleux.
Lui seul est toujours stable. En vain notre caprice
De sa sainte cité veut saper l'édifice;

Lui-même en affermit les sacrés fondements,
Ces fondements vainqueurs de l'enfer et du temps.
C'est à vous, grand Bourbon, qu'il se fera connaître.

Vers 267 :

Il embrasse en pleurant ce vieillard vertueux;
Il s'éloigne à regret de ces paisibles lieux :
Il avance, il arrive à la cité fameuse
Qu'arrose de ses eaux la Tamise orgueilleuse.
Là, des rois d'Albion est l'antique séjour;
Élisabeth alors y rassemblait sa cour.
L'univers la respecte, et le ciel l'a formée
Pour rendre un calme heureux à cette île alarmée,
Pour faire aimer son joug à ce peuple indompté,
Qui ne peut ni servir ni vivre en liberté.
Le héros en secret est conduit chez la reine;
Il la voit, il lui dit le sujet qui l'amène;
Et, jusqu'à la prière humiliant son cœur,
Dans ses soumissions découvre sa grandeur.
« Quoi! vous servez Valois, etc.

Le beau tableau de l'Angleterre a été ajouté dans les éditions suivantes, d'après ce que M. de Voltaire avait vu lui-même dans cette île; et ce tableau ressemble plus à l'Angleterre sous Georges Ier qu'à l'Angleterre sous Élisabeth.

Dans un poëme, on n'est obligé de se conformer rigoureusement à la vérité historique, ni pour l'ordre et les détails des faits, ni même pour le caractère des personnages. Il suffit de ne point s'écarter de l'histoire dans les grands événements, et de ne pas choquer l'opinion publique sur les caractères principaux. M. de Voltaire a donc pu, sans se contredire, ne donner ici que des louanges à Élisabeth, et rendre justice dans son histoire à la perfidie, à la cruauté, à l'hypocrisie de cette princesse.

Vers 353 :

Mais n'employant jamais que la ruse et la feinte,
Il fut mon ennemi par faiblesse et par crainte :
Je l'ai vaincu, madame, et je vais le venger;
Le bras qui l'a puni saura le protéger.

Dans d'autres éditions, il y avait :

Reine, je parle ici sans détour et sans feinte :
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte;
Et mon cœur, qui jamais n'a su se déguiser,
Prêt à servir Valois, ne saurait l'excuser.

Vers 360 :

La querelle des rois.
La reine accorda tout à sa noble prière;
De Mars à ses sujets elle ouvrit la barrière.
Mille jeunes héros vont bientôt sur ses pas
Fendre le sein des mers et chercher les combats.

Essex est à leur tête, Essex dont la vaillance
Vingt fois de l'Espagnol confondit la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Quelques-uns de ces vers ont été transposés dans le troisième chant.

Au lieu du vers 385 et des trois suivants, on lisait dans les éditions de 1723 à 1737 :

Surtout en écoutant ces tristes aventures,
Pardonnez, grande reine, à des vérités dures
Qu'un autre aurait pu taire ou saurait mieux voiler,
Mais que jamais Bourbon n'a pu dissimuler.

CHANT SECOND.

ARGUMENT. — Henri le Grand raconte à la reine Élisabeth l'histoire des malheurs de la France : il remonte à leur origine, et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthélemy.

« Reine, l'excès des maux où la France est livrée
Est d'autant plus affreux que leur source est sacrée :
C'est la religion dont le zèle inhumain
Met à tous les Français les armes à la main.
Je[1] ne décide point entre Genève et Rome.
De quelque nom divin que leur parti les nomme,
J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur;
Et si la perfidie est fille de l'erreur,
Si, dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre, est le sceau du mensonge,
L'un et l'autre parti, cruel également,
Ainsi que dans le crime est dans l'aveuglement.
Pour moi, qui, de l'État embrassant la défense,
Laissai toujours aux cieux le soin de leur vengeance,
On ne m'a jamais vu, surpassant mon pouvoir,
D'une indiscrète main profaner l'encensoir :

1. Quelques lecteurs peu attentifs pourront s'effaroucher de la hardiesse de ces expressions. Il est juste de ménager sur cela leur scrupule, et de leur faire considérer que les mêmes paroles qui seraient une impiété dans la bouche d'un catholique sont très-séantes dans celle du roi de Navarre. Il était alors calviniste. Beaucoup de nos historiens même nous le peignent flottant entre les deux religions; et certainement, s'il ne jugeait de l'une et de l'autre que par la conduite des deux partis, il devait se défier des deux cultes, qui n'étaient soutenus alors que par des crimes. On le donne ici pour un homme d'honneur, tel qu'il était, cherchant de bonne foi à s'éclairer, ami de la vérité, ennemi de la persécution, et détestant le crime partout où il se trouve.

Et périsse à jamais l'affreuse politique
Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique,
Qui veut, le fer en main, convertir les mortels,
Qui du sang hérétique arrose les autels,
Et, suivant un faux zèle, ou l'intérêt, pour guides,
Ne sert un Dieu de paix que par des homicides!

« Plût à ce Dieu puissant, dont je cherche la loi,
Que la cour des Valois eût pensé comme moi!
Mais l'un et l'autre Guise[1] ont eu moins de scrupule.
Ces chefs ambitieux d'un peuple trop crédule,
Couvrant leurs intérêts de l'intérêt des cieux,
Ont conduit dans le piége un peuple furieux,
Ont armé contre moi sa piété cruelle.
J'ai vu nos citoyens s'égorger avec zèle,
Et, la flamme à la main, courir dans les combats,
Pour de vains arguments qu'ils ne comprenaient pas.
Vous connaissez le peuple, et savez ce qu'il ose
Quand, du ciel outragé pensant venger la cause,
Les yeux ceints du bandeau de la religion,
Il a rompu le frein de la soumission.
Vous le savez, madame, et votre prévoyance
Étouffa dès longtemps ce mal en sa naissance.
L'orage en vos États à peine était formé;
Vos soins l'avaient prévu, vos vertus l'ont calmé :
Vous régnez; Londre[2] est libre, et vos lois florissantes.
Médicis a suivi des routes différentes.
Peut-être que, sensible à ces tristes récits,
Vous me demanderez quelle était Médicis;
Vous l'apprendrez du moins d'une bouche ingénue.
Beaucoup en ont parlé; mais peu l'ont bien connue,

1. François, duc de Guise, appelé communément alors le grand duc de Guise, était père du Balafré. Ce fut lui qui, avec le cardinal son frère, jeta les fondements de la Ligue. Il avait de très-grandes qualités, qu'il faut bien se donner de garde de confondre avec de la vertu.

Le président de Thou, ce grand historien, rapporte que François de Guise voulut faire assassiner Antoine de Navarre, père de Henri IV, dans la chambre de François II. Il avait engagé ce jeune roi à permettre ce meurtre. Antoine de Navarre avait le cœur hardi, quoique l'esprit faible. Il fut informé du complot, et ne laissa pas d'entrer dans la chambre où on devait l'assassiner. « S'ils me tuent, dit-il à Reinsi, gentilhomme à lui, prenez ma chemise toute sanglante, portez-la à mon fils et à ma femme; ils liront dans mon sang ce qu'ils doivent faire pour me venger. » François II n'osa pas, dit M. de Thou, se souiller de ce crime; et le duc de Guise, en sortant de la chambre, s'écria : « Le pauvre roi que nous avons! »

2. M. de Castelnau, envoyé de France auprès de la reine Élisabeth, parle ainsi d'elle :

« Cette princesse avait toutes les plus grandes qualités requises pour régner heureusement. On pourrait dire de son règne ce qui advint au temps d'Auguste, lorsque le temple de Janus fut fermé, etc. »

Peu de son cœur profond ont sondé les replis.
Pour moi, nourri vingt ans à la cour de ses fils,
Qui vingt ans sous ses pas vis les orages naître,
J'ai trop à mes périls appris à la connaître.

« Son époux, expirant dans la fleur de ses jours,
A son ambition laissait un libre cours.
Chacun de ses enfants, nourri sous sa tutelle[1],
Devint son ennemi dès qu'il régna sans elle.
Ses mains autour du trône, avec confusion,
Semaient la jalousie et la division,
Opposant sans relâche avec trop de prudence
Les Guises[2] aux Condés, et la France à la France;
Toujours prête à s'unir avec ses ennemis,
Et changeant d'intérêt, de rivaux, et d'amis;
Esclave[3] des plaisirs, mais moins qu'ambitieuse;
Infidèle[4] à sa secte, et superstitieuse[5];
Possédant, en un mot, pour n'en pas dire plus,
Les défauts de son sexe, et peu de ses vertus.
Ce mot m'est échappé, pardonnez ma franchise :
Dans ce sexe, après tout, vous n'êtes point comprise;
L'auguste Élisabeth n'en a que les appas;
Le ciel, qui vous forma pour régir des États,
Vous fait servir d'exemple à tous tant que nous sommes;
Et l'Europe vous compte au rang des plus grands hommes.

« Déjà François second, par un sort imprévu,
Avait rejoint son père au tombeau descendu;
Faible enfant, qui de Guise adorait les caprices,
Et dont on ignorait les vertus et les vices.
Charles, plus jeune encore, avait le nom de roi :
Médicis régnait seule; on tremblait sous sa loi.
D'abord sa politique, assurant sa puissance,
Semblait d'un fils docile éterniser l'enfance;
Sa main, de la discorde allumant le flambeau,
Signala par le sang son empire nouveau;

1. Catherine de Médicis se brouilla avec son fils Charles IX sur la fin de la vie de ce prince, et ensuite avec Henri III. Elle avait été si ouvertement mécontente du gouvernement de François II, qu'on l'avait soupçonnée, quoique injustement, d'avoir hâté la mort de ce roi.

2. Dans les *Mémoires de la Ligue*, on trouve une lettre de Catherine de Médicis au prince de Condé, par laquelle elle le remercie d'avoir pris les armes contre la cour.

3. Elle fut accusée d'avoir eu des intrigues avec le vidame de Chartres, mort à la Bastille, et avec un gentilhomme breton nommé Moscouet.

4. Quand elle crut la bataille de Dreux perdue, et les protestants vainqueurs : « Hé bien, dit-elle, nous prierons Dieu en français. »

5. Elle était assez faible pour croire à la magie; témoin les talismans qu'on trouva après sa mort.

Elle arma le courroux de deux sectes rivales.
Dreux[1], qui vit déployer leurs enseignes fatales,
Fut le théâtre affreux de leurs premiers exploits.
Le vieux Montmorency[2], près du tombeau des rois,
D'un plomb mortel atteint par une main guerrière,
De cent ans de travaux termina la carrière.
Guise[3] auprès d'Orléans mourut assassiné.
Mon père[4] malheureux, à la cour enchaîné,

1. La bataille de Dreux fut la première bataille rangée qui se donna entre le parti catholique et le parti protestant. Ce fut en 1562.

2. Anne de Montmorency, homme opiniâtre et inflexible, le plus malheureux général de son temps, fait prisonnier à Pavie et à Dreux, battu à Saint-Quentin par Philippe II, fut enfin blessé à mort à la bataille de Saint-Denys, par un Anglais nommé Stuart, le même qui l'avait pris à la bataille de Dreux.

3. C'est ce même François de Guise cité ci-dessus, fameux par la défense de Metz contre Charles-Quint. Il assiégeait les protestants dans Orléans, en 1563, lorsque Poltrot de Méré, gentilhomme angoumois, le tua par derrière d'un coup de pistolet chargé de trois balles empoisonnées. Il mourut à l'âge de quarante-quatre ans, comblé de gloire, et regretté des catholiques.

4. Antoine de Bourbon, roi de Navarre, père du plus intrépide et du plus ferme de tous les hommes, fut le plus faible et le moins décidé : il était huguenot, et sa femme catholique. Ils changèrent tous deux de religion presque en même temps.

Jeanne d'Albret fut depuis huguenote opiniâtre; mais Antoine chancela toujours dans sa catholicité, jusque-là même qu'on douta dans quelle religion il mourut. Il porta les armes contre les protestants, qu'il aimait, et servit Catherine de Médicis, qu'il détestait, et le parti des Guises, qui l'opprimait.

Il songea à la régence après la mort de François II. La reine mère l'envoya chercher : « Je sais, lui dit-elle, que vous prétendez au gouvernement; je veux que vous me le cédiez tout à l'heure par un écrit de votre main, et que vous vous engagiez à me remettre la régence, si les états vous la défèrent. » Antoine de Bourbon donna l'écrit que la reine lui demandait, et signa ainsi son déshonneur. C'est à cette occasion que l'on fit ces vers, que j'ai lus dans les manuscrits de M. le premier président de Mesmes :

Marc Antoine, qui pouvoit être
Le plus grand seigneur et le maître
De son pays, s'oublia tant,
Qu'il se contenta d'être Antoine,
Servant lâchement une roine.
Le Navarrois en fait autant.

Après la fameuse conjuration d'Amboise, un nombre infini de gentilshommes vinrent offrir leurs services et leurs vies à Antoine de Navarre : il se mit à leur tête; mais il les congédia bientôt, en leur promettant de demander grâce pour eux. « Songez seulement à l'obtenir pour vous, lui répondit un vieux capitaine; la nôtre est au bout de nos épées. »

Il mourut à quarante-quatre ans, au même âge que le duc de Guise, d'un coup d'arquebuse reçu dans l'épaule gauche au siége de Rouen, où il commandait. Sa mort arriva le 17 novembre 1562, le trente-cinquième jour de sa blessure. L'incertitude qu'il avait eue pendant sa vie le troubla dans ses derniers moments; et, quoiqu'il eût reçu les sacrements selon l'usage de l'Eglise romaine, on douta s'il ne mourut

Trop faible, et malgré lui servant toujours la reine,
Traîna dans les affronts sa fortune incertaine;
Et, toujours de sa main préparant ses malheurs,
Combattit et mourut pour ses persécuteurs.
Condé[1], qui vit en moi le seul fils de son frère,
M'adopta, me servit et de maître et de père;
Son camp fut mon berceau; là, parmi les guerriers,
Nourri dans la fatigue à l'ombre des lauriers,

point protestant. Il avait reçu le coup mortel dans la tranchée, dans le temps qu'il pissait; aussi lui fit-on cette épitaphe :

Ami François, le prince ici gisant
Vécut sans gloire, et mourut en pissant.

Il y en a une dans M. Le Laboureur qui ressemble à celle-là, et finit par le même hémistiche. M. Jurieu assure que lorsque Louis, prince de Condé, était en prison à Orléans, le roi de Navarre, son frère, allait solliciter le cardinal de Lorraine, et que celui-ci recevait, assis et couvert, le roi de Navarre, qui lui parlait debout et nu-tête; je ne sais où M. Jurieu a pu déterrer ce fait.

1. Louis de Condé, frère d'Antoine, roi de Navarre, le septième et dernier des enfants de Charles de Bourbon, duc de Vendôme, fut un de ces hommes extraordinaires nés pour le malheur et pour la gloire de leur patrie. Il fut longtemps le chef des réformés, et mourut, comme l'on sait, à Jarnac. Il avait un bras en écharpe le jour de la bataille. Comme il marchait aux ennemis, le cheval du comte de La Rochefoucauld, son beau-frère, lui donna un coup de pied qui lui cassa la jambe. Ce prince, sans daigner se plaindre, s'adressa aux gentilshommes qui l'accompagnaient : « Apprenez, leur dit-il, que les chevaux fougueux nuisent plus qu'ils ne servent dans une armée. » Un instant après il leur dit, avec un bras en écharpe et une jambe cassée : « Le prince de Condé ne craint point de donner la bataille, puisque vous le suivez; » et chargea dans le moment.

Brantôme dit qu'après que le prince se fut rendu prisonnier à Dargence, dans cette bataille, arriva un très-honnête et très-brave gentilhomme, nommé Montesquiou, qui, ayant demandé qui c'était, comme on lui dit que c'était M. le prince de Condé : « Tuez, tuez, mordieu! » dit-il, et lui tira un coup de pistolet dans la tête. Montesquiou était capitaine des gardes du duc d'Anjou, depuis Henri III. Le comte de Soissons, fils cadet du prince de Condé, chercha partout Montesquiou et ses parents, pour les sacrifier à sa vengeance.

Henri IV était à la journée de Jarnac, quoiqu'il n'eût pas quatorze ans, et remarqua les fautes qui firent perdre la bataille.

Le prince de Condé était bossu et petit, et cependant plein d'agréments, spirituel, galant, aimé des femmes. On fit sur lui ce vaudeville ;

Ce petit homme tant joli,
Qui toujours cause et toujours rit,
Et toujours baise sa mignonne :
Dieu gard' de mal ce petit homme!

La maréchale de Saint-André se ruina pour lui, et lui donna, entre autres présents, la terre de Vallery, qui depuis est devenue la sépulture des princes de la maison de Condé.

Jamais général ne fut plus aimé de ses soldats ; on en vit à Pont-à-Mousson un exemple étonnant. Il manquait d'argent pour ses troupes, et surtout pour les reîtres, qui étaient venus à son secours, et qui menaçaient de l'abandonner : il osa proposer à son armée, qu'il ne payait point, de payer elle-même l'armée auxiliaire ; et, ce qui ne pouvait ja-

De la cour avec lui dédaignant l'indolence,
Ses combats ont été les jeux de mon enfance.

« O plaines de Jarnac! ô coup trop inhumain!
Barbare Montesquiou, moins guerrier qu'assassin,
Condé, déjà mourant, tomba sous ta furie!
J'ai vu porter le coup; j'ai vu trancher sa vie :
Hélas! trop jeune encor, mon bras, mon faible bras
Ne put ni prévenir ni venger son trépas.

« Le ciel, qui de mes ans protégeait la faiblesse,
Toujours à des héros confia ma jeunesse.
Coligny [1], de Condé le digne successeur,
De moi, de mon parti devint le défenseur.
Je lui dois tout, madame, il faut que je l'avoue,
Et d'un peu de vertu si l'Europe me loue,
Si Rome a souvent même estimé mes exploits,
C'est à vous, ombre illustre, à vous que je le dois.
Je croissais sous ses yeux, et mon jeune courage
Fit longtemps de la guerre un dur apprentissage.
Il m'instruisait d'exemple au grand art des héros :
Je voyais ce guerrier, blanchi dans les travaux,
Soutenant tout le poids de la cause commune
Et contre Médicis et contre la fortune;
Chéri dans son parti, dans l'autre respecté;
Malheureux quelquefois, mais toujours redouté;
Savant dans les combats, savant dans les retraites;
Plus grand, plus glorieux, plus craint dans ses défaites

mais arriver que dans une guerre de religion et sous un général tel que lui, toute son armée se cotisa, jusqu'au moindre goujat.

Il fut condamné, sous François II, à Orléans, à perdre la tête; mais on ignore si l'arrêt fut signé. La France fut étonnée de voir un pair, prince du sang, qui ne pouvait être jugé que par la cour des pairs, les chambres assemblées, obligé de répondre devant des commissaires; mais ce qui parut le plus étrange fut que ces commissaires mêmes fussent tirés du corps du parlement. C'étaient Christophe de Thou, depuis premier président, et père de l'historien; Barthélemy Faye, Jacques Viole, conseillers; Bourdin, procureur général, et du Tillet, greffier, qui tous, en acceptant cette commission, dérogeaient à leurs priviléges, et s'ôtaient par là la liberté de réclamer leurs droits, si jamais on leur eût voulu donner à eux-mêmes, dans l'occasion, d'autres juges que leurs juges naturels. — On prétend que Mme Renée de France, fille de Louis XII et duchesse de Ferrare, qui arriva en France dans ce même temps, ne contribua pas peu à empêcher l'exécution de l'arrêt.

Il ne faut pas omettre un artifice de cour dont on se servit pour perdre ce prince, qui se nommait Louis. Ses ennemis firent frapper une médaille qui le représentait : il y avait pour légende, LOUIS XIII ROI DE FRANCE. On fit tomber cette médaille entre les mains du connétable de Montmorency, qui la montra tout en colère au roi, persuadé que le prince de Condé l'avait fait frapper. Il est parlé de cette médaille dans Brantôme et dans Vigneul de Marville.

1. Gaspard de Coligny, amiral de France, fils de Gaspard de Coligny,

Que Dunois ni Gaston ne l'ont jamais été
Dans le cours triomphant de leur prospérité.

« Après dix ans entiers de succès et de pertes,
Médicis, qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre et de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
La cour de ses faveurs nous offrit les attraits;
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu ! Dieu vengeur que j'atteste,
Que de sang arrosa son olive funeste !
Ciel ! faut-il voir ainsi les maîtres des humains
Du crime à leurs sujets aplanir les chemins !

« Coligny, dans son cœur à son prince fidèle,
Aimait toujours la France en combattant contre elle :
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion
Qui semblait de l'État assurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance :
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance;
Jusqu'au milieu du Louvre il conduisit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua longtemps des tendresses de mère,
Assura Coligny d'une amitié sincère,
Voulait par ses avis se régler désormais,
L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance.

maréchal de France, et de Louise de Montmorency, sœur du connétable; né à Châtillon le 16 février 1516, après la mort du prince de Condé, fut déclaré chef du parti des réformés en France. Catherine de Médicis et Charles IX surent l'attirer à la cour pour le mariage de Henri IV et de Marguerite de Valois, sœur de Charles IX et de Henri III. Il fut massacré le jour de la Saint-Barthélemy; c'était principalement à ce grand homme qu'on en voulait.

Quelques personnes ont reproché à l'auteur de *la Henriade* d'avoir fait son héros, dans ce second chant, d'un huguenot révolté contre son roi, et accusé par la voix publique de l'assassinat de François de Guise. Cette critique louable est fondée sur l'obéissance au souverain, qui doit faire le principal caractère d'un héros français : mais il faut considérer que c'est ici Henri IV qui parle. Il avait fait ses premières campagnes sous l'amiral, qui lui avait tenu lieu de père; il avait été accoutumé à le respecter, et ne devait ni ne pouvait le soupçonner d'aucune action indigne d'un grand homme, surtout après la justification publique de Coligny, qui ne pouvait point paraître douteuse au roi de Navarre.

A l'égard de la révolte, ce n'était pas à ce prince à regarder comme un crime dans l'amiral son union avec la maison de Bourbon contre des Lorrains et une Italienne. Quant à la religion, ils étaient tous deux protestants; et les huguenots, dont Henri IV était le chef, regardaient l'amiral comme un martyr.

Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
Hélas! nous espérions en jouir plus longtemps.

« Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présents,
Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre.
Plus ils se défiaient, plus le roi savait feindre :
Dans l'ombre du secret, depuis peu Médicis
A la fourbe, au parjure, avait formé son fils,
Façonnait aux forfaits ce cœur jeune et facile;
Et le malheureux prince, à ses leçons docile,
Par son penchant féroce à les suivre excité,
Dans sa coupable école avait trop profité.

« Enfin, pour mieux cacher cet horrible mystère,
Il me donna sa sœur[1], il m'appela son frère.
O nom qui m'as trompé! vains serments! nœud fatal!
Hymen qui de nos maux fus le premier signal!
Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
Éclairaient à mes yeux le trépas de ma mère.
Je[2] ne suis point injuste, et je ne prétends pas

1. Marguerite de Valois, sœur de Charles IX, fut mariée à Henri IV en 1572, peu de jours avant les massacres.

2. Jeanne d'Albret, attirée à Paris avec les autres huguenots, mourut après cinq jours d'une fièvre maligne : le temps de sa mort, les massacres qui la suivirent, la crainte que son courage aurait pu donner à la cour, enfin sa maladie, qui commença après avoir acheté des gants et des collets parfumés chez un parfumeur nommé René, venu de Florence avec la reine, et qui passait pour un empoisonneur public; tout cela fit croire qu'elle était morte de poison. On dit même que ce René se vanta de son crime, et osa dire qu'il en préparait autant à deux grands seigneurs qui ne s'en doutaient pas. Mézeray, dans sa grande *Histoire*, semble favoriser cette opinion, en disant que les chirurgiens qui ouvrirent le corps de la reine ne touchèrent point à la tête, où l'on soupçonnait que le poison avait laissé des traces trop visibles. On n'a point voulu mettre ces soupçons dans la bouche de Henri IV, parce qu'il est juste de se défier de ces idées qui n'attribuent jamais la mort des grands à des causes naturelles. Le peuple, sans rien approfondir, regarde toujours comme coupables de la mort d'un prince ceux à qui cette mort est utile. On poussa la licence de ces soupçons jusqu'à accuser Catherine de Médicis de la mort de ses propres enfants; cependant il n'y a jamais eu de preuves ni que ces princes, ni que Jeanne d'Albret, dont il est ici question, soient morts empoisonnés.

Il n'est pas vrai, comme le prétend Mézeray, qu'on n'ouvrit point le cerveau de la reine de Navarre; elle avait recommandé expressément qu'on visitât avec exactitude cette partie après sa mort. Elle avait été tourmentée toute sa vie de grandes douleurs de tête, accompagnées de démangeaisons, et avait ordonné qu'on cherchât soigneusement la cause de ce mal, afin qu'on pût le guérir dans ses enfants s'ils en étaient atteints. La *Chronologie novennaire* rapporte formellement que Caillard son médecin, et Desnœuds son chirurgien, disséquèrent son cerveau, qu'ils trouvèrent très-sain; qu'ils aperçurent seulement de petites bulles d'eau logées entre le crâne et la pellicule qui enveloppe le cerveau, et qu'ils jugèrent être la cause des maux de tête dont la reine s'était plainte : ils attestèrent d'ailleurs qu'elle était morte d'un abcès formé

A Médicis encore imputer son trépas :
J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
Qu'un souvenir si tendre arrache à mes douleurs.
Cependant tout s'apprête, et l'heure est arrivée
Qu'au fatal dénoûment la reine a réservée.

« Le signal est donné sans tumulte et sans bruit;
C'était à la faveur des ombres de la nuit.
De ce mois malheureux l'inégale courrière[1]
Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière :
Coligny languissait dans les bras du repos,
Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.
Soudain de mille cris le bruit épouvantable
Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
Courir des assassins à pas précipités;
Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
Son palais embrasé, tout un peuple en alarmes,

dans la poitrine. Il est à remarquer que ceux qui l'ouvrirent étaient huguenots, et qu'apparemment ils auraient parlé de poison s'ils y avaient trouvé quelque vraisemblance. On peut me répondre qu'ils furent gagnés par la cour : mais Desnœuds, chirurgien de Jeanne d'Albret, huguenot passionné, écrivit depuis des libelles contre la cour; ce qu'il n'eût pas fait s'il se fût vendu à elle; et, dans ces libelles, il ne dit point que Jeanne d'Albret ait été empoisonnée. De plus, il n'est pas croyable qu'une femme aussi habile que Catherine de Médicis eût chargé d'une pareille commission un misérable parfumeur, qui avait, dit-on, l'insolence de s'en vanter.

Jeanne d'Albret était née, en 1530, de Henri d'Albret, roi de Navarre, et de Marguerite de Valois, sœur de François Ier. A l'âge de douze ans, Jeanne fut mariée à Guillaume, duc de Clèves; elle n'habita pas avec son mari. Le mariage fut déclaré nul deux ans après par le pape Paul III, et elle épousa Antoine de Bourbon. Ce second mariage, contracté du vivant du premier mari, donna lieu depuis aux prédicateurs de la Ligue de dire publiquement, dans leurs sermons contre Henri IV, qu'il était bâtard; mais ce qu'il y eut de plus étrange fut que les Guises, et entre autres ce François de Guise qu'on dit avoir été si bon chrétien, abusèrent de la faiblesse d'Antoine de Bourbon au point de lui persuader de répudier sa femme, dont il avait des enfants, pour épouser leur nièce, et se donner entièrement à eux. Peu s'en fallut que le roi de Navarre ne donnât dans ce piège. Jeanne d'Albret mourut à quarante-deux ans, le 9 juin 1572.

M. Bayle, dans ses *Réponses aux questions d'un provincial*, dit qu'on avait vu de son temps, en Hollande, le fils d'un ministre, nommé Goyon, qui passait pour petit-fils de cette reine. On prétendait qu'après la mort d'Antoine de Navarre, elle s'était mariée à un gentilhomme nommé Goyon, dont elle avait eu ce ministre.

1. Ce fut la nuit du 23 au 24 août, fête de saint Barthélemy, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie.

L'amiral était logé dans la rue Bétizy, dans une maison qui est à présent une auberge appelée l'hôtel Saint-Pierre, où l'on voit encore sa chambre.

Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,
Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne;
C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne! »
Il entend retentir le nom de Coligny;
Il aperçoit de loin le jeune Téligny [1],
Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
Lui demandait vengeance, et lui tendait les bras.

« Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
Avec toute sa gloire et toute sa vertu.

« Déjà des assassins la nombreuse cohorte
Du salon qui l'enferme allait briser la porte;
Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
Avec cet œil serein, ce front majestueux,
Tel que dans les combats, maître de son courage,
Tranquille il arrêtait ou pressait le carnage.

« A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
Les meurtriers surpris sont saisis de respect;
Une force inconnue a suspendu leur rage.
« Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
« Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
« Que le sort des combats respecta quarante ans;
« Frappez, ne craignez rien; Coligny vous pardonne;
« Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne....
« J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous.... »
Ces tigres à ces mots tombent à ses genoux :
L'un saisi d'épouvante, abandonne ses armes;
L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe de ses larmes;
Et de ses assassins ce grand homme entouré
Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

« Besme [2], qui dans la cour attendait sa victime,
Monte, accourt, indigné qu'on diffère son crime;

1. Le comte de Téligny avait épousé, il y avait dix mois, la fille de l'amiral. Il avait un visage si agréable et si doux, que les premiers qui étaient venus pour le tuer s'étaient laissé attendrir à sa vue; mais d'autres plus barbares le massacrèrent.

2. Besme était un Allemand, domestique de la maison de Guise. Ce misérable étant depuis pris par les protestants, les Rochellois voulurent l'acheter pour le faire écarteler dans leur place publique. Ils proposèrent ensuite de l'échanger contre le brave Montbrun, chef des protestants du Dauphiné, à qui le parlement de Grenoble faisait alors le procès. Montbrun fut exécuté, et Besme tué par un nommé Bretanville.

Des assassins trop lents il veut hâter les coups;
Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous.
A cet objet touchant lui seul est inflexible;
Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
Si du moindre remords il se sentait surpris.
A travers les soldats il court d'un pas rapide :
Coligny l'attendait d'un visage intrépide;
Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
Ne fît trembler son bras, et glaçât son courage.

« Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
On l'insulte[1], on l'outrage encore après sa mort.

1. Il est impossible de savoir s'il est vrai que Catherine de Médicis ait envoyé la tête de l'amiral à Rome, comme l'assurent les protestants. — Mais il est sûr qu'on porta sa tête à la reine, avec un coffre plein de papiers, parmi lesquels était l'histoire du temps, écrite de la main de Coligny. — On y trouva aussi plusieurs mémoires sur les affaires publiques. Un de ces mémoires avait pour objet d'engager Charles à faire la guerre aux Anglais. Charles IX fit lire ce mémoire à l'ambassadeur d'Angleterre, qui se plaignait à lui de la trahison faite aux protestants, et qui n'en méprisa que plus la politique de la cour de France. Un autre mémoire montrait les dangers auxquels il exposerait la tranquillité de l'Etat, s'il donnait un apanage à son frère le duc d'Alençon : on le montra à ce jeune prince, qui regrettait l'amiral. « Je ne sais pas, répondit-il après l'avoir lu, si ce mémoire est d'un de mes amis, mais il est sûrement d'un sujet fidèle. » (Ed.)

La populace traîna le corps de l'amiral par les rues, et le pendit par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi eut la cruauté d'aller lui-même avec sa cour à Montfaucon jouir de cet horrible spectacle. Quelqu'un lui ayant dit que le corps de l'amiral sentait mauvais, il répondit, comme Vitellius : « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. »

Il alla au parlement accuser l'amiral d'une conspiration, et le parlement rendit un arrêt contre le mort, par lequel il ordonna que son corps, après avoir été traîné sur une claie, serait pendu en Grève, ses enfants déclarés roturiers et incapables de posséder aucune charge, sa maison de Châtillon-sur-Loing rasée, les arbres coupés, etc.; et que tous les ans on ferait une procession, le jour de la Saint-Barthélemy, pour remercier Dieu de la découverte de la conspiration, à laquelle l'amiral n'avait pas songé. Malgré cet arrêt, la fille de l'amiral, veuve de Téligni, épousa peu de temps après le prince d'Orange.

Le parlement avait mis quelques années auparavant sa tête à cinquante mille écus; il est assez singulier que ce soit précisément le même prix qu'il mit depuis à celle du cardinal Mazarin. Le génie des Français est de tourner en plaisanterie les événements les plus affreux : on débita un petit écrit intitulé : *Passio Domini nostri Gaspardi Coligny, secundum Bartholomæum.*

Mézeray rapporte, dans sa grande histoire, un fait dont il est très-permis de douter. Il dit que, quelques années auparavant, le gardien du couvent des cordeliers de Saintes, nommé Michel Crellet, condamné par l'amiral à être pendu, lui prédit qu'il mourrait assassiné, qu'il serait jeté par les fenêtres, et ensuite pendu lui-même.

De nos jours, un financier, ayant acheté une terre qui avait appartenu

Son corps percé de coups, privé de sépulture,
Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture;
Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
Conquête digne d'elle, et digne de son fils.
Médicis la reçut avec indifférence,
Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
Et comme accoutumée à de pareils présents.

« Qui pourrait cependant exprimer les ravages
Dont cette nuit cruelle étala les images?
La mort de Coligny, prémices des horreurs,
N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
D'un peuple d'assassins les troupes effrénées,
Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
Marchaient le fer en main, les yeux étincelants,
Sur les corps étendus de nos frères sanglants.
Guise[1] était à leur tête, et, bouillant de colère,
Vengeait sur tous les miens les mânes de son père.
Nevers[2], Gondi[3], Tavanne[4], un poignard à la main,
Échauffaient les transports de leur zèle inhumain;
Et, portant devant eux la liste de leurs crimes,
Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes.

« Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
Le fils assassiné sur le corps de son père,
Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
Les époux expirant sous leurs toits embrasés,
Les enfants au berceau sur la pierre écrasés :
Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre
Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,

aux Coligny, y trouva dans le parc, à quelques pieds sous terre, un coffre de fer rempli de papiers qu'il fit jeter au feu, comme ne produisant aucun revenu.

1. C'était Henri, duc de Guise, surnommé le Balafré, fameux depuis par les barricades, et qui fut tué à Blois. Il était fils du duc François, assassiné par Poltrot.

2. Frédéric de Gonzague, de la maison de Mantoue, duc de Nevers, l'un des auteurs de la Saint-Barthélemy.

3. Albert de Gondi, maréchal de Retz, favori de Catherine de Médicis. C'était lui qui avait appris à Charles IX à jurer et à *renier Dieu*, comme on disait dans ces temps-là.

4. Gaspard de Tavannes, élevé page de François Ier. Il courait dans les rues la nuit de la Saint-Barthélemy, criant : « Saignez, saignez; la saignée est aussi bonne au mois d'août qu'au mois de mai. » Son fils, qui a écrit des Mémoires, rapporte que son père, étant au lit de la mort, fit une confession générale de sa vie, et que le confesseur lui ayant dit d'un air étonné : « Quoi! vous ne parlez point de la Saint-Barthélemy? — Je la regarde, répondit le maréchal, comme une action méritoire qui doit effacer mes autres péchés. »

Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
Ces monstres furieux, de carnage altérés,
Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères;
Et, le bras tout souillé du sang des innocents,
Osaient offrir à Dieu cet exécrable encens.

« O combien de héros indignement périrent!
Resnel[1] et Pardaillan chez les morts descendirent;
Et vous, brave Guerchy[2], vous, sage Lavardin,
Digne de plus de vie et d'un autre destin.
Parmi les malheureux que cette nuit cruelle
Plongea dans les horreurs d'une nuit éternelle,
Marsillac et Soubise[3], au trépas condamnés,
Défendent quelque temps leurs jours infortunés.
Sanglants, percés de coups, et respirant à peine,
Jusqu'aux portes du Louvre on les pousse, on les traîne;
Ils teignent de leur sang ce palais odieux,
En implorant leur roi, qui les trahit tous deux.

« Du haut de ce palais excitant la tempête,
Médicis à loisir contemplait cette fête :
Ses cruels favoris, d'un regard curieux,
Voyaient les flots de sang regorger sous leurs yeux,
Et de Paris en feu les ruines fatales
Étaient de ces héros les pompes triomphales.

« Que dis-je? ô crime! ô honte! ô comble de nos maux!
Le roi[4], le roi lui-même, au milieu des bourreaux,
Poursuivant des proscrits les troupes égarées,
Du sang de ses sujets souillait ses mains sacrées :
Et ce même Valois que je sers aujourd'hui,

1. Antoine de Clermont-Resnel, se sauvant en chemise, fut massacré par le fils du baron des Adrets, et par son propre cousin Bussy d'Amboise.

Le marquis de Pardaillan fut tué à côté de lui.

2. Guerchy se défendit longtemps dans la rue, et tua quelques meurtriers, avant d'être accablé par le nombre; mais le marquis de Lavardin n'eut pas le temps de tirer l'épée.

3. Marsillac, comte de La Rochefoucauld, était favori de Charles IX, et avait passé une partie de la nuit avec le roi. Ce prince avait eu quelque envie de le sauver, et lui avait même dit de coucher dans le Louvre; mais enfin il le laissa aller en disant : « Je vois bien que Dieu veut qu'il périsse. »

Soubise portait ce nom, parce qu'il avait épousé l'héritière de la maison de Soubise. Il s'appelait Dupont-Quellenec. Il se défendit très-longtemps, et tomba percé de coups sous les fenêtres de la reine. Comme sa femme lui avait intenté un procès pour cause d'impuissance, les dames de la cour allèrent voir son corps nu et tout sanglant, par une curiosité barbare digne de cette cour abominable.

4. Voici ce que Brantôme ne fait pas difficulté d'avouer lui-même

Ce roi qui par ma bouche implore votre appui,
Partageant les forfaits de son barbare frère,
A ce honteux carnage excitait sa colère :
Non qu'après tout Valois ait un cœur inhumain,
Rarement dans le sang il a trempé sa main ;
Mais l'exemple du crime assiégeait sa jeunesse ;
Et sa cruauté même était une faiblesse.

« Quelques-uns, il est vrai, dans la foule des morts,
Du fer des assassins trompèrent les efforts.
De Caumont[1], jeune enfant, l'étonnante aventure
Ira de bouche en bouche à la race future.
Son vieux père, accablé sous le fardeau des ans,

dans ses Mémoires : « Quand il fut jour, le roi mit la tête à la fenêtre de sa chambre, et voyant aucuns dans le faubourg Saint-Germain qui se remuoient et se sauvoient, il prit une grande arquebuse de chasse qu'il avoit, et en tiroit tout plein de coups à eux, mais en vain, car l'arquebuse ne tiroit si loin ; incessamment crioit : *Tuez, tuez.* »

Plusieurs personnes ont entendu conter à M. le maréchal de Tessé que, dans son enfance, il avait vu un gentilhomme âgé de plus de cent ans, qui avait été fort jeune dans les gardes de Charles IX. Il interrogea ce vieillard sur la Saint-Barthélemy, et lui demanda s'il était vrai que le roi eût tiré sur les huguenots. « C'était moi, monsieur, répondit le vieillard, qui chargeais son arquebuse. »

Henri IV dit publiquement plus d'une fois qu'après la Saint-Barthélemy une nuée de corbeaux était venue se percher sur le Louvre, et que, pendant sept nuits, le roi, lui, et toute la cour, entendirent des gémissements et des cris épouvantables à la même heure. Il racontait un prodige encore plus étrange : il disait que, quelques jours avant les massacres, jouant aux dés avec le duc d'Alençon et le duc de Guise, il vit des gouttes de sang sur la table ; que par deux fois il les fit essuyer, que deux fois elles reparurent, et qu'il quitta le jeu saisi d'effroi.

1. Caumont, qui échappa à la Saint-Barthélemy, est le fameux maréchal de La Force, qui depuis se fit une si grande réputation, et qui vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il a laissé des Mémoires qui n'ont point été imprimés, et qui doivent être encore dans la maison de La Force.

Mézeray, dans sa grande histoire, dit que le jeune Caumont, son père, et son frère, couchaient dans un même lit ; que son père et son frère furent massacrés, et qu'il échappa comme par miracle, etc. C'est sur la foi de cet historien que j'ai mis en vers cette aventure.

Les circonstances dont Mézeray appuie son récit ne me permettaient pas de douter de la vérité du fait, tel qu'il le rapporte : mais depuis M. le duc de La Force m'a fait voir les Mémoires manuscrits de ce même maréchal de La Force, écrits de sa propre main. Le maréchal y conte son aventure d'une autre façon : cela fait voir comme il faut se fier aux historiens.

Voici l'extrait des particularités curieuses que le maréchal de La Force raconte de la Saint-Barthélemy :

Deux jours avant la Saint-Barthélemy, le roi avait ordonné au parlement de relâcher un officier qui était prisonnier à la Conciergerie ; le parlement n'en ayant rien fait, le roi avait envoyé quelques-uns de ses gardes enfoncer les portes de la prison, et tirer de force le prisonnier. Le lendemain, le parlement vint faire ses remontrances au roi : tous ces messieurs avaient mis leurs bras en écharpe, pour faire voir à Charles IX qu'il avait estropié la justice. Tout cela avait fait beaucoup de bruit ; et, au commencement du massacre, on persuada d'abord aux hu-

Se livrait au sommeil entre ses deux enfants;
Un lit seul enfermait et les fils et le père.
Les meurtriers ardents, qu'aveuglait la colère,
Sur eux à coups pressés enfoncent le poignard :
Sur ce lit malheureux la mort vole au hasard.

« L'Éternel en ses mains tient seul nos destinées;
Il sait, quand il lui plaît, veiller sur nos années,
Tandis qu'en ses fureurs l'homicide est trompé.
D'aucun coup, d'aucun trait, Caumont ne fut frappé.
Un invisible bras, armé pour sa défense,
Aux mains des meurtriers dérobait son enfance;
Son père, à son côté, sous mille coups mourant,

guenots que le tumulte qu'ils entendaient venait d'une sédition excitée dans le peuple à l'occasion de l'affaire du parlement.

Cependant un maquignon, qui avait vu le duc de Guise entrer avec des satellites chez l'amiral de Coligny, et qui, se glissant dans la foule, avait été témoin de l'assassinat de ce seigneur, courut aussitôt en donner avis au sieur de Caumont de La Force, à qui il avait vendu dix chevaux huit jours auparavant.

La Force et ses deux fils logeaient au faubourg Saint-Germain, aussi bien que plusieurs calvinistes. Il n'y avait point encore de pont qui joignît ce faubourg à la ville. On s'était saisi de tous les bateaux par ordre de la cour, pour faire passer les assassins dans le faubourg. Ce maquignon se jette à la nage, passe à l'autre bord, et avertit M. de La Force de son danger. La Force était déjà sorti de sa maison; il avait encore eu le temps de se sauver; mais, voyant que ses enfants ne venaient pas, il retourna les chercher. A peine est-il rentré chez lui, que les assassins arrivent : un nommé Martin, à leur tête, entre dans sa chambre, le désarme, lui et ses deux enfants, et lui dit, avec des serments affreux, qu'il faut mourir. La Force lui proposa une rançon de deux mille écus : le capitaine l'accepte; La Force lui jure de la payer dans deux jours; et aussitôt les assassins, après avoir tout pillé dans la maison, disent à La Force et à ses enfants de mettre leurs mouchoirs en croix sur leurs chapeaux, et leur font retrousser leur manche droite sur l'épaule : c'était la marque des meurtriers. En cet état ils leur font passer la rivière, et les amènent dans la ville. Le maréchal de La Force assure qu'il vit la rivière couverte de morts. Son père, son frère, et lui, abordèrent devant le Louvre; là ils virent égorger plusieurs de leurs amis, et entre autres le brave de Piles, père de celui qui tua en duel le fils de Malherbe. De là le capitaine Martin mena ses prisonniers dans sa maison, rue des Petits-Champs, fit jurer à La Force que ni lui ni ses enfants ne sortiraient point de là avant d'avoir payé les deux mille écus, les laissa en garde à deux soldats suisses, et alla chercher quelques autres calvinistes à massacrer dans la ville.

L'un des deux Suisses, touché de compassion, offrit aux prisonniers de les faire sauver. La Force n'en voulut jamais rien faire; il répondit qu'il avait donné sa parole, et qu'il aimait mieux mourir que d'y manquer. Une tante qu'il avait lui trouva les deux mille écus; et l'on allait les délivrer au capitaine Martin, lorsque le comte de Coconas (celui-là même à qui depuis on coupa le cou) vint dire à La Force que le duc d'Anjou demandait à lui parler. Aussitôt il fit descendre le père et les enfants nu-tête et sans manteau. La Force vit bien qu'on le menait à la mort; il suivit Coconas, en le priant d'épargner ses deux enfants innocents. Le plus jeune, âgé de treize ans, qui s'appelait Jacques Nompar, et qui a écrit ceci, éleva la voix, et reprocha à ces meurtriers leurs crimes, en leur disant qu'ils en seraient punis de Dieu. Cependant les

Le couvrait tout entier de son corps expirant;
Et, du peuple et du roi trompant la barbarie,
Une seconde fois il lui donna la vie.

« Cependant que faisais-je en ces affreux moments
Hélas! trop assuré sur la foi des serments,
Tranquille au fond du Louvre, et loin du bruit des armes,
Mes sens d'un doux repos goûtaient encor les charmes.
O nuit, nuit effroyable! ô funeste sommeil!
L'appareil de la mort éclaira mon réveil.
On avait massacré mes plus chers domestiques;
Le sang de tous côtés inondait mes portiques :
Et je n'ouvris les yeux que pour envisager
Les miens que sur le marbre on venait d'égorger.
Les assassins sanglants vers mon lit s'avancèrent;
Leurs parricides mains devant moi se levèrent;
Je touchais au moment qui terminait mon sort;
Je présentai ma tête, et j'attendis la mort.

« Mais, soit qu'un vieux respect pour le sang de leurs maîtres
Parlât encor pour moi dans le cœur de ces traîtres;
Soit que de Médicis l'ingénieux courroux
Trouvât pour moi la mort un supplice trop doux;
Soit qu'enfin, s'assurant d'un port durant l'orage,
Sa prudente fureur me gardât pour otage,
On réserva ma vie à de nouveaux revers,

deux enfants sont menés avec leur père au bout de la rue des Petits-Champs; on donne d'abord plusieurs coups de poignard à l'aîné, qui s'écrie : « Ah, mon père! ah, mon Dieu! je suis mort. » Dans le même moment le père tombe percé de coups sur le corps de son fils. Le plus jeune, couvert de leur sang, mais qui, par un miracle étonnant, n'avait reçu aucun coup, eut la prudence de s'écrier aussi : « Je suis mort. » Il se laissa tomber entre son père et son frère, dont il reçut les derniers soupirs. Les meurtriers, les croyant tous morts, s'en allèrent en disant : « Les voilà bien tous trois. » Quelques malheureux vinrent ensuite dépouiller les corps : il restait un bas de toile au jeune La Force ; un marqueur du jeu de paume du Verdelet voulut avoir ce bas de toile; en le tirant, il s'amusa à considérer le corps de ce jeune enfant : « Hélas! dit-il, c'est bien dommage; celui-ci n'est qu'un enfant, que peut-il avoir fait? » Ces paroles de compassion obligèrent le petit La Force à lever doucement la tête, et lui dire tout bas : « Je ne suis pas encore mort. » Ce pauvre homme lui répondit : « Ne bougez, mon enfant, ayez patience. » Sur le soir il le vint chercher; il lui dit : « Levez-vous, ils n'y sont plus; » et lui mit sur les épaules un méchant manteau. Comme il le conduisait, quelqu'un des bourreaux lui demanda : « Qui est ce jeune garçon? — C'est mon neveu, lui dit-il, qui s'est enivré; vous voyez comme il s'est accommodé; je m'en vais bien lui donner le fouet. » Enfin le pauvre marqueur le mena chez lui, et lui demanda trente écus pour sa récompense. De là le jeune La Force se fit conduire, déguisé en gueux, jusqu'à l'Arsenal, chez le maréchal de Biron, son parent, grand maître de l'artillerie; on le cacha quelque temps dans la chambre des filles; enfin, sur le bruit que la cour le faisait chercher pour s'en défaire, on le fit sauver en habit de page, sous le nom de Beaupui.

Et bientôt de sa part on m'apporta des fers.

« Coligny, plus heureux et plus digne d'envie,
Du moins, en succombant, ne perdit que la vie;
Sa liberté, sa gloire au tombeau le suivit....
Vous frémissez, madame, à cet affreux récit :
Tant d'horreur vous surprend; mais de leur barbarie
Je ne vous ai conté que la moindre partie.
On eût dit que, du haut de son Louvre fatal,
Médicis à la France eût donné le signal;
Tout imita Paris : la mort sans résistance
Couvrit en un moment la face de la France.
Quand un roi veut le crime, il est trop obéi!
Par cent mille assassins son courroux fut servi;
Et des fleuves français les eaux ensanglantées
Ne portaient que des morts aux mers épouvantées[1]. »

CHANT TROISIÈME.

Argument. — Le héros continue l'histoire des guerres civiles de France. Mort funeste de Charles IX. Règne de Henri III. Son caractère. Celui du fameux duc de Guise, connu sous le nom de *Balafré*. Bataille de Coutras. Meurtre du duc de Guise. Extrémités où Henri III est réduit. Mayenne est le chef de la Ligue; d'Aumale en est le héros. Réconciliation de Henri III et de Henri roi de Navarre. Secours que promet la reine Elisabeth. Sa réponse à Henri de Bourbon.

« Quand l'arrêt des destins eut, durant quelques jours,
A tant de cruautés permis un libre cours,
Et que des assassins, fatigués de leurs crimes,
Les glaives émoussés manquèrent de victimes,
Le peuple, dont la reine avait armé le bras,
Ouvrit enfin les yeux, et vit ses attentats.
Aisément sa pitié succède à sa furie :
Il entendit gémir la voix de la patrie.
Bientôt Charles lui-même en fut saisi d'horreur;
Le remords dévorant s'éleva dans son cœur.
Des premiers ans du roi la funeste culture
N'avait que trop en lui corrompu la nature;
Mais elle n'avait point étouffé cette voix
Qui jusque sur le trône épouvante les rois.
Par sa mère élevé, nourri dans ses maximes,
Il n'était point, comme elle, endurci dans les crimes.

1. Le second chant est le seul auquel l'auteur n'ait jamais rien changé. (Ed.)

Le chagrin vint flétrir la fleur de ses beaux jours;
Une langueur mortelle en abrégea le cours :
Dieu, déployant sur lui sa vengeance sévère,
Marqua ce roi mourant du sceau de sa colère,
Et par son châtiment voulut épouvanter
Quiconque à l'avenir oserait l'imiter.
Je le vis[1] expirant. Cette image effrayante
A mes yeux attendris semble être encor présente.
Son sang, à gros bouillons de son corps élancé,
Vengeait le sang français par ses ordres versé;
Il se sentait frappé d'une main invisible;
Et le peuple, étonné de cette fin terrible,
Plaignit un roi si jeune et sitôt moissonné,
Un roi par les méchants dans le crime entraîné,
Et dont le repentir permettait à la France
D'un empire plus doux quelque faible espérance.

« Soudain du fond du Nord, au bruit de son trépas,
L'impatient Valois, accourant à grands pas,
Vint saisir dans ces lieux, tout fumants de carnage,
D'un frère infortuné le sanglant héritage.

« La Pologne[2], en ce temps, avait, d'un commun choix,
Au rang des Jagellons placé l'heureux Valois;
Son nom, plus redouté que les plus puissants princes,
Avait gagné pour lui les voix de cent provinces.
C'est un poids bien pesant qu'un nom trop tôt fameux!
Valois ne soutint pas ce fardeau dangereux.
Qu'il ne s'attende point que je le justifie :
Je lui peux immoler mon repos et ma vie,
Tout, hors la vérité, que je préfère à lui.
Je le plains, je le blâme, et je suis son appui

1. Charles IX fut toujours malade depuis la Saint-Barthélémy, et mourut environ deux ans après, le 30 mai 1574, tout baigné dans son sang, qui lui sortait par les pores. — Henri IV fut témoin de la mort de Charles IX. Ce prince, dont il avait reçu tant d'outrages, le fit appeler peu d'heures avant de mourir; il lui recommanda sa femme et sa fille, comme à l'héritier naturel de la couronne, et à un prince dont il connaissait la grandeur d'âme et la bonne foi. Il l'avertit ensuite de se défier de.... (Mais il prononça ce nom, et quelques paroles qui suivirent, de manière à n'être pas entendu de ceux qui étaient dans la chambre). « Monsieur, il ne faut pas dire cela, » dit la reine mère, qui était présente. « Pourquoi ne pas le dire? répondit Charles IX; cela est vrai. » Il est vraisemblable que c'est de Henri III qu'il parlait : il connaissait tous ses vices, et l'avait pris en horreur depuis qu'il l'avait vu retarder son départ pour la Pologne, dans l'espérance de sa mort prochaine. (Ed.)

2. La réputation qu'il avait acquise à Jarnac et à Moncontour, soutenue de l'argent de la France, l'avait fait élire roi de Pologne en 1573. Il succéda à Sigismond II, dernier prince de la race des Jagellons.

« Sa gloire avait passé comme une ombre légère
Ce changement est grand, mais il est ordinaire :
On a vu plus d'un roi, par un triste retour,
Vainqueur dans les combats, esclave dans sa cour.
Reine, c'est dans l'esprit qu'on voit le vrai courage.
Valois reçut des cieux des vertus en partage :
Il est vaillant, mais faible; et, moins roi que soldat
Il n'a de fermeté qu'en un jour de combat.
Ses honteux favoris, flattant son indolence,
De son cœur, à leur gré, gouvernaient l'inconstance;
Au fond de son palais, avec lui renfermés,
Sourds aux cris douloureux des peuples opprimés,
Ils dictaient par sa voix leurs volontés funestes;
Des trésors de la France ils dissipaient les restes;
Et le peuple accablé, poussant de vains soupirs,
Gémissait de leur luxe et payait leurs plaisirs.

« Tandis que, sous le joug de ses maîtres avides,
Valois pressait l'État du fardeau des subsides,
On vit paraître Guise[1], et le peuple inconstant
Tourna bientôt ses yeux vers cet astre éclatant.
Sa valeur, ses exploits, la gloire de son père,
Sa grâce, sa beauté, cet heureux don de plaire,
Qui mieux que la vertu sait régner sur les cœurs,
Attiraient tous les vœux par des charmes vainqueurs.

« Nul ne sut mieux que lui le grand art de séduire;
Nul sur ses passions n'eut jamais plus d'empire,
Et ne sut mieux cacher, sous des dehors trompeurs,
Des plus vastes desseins les sombres profondeurs.
Altier, impérieux, mais souple et populaire,
Des peuples en public il plaignait la misère,
Détestait des impôts le fardeau rigoureux;
Le pauvre allait le voir, et revenait heureux :
Il savait prévenir la timide indigence;
Ses bienfaits dans Paris annonçaient sa présence;
Il se faisait aimer des grands qu'il haïssait;
Terrible et sans retour alors qu'il offensait;
Téméraire en ses vœux, sage en ses artifices;
Brillant par ses vertus, et même par ses vices;
Connaissant le péril, et ne redoutant rien;
Heureux guerrier, grand prince, et mauvais citoyen.

« Quand il eut quelque temps essayé sa puissance,

1. Henri de Guise le Balafré, né en 1550, de François de Guise et d'Anne d'Est. Il exécuta le grand projet de la Ligue, formé par le cardinal de Lorraine son oncle, du temps du concile de Trente, et entamé par François, son père.

Et du peuple aveuglé cru fixer l'inconstance,
Il ne se cacha plus, et vint ouvertement
Du trône de son roi briser le fondement.
Il forma dans Paris cette Ligue funeste,
Qui bientôt de la France infecta tout le reste;
Monstre affreux, qu'ont nourri les peuples et les grands,
Engraissé de carnage, et fertile en tyrans.

« La France dans son sein vit alors deux monarques :
L'un n'en possédait plus que les frivoles marques;
L'autre, inspirant partout l'espérance ou l'effroi,
A peine avait besoin du vain titre de roi.

« Valois se réveilla du sein de son ivresse.
Ce bruit, cet appareil, ce danger qui le presse,
Ouvrirent un moment ses yeux appesantis;
Mais du jour importun ses regards éblouis
Ne distinguèrent point, au fort de la tempête,
Les foudres menaçants qui grondaient sur sa tête;
Et, bientôt fatigué d'un moment de réveil,
Las, et se rejetant dans les bras du sommeil,
Entre ses favoris, et parmi les délices,
Tranquille, il s'endormit au bord des précipices.
Je lui restais encore; et, tout prêt de périr,
Il n'avait plus que moi qui pût le secourir :
Héritier, après lui, du trône de la France,
Mon bras sans balancer s'armait pour sa défense;
J'offrais à sa faiblesse un nécessaire appui;
Je courais le sauver, ou me perdre avec lui.

« Mais Guise, trop habile, et trop savant à nuire,
L'un par l'autre, en secret, songeait à nous détruire.
Que dis-je? il obligea Valois à se priver
De l'unique soutien qui le pouvait sauver.
De la religion le prétexte ordinaire
Fut un voile honorable à cet affreux mystère.
Par sa feinte vertu tout le peuple échauffé
Ranima son courroux encor mal étouffé.
Il leur représentait le culte de leurs pères,
Les derniers attentats des sectes étrangères,
Me peignait ennemi de l'Église et de Dieu :
« Il porte, disait-il, ses erreurs en tout lieu;
« Il suit d'Élisabeth les dangereux exemples;
« Sur vos temples détruits il va fonder ses temples;
« Vous verrez dans Paris ses prêches criminels[1]. »

1. On reprit l'auteur d'avoir mis le mot de *prêches* dans un poëme épique. Il répondit que tout peut y entrer, et que l'épithète de *criminels* relève l'expression de *prêches*.

« Tout le peuple, à ces mots, trembla pour ses autels.
Jusqu'au palais du roi l'alarme en est portée.
La Ligue, qui feignait d'en être épouvantée,
Vient de la part de Rome annoncer à son roi
Que Rome lui défend de s'unir avec moi.
Hélas! le roi, trop faible, obéit sans murmure;
Et, lorsque je volais pour venger son injure,
J'apprends que mon beau-frère, à la Ligue soumis,
S'unissait, pour me perdre, avec ses ennemis,
De soldats, malgré lui, couvrait déjà la terre,
Et par timidité me déclarait la guerre.
Je plaignis sa faiblesse; et, sans rien ménager,
Je courus le combattre, au lieu de le venger.
De la Ligue, en cent lieux, les villes alarmées
Contre moi dans la France enfantaient des armées :
Joyeuse, avec ardeur, venait fondre sur moi,
Ministre impétueux des faiblesses du roi :
Guise, dont la prudence égalait le courage,
Dispersait mes amis, leur fermait le passage.
D'armes et d'ennemis pressé de toutes parts,
Je les défiai tous, et tentai les hasards.

« Je cherchai dans Coutras ce superbe Joyeuse[1].
Vous savez sa défaite et sa fin malheureuse :
Je dois vous épargner des récits superflus.

— Non, je ne reçois point vos modestes refus;
Non, ne me privez point, dit l'auguste princesse,
D'un récit qui m'éclaire autant qu'il m'intéresse;
N'oubliez point ce jour, ce grand jour de Coutras,
Vos travaux, vos vertus, Joyeuse, et son trépas :
L'auteur de tant d'exploits doit seul me les apprendre;
Et peut-être je suis digne de les entendre. »
Elle dit. Le héros, à ce discours flatteur,
Sentit couvrir son front d'une noble rougeur;
Et réduit, à regret, à parler de sa gloire,
Il poursuivit ainsi cette fatale histoire :

« De tous les favoris qu'idolâtrait Valois[2],

1. Anne, duc de Joyeuse, donna la bataille de Coutras contre Henri IV, alors roi de Navarre, le 20 octobre 1587. On comparait son armée à celle de Darius, et l'armée de Henri IV à celle d'Alexandre. Joyeuse fut tué dans la bataille par deux capitaines d'infanterie nommés Bordeaux et Descentiers.

2. Il avait épousé la sœur de la femme de Henri III. Dans son ambassade à Rome, il fut traité comme frère du roi. Il avait un cœur digne de sa grande fortune. Un jour, ayant fait attendre trop longtemps les deux secrétaires d'Etat dans l'antichambre du roi, il leur en fit ses excuses, en leur abandonnant un don de cent mille écus que le roi venait de lui faire.

Qui flattaient sa mollesse et lui donnaient des lois,
Joyeuse, né d'un sang chez les Français insigne,
D'une faveur si haute était le moins indigne :
Il avait des vertus; et si de ses beaux jours
La Parque, en ce combat, n'eût abrégé le cours,
Sans doute aux grands exploits son âme accoutumée
Aurait de Guise, un jour, atteint la renommée.
Mais, nourri jusqu'alors au milieu de la cour,
Dans le sein des plaisirs, dans les bras de l'amour,
Il n'eut à m'opposer qu'un excès de courage,
Dans un jeune héros dangereux avantage.
Les courtisans en foule, attachés à son sort,
Du sein dès voluptés s'avançaient à la mort.
Des chiffres amoureux, gages de leurs tendresses,
Traçaient sur leurs habits les noms de leurs maîtresses;
Leurs armes éclataient du feu des diamants,
De leurs bras énervés frivoles ornements.
Ardents, tumultueux, privés d'expérience,
Ils portaient au combat leur superbe imprudence :
Orgueilleux de leur pompe, et fiers d'un camp nombreux,
Sans ordre ils s'avançaient d'un pas impétueux.

« D'un éclat différent mon camp frappait leur vue :
Mon armée, en silence à leurs yeux étendue,
N'offrait de tous côtés que farouches soldats,
Endurcis aux travaux, vieillis dans les combats,
Accoutumés au sang, et couverts de blessures :
Leur fer et leurs mousquets composaient leurs parures.
Comme eux vêtu sans pompe, armé de fer comme eux,
Je conduisais aux coups leurs escadrons poudreux;
Comme eux, de mille morts affrontant la tempête,
Je n'étais distingué qu'en marchant à leur tête.
Je vis nos ennemis vaincus et renversés,
Sous nos coups expirants, devant nous dispersés :
A regret dans leur sein j'enfonçais cette épée,
Qui du sang espagnol eût été mieux trempée.

« Il le faut avouer, parmi ces courtisans
Que moissonna le fer en la fleur de leurs ans,
Aucun ne fut percé que de coups honorables :
Tous fermes dans leur poste, et tous inébranlables,
Ils voyaient devant eux avancer le trépas,
Sans détourner les yeux, sans reculer d'un pas.
Des courtisans français tel est le caractère :
La paix n'amollit point leur valeur ordinaire;
De l'ombre du repos ils volent aux hasards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

« Pour moi, dans les horreurs d'une mêlée affreuse,
J'ordonnais, mais en vain, qu'on épargnât Joyeuse :
Je l'aperçus bientôt porté par des soldats,
Pâle, et déjà couvert des ombres du trépas.
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphyre et des pleurs de l'Aurore,
Brille un moment aux yeux, et tombe, avant le temps,
Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort des vents.

« Mais pourquoi rappeler cette triste victoire ?
Que ne puis-je plutôt ravir à la mémoire
Les cruels monuments de ces affreux succès !
Mon bras n'est encor teint que du sang des Français :
Ma grandeur, à ce prix, n'a point pour moi de charmes,
Et mes lauriers sanglants sont baignés de mes larmes.

« Ce malheureux combat ne fit qu'approfondir
L'abîme dont Valois voulait en vain sortir.
Il fut plus méprisé, quand on vit sa disgrâce ;
Paris fut moins soumis, la Ligue eut plus d'audace,
Et la gloire de Guise, aigrissant ses douleurs,
Ainsi que ses affronts redoubla ses malheurs.
Guise[1] dans Vimory, d'une main plus heureuse,
Vengea sur les Germains la perte de Joyeuse,
Accabla dans Auneau mes alliés surpris,
Et, couvert de lauriers, se montra dans Paris.
Ce vainqueur y parut comme un dieu tutélaire.
Valois vit triompher son superbe adversaire,
Qui, toujours insultant à ce prince abattu,
Semblait l'avoir servi moins que l'avoir vaincu.

« La honte irrite enfin le plus faible courage :
L'insensible Valois ressentit cet outrage ;
Il voulut, d'un sujet réprimant la fierté,
Essayer dans Paris sa faible autorité :
Il n'en était plus temps ; la tendresse et la crainte
Pour lui dans tous les cœurs était alors éteinte :
Son peuple audacieux, prompt à se mutiner,
Le prit pour un tyran dès qu'il voulut régner.
On s'assemble, on conspire, on répand des alarmes ;
Tout bourgeois est soldat, tout Paris est en armes ;
Mille remparts naissants, qu'un instant a formés,
Menacent de Valois les gardes enfermés.

1. Dans le même temps que l'armée du roi était battue à Coutras, le duc de Guise faisait des actions d'un très-habile général contre une armée nombreuse de reîtres venus au secours de Henri IV ; et après les avoir harcelés et fatigués longtemps, il les défit au village d'Auneau.

« Guise[1], tranquille et fier au milieu de l'orage,
Précipitait du peuple ou retenait la rage,
De la sédition gouvernait les ressorts,
Et faisait à son gré mouvoir ce vaste corps.
Tout le peuple au palais courait avec furie :
Si Guise eût dit un mot, Valois était sans vie
Mais, lorsque d'un coup d'œil il pouvait l'accabler,
Il parut satisfait de l'avoir fait trembler;
Et, des mutins lui-même arrêtant la poursuite,
Lui laissa par pitié le pouvoir de la fuite.
Enfin Guise attenta, quel que fût son projet,
Trop peu pour un tyran, mais trop pour un sujet.
Quiconque a pu forcer son monarque à le craindre
A tout à redouter, s'il ne veut tout enfreindre.
Guise, en ses grands desseins dès ce jour affermi,
Vit qu'il n'était plus temps d'offenser à demi;
Et qu'élevé si haut, mais sur un précipice,
S'il ne montait au trône, il marchait au supplice.
Enfin, maître absolu d'un peuple révolté,
Le cœur plein d'espérance et de témérité,
Appuyé des Romains, secouru des Ibères,
Adoré des Français, secondé de ses frères,
Ce sujet[2] orgueilleux crut ramener ces temps
Où de nos premiers rois les lâches descendants,
Déchus presque en naissant de leur pouvoir suprême,
Sous un froc odieux cachaient leur diadème,
Et, dans l'ombre d'un cloître en secret gémissants,

1. Le duc de Guise, à cette journée des barricades, se contenta de renvoyer à Henri III ses gardes, après les avoir désarmés.

2. Le cardinal de Guise, l'un des frères du duc de Guise, avait dit plus d'une fois qu'il ne mourrait jamais content qu'il n'eût tenu la tête du roi entre ses jambes, pour lui faire une couronne de moine. Mme de Montpensier, sœur des Guises, voulait qu'on se servît de ses ciseaux pour ce saint usage. Tout le monde connaît la devise de Henri III : c'étaient trois couronnes avec ces mots : *Manet ultima cœlo*, auxquels les ligueurs substituèrent ceux-ci : *Manet ultima claustro*. On connaît aussi ces deux vers latins qu'on afficha aux portes du Louvre :

Qui dedit ante duas, unam abstulit; altera nutat;
Tertia tonsoris est facienda manu.

En voici une traduction que l'auteur a lue dans les manuscrits de feu M. le président de Mesmes :

Valois, qui les dames n'aime,
Deux couronnes posséda :
Bientôt sa prudence extrême
Des deux l'une lui ôta.
L'autre va tombant de même,
Grâce à ses heureux travaux.
Une paire de ciseaux
Lui baillera la troisième.

Abandonnaient l'empire aux mains de leurs tyrans.

« Valois, qui cependant différait sa vengeance,
Tenait alors dans Blois les états de la France.
Peut-être on vous a dit quels furent ces états :
On proposa des lois qu'on n'exécuta pas;
De mille députés l'éloquence stérile
Y fit de nos abus un détail inutile :
Car de tant de conseils l'effet le plus commun
Est de voir tous nos maux sans en soulager un.

« Au milieu des états, Guise avec arrogance
De son prince offensé vint braver la présence,
S'assit auprès du trône, et, sûr de ses projets,
Crut dans ces députés voir autant de sujets.
Déjà leur troupe indigne, à son tyran vendue,
Allait mettre en ses mains la puissance absolue,
Lorsque, las de le craindre, et las de l'épargner,
Valois voulut enfin se venger et régner.
Son rival, chaque jour, soigneux de lui déplaire,
Dédaigneux ennemi, méprisait sa colère,
Ne soupçonnant pas même, en ce prince irrité,
Pour un assassinat assez de fermeté.
Son destin l'aveuglait, son heure était venue :
Le roi le fit lui-même immoler à sa vue.
De cent coups de poignard indignement percé[1],
Son orgueil, en mourant, ne fut point abaissé;

1. Le duc de Guise fut tué le vendredi 23 décembre 1588, à huit heures du matin. Les historiens disent qu'il lui prit une faiblesse dans l'antichambre du roi, parce qu'il avait passé la nuit avec une femme de la cour : c'était Mme de Noirmoutier, selon la tradition. Tous ceux qui ont écrit la relation de cette mort disent que ce prince, dès qu'il fut entré dans la chambre du conseil, commença à soupçonner son malheur par les mouvements qu'il aperçut. D'Aubigné rapporte qu'il rencontra d'abord dans cette chambre d'Espinac, archevêque de Lyon, son confident. Celui-ci, qui en même temps se douta de quelque chose, lui dit en présence de Larchant, capitaine des gardes, à propos d'un habit neuf que le duc portait : « Cet habit est bien léger, au temps qui court; vous en auriez dû prendre un plus fourré. » Ces paroles, prononcées avec un air de crainte, confirmèrent celles du duc. Il entra cependant par une petite allée dans la chambre du roi, qui conduisait à un cabinet dont le roi avait fait condamner la porte. Le duc, ignorant que la porte fût murée, lève, pour entrer, la tapisserie qui la couvrait : dans le moment, plusieurs de ces Gascons qu'on nommait les *Quarante-cinq* le percent avec des poignards que le roi leur avait distribués lui-même.

Les assassins étaient La Bastide, Monsivry, Saint-Malin, Saint-Gaudin, Saint-Capautel, Halfrenas, Herbelade, avec Lognac, leur capitaine. Monsivry fut celui qui donna le premier coup; il fut suivi de Lognac, de La Bastide, de Saint-Malin, etc., qui se jetèrent en même temps sur le duc.

On montre encore dans le château de Blois une pierre de la muraille contre laquelle il s'appuya en tombant, et qui fut la première teinte de

Et ce front, que Valois craignait encor peut-être,
Tout pâle et tout sanglant semblait braver son maître.
C'est ainsi que mourut ce sujet tout-puissant,
De vices, de vertus assemblage éclatant.
Le roi, dont il ravit l'autorité suprême,
Le souffrit lâchement, et s'en vengea de même.

« Bientôt ce bruit affreux se répand dans Paris.
Le peuple épouvanté remplit l'air de ses cris.
Les vieillards désolés, les femmes éperdues,
Vont du malheureux Guise embrasser les statues.
Tout Paris croit avoir, en ce pressant danger,
L'Église à soutenir, et son père à venger.
De Guise, au milieu d'eux, le redoutable frère,
Mayenne, à la vengeance anime leur colère;
Et, plus par intérêt que par ressentiment,
Il allume en cent lieux ce grand embrasement.

« Mayenne[1], dès longtemps nourri dans les alarmes,
Sous le superbe Guise avait porté les armes.
Il succède à sa gloire, ainsi qu'à ses desseins;
Le sceptre de la Ligue a passé dans ses mains.
Cette grandeur sans borne, à ses désirs si chère,
Le console aisément de la perte d'un frère[2]:
Il servait à regret, et Mayenne aujourd'hui
Aime mieux le venger que de marcher sous lui.
Mayenne a, je l'avoue, un courage héroïque;
Il sait, par une heureuse et sage politique,
Réunir sous ses lois mille esprits différents,
Ennemis de leur maître, esclaves des tyrans :
Il connaît leurs talents, il sait en faire usage;
Souvent du malheur même il tire un avantage.

son sang. Quelques Lorrains, en passant par Blois, ont baisé cette pierre, et, la raclant avec un couteau, en ont emporté précieusement la poussière.

On ne parle point, dans le poëme, de la mort du cardinal de Guise, qui fut aussi tué à Blois; il est aisé d'en voir la raison : c'est que le détail de l'histoire ne convient point à l'unité du poëme, parce que l'intérêt diminue à mesure qu'il se partage.

C'est par cette raison que l'on n'a point parlé du prince de Condé dans la bataille de Coutras, afin de n'arrêter les yeux du lecteur que sur Henri IV.

1. Le duc de Mayenne, frère puîné du Balafré, tué à Bois, avait été longtemps jaloux de la réputation de son aîné. Il avait toutes les grandes qualités de son frère, à l'activité près.

2. On lit dans la grande histoire de Mézeray que le duc de Mayenne fut soupçonné d'avoir écrit une lettre au roi, où il l'avertissait de se défier de son frère. Ce seul soupçon suffit pour autoriser le caractère qu'on donne ici au duc de Mayenne, caractère naturel à un ambitieux, et surtout à un chef de parti.

Guise avec plus d'éclat éblouissait les yeux,
Fut plus grand, plus héros, mais non plus dangereux.
Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance.
Autant la Ligue altière espère en sa prudence,
Autant le jeune Aumale[1], au cœur présomptueux,
Répand dans les esprits son courage orgueilleux.
D'Aumale est du parti le bouclier terrible;
Il a jusqu'aujourd'hui le titre d'invincible :
Mayenne, qui le guide au milieu des combats,
Est l'âme de la Ligue, et l'autre en est le bras.

« Cependant des Flamands l'oppresseur politique,
Ce voisin dangereux, ce tyran catholique,
Ce roi, dont l'artifice est le plus grand soutien,
Ce roi, votre ennemi, mais plus encor le mien,
Philippe[2], de Mayenne embrassant la querelle,
Soutient de nos rivaux la cause criminelle;
Et Rome[3], qui devait étouffer tant de maux,
Rome de la discorde allume les flambeaux :
Celui qui des chrétiens se dit encor le père
Met aux mains de ses fils un glaive sanguinaire.

« Des deux bouts de l'Europe, à mes regards surpris,
Tous les malheurs ensemble accourent dans Paris.
Enfin, roi sans sujets, poursuivi sans défense,
Valois s'est vu forcé d'implorer ma puissance.
Il m'a cru généreux, et ne s'est point trompé :
Des malheurs de l'État mon cœur s'est occupé;
Un danger si pressant a fléchi ma colère;
Je n'ai plus, dans Valois, regardé qu'un beau-frère :
Mon devoir l'ordonnait, j'en ai subi la loi;
Et roi, j'ai défendu l'autorité d'un roi.
Je suis venu vers lui sans traité, sans otage[4] :

1. Le chevalier d'Aumale, frère du duc d'Aumale, de la maison de Lorraine, jeune homme impétueux, qui avait des qualités brillantes, qui était toujours à la tête des sorties pendant le siége de Paris, et inspirait aux habitants sa valeur et sa confiance.

2. Philippe II, roi d'Espagne, fils de Charles-Quint. On l'appelait le démon du Midi, DÆMONIUM MERIDIANUM, parce qu'il troublait toute l'Europe, au midi de laquelle l'Espagne est située. Il envoya de puissants secours à la Ligue, dans le dessein de faire tomber la couronne de France à l'infante Claire-Eugénie, ou à quelque prince de sa famille.

3. La cour de Rome, gagnée par les Guises, et soumise alors à l'Espagne, fit ce qu'elle put pour ruiner la France. Grégoire XIII secourut la Ligue d'hommes et d'argent; et Sixte-Quint commença son pontificat par les excès les plus grands, et heureusement les plus inutiles, contre la maison royale, comme on peut voir aux remarques sur le premier chant.

4. Henri IV, alors roi de Navarre, eut la générosité d'aller à Tours voir Henri III, suivi d'un page seulement, malgré les défiances et les

« Votre sort, ai-je dit, est dans votre courage;
« Venez mourir ou vaincre aux remparts de Paris. »
Alors un noble orgueil a rempli ses esprits :
Je ne me flatte point d'avoir pu dans son âme
Verser, par mon exemple, une si belle flamme;
Sa disgrâce a sans doute éveillé sa vertu :
Il gémit du repos qui l'avait abattu.
Valois avait besoin d'un destin si contraire;
Et souvent l'infortune aux rois est nécessaire. »

Tels étaient de Henri les sincères discours.
Des Anglais cependant il presse le secours :
Déjà du haut des murs de la ville rebelle
La voix de la victoire en son camp le rappelle;
Mille jeunes Anglais vont bientôt, sur ses pas,
Fendre le sein des mers, et chercher les combats.

Essex[1] est à leur tête, Essex dont la vaillance
A des fiers Castillans confondu la prudence,
Et qui ne croyait pas qu'un indigne destin
Dût flétrir les lauriers qu'avait cueillis sa main.

Henri ne l'attend point : ce chef que rien n'arrête,
Impatient de vaincre, à son départ s'apprête.
« Allez, lui dit la reine, allez, digne héros;
Mes guerriers sur vos pas traverseront les flots.
Non, ce n'est point Valois, c'est vous qu'ils veulent suivre;
A vos soins généreux mon amitié les livre :
Au milieu des combats vous les verrez courir,
Plus pour vous imiter que pour vous secourir.
Formés par votre exemple au grand art de la guerre,
Ils apprendront sous vous à servir l'Angleterre.
Puisse bientôt la Ligue expirer sous vos coups!
L'Espagne sert Mayenne, et Rome est contre vous :
Allez vaincre l'Espagne, et songez qu'un grand homme
Ne doit point redouter les vains foudres de Rome.
Allez des nations venger la liberté;
De Sixte et de Philippe[2] abaissez la fierté.

prières de ses vieux officiers, qui craignaient pour lui une seconde Saint-Barthélemy.

1. Robert d'Évreux, comte d'Essex, fameux par la prise de Cadix sur les Espagnols, par la tendresse d'Elisabeth pour lui, et par sa mort tragique arrivée en 1601. Il avait pris Cadix sur les Espagnols, et les avait battus plus d'une fois sur mer. La reine Elisabeth l'envoya effectivement en France en 1590, au secours de Henri IV, à la tête de cinq mille hommes.

2. Sixte-Quint, pape, avait osé excommunier le roi de France, et surtout Henri IV, alors roi de Navarre.
Philippe II, roi d'Espagne, grand protecteur de la Ligue.

« Philippe, de son père héritier tyrannique,
Moins grand, moins courageux, et non moins politique,
Divisant ses voisins pour leur donner des fers,
Du fond de son palais croit dompter l'univers.

« Sixte[1], au trône élevé du sein de la poussière,
Avec moins de puissance, a l'âme encor plus fière :
Le pâtre de Montalte est le rival des rois;
Dans Paris comme à Rome, il veut donner des lois;
Sous le pompeux éclat d'un triple diadème,
Il pense asservir tout, jusqu'à Philippe même.
Violent, mais adroit, dissimulé, trompeur,
Ennemi des puissants, des faibles oppresseur,
Dans Londres, dans ma cour, il a formé des brigues,
Et l'univers, qu'il trompe, est plein de ses intrigues.

« Voilà les ennemis que vous devez braver.
Contre moi l'un et l'autre osèrent s'élever :
L'un, combattant en vain l'Anglais et les orages,
Fit voir à l'Océan[2] sa fuite et ses naufrages;
Du sang de ses guerriers ce bord est encor teint :
L'autre se tait dans Rome, et m'estime, et me craint.

« Suivez donc, à leurs yeux, votre noble entreprise.
Si Mayenne est dompté, Rome sera soumise;
Vous seul pouvez régler sa haine ou ses faveurs.
Inflexible aux vaincus, complaisante aux vainqueurs,
Prête à vous condamner, facile à vous absoudre,
C'est à vous d'allumer ou d'éteindre sa foudre. »

1. Sixte-Quint, né aux Grottes, dans la Marche d'Ancône, d'un pauvre vigneron nommé Peretti; homme dont la turbulence égala la dissimulation. Etant cordelier, il assomma de coups le neveu de son provincial, et se brouilla avec tout l'ordre. Inquisiteur à Venise, il y mit le trouble, et fut obligé de s'enfuir. Etant cardinal, il composa en latin la bulle d'excommunication lancée par le pape Pie V contre la reine Elisabeth. Cependant il estimait cette reine, et l'appelait *un gran cervello di principessa*.

2. Cet événement était tout récent; car Henri IV est supposé voir secrètement Elisabeth en 1589; et c'était l'année précédente que la grande flotte de Philippe II, destinée pour la conquête de l'Angleterre, fut battue par l'amiral Drake, et dispersée par la tempête.

On a fait, dans un journal de Trévoux, une critique spécieuse de cet endroit. Ce n'est pas, dit-on, à la reine Elisabeth de croire que Rome est complaisante pour les puissances, puisque Rome avait osé excommunier son père.

Mais le critique ne songeait pas que le pape n'avait excommunié le roi d'Angleterre, Henri VIII, que parce qu'il craignait davantage l'empereur Charles-Quint. Ce n'est pas la seule faute qui soit dans cet extrait de Trévoux, dont l'auteur, désavoué et condamné par la plupart de ses confrères, a mis dans ses censures peut-être plus d'injures que de raisons.

VARIANTES DU CHANT III.

Vers 43 :

Reine, je parle ici sans détour et sans feinte ;
Vous m'avez commandé de bannir la contrainte;
Et mon cœur, qui jamais n'a su se déguiser,
Prêt à servir Valois, ne saurait l'excuser.

Vers 153 :

L'arbitre des combats, à mes armes propice,
De ma cause en ce jour protégea la justice :
Je combattis Joyeuse; il fut vaincu; mon bras
Lui fit mordre la poudre aux plaines de Coutras;
Et ma brave noblesse, à vaincre accoutumée,
Dissipa devant moi cette innombrable armée.

Vers 175 :

Il n'eut à m'opposer qu'un aveugle courage,
Dans un chef orgueilleux dangereux avantage;
Mille jeunes guerriers attachés à son sort
Du sein des voluptés s'avançaient à la mort.
Cent chiffres amoureux....

Vers 320. On trouve dans l'édition de 1723 ces quatre vers, que l'auteur a retranchés, parce qu'ils rendaient le duc de Mayenne trop petit :

Mais Paris, occupé d'un nom si glorieux,
Sur un chef moins connu n'arrêtait point ses yeux :
Et ce guerrier si craint, que tout un peuple adore,
Si Guise était vivant, ne serait rien encore.
Il succède, etc.

Vers 331 :

Mais souvent il se trompe, à force de prudence;
Il est irrésolu par trop de prévoyance,
Moins agissant qu'habile; et souvent la lenteur
Dérobe à son parti les fruits de sa valeur.
Voilà quel est Mayenne, et quelle est sa puissance.
Cependant l'ennemi du pouvoir de la France,
L'ennemi de l'Europe, et le vôtre, et le mien,
Ce roi dont l'artifice est le plus grand soutien,
Philippe, avec ardeur embrassant sa querelle,
Soutient des révoltés la cause criminelle;
Et Rome, qui devait, etc.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT. — D'Aumale était près de se rendre maître du camp de Henri III, lorsque le héros, revenant d'Angleterre, combat les ligueurs, et fait changer la fortune.

La Discorde console Mayenne, et vole à Rome pour y chercher du secours. Description de Rome, où régnait alors Sixte-Quint. La Discorde y trouve la Politique ; elle revient avec elle à Paris, soulève la Sorbonne, anime les Seize contre le parlement, et arme les moines. On livre à la main du bourreau des magistrats qui tenaient pour le parti des rois. Troubles et confusion horrible dans Paris.

Tandis que, poursuivant leurs entretiens secrets,
Et pesant à loisir de si grands intérêts,
Ils épuisaient tous deux la science profonde
De combattre, de vaincre, et de régir le monde,
La Seine, avec effroi, voit sur ses bords sanglants
Les drapeaux de la Ligue abandonnés aux vents.

Valois, loin de Henri, rempli d'inquiétude,
Du destin des combats craignait l'incertitude.
A ses desseins flottants il fallait un appui;
Il attendait Bourbon, sûr de vaincre avec lui.
Par ses retardements les ligueurs s'enhardirent;
Des portes de Paris leurs légions sortirent :
Le superbe d'Aumale, et Nemours, et Brissac,
Le farouche Saint-Paul, La Châtre, Canillac,
D'un coupable parti défenseurs intrépides,
Épouvantaient Valois de leurs succès rapides;
Et ce roi, trop souvent sujet au repentir,
Regrettait le héros qu'il avait fait partir.

Parmi ces combattants, ennemis de leur maître,
Un frère [1] de Joyeuse osa longtemps paraître.
Ce fut lui que Paris vit passer tour à tour
Du siècle au fond d'un cloître, et du cloître à la cour

1. Henri, comte de Bouchage, frère puîné du duc de Joyeuse, tué à Coutras.

Un jour qu'il passait à Paris, à quatre heures du matin, près du couvent des Capucins, après avoir passé la nuit en débauche, il s'imagina que les anges chantaient les matines dans le couvent. Frappé de cette idée, il se fit capucin sous le nom de frère Ange. Depuis il quitta son froc, et prit les armes contre Henri IV. Le duc de Mayenne le fit gouverneur du Languedoc, duc et pair, et maréchal de France. Enfin il fit son accommodement avec le roi ; mais un jour ce prince étant avec lui sur un balcon au-dessous duquel beaucoup de peuple était assemblé : « Mon cousin, lui dit Henri IV, ces gens-ci me paraissent fort aises de voir ensemble un apostat et un renégat. » Cette parole du roi fit rentrer Joyeuse dans son couvent, où il mourut.

Vicieux, pénitent, courtisan, solitaire,
Il prit, quitta, reprit la cuirasse et la haire.
Du pied des saints autels arrosés de ses pleurs,
Il courut de la Ligue animer les fureurs,
Et plongea dans le sang de la France éplorée
La main qu'à l'Éternel il avait consacrée.

Mais de tant de guerriers, celui dont la valeur
Inspira plus d'effroi, répandit plus d'horreur,
Dont le cœur fut plus fier et la main plus fatale,
Ce fut vous, jeune prince, impétueux d'Aumale,
Vous, né du sang lorrain, si fécond en héros,
Vous, ennemi des rois, des lois, et du repos.
La fleur de la jeunesse en tout temps l'accompagne :
Avec eux sans relâche il fond dans la campagne;
Tantôt dans le silence, et tantôt à grand bruit,
A la clarté des cieux, dans l'ombre de la nuit,
Chez l'ennemi surpris portant partout la guerre,
Du sang des assiégeants son bras couvrait la terre.
Tels du front du Caucase, ou du sommet d'Athos,
D'où l'œil découvre au loin l'air, la terre, et les flots.
Les aigles, les vautours, aux ailes étendues,
D'un vol précipité fendant les vastes nues,
Vont dans les champs de l'air enlever les oiseaux,
Dans les bois, sur les prés déchirent les troupeaux,
Et dans les flancs affreux de leurs roches sanglantes
Remportent à grands cris ces dépouilles vivantes.

Déjà plein d'espérance, et de gloire enivré,
Aux tentes de Valois il avait pénétré.
La nuit et la surprise augmentaient les alarmes :
Tout pliait, tout tremblait, tout cédait à ses armes.
Cet orageux torrent, prompt à se déborder,
Dans son choc ténébreux allait tout inonder.
L'étoile du matin commençait à paraître :
Mornay, qui précédait le retour de son maître,
Voyait déjà les tours du superbe Paris.
D'un bruit mêlé d'horreur il est soudain surpris;
Il court, il aperçoit dans un désordre extrême
Les soldats de Valois, et ceux de Bourbon même :
« Juste ciel! est-ce ainsi que vous nous attendiez?
Henri va vous défendre; il vient, et vous fuyez!
Vous fuyez, compagnons! » Au son de sa parole,
Comme on vit autrefois au pied du Capitole
Le fondateur de Rome, opprimé des Sabins,
Au nom de Jupiter arrêter ses Romains,
Au seul nom de Henri les Français se rallient;
La honte les enflamme, ils marchent, ils s'écrient :

« Qu'il vienne, ce héros, nous vaincrons sous ses yeux. »
Henri dans le moment paraît au milieu d'eux,
Brillant comme l'éclair au fort de la tempête :
Il vole aux premiers rangs, il s'avance à leur tête;
Il combat, on le suit; il change les destins :
La foudre est dans ses yeux, la mort est dans ses mains.
Tous les chefs ranimés autour de lui s'empressent;
La victoire revient, les ligueurs disparaissent,
Comme aux rayons du jour, qui s'avance et qui luit,
S'est dissipé l'éclat des astres de la nuit.
C'est en vain que d'Aumale arrête sur ces rives
Des siens épouvantés les troupes fugitives;
Sa voix pour un moment les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas;
De son front menaçant la terreur les renverse;
Leur chef les réunit, la crainte les disperse.
D'Aumale est avec eux dans leur fuite entraîné;
Tel que du haut d'un mont de frimas couronné,
Au milieu des glaçons et des neiges fondues,
Tombe et roule un rocher qui menaçait les nues.

Mais que dis-je? il s'arrête, il montre aux assiégeants,
Il montre encor ce front redouté si longtemps.
Des siens qui l'entraînaient, fougueux, il se dégage :
Honteux de vivre encore, il revole au carnage,
Il arrête un moment son vainqueur étonné;
Mais d'ennemis bientôt il est environné.
La mort allait punir son audace fatale.

La Discorde le vit, et trembla pour d'Aumale.
La barbare qu'elle est a besoin de ses jours :
Elle s'élève en l'air, et vole à son secours.
Elle approche; elle oppose au nombre qui l'accable
Son bouclier de fer, immense, impénétrable,
Qui commande au trépas, qu'accompagne l'horreur,
Et dont la vue inspire ou la rage ou la peur.
O fille de l'enfer! Discorde inexorable,
Pour la première fois tu parus secourable!
Tu sauvas un héros, tu prolongeas son sort,
De cette même main, ministre de la mort,
De cette main barbare, accoutumée aux crimes,
Qui jamais jusque-là n'épargna ses victimes.
Elle entraîne d'Aumale aux portes de Paris,
Sanglant, couvert de coups qu'il n'avait point sentis.
Elle applique à ses maux une main salutaire;
Elle étanche ce sang répandu pour lui plaire :
Mais tandis qu'à son corps elle rend la vigueur,
De ses mortels poisons elle infecte son cœur.

Tel souvent un tyran, dans sa pitié cruelle,
Suspend d'un malheureux la sentence mortelle;
A ses crimes secrets il fait servir son bras;
Et, quand ils sont commis, il le rend au trépss.

Henri sait profiter de ce grand avantage.
Dont le sort des combats honora son courage.
Des moments dans la guerre il connaît tout le prix :
Il presse au même instant ses ennemis surpris;
Il veut que les assauts succèdent aux batailles;
Il fait tracer leur perte autour de leurs murailles.
Valois, plein d'espérance, et fort d'un tel appui,
Donne aux soldats l'exemple, et le reçoit de lui;
Il soutient les travaux, il brave les alarmes.
La peine a ses plaisirs, le péril a ses charmes.
Tous les chefs sont unis, tout succède à leurs vœux;
Et bientôt la Terreur, qui marche devant eux,
Des assiégés tremblants dissipant les cohortes,
A leurs yeux éperdus allait briser leurs portes.
Que peut faire Mayenne en ce péril pressant?
Mayenne a pour soldats un peuple gémissant.
Ici, la fille en pleurs lui redemande un père;
Là, le frère effrayé pleure au tombeau d'un frère.
Chacun plaint le présent, et craint pour l'avenir;
Ce grand corps alarmé ne peut se réunir.
On s'assemble, on consulte, on veut fuir ou se rendre,
Tous sont irrésolus, nul ne veut se défendre :
Tant le faible vulgaire, avec légèreté,
Fait succéder la peur à la témérité!

Mayenne, en frémissant, voit leur troupe éperdue :
Cent desseins partageaient son âme irrésolue,
Quand soudain la Discorde aborde ce héros,
Fait siffler ses serpents, et lui parle en ces mots :

« Digne héritier d'un nom redoutable à la France,
Toi qu'unit avec moi le soin de ta vengeance,
Toi, nourri sous mes yeux et formé sous mes lois,
Entends ta protectrice, et reconnais ma voix.
Ne crains rien de ce peuple imbécile et volage,
Dont un faible malheur a glacé le courage;
Leurs esprits sont à moi, leurs cœurs sont dans mes mains.
Tu les verras bientôt, secondant nos desseins,
De mon fiel abreuvés, à mes fureurs en proie,
Combattre avec audace, et mourir avec joie. »

La Discorde aussitôt, plus prompte qu'un éclair,
Fend d'un vol assuré les campagnes de l'air.
Partout chez les Français le trouble et les alarmes

Présentent à ses yeux des objets pleins de charmes :
Son haleine en cent lieux répand l'aridité;
Le fruit meurt en naissant, dans son germe infecté;
Les épis renversés sur la terre languissent;
Le ciel s'en obscurcit, les astres en pâlissent;
Et la foudre en éclats, qui gronde sous ses pieds,
Semble annoncer la mort aux peuples effrayés.

Un tourbillon la porte à ces rives fécondes
Que l'Éridan rapide arrose de ses ondes.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels;
Rome, jadis son temple, et l'effroi des mortels;
Rome, dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le sort des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglants enchaîner tous les rois;
L'univers fléchissait sous son aigle terrible.
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible :
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, et commander aux cœurs;
Ses avis font ses lois, ses décrets sont ses armes.

Près de ce Capitole où régnaient tant d'alarmes,
Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
Un pontife est assis au trône des Césars;
Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
Les tombeaux des Catons et la cendre d'Émile.
Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

Là, Dieu même a fondé son Église naissante,
Tantôt persécutée, et tantôt triomphante :
Là, son premier apôtre, avec la Vérité,
Conduisit la Candeur et la Simplicité.
Ses successeurs heureux quelque temps l'imitèrent,
D'autant plus respectés que plus ils s'abaissèrent.
Leur front d'un vain éclat n'était point revêtu;
La pauvreté soutint leur austère vertu;
Et, jaloux des seuls biens qu'un vrai chrétien désire,
Du fond de leur chaumière ils volaient au martyre.
Le temps, qui corrompt tout, changea bientôt leurs mœurs;
Le ciel, pour nous punir, leur donna des grandeurs.
Rome, depuis ce temps, puissante et profanée,
Au conseil des méchants se vit abandonnée;
La trahison, le meurtre, et l'empoisonnement,
De son pouvoir nouveau fut l'affreux fondement.
Les successeurs du Christ au fond du sanctuaire
Placèrent sans rougir l'inceste et l'adultère;

Et Rome, qu'opprimait leur empire odieux,
Sous ces tyrans sacrés regretta ses faux dieux.
On écouta depuis de plus sages maximes;
On sut ou s'épargner ou mieux voiler les crimes.
De l'Église[1] et du peuple on régla mieux les droits;
Rome devint l'arbitre et non l'effroi des rois;
Sous l'orgueil imposant du triple diadème,
La modeste vertu reparut elle-même.
Mais l'art de ménager le reste des humains
Est, surtout aujourd'hui, la vertu des Romains.

Sixte alors était roi de l'Église et de Rome[2].
Si, pour être honoré du titre de grand homme,
Il suffit d'être faux, austère et redouté,
Au rang des plus grands rois Sixte sera compté.
Il devait sa grandeur à quinze ans d'artifices;
Il sut cacher, quinze ans, ses vertus et ses vices :
Il sembla fuir le rang qu'il brûlait d'obtenir,
Et s'en fit croire indigne afin d'y parvenir.

Sous le puissant abri de son bras despotique,
Au fond du Vatican régnait la Politique,
Fille de l'Intérêt et de l'Ambition,
Dont naquirent la Fraude et la Séduction.
Ce monstre ingénieux, en détours si fertile,
Accablé de soucis, paraît simple et tranquille;
Ses yeux creux et perçants, ennemis du repos,
Jamais du doux sommeil n'ont senti les pavots;
Par ses déguisements, à toute heure elle abuse
Les regards éblouis de l'Europe confuse :
Le mensonge subtil qui conduit ses discours,
De la Vérité même empruntant le secours,
Du sceau du Dieu vivant empreint ses impostures,
Et fait servir le ciel à venger ses injures.

A peine la Discorde avait frappé ses yeux,
Elle court dans ses bras d'un air mystérieux;
Avec un ris malin la flatte, la caresse;
Puis prenant tout à coup un ton plein de tristesse.
« Je ne suis plus, dit-elle, en ces temps bienheureux
Où les peuples séduits me présentaient leurs vœux,
Où la crédule Europe, à mon pouvoir soumise,
Confondait dans mes lois les lois de son Église.

1. Voyez l'*Histoire des papes*.

2. Sixte-Quint, étant cardinal de Montalte, contrefit si bien l'imbécile près de quinze années, qu'on l'appelait communément *l'âne d'Ancône*. On sait avec quel artifice il obtint la papauté, et avec quelle hauteur il régna.

Je parlais; et soudain les rois humiliés
Du trône, en frémissant, descendaient à mes pieds;
Sur la terre, à mon gré, ma voix soufflait les guerres;
Du haut du Vatican je lançais les tonnerres;
Je tenais dans mes mains la vie et le trépas;
Je donnais, j'enlevais, je rendais les États.
Cet heureux temps n'est plus. Le sénat[1] de la France
Éteint presque en mes mains les foudres que je lance;
Plein d'amour pour l'Église, et pour moi plein d'horreur,
Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur.
C'est lui qui, le premier, démasquant mon visage,
Vengea la vérité, dont j'empruntais l'image.
Que ne puis-je, ô Discorde! ardente à te servir,
Le séduire lui-même, ou du moins le punir!
Allons, que tes flambeaux rallument mon tonnerre :
Commençons par la France à ravager la terre;
Que le prince et l'État retombent dans nos fers. »
Elle dit, et soudain s'élance dans les airs.

Loin du faste de Rome, et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble Religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde,
Cependant que son nom, profané dans le monde,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.
Souffrir est son destin, bénir est son partage :
Elle prie en secret pour l'ingrat qui l'outrage;
Sans ornement, sans art, belle de ses attraits,
Sa modeste beauté se dérobe à jamais
Aux hypocrites yeux de la foule importune
Qui court à ses autels adorer la Fortune.

Son âme pour Henri brûlait d'un saint amour;
Cette fille des cieux sait qu'elle doit un jour,
Vengeant de ses autels le culte légitime,
Adopter pour son fils ce héros magnanime :
Elle l'en croyait digne, et ses ardents soupirs
Hâtaient cet heureux temps, trop lent pour ses désirs.
Soudain la Politique et la Discorde impie

1. En 1570, le parlement donna un fameux arrêt contre la bulle *In cœna Domini.*

On connaît ses remontrances célèbres sous Louis XI, au sujet de la pragmatique-sanction; celle qu'il fit à Henri III contre la bulle scandaleuse de Sixte-Quint, qui appelait la maison régnante *génération bâtarde*, et sa fermeté constante à soutenir nos libertés contre les prétentions de la cour de Rome.

Surprennent en secret leur auguste ennemie.
Elle lève à son Dieu ses yeux mouillés de pleurs :
Son Dieu, pour l'éprouver, la livre à leurs fureurs.
Ces monstres, dont toujours elle a souffert l'injure,
De ses voiles sacrés couvrent leur tête impure,
Prennent ses vêtements respectés des humains,
Et courent dans Paris accomplir leurs desseins.
D'un air insinuant, l'adroite Politique
Se glisse au vaste sein de la Sorbonne antique;
C'est là que s'assemblaient ces sages révérés,
Des vérités du ciel interprètes sacrés,
Qui, des peuples chrétiens arbitres et modèles,
A leur culte attachés, à leur prince fidèles,
Conservaient jusqu'alors une mâle vigueur,
Toujours impénétrable aux flèches de l'erreur.
Qu'il est peu de vertus qui résistent sans cesse !
Du monstre déguisé la voix enchanteresse
Ébranle leurs esprits par ses discours flatteurs.
Aux plus ambitieux elle offre des grandeurs;
Par l'éclat d'une mitre elle éblouit leur vue :
De l'avare en secret la voix lui fut vendue;
Par un éloge adroit le savant enchanté,
Pour prix d'un vain encens trahit la vérité;
Menacé par sa voix, le faible s'intimide.

On s'assemble en tumulte, en tumulte on décide.
Parmi les cris confus, la dispute, et le bruit,
De ces lieux, en pleurant, la Vérité s'enfuit.
Alors au nom de tous un des vieillards s'écrie :
« L'Église fait les rois, les absout, les châtie;
En nous est cette Église, en nous seuls est sa loi :
Nous réprouvons Valois, il n'est plus notre roi.
Serments[1] jadis sacrés, nous brisons votre chaîne! »

A peine a-t-il parlé, la Discorde inhumaine
Trace en lettres de sang ce décret odieux.
Chacun jure par elle, et signe sous ses yeux.

Soudain elle s'envole, et d'église en église
Annonce aux factieux cette grande entreprise;

1. Le 7 de janvier de l'an 1589, la faculté de théologie de Paris donna ce fameux décret par lequel il fut déclaré que les sujets étaient déliés de leur serment de fidélité, et pouvaient légitimement faire la guerre au roi. Le Fèvre, doyen, et quelques-uns des plus sages, refusèrent de signer. Depuis, dès que la Sorbonne fut libre, elle révoqua ce décret, que la tyrannie de la Ligue avait arraché de quelques-uns de son corps. Tous les ordres religieux qui, comme la Sorbonne, s'étaient déclarés contre la maison royale, se rétractèrent depuis comme elle. Mais si la maison de Lorraine avait eu le dessus, se serait-on rétracté?

Sous l'habit d'Augustin, sous le froc de François,
Dans les cloîtres sacrés fait entendre sa voix;
Elle appelle à grands cris tous ces spectres austères,
De leur joug rigoureux esclaves volontaires.
« De la Religion reconnaissez les traits,
Dit-elle, et du Très-Haut vengez les intérêts.
C'est moi qui viens à vous, c'est moi qui vous appelle.
Ce fer, qui dans mes mains à vos yeux étincelle,
Ce glaive redoutable à nos fiers ennemis,
Par la main de Dieu même en la mienne est remis.
Il est temps de sortir de l'ombre de vos temples :
Allez d'un zèle saint répandre les exemples;
Apprenez aux Français, incertains de leur foi,
Que c'est servir leur Dieu que d'immoler leur roi.
Songez que de Lévi la famille sacrée,
Du ministère saint par Dieu même honorée,
Mérita cet honneur en portant à l'autel
Des mains teintes du sang des enfants d'Israël.
Que dis-je? où sont ces temps, où sont ces jours prospères,
Où j'ai vu les Français massacrés par leurs frères?
C'était vous, prêtres saints, qui conduisiez leurs bras;
Coligny par vous seuls a reçu le trépas.
J'ai nagé dans le sang; que le sang coule encore :
Montrez-vous, inspirez ce peuple qui m'adore! »

Le monstre au même instant donne à tous le signal;
Tous sont empoisonnés de son venin fatal;
Il conduit dans Paris leur marche solennelle;
L'étendard[1] de la croix flottait au milieu d'elle.
Ils chantent; et leurs cris, dévots et furieux,
Semblent à leur révolte associer les cieux.
On les entend mêler, dans leurs vœux fanatiques,
Les imprécations aux prières publiques.

1. Dès que Henri III et le roi de Navarre parurent en armes devant Paris, la plupart des moines endossèrent la cuirasse, et firent la garde avec les bourgeois. Cependant cet endroit du poëme désigne la procession de la Ligue, où douze cents moines armés firent la revue dans Paris, ayant Guillaume Rose, évêque de Senlis, à leur tête. On a placé ici ce fait, quoiqu'il ne soit arrivé qu'après la mort de Henri III.

— Au lieu de la phrase qui termine cette note, on lit dans l'édition de 1723 : « Cette procession extravagante, que l'on appela à Paris *la Drôlerie*, se fit en 1590. Ce fut à cette belle cérémonie qu'un moine, qui avait malheureusement un mousquet chargé à balles, tua un aumônier du cardinal Caïetan, dans le carrosse de ce légat, qui s'était arrêté au bout du pont Notre-Dame pour voir passer cette mascarade. L'auteur du *Catholicon* a transporté cette procession en 1593, aux états de la Ligue; et par la même liberté on la place, dans ce poëme, sous Henri III, en 1589, selon la règle qui veut qu'un poëte épique, dans l'arrangement des événements, ait plus d'égard à l'ordonnance de son dessein qu'à l'exacte vérité de l'histoire. »

Prêtres audacieux, imbéciles soldats,
Du sabre et de l'épée ils ont chargé leurs bras;
Une lourde cuirasse a couvert leur cilice.
Dans les murs de Paris cette infâme milice
Suit, au milieu des flots d'un peuple impétueux,
Le Dieu, ce Dieu de paix, qu'on porte devant eux.

Mayenne, qui de loin voit leur folle entreprise,
La méprise en secret, et tout haut l'autorise;
Il sait combien le peuple, avec soumission,
Confond le fanatisme et la religion;
Il connaît ce grand art, aux princes nécessaire,
De nourrir la faiblesse et l'erreur du vulgaire.
A ce pieux scandale enfin il applaudit;
Le sage s'en indigne, et le soldat en rit.
Mais le peuple excité jusques aux cieux envoie
Des cris d'emportement, d'espérance, et de joie;
Et comme à son audace a succédé la peur,
La crainte en un moment fait place à la fureur,
Ainsi l'ange des mers, sur le sein d'Amphitrite,
Calme à son gré les flots, à son gré les irrite.
La Discorde [1] a choisi seize séditieux,
Signalés par le crime entre les factieux.
Ministres insolents de leur reine nouvelle,
Sur son char tout sanglant ils montent avec elle.
L'Orgueil, la Trahison, la Fureur, le Trépas,
Dans des ruisseaux de sang marchent devant leurs pas.
Nés dans l'obscurité, nourris dans la bassesse,
Leur haine pour les rois leur tient lieu de noblesse;
Et jusque sous le dais par le peuple portés,
Mayenne, en frémissant, les voit à ses côtés :
Des jeux de la Discorde ordinaires caprices,
Qui souvent rend égaux ceux qu'elle rend complices [2].
Ainsi, lorsque les vents, fougueux tyrans des eaux,

1. Ce n'est point à dire qu'il n'y eût que seize particuliers séditieux, comme l'a marqué Legendre dans sa petite *Histoire de France*; mais on les nomma *les Seize*, à cause des seize quartiers de Paris qu'ils gouvernaient par leurs intelligences et leurs émissaires. Ils avaient mis d'abord à leur tête seize des plus factieux de leur corps. Les principaux étaient Bussi Le Clerc, gouverneur de la Bastille, ci-devant maître en fait d'armes; La Bruyère, lieutenant particulier; le commissaire Louchart; Emmonot et Morin, procureurs; Oudinet, Passart, et surtout Senault, commis au greffe du parlement, homme de beaucoup d'esprit, qui le premier développa cette question obscure et dangereuse, du pouvoir qu'une nation peut avoir sur son roi. Je dirai en passant que Senault était père du P. J. F. Senault, cet homme éloquent, qui est mort général des prêtres de l'Oratoire en France.

2. Les Seize furent longtemps indépendants du duc de Mayenne. L'un d'eux, nommé Normand, dit un jour dans la chambre du duc : « Ceux qui l'ont fait pourraient bien le défaire. »

De la Seine ou du Rhône ont soulevé les flots,
Le limon croupissant dans leurs grottes profondes
S'élève, en bouillonnant, sur la face des ondes;
Ainsi, dans les fureurs de ces embrasements
Qui changent les cités en de funestes champs,
Le fer, l'airain, le plomb, que les feux amollissent,
Se mêlent dans la flamme à l'or qu'ils obscurcissent.

Dans ces jours de tumulte et de sédition,
Thémis résistait seule à la contagion;
La soif de s'agrandir, la crainte, l'espérance,
Rien n'avait dans ses mains fait pencher sa balance;
Son temple était sans tache, et la simple Équité
Auprès d'elle, en fuyant, cherchait sa sûreté.

Il était dans ce temple un sénat vénérable,
Propice à l'innocence, au crime redoutable,
Qui, des lois de son prince et l'organe et l'appui,
Marchait d'un pas égal entre son peuple et lui.
Dans l'équité des rois sa juste confiance
Souvent porte à leurs pieds les plaintes de la France
Le seul bien de l'État fait son ambition;
Il hait la tyrannie et la rébellion;
Toujours plein de respect, toujours plein de courage,
De la soumission distingue l'esclavage;
Et, pour nos libertés toujours prompt à s'armer,
Connaît Rome, l'honore, et la sait réprimer.

Des tyrans de la Ligue une affreuse cohorte
Du temple de Thémis environne la porte :
Bussi les conduisait; ce vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur,
Entre, et parle en ces mots à l'auguste assemblée
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
« Mercenaires appuis d'un dédale de lois,
Plébéiens, qui pensez être tuteurs des rois,
Lâches, qui dans le trouble et parmi les cabales
Mettez l'honneur honteux de vos grandeurs vénales,
Timides dans la guerre, et tyrans dans la paix,
Obéissez au peuple, écoutez ses décrets.
Il fut des citoyens avant qu'il fût des maîtres.
Nous rentrons dans les droits qu'ont perdus nos ancêtres.
Ce peuple fut longtemps par vous-même abusé;
Il s'est lassé du sceptre, et le sceptre est brisé.
Effacez ces grands noms qui vous gênaient sans doute,
Ces mots *de plein pouvoir*, qu'on hait et qu'on redoute
Jugez au nom du peuple; et tenez au sénat
Non la place du roi, mais celle de l'État :

Imitez la Sorbonne, ou craignez ma vengeance. »

Le sénat répondit par un noble silence.
Tels, dans les murs de Rome abattus et brûlants,
Ces sénateurs courbés sous le fardeau des ans
Attendaient fièrement, sur leur siége immobiles,
Les Gaulois et la mort avec des yeux tranquilles.
Bussi, plein de fureur, et non pas sans effroi :
« Obéissez, dit-il, tyrans, ou suivez-moi.... »
Alors Harlay se lève, Harlay, ce noble guide,
Ce chef d'un parlement juste autant qu'intrépide;
Il se présente aux Seize, il demande des fers,
Du front dont il aurait condamné ces pervers.
On voit auprès de lui les chefs de la justice,
Brûlant de partager l'honneur de son supplice,
Victimes de la foi qu'on doit aux souverains,
Tendre aux fers des tyrans leurs généreuses mains [1].

Muse, redites-moi ces noms chers à la France;
Consacrez ces héros qu'opprima la licence,
Le vertueux de Thou [2], Molé, Scarron, Bayeul,
Potier, cet homme juste, et vous, jeune Longueil,
Vous en qui, pour hâter vos belles destinées,
L'esprit et la vertu devançaient les années.
Tout le sénat enfin, par les Seize enchaîné,
A travers un vil peuple en triomphe est mené

1. Le 16 janvier 1589, Bussi Le Clerc, l'un des Seize, qui de tireur d'armes était devenu gouverneur de la Bastille, et le chef de cette faction, entra dans la grand'chambre du parlement, suivi de cinquante satellites : il présenta au parlement une requête, ou plutôt un ordre, pour forcer cette compagnie à ne plus reconnaître la maison royale.

Sur le refus de la compagnie, il mena lui-même à la Bastille tous ceux qui étaient opposés à son parti; il les y fit jeûner au pain et à l'eau, pour les obliger à se racheter plus tôt de ses mains : voilà pourquoi on l'appelait le grand pénitencier du parlement.

2. Augustin de Thou, second du nom, oncle du célèbre historien; il eut la charge de président du fameux Pibrac en 1585.

Molé ne peut-être qu'Edouard Molé, conseiller au parlement, mort en 1634.

Scarron était le bisaïeul du fameux Scarron, si connu par ses poésies et par l'enjouement de son esprit.

Bayeul était oncle du surintendant des finances.

Nicolas Potier de Novion de Blancménil, président à mortier, se nommait Blancménil, à cause de la terre de ce nom, qui depuis tomba dans la maison de Lamoignon, par le mariage de sa petite-fille avec le président de Lamoignon.

Nicolas Potier ne fut pas, à la vérité, conduit à la Bastille avec les autres membres du parlement, car il n'était pas venu ce jour-là à la grand'chambre; mais il fut depuis emprisonné au Louvre, dans le temps de la mort de Brisson. On voulut lui faire le même traitement qu'à ce président. On l'accusait d'avoir une correspondance secrète avec Henri IV. Les Seize lui firent son procès dans les formes, afin de mettre de leur côté les apparences de la justice et de ne plus effaroucher le

Dans cet affreux château[1], palais de la vengeance,
Qui renferme souvent le crime et l'innocence.
Ainsi ces factieux ont changé tout l'État;
La Sorbonne est tombée, il n'est plus de sénat....
Mais pourquoi ce concours et ces cris lamentables?
Pourquoi ces instruments de la mort des coupables?
Qui sont ces magistrats que la main d'un bourreau,
Par l'ordre des tyrans, précipite au tombeau?
Les vertus dans Paris ont le destin des crimes.
Brisson[2], Larcher, Tardif, honorables victimes,
Vous n'êtes point flétris par ce honteux trépas :
Mânes trop généreux, vous n'en rougissez pas;
Vos noms toujours fameux vivront dans la mémoire;
Et qui meurt pour son roi meurt toujours avec gloire.

Cependant la Discorde, au milieu des mutins,
S'applaudit du succès de ses affreux desseins :
D'un air fier et content, sa cruauté tranquille
Contemple les effets de la guerre civile;
Dans ces murs tout sanglants, des peuples malheureux
Unis contre leur prince, et divisés entre eux,
Jouets infortunés des fureurs intestines,
De leur triste patrie avançant les ruines;
Le tumulte au dedans, le péril au dehors,
Et partout le débris, le carnage, et les morts.

peuple par des exécutions précipitées, que l'on regardait comme des assassinats.

Enfin, comme Blancménil allait être condamné à être pendu, le duc de Mayenne revint à Paris. Ce prince avait toujours eu pour Blancménil une vénération qu'on ne pouvait refuser à sa vertu; il alla lui-même le tirer de prison. Le prisonnier se jeta à ses pieds, et lui dit : « Monseigneur, je vous ai obligation de la vie; mais j'ose vous demander un plus grand bienfait, c'est de me permettre de me retirer auprès de Henri IV, mon légitime roi : je vous reconnaîtrai toute la vie pour mon bienfaiteur; mais je ne puis vous servir comme mon maître. » Le duc de Mayenne, touché de ce discours, le releva, l'embrassa, et le renvoya à Henri IV. Le récit de cette aventure, avec l'interrogatoire de Blancménil, sont encore dans les papiers de M. le président de Novion d'aujourd'hui.

Bussi Le Clerc avait été d'abord maître en fait d'armes, et ensuite procureur. Quand le hasard et le malheur des temps l'eut mis en quelque crédit, il prit le surnom de Bussi, comme s'il eût été aussi redoutable que le fameux Bussi d'Amboise. Il se faisait nommer Bussi Grande-Puissance.

1. La Bastille.

2. En 1591, un vendredi 15 novembre, Barnabé Brisson, homme très-savant, et qui faisait les fonctions de premier président, en l'absence d'Achille de Harlay; Claude Larcher, conseiller aux enquêtes, et Jean Tardif, conseiller au Châtelet, furent pendus à une poutre dans le Petit-Châtelet, par l'ordre des Seize. Il est à remarquer que Hamilton, curé de Saint-Côme, furieux ligueur, était venu prendre lui-même Tardif dans sa maison, ayant avec lui des prêtres qui servaient d'archers.

VARIANTES DU CHANT IV.

Vers 13 :

Nemours, d'Aumale, Elbeuf, et Villars et Brissac,
La Châtre, Bois-Dauphin, Saint-Paul, et Canillac.

Dans l'édition de 1728, le premier de ces deux vers est tel qu'on le lit aujourd'hui. Le second est ainsi :

Elbeuf et Bois-Dauphin, Boufflers et Canillac.

Vers 19 :

Soudain, pareil au feu dont l'éclat fend la nue,
Henri vole à Paris d'une course imprévue;
La fureur dans les yeux et la mort dans les mains,
Il arrive, il combat, il change les destins;
Il met d'Aumale en fuite, il fait tomber Saveuse :
Vers son indigne cloître on voit s'enfuir Joyeuse.
Boufflers, où courez-vous, trop jeune audacieux?
Ne cherchez point la mort qui s'avance à vos yeux;
Respectez de Henri la valeur invincible.
Mais il tombe déjà sous cette main terrible;
Ses beaux yeux sont noyés dans l'ombre du trépas,
Et son sang qui le couvre efface ses appas :
Telle une tendre fleur, qu'un matin voit éclore
Des baisers du Zéphire et des pleurs de l'Aurore,
Tombe aux premiers efforts de l'orage et des vents,
Dont le souffle ennemi vient ravager nos champs.
C'est en vain que Mayenne arrête sur ces rives
De ses soldats tremblants les troupes fugitives;
C'est en vain que sa voix les rappelle aux combats :
La voix du grand Henri précipite leurs pas;
De son front menaçant la terreur les renverse :
La fureur les a joints, la crainte les disperse;
Et Mayenne, avec eux dans leur fuite emporté,
Suit bientôt dans Paris ce peuple épouvanté.
Henri sait profiter de ce grand avantage.

Vers 139 :

. . . . Nul ne veut se défendre, etc.

Après ce vers, l'édition de 1723 met les quatre suivants :

Où sont ces grands guerriers, ces fiers soutiens des lois,
Ces ligueurs redoutés qui font trembler les rois?
Paris n'a dans son sein que de lâches complices,
Qu'a déjà fait pâlir la crainte des supplices :
Tant le faible vulgaire, etc.

Vers 186 :

Le sceptre et l'encensoir,
C'est de là que le Dieu qui pour nous voulut naître

S'explique aux nations par la voix du grand prêtre;
Là, son premier disciple, avec la Vérité,
Conduisit la Candeur et la Simplicité;
Mais Rome avait perdu sa trace apostolique.
Alors au Vatican régnait la Politique,
Fille de l'intérêt, etc.

Et en note, on lisait :

« On a mis exprès ce mot *alors*, afin de fermer la bouche aux malintentionnés, qui pourraient dire qu'on a manqué de respect à la cour de Rome.

« Cette fiction de la Politique, qui se joint à la Discorde et qui emprunte les habits de la Religion, ne signifie autre chose que les intrigues des Espagnols et des ligueurs auprès du pape; il n'y a presque personne en Europe qui ne sache que leurs artifices engagèrent la cour de Rome à se déclarer contre la France. Le pape peut être considéré comme le chef de l'Église; alors on ne peut avoir qu'un respect sans bornes pour la sainteté de son caractère, et une soumission profonde pour ses décisions; mais, comme prince temporel, il a des intérêts temporels à ménager; c'est un prince qui a besoin de politique pour faire la guerre et la paix. Ainsi Sixte-Quint donna de l'argent à la Ligue, et Grégoire XIV lui donna aussi de l'argent et des troupes. »

Vers 209 :

Sous des dehors plus doux la cour cacha ses crimes;
La décence y régna, le conclave eut ses lois;
La vertu la plus pure y régna quelquefois;
Des Ursins dans nos jours a mérité des temples;
Mais d'un tel souverain la terre a peu d'exemples,
Et l'Église a compté, depuis plus de mille ans,
Peu de pasteurs sans tache, et beaucoup de tyrans.
Sixte alors était roi, etc.

Vers 234 :

Toujours l'autorité lui prête un prompt secours.
Le mensonge subtil règne en tous ses discours;
Et, pour mieux déguiser son artifice extrême,
Elle emprunte la voix de la vérité même.

Vers 260 :

Allons, qu'à tes flambeaux je rallume ma foudre;
Que le trône français tombe réduit en poudre;
Que nos poisons unis infectent l'univers.

Vers 263 :

Ces monstres à l'instant pénètrent un asile
Où la Religion, solitaire, tranquille,
Sans pompe, sans éclat, belle de sa beauté,
Passait, dans la prière et dans l'humilité,
Des jours qu'elle dérobe à la foule importune

Qui court à ses autels encenser la Fortune.
Son âme pour Henri, etc.

Vers 284 :

Surprennent en secret leur auguste ennemie;
Sur son modeste front, sur ses charmes divins,
Ils portent sans frémir leurs sacriléges mains,
Prennent ses vêtements, et, fiers de cette injure,
De ses voiles sacrés ornent leur tête impure :
C'en est fait, et déjà leurs malignes fureurs
Dans Paris éperdu vont changer tous les cœurs.
D'un air insinuant l'adroite Politique
Pénètre au vaste sein de la Sorbonne antique :
Elle y voit à grands flots accourir ces docteurs,
De la vérité sainte éclairés défenseurs,
Qui des peuples chrétiens, etc.

Vers 299 :

Qu'il est peu de vertu qui résiste sans cesse!

Vers 341 :

On brise les liens de cette obéissance
Qu'aux enfants des Capets avait juré la France.
La Discorde aussitôt, de sa cruelle main,
Trace en lettres de sang ce décret inhumain.
Soudain elle s'envole, etc.

Vers 345 :

Le monstre au même instant leur donne le signal,
Et marche en déployant son étendard fatal.
Ils le suivent en foule, et remplis de sa rage.
Dans leur zèle insensé ces reclus furieux
Pensent à leur révolte associer les cieux;
On les entend mêler, etc.

Il y a, comme on voit, un vers sans rime. Ce vers manque aussi dans l'édition de 1724.

Vers 355 :

D'une lourde cuirasse ils couvrent leurs cilices.
Dans les murs de Paris ces indignes milices
Suivent parmi les flots d'un peuple impétueux.

Vers 411 :

De ces seize tyrans l'insolente cohorte
Du temple de Thémis environne la porte.
On voyait à leur tête un vil gladiateur,
Monté par son audace à ce coupable honneur.
Il s'avance au milieu de l'auguste assemblée
Par qui des citoyens la fortune est réglée :
« Magistrats, leur dit-il, qui tenez au sénat,

Non la place du roi, mais celle de l'État,
Le peuple, assez longtemps opprimé par vous-mêmes,
Vous instruit par ma voix de ses ordres suprêmes.
Las du joug des Capets qui l'ont tyrannisé,
Il leur ôte un pouvoir dont ils ont abusé :
Je vous défends ici d'oser les reconnaître;
Songez que désormais le peuple est votre maître :
Obéissez.... » Ces mots, prononcés fièrement,
Portent dans les esprits un juste étonnement.
Le sénat, indigné d'une telle insolence,
Ne pouvant la punir, garde un morne silence.
La Ligue audacieuse en frémit de fureur;
Elle avait tout séduit, hors ce sénat vengeur.
Cette fermeté rare est pour elle un outrage;
Le grand Harlay surtout est l'objet de sa rage :
Cet organe des lois, si terrible aux pervers,
Par ceux qu'il doit punir se voit chargé de fers.
On voit auprès de lui, etc.

L'édition de 1723 contient en note le nom du *vil gladiateur* : « Il s'appelait Bussi Le Clerc. »

Vers 452 :

Amelot, Blancménil, et vous jeune Longueil
De qui le rare esprit tient lieu d'expérience,
Et dont l'âme intrépide égala la prudence.

La version actuelle est de 1730.

CHANT CINQUIÈME.

ARGUMENT. — Les assiégés sont vivement pressés. La Discorde excite Jacques Clément à sortir de Paris pour assassiner le roi. Elle appelle du fond des enfers le démon du Fanatisme, qui conduit ce parricide. Sacrifice des ligueurs aux esprits infernaux. Henri III est assassiné. Sentiments de Henri IV. Il est reconnu roi par l'armée.

Cependant s'avançaient ces machines mortelles
Qui portaient dans leur sein la perte des rebelles;
Et le fer et le feu, volant de toutes parts,
De cent bouches d'airain foudroyaient leurs remparts.

Les Seize et leur courroux, Mayenne et sa prudence,
D'un peuple mutiné la farouche insolence,
Des docteurs de la loi les scandaleux discours,
Contre le grand Henri n'étaient qu'un vain secours :
La victoire a grands pas s'approchait sur ses traces.
Sixte, Philippe, Rome, éclataient en menaces :
Mais Rome n'était plus terrible à l'univers;
Ses foudres impuissants se perdaient dans les airs,
Et du vieux Castillan la lenteur ordinaire

Privait les assiégés d'un secours nécessaire.
Ses soldats, dans la France errant de tous côtés,
Sans secourir Paris, désolaient nos cités.
Le perfide attendait que la Ligue épuisée
Pût offrir à son bras une conquête aisée,
Et l'appui dangereux de sa fausse amitié
Leur préparait un maître, au lieu d'un allié;
Lorsque d'un furieux la main déterminée
Sembla pour quelque temps changer la destinée.
Vous, des murs de Paris tranquilles habitants,
Que le ciel a fait naître en de plus heureux temps,
Pardonnez si ma main retrace à la mémoire
De vos aïeux séduits la criminelle histoire.
L'horreur de leurs forfaits ne s'étend point sur vous :
Votre amour pour vos rois les a réparés tous.

L'Église a de tout temps produit des solitaires,
Qui, rassemblés entre eux sous des règles sévères,
Et distingués en tout du reste des mortels,
Se consacraient à Dieu par des vœux solennels.
Les uns sont demeurés dans une paix profonde,
Toujours inaccessible aux vains attraits du monde;
Jaloux de ce repos qu'on ne peut leur ravir,
Ils ont fui les humains, qu'ils auraient pu servir :
Les autres, à l'État rendus plus nécessaires,
Ont éclairé l'Église; ont monté dans les chaires;
Mais, souvent enivrés de ces talents flatteurs,
Répandus dans le siècle, ils en ont pris les mœurs :
Leur sourde ambition n'ignore point les brigues;
Souvent plus d'un pays s'est plaint de leurs intrigues.
Ainsi chez les humains, par un abus fatal,
Le bien le plus parfait est la source du mal.

Ceux qui de Dominique[1] ont embrassé la vie
Ont vu longtemps leur secte en Espagne établie,
Et de l'obscurité des plus humbles emplois
Ont passé tout à coup dans les palais des rois.
Avec non moins de zèle, et bien moins de puissance,
Cet ordre respecté fleurissait dans la France,
Protégé par les rois, paisible, heureux enfin,
Si le traître Clément n'eût été dans son sein.

Clément[2] dans la retraite avait, dès son jeune âge,
Porté les noirs accès d'une vertu sauvage.

1. Dominique, né à Calahorra en Aragon, fonda les dominicains en 1215. — Calahorra est dans la vieille Castille. (Éd.)
2. Jacques Clément, de l'ordre des dominicains, natif de Sorbonne,

Esprit faible, et crédule en sa dévotion,
Il suivait le torrent de la rébellion.
Sur ce jeune insensé la Discorde fatale
Répandit le venin de sa bouche infernale.
Prosterné chaque jour aux pieds des saints autels,
Il fatiguait les cieux de ses vœux criminels.
On dit que, tout souillé de cendre et de poussière,
Un jour il prononça cette horrible prière :

« Dieu qui venges l'Église et punis les tyrans,
Te verra-t-on sans cesse accabler tes enfants,
Et, d'un roi qui te brave armant les mains impures,
Favoriser le meurtre et bénir les parjures?
Grand Dieu! par tes fléaux c'est trop nous éprouver;
Contre tes ennemis daigne enfin t'élever;
Détourne loin de nous la mort et la misère;
Délivre-nous d'un roi donné dans ta colère ;
Viens, des cieux outragés abaisse la hauteur;
Fais marcher devant toi l'ange exterminateur;
Viens, descends, arme-toi; que ta foudre enflammée
Frappe, écrase à nos yeux leur sacrilége armée;
Que les chefs, les soldats, les deux rois expirants,
Tombent comme la feuille éparse au gré des vents,
Et que, sauvés par toi, nos ligueurs catholiques
Sur leurs corps tout sanglants t'adressent leurs cantiques. »

La Discorde attentive, en traversant les airs,
Entend ces cris affreux, et les porte aux enfers.
Elle amène à l'instant, de ces royaumes sombres,
Le plus cruel tyran de l'empire des ombres.
Il vient, le Fanatisme est son horrible nom :
Enfant dénaturé de la Religion,
Armé pour la défendre, il cherche à la détruire,
Et, reçu dans son sein, l'embrasse, et le déchire.

C'est lui qui, dans Raba, sur les bords de l'Arnon[1],
Guidait les descendants du malheureux Ammon;
Quand à Moloch, leur dieu, des mères gémissantes
Offraient de leurs enfants les entrailles fumantes.
Il dicta de Jephté le serment inhumain;

village près de Sens, était âgé de vingt-quatre ans et demi, et venait de recevoir l'ordre de prêtrise lorsqu'il commit ce parricide.

La fiction qui règne dans ce cinquième chant, et qui peut-être pourra paraître trop hardie à quelques lecteurs, n'est point nouvelle. La malice des ligueurs et le fanatisme des moines de ce temps firent passer pour certain dans l'esprit du peuple ce qui n'est ici qu'une invention du poëte.

1. Pays des Ammonites, qui jetaient leurs enfants dans les flammes, au son des tambours et des trompettes, en l'honneur de la divinité qu'ils adoraient sous le nom de Moloch.

Dans le cœur de sa fille il conduisit sa main.
C'est lui qui, de Calchas ouvrant la bouche impie,
Demanda par sa voix la mort d'Iphigénie.
France, dans tes forêts il habita longtemps :
A l'affreux Teutatès[1] il offrit ton encens.
Tu n'as point oublié ces sacrés homicides
Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.
Du haut du Capitole il criait aux païens :
« Frappez, exterminez, déchirez les chrétiens. »
Mais lorsqu'au Fils de Dieu Rome enfin fut soumise,
Du Capitole en cendre il passa dans l'Église;
Et, dans les cœurs chrétiens inspirant ses fureurs,
De martyrs qu'ils étaient, les fit persécuteurs.
Dans Londre il a formé la secte[2] turbulente
Qui sur un roi trop faible a mis sa main sanglante.
Dans Madrid, dans Lisbonne, il allume ces feux,
Ces bûchers solennels, où des Juifs malheureux
Sont tous les ans en pompe envoyés par des prêtres,
Pour n'avoir point quitté la foi de leurs ancêtres.

Toujours il revêtait, dans ses déguisements,
Des ministres des cieux les sacrés ornements :
Mais il prit cette fois dans la nuit éternelle,
Pour des crimes nouveaux, une forme nouvelle :
L'audace et l'artifice en firent les apprêts.
Il emprunte de Guise et la taille et les traits,
De ce superbe Guise, en qui l'on vit paraître
Le tyran de l'État et le roi de son maître,
Et qui, toujours puissant, même après son trépas,
Traînait encor la France à l'horreur des combats.
D'un casque redoutable il a chargé sa tête;
Un glaive est dans sa main, au meurtre toujours prête;
Son flanc même est percé des coups dont autrefois
Ce héros factieux fut massacré dans Blois;
Et la voix de son sang, qui coule en abondance,
Semble accuser Valois et demander vengeance.

Ce fut dans ce terrible et lugubre appareil,
Qu'au milieu des pavots que verse le sommeil,
Il vint trouver Clément au fond de sa retraite.
La Superstition, la Cabale inquiète,
Le faux Zèle enflammé d'un courroux éclatant

1. Teutatès était un des dieux des Gaulois. Il n'est pas sûr que ce fût le même que Mercure; mais il est constant qu'on lui sacrifiait des hommes.

2. Les enthousiastes, qui étaient appelés indépendants, furent ceux qui eurent le plus de part à la mort de Charles Ier, roi d'Angleterre.

Veillaient tous à sa porte, et l'ouvrent à l'instant.
Il entre, et d'une voix majestueuse et fière :
« Dieu reçoit, lui dit-il, tes vœux et ta prière;
Mais n'aura-t-il de toi, pour culte et pour encens,
Qu'une plainte éternelle, et des vœux impuissants?
Au Dieu que sert la Ligue il faut d'autres offrandes;
Il exige de toi les dons que tu demandes.
Si Judith autrefois, pour sauver son pays,
N'eût offert à son Dieu que des pleurs et des cris;
Si, craignant pour les siens, elle eût craint pour sa vie,
Judith eût vu tomber les murs de Béthulie.
Voilà les saints exploits que tu dois imiter,
Voilà l'offrande enfin que tu dois présenter.
Mais tu rougis déjà de l'avoir différée....
Cours, vole, et que ta main, dans le sang consacrée,
Délivrant les Français de leur indigne roi,
Venge Paris, et Rome, et l'univers, et moi.
Par un assassinat Valois trancha ma vie;
Il faut d'un même coup punir sa perfidie.
Mais du nom d'assassin ne prends aucun effroi;
Ce qui fut crime en lui sera vertu dans toi.
Tout devient légitime à qui venge l'Église :
Le meurtre est juste alors, et le ciel l'autorise....
Que dis-je? il le commande; il t'instruit par ma voix
Qu'il a choisi ton bras pour la mort de Valois :
Heureux si tu pouvais, consommant sa vengeance,
Joindre le Navarrois au tyran de la France;
Et si de ces deux rois tes citoyens sauvés
Te pouvaient...! Mais les temps ne sont pas arrivés.
Bourbon doit vivre encor; le Dieu qu'il persécute
Réserve à d'autres mains la gloire de sa chute.
Toi, de ce Dieu jaloux remplis les grands desseins,
Et reçois ce présent qu'il te fait par mes mains. »

Le fantôme, à ces mots, fait briller une épée
Qu'aux infernales eaux la Haine avait trempée;
Dans la main de Clément il met ce don fatal;
Il fuit, et se replonge au séjour infernal.

Trop aisément trompé, le jeune solitaire
Des intérêts des cieux se crut dépositaire.
Il baise avec respect ce funeste présent;
Il implore à genoux le bras du Tout-Puissant;
Et, plein du monstre affreux dont la fureur le guide,
D'un air sanctifié s'apprête au parricide.

Combien le cœur de l'homme est soumis à l'erreur!
Clément goûtait alors un paisible bonheur :

Il était animé de cette confiance
Qui dans le cœur des saints affermit l'innocence ;
Sa tranquille fureur marche les yeux baissés ;
Ses sacriléges vœux[1] au ciel sont adressés ;
Sont front de la vertu porte l'empreinte austère ;
Et son fer parricide est caché sous sa haire.
Il marche : ses amis, instruits de son dessein,
Et de fleurs sous ses pas parfumant son chemin,
Remplis d'un saint respect, aux portes le conduisent,
Bénissent son destin, l'encouragent, l'instruisent,
Placent déjà son nom parmi les noms sacrés

1. L'on imprima et l'on débita publiquement une relation du martyre de frère Jacques Clément, dans laquelle on assurait qu'un ange lui avait apparu, et lui avait ordonné de tuer le tyran, en lui montrant une épée nue. Il est resté depuis un soupçon dans le public que quelques confrères de Jacques Clément, abusant de la faiblesse de ce misérable, lui avaient eux-mêmes parlé pendant la nuit, et avaient aisément troublé sa tête, échauffée par le jeûne et par la superstition. Quoi qu'il en soit, Clément se prépara au parricide comme un bon chrétien ferait au martyre, par les mortifications et par la prière. On ne put douter qu'il n'y eût de la bonne foi dans son crime ; c'est pourquoi on a pris le parti de le représenter plutôt comme un esprit faible, séduit par sa simplicité, que comme un scélérat déterminé par son mauvais penchant.

Jacques Clément sortit de Paris le dernier juillet 1589, et fut mené à Saint-Cloud par La Guesle, procureur général. Celui-ci, qui soupçonnait un mauvais coup de la part de ce moine, l'envoya épier pendant la nuit dans l'endroit où il était retiré. On le trouva dans un profond sommeil ; son bréviaire était auprès de lui, ouvert, et tout gras, au chapitre du meurtre d'Holopherne par Judith. On a eu soin, dans le poëme, de présenter l'exemple de Judith à Jacques Clément, à l'imitation des prédicateurs de la Ligue, qui se servaient de l'Ecriture sainte pour prêcher le parricide.

— Nous citerons ici un passage d'un livre fait par un jacobin, et imprimé à Troyes, chez M. Moreau, peu de temps après la mort de Henri III :

« De façon que Dieu, exauçant la prière de cestui serviteur, nommé frère Jacques Clément, une nuit, comme il étoit en son lit, lui envoie son ange en vision, lequel avec grande lumière se présente à ce religieux, et lui montre un glaive nu, lui dit ces mots : « Frère Jacques, je suis « messager du Dieu tout-puissant, qui te viens acertener que par toi le « tyran de France doit être mis à mort. Pense donc à toi, et te prépare, « comme la couronne de martyre t'est aussi préparée. »

« Cela dit, la vision se disparut, et le laissa rêver à telles paroles véritables. Le matin venu, frère Jacques se remet devant les yeux l'apparition précédente ; et, douteux de ce qu'il devoit faire, s'adresse à un sien ami, aussi religieux, homme fort scientifique, et bien versé en la sainte Ecriture, auquel il déclare franchement sa vision, lui demandant d'abondant si c'étoit chose agréable à Dieu de tuer un roi qui n'a ni foi ni religion, et qui ne cherche que l'oppression de ses pauvres sujets, étant altéré du sang innocent, et regorgeant en vices autant qu'il est possible. A quoi l'honnête homme fit réponse que véritablement il nous étoit défendu de Dieu étroitement d'être homicides ; mais d'autant que le roi qu'il entendoit étoit un homme distrait et séparé de l'Eglise, qui bouffoit de tyrannies exécrables, et qui se déterminoit d'être le fléau perpétuel et sans retour de la France, il estimoit que celui qui le mettroit à mort, comme fit jadis Judith un Holopherne, feroit chose très-sainte et très-recommandable. »

Dans les fastes de Rome à jamais révérés,
Le nomment à grands cris le vengeur de la France,
Et, l'encens à la main, l'invoquent par avance.
C'est avec moins d'ardeur, avec moins de transport,
Que les premiers chrétiens, avides de la mort,
Intrépides soutiens de la foi de leurs pères,
Au martyre autrefois accompagnaient leurs frères,
Enviaient les douceurs de leur heureux trépas,
Et baisaient, en pleurant, les traces de leurs pas.
Le fanatique aveugle et le chrétien sincère
Ont porté trop souvent le même caractère :
Ils ont même courage, ils ont mêmes désirs.
Le crime a ses héros; l'erreur a ses martyrs :
Du vrai zèle et du faux vains juges que nous sommes!
Souvent des scélérats ressemblent aux grands hommes.

Mayenne, dont les yeux savent tout éclairer,
Voit le coup qu'on prépare, et feint de l'ignorer.
De ce crime odieux son prudent artifice
Songe à cueillir le fruit sans en être complice :
Il laisse avec adresse aux plus séditieux
Le soin d'encourager ce jeune furieux.

Tandis que des ligueurs une troupe homicide
Aux portes de Paris conduisait le perfide,
Des Seize en même temps le sacrilége effort
Sur cet événement interrogeait le sort.
Jadis de Médicis[1] l'audace curieuse
Chercha de ces secrets la science odieuse,
Approfondit longtemps cet art surnaturel,
Si souvent chimérique, et toujours criminel.
Tout suivit son exemple; et le peuple imbécile,
Des vices de la cour imitateur servile,
Épris du merveilleux, amant des nouveautés,
S'abandonnait en foule à ces impiétés.

Dans l'ombre de la nuit, sous une voûte obscure,
Le silence a conduit leur assemblée impure.
A la pâle lueur d'un magique flambeau,
S'élève un vil autel dressé sur un tombeau ;

1. Catherine de Médicis avait mis la magie si fort à la mode en France, qu'un prêtre nommé Sechelles, qui fut brûlé en Grève sous Henri III, pour sorcellerie, accusa douze cents personnes de ce prétendu crime. L'ignorance et la stupidité étaient poussées si loin dans ces temps-là, qu'on n'entendait parler que d'exorcismes et de condamnations au feu. On trouvait partout des hommes assez sots pour se croire magiciens, et des juges superstitieux qui les punissaient de bonne foi comme tels.

C'est là que des deux rois on plaça les images,
Objets de leur terreur, objets de leurs outrages.
Leurs sacriléges mains ont mêlé, sur l'autel,
A des noms infernaux le nom de l'Éternel.
Sur ces murs ténébreux des lances sont rangées,
Dans des vases de sang leurs pointes sont plongées,
Appareil menaçant de leur mystère affreux.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits sur la terre, et citoyens du monde,
Portent de mers en mers leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli dès longtemps toutes les nations.

D'abord, autour de lui, les ligueurs en furie
Commencent à grands cris ce sacrifice impie.
Leurs parricides bras se lavent dans le sang;
De Valois sur l'autel ils vont percer le flanc;
Avec plus de terreur, et plus encor de rage,
De Henri sous leurs pieds ils renversent l'image,
Et pensent que la mort[1], fidèle à leur courroux,
Va transmettre à ces rois l'atteinte de leurs coups.

L'Hébreu[2] joint cependant la prière au blasphème :
Il invoque l'abîme, et les cieux, et Dieu même;
Tous ces impurs esprits qui troublent l'univers,
Et le feu de la foudre, et celui des enfers.

Tel fut dans Gelboa le secret sacrifice
Qu'à ses dieux infernaux offrit la pythonisse,
Alors qu'elle évoqua devant un roi cruel
Le simulacre affreux du prêtre Samuel;
Ainsi contre Juda, du haut de Samarie,
Des prophètes menteurs tonnait la bouche impie;
Ou tel, chez les Romains, l'inflexible Atéius[3]
Maudit, au nom des dieux, les armes de Crassus.

Aux magiques accents que sa bouche prononce,

1. Plusieurs prêtres ligueurs avaient fait faire de petites images de cire qui représentaient Henri III et le roi de Navarre : ils les mettaient sur l'autel, les perçaient pendant la messe quarante jours consécutifs, et le quarantième jour les perçaient au cœur.

2. C'était, pour l'ordinaire, de juifs que l'on se servait pour faire des opérations magiques. Cette ancienne superstition vient des secrets de la cabale, dont les juifs se disaient seuls dépositaires. Catherine de Médicis, la maréchale d'Ancre, et beaucoup d'autres, employèrent des juifs à ces prétendus sortiléges.

3. Atéius, tribun du peuple, ne pouvant empêcher Crassus de partir pour aller contre les Parthes, porta un brasier ardent à la porte de la ville par où Crassus sortait, y jeta certaines herbes, et maudit l'expédition de Crassus, en invoquant les divinités infernales.

Les Seize osent du ciel attendre la réponse;
A dévoiler leur sort ils pensent le forcer.
Le ciel, pour les punir, voulut les exaucer :
Il interrompt pour eux les lois de la nature;
De ces antres muets sort un triste murmure;
Les éclairs, redoublés dans la profonde nuit,
Poussent un jour affreux qui renaît et qui fuit.
Au milieu de ces feux, Henri, brillant de gloire,
Apparaît à leurs yeux sur un char de victoire :
Des lauriers couronnaient son front noble et serein,
Et le sceptre des rois éclatait dans sa main.
L'air s'embrase à l'instant par les traits du tonnerre;
L'autel, couvert de feux, tombe, et fuit sous la terre;
Et les Seize éperdus, l'Hébreu saisi d'horreur,
Vont cacher dans la nuit leur crime et leur terreur.

Ces tonnerres, ces feux, ce bruit épouvantable,
Annonçaient à Valois sa perte inévitable :
Dieu, du haut de son trône, avait compté ses jours;
Il avait loin de lui retiré son secours :
La Mort impatiente attendait sa victime;
Et, pour perdre Valois, Dieu permettait un crime.

Clément au camp royal a marché sans effroi.
Il arrive, il demande à parler à son roi;
Il dit que, dans ces lieux amené par Dieu même,
Il y vient rétablir les droits du diadème,
Et révéler au roi des secrets importants.
On l'interroge, on doute, on l'observe longtemps;
On craint sous cet habit un funeste mystère :
Il subit sans alarme un examen sévère;
Il satisfait à tout avec simplicité;
Chacun, dans ses discours, croit voir la vérité.
La garde aux yeux du roi le fait enfin paraître.

L'aspect du souverain n'étonna point ce traître.
D'un air humble et tranquille il fléchit les genoux :
Il observe à loisir la place de ses coups;
Et le mensonge adroit, qui conduisait sa langue,
Lui dicta cependant sa perfide harangue.
« Souffrez, dit-il, grand roi, que ma timide voix
S'adresse au Dieu puissant qui fait régner les rois;
» Permettez, avant tout, que mon cœur le bénisse
Des biens que va sur nous répandre sa justice.
Le vertueux Potier[1], le prudent Villeroi,

1. Potier, président du parlement, dont il est parlé ci-devant, chant IV, v. 150.
Villeroi, qui avait été secrétaire d'État sous Henri III, et qui avait

Parmi vos ennemis vous ont gardé leur foi;
Harlay[1], le grand Harlay, dont l'intrépide zèle
Fut toujours formidable à ce peuple infidèle,
Du fond de sa prison réunit tous les cœurs,
Rassemble vos sujets, et confond les ligueurs.
Dieu, qui, bravant toujours les puissants et les sages,
Par la main la plus faible accomplit ses ouvrages,
Devant le grand Harlay lui-même m'a conduit.
Rempli de sa lumière, et par sa bouche instruit,
J'ai volé vers mon prince, et vous rends cette lettre
Qu'à mes fidèles mains Harlay vient de remettre. »

Valois reçoit la lettre avec empressement.
Il bénissait les cieux d'un si prompt changement :
« Quand pourrai-je, dit-il, au gré de ma justice,
Récompenser ton zèle, et payer ton service ? »
En lui disant ces mots, il lui tendait les bras :
Le monstre au même instant tire son coutelas,
L'en frappe, et dans le flanc l'enfonce avec furie.
Le sang coule; on s'étonne, on s'avance, on s'écrie;
Mille bras sont levés pour punir l'assassin :
Lui, sans baisser les yeux, les voit avec dédain;
Fier de son parricide, et quitte envers la France,
Il attend à genoux la mort pour récompense :
De la France et de Rome il croit être l'appui;
Il pense voir les cieux qui s'entr'ouvrent pour lui;
Et, demandant à Dieu la palme du martyre,
Il bénit, en tombant, les coups dont il expire.
Aveuglement terrible, affreuse illusion!
Digne à la fois d'horreur et de compassion,
Et de la mort du roi moins coupable peut-être
Que ces lâches docteurs, ennemis de leur maître,
Dont la voix, répandant un funeste poison,
D'un faible solitaire égara la raison!

Déjà Valois touchait à son heure dernière;
Ses yeux ne voyaient plus qu'un reste de lumière
Ses courtisans en pleurs, autour de lui rangés,
Par leurs desseins divers en secret partagés,

pris le parti de la Ligue, pour avoir été insulté en présence du roi par le duc d'Epernon.

1. Achille de Harlay, qui était alors gardé à la Bastille par Bussi Le Clerc. Jacques Clément présenta au roi une lettre de la part de ce magistrat. On n'a point su si la lettre était contrefaite ou non : c'est ce qui est étonnant dans un fait de cette importance; et c'est ce qui me ferait croire que la lettre était véritable, et qu'on l'aurait surprise au président de Harlay : autrement on aurait fait sonner bien haut cette fausseté contre la Ligue.

D'une commune voix formant les mêmes plaintes,
Exprimaient des douleurs ou sincères ou feintes.
Quelques-uns, que flattait l'espoir du changement,
Du danger de leur roi s'affligeaient faiblement;
Les autres, qu'occupait leur crainte intéressée,
Pleuraient, au lieu du roi, leur fortune passée.
Parmi ce bruit confus de plaintes, de clameurs,
Henri, vous répandiez de véritables pleurs.
Il fut votre ennemi; mais les cœurs nés sensibles
Sont aisément émus dans ces moments horribles.
Henri ne se souvint que de son amitié :
En vain son intérêt combattait sa pitié;
Ce héros vertueux se cachait à lui-même
Que la mort de son roi lui donne un diadème.

Valois tourna sur lui, par un dernier effort,
Ses yeux appesantis qu'allait fermer la mort;
Et, touchant de sa main ses mains victorieuses :
« Retenez, lui dit-il, vos larmes généreuses;
L'univers indigné doit plaindre votre roi :
Vous, Bourbon, combattez, régnez et vengez-moi.
Je meurs, et je vous laisse, au milieu des orages,
Assis sur un écueil couvert de mes naufrages.
Mon trône vous attend, mon trône vous est dû :
Jouissez de ce bien par vos mains défendu :
Mais songez que la foudre en tout temps l'environne;
Craignez, en y montant, ce Dieu qui vous le donne.
Puissiez-vous, détrompé d'un dogme criminel,
Rétablir de vos mains son culte et son autel!
Adieu, régnez heureux; qu'un plus puissant génie
Du fer des assassins défende votre vie!
Vous connaissez la Ligue, et vous voyez ses coups :
Ils ont passé par moi pour aller jusqu'à vous;
Peut-être un jour viendra qu'une main plus barbare....
Juste ciel, épargnez une vertu si rare!
Permettez...! » A ces mots l'impitoyable Mort
Vient fondre sur sa tête[1], et termine son sort.

1. Henri III mourut de sa blessure le 3 août, à deux heures du matin, à Saint-Cloud; mais non point dans la même maison où il avait pris, avec son frère, la résolution de la Saint-Barthélemy, comme l'ont écrit plusieurs historiens; car cette maison n'était point encore bâtie du temps de la Saint-Barthélemy. — La note de 1723 donnait quelques détails de plus. « La malheureuse journée de Saint-Barthélemy arriva en 1572; alors la maison appartenait à un bourgeois nommé Chapelier : Catherine de Médicis l'acheta en 1577, et la donna à la femme de Jérôme de Gondy, qui la fit rebâtir; par conséquent il est impossible que Henri III soit mort dans la chambre où il avait tenu le conseil de la Saint-Barthélemy. »

Au bruit de son trépas, Paris se livre en proie
Aux transports odieux de sa coupable joie :
De cent cris de victoire ils remplissent les airs;
Les travaux sont cessés, les temples sont ouverts;
De couronnes de fleurs ils ont paré leurs têtes;
Ils consacrent ce jour à d'éternelles fêtes;
Bourbon n'est à leurs yeux qu'un héros sans appui,
Qui n'a plus que sa gloire et sa valeur pour lui.
Pourra-t-il résister à la Ligue affermie,
A l'Église en courroux, à l'Espagne ennemie,
Aux traits du Vatican, si craints, si dangereux,
A l'or du Nouveau Monde, encor plus puissant qu'eux?

Déjà quelques guerriers, funestes politiques,
Plus mauvais citoyens que zélés catholiques,
D'un scrupule affecté colorant leur dessein,
Séparent leurs drapeaux des drapeaux de Calvin;
Mais le reste, enflammé d'une ardeur plus fidèle,
Pour la cause des rois redouble encor son zèle.
Ces amis éprouvés, ces généreux soldats,
Que longtemps la victoire a conduits sur ses pas,
De la France incertaine ont reconnu le maître;
Tout leur camp réuni le croit digne de l'être.
Ces braves chevaliers, les Givrys, les d'Aumonts,
Les grands Montmorencys, les Sancys, les Crillons,
Lui jurent de le suivre aux deux bouts de la terre :
Moins faits pour disputer que formés pour la guerre,
Fidèles à leur Dieu, fidèles à leurs lois,
C'est l'honneur qui leur parle; ils marchent à sa voix.

« Mes amis, dit Bourbon, c'est vous dont le courage
Des héros de mon sang me rendra l'héritage :
Les pairs, et l'huile sainte, et le sacre des rois,
Font les pompes du trône, et ne font pas mes droits.
C'est sur un bouclier qu'on vit vos premiers maîtres
Recevoir les serments de vos braves ancêtres.
Le champ de la victoire est le temple où vos mains
Doivent aux nations donner leurs souverains. »

C'est ainsi qu'il s'explique; et bientôt il s'apprête
A mériter son trône en marchant à leur tête.

VARIANTES DU CHANT V.

Vers 81 :

Les enfers sont émus de ces accents funèbres;
Un monstre en ce moment sort du fond des ténèbres,
Monstre qui de l'abîme et de ses noirs démons
Réunit dans son sein la rage et les poisons;
Cet enfant de la nuit, fécond en artifices,
Sait ternir les vertus, sait embellir les vices,
Sait donner, par l'éclat de ses pinceaux trompeurs,
Aux forfaits les plus grands les plus vives couleurs.
C'est lui qui, sous la cendre et couvert du cilice,
Saintement aux mortels enseigne l'injustice.
Toujours il revêtait, etc.

Vers 97 :

Voilà comme à nos yeux, trop faibles que nous sommes,
Souvent les scélérats ressemblent aux grands hommes.
On ne distingue point le vrai zèle et le faux;
Comme la vérité, l'erreur a ses héros.
Le fanatique impie et le chrétien sincère
Sont marqués quelquefois du même caractère.
Mayenne, dont les yeux, etc.

Vers 225 :

Là sont les instruments de ces sombres mystères,
Des métaux constellés, d'inconnus caractères,
Des vases pleins de sang, et de serpents affreux.
Le prêtre de ce temple est un de ces Hébreux
Qui, proscrits sur la terre et citoyens du monde,
Vont porter en tous lieux leur misère profonde,
Et d'un antique amas de superstitions
Ont rempli de tout temps toutes les nations.
Aux magiques accents, etc.

Vers 379 :

Insensés qu'ils étaient! ils ne découvraient pas
Les abîmes profonds qu'ils creusaient sous leurs pas;
Ils devaient bien plutôt, prévoyant leurs misères,
Changer ce vain triomphe en des larmes amères.
Ce vainqueur, ce héros qu'ils osaient défier,
Henri, du haut du trône allait les foudroyer.
Le sceptre, dans sa main rendu plus redoutable,
Annonce à ces mutins leur perte inévitable.
Devant lui tous les chefs ont fléchi les genoux,
Pour leur roi légitime ils l'ont reconnu tous;
Et, certains désormais du destin de la guerre,
Ils jurent de le suivre aux deux bouts de la terre.

CHANT SIXIÈME[1].

Argument. — Après la mort de Henri III, les états de la Ligue s'assemblent dans Paris pour choisir un roi. Tandis qu'ils sont occupés de leurs délibérations, Henri IV livre un assaut à la ville; l'assemblée des états se sépare; ceux qui la composaient vont combattre sur les remparts; description de ce combat. Apparition de saint Louis à Henri IV.

C'est un usage antique, et sacré parmi nous,
Quand la mort sur le trône étend ses rudes coups,
Et que du sang des rois, si cher à la patrie,
Dans ses derniers canaux la source s'est tarie,
Le peuple au même instant rentre en ses premiers droits;
Il peut choisir un maître, il peut changer ses lois :
Les états assemblés, organes de la France,
Nomment un souverain, limitent sa puissance.
Ainsi de nos aïeux les augustes décrets
Au rang de Charlemagne ont placé les Capets.
La Ligue audacieuse, inquiète, aveuglée,
Ose de ces états ordonner l'assemblée,
Et croit avoir acquis par un assassinat
Le droit d'élire un maître et de changer l'État.

1. Le sixième et le septième chant sont ceux où M. de Voltaire a fait le plus de changements. Celui qui était le sixième dans la première édition de 1723 est le septième dans l'édition de Londres, in-4°, et dans les autres qui l'ont suivie; et le commencement de ce chant est tiré du chant neuvième de l'édition de 1723.

Comme on a plus d'égard, dans un poëme épique, à l'ordonnance du dessein qu'à la chronologie, on a placé immédiatement après la mort de Henri III les états de Paris, qui ne se tinrent effectivement que quatre ans après.

Selon la vérité de l'histoire, Henri le Grand assiégea Paris quelque temps après la bataille d'Ivry, en 1590, au mois d'avril. Le duc de Parme lui en fit lever le siége au mois de septembre. La Ligue, longtemps après, en 1593, assembla les états pour élire un roi à la place du cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X, et qui était mort depuis deux ans et demi; et, la même année 1593, au mois de juillet, le roi fit son abjuration dans Saint-Denis, et n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594.

De tous ces événements on a supprimé l'arrivée du duc de Parme et le prétendu règne de Charles, cardinal de Bourbon. Il est aisé de s'apercevoir que faire paraître le duc de Parme sur la scène eût été diminuer la gloire de Henri IV, le héros du poëme, et agir précisément contre le but de l'ouvrage, ce qui serait une faute impardonnable.

A l'égard du cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de blesser l'unité, si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture, tel que ce cardinal : il serait aussi inutile dans le poëme qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot, on passe sous silence le duc de Parme, parce qu'il était trop grand, et le cardinal de Bourbon, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le siége, parce que, si on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu

Ils pensaient, à l'abri d'un trône imaginaire,
Mieux repousser Bourbon, mieux tromper le vulgaire.
Ils croyaient qu'un monarque unirait leurs desseins;
Que sous ce nom sacré leurs droits seraient plus saints;
Qu'injustement élu, c'était beaucoup de l'être;
Et qu'enfin, quel qu'il soit, le Français veut un maître.

Bientôt à ce conseil accourent à grand bruit
Tous ces chefs obstinés qu'un fol orgueil conduit :
Les Lorrains, les Nemours, des prêtres en furie,
L'ambassadeur de Rome, et celui d'Ibérie.
Ils marchent vers le Louvre, où, par un nouveau choix,
Ils allaient insulter aux mânes de nos rois.
Le luxe, toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états tyranniques.
Là ne parurent point ces princes, ces seigneurs,
De nos antiques pairs augustes successeurs,
Qui, près des rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus ont encor l'apparence
Là, de nos parlements les sages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés;
On n'y vit point des lis l'appareil ordinaire :
Le Louvre est étonné de sa pompe étrangère.
Là, le légat de Rome est d'un siége honoré;
Près de lui, pour Mayenne, un dais est préparé.

les mêmes occasions de mettre dans leur jour les vertus du héros; on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés, ni le faire aussitôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs les états de Paris ne sont point du nombre des événements qu'on ne peut déranger de leur point chronologique; la poésie permet la transposition de tous les faits qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, et qui n'ont entre eux aucune liaison nécessaire. Par exemple, je pouvais, sans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Estrées du vivant de Henri III, parce que la vie et la mort de Henri III n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées. Les états de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siége de Paris; ce sont deux événements absolument indépendants l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet; on n'y prit nulle résolution; ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti; le hasard aurait pu les assembler avant le siége comme après, et ils sont bien mieux placés avant le siége dans le poëme; de plus, il faut considérer qu'un poëme épique n'est pas une histoire : on ne saurait trop présenter cette règle aux lecteurs qui n'en seraient pas instruits :

Loin ces rimeurs craintifs, dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique;
Qui, chantant d'un héros les progrès éclatants,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps.
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Dôle, il faut que Lille soit rendue,
Et que leur vers, exact ainsi que Mézeray;
Ait fait tomber déjà les remparts de Courtray,

Boileau, *Art. poét.*, chant II.

Sous ce dais on lisait ces mots épouvantables :
« Rois, qui jugez la terre, et dont les mains coupables
Osent tout entreprendre et ne rien épargner,
Que la mort de Valois vous apprenne à régner! »

On s'assemble, et déjà les partis, les cabales,
Font retentir ces lieux de leurs voix infernales.
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, des faveurs de Rome esclave ambitieux,
S'adresse au légat seul, et devant lui déclare
Qu'il est temps que les lis rampent sous la tiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Ce monument[1] affreux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, mais qu'elle même abhorre,
Qui venge les autels et qui les déshonore,
Qui, tout couvert de sang, de flammes entouré,
Égorge les mortels avec un fer sacré :
Comme si nous vivions dans ces temps déplorables.
Où la terre adorait des dieux impitoyables,
Que des prêtres menteurs, encor plus inhumains,
Se vantaient d'apaiser par le sang des humains!

Celui-ci, corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie.

Mais un parti puissant, d'une commune voix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
Ce rang manquait encore à sa vaste puissance;
Et de ses vœux hardis l'orgueilleuse espérance
Dévorait en secret, dans le fond de son cœur,
De ce grand nom de roi le dangereux honneur.

Soudain Potier[2] se lève, et demande audience.
Sa rigide vertu faisait son éloquence.
Dans ce temps malheureux, par le crime infecté,
Potier fut toujours juste, et pourtant respecté.
Souvent on l'avait vu, par sa mâle constance,
De leurs emportements réprimer la licence,
Et, conservant sur eux sa vieille autorité,
Leur montrer la justice avec impunité.
Il élève sa voix; on murmure, on s'empresse,
On l'entoure, on l'écoute, et le tumulte cesse.
Ainsi, dans un vaisseau qu'ont agité les flots,

1. L'inquisition, que les ducs de Guise voulurent établir en France.
2. Potier de Blancménil, président du parlement, dont il est question dans les quatrième et cinquième chants.
Il demanda publiquement au duc de Mayenne la permission de se retirer vers Henri IV. « Je vous regarderai toute ma vie comme mon bienfaiteur, lui dit-il, mais je ne puis vous regarder comme mon maître. »

Quand l'air n'est plus frappé des cris des matelots,
On n'entend que le bruit de la proue écumante,
Qui fend, d'un cours heureux, la mer obéissante.
Tel paraissait Potier dictant ses justes lois,
Et la confusion se taisait à sa voix.

« Vous destinez, dit-il, Mayenne au rang suprême :
Je conçois votre erreur, je l'excuse moi-même.
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
Et je le choisirais si je pouvais choisir.
Mais nous avons nos lois, et ce héros insigne,
S'il prétend à l'empire, en est dès lors indigne. »

Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain
Avec tout l'appareil qui suit un souverain.
Potier le voit entrer sans changer de visage :
« Oui, prince, poursuit-il d'un ton plein de courage,
Je vous estime assez pour oser contre vous
Vous adresser ma voix pour la France et pour nous.
En vain nous prétendons le droit d'élire un maître :
La France a des Bourbons; et Dieu vous a fait naître
Près de l'auguste rang qu'ils doivent occuper,
Pour soutenir leur trône, et non pour l'usurper.
Guise, du sein des morts, n'a plus rien à prétendre;
Le sang d'un souverain doit suffire à sa cendre :
S'il mourut par un crime, un crime l'a vengé.
Changez avec l'État, que le ciel a changé :
Périsse avec Valois votre juste colère!
Bourbon n'a point versé le sang de votre frère.
Le ciel, le juste ciel, qui vous chérit tous deux,
Pour vous rendre ennemis vous fit trop vertueux.
Mais j'entends le murmure et la clameur publique;
J'entends ces noms affreux de relaps, d'hérétique :
Je vois d'un zèle faux nos prêtres emportés,
Qui, le fer à la main.... Malheureux, arrêtez!
Quelle loi, quel exemple, ou plutôt quelle rage
Peut à l'oint du Seigneur arracher votre hommage?
Le fils de saint Louis, parjure à ses serments,
Vient-il de ses autels briser les fondements?
Aux pieds de nos autels il demande à s'instruire;
Il aime, il suit les lois dont vous bravez l'empire;
Il sait dans toute secte honorer les vertus,
Respecter votre culte, et même vos abus.
Il laisse au Dieu vivant, qui voit ce que nous sommes,
Le soin que vous prenez de condamner les hommes.
Comme un roi, comme un père, il vient vous gouverner;
Et, plus chrétien que vous, il vient vous pardonner.
Tout est libre avec lui; lui seul ne peut-il l'être?

Quel droit vous a rendus juges de notre maître?
Infidèles pasteurs, indignes citoyens,
Que vous ressemblez mal à ces premiers chrétiens,
Qui, bravant tous ces dieux de métal ou de plâtre,
Marchaient sans murmurer sous un maître idolâtre,
Expiraient sans se plaindre, et sur les échafauds,
Sanglants, percés de coups, bénissaient leurs bourreaux!
Eux seuls étaient chrétiens, je n'en connais point d'autres;
Ils mouraient pour leurs rois, vous massacrez les vôtres :
Et Dieu, que vous peignez implacable et jaloux,
S'il aime à se venger, barbares, c'est de vous. »

A ce hardi discours aucun n'osait répondre;
Par des traits trop puissants ils se sentaient confondre;
Ils repoussaient en vain de leur cœur irrité
Cet effroi qu'aux méchants donne la vérité;
Le dépit et la crainte agitaient leurs pensées;
Quand soudain mille voix, jusqu'au ciel élancées,
Font partout retentir avec un bruit confus :
« Aux armes, citoyens, ou nous sommes perdus! »

Les nuages épais que formait la poussière
Du soleil dans les champs dérobaient la lumière.
Des tambours, des clairons, le son rempli d'horreur
De la mort qui les suit était l'avant-coureur.
Tels des antres du Nord échappés sur la terre,
Précédés par les vents, et suivis du tonnerre,
D'un tourbillon de poudre obscurcissant les airs,
Les orages fougueux parcourent l'univers.

C'était du grand Henri la redoutable armée,
Qui, lasse du repos, et de sang affamée,
Faisait entendre au loin ses formidables cris,
Remplissait la campagne, et marchait vers Paris.

Bourbon n'employait point ces moments salutaires
A rendre au dernier roi les honneurs ordinaires,
A parer son tombeau de ces titres brillants
Que reçoivent les morts de l'orgueil des vivants;
Ses mains ne chargeaient point ces rives désolées
De l'appareil pompeux de ces vains mausolées,
Par qui, malgré l'injure et des temps et du sort,
La vanité des grands triomphe de la mort :
Il voulait à Valois, dans la demeure sombre,
Envoyer des tributs plus dignes de son ombre,
Punir ses assassins, vaincre ses ennemis,
Et rendre heureux son peuple, après l'avoir soumis.

Au bruit inopiné des assauts qu'il prépare,

Des états consternés le conseil se sépare.
Mayenne au même instant court au haut des remparts;
Le soldat rassemblé vole à ses étendards :
Il insulte à grands cris le héros qui s'avance.
Tout est prêt pour l'attaque, et tout pour la défense.

Paris n'était point tel, en ces temps orageux,
Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
Cent forts, qu'avaient bâtis la fureur et la crainte,
Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
Ces faubourgs, aujourd'hui si pompeux et si grands,
Que la main de la Paix tient ouverts en tout temps,
D'une immense cité superbes avenues,
Où nos palais dorés se perdent dans les nues,
Étaient de longs hameaux d'un rempart entourés,
Par un fossé profond de Paris séparés.
Du côté du levant bientôt Bourbon s'avance.
Le voilà qui s'approche, et la Mort le devance.
Le fer avec le feu vole de toutes parts
Des mains des assiégeants et du haut des remparts.
Ces remparts menaçants, leurs tours, et leurs ouvrages,
S'écroulent sous les traits de ces brûlants orages;
On voit les bataillons rompus et renversés,
Et loin d'eux dans les champs leurs membres dispersés.
Ce que le fer atteint tombe réduit en poudre,
Et chacun des partis combat avec la foudre.

Jadis avec moins d'art, au milieu des combats,
Les malheureux mortels avançaient leur trépas;
Avec moins d'appareil ils volaient au carnage,
Et le fer dans leurs mains suffisait à leur rage.
De leurs cruels enfants l'effort industrieux
A dérobé le feu qui brûle dans les cieux.
On entendait gronder ces bombes effroyables[1],
Des troubles de la Flandre enfants abominables.
Dans ces globes d'airain le salpêtre enflammé
Vole avec la prison qui le tient renfermé;
Il la brise, et la mort en sort avec furie.

Avec plus d'art encore, et plus de barbarie,
Dans des antres profonds on a su renfermer
Des foudres souterrains, tout prêts à s'allumer.
Sous un chemin trompeur, où, volant au carnage,
Le soldat valeureux se fie à son courage,

1. C'est dans les guerres de Flandre, sous Philippe II, qu'un ingénieur italien fit usage des bombes pour la première fois. Presque tous nos arts sont dus aux Italiens.

On voit en un instant des abîmes ouverts,
De noirs torrents de soufre épandus dans les airs,
Des bataillons entiers par ce nouveau tonnerre
Emportés, déchirés, engloutis sous la terre.
Ce sont là les dangers où Bourbon va s'offrir;
C'est par là qu'à son trône il brûle de courir.
Ses guerriers avec lui dédaignent ces tempêtes;
L'enfer est sous leurs pas, la foudre est sur leurs têtes :
Mais la gloire à leurs yeux vole à côté du roi;
Ils ne regardent qu'elle, et marchent sans effroi.

Mornay, parmi les flots de ce torrent rapide,
S'avance d'un pas grave et non moins intrépide :
Incapable à la fois de crainte et de fureur,
Sourd au bruit des canons, calme au sein de l'horreur,
D'un œil ferme et stoïque il regarde la guerre
Comme un fléau du ciel, affreux, mais nécessaire.
Il marche en philosophe où l'honneur le conduit,
Condamne les combats, plaint son maître, et le suit.

Ils descendent enfin dans ce chemin terrible,
Qu'un glacis teint de sang rendait inaccessible.
C'est là que le danger ranime leurs efforts :
Ils comblent les fossés de fascines, de morts;
Sur ces morts entassés ils marchent, ils s'avancent;
D'un cours précipité sur la brèche ils s'élancent.
Armé d'un fer sanglant, couvert d'un bouclier,
Henri vole à leur tête, et monte le premier.
Il monte : il a déjà, de ses mains triomphantes,
Arboré de ses lis les enseignes flottantes.
Les ligueurs, devant lui, demeurent pleins d'effroi :
Ils semblaient respecter leur vainqueur et leur roi.
Ils cédaient, mais Mayenne à l'instant les ranime :
Il leur montre l'exemple, il les rappelle au crime;
Leurs bataillons serrés pressent de toutes parts
Ce roi dont ils n'osaient soutenir les regards.
Sur le mur, avec eux, la Discorde cruelle
Se baigne dans le sang que l'on verse pour elle.
Le soldat à son gré, sur ce funeste mur,
Combattant de plus près, porte un trépas plus sûr.
Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre,
Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre;
Un farouche silence, enfant de la fureur,
A ces bruyants éclats succède avec horreur.
D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
On saisit, on reprend, par un contraire effort,
Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.

Dans ses fatales mains la victoire incertaine
Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
Les assiégeants surpris sont partout renversés,
Cent fois victorieux, et cent fois terrassés;
Pareils à l'Océan poussé par les orages,
Qui couvre à chaque instant et qui fuit ses rivages.

Jamais le roi, jamais son illustre rival,
N'avaient été si grands qu'en cet assaut fatal :
Chacun d'eux, au milieu du sang et du carnage,
Maître de son esprit, maître de son courage,
Dispose, ordonne, agit, voit tout en même temps,
Et conduit d'un coup d'œil ces affreux mouvements.

Cependant des Anglais la formidable élite,
Par le vaillant Essex à cet assaut conduite,
Marchait sous nos drapeaux pour la première fois,
Et semblait s'étonner de servir sous nos rois.
Ils viennent soutenir l'honneur de leur patrie,
Orgueilleux de combattre, et de donner leur vie
Sur ces mêmes remparts et dans ces mêmes lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Essex monte à la brèche où combattait d'Aumale;
Tous deux jeunes, brillants, pleins d'une ardeur égale,
Tels qu'aux remparts de Troie on peint les demi-dieux.
Leurs amis, tout sanglants, sont en foule autour d'eux :
Français, Anglais, Lorrains, que la fureur assemble,
Avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble.

Ange, qui conduisiez leur fureur et leur bras,
Ange exterminateur, âme de ces combats,
De quel héros enfin prîtes-vous la querelle?
Pour qui pencha des cieux la balance éternelle?
Longtemps Bourbon, Mayenne, Essex, et son rival,
Assiégeants, assiégés, font un carnage égal.
Le parti le plus juste eut enfin l'avantage :
Enfin Bourbon l'emporte, il se fait un passage;
Les ligueurs fatigués ne lui résistent plus;
Ils quittent les remparts, ils tombent éperdus.

Comme on voit un torrent, du haut des Pyrénées,
Menacer des vallons les nymphes consternées;
Les digues qu'on oppose à ses flots orageux
Soutiennent quelque temps son choc impétueux;
Mais bientôt, renversant sa barrière impuissante,
Il porte au loin le bruit, la mort, et l'épouvante;
Déracine, en passant, ces chênes orgueilleux
Qui bravaient les hivers, et qui touchaient les cieux;
Détache les rochers du penchant des montagnes,

Et poursuit les troupeaux fuyant dans les campagnes :
Tel Bourbon descendait à pas précipités
Du haut des murs fumants qu'il avait emportés;
Tel, d'un bras foudroyant fondant sur les rebelles,
Il moissonne en courant leurs troupes criminelles.
Les Seize, avec effroi, fuyaient ce bras vengeur,
Égarés, confondus, dispersés par la peur.

Mayenne ordonne enfin que l'on ouvre les portes :
Il rentre dans Paris, suivi de ses cohortes.
Les vainqueurs furieux, les flambeaux à la main,
Dans les faubourgs sanglants se répandent soudain.
Du soldat effréné la valeur tourne en rage;
Il livre tout au fer, aux flammes, au pillage.
Henri ne les voit point; son vol impétueux
Poursuivait l'ennemi fuyant devant ses yeux.
Sa victoire l'enflamme, et sa valeur l'emporte;
Il franchit les faubourgs, il s'avance à la porte :
« Compagnons, apportez et le fer et les feux,
Venez, volez, montez sur ces murs orgueilleux. »

Comme il parlait ainsi, du profond d'une nue
Un fantôme éclatant se présente à sa vue :
Son corps majestueux, maître des éléments,
Descendait vers Bourbon sur les ailes des vents :
De la Divinité les vives étincelles
Étalaient sur son front des beautés immortelles;
Ses yeux semblaient remplis de tendresse et d'horreur :
« Arrête, cria-t-il, trop malheureux vainqueur!
Tu vas abandonner aux flammes, au pillage,
De cent rois tes aïeux l'immortel héritage,
Ravager ton pays, mes temples, tes trésors,
Égorger tes sujets, et régner sur des morts :
Arrête!... » A ces accents, plus forts que le tonnerre,
Le soldat s'épouvante, il embrasse la terre,
Il quitte le pillage. Henri, plein de l'ardeur
Que le combat encore enflammait dans son cœur,
Semblable à l'Océan qui s'apaise et qui gronde :
« O fatal habitant de l'invisible monde!
Que viens-tu m'annoncer dans ce séjour d'horreur? »
Alors il entendit ces mots pleins de douceur :
« Je suis cet heureux roi que la France révère,
Le père des Bourbons, ton protecteur, ton père;
Ce Louis qui jadis combattit comme toi,
Ce Louis dont ton cœur a négligé la foi,
Ce Louis qui te plaint, qui t'admire, et qui t'aime.
Dieu sur ton trône un jour te conduira lui-même;
Dans Paris, ô mon fils! tu rentreras vainqueur,

Pour prix de ta clémence, et non de ta valeur.
C'est Dieu qui t'en instruit, et c'est Dieu qui m'envoie. »
Le héros, à ces mots, verse des pleurs de joie.
La paix a dans son cœur étouffé son courroux :
Il s'écrie, il soupire, il adore à genoux.
D'une divine horreur son âme est pénétrée :
Trois fois il tend les bras à cette ombre sacrée;
Trois fois son père échappe à ses embrassements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.

Du faîte cependant de ce mur formidable,
Tous les ligueurs armés, tout un peuple innombrable,
Étrangers et Français, chefs, citoyens, soldats,
Font pleuvoir sur le roi le fer et le trépas.
La vertu du Très-Haut brille autour de sa tête,
Et des traits qu'on lui lance écarte la tempête.
Il vit alors, il vit de quel affreux danger
Le père des Bourbons venait le dégager.
Il contemplait Paris d'un œil triste et tranquille :
« Français! s'écria-t-il, et toi, fatale ville,
Citoyens malheureux, peuple faible et sans foi,
Jusqu'à quand voulez-vous combattre votre roi? »

Alors, ainsi que l'astre auteur de la lumière,
Après avoir rempli sa brûlante carrière,
Au bord de l'horizon brille d'un feu plus doux,
Et, plus grand à nos yeux, paraît fuir loin de nous,
Loin des murs de Paris le héros se retire,
Le cœur plein du saint roi, plein du Dieu qui l'inspire.
Il marche vers Vincenne, où Louis autrefois,
Au pied d'un chêne assis, dicta ses justes lois.
Que vous êtes changé, séjour jadis aimable!
Vincenne [1], tu n'es plus qu'un donjon détestable,
Qu'une prison d'État, qu'un lieu de désespoir,
Où tombent si souvent du faîte du pouvoir
Ces ministres, ces grands, qui tonnent sur nos têtes,
Qui vivent à la cour au milieu des tempêtes;
Oppresseurs, opprimés, fiers, humbles tour à tour,
Tantôt l'horreur du peuple, et tantôt leur amour.
Bientôt de l'occident, où se forment les ombres,
La nuit vint sur Paris porter ses voiles sombres,
Et cacher aux mortels, en ce sanglant séjour,
Ces morts et ces combats qu'avait vus l'œil du jour.

1. On sait combien d'illustres prisonniers d'État les cardinaux de Richelieu et Mazarin firent enfermer à Vincennes. Lorsqu'on travaillait à *la Henriade*, le secrétaire d'Etat Le Blanc était prisonnier dans ce château, et il y fit ensuite enfermer ses ennemis.

VARIANTES DU CHANT VI.

Vers 12 :

Ose de ces états demander l'assemblée.
Partout on entendait cette fatale voix,
Que le peuple en tout temps est souverain des rois.
Ces maximes alors, en malheurs si fécondes,
Jetaient dans les esprits des racines profondes.
On voit de tous côtés s'assembler à grand bruit
Ces ligueurs obstinés qu'un fol orgueil conduit.
Le luxe, toujours né des misères publiques,
Prépare avec éclat ces états chimériques.
  Là ne parurent point les princes, les seigneurs,
De nos antiques pairs augustes successeurs,
Qui, près des rois assis, nés juges de la France,
Du pouvoir qu'ils n'ont plus conservent l'apparence.
Là, de nos parlements les sages députés
Ne défendirent point nos faibles libertés.
Les lis n'ornèrent point ce tribunal impie;
Sous un dais étranger l'ambition hardie,
Au milieu des Lorrains renversait à ses pieds
Des indignes Français les fronts humiliés.
Dans ces lieux étonnés Rome et Madrid commandent.
Cent conseils opposés de tous côtés s'entendent;
Le bandeau de l'erreur aveugle tous les yeux.
L'un, de la cour de Rome esclave ambitieux,
Aux états assemblés insolemment déclare
Qu'il est temps que les lis rampent sous la tiare;
Qu'on érige à Paris ce sanglant tribunal,
Monument odieux du pouvoir monacal,
Que l'Espagne a reçu, que l'univers abhorre,
Qui venge les autels, et qui les déshonore;

Il manque ici deux vers.

Celui-ci, corrompu par l'or de l'Ibérie,
A l'Espagnol qu'il hait veut vendre sa patrie;
L'autre, plus emporté, mais moins lâche en son choix,
Plaçait déjà Mayenne au trône de nos rois.
  Soudain Daubray se lève, et demande audience.
Chacun, à son aspect, garde un morne silence;
Parmi ce peuple lâche et du crime infecté,
Daubray fut toujours juste, et pourtant respecté;
Souvent on l'avait vu, par sa mâle éloquence,
De leurs emportements réprimer la licence.
Une noble colère éclate dans ses yeux.
  « Lorsque j'ai vu, dit-il, assemblés en ces lieux
Les soutiens de l'Église et nos chefs les plus braves,
J'ai cru voir des Français, et non point des esclaves.
Quoi! sous un joug honteux prompts à nous avilir,
Ne disputez-vous donc que l'honneur de servir?
Ah! si de sept cents ans les droits héréditaires

N'ont pu placer Bourbon dans le rang de ses pères;
Si, tant de fois vaincus et toujours moins soumis,
Nous comptons les Capets parmi nos ennemis;
Si le joug de Henri nous semble un joug trop rude
Pourquoi faut-il si loin chercher la servitude,
Et rejeter nos rois pour aller à genoux
Attendre qu'un tyran daigne régner sur nous?
Pour vous, qui destinez Mayenne au rang suprême
Je conçois votre erreur, et l'excuse moi-même;
Mayenne a des vertus qu'on ne peut trop chérir;
Et je le choisirais si je pouvais choisir.
Mais nous avons des lois; et ce héros insigne,
S'il veut monter au trône, en est dès lors indigne. »
Comme il disait ces mots, Mayenne entre soudain
Avec l'éclat pompeux qui suit un souverain.
Daubray le voit entrer, etc.

Dès l'édition de 1728, Voltaire substitua Potier à Daubray; c'est aussi dans l'édition de 1728 qu'au lieu de *morne silence*, on lit *profond silence*. Enfin c'est encore de 1728 que date la transposition, dans le chant VI, de la tenue des états, qui faisait précédemment partie du chant IX.

Vers 152 :

Qui, lasse du repos et de sang affamée,
Venait, d'un sang rebelle inondant nos sillons,
Aux champs parisiens planter ses pavillons;
Ces lions déchaînés, avides de carnage,
N'attendent que l'assaut, la prise, le pillage.
Le fer vengeur est prêt, les feux sont allumés;
Bientôt ces murs fameux détruits et consumés,
Cachant sous leurs débris le crime et l'innocence,
Vont être un grand exemple au reste de la France.
Mais, d'un peuple barbare ennemi généreux,
Henri retient ses traits déjà tournés sur eux.
Il voulait les sauver de leur propre furie :
Haï de ses sujets, il aimait sa patrie.
Armé pour les punir, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient le perdre; il voulait les gagner.
Heureux si sa bonté, etc.

Vers 102 :

Le salpêtre, enfoncé dans ces globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase, et s'écarte soudain;
La mort en mille éclats en sort avec furie.

Vers 267 :

De la noblesse anglaise une nombreuse élite
Par le vaillant Essex en nos climats conduite,
Prête à nous secourir pour la première fois,
S'étonnait en marchant de servir sous nos rois.
Ils suivaient nos drapeaux dans les champs de Neustrie;
C'est là qu'ils soutenaient l'honneur de leur patrie,

Orgueilleux de combattre et de vaincre en des lieux
Où la Seine autrefois vit régner leurs aïeux.
Cependant s'avançaient, etc.

C'est en 1728 que l'auteur transposa ces vers, dans le chant VI, tels qu'ils sont aujourd'hui.

Vers 355. Au lieu de ce vers et des dix-huit qui le suivent, il y avait en 1728 :

Cependant la nuit vient; le héros dans la plaine
Suit Louis, qui s'envole aux chênes de Vincenne :
Vincenne, lieux sacrés, où Louis autrefois....

CHANT SEPTIÈME[1].

ARGUMENT. — Saint Louis transporte Henri IV en esprit au ciel et aux enfers, et lui fait voir, dans le palais des Destins, sa postérité, et les grands hommes que la France doit produire.

Du Dieu qui nous créa la clémence infinie,
Pour adoucir les maux de cette courte vie,
A placé parmi nous deux êtres bienfaisants,
De la terre à jamais aimables habitants,
Soutiens dans les travaux, trésors dans l'indigence :
L'un est le doux Sommeil, et l'autre est l'Espérance.
L'un, quand l'homme accablé sent de son faible corps
Les organes vaincus sans force et sans ressorts,
Vient par un calme heureux secourir la nature,
Et lui porter l'oubli des peines qu'elle endure;
L'autre anime nos cœurs, enflamme nos désirs,
Et, même en nous trompant, donne de vrais plaisirs.
Mais aux mortels chéris à qui le ciel l'envoie,
Elle n'inspire point une infidèle joie;
Elle apporte de Dieu la promesse et l'appui;
Elle est inébranlable et pure comme lui.

Louis près de Henri tous les deux les appelle :
« Approchez vers mon fils, venez, couple fidèle. »
Le Sommeil l'entendit de ses antres secrets :
Il marche mollement vers ces ombrages frais.

1. Le lecteur judicieux voit bien qu'on a été dans l'obligation indispensable de mettre dans un songe toute la fiction de ce septième chant, qui sans cela eût paru trop insoutenable dans notre religion. On a donc supposé (et la religion chrétienne le permet) que Dieu, qui nous donne toutes nos idées et le jour et la nuit, fait voir en songe à Henri IV les événements qu'il prépare à la France, et lui montre les secrets de sa providence sous des emblèmes allégoriques, ce qu'on expliquera plus au long dans le cours des remarques.

Les Vents, à son aspect, s'arrêtent en silence;
Les Songes fortunés, enfants de l'Espérance,
Voltigent vers le prince, et couvrent ce héros
D'olive et de lauriers, mêlés à leurs pavots.

Louis, en ce moment, prenant son diadème,
Sur le front du vainqueur il le posa lui-même :
« Règne, dit-il, triomphe, et sois en tout mon fils;
Tout l'espoir de ma race en toi seul est remis :
Mais le trône, ô Bourbon ! ne doit point te suffire;
Des présents de Louis le moindre est son empire.
C'est peu d'être un héros, un conquérant, un roi;
Si le ciel ne t'éclaire, il n'a rien fait pour toi.
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile,
Un dangereux éclat qui passe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit.
Je vais te découvrir un plus durable empire,
Pour te récompenser, bien moins que pour t'instruire.
Viens, obéis, suis-moi par de nouveaux chemins :
Vole au sein de Dieu même, et remplis tes destins. »

L'un et l'autre, à ces mots, dans un char de lumière,
Des cieux, en un moment, traversent la carrière.
Tels on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre, et diviser les airs;
Et telle s'éleva cette nue embrasée
Qui, dérobant aux yeux le maître d'Élisée,
Dans un céleste char, de flamme environné,
L'emporta loin des bords de ce globe étonné.

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé :
De lui partent sans fin des torrents de lumière;
Il donne, en se montrant, la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans,
A des mondes divers autour de lui flottants.
Ces astres, asservis à la loi qui les presse,
S'attirent dans leur course[1], et s'évitent sans cesse,
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au delà de leur cours, et loin dans cet espace

1. Que l'on admette ou non l'attraction de M. Newton, toujours demeure-t-il certain que les globes célestes, s'approchant et s'éloignant tour à tour, paraissent s'attirer et s'éviter.

Où la matière nage, et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre, et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

C'est là que le héros suit son céleste guide;
C'est là que sont formés tous ces esprits divers
Qui remplissent les corps et peuplent l'univers.
Là sont, après la mort, nos âmes replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées.

Un juge incorruptible y rassemble à ses pieds
Ces immortels esprits que son souffle a créés.
C'est cet Être infini qu'on sert et qu'on ignore :
Sous des noms différents le monde entier l'adore :
Du haut de l'empyrée il entend nos clameurs;
Il regarde en pitié ce long amas d'erreurs,
Ces portraits insensés que l'humaine ignorance
Fait avec piété de sa sagesse immense.

La Mort auprès de lui, fille affreuse du Temps,
De ce triste univers conduit les habitants :
Elle amène à la fois les bonzes, les brachmanes,
Du grand Confucius les disciples profanes,
Des antiques Persans les secrets successeurs,
De Zoroastre[1] encore aveugles sectateurs;
Les pâles habitants de ces froides contrées
Qu'assiégent de glaçons les mers hyperborées;
Ceux qui de l'Amérique habitent les forêts,
De l'erreur invincible innombrables sujets.
Le dervis étonné, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète.
Le bonze, avec des yeux sombres et pénitents,
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourments.

Éclairés à l'instant, ces morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence.
Dieu, qui voit à la fois, entend, et connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
Henri n'approcha point vers le trône invisible
D'où part à chaque instant ce jugement terrible,
Où Dieu prononce à tous ses arrêts éternels,
Qu'osent prévoir en vain tant d'orgueilleux mortels.
« Quelle est, disait Henri, s'interrogeant lui-même,

1. En Perse, les Guèbres ont une religion à part, qu'ils prétendent être la religion fondée par Zoroastre, et qui paraît moins folle que les autres superstitions humaines, puisqu'ils rendent un culte secret au soleil, comme à une image du Créateur.

Quelle est de Dieu sur eux la justice suprême ?
Ce Dieu les punit-il d'avoir fermé leurs yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux ?
Pourrait-il les juger, tel qu'un injuste maître,
Sur la loi des chrétiens, qu'ils n'avaient pu connaître ?
Non. Dieu nous a créés, Dieu nous veut sauver tous :
Partout il nous instruit, partout il parle à nous;
Il grave en tous les cœurs la loi de la nature,
Seule à jamais la même, et seule toujours pure.
Sur cette loi, sans doute, il juge les païens,
Et si leur cœur fut juste, ils ont été chrétiens. »

Tandis que du héros la raison confondue
Portait sur ce mystère une indiscrète vue,
Au pied du trône même une voix s'entendit;
Le ciel s'en ébranla, l'univers en frémit;
Ses accents ressemblaient à ceux de ce tonnerre,
Quand du mont Sinaï Dieu parlait à la terre.
Le cœur des immortels se tut pour l'écouter,
Et chaque astre en son cours alla le répéter.
« A ta faible raison garde-toi de te rendre :
Dieu t'a fait pour l'aimer, et non pour le comprendre.
Invisible à tes yeux, qu'il règne dans ton cœur;
Il confond l'injustice, il pardonne à l'erreur;
Mais il punit aussi toute erreur volontaire :
Mortel, ouvre les yeux quand son soleil t'éclaire. »

Henri dans ce moment, d'un vol précipité,
Est par un tourbillon dans l'espace emporté
Vers un séjour informe, aride, affreux, sauvage,
De l'antique chaos abominable image,
Impénétrable aux traits de ces soleils brillants,
Chefs-d'œuvre du Très-Haut, comme lui bienfaisants.
Sur cette terre horrible, et des anges haïe,
Dieu n'a point répandu le germe de la vie.
La Mort, l'affreuse Mort, et la Confusion,
Y semblent établir leur domination.
« Quelles clameurs, ô Dieu ! quels cris épouvantables !
Quels torrents de fumée ! et quels feux effroyables !
Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats !
Quels gouffres enflammés s'entr'ouvrent sous mes pas ! »

— O mon fils ! vous voyez les portes de l'abîme
Creusé par la Justice, habité par le Crime :
Suivez-moi, les chemins en sont toujours ouverts. »
Ils marchent aussitôt aux portes des enfers[1].

1. Les théologiens n'ont pas décidé comme un article de foi que l'en-

Là, gît la sombre Envie, à l'œil timide et louche,
Versant sur des lauriers les poisons de sa bouche;
Le jour blesse ses yeux, dans l'ombre étincelants :
Triste amante des morts, elle hait les vivants.
Elle aperçoit Henri, se détourne, et soupire.
Auprès d'elle est l'Orgueil, qui se plaît et s'admire;
La Faiblesse au teint pâle, aux regards abattus,
Tyran qui cède au crime et détruit les vertus;
L'Ambition sanglante, inquiète, égarée,
De trônes, de tombeaux, d'esclaves entourée;
La tendre Hypocrisie, aux yeux pleins de douceur
(Le ciel est dans ses yeux, l'enfer est dans son cœur);
Le faux Zèle étalant ses barbares maximes;
Et l'Intérêt enfin, père de tous les crimes.

Des mortels corrompus ces tyrans effrénés,
A l'aspect de Henri, paraissent consternés;
Ils ne l'ont jamais vu; jamais leur troupe impie
N'approcha de son âme, à la vertu nourrie :
« Quel mortel, disaient-ils, par ce juste conduit,
Vient nous persécuter dans l'éternelle nuit? »

Le héros, au milieu de ces esprits immondes,
S'avançait à pas lents sous ces voûtes profondes.
Louis guidait ses pas : « Ciel! qu'est-ce que je voi?
L'assassin de Valois! ce monstre devant moi!
Mon père, il tient encor ce couteau parricide
Dont le conseil des Seize arma sa main perfide :
Tandis que, dans Paris, tous ces prêtres cruels
Osent de son portrait souiller les saints autels,
Que la Ligue l'invoque, et que Rome le loue[1],
Ici, dans les tourments, l'enfer le désavoue.

— Mon fils, reprit Louis, de plus sévères lois
Poursuivent en ces lieux les princes et les rois.
Regardez ces tyrans, adorés dans leur vie :
Plus ils étaient puissants, plus Dieu les humilie.
Il punit les forfaits que leurs mains ont commis,
Ceux qu'ils n'ont point vengés, et ceux qu'ils ont permis.
La mort leur a ravi leurs grandeurs passagères,

fer fût au centre de la terre, ainsi qu'il l'était dans la théologie païenne. Quelques-uns l'ont placé dans le soleil : on l'a mis ici dans un globe destiné uniquement à cet usage.

1. Le parricide Jacques Clément fut loué à Rome dans la chaire, où l'on aurait dû prononcer l'oraison funèbre d'Henri III. On mit son portrait à Paris sur les autels, avec l'eucharistie. Le cardinal de Retz rapporte que le jour des Barricades, sous la minorité de Louis XIV, il vit un bourgeois portant un hausse-col sur lequel était gravé ce moine, avec ces mots : SAINT JACQUES CLÉMENT.

Ce faste, ces plaisirs, ces flatteurs mercenaires,
De qui la complaisance, avec dextérité,
A leurs yeux éblouis cachait la vérité.
La Vérité terrible ici fait leurs supplices :
Elle est devant leurs yeux, elle éclaire leurs vices.
Voyez comme à sa voix tremblent ces conquérants !
Héros aux yeux du peuple, aux yeux de Dieu tyrans;
Fléaux du monde entier, que leur fureur embrase,
La foudre qu'ils portaient à leur tour les écrase.
Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéants,
Sur un trône avili fantômes impuissants. »

Henri voit près des rois leurs insolents ministres :
Il remarque surtout ces conseillers sinistres,
Qui, des mœurs et des lois avares corrupteurs,
De Thémis et de Mars ont vendu les honneurs;
Qui mirent les premiers à d'indignes enchères
L'inestimable prix des vertus de nos pères.
Êtes-vous dans dans ces lieux, faibles et tendres cœurs,
Qui, livrés aux plaisirs, et couchés sur des fleurs,
Sans fiel et sans fierté couliez dans la paresse
Vos inutiles jours, filés dans la mollesse ?
Avec les scélérats seriez-vous confondus,
Vous, mortels bienfaisants, vous, amis des vertus,
Qui, par un seul moment de doute ou de faiblesse,
Avez séché le fruit de trente ans de sagesse ?

Le généreux Henri ne put cacher ses pleurs.
« Ah ! s'il est vrai, dit-il, qu'en ce séjour d'horreurs
La race des humains soit en foule engloutie[1],
Si les jours passagers d'une si triste vie
D'un éternel tourment sont suivis sans retour,
Ne vaudrait-il pas mieux ne voir jamais le jour ?
Heureux, s'ils expiraient dans le sein de leur mère !
Ou si ce Dieu du moins, ce grand Dieu si sévère,
A l'homme, hélas ! trop libre, avait daigné ravir
Le pouvoir dangereux de lui désobéir !

— Ne crois point, dit Louis, que ces tristes victimes

1. On compte plus de 950 millions d'hommes sur la terre; le nombre des catholiques va à 50 millions : si la vingtième partie est celle des élus, c'est beaucoup; donc il y a actuellement sur la terre 947 millions 500 mille hommes destinés aux peines éternelles de l'enfer. Et comme le genre humain se répare environ tous les vingt ans, mettez, l'un portant l'autre, les temps les plus peuplés avec les moins peuplés, il se trouve qu'à ne compter que 6000 ans depuis la création, il y a déjà 300 fois 947 millions de damnés. De plus, le peuple juif ayant été cent fois moins nombreux que le peuple catholique, cela augmente le nombre des damnés prodigieusement : ce calcul méritait bien les larmes de Henri IV.

Souffrent des châtiments qui surpassent leurs crimes,
Ni que ce juste Dieu, créateur des humains,
Se plaise à déchirer l'ouvrage de ses mains :
Non, s'il est infini, c'est dans ses récompenses :
Prodigue de ses dons, il borne ses vengeances.
Sur la terre, on le peint l'exemple des tyrans;
Mais ici c'est un père, il punit ses enfants;
Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
Il ne sait point punir des moments de faiblesse,
Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
Par des tourments affreux, éternels comme lui[1]. »

Il dit, et dans l'instant l'un et l'autre s'avance
Vers les lieux fortunés qu'habite l'Innocence.
Ce n'est plus des enfers l'affreuse obscurité,
C'est du jour le plus pur l'immortelle clarté.
Henri voit ces beaux lieux, et soudain, à leur vue,
Sent couler dans son âme une joie inconnue :
Les soins, les passions n'y troublent point les cœurs;
La volupté tranquille y répand ses douceurs.
Amour, en ces climats tout ressent ton empire :
Ce n'est point cet amour que la mollesse inspire;
C'est ce flambeau divin, ce feu saint et sacré,
Ce pur enfant des cieux sur la terre ignoré.
De lui seul à jamais tous les cœurs se remplissent;
Ils désirent sans cesse, et sans cesse ils jouissent,
Et goûtent, dans les feux d'une éternelle ardeur,
Des plaisirs sans regrets, du repos sans langueur.
Là, règnent les bons rois qu'ont produits tous les âges;
Là, sont les vrais héros; là, vivent les vrais sages;
Là, sur un trône d'or, Charlemagne et Clovis[2]
Veillent du haut des cieux sur l'empire des lis.
Les plus grands ennemis, les plus fiers adversaires,
Réunis dans ces lieux, n'y sont plus que des frères.
Le sage Louis douze[3], au milieu de ces rois,
S'élève comme un cèdre, et leur donne des lois.
Ce roi, qu'à nos aïeux donna le ciel propice,
Sur son trône avec lui fit asseoir la justice;
Il pardonna souvent; il régna sur les cœurs,
Et des yeux de son peuple il essuya les pleurs.

1. On peut entendre par cet endroit les fautes vénielles et le purgatoire. Les anciens eux-mêmes en admettaient un, et on le trouve expressément dans Virgile.

2. Il ne s'agit pas d'examiner dans un poëme si Clovis et Charlemagne, François Ier, Charles V, etc., sont des saints; il suffit qu'ils ont été de grands rois, et que dans notre religion on doit les supposer heureux, puisqu'ils sont morts en chrétiens.

3. Louis XII est le seul roi qui ait eu le surnom de Père du peuple.

D'Amboise[1] est à ses pieds, ce ministre fidèle
Qui seul aima la France, et fut seul aimé d'elle;
Tendre ami de son maître, et qui, dans ce haut rang,
Ne souilla point ses mains de rapine et de sang.
O jours! ô mœurs! ô temps d'éternelle mémoire!
Le peuple était heureux, le roi couvert de gloire :
De ses aimables lois chacun goûtait les fruits.
Revenez, heureux temps, sous un autre Louis!

Plus loin sont ces guerriers prodigues de leur vie,
Qu'enflamma leur devoir, et non pas leur furie;
La Trimouille[2], Clisson, Montmorency, de Foix[3],
Guesclin[4], le destructeur et le vengeur des rois,
Le vertueux Bayard[5], et vous, brave amazone[6],
La honte des Anglais, et le soutien du trône.

1. « Sur ces entrefaites mourut Georges d'Amboise, qui fut justement aimé de la France et de son maître, parce qu'il les aimait tous deux également. » (Mézeray, *Grande Histoire.*)

2. Parmi plusieurs grands hommes de ce nom on a eu ici en vue Guy de La Trimouille, surnommé le Vaillant, qui portait l'oriflamme, et qui refusa l'épée de connétable sous Charles VI.

Clisson (le connétable de), sous Charles VI.

Montmorency. Il faudrait un volume pour spécifier les services rendus à l'Etat par cette maison.

3. Gaston de Foix, duc de Nemours, neveu de Louis XII, fut tué de quatorze coups à la célèbre bataille de Ravenne, qu'il avait gagnée. Dans quelques éditions on lisait Dunois.

4. Guesclin (le connétable du). Il sauva la France sous Charles V, conquit la Castille, mit Henri de Transtamare sur le trône de Pierre le Cruel, et fut connétable de France et de Castille.

5. Bayard (Pierre du Terrail, surnommé le Chevalier sans peur et sans reproche). Il arma François I[er] chevalier à la bataille de Marignan; il fut tué en 1523, à la retraite de Rebec, en Italie.

6. Jeanne d'Arc, connue sous le nom de la Pucelle d'Orléans, servante d'hôtellerie, née au village de Domremy-sur-Meuse, qui, se trouvant une force de corps et une hardiesse au-dessus de son sexe, fut employée par le comte de Dunois pour rétablir les affaires de Charles VII. Elle fut prise dans une sortie à Compiègne, en 1430, conduite à Rouen, jugée comme sorcière par un tribunal ecclésiastique, également ignorant et barbare, et brûlée par les Anglais, qui auraient dû honorer son courage.

Voici ce qu'on a écrit de plus raisonnable sur la Pucelle d'Orléans : c'est Monstrelet, auteur contemporain, qui parle :

« En l'an 1428, vint devers le roi Charles de France, à Chinon, où il se tenoit, une pucelle, jeune fille de vingt ans, nommée Jeanne, laquelle étoit vêtue et habillée en guise d'homme, et étoit des parties entre Bourgogne et Lorraine, d'une ville nommée Droimi, à présent Domremy, assez près de Vaucouleur; laquelle pucelle Jeanne fut grand espace de temps chambrière en une hôtellerie, et étoit hardie de chevaucher chevaux, les mener boire, et faire telles autres apertises et habiletés que jeunes filles n'ont point accoutumé de faire; et fut mise à voye, et envoyée devers le roi, par un chevalier nommé messire Roger de Baudrencourt, capitaine, de par le roi, de Vaucouleur, etc. »

On sait comment on se servit de cette fille pour ranimer le courage des Français, qui avaient besoin d'un miracle : il suffit qu'on l'ait crue envoyée de Dieu, pour qu'un poëte soit en droit de la placer dans le ciel avec les héros. Mézeray dit tout bonnement que saint Michel, le prince

« Ces héros, dit Louis, que tu vois dans les cieux,
Comme toi de la terre ont ébloui les yeux;
La vertu comme à toi, mon fils, leur était chère :
Mais, enfants de l'Église, ils ont chéri leur mère;
Leur cœur simple et docile aimait la vérité;
Leur culte était le mien : pourquoi l'as-tu quitté ? »

Comme il disait ces mots d'une voix gémissante,
Le palais des Destins devant lui se présente :
Il fait marcher son fils vers ces sacrés remparts,
Et cent portes d'airain s'ouvrent à ses regards.

Le Temps, d'une aile prompte et d'un vol insensible,
Fuit et revient sans cesse à ce palais terrible;
Et de là sur la terre il verse à pleines mains
Et les biens et les maux destinés aux humains.
Sur un autel de fer, un livre inexplicable
Contient de l'avenir l'histoire irrévocable :
La main de l'Éternel y marqua nos désirs,
Et nos chagrins cruels, et nos faibles plaisirs.
On voit la Liberté, cette esclave si fière,
Par d'invisibles nœuds en ces lieux prisonnière :
Sous un joug inconnu, que rien ne peut briser,
Dieu sait l'assujettir sans la tyranniser;
À ses suprêmes lois d'autant mieux attachée,
Que sa chaîne à ses yeux pour jamais est cachée,
Qu'en obéissant même elle agit par son choix,
Et souvent aux destins pense donner des lois.
« Mon cher fils, dit Louis, c'est de là que la grâce
Fait sentir aux humains sa faveur efficace;
C'est de ces lieux sacrés qu'un jour son trait vainqueur
Doit partir, doit brûler, doit embraser ton cœur.
Tu ne peux différer, ni hâter, ni connaître
Ces moments précieux dont Dieu seul est le maître.
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps
Où Dieu doit te compter au rang de ses enfants!
Que tu dois éprouver de faiblesses honteuses!
Et que tu marcheras dans des routes trompeuses!
Retranchez, ô mon Dieu! des jours de ce grand roi,
Ces jours infortunés qui l'éloignent de toi. »

Mais dans ces vastes lieux quelle foule s'empresse?
Elle entre à tout moment, et s'écoule sans cesse.
« Vous voyez, dit Louis, dans ce sacré séjour,

de la milice céleste, apparut à cette fille, etc. Quoi qu'il en soit, si les Français ont été trop crédules sur la Pucelle d'Orléans, les Anglais ont été trop cruels en la faisant brûler; car ils n'avaient rien à lui reprocher que son courage et leurs défaites.

Les portraits des humains qui doivent naître un jour :
Des siècles à venir ces vivantes images
Rassemblent tous les lieux, devancent tous les âges.
Tous les jours des humains, comptés avant les temps,
Aux yeux de l'Éternel à jamais sont présents.
Le Destin marque ici l'instant de leur naissance,
L'abaissement des uns, des autres la puissance,
Les divers changements attachés à leur sort,
Leurs vices, leurs vertus, leur fortune, et leur mort.

« Approchons-nous : le ciel te permet de connaître
Les rois et les héros qui de toi doivent naître.
Le premier qui paraît, c'est ton auguste fils :
Il soutiendra longtemps la gloire de nos lis,
Triomphateur heureux du Belge et de l'Ibère;
Mais il n'égalera ni son fils ni son père. »

Henri, dans ce moment, voit sur des fleurs de lis
Deux mortels orgueilleux auprès du trône assis !
Ils tiennent sous leurs pieds tout un peuple à la chaîne;
Tous deux sont revêtus de la pourpre romaine;
Tous deux sont entourés de gardes, de soldats :
Il les prend pour des rois.... « Vous ne vous trompez pas;
Ils le sont, dit Louis, sans en avoir le titre;
Du prince et de l'État l'un et l'autre est l'arbitre.
Richelieu, Mazarin, ministres immortels,
Jusqu'au trône élevés à l'ombre des autels,
Enfants de la Fortune et de la Politique,
Marcheront à grands pas au pouvoir despotique.
Richelieu, grand, sublime, implacable ennemi;
Mazarin, souple, adroit, et dangereux ami :
L'un[1], fuyant avec art, et cédant à l'orage;
L'autre aux flots irrités opposant son courage;
Des princes de mon sang ennemis déclarés;
Tous deux haïs du peuple, et tous deux admirés;
Enfin, par leurs efforts, ou par leur industrie,
Utiles à leurs rois, cruels à la patrie.
O toi, moins puissant qu'eux, moins vaste en tes desseins,
Toi, dans le second rang le premier des humains,
Colbert, c'est sur tes pas que l'heureuse abondance,
Fille de tes travaux, vient enrichir la France.
Bienfaiteur de ce peuple ardent à t'outrager[2],

1. Le cardinal Mazarin fut obligé de sortir du royaume en 1651, malgré la reine régente, qu'il gouvernait; mais le cardinal de Richelieu se maintint toujours, malgré ses ennemis, et même malgré le roi, qui était dégoûté de lui.

2. Le peuple, ce monstre féroce et aveugle, détestait le grand Colbert,

En le rendant heureux, tu sauras t'en venger :
Semblable à ce héros, confident de Dieu même,
Qui nourrit les Hébreux pour prix de leur blasphème.

« Ciel! quel pompeux amas d'esclaves à genoux
Est aux pieds de ce roi[1] qui les fait trembler tous!
Quels honneurs! quels respects! jamais roi dans la France
N'accoutuma son peuple à tant d'obéissance.
Je le vois, comme vous, par la gloire animé,
Mieux obéi, plus craint, peut-être moins aimé.
Je le vois, éprouvant des fortunes diverses,
Trop fier dans ses succès, mais ferme en ses traverses;
De vingt peuples ligués bravant seul tout l'effort,
Admirable en sa vie, et plus grand dans sa mort.
Siècle heureux de Louis, siècle que la nature
De ses plus beaux présents doit combler sans mesure,
C'est toi qui dans la France amènes les beaux-arts;
Sur toi tout l'avenir va porter ses regards;
Les Muses à jamais y fixent leur empire;
La toile est animée, et le marbre respire;
Quels sages[2], rassemblés dans ces augustes lieux,
Mesurent l'univers, et lisent dans les cieux;
Et, dans la nuit obscure apportant la lumière,
Sondent les profondeurs de la nature entière?
L'erreur présomptueuse à leur aspect s'enfuit,
Et vers la vérité le doute les conduit.

« Et toi, fille du ciel, toi, puissante harmonie,
Art charmant qui polis la Grèce et l'Italie,
J'entends de tous côtés ton langage enchanteur,
Et tes sons, souverains de l'oreille et du cœur!
Français, vous savez vaincre et chanter vos conquêtes :
Il n'est point de lauriers qui ne couvrent vos têtes :
Un peuple de héros va naître en ces climats :
Je vois tous les Bourbons voler dans les combats.
A travers mille feux je vois Condé[3] paraître,

au point qu'il voulut déterrer son corps; mais la voix des gens sensés, qui prévaut à la longue, a rendu sa mémoire à jamais chère et respectable.

1. Louis XIV.

2. L'Académie des sciences, dont les mémoires sont estimés dans toute l'Europe.

3. Louis de Bourbon, appelé communément le grand Condé, et Henri, vicomte de Turenne, ont été regardés comme les plus grands capitaines de leur temps; tous deux ont remporté de grandes victoires, et acquis de la gloire même dans leurs défaites. Le génie du prince de Condé semblait, à ce qu'on dit, plus propre pour un jour de bataille, et celui de M. de Turenne pour toute une campagne. Au moins est-il certain que M. de Turenne remporta des avantages sur le grand Condé à Gien, à

Tour à tour la terreur et l'appui de son maître :
Turenne, de Condé le généreux rival,
Moins brillant, mais plus sage, et du moins son égal.
Catinat[1] réunit, par un rare assemblage,
Les talents du guerrier et les vertus du sage.
Vauban[2], sur un rempart, un compas à la main,
Rit du bruit impuissant de cent foudres d'airain.
Malheureux à la cour, invincible à la guerre,
Luxembourg[3] fait trembler l'Empire et l'Angleterre.

« Regardez, dans Denain, l'audacieux Villars[4]
Disputant le tonnerre à l'aigle des Césars,
Arbitre de la paix que la victoire amène,
Digne appui de son roi, digne rival d'Eugène.
Quel est ce jeune prince[5] en qui la majesté

Étampes, à Paris, à Arras, à la bataille des Dunes; cependant on n'ose point décider quel était le plus grand homme.

1. Le maréchal de Catinat, né en 1637. Il gagna les batailles de Staffarde et de la Marsaille, et obéit ensuite, sans murmurer, au maréchal de Villeroy, qui lui envoyait des ordres sans le consulter. Il quitta le commandement sans peine, ne se plaignit jamais de personne, ne demanda rien au roi, mourut en philosophe dans une petite maison de campagne à Saint-Gratien, n'ayant ni augmenté ni diminué son bien, et n'ayant jamais démenti un moment son caractère de modération.

2. Le maréchal de Vauban, né en 1633, le plus grand ingénieur qui ait jamais été, a fait fortifier, selon sa nouvelle manière, trois cents places anciennes, et en a bâti trente-trois; il a conduit cinquante-trois siéges, et s'est trouvé à cent quarante actions; il a laissé douze volumes manuscrits pleins de projets pour le bien de l'Etat, dont aucun n'a encore été exécuté. Il était de l'Académie des sciences, et lui a fait plus d'honneur que personne, en faisant servir les mathématiques à l'avantage de sa patrie.

3. François-Henri de Montmorency, qui prit le nom de Luxembourg, maréchal de France, duc et pair, gagna la bataille de Cassel sous les ordres de Monsieur, frère de Louis XIV, remporta en chef les fameuses victoires de Mons, de Fleurus, de Steinkerque, de Nerwinde, et conquit des provinces au roi. Il fut mis à la Bastille, et reçut mille dégoûts des ministres.

4. On s'était proposé de ne parler dans ce poëme d'aucun homme vivant; on ne s'est écarté de cette règle qu'en faveur du maréchal duc de Villars.

Il a gagné la bataille de Frédelingue et celle du premier Hochstedt. Il est à remarquer qu'il occupa dans cette bataille le même terrain où se posta depuis le duc de Marlborough, lorsqu'il remporta contre d'autres généraux cette grande victoire du second Hochstedt, si fatale à la France. Depuis, le maréchal de Villars, ayant repris le commandement des armées, donna la fameuse bataille de Blangis ou de Malplaquet, dans laquelle on tua vingt mille hommes aux ennemis, et qui ne fut perdue que quand le maréchal fut blessé.

Enfin, en 1712, lorsque les ennemis menaçaient de venir à Paris, et qu'on délibérait si Louis XIV quitterait Versailles, le maréchal de Villars battit le prince Eugène à Denain, s'empara du dépôt de l'armée ennemie à Marchiennes, fit lever le siége de Landrecies, prit Douai, le Quesnoy, Bouchain, etc., à discrétion, et fit ensuite la paix à Rastadt, au nom du roi, avec le même prince Eugène, plénipotentiaire de l'empereur.

5. Feu M. le duc de Bourgogne.

Sur son visage aimable éclate sans fierté ?
D'un œil d'indifférence il regarde le trône :
Ciel ! quelle nuit soudaine à mes yeux l'environne !
La mort autour de lui vole sans s'arrêter;
Il tombe aux pieds du trône, étant près d'y monter.
O mon fils ! des Français vous voyez le plus juste;
Les cieux le formeront de votre sang auguste.
Grand Dieu ! ne faites-vous que montrer aux humains
Cette fleur passagère, ouvrage de vos mains ?
Hélas ! que n'eût point fait cette âme vertueuse !
La France sous son règne eût été trop heureuse:
Il eût entretenu l'abondance et la paix;
Mon fils, il eût compté ses jours par ses bienfaits;
Il eût aimé son peuple. O jours remplis d'alarmes !
Oh ! combien les Français vont répandre de larmes,
Quand sous la même tombe ils verront réunis
Et l'époux et la femme, et la mère et le fils !

« Un faible rejeton[1] sort entre les ruines
De cet arbre fécond coupé dans ses racines.
Les enfants de Louis, descendus au tombeau,
Ont laissé dans la France un monarque au berceau,
De l'État ébranlé douce et frêle espérance.
O toi, prudent Fleury, veille sur son enfance;
Conduis ses premiers pas, cultive sous tes yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux !
Tout souverain qu'il est, instruis-le à se connaître :
Qu'il sache qu'il est homme en voyant qu'il est maître;
Qu'aimé de ses sujets, ils soient chers à ses yeux :
Apprends-lui qu'il n'est roi, qu'il n'est né que pour eux.
France, reprends sous lui ta majesté première,
Perce la triste nuit qui couvrait ta lumière;
Que les arts, qui déjà voulaient t'abandonner,
De leurs utiles mains viennent te couronner !
L'Océan se demande, en ses grottes profondes,
Où sont tes pavillons qui flottaient sur ses ondes.
Du Nil et de l'Euxin, de l'Inde et de ses ports,
Le Commerce t'appelle, et t'ouvre ses trésors.
Maintiens l'ordre et la paix, sans chercher la victoire;
Sois l'arbitre des rois; c'est assez pour ta gloire :
Il t'en a trop coûté d'en être la terreur.

« Près de ce jeune roi s'avance avec splendeur
Un héros[2] que de loin poursuit la calomnie,

1. Ce poëme fut composé dans l'enfance de Louis XV.
2. Vrai portrait de Philippe, duc d'Orléans, régent du royaume.

Facile et non pas faible, ardent, plein de génie,
Trop ami des plaisirs, et trop des nouveautés,
Remuant l'univers du sein des voluptés.
Par des ressorts nouveaux sa politique habile
Tient l'Europe en suspens, divisée et tranquille.
Les arts sont éclairés par ses yeux vigilants;
Né pour tous les emplois, il a tous les talents,
Ceux d'un chef, d'un soldat, d'un citoyen, d'un maître.
Il n'est pas roi, mon fils; mais il enseigne à l'être. »

Alors dans un nuage, au milieu des éclairs,
L'étendard de la France apparut dans les airs;
Devant lui d'Espagnols une troupe guerrière
De l'aigle des Germains brisait la tête altière.
« O mon père! quel est ce spectacle nouveau?
— Tout change, dit Louis, et tout a son tombeau.
Adorons du Très-Haut la sagesse cachée.
Du puissant Charles-Quint la race est retranchée.
L'Espagne, à nos genoux, vient demander des rois:
C'est un de nos neveux qui leur donne des lois.
Philippe.... » A cet objet, Henri demeure en proie
A la douce surprise, aux transports de sa joie.
« Modérez, dit Louis, ce premier mouvement;
Craignez encor, craignez ce grand événement.
Oui, du sein de Paris Madrid reçoit un maître:
Cet honneur à tous deux est dangereux peut-être.
O rois nés de mon sang! ô Philippe! ô mes fils!
France, Espagne, à jamais puissiez-vous être unis!
Jusqu'à quand voulez-vous, malheureux politiques[1],
Allumer les flambeaux des discordes publiques? »

Il dit. En ce moment le héros ne vit plus
Qu'un assemblage vain de mille objets confus.
Du temple des Destins les portes se fermèrent,
Et les voûtes des cieux devant lui s'éclipsèrent.

L'Aurore cependant, au visage vermeil,
Ouvrait dans l'orient le palais du Soleil:
La Nuit en d'autres lieux portait ses voiles sombres;
Les Songes voltigeants fuyaient avec les ombres.
Le prince, en s'éveillant, sent au fond de son cœur
Une force nouvelle, une divine ardeur:
Ses regards inspiraient le respect et la crainte;
Dieu remplissait son front de sa majesté sainte.

1. Dans le temps que cela fut écrit, la branche de France et la branche d'Espagne semblaient désunies.

Ainsi, quand le vengeur des peuples d'Israël
Eut sur le mont Sina consulté l'Éternel,
Les Hébreux, à ses pieds couchés dans la poussière,
Ne purent de ses yeux soutenir la lumière.

VARIANTES DU CHANT VII.

Tout le commencement de ce chant est entièrement différent dans la première édition (où il était le sixième).

Les voiles de la nuit s'étendaient dans les airs;
Un silence profond régnait dans l'univers.
Henri, près d'affronter de nouvelles alarmes,
Endormi dans son camp, reposait sur ses armes.
Un héros, descendu de la voûte des cieux,
Ministre de Dieu même, apparut à ses yeux :
C'était ce saint guerrier qui, loin du bord celtique
Alla vaincre et mourir sur les sables d'Afrique;
Le généreux Louis, le père des Bourbons,
A qui Dieu prodigua ses plus augustes dons.
Sur sa tête éclatait un brillant diadème;
Au front du nouveau prince il le posa lui-même:
« Recevez-le, dit-il, de la main de Louis;
Acceptez-moi pour père, et devenez mon fils.
La vertu, qui toujours vous guida sur ma trace,
Du temps qui nous sépare a rapproché l'espace;
Je reconnais mon sang, que Dieu vous a transmis;
Tout l'espoir de ma race en vous seul est remis.
Mais ce sceptre, mon fils, ne doit point vous suffire:
Possédez ma sagesse ainsi que mon empire.
C'est peu qu'un vain éclat qui passe et qui s'enfuit,
Que le trouble accompagne, et que la mort détruit;
Tous ces honneurs mondains ne sont qu'un bien stérile,
Des humaines vertus récompense fragile.
D'un bien plus précieux osez être jaloux :
Si Dieu ne vous éclaire, il n'a rien fait pour vous.
Quand verrai-je, ô mon fils, votre vertu guerrière,
Comme sous son appui, marcher à sa lumière!
Mais qu'ils sont encor loin ces temps, ces heureux temps
Où Dieu doit vous compter au rang de ses enfants!
Que vous éprouverez de faiblesses honteuses,
Et que vous marcherez dans des routes trompeuses!

(Des points indiquent qu'il y a ici une lacune.)

Osez suivre mes pas par de nouveaux chemins,
Et venez de la France apprendre les destins. »

Henri crut, à ces mots, dans un char de lumière
Des cieux en un moment pénétrer la carrière;
Comme on voit dans la nuit la foudre et les éclairs
Courir d'un pôle à l'autre, et diviser les airs.

Parmi ces tourbillons que d'une main féconde
Disposa l'Éternel au premier jour du monde,
Est un globe élevé dans le faîte des cieux,
Dont l'éclat se dérobe à nos profanes yeux :
C'est là que le Très-Haut forme à sa ressemblance
Ces esprits immortels, enfants de son essence,
Qui, soudain répandus dans les mondes divers,
Vont animer les corps, et peuplent l'univers.
Là sont, après la mort, nos âmes replongées,
De leur prison grossière à jamais dégagées;
Quand le Dieu qui les fit les rappelle en son sein,
D'une course rapide elles volent soudain :
Comme on voit dans les bois les feuilles incertaines,
Avec un bruit confus tomber du haut des chênes,
Lorsque les aquilons, messagers des hivers,
Ramènent la froidure et sifflent dans les airs;
Ainsi la mort entraîne en ces lieux redoutables
Des mortels passagers les troupes innombrables.
Un juge incorruptible avec d'égales lois
Y rassemble à ses pieds les peuples et les rois.
Tout frémit devant lui; les morts dans le silence
Attendent en tremblant l'éternelle sentence;
Lui qui, dans un moment, voit, entend, connaît tout,
D'un coup d'œil les punit, d'un coup d'œil les absout.
De ses ministres saints la troupe inexorable
Sépare incessamment l'innocent du coupable
Donne aux uns des plaisirs, aux autres des tourments,
Des vertus et du crime éternels monuments.

Mais d'où partent, grand Dieu! ces cris épouvantables,
Ces torrents de fumée et ces feux effroyables?
« Quels monstres, dit Bourbon, volent dans ces climats?
Quel est ce gouffre affreux qui s'ouvre sous mes pas?
—O mon fils, vous voyez, etc.

Vers 78 :

Fait si pieusement de sa sagesse immense
La Mort est à ses pieds, elle amène à la fois
Le juif et le chrétien, le Turc et le Chinois.
Là, le dervis tremblant, d'une vue inquiète,
A la droite de Dieu cherche en vain son prophète;
Le bonze, avec des yeux tristes et pénitents,
Y vient vanter en vain ses vœux et ses tourments :
Leurs tourments et leurs vœux, leur foi, leur ignorance,
Comme sans châtiment restent sans récompense.
Dieu ne les punit point d'avoir fermé les yeux
Aux clartés que lui-même il plaça si loin d'eux;
Il ne les juge point tel qu'un injuste maître
Sur les chrétiennes lois qu'ils n'ont point pu connaître,
Sur le zèle insensé de leurs saintes fureurs,
Mais sur la simple loi qui parle à tous les cœurs.
La Nature sa fille, et des humains la mère,
Nous inspire en naissant, nous conduit, nous éclaire;

Vers 143. Dans l'édition de *la Ligue*, de 1723, on lisait :

En sont toujours ouverts :
L'un et l'autre à ces mots descendent aux enfers.
D'abord de tous côtés s'offrent sur leur passage
Le Désespoir, la Mort, la Fureur, le Carnage,
Et ces vices affreux, suivis par les douleurs,
Formés dans les enfers, ou plutôt dans nos cœurs
L'Orgueil au front d'airain, la lâche Perfidie,
Qui d'abord en rampant se cache et s'humilie,
Puis tout à coup, levant un homicide bras,
Fait siffler ses serpents et porte le trépas ;
L'Avarice au teint pâle, et la Haine, et l'Envie
Le Mensonge, et surtout sa sœur l'Hypocrisie,
Qui, les regards baissés, l'encensoir à la main,
Distille en soupirant sa rage et son venin;
Le faux Zèle étalant, etc.

Vers 171 :

Voyez de ces serpents tout son corps entouré,
Sous leur dent vengeresse en lambeaux déchiré;
Fuyons, n'aigrissons point le tourment qui l'opprime.
« Sa peine, dit Louis, est égale à son crime. »
Tandis que dans Paris, etc.

Vers 185 :

La vérité terrible, augmentant leurs supplices,
De son flambeau sacré vient éclairer leurs vices.
Près de ces mauvais rois sont ces fiers conquérants,
Héros aux yeux du peuple, etc.

Vers 191 :

Devant eux sont couchés tous ces rois fainéants.

Vers 199 :

Êtes-vous en ces lieux, faibles et tendres cœurs, etc.

Au lieu de ce vers et des sept qui le suivent, en voici huit autres qu'on lit dans l'édition de 1723 :

Le sujet révolté, le lâche adulateur,
Le juge corrompu, l'infâme délateur,
Ceux même qui, nourris au sein de la mollesse,
N'ont eu pour tous forfaits qu'un cœur plein de faiblesse;
Ceux qui, livrés sans crainte à des penchants flatteurs,
N'ont connu, n'ont aimé que leurs douces erreurs ;
Tous enfin, de la mort éternelles victimes,
Souffrent des châtiments qui surpassent leurs crimes.
Le généreux Henri, etc.

Et dans celle de 1737, voici ce qu'on lit au lieu de ces huit vers :

Il est, il est aussi dans ce lieu de douleurs
Des cœurs qui n'ont aimé que leurs douces erreurs,

Des foules de mortels noyés dans la mollesse,
Qu'entraîna le plaisir, qu'endormit la paresse.
Le généreux Henri, etc.

Vers 265, édition de 1723 :

Plus loin sont ces guerriers, vengeurs de la patrie,
Qui dans les champs d'honneur ont prodigué leur vie;
La Trimouille, Clisson, Montmorency, de Foix,
Et le brave Guesclin, et l'auguste Dunois.
Là brille au milieu d'eux cette illustre amazone
Qui délivra la France et raffermit le trône.
Antoine de Navarre, avec des yeux surpris,
Voit Henri qui s'avance, et reconnaît son fils :
Le héros attendri tombe aux pieds de son père;
Trois fois il tend les bras à cette ombre si chère,
Trois fois son père échappe à ses embrassements,
Tel qu'un léger nuage écarté par les vents.
Cependant il apprend à cette ombre charmée
Sa grandeur, ses desseins, l'ordre de son armée,
Et ses premiers travaux, et ses derniers exploits.
Tous les héros en foule accouraient à sa voix;
Les Martels, les Pépins, l'écoutaient en silence,
Et respectaient en lui la gloire de la France.
Enfin, le saint guerrier, poursuivant ses desseins :
« Suivez mes pas, dit-il, au temple des destins;
Avançons, il est temps de vous faire connaître
Les rois et les héros qui de vous doivent naître.
De ce temple déjà vous voyez les remparts,
Et ses portes d'airain s'ouvrent à vos regards. »
 Le Temps, d'un cours rapide et pourtant insensible,
Parcourt tous les dehors de ce palais terrible;
Et de là sur la terre, etc.

Vers 284 :

De Dieu dans ce lieu saint la volonté réside.
La Crainte languissante et l'Espérance avide
Près de ces murs sacrés gémissent nuit et jour :
Les Désirs inquiets voltigent à l'entour.

Vers 287 :

Là Dieu même a marqué nos plus secrets désirs.

Vers 370 :

Là le marbre est vivant et la toile respire.
Ici de mille esprits les efforts curieux
Mesurent l'univers et lisent dans les cieux.
Descartes, répandant sa lumière féconde,
Franchit d'un vol hardi les limites du monde.
J'entends de tous côtés ce langage enchanteur,
Si flatteur à l'oreille et doux tyran du cœur.
Français, vous savez vaincre, etc.

Sur cette variante, les éditeurs de Kehl disent : « Ces vers se

retrouvent dans l'édition de Londres. Ce fut dans ce voyage en Angleterre que M. de Voltaire connut et adopta le système de Newton, dans un temps où très-peu de mathématiciens l'avaient étudié, où les géomètres les plus illustres du continent l'attaquaient encore, où le sage Fontenelle reprochait à ce système de ramener les qualités occultes que Descartes avait bannies de la physique. »

La version actuelle n'est que de 1730.

Vers 391. Voltaire avait changé ainsi les deux vers sur Vauban :

Ce héros dont la main raffermit nos remparts,
C'est Vauban, c'est l'ami des vertus et des arts.

Mais, dans les dernières éditions, il les a rétablis tels qu'ils étaient dans la première; ils rappellent ces vers d'*Athalie*, acte V, scène I :

Cependant Athalie, un poignard à la main,
Rit des faibles remparts de nos portes d'airain.

Vers 394 :

Luxembourg de son nom remplit toute la terre.

Vers 422. Au lieu de ce vers et des dix-huit qui le suivent, voici ce que met l'édition de 1723 :

« De l'empire français douce et frêle espérance :
O vous, qui gouvernez les jours de son enfance,
Vous, Villeroy, Fleury ! conservez sous vos yeux
Du plus pur de mon sang le dépôt précieux;
Conduisez par la main son enfance docile;
Le sentier des vertus à cet âge est facile;
Age heureux, où son cœur, exempt de passion,
N'a point du vice encor reçu l'impression;
Où d'une cour trompeuse, ardente à nous séduire,
Le souffle empoisonné ne peut encor lui nuire;
Age heureux, où lui-même, ignorant son pouvoir,
Vit tranquille et soumis aux règles du devoir.
Qu'au sortir de l'enfance il puisse se connaître,
Qu'il songe qu'il est homme en voyant qu'il est maître;
Qu'attentif aux besoins des peuples malheureux,
Il ne les charge point de fardeaux rigoureux;
Qu'il aime à pardonner; qu'il donne avec prudence
Aux services rendus leur juste récompense;
Qu'il ne permette pas qu'un ministre insolent
Change son règne aimable en un joug accablant;
Que la simple vertu, de soutiens dépourvue,
Par ses sages bienfaits soit toujours prévenue;
Que de l'amitié même il chérisse les lois,
Bien pur, présent du ciel, et peu connu des rois;
Et que, digne en effet de la grandeur suprême,
Il imite, s'il peut, Henri Quatre et moi-même.
Il dit. En ce moment, etc.

Vers 448. Au lieu des trois vers suivants, Voltaire se proposait de placer une tirade sur le système de Law. Le poëte disait du régent :

D'un sujet et d'un maître il a tous les talents;
Malheureux toutefois dans le cours de sa vie
D'avoir reçu du ciel un si vaste génie.
Philippe, garde-toi des prodiges pompeux
Qu'on offre à ton esprit, trop plein du merveilleux.
Un Écossais arrive, et promet l'abondance;
Il parle; il fait changer la face de la France;
Des trésors inconnus se forment sous ses mains.
L'or devient méprisable aux avides humains.
Le pauvre qui s'endort au sein de l'indigence,
Des rois, à son réveil, égale l'opulence;
Le riche, en un moment, voit fuir devant ses yeux
Tous les biens qu'en naissant il eut de ses aïeux.
Qui pourra dissiper ces funestes prestiges? etc.

Dans l'édition de 1723, les vers sur le duc d'Orléans étaient placés immédiatement après ceux sur Richelieu et Mazarin, qui sont aujourd'hui les 227-46. Ils étaient ainsi :

Près de ce jeune roi regardez ce héros,
Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux.
Il unit les talents d'un sujet et d'un maître.
Il n'est pas roi, mon fils, mais il enseigne à l'être.

Autre variante :

Auprès du jeune roi regardez ce héros,
Propre à tous les emplois, né pour tous les travaux
Son esprit éclairé, peu connu du vulgaire,
De l'art de gouverner possède le mystère.
Les arts sont étonnés de marcher sur ses pas
Avec la politique et le dieu des combats :
Sans besoin de ministre, il fait tout par lui-même;
Maître de ses voisins, sa clémence est extrême;
Toute l'Europe entière, appuyant son pouvoir,
Cède à ses volontés sans s'en apercevoir.
Il a tous les talents de sujet et de maître;
Il n'est pas roi, etc.

CHANT HUITIÈME.

Argument. — Le comte d'Egmont vient de la part du roi d'Espagne au secours de Mayenne et des ligueurs. Bataille d'Ivry, dans laquelle Mayenne est défait, et d'Egmont tué. Valeur et clémence de Henri le Grand.

Des états dans Paris la confuse assemblée
Avait perdu l'orgueil dont elle était enflée.
Au seul nom de Henri, les ligueurs, pleins d'effroi,
Semblaient tous oublier qu'ils voulaient faire un roi.

Rien ne pouvait fixer leur fureur incertaine;
Et, n'osant dégrader ni couronner Mayenne,
Ils avaient confirmé, par leurs décrets honteux,
Le pouvoir et le rang qu'il ne tenait pas d'eux.

Ce lieutenant sans chef[1], ce roi sans diadème,
Toujours dans son parti garde un pouvoir suprême.
Un peuple obéissant, dont il se dit l'appui,
Lui promet de combattre et de mourir pour lui.
Plein d'un nouvel espoir, au conseil il appelle
Tous ces chefs orgueilleux, vengeurs de sa querelle;
Les Lorrains[2], les Nemours, La Châtre, Canillac,
Et l'inconstant Joyeuse[3], et Saint-Paul, et Brissac.
Ils viennent : là fierté, la vengeance, la rage,
Le désespoir, l'orgueil, sont peints sur leur visage.
Quelques-uns en tremblant semblaient porter leurs pas,
Affaiblis par leur sang versé dans les combats;
Mais ces mêmes combats, leur sang, et leurs blessures,
Les excitaient encore à venger leurs injures.
Tout auprès de Mayenne ils viennent se ranger;
Tous, le fer dans les mains, jurent de le venger.
Telle au haut de l'Olympe, aux champs de Thessalie,
Des enfants de la terre on peint la troupe impie
Entassant des rochers, et menaçant les cieux,
Ivre du fol espoir de détrôner les dieux.

La Discorde à l'instant, entr'ouvrant une nue,
Sur un char lumineux se présente à leur vue :
« Courage! leur dit-elle, on vient vous secourir;
C'est maintenant, Français, qu'il faut vaincre ou mourir. »
D'Aumale, le premier, se lève à ces paroles;
Il court, il voit de loin des lances espagnoles :
« Le voilà, cria-t-il, le voilà ce secours
Demandé si longtemps, et différé toujours :
Amis, enfin l'Autriche a secouru la France. »

1. Il se fit déclarer, par la partie du parlement qui lui demeura attachée, lieutenant général de l'État et royaume de France.

2. Les Lorrains. Le chevalier d'Aumale, dont il était si souvent parlé, et son frère le duc, étaient de la maison de Lorraine.

Charles-Emmanuel, duc de Nemours, frère utérin du duc de Mayenne.

La Châtre était un des maréchaux de la Ligue, que l'on appelait *des bâtards* qui se feraient un jour légitimer aux dépens de leur père. En effet, La Châtre fit sa paix depuis, et Henri lui confirma la dignité de maréchal de France.

3. Joyeuse est le même dont il est parlé au quatrième chant, note 1, page 69.

Saint-Paul, soldat de fortune, fait maréchal par le même duc de Mayenne, homme emporté et d'une violence extrême. Il fut tué par le duc de Guise, fils du Balafré.

Brissac s'était jeté dans le parti de la Ligue, par indignation contre

Il dit. Mayenne alors vers les portes s'avance.
Le secours paraissait vers ces lieux révérés
Qu'aux tombes de nos rois la mort a consacrés.
Ce formidable amas d'armes étincelantes,
Cet or, ce fer brillant, ces lances éclatantes,
Ces casques, ces harnois, ce pompeux appareil,
Défiaient dans les champs les rayons du soleil.
Tout le peuple au-devant court en foule avec joie :
Ils bénissent le chef que Madrid leur envoie :
C'était le jeune Egmont [1], ce guerrier obstiné,
Ce fils ambitieux d'un père infortuné;
Dans les murs de Bruxelle il a reçu la vie :
Son père, qu'aveugla l'amour de la patrie,
Mourut sur l'échafaud, pour soutenir les droits
Des malheureux Flamands opprimés par leurs rois :
Le fils, courtisan lâche, et guerrier téméraire,
Baisa longtemps la main qui fit périr son père,
Servit, par politique, aux maux de son pays,
Persécuta Bruxelle, et secourut Paris.
Philippe l'envoyait sur les bords de la Seine,
Comme un Dieu tutélaire, au secours de Mayenne;
Et Mayenne, avec lui, crut aux tentes du roi
Rapporter à son tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment d'un combat
Où semblaient attachés les destins de l'État!

Près des bords de l'Iton [2] et des rives de l'Eure
Est un champ fortuné, l'amour de la nature :
La guerre avait longtemps respecté les trésors
Dont Flore et les Zéphyrs embellissaient ces bords.
Au milieu des horreurs des discordes civiles,
Les bergers de ces lieux coulaient des jours tranquilles.
Protégés par le ciel et par leur pauvreté,

Henri III, qui avait dit qu'il n'était bon ni sur terre ni sur mer. Il négocia depuis secrètement avec Henri IV, et lui ouvrit les portes de Paris, moyennant le bâton de maréchal de France.

1. Le comte d'Egmont, fils de Lamoral, comte d'Egmont, qui fut décapité à Bruxelles avec le prince de Horn, le 5 juin 1568.

Le fils, étant resté dans le parti de Philippe II, roi d'Espagne, fut envoyé au secours du duc de Mayenne, à la tête de dix-huit cents lances. A son entrée dans Paris, il reçut les compliments de la ville. Celui qui le haranguait ayant mêlé dans son discours les louanges du comte d'Egmont, son père : « Ne parlez pas de lui, dit le comte; il méritait la mort, c'était un rebelle. » Paroles d'autant plus condamnables que c'était à des rebelles qu'il parlait, et dont il venait défendre la cause.

2. Ce fut dans une plaine entre l'Iton et l'Eure que se donna la bataille d'Ivry, le 14 mars 1590.

Ils semblaient des soldats braver l'avidité,
Et, sous leurs toits de chaume, à l'abri des alarmes,
N'entendaient point le bruit des tambours et des armes.
Les deux camps ennemis arrivent en ces lieux
La désolation partout marche avant eux.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Les bergers, pleins d'effroi, dans les bois se cachèrent;
Et leurs tristes moitiés, compagnes de leurs pas,
Emportent leurs enfants gémissants dans leurs bras.

Habitants malheureux de ces bords pleins de charmes,
Du moins à votre roi n'imputez point vos larmes :
S'il cherche les combats, c'est pour donner la paix :
Peuples, sa main sur vous répandra ses bienfaits :
Il veut finir vos maux, il vous plaint, il vous aime,
Et dans ce jour affreux il combat pour vous-même.
Les moments lui sont chers, il court dans tous les rangs
Sur un coursier fougueux plus léger que les vents,
Qui, fier de son fardeau, du pied frappant la terre,
Appelle les dangers, et respire la guerre.
On voyait près de lui briller tous ces guerriers,
Compagnons de sa gloire et ceints de ses lauriers :
D'Aumont[1], qui sous cinq rois avait porté les armes;
Biron[2], dont le seul nom répandait les alarmes;
Et son fils[3], jeune encore, ardent, impétueux,
Qui depuis.... mais alors il était vertueux;
Sully[4], Nangis, Crillon, ces ennemis du crime,

1. Jean d'Aumont, maréchal de France, qui fit des merveilles à la bataille d'Ivry, était fils de Pierre d'Aumont, gentilhomme de la chambre, et de Françoise de Sully, héritière de l'ancienne maison de Sully. Il servit sous les rois Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

2. Henri de Gontaud de Biron, maréchal de France, grand maître de l'artillerie, était un grand homme de guerre : il commandait à Ivry le corps de réserve, et contribua au gain de la bataille en se présentant à propos à l'ennemi. Il dit à Henri le Grand, après la victoire : « Sire, vous avez fait ce que devait faire Biron, et Biron ce que devait faire le roi. » Ce maréchal fut tué d'un coup de canon, en 1592, au siége d'Epernay.

3. Charles de Gontaud de Biron, maréchal et duc et pair, fils du précédent, conspira depuis contre Henri IV, et fut décapité dans la cour de la Bastille en 1602. On voit encore à la muraille les crampons de fer qui servirent à l'échafaud.

4. Rosny, depuis duc de Sully, surintendant des finances, grand maître de l'artillerie, fait maréchal de France après la mort de Henri IV, reçut sept blessures à la bataille d'Ivry.

Il naquit à Rosny en 1559, et mourut à Villebon en 1641 : ainsi il avait vu Henri II et Louis XIV. Il fut grand voyer et grand maître de l'artillerie, grand maître des ports de France, surintendant des finances, duc et pair et maréchal de France. C'est le seul homme à qui on ait jamais donné le bâton de maréchal comme une marque de disgrâce : il ne l'eut qu'en échange de la charge de grand maître de l'artillerie, que la reine régente lui ôta en 1634. Il était très-brave homme de guerre, et encore

Que la Ligue déteste et que la Ligue estime;
Turenne, qui depuis, de la jeune Bouillon
Mérita, dans Sedan, la puissance et le nom [1];
Puissance malheureuse et trop mal conservée,
Et par Armand [2] détruite aussitôt qu'élevée.
Essex avec éclat paraît au milieu d'eux,
Tel que dans nos jardins un palmier sourcilleux,
A nos ormes touffus mêlant sa tête altière,

meilleur ministre; incapable de tromper le roi et d'être trompé par les financiers. Il fut inflexible pour les courtisans, dont l'avidité est insatiable, et qui trouvaient en lui une rigueur conforme à l'humeur économe de Henri IV. Ils l'appelaient le *négatif*, et l'on disait que le mot de *oui* n'était jamais dans sa bouche. Avec cette vertu sévère il ne plut jamais qu'à son maître, et le moment de la mort de Henri IV fut celui de sa disgrâce. Le roi Louis XIII le fit revenir à la cour quelques années après, pour lui demander ses avis. Il y vint, quoique avec répugnance. Les jeunes courtisans qui gouvernaient Louis XIII voulurent, selon l'usage, donner des ridicules à ce vieux ministre, qui reparaissait dans une jeune cour avec des habits et des airs de mode passés depuis longtemps. Le duc de Sully, qui s'en aperçut, dit au roi : « Sire, quand le roi votre père, de glorieuse mémoire, me faisait l'honneur de me consulter, nous ne commencions à parler d'affaires qu'au préalable on n'eût fait passer dans l'antichambre les baladins et les bouffons de la cour. »

Il composa, dans la solitude de Sully, des Mémoires dans lesquels règne un air d'honnête homme, avec un style naïf, mais trop diffus.

On y trouve quelques vers de sa façon, qui ne valent pas plus que sa prose. Voici ceux qu'il composa en se retirant de la cour, sous la régence de Marie de Médicis :

Adieu maisons, châteaux, armes, canons du roi;
Adieu conseils, trésors déposés à ma foi ;
Adieu munitions, adieu grands équipages;
Adieu tant de rachats, adieu tant de ménages;
Adieu faveurs, grandeurs; adieu le temps qui court;
Adieu les amitiés et les amis de cour; etc.

Il ne voulut jamais changer de religion; cependant il fut des premiers à conseiller à Henri IV d'aller à la messe. Le cardinal Duperron l'exhortant un jour à quitter le calvinisme, il lui répondit : « Je me ferai catholique quand vous aurez supprimé l'Evangile : car il est si contraire à l'Église romaine, que je ne peux pas croire que l'un et l'autre aient été inspirés par le même esprit. »

Le pape lui écrivit un jour une lettre remplie de louanges sur la sagesse de son ministère; le pape finissait sa lettre comme un bon pasteur, par prier Dieu qu'il ramenât sa brebis égarée, et conjurait le duc de Sully de se servir de ses lumières pour entrer dans la bonne voie. Le duc lui répondit sur le même ton; il l'assura qu'il priait Dieu tous les jours pour la conversion de Sa Sainteté. Cette lettre est dans ses Mémoires.

1. Henri de La Tour d'Orliègues, vicomte de Turenne, maréchal de France. Henri le Grand le maria à Charlotte de La Mark, princesse de Sedan, en 1591. La nuit de ses noces, le maréchal alla prendre Stenay d'assaut.

2. La souveraineté de Sedan, acquise par Henri de Turenne, fut perdue par Frédéric-Maurice, duc de Bouillon, son fils, qui ayant trempé dans la conspiration de Cinq-Mars contre Louis XIII, ou plutôt contre le cardinal de Richelieu, donna Sedan pour conserver sa vie : il eut, en échange de sa souveraineté, de très-grandes terres, plus considérables en revenu, mais qui donnaient plus de richesses et moins de puissance.

Paraît s'enorgueillir de sa tige étrangère.
Son casque étincelait des feux les plus brillants
Qu'étalaient à l'envi l'or et les diamants,
Dons chers et précieux dont sa fière maîtresse
Honora son courage, ou plutôt sa tendresse.
Ambitieux Essex, vous étiez à la fois
L'amour de votre reine et le soutien des rois.
Plus loin sont La Trimouille[1], et Clermont, et Feuquières,
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguières[2],
D'Ailly, pour qui ce jour fut un jour trop fatal.
Tous ces héros en foule attendaient le signal,
Et, rangés près du roi, lisaient sur son visage
D'un triomphe certain l'espoir et le présage.

Mayenne en ce moment, inquiet, abattu,
Dans son cœur étonné cherche en vain sa vertu :
Soit que, dans son parti connaissant l'injustice,
Il ne crût point le ciel à ses armes propice;
Soit que l'âme, en effet, ait des pressentiments,
Avant-coureurs certains des grands événements.
Ce héros cependant, maître de sa faiblesse,
Déguisait ses chagrins sous sa fausse allégresse :
Il s'excite, il s'empresse, il inspire aux soldats
Cet espoir généreux que lui-même il n'a pas.

D'Egmont auprès de lui, plein de la confiance
Que dans un jeune cœur fait naître l'imprudence,
Impatient déjà d'exercer sa valeur,
De l'incertain Mayenne accusait la lenteur.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Indocile, inquiet, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvants de sa tête superbe,
Impatient du frein, vole et bondit sur l'herbe;
Tel paraissait Egmont : une noble fureur
Éclate dans ses yeux, et brûle dans son cœur.
Il s'entretient déjà de sa prochaine gloire;
Il croit que son destin commande à la victoire.

1. Claude, duc de La Trimouille, était à la bataille d'Ivry. Il avait un grand courage et une ambition démesurée, de grandes richesses; il était le seigneur le plus considérable parmi les calvinistes. Il mourut à trente-huit ans.

Balsac de Clermont d'Entragues, oncle de la fameuse marquise de Verneuil, fut tué à la bataille d'Ivry. Feuquières et de Nesle, capitaines de cinquante hommes d'armes, y furent tués aussi.

2. Jamais homme ne mérita mieux le titre d'heureux; il commença par être simple soldat, et finit par être connétable sous Louis XIII.

Hélas! il ne sait point que son fatal orgueil
Dans les plaines d'Ivry lui prépare un cercueil.

Vers les ligueurs enfin le grand Henri s'avance;
Et s'adressant aux siens, qu'enflammait sa présence :
« Vous êtes nés Français, et je suis votre roi[1];
Voilà nos ennemis, marchez, et suivez-moi;
Ne perdez point de vue, au fort de la tempête,
Ce panache éclatant qui flotte sur ma tête;
Vous le verrez toujours au chemin de l'honneur. »
A ces mots, que ce roi prononçait en vainqueur,
Il voit d'un feu nouveau ses troupes enflammées,
Et marche en invoquant le grand Dieu des armées.
Sur les pas des deux chefs alors en même temps
On voit des deux partis voler les combattants.
Ainsi lorsque des monts séparés par Alcide
Les aquilons fougueux fondent d'un vol rapide,
Soudain les flots émus de deux profondes mers
D'un choc impétueux s'élancent dans les airs;
La terre au loin gémit, le jour fuit, le ciel gronde,
Et l'Africain tremblant craint la chute du monde.

Au mousquet réuni le sanglant coutelas
Déjà de tous côtés porte un double trépas :
Cette arme[2] que jadis, pour dépeupler la terre,
Dans Bayonne inventa le démon de la guerre,
Rassemble en même temps, digne fruit de l'enfer,
Ce qu'ont de plus terrible et la flamme et le fer.
On se mêle, on combat; l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
La honte de céder, l'ardente soif du sang,
Le désespoir, la mort, passent de rang en rang.
L'un poursuit un parent dans le parti contraire;
Là, le frère en fuyant meurt de la main d'un frère.
La nature en frémit, et ce rivage affreux
S'abreuvait à regret de leur sang malheureux.

Dans d'épaisses forêts de lances hérissées,
De bataillons sanglants, de troupes renversées,
Henri pousse, s'avance, et se fait un chemin.
Le grand Mornay[3] le suit, toujours calme et serein;

1. On a tâché de rendre en vers les propres paroles que dit Henri IV à la journée d'Ivry : « Ralliez-vous à mon panache blanc, vous le verrez toujours au chemin de l'honneur et de la gloire. »

2. La baïonnette au bout du fusil ne fut en usage que longtemps après. Le nom de *baïonnette* vient de Bayonne, où l'on fit les premières baïonnettes.

3. Duplessis-Mornay eut deux chevaux tués sous lui à cette bataille. Il avait effectivement dans l'action le sang-froid dont on le loue ici.

Il veille autour de lui tel qu'un puissant génie,
Tel qu'on feignait jadis, aux champs de la Phrygie,
De la terre et des cieux les moteurs éternels
Mêlés dans les combats sous l'habit des mortels;
Ou tel que du vrai Dieu les ministres terribles,
Ces puissances des cieux, ces êtres impassibles,
Environnés des vents, des foudres, des éclairs,
D'un front inaltérable ébranlent l'univers.
Il reçoit de Henri tous ces ordres rapides,
De l'âme d'un héros mouvements intrépides,
Qui changent le combat, qui fixent le destin;
Aux chefs des légions il les porte soudain;
L'officier les reçoit; sa troupe impatiente
Règle, au son de sa voix, sa rage obéissante.
On s'écarte, on s'unit, on marche en divers corps;
Un esprit seul préside à ces vastes ressorts.
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte;
Il pare, en lui parlant, plus d'un coup qu'on lui porte;
Mais il ne permet pas à ses stoïques mains
De se souiller du sang des malheureux humains.
De son roi seulement son âme est occupée :
Pour sa défense seule il a tiré l'épée;
Et son rare courage, ennemi des combats,
Sait affronter la mort, et ne la donne pas.

De Turenne déjà la valeur indomptée
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée.
D'Ailly portait partout la crainte et le trépas;
D'Ailly, tout orgueilleux de trente ans de combats,
Et qui, dans les horreurs de la guerre cruelle,
Reprend, malgré son âge, une force nouvelle.
Un seul guerrier s'oppose à ses coups menaçants :
C'est un jeune héros à la fleur de ses ans,
Qui, dans cette journée illustre et meurtrière,
Commençait des combats la fatale carrière;
D'un tendre hymen à peine il goûtait les appas;
Favori des Amours, il sortait de leurs bras.
Honteux de n'être encor fameux que par ses charmes,
Avide de la gloire, il volait aux alarmes.
Ce jour, sa jeune épouse, en accusant le ciel,
En détestant la Ligue et ce combat mortel,
Arma son tendre amant, et, d'une main tremblante,
Attacha tristement sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en pleurant, d'un casque précieux
Ce front si plein de grâce, et si cher à ses yeux.

Il marche vers d'Ailly, dans sa fureur guerrière :

Parmi des tourbillons de flamme, de poussière,
A travers les blessés, les morts et les mourants,
De leurs coursiers fougueux tous deux pressent les flancs;
Tous deux sur l'herbe unie, et de sang colorée,
S'élancent loin des rangs d'une course assurée :
Sanglants, couverts de fer, et la lance à la main,
D'un choc épouvantable ils se frappent soudain.
La terre en retentit, leurs lances sont rompues :
Comme en un ciel brûlant deux effroyables nues,
Qui, portant le tonnerre et la mort dans leurs flancs,
Se heurtent dans les airs, et volent sur les vents :
De leur mélange affreux les éclairs rejaillissent;
La foudre en est formée, et les mortels frémissent.
Mais loin de leurs coursiers, par un subit effort,
Ces guerriers malheureux cherchent une autre mort;
Déjà brille en leurs mains le fatal cimeterre.
La Discorde accourut; le démon de la guerre,
La Mort pâle et sanglante, étaient à ses côtés.
Malheureux, suspendez vos coups précipités!
Mais un destin funeste enflamme leur courage;
Dans le cœur l'un de l'autre ils cherchent un passage,
Dans ce cœur ennemi qu'ils ne connaissent pas.
Le fer qui les couvrait brille et vole en éclats;
Sous les coups redoublés leur cuirasse étincelle;
Leur sang, qui rejaillit, rougit leur main cruelle;
Leur bouclier, leur casque, arrêtant leur effort,
Pare encor quelques coups, et repousse la mort.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respectait son rival, admirait sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux.
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière;
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage : ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse : hélas! c'était son fils.
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes;
On l'arrête; on s'oppose à sa juste fureur :
Il s'arrache, en tremblant, de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire;
Et, se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers.
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.

Du héros expirant la jeune et tendre amante,
Par la terreur conduite, incertaine, tremblante,
Vient d'un pied chancelant sur ces funestes bords :
Elle cherche, elle voit dans la foule des morts,
Elle voit son époux; elle tombe éperdue:
Le voile de la mort se répand sur sa vue.
« Est-ce toi, cher amant? » Ces mots interrompus,
Ces cris demi-formés ne sont point entendus;
Elle rouvre les yeux; sa bouche presse encore
Par ses derniers baisers la bouche qu'elle adore :
Elle tient dans ses bras ce corps pâle et sanglant,
Le regarde, soupire, et meurt en l'embrassant.

Père, époux malheureux, famille déplorable,
Des fureurs de ces temps exemple lamentable,
Puisse de ce combat le souvenir affreux
Exciter la pitié de nos derniers neveux,
Arracher à leurs yeux des larmes salutaires,
Et qu'ils n'imitent point les crimes de leurs pères!

Mais qui fait fuir ainsi ces ligueurs dispersés?
Quel héros, ou quel dieu, les a tous renversés?
C'est le jeune Biron; c'est lui dont le courage
Parmi leurs bataillons s'était fait un passage.
D'Aumale les voit fuir, et, bouillant de courroux :
« Arrêtez, revenez.... lâches, où courez-vous?
Vous, fuir! vous, compagnons de Mayenne et de Guise!
Vous qui devez venger Paris, Rome, et l'Église!
Suivez-moi, rappelez votre antique vertu;
Combattez sous d'Aumale, et vous avez vaincu. »
Aussitôt, secouru de Beauvau, de Fosseuse,
Du farouche Saint-Paul, et même de Joyeuse,
Il rassemble avec eux ces bataillons épars,
Qu'il anime en marchant du feu de ses regards.
La fortune avec lui revient d'un pas rapide :
Biron soutient en vain, d'un courage intrépide,
Le cours précipité de ce fougueux torrent;
Il voit à ses côtés Parabère expirant;
Dans la foule des morts il voit tomber Feuquière;
Nesle, Clermont, d'Angenne, ont mordu la poussière;
Percé de coups lui-même, il est près de périr....
C'était ainsi, Biron, que tu devais mourir!
Un trépas si fameux, une chute si belle,
Rendait de ta vertu la mémoire immortelle.
Le généreux Bourbon sut bientôt le danger
Où Biron trop ardent venait de s'engager :
Il l'aimait, non en roi, non en maître sévère
Qui souffre qu'on aspire à l'honneur de lui plaire,

Et de qui le cœur dur et l'inflexible orgueil
Croit le sang d'un sujet trop payé d'un coup d'œil.
Henri de l'amitié sentit les nobles flammes :
Amitié, don du ciel, plaisir des grandes âmes;
Amitié, que les rois, ces illustres ingrats,
Sont assez malheureux pour ne connaître pas!
Il court le secourir; ce beau feu qui le guide
Rend son bras plus puissant, et son vol plus rapide.
Biron[1], qu'environnaient les ombres de la mort,
A l'aspect de son roi fait un dernier effort;
Il rappelle, à sa voix, les restes de sa vie;
Sous les coups de Bourbon, tout s'écarte, tout plie :
Ton roi, jeune Biron, t'arrache à ces soldats
Dont les coups redoublés achevaient ton trépas;
Tu vis : songe du moins à lui rester fidèle.

Un bruit affreux s'entend. La Discorde cruelle,
Aux vertus du héros opposant ses fureurs,
D'une rage nouvelle embrase les ligueurs.
Elle vole à leur tête, et sa bouche fatale
Fait retentir au loin sa trompette infernale.
Par ses sons trop connus d'Aumale est excité :
Aussi prompt que le trait dans les airs emporté,
Il cherchait le héros; sur lui seul il s'élance;
Des ligueurs en tumulte une foule s'avance :
Tels, au fond des forêts, précipitant leurs pas,
Ces animaux hardis, nourris pour les combats,
Fiers esclaves de l'homme, et nés pour le carnage,
Pressent un sanglier, en raniment la rage;
Ignorant le danger, aveugles, furieux,
Le cor excite au loin leur instinct belliqueux;
Les antres, les rochers, les monts en retentissent :
Ainsi contre Bourbon mille ennemis s'unissent;
Il est seul contre tous, abandonné du sort,
Accablé par le nombre, entouré de la mort.
Louis, du haut des cieux, dans ce danger terrible,
Donne au héros qu'il aime une force invincible;
Il est comme un rocher qui, menaçant les airs,
Rompt la course des vents et repousse les mers.
Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure, en ce moment, vit couvrir son rivage?

O vous, mânes sanglants du plus vaillant des rois,

1. Le duc de Biron fut blessé à Ivry, mais ce fut au combat de Fontaine-Française que Henri le Grand lui sauva la vie. On a transporté à la bataille d'Ivry cet événement, qui, n'étant point un fait principal, peut être aisément déplacé.

Éclairez mon esprit, et parlez par ma voix!
Il voit voler vers lui sa noblesse fidèle;
Elle meurt pour son roi, son roi combat pour elle.
L'effroi le devançait, la mort suivait ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux.

Longtemps cet étranger, trompé par son courage,
Avait cherché le roi dans l'horreur du carnage :
Dût sa témérité le conduire au cercueil,
L'honneur de le combattre irritait son orgueil.
« Viens, Bourbon, criait-il, viens augmenter ta gloire.
Combattons; c'est à nous de fixer la victoire. »
Comme il disait ces mots, un lumineux éclair,
Messager des destins, fend les plaines de l'air :
L'arbitre des combats fait gronder son tonnerre;
Le soldat sous ses pieds sentit trembler la terre.
D'Egmont croit que les cieux lui doivent leur appui,
Qu'ils défendent sa cause, et combattent pour lui;
Que la nature entière, attentive à sa gloire,
Par la voix du tonnerre annonçait sa victoire.
D'Egmont joint le héros, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déjà d'avoir versé son sang.
Le roi, qu'il a blessé, voit son péril sans trouble[1];
Ainsi que le danger son audace redouble :
Son grand cœur s'applaudit d'avoir, au champ d'honneur,
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Loin de le retarder, sa blessure l'irrite;
Sur ce fier ennemi Bourbon se précipite :

1. Ce ne fut point à Ivry, ce fut au combat d'Aumale que Henri IV fut blessé : il eut la bonté depuis de mettre dans ses gardes le soldat qui l'avait blessé.

Le lecteur s'aperçoit bien sans doute que l'on n'a pu parler de tous les combats de Henri le Grand dans un poëme où il faut observer l'unité d'action. Ce prince fut blessé à Aumale; il sauva la vie au maréchal de Biron à Fontaine-Française. Ce sont là des événements qui méritent d'être mis en œuvre par le poëte; mais il ne peut les placer dans les temps où ils sont arrivés; il faut qu'il rassemble autant qu'il peut ces actions séparées; qu'il les rapporte à la même époque; en un mot, qu'il compose un tout de diverses parties : sans cela, il est absolument impossible de faire un poëme épique fondé sur une histoire.

Henri IV ne fut donc point blessé à Ivry, mais il courut un grand risque de la vie; il fut même enveloppé de trois cornettes wallonnes, et y aurait péri s'il n'eût été dégagé par le maréchal d'Aumont et par le duc de La Trimouille. Les siens le crurent mort quelque temps, et jetèrent de grands cris de joie quand ils le virent revenir l'épée à la main, tout couvert du sang des ennemis.

Je remarquerai qu'après la blessure du roi à Aumale, Duplessis-Mornay lui écrivit : « Sire, vous avez fait l'Alexandre, il est temps que vous fassiez le César : c'est à nous à mourir pour Votre Majesté; et ce vous est gloire à vous, sire, de vivre pour nous; et j'ose vous dire que ce vous est devoir. »

D'Egmont d'un coup plus sûr est renversé soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein.
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent,
Et son âme en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.

Espagnols tant vantés, troupe jadis si fière,
Sa mort anéantit votre vertu guerrière;
Pour la première fois vous connûtes la peur.

L'étonnement, l'esprit de trouble et de terreur,
S'empare, en ce moment, de leur troupe alarmée;
Il passe en tous les rangs, il s'étend sur l'armée;
Les chefs sont effrayés, les soldats éperdus;
L'un ne peut commander, l'autre n'obéit plus.
Ils jettent leurs drapeaux, ils courent, se renversent,
Poussent des cris affreux, se heurtent, se dispersent:
Les uns, sans résistance, à leur vainqueur offerts,
Fléchissent les genoux, et demandent des fers;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans ses profondes eaux vont se précipiter,
Et courent au trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots couverts de morts interrompent leur course,
Et le fleuve sanglant remonte vers sa source.


TAYLOR INST. OXFORD

Mayenne, en ce tumulte, incapable d'effroi,
Affligé, mais tranquille, et maître encor de soi,
Voit d'un œil assuré sa fortune cruelle,
Et, tombant sous ses coups, songe à triompher d'elle.
D'Aumale auprès de lui, la fureur dans les yeux,
Accusait les Flamands, la fortune et les cieux.
« Tout est perdu, dit-il; mourons, brave Mayenne!
— Quittez, lui dit son chef, une fureur si vaine;
Vivez pour un parti dont vous êtes l'honneur;
Vivez pour réparer sa perte et son malheur :
Que vous et Bois-Dauphin, dans ce moment funeste,
De nos soldats épars assemblent ce qui reste.
Suivez-moi l'un et l'autre aux remparts de Paris :
De la Ligue en marchant ramassez les débris :
De Coligny vaincu surpassons le courage. »
D'Aumale, en l'écoutant, pleure, et frémit de rage.
Cet ordre qu'il déteste, il va l'exécuter;
Semblable au fier lion qu'un Maure a su dompter,
Qui, docile à son maître, à tout autre terrible,
A la main qu'il connaît soumet sa tête horrible,
Le suit d'un air affreux, le flatte en rugissant,

Et paraît menacer, même en obéissant.

Mayenne cependant, par une fuite prompte,
Dans les murs de Paris courait cacher sa honte

Henri victorieux voyait de tous côtés
Les ligueurs sans défense implorant ses bontés.
Des cieux en ce moment les voûtes s'entr'ouvrirent :
Les mânes des Bourbons dans les airs descendirent.
Louis au milieu d'eux, du-haut du firmament,
Vint contempler Henri dans ce fameux moment,
Vint voir comme il saurait user de la victoire,
Et s'il achèverait de mériter sa gloire.

Ses soldats près de lui, d'un œil plein de courroux,
Regardaient ces vaincus échappés à leurs coups.
Les captifs en tremblant, conduits en sa présence,
Attendaient leur arrêt dans un profond silence.
Le mortel désespoir, la honte, la terreur,
Dans leurs yeux égarés avaient peint leur malheur.
Bourbon tourna sur eux des regards pleins de grâce,
Où régnaient à la fois la douceur et l'audace.
« Soyez libres, dit-il; vous pouvez désormais
Rester mes ennemis, ou vivre mes sujets.
Entre Mayenne et moi reconnaissez un maître;
Voyez qui de nous deux a mérité de l'être :
Esclaves de la Ligue, ou compagnons d'un roi,
Allez gémir sous elle, ou triomphez sous moi :
Choisissez. » A ces mots d'un roi couvert de gloire,
Sur un champ de bataille, au sein de la victoire,
On voit en un moment ces captifs éperdus,
Contents de leur défaite, heureux d'être vaincus :
Leurs yeux sont éclairés, leurs cœurs n'ont plus de haine;
Sa valeur les vainquit, sa vertu les enchaîne;
Et, s'honorant déjà du nom de ses soldats,
Pour expier leur crime, ils marchent sur ses pas.
Le généreux vainqueur a cessé le carnage;
Maître de ses guerriers, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion qui, tout couvert de sang,
Portait avec l'effroi la mort de rang en rang;
C'est un dieu bienfaisant, qui, laissant son tonnerre,
Enchaîne la tempête et console la terre.
Sur ce front menaçant, terrible, ensanglanté,
La paix a mis les traits de la sérénité.
Ceux à qui la lumière était presque ravie,
Par ses ordres humains sont rendus à la vie;
Et sur tous leurs dangers, et sur tous leurs besoins,
Tel qu'un père attentif il étendait ses soins.

Du vrai comme du faux la prompte messagère,
Qui s'accroît dans sa course, et d'une aile légère,
Plus prompte que le temps, vole au delà des mers,
Passe d'un pôle à l'autre, et remplit l'univers;
Ce monstre composé d'yeux, de bouches, d'oreilles,
Qui célèbre des rois la honte ou les merveilles,
Qui rassemble sous lui la Curiosité,
L'Espoir, l'Effroi, le Doute, et la Crédulité,
De sa brillante voix, trompette de la gloire,
Du héros de la France annonçait la victoire.
Du Tage à l'Éridan le bruit en fut porté,
Le Vatican superbe en fut épouvanté.
Le Nord à cette voix tressaillit d'allégresse;
Madrid frémit d'effroi, de honte, et de tristesse.

O malheureux Paris! infidèles ligueurs!
O citoyens trompés! et vous, prêtres trompeurs!
De quels cris douloureux vos temples retentirent!
De cendre en ce moment vos têtes se couvrirent.
Hélas! Mayenne encor vient flatter vos esprits.
Vaincu mais plein d'espoir, et maître de Paris
Sa politique habile, au fond de sa retraite,
Aux ligueurs incertains déguisait sa défaite.
Contre un coup si funeste il veut les rassurer;
En cachant sa disgrâce, il croit la réparer.
Par cent bruits mensongers il ranimait leur zèle:
Mais, malgré tant de soins, la vérité cruelle,
Démentant à ses yeux ses discours imposteurs,
Volait de bouche en bouche, et glaçait tous les cœurs.

La Discorde en frémit, et redoublant sa rage:
« Non, je ne verrai point détruire mon ouvrage,
Dit-elle, et n'aurai point, dans ces murs malheureux,
Versé tant de poisons, allumé tant de feux,
De tant de flots de sang cimenté ma puissance,
Pour laisser à Bourbon l'empire de la France.
Tout terrible qu'il est, j'ai l'art de l'affaiblir;
Si je n'ai pu le vaincre, on le peut amollir.
N'opposons plus d'efforts à sa valeur suprême:
Henri n'aura jamais de vainqueur que lui-même.
C'est son cœur qu'il doit craindre, et je veux aujourd'hui
L'attaquer, le combattre, et le vaincre par lui. »
Elle dit; et soudain, des rives de la Seine,
Sur un char teint de sang, attelé par la Haine,
Dans un nuage épais qui fait pâlir le jour,
Elle part, elle vole, et va trouver l'Amour.

VARIANTES DU CHANT VIII.

Vers 1 :

Paris, toujours injuste et toujours furieux,
De la mort de son roi rendait grâces aux cieux.
Le peuple, qui jamais n'a connu la prudence,
S'enivrait follement de sa vaine espérance;
Mais Philippe, au récit de la mort de Valois,
Trembla dans ses États pour la première fois.
Il voyait des Bourbons les forces réunies;
Du trône sous leurs pas les routes aplanies;
Un chef infatigable et plein de fermeté,
Instruit par le travail et par l'adversité,
Et qui pouvait bientôt, conduit par la vengeance,
Reporter dans Madrid les malheurs de la France :
Il crut qu'il était temps d'envoyer un secours
Demandé si longtemps, et différé toujours.
Des rives de l'Escaut sur les bords de la Seine,
Le malheureux Egmont vint se joindre à Mayenne;
Et Mayenne avec lui crut aux tentes du roi
Renvoyer à son tour le carnage et l'effroi.
Le téméraire Orgueil accompagnait leur trace.
Qu'avec plaisir, grand roi, tu voyais cette audace!
Et que tes vœux hâtaient le moment du combat
Qui devait décider du destin de l'État!
Henri, loin des remparts de la ville alarmée,
Aux campagnes d'Ivry conduisit son armée,
Attirant sur ses pas Mayenne et ses ligueurs,
Que leur aveuglement poussait à leurs malheurs.

Près des bords de l'Iton et des rives de l'Eure
Est un champ fortuné, l'amour de la nature.
Là, souvent les bergers, conduisant leurs troupeaux
Du son de leur musette éveillaient les échos;
Là, les nymphes d'Anet, d'une course rapide,
Suivaient le daim léger et le chevreuil timide;
Les tranquilles zéphyrs habitaient sur ces bords;
Cérès y répandait ses utiles trésors.
C'est là que le Destin guida les deux armées,
D'une chaleur égale au combat animées;
Cérès en un moment vit leurs fiers bataillons
Ravager ses bienfaits naissant dans les sillons.
De l'Eure et de l'Iton les ondes s'alarmèrent;
Dans le fond des forêts les nymphes se cachèrent.
Le berger plein d'effroi, chassé de ces beaux lieux,
Du sein de son foyer fuit les larmes aux yeux.
Habitants malheureux, etc.

Vers 102 :

Sancy, brave guerrier, ministre, magistrat,
Estimé dans l'armée, à la cour, au sénat;

La Trimouille, Clermont, Tournemine, et d'Angenne;
Et ce fier ennemi de la pourpre romaine,
Mornay, dont l'éloquence égale la valeur,
Soutien trop vertueux du parti de l'erreur.
Là paraissaient Givry, Noailles, et Feuquières,
Le malheureux de Nesle, et l'heureux Lesdiguières.

Vers 163, édition de 1723 :

Le salpêtre, enfermé dans des globes d'airain,
Part, s'échauffe, s'embrase, et s'écarte soudain :
La mort qu'ils renfermaient en sort avec furie.
O coupables mortels! ô funeste industrie!
Pour vous exterminer, vos efforts odieux
Ont dérobé le foudre allumé dans les cieux.
Dans tous les deux partis l'adresse, le courage,
Le tumulte, les cris, la peur, l'aveugle rage,
Le désespoir, la mort, l'ardente soif du sang,
Partout sans s'arrêter passent de rang en rang :
L'un poursuit un parent.

Vers 181 :

Il veille autour de lui, tel qu'un heureux génie :
« Voyez-vous, lui dit-il, cet escadron qui plie?
Ici, près de ce bois, Mayenne est arrêté;
D'Aumale vient à nous, marchons de ce côté. »
Mornay revole au prince, il le suit, il l'escorte, etc.

Vers 204 : C'est probablement après ce vers qu'on lisait les suivants :

Dans les murs de Paris, la jeune Sennetère,
Noble sang d'un héros illustre dans la guerre,
Au parti de la Ligue avait par ses appas
Attiré cent héros attachés à ses pas.
Au milieu des horreurs d'une guerre cruelle,
Rassuré par ses yeux, l'Amour volait près d'elle.
. . . .
. . . .
Longtemps elle promît d'unir sa destinée
Au plus vaillant guerrier dont la main fortunée
Saurait dans les combats, par les plus grands exploits,
Déterminer son cœur à mériter son choix.
De ses jeunes amants une troupe enflammée,
Par cet espoir charmant à la gloire animée,
Disputait à l'envi dans les champs de l'honneur
Ce prix que la beauté promit à la valeur.
Chacun d'eux aux dangers se livrant pour lui plaire,
Y portait un courage au-dessus du vulgaire;
Chacun d'eux ne craignait que ses nobles rivaux :
Et de tous ces amants l'amour fit des héros.
Mais l'amour les trompait; en vain leur fier courage
Recherchait ses faveurs au milieu du carnage :
De l'objet de leur flamme il séduisit le cœur;
Sennetère en secret reconnut un vainqueur.
Par le pouvoir soudain d'un charme inexprimable,

Le prix du plus vaillant fut pour le plus aimable;
Tandis que pour lui plaire ils volaient à la mort,
Vivonne la charma sans peine et sans effort;
Dans la fleur de ses ans, nourri loin des alarmes,
A peine il commençait la carrière des armes;
Près d'un objet si fier il n'avait nul appui,
Et la gloire parlait pour d'autres que pour lui;
Mais, de tous ses rivaux effaçant la mémoire,
Un regard de ses yeux fit oublier leur gloire;
On l'aimait en secret, et des charmes si doux
Faisaient le bien d'un seul et les désirs de tous.
Le ciel fit luire enfin cette heureuse journée
Qui semblait des Français régler la destinée;
Vivonne alors parut entre tous ces guerriers,
Le myrte sur la tête, attendant des lauriers;
Honteux de n'être encor connu que par ses charmes,
Il voulut signaler la gloire de ses armes;
Il voulut en ce jour exercer son grand cœur,
Aux yeux de ses rivaux mériter son bonheur.
Vivonne fut armé des mains de son amante :
Elle-même attacha sa cuirasse pesante,
Et couvrit, en tremblant, d'un casque précieux
Ce front si plein d'attraits et si cher à ses yeux;
Elle mit dans ses mains la redoutable épée
Qui du sang des Français devait être trempée.
. . . .
. . . .

Elle le vit partir les yeux remplis de larmes :
Vivonne en la quittant partagea ses alarmes;
Mais la gloire emportait ses pas et ses désirs.
Il partit, et l'amour en poussa des soupirs.
Tel qu'échappé du sein d'un riant pâturage,
Au bruit de la trompette animant son courage,
Dans les champs de la Thrace un coursier orgueilleux,
Jeune, inquiet, ardent, plein d'un feu belliqueux,
Levant les crins mouvants de sa superbe tête,
Franchit les champs poudreux, plus prompt que la tempête;
Tel Vivonne accourut sur ces remparts sanglants,
Où l'implacable Mort volait dans tous les rangs.
La Victoire à ses coups est d'abord attachée :
Il renverse Rambure, et de Luyne, et Dachée;
Il arrache en cent lieux les étendards vainqueurs
Plantés par Bourbon même aux yeux des fiers ligueurs :
Au milieu des Anglais s'élançant comme un foudre,
A Taylor, à Quélus il fait mordre la poudre;
Du Guesclin, de ce peuple autrefois la terreur,
Dans leurs rangs éperdus répandait moins d'horreur.
. . . .
. . . .

Vers 205 :

Du superbe d'Aumont la valeur indomptée
Repoussait de Nemours la troupe épouvantée;

D'Ailly portait partout l'horreur et le trépas,
Les ligueurs ébranlés fuyaient devant ses pas
Soudain, de mille dards affrontant la tempête,
Un jeune audacieux dans sa course l'arrête.
Ils fondent l'un sur l'autre à coups précipités :
La Victoire et la Mort volent à leurs côtés;
Ils s'attaquent cent fois, et cent fois se repoussent;
Leur courage s'augmente, et leurs glaives s'émoussent;
Défendus par leur casque et par leur bouclier,
Ils parent tous les traits du redoutable acier.
Chacun d'eux, étonné de tant de résistance,
Respecte son rival, admire sa vaillance.
Enfin le vieux d'Ailly, par un coup malheureux,
Fait tomber à ses pieds ce guerrier généreux;
Ses yeux sont pour jamais fermés à la lumière;
Son casque auprès de lui roule sur la poussière.
D'Ailly voit son visage : ô désespoir! ô cris!
Il le voit, il l'embrasse : hélas! c'était son fils!
Le père infortuné, les yeux baignés de larmes,
Tournait contre son sein ses parricides armes :
On l'arrête, on s'oppose à sa juste fureur.
Il s'arrache en tremblant de ce lieu plein d'horreur;
Il déteste à jamais sa coupable victoire;
Il renonce à la cour, aux humains, à la gloire;
Et se fuyant lui-même, au milieu des déserts,
Il va cacher sa peine au bout de l'univers :
Là, soit que le soleil rendît le jour au monde,
Soit qu'il finît sa course au vaste sein de l'onde,
Sa voix faisait redire aux échos attendris
Le nom, le triste nom de son malheureux fils.
Ciel! quels cris effrayants se font partout entendre!
Quels flots de sang français viennent de se répandre!
Qui précipite ainsi ces ligueurs dispersés?
Quel héros ou quel dieu, etc.

Vers 299 :

« Arrêtez, rappelez votre antique vertu;
Suivez mes pas, marchez, et vous avez vaincu. »
Aussitôt secouru de Beauvau, de Joyeuse,
Du farouche Saint-Paul, et du brave Fosseuse.

Vers 315 :

Que vois-je? c'est ton roi qui marche à ton secours;
Il sait l'affreux danger qui menace tes jours :
Il le sait, il y vole, il laisse la poursuite
De ceux qui devant lui précipitaient leur fuite;
Il arrive, il paraît comme un dieu menaçant;
La Chastre à son aspect recule en frémissant :
Tout tremble devant lui, tout succombe, tout plie.
Ton roi, jeune Biron, te sauve enfin la vie;
Il t'arrache sanglant aux fureurs des soldats.

Vers 334 :

Mayenne apprend bientôt cette triste nouvelle;
Il court aux lieux sanglants où son rival vainqueur
Répandait le désordre, et la mort, et la peur.
Qui pourrait exprimer le sang et le carnage
Dont l'Eure en ce moment vit couvrir son rivage;
Tant de coups, tant de morts, tant d'exploits éclatants
Que nous cache aujourd'hui l'obscure nuit des temps!
O vous! mânes sanglants du plus grand roi du monde,
Sortez pour un moment de votre nuit profonde;
Pour chanter ce grand jour, pour chanter vos exploits,
Éclairez mon esprit, et parlez par ma voix.
Pressé de tous côtés, sa redoutable épée
Est du sang espagnol et du français trempée;
Mille ennemis sanglants expiraient sous ses coups,
Quand le fougueux Egmont s'offrit à son courroux;
Egmont, courtisan lâche et soldat téméraire,
Esclave du tyran qui fit périr son père.
Malheureux! il osait sur un bord étranger
Chercher dans les combats la gloire et le danger,
Et de ses fers honteux chérissant l'infamie,
Il n'osait point venger son père et sa patrie.
Il parut, le héros le fit tomber soudain;
Le fer étincelant se plongea dans son sein;
Sous leurs pieds teints de sang les chevaux le foulèrent;
Des ombres du trépas ses yeux s'enveloppèrent;
Et son âme en courroux s'envola chez les morts,
Où l'aspect de son père excita ses remords.
Sur son corps tout sanglant le roi sans résistance,
Tel qu'un foudre éclatant, vers Mayenne s'avance;
Il l'attaque, il l'étonne, il le presse, et son bras
A chaque instant sur lui suspendait le trépas.
Ce bras vaillant, Mayenne, allait trancher ta vie;
La Ligue en pâlissait, la guerre était finie :
Mais d'Aumale et Saint-Paul accourent à l'instant;
On l'entoure, on l'arrache à la mort qui l'attend.
Que vois-je? au moment même une main inconnue
Frappe le grand Henri d'une atteinte imprévue :
C'est ainsi qu'autrefois dans ces temps fabuleux,
Que l'amour du mensonge a rendus trop fameux,
Au pied de ces remparts qu'Hector ne put défendre,
Dans ces combats sanglants, aux rives du Scamandre
On vit plus d'une fois des mortels furieux
Par un fer sacrilége oser blesser les dieux.
Le héros tout sanglant voit son péril sans trouble;
Ainsi que ses dangers son audace redouble;
Son grand cœur s'applaudit d'avoir aux champs d'honneur
Trouvé des ennemis dignes de sa valeur.
Ses guerriers sur ses pas volent à la victoire :
La trace de son sang les conduit à la gloire;
Et bientôt devant eux il voit de toutes parts
Les ligueurs éperdus confusément épars,
Les chefs épouvantés, les soldats en alarmes,

Quittant leurs étendards, abandonnant leurs armes;
Les uns, sans résistance à son courroux offerts,
Fléchissaient les genoux et demandaient des fers;
D'autres, d'un pas rapide évitant sa poursuite,
Jusqu'aux rives de l'Eure emportés dans leur fuite,
Dans les profondes eaux vont se précipiter,
Et cherchent le trépas qu'ils veulent éviter.
Les flots ensanglantés interrompent leur course,
Le fleuve avec effroi remonte vers sa source :
De mille cris affreux l'air au loin retentit,
Anet s'en épouvante, et Mantes en frémit.
Mayenne cependant, par une fuite prompte, etc.

Vers 371. Au lieu de ce vers et des neuf qui le suivent, on lit dans l'édition de 1728 :

Il dit : il pousse au prince, il l'atteint vers le flanc;
Il triomphait déjà d'avoir versé ce sang.

Vers 436 :

« Vivez, s'écria-t-il, peuple né pour me nuire;
Henri voulait vous vaincre, et non pas vous détruire :
C'est la seule vertu qui doit vous désarmer :
Vivez, c'est trop me craindre, apprenez à m'aimer. »
Il dit, et dans l'instant arrêtant le carnage,
Maître de ses soldats, il fléchit leur courage.
Ce n'est plus ce lion, etc.

Vers 464 :

C'est un dieu bienfaisant, qui, laissant son tonnerre,
Fait succéder le calme aux horreurs de la guerre
Console les vaincus, applaudit aux vainqueurs,
Soulage, récompense, et gagne tous les cœurs.
Ceux à qui la lumière était presque ravie, etc.

Vers 479 :

Traversant tous les jours et les monts et les mers,
Des actions des rois va remplir l'univers;
La Renommée enfin, dans la ville rebelle,
Des exploits de Henri répandait la nouvelle.
Mayenne dans ces murs abusait les esprits.

CHANT NEUVIÈME[1].

ARGUMENT. — Description du temple de l'Amour : la Discorde implore son pouvoir pour amollir le courage de Henri IV. Ce héros est retenu quelque temps auprès de Mme d'Estrées, si célèbre sous le nom de la belle Gabrielle. Mornay l'arrache à son amour, et le roi retourne à son armée.

Sur les bords fortunés de l'antique Idalie,
Lieux où finit l'Europe et commence l'Asie,
S'élève un vieux palais[2] respecté par les temps :
La Nature en posa les premiers fondements;
Et l'art, ornant depuis sa simple architecture,
Par ses travaux hardis surpassa la nature.
Là, tous les champs voisins, peuplés de myrtes verts,
N'ont jamais ressenti l'outrage des hivers.
Partout on voit mûrir, partout on voit éclore
Et les fruits de Pomone et les présents de Flore;
Et la terre n'attend, pour donner ses moissons,
Ni les vœux des humains, ni l'ordre des saisons.
L'homme y semble goûter, dans une paix profonde,
Tout ce que la nature, aux premiers jours du monde,
De sa main bienfaisante accordait aux humains,
Un éternel repos, des jours purs et sereins,
Les douceurs, les plaisirs que promet l'abondance,
Les biens du premier âge, hors la seule innocence.
On entend, pour tout bruit, des concerts enchanteurs,
Dont la molle harmonie inspire les langueurs;
Les voix de mille amants, les chants de leurs maîtresses,
Qui célèbrent leur honte, et vantent leurs faiblesses.
Chaque jour on les voit, le front paré de fleurs,
De leur aimable maître implorer les faveurs;
Et, dans l'art dangereux de plaire et de séduire,
Dans son temple à l'envi s'empresser de s'instruire.
La flatteuse Espérance, au front toujours serein,

1. Ce chant était le huitième dans l'édition de 1723. Il est imité du dixième livre de l'*Odyssée*, du quatrième de l'*Énéide*, du quinzième et du seizième de la *Jérusalem délivrée*, du neuvième des *Lusiades*, du huitième de *Télémaque*, etc.

2. Cette description du temple de l'Amour, et la peinture de cette passion personnifiée, sont entièrement allégoriques. On a placé en Chypre le lieu de la scène, comme on a mis à Rome la demeure de la Politique, parce que les peuples de l'île de Chypre ont de tout temps passé pour être adonnés à l'amour, de même que la cour de Rome a eu la réputation d'être la cour la plus politique de l'Europe.

On ne doit point regarder ici l'Amour comme fils de Vénus et comme un dieu de la fable, mais comme une passion représentée avec tous les plaisirs et tous les désordres qui l'accompagnent.

A l'autel de l'Amour les conduit par la main.
Près du temple sacré les Grâces demi-nues
Accordent à leurs voix leurs danses ingénues;
La molle Volupté, sur un lit de gazons,
Satisfaite et tranquille, écoute leurs chansons.
On voit à ses côtés le Mystère en silence,
Le Sourire enchanteur, les Soins, la Complaisance,
Les Plaisirs amoureux, et les tendres Désirs,
Plus doux, plus séduisants encor que les Plaisirs.
De ce temple fameux telle est l'aimable entrée.
Mais, lorsqu'en avançant sous la voûte sacrée,
On porte au sanctuaire un pas audacieux,
Quel spectacle funeste épouvante les yeux!
Ce n'est plus des Plaisirs la troupe aimable et tendre :
Leurs concerts amoureux ne s'y font plus entendre.
Les Plaintes, les Dégoûts, l'Imprudence, la Peur,
Font de ce beau séjour un séjour plein d'horreur.
La sombre Jalousie, au teint pâle et livide,
Suit d'un pied chancelant le Soupçon qui la guide.
La Haîne et le Courroux, répandant leur venin,
Marchent devant ses pas, un poignard à la main.
La Malice les voit, et d'un souris perfide
Applaudit, en passant, à leur troupe homicide.
Le Repentir les suit, détestant leurs fureurs,
Et baisse en soupirant ses yeux mouillés de pleurs.

C'est là, c'est au milieu de cette cour affreuse,
Des plaisirs des humains compagne malheureuse,
Que l'Amour a choisi son séjour éternel.
Ce dangereux enfant, si tendre et si cruel,
Porte en sa faible main les destins de la terre,
Donne, avec un souris, ou la paix, ou la guerre,
Et, répandant partout ses trompeuses douceurs,
Anime l'univers, et vit dans tous les cœurs.
Sur un trône éclatant contemplant ses conquêtes,
Il foulait à ses pieds les plus superbes têtes;
Fier de ses cruautés plus que de ses bienfaits,
Il semblait s'applaudir des maux qu'il avait faits.

La Discorde soudain, conduite par la Rage,
Écarte les Plaisirs, s'ouvre un libre passage,
Secouant dans ses mains ses flambeaux allumés,
Le front couvert de sang, et les yeux enflammés :
« Mon frère, lui dit-elle, où sont tes traits terribles?
Pour qui réserves-tu tes flèches invincibles?
Ah! si de la Discorde allumant le tison,
Jamais à tes fureurs tu mêlas mon poison;
Si tant de fois pour toi j'ai troublé la nature,

Viens, vole sur mes pas, viens venger mon injure :
Un roi victorieux écrase mes serpents;
Ses mains joignent l'olive aux lauriers triomphants :
La Clémence avec lui marchant d'un pas tranquille,
Au sein tumultueux de la guerre civile,
Va sous ses étendards, flottants de tous côtés,
Réunir tous les cœurs par moi seul écartés :
Encore une victoire, et mon trône est en poudre.
Aux remparts de Paris Henri porte la foudre :
Ce héros va combattre, et vaincre, et pardonner;
De cent chaînes d'airain son bras va m'enchaîner.
C'est à toi d'arrêter ce torrent dans sa course :
Va de tant de hauts faits empoisonner la source;
Que sous ton joug, Amour, il gémisse abattu;
Va dompter son courage au sein de la vertu.
C'est toi, tu t'en souviens, toi dont la main fatale
Fit tomber sans effort Hercule aux pieds d'Omphale.
Ne vit-on pas Antoine amolli dans tes fers,
Abandonnant pour toi les soins de l'univers,
Fuyant devant Auguste, et te suivant sur l'onde,
Préférer Cléopatre à l'empire du monde?
Henri te reste à vaincre, après tant de guerriers :
Dans ses superbes mains va flétrir ses lauriers;
Va du myrte amoureux ceindre sa tête altière;
Endors entre tes bras son audace guerrière;
A mon trône ébranlé cours servir de soutien :
Viens, ma cause est la tienne, et ton règne est le mien. »

Ainsi parlait ce monstre; et la voûte tremblante
Répétait les accents de sa voix effrayante.
L'Amour qui l'écoutait, couché parmi les fleurs,
D'un souris fier et doux répond à ses fureurs.
Il s'arme cependant de ses flèches dorées :
Il fend des vastes cieux les voûtes azurées,
Et précédé des Jeux, des Grâces, des Plaisirs,
Il vole aux champs français sur l'aile des Zéphyrs.

Dans sa course d'abord il découvre avec joie
Le faible Simoïs, et les champs où fut Troie;
Il rit en contemplant, dans ces lieux renommés,
La cendre des palais par ses mains consumés.
Il aperçoit de loin ces murs bâtis sur l'onde,
Ces remparts orgueilleux, ce prodige du monde,
Venise, dont Neptune admire le destin,
Et qui commande aux flots renfermés dans son sein.

Il descend, il s'arrête aux champs de la Sicile,
Où lui-même inspira Théocrite et Virgile,

Où l'on dit qu'autrefois, par des chemins nouveaux,
De l'amoureux Alphée il conduisit les eaux.
Bientôt, quittant les bords de l'aimable Aréthuse,
Dans les champs de Provence il vole vers Vaucluse[1],
Asile encor plus doux, lieux où, dans ses beaux jours,
Pétrarque soupira ses vers et ses amours.
Il voit les murs d'Anet, bâtis aux bords de l'Eure;
Lui-même en ordonna la superbe structure :
Par ses adroites mains avec art enlacés,
Les chiffres de Diane[2] y sont encor tracés.
Sur sa tombe, en passant, les Plaisirs et les Grâces
Répandirent les fleurs qui naissaient sur leurs traces.

Aux campagnes d'Ivry l'Amour arrive enfin.
Le roi, près d'en partir pour un plus grand dessein,
Mêlant à ses plaisirs l'image de la guerre,
Laissait pour un moment reposer son tonnerre.
Mille jeunes guerriers, à travers les guérets,
Poursuivaient avec lui les hôtes des forêts.
L'Amour sent, à sa vue, une joie inhumaine;
Il aiguise ses traits, il prépare sa chaîne;
Il agite les airs que lui-même a calmés;
Il parle, on voit soudain les éléments armés.
D'un bout du monde à l'autre appelant les orages,
Sa voix commande aux vents d'assembler les nuages,
De verser ces torrents suspendus dans les airs,
Et d'apporter la nuit, la foudre, et les éclairs.

Déjà les Aquilons, à ses ordres fidèles,
Dans les cieux obscurcis ont déployé leurs ailes;
La plus affreuse nuit succède au plus beau jour;
La Nature en gémit, et reconnaît l'Amour.

Dans les sillons fangeux de la campagne humide,
Le roi marche incertain, sans escorte et sans guide :
L'Amour, en ce moment, allumant son flambeau,
Fait briller devant lui ce prodige nouveau.
Abandonné des siens, le roi, dans ces bois sombres,
Suit cet astre ennemi, brillant parmi les ombres :
Comme on voit quelquefois les voyageurs troublés
Suivre ces feux ardents de la terre exhalés,
Ces feux dont la vapeur maligne et passagère

1. Vaucluse, *Vallis clausa*, près de Gordes en Provence, célèbre par le séjour que fit Pétrarque dans les environs. L'on voit même encore près de sa source une maison qu'on appelle la maison de Pétrarque.

2. Anet fut bâti par Henri II pour Diane de Poitiers, dont les chiffres sont mêlés dans tous les ornements de ce château, lequel n'est pas loin de la plaine d'Ivry.

Conduit au précipice, à l'instant qu'elle éclaire.

Depuis peu la fortune, en ces tristes climats,
D'une illustre mortelle avait conduit les pas.
Dans le fond d'un château tranquille et solitaire,
Loin du bruit des combats elle attendait son père,
Qui, fidèle à ses rois, vieilli dans les hasards,
Avait du grand Henri suivi les étendards.
D'Estrée [1] était son nom : la main de la nature
De ses aimables dons la combla sans mesure.
Telle ne brillait point, aux bords de l'Eurotas,
La coupable beauté qui trahit Ménélas;
Moins touchante et moins belle à Tarse on vit paraître
Celle qui des Romains avait dompté le maître [2],
Lorsque les habitants des rives du Cydnus,
L'encensoir à la main, la prirent pour Vénus.
Elle entrait dans cet âge, hélas! trop redoutable,
Qui rend des passions le joug inévitable.
Son cœur, né pour aimer, mais fier et généreux,
D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux :
Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur et serein.

L'Amour, qui cependant s'apprête à la surprendre,
Sous un nom supposé vient près d'elle se rendre :
Il paraît sans flambeau, sans flèches, sans carquois;
Il prend d'un simple enfant la figure et la voix.
« On a vu, lui dit-il, sur la rive prochaine,
S'avancer vers ces lieux le vainqueur de Mayenne. »
Il glissait dans son cœur, en lui disant ces mots,

1. Gabrielle d'Estrées, d'une ancienne maison de Picardie, fille et petite-fille d'un grand maître de l'artillerie, mariée au seigneur de Liancourt, et depuis duchesse de Beaufort, etc.

Henri IV en devint amoureux pendant les guerres civiles; il se dérobait quelquefois pour l'aller voir. Un jour même il se déguisa en paysan, passa au travers des gardes ennemies, et arriva chez elle, non sans courir risque d'être pris.

On peut voir ces détails dans l'*Histoire des amours du grand Alcandre*, écrite par une princesse de Conti.

2. Cléopatre allant à Tarse, où Antoine l'avait mandée, fit ce voyage sur un vaisseau brillant d'or et orné des plus belles peintures; les voiles étaient de pourpre, les cordages d'or et de soie. Cléopatre était habillée comme on représentait alors la déesse Vénus; ses femmes représentaient les nymphes et les Grâces; la poupe et la proue étaient remplies des plus beaux enfants déguisés en Amours. Elle avançait dans cet équipage sur le fleuve Cydnus, au son de mille instruments de musique. Tout le peuple de Tarse la prit pour la déesse. On quitta le tribunal d'Antoine pour courir au-devant d'elle. Ce Romain lui-même alla la recevoir, et en devint éperdument amoureux. (Plutarque.)

Un désir inconnu de plaire à ce héros.
Son teint fut animé d'une grâce nouvelle.
L'Amour s'applaudissait en la voyant si belle :
Que n'espérait-il point, aidé de tant d'appas!
Au-devant du monarque il conduisit ses pas.
L'art simple dont lui-même a formé sa parure
Paraît aux yeux séduits l'effet de la nature :
L'or de ses blonds cheveux, qui flotte au gré des vents,
Tantôt couvre sa gorge et ses trésors naissants,
Tantôt expose aux yeux leur charme inexprimable.
Sa modestie encor la rendait plus aimable :
Non pas cette farouche et triste austérité
Qui fait fuir les Amours, et même la beauté;
Mais cette pudeur douce, innocente, enfantine,
Qui colore le front d'une rougeur divine,
Inspire le respect, enflamme les désirs,
Et de qui la peut vaincre augmente les plaisirs.

Il fait plus (à l'Amour tout miracle est possible),
Il enchante ces lieux par un charme invincible.
Des myrtes enlacés, que d'un prodigue sein
La terre obéissante a fait naître soudain,
Dans les lieux d'alentour étendent leur feuillage :
A peine a-t-on passé sous leur fatal ombrage,
Par des liens secrets on se sent arrêter;
On s'y plaît, on s'y trouble, on ne peut les quitter.
On voit fuir sous cette ombre une onde enchanteresse;
Les amants fortunés, pleins d'une douce ivresse,
Y boivent à longs traits l'oubli de leur devoir.
L'Amour dans tous ces lieux fait sentir son pouvoir :
Tout y paraît changé; tous les cœurs y soupirent :
Tous sont empoisonnés du charme qu'ils respirent :
Tout y parle d'amour. Les oiseaux dans les champs
Redoublent leurs baisers, leurs caresses, leurs chants.
Le moissonneur ardent, qui court avant l'aurore
Couper les blonds épis que l'été fait éclore,
S'arrête, s'inquiète, et pousse des soupirs :
Son cœur est étonné de ses nouveaux désirs;
Il demeure enchanté dans ces belles retraites,
Et laisse, en soupirant, ses moissons imparfaites.
Près de lui, la bergère, oubliant ses troupeaux,
De sa tremblante main sent tomber ses fuseaux.
Contre un pouvoir si grand qu'eût pu faire d'Estrée?
Par un charme indomptable elle était attirée;
Elle avait à combattre, en ce funeste jour,
Sa jeunesse, son cœur, un héros, et l'Amour.

Quelque temps de Henri la valeur immortelle

Vers ses drapeaux vainqueurs en secret le rappelle :
Une invisible main le retient malgré lui.
Dans sa vertu première il cherche un vain appui :
Sa vertu l'abandonne; et son âme enivrée
N'aime, ne voit, n'entend, ne connaît que d'Estrée.

Loin de lui cependant tous ses chefs étonnés
Se demandent leur prince, et restent consternés.
Ils tremblaient pour ses jours : aucun d'eux n'eût pu croire
Qu'on eût, dans ce moment, dû craindre pour sa gloire :
On le cherchait en vain; ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.

Mais le génie heureux qui préside à la France
Ne souffrit pas longtemps sa dangereuse absence
Il descendit des cieux à la voix de Louis,
Et vint d'un vol rapide au secours de son fils.

Quand il fut descendu vers ce triste hémisphère,
Pour y trouver un sage il regarda la terre.
Il ne le chercha point dans ces lieux révérés,
A l'étude, au silence, au jeûne consacrés;
Il alla dans Ivry : là, parmi la licence
Où du soldat vainqueur s'emporte l'insolence,
L'ange heureux des Français fixa son vol divin
Au milieu des drapeaux des enfants de Calvin :
Il s'adresse à Mornay. C'était pour nous instruire
Que souvent la raison suffit à nous conduire,
Ainsi qu'elle guida, chez des peuples païens,
Marc Aurèle, ou Platon, la honte des chrétiens.

Non moins prudent ami que philosophe austère,
Mornay sut l'art discret de reprendre et de plaire :
Son exemple instruisait bien mieux que ses discours :
Les solides vertus furent ses seuls amours.
Avide de travaux, insensible aux délices,
Il marchait d'un pas ferme au bord des précipices.
Jamais l'air de la cour, et son souffle infecté
N'altéra de son cœur l'austère pureté.
Belle Aréthuse, ainsi ton onde fortunée
Roule, au sein furieux d'Amphitrite étonnée.
Un cristal toujours pur et des flots toujours clairs;
Que jamais ne corrompt l'amertume des mers.

Le généreux Mornay, conduit par la Sagesse,
Part, et vole en ces lieux où la douce Mollesse,
Retenait dans ses bras le vainqueur des humains,
Et de la France en lui maîtrisait les destins.
L'Amour, à chaque instant, redoublant sa victoire,

Le rendait plus heureux, pour mieux flétrir sa gloire.
Les plaisirs, qui souvent ont des termes si courts,
Partageaient ses moments et remplissaient ses jours.

L'Amour, au milieu d'eux, découvre avec colère,
A côté de Mornay, la Sagesse sévère :
Il veut sur ce guerrier lancer un trait vengeur;
Il croit charmer ses sens, il croit blesser son cœur :
Mais Mornay méprisait sa colère et ses charmes;
Tous ses traits impuissants s'émoussaient sur ses armes.
Il attend qu'en secret le roi s'offre à ses yeux,
Et d'un œil irrité contemple ces beaux lieux.

Au fond de ces jardins, au bord d'une onde claire,
Sous un myrte amoureux, asile du mystère,
D'Estrée à son amant prodiguait ses appas;
Il languissait près d'elle, il brûlait dans ses bras.
De leurs doux entretiens rien n'altérait les charmes :
Leurs yeux étaient remplis de ces heureuses larmes,
De ces larmes qui font les plaisirs des amants ;
Ils sentaient cette ivresse et ces saisissements,
Ces transports, ces fureurs, qu'un tendre amour inspire,
Que lui seul fait goûter, que lui seul peut décrire.
Les folâtres Plaisirs, dans le sein du repos,
Les Amours enfantins désarmaient ce héros :
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée,
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait, en tenant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône et l'effroi des humains.

La Discorde de loin insulte à sa faiblesse;
Elle exprime en grondant sa barbare allégresse.
Sa fière activité ménage ces instants :
Elle court de la Ligue irriter les serpents;
Et, tandis que Bourbon se repose et sommeille,
De tous ses ennemis la rage se réveille.

Enfin dans ces jardins, où sa vertu languit,
Il voit Mornay paraître : il le voit, et rougit.
L'un de l'autre, en secret, ils craignaient la présence.
Le sage, en l'abordant, garde un morne silence;
Mais ce silence même, et ces regards baissés,
Se font entendre au prince, et s'expliquent assez :
Sur ce visage austère, où régnait la tristesse,
Henri lut aisément sa honte et sa faiblesse.
Rarement de sa faute on aime le témoin :
Tout autre eût de Mornay mal reconnu le soin.
« Cher ami, dit le roi, ne crains point ma colère;
Qui m'apprend mon devoir est trop sûr de me plaire :

Viens, le cœur de ton prince est digne encor de toi :
Je t'ai vu, c'en est fait, et tu me rends à moi;
Je reprends ma vertu, que l'Amour m'a ravie :
De ce honteux repos fuyons l'ignominie;
Fuyons ce lieu funeste, où mon cœur mutiné
Aime encor les liens dont il fut enchaîné.
Me vaincre est désormais ma plus belle victoire :
Partons, bravons l'Amour dans les bras de la Gloire;
Et bientôt, vers Paris répandant la terreur,
Dans le sang espagnol effaçons mon erreur. »

A ces mots généreux, Mornay connut son maître.
« C'est vous, s'écria-t-il, que je revois paraître;
Vous, de la France entière auguste défenseur;
Vous, vainqueur de vous-même, et roi de votre cœur!
L'Amour à votre gloire ajoute un nouveau lustre :
Qui l'ignore est heureux, qui le dompte est illustre. »

Il dit. Le roi s'apprête à partir de ces lieux,
Quelle douleur, ô ciel! attendrit ses adieux!
Plein de l'aimable objet qu'il fuit et qu'il adore,
En condamnant ses pleurs, il en versait encore.
Entraîné par Mornay, par l'Amour attiré,
Il s'éloigne, il revient, il part désespéré.
Il part. En ce moment d'Estrée, évanouie,
Reste sans mouvement, sans couleur, et sans vie;
D'une soudaine nuit ses beaux yeux sont couverts.
L'Amour, qui l'aperçut, jette un cri dans les airs;
Il s'épouvante, il craint qu'une nuit éternelle
N'enlève à son empire une nymphe si belle,
N'efface pour jamais les charmes de ces yeux
Qui devaient dans la France allumer tant de feux.
Il la prend dans ses bras; et bientôt cette amante
Rouvre, à sa douce voix, sa paupière mourante,
Lui nomme son amant, le redemande en vain,
Le cherche encor des yeux, et les ferme soudain.
L'Amour, baigné des pleurs qu'il répand auprès d'elle,
Au jour qu'elle fuyait tendrement la rappelle;
D'un espoir séduisant il lui rend la douceur,
Et soulage les maux dont lui seul est l'auteur.

Mornay, toujours sévère et toujours inflexible,
Entraînait cependant son maître trop sensible.
La Force et la Vertu leur montrent le chemin;
La Gloire les conduit, les lauriers à la main;
Et l'Amour indigné, que le devoir surmonte,
Va cacher loin d'Anet sa colère et sa honte.

VARIANTES DU CHANT IX.

Vers 13 :

Dans ces climats charmants habite l'Indolence.
Les peuples paresseux, séduits par l'abondance,
N'ont jamais exercé, par d'utiles travaux,
Leurs corps appesantis qu'énerve le repos;
Dans un loisir profond, aux soins inaccessible,
La Mollesse entretient un silence paisible :
Seulement quelquefois on entend dans les airs
Les sons efféminés des plus tendres concerts,
Les voix de mille amants, etc.

Vers 57 :

Sans cesse armé de traits plus prompts que le tonnerre,
Porte en sa faible main les destins de la terre.

Vers 121 :

Bientôt dans la Provence il voit cette fontaine
Dont son pouvoir aimable éternisa la veine,
Quand le tendre Pétrarque, au printemps de ses jours,
Sur ces bords enchantés soupirait ses amours.
Il voit les murs d'Anet, etc.

Vers 167:

Jamais rien de plus beau ne parut sous les cieux,
Et seule elle ignorait le pouvoir de ses yeux.
Elle entrait dans cet âge, etc.

Vers 192 :

Au-devant du monarque il conduisit ses pas :
Armé de tous ses traits, présent à l'entrevue,
Il allume en leur âme une crainte inconnue,
Leur inspire ce trouble et ces émotions
Que forment en naissant les grandes passions.
Quelque temps de Henri la valeur immortelle, etc.

Vers 238 :

C'est alors que l'on vit dans les bras du repos
Les folâtres Plaisirs désarmer ce héros :
L'un tenait sa cuirasse encor de sang trempée;
L'autre avait détaché sa redoutable épée,
Et riait en voyant dans ses débiles mains
Ce fer, l'appui du trône et l'effroi des humains.
Tandis que de l'amour Henri goûtait les charmes,
Son absence en son camp répandait les alarmes;
Et ses chefs étonnés, ses soldats abattus,
Ne marchant plus sous lui, semblaient déjà vaincus.
Mais le génie heureux qui préside à la France

Ne souffrit pas longtemps sa dangereuse absence;
Il va trouver Sully d'un vol léger et prompt,
Il lui dit de son roi la faiblesse et l'affront.
Non moins prudent ami que philosophe austère,
Sully sut l'art heureux de reprendre et de plaire;
Des solides vertus rigoureux sectateur,
Favori de son maître, et jamais son flatteur;
Avide de travaux, etc.

Vers 320 :

Tout autre eût de Sully mal reconnu le soin,
Tout autre eût d'un censeur haï le front sévère.
« Cher ami, dit le roi, tu ne peux me déplaire;
Viens, le cœur de ton prince, etc. »

CHANT DIXIÈME[1].

Argument. — Retour du roi à son armée : il recommence le siége. Combat singulier du vicomte de Turenne et du chevalier d'Aumale. Famine horrible qui désole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitants qu'il assiége. Le ciel récompense enfin ses vertus. La Vérité vient l'éclairer. Paris lui ouvre ses portes, et la guerre est finie.

Ces moments dangereux, perdus dans la mollesse,
Avaient fait aux vaincus oublier leur faiblesse.
A de nouveaux exploits Mayenne est préparé;
D'un espoir renaissant le peuple est enivré.
Leur espoir les trompait : Bourbon, que rien n'arrête,
Accourt, impatient d'achever sa conquête.
Paris épouvanté revit ses étendards;
Le héros reparut aux pieds de ses remparts,
De ces mêmes remparts où fume encor sa foudre,
Et qu'à réduire en cendre il ne put se résoudre,
Quand l'ange de la France, apaisant son courroux,
Retint son bras vainqueur, et suspendit ses coups.
Déjà le camp du roi jette des cris de joie;
D'un œil d'impatience il dévorait sa proie.
Les ligueurs cependant, d'un juste effroi troublés,
Près du prudent Mayenne étaient tous rassemblés.
Là, d'Aumale, ennemi de tout conseil timide,
Leur tenait fièrement ce langage intrépide :
« Nous n'avons point encore appris à nous cacher;
L'ennemi vient à nous : c'est là qu'il faut marcher,
C'est là qu'il faut porter une fureur heureuse.
Je connais des Français la fougue impétueuse;

1. Ce chant était d'abord le neuvième.

L'ombre de leurs remparts affaiblit leur vertu :
Le Français qu'on attaque est à demi vaincu.
Souvent le désespoir a gagné des batailles;
J'attends tout de nous seuls, et rien de nos murailles.
Héros qui m'écoutez, volez aux champs de Mars;
Peuples qui nous suivez, vos chefs sont vos remparts. »

Il se tut à ces mots : les ligueurs en silence
Semblaient de son audace accuser l'imprudence.
Il en rougit de honte, et dans leurs yeux confus
Il lut, en frémissant, leur crainte et leur refus.
« Eh bien! poursuivit-il, si vous n'osez me suivre
Français, à cet affront je ne veux point survivre :
Vous craignez les dangers; seul je m'y vais offrir,
Et vous apprendre à vaincre, ou du moins à mourir. »

De Paris à l'instant il fait ouvrir la porte;
Du peuple qui l'entoure il éloigne l'escorte;
Il s'avance : un héraut, ministre des combats,
Jusqu'aux tentes du roi marche devant ses pas,
Et crie à haute voix : « Quiconque aime la gloire,
Qu'il dispute en ces lieux l'honneur de la victoire :
D'Aumale vous attend; ennemis, paraissez. »

Tous les chefs, à ces mots, d'un beau zèle poussés;
Voulaient contre d'Aumale essayer leur courage :
Tous briguaient près du roi cet illustre avantage;
Tous avaient mérité ce prix de la valeur ·
Mais le vaillant Turenne emporta cet honneur.
Le roi mit dans ses mains la gloire de la France.
« Va, dit-il, d'un superbe abaisser l'insolence;
Combats pour ton pays, pour ton prince, et pour toi.
Et reçois, en partant, les armes de ton roi. »
Le héros, à ces mots, lui donne son épée.
« Votre attente, ô grand roi! ne sera point trompée,
Lui répondit Turenne embrassant ses genoux :
J'en atteste ce fer, et j'en jure par vous. »
Il dit. Le roi l'embrasse, et Turenne s'élance
Vers l'endroit où d'Aumale, avec impatience,
Attendait qu'à ses yeux un combattant parût.
Le peuple de Paris aux remparts accourut;
Les soldats de Henri près de lui se rangèrent :
Sur les deux combattants tous les yeux s'attachèrent,
Chacun, dans l'un des deux voyant son défenseur,
Du geste et de la voix excitait sa valeur.

Cependant sur Paris s'élevait un nuage
Qui semblait apporter le tonnerre et l'orage;
Ses flancs noirs et brûlants, tout à coup entr'ouverts,

Vomissent dans ces lieux les monstres des enfers,
Le Fanatisme affreux, la Discorde farouche,
La sombre Politique au cœur faux, à l'œil louche,
Le démon des combats respirant les fureurs,
Dieux enivrés de sang, dieux dignes des ligueurs.
Aux remparts de la ville ils fondent, ils s'arrêtent;
En faveur de d'Aumale au combat ils s'apprêtent.
Voilà qu'au même instant, du haut des cieux ouverts,
Un ange est descendu sur le trône des airs,
Couronné de rayons, nageant dans la lumière,
Sur des ailes de feu parcourant sa carrière,
Et laissant loin de lui l'occident éclairé
Des sillons lumineux dont il est entouré.
Il tenait d'une main cette olive sacrée,
Présage consolant d'une paix désirée;
Dans l'autre étincelait ce fer d'un Dieu vengeur,
Ce glaive dont s'arma l'ange exterminateur,
Quand jadis le Très-Haut à la Mort dévorante
Livra les premiers-nés d'une race insolente.
A l'aspect de ce glaive, interdits, désarmés,
Les monstres infernaux semblent inanimés;
La terreur les enchaîne; un pouvoir invincible
Fait tomber tous les traits de leur troupe inflexible.
Ainsi de son autel teint du sang des humains
Tomba ce fier Dagon, ce dieu des Philistins,
Lorsque de l'Éternel, en son temple apportée,
A ses yeux éblouis l'arche fut présentée.

Paris, le roi, l'armée, et l'enfer, et les cieux,
Sur ce combat illustre avaient fixé les yeux.
Bientôt les deux guerriers entrent dans la carrière.
Henri du champ d'honneur leur ouvre la barrière.
Leur bras n'est point chargé du poids d'un bouclier;
Ils ne se cachent point sous ces bustes d'acier,
Des anciens chevaliers ornement honorable,
Éclatant à la vue, aux coups impénétrable;
Ils négligent tous deux cet appareil qui rend
Et le combat plus long, et le danger moins grand.
Leur arme est une épée; et, sans autre défense,
Exposé tout entier, l'un et l'autre s'avance.
« O Dieu! cria Turenne, arbitre de mon roi,
Descends, juge sa cause, et combats avec moi;
Le courage n'est rien sans ta main protectrice;
J'attends peu de moi-même, et tout de ta justice. »
D'Aumale répondit : « J'attends tout de mon bras;
C'est de nous que dépend le destin des combats :
En vain l'homme timide implore un Dieu suprême;

Tranquille au haut du ciel, il nous laisse à nous-même :
Le parti le plus juste est celui du vainqueur;
Et le dieu de la guerre est la seule valeur. »
Il dit; et, d'un regard enflammé d'arrogance,
Il voit de son rival la modeste assurance.

Mais la trompette sonne : ils s'élancent tous deux;
Ils commencent enfin ce combat dangereux.
Tout ce qu'ont pu jamais la valeur et l'adresse,
L'ardeur, la fermeté, la force, la souplesse,
Parut des deux côtés en ce choc éclatant.
Cent coups étaient portés et parés à l'instant.
Tantôt avec fureur l'un d'eux se précipite;
L'autre d'un pas léger se détourne, et l'évite :
Tantôt, plus rapprochés, ils semblent se saisir;
Leur péril renaissant donne un affreux plaisir;
On se plaît à les voir s'observer et se craindre,
Avancer, s'arrêter, se mesurer, s'atteindre :
Le fer étincelant, avec art détourné,
Par de feints mouvements trompe l'œil étonné.
Telle on voit du soleil la lumière éclatante
Briser ses traits de feu dans l'onde transparente,
Et, se rompant encor par des chemins divers,
De ce cristal mouvant repasser dans les airs.
Le spectateur surpris, et ne pouvant le croire,
Voyait à tout moment leur chute et leur victoire.
D'Aumale est plus ardent, plus fort, plus furieux :
Turenne est plus adroit, et moins impétueux;
Maître de tous ses sens, animé sans colère,
Il fatigue à loisir son terrible adversaire.
D'Aumale en vains efforts épuise sa vigueur
Bientôt son bras lassé ne sert plus sa valeur.
Turenne, qui l'observe, aperçoit sa faiblesse;
Il se ranime alors, il le pousse, il le presse;
Enfin, d'un coup mortel, il lui perce le flanc.
D'Aumale est renversé dans les flots de son sang :
Il tombe; et de l'enfer tous les monstres frémirent;
Ces lugubres accents dans les airs s'entendirent :
« De la Ligue à jamais le trône est renversé;
Tu l'emportes, Bourbon; notre règne est passé. »
Tout le peuple y répond par un cri lamentable.
D'Aumale sans vigueur étendu sur le sable,
Menace encor Turenne, et le menace en vain
Sa redoutable épée échappe de sa main :
Il veut parler; sa voix expire dans sa bouche.
L'horreur d'être vaincu rend son air plus farouche.
Il se lève, il retombe, il ouvre un œil mourant,

Il regarde Paris, et meurt en soupirant.
Tu le vis expirer, infortuné Mayenne;
Tu le vis; tu frémis; et ta chute prochaine
Dans ce moment affreux s'offrit à tes esprits.

Cependant des soldats dans les murs de Paris
Rapportaient à pas lents le malheureux d'Aumale [1].
Ce spectacle sanglant, cette pompe fatale,
Entre au milieu d'un peuple interdit, égaré :
Chacun voit, en tremblant, ce corps défiguré,
Ce front souillé de sang, cette bouche entr'ouverte,
Cette tête penchée, et de poudre couverte,
Ces yeux où le trépas étale ses horreurs.
On n'entend point de cris, on ne voit point de pleurs :
La honte, la pitié, l'abattement, la crainte,
Étouffent leurs sanglots, et retiennent leur plainte :
Tout se tait, et tout tremble. Un bruit rempli d'horreur
Bientôt de ce silence augmente la terreur.
Les cris des assiégeants jusqu'au ciel s'élevèrent;
Les chefs et les soldats près du roi s'assemblèrent;
Ils demandent l'assaut : mais l'auguste Louis,
Protecteur des Français, protecteur de son fils,
Modérait de Henri le courage terrible.
Ainsi des éléments le moteur invisible
Contient les aquilons suspendus dans les airs,
Et pose la barrière où se brisent les mers :
Il fonde les cités, les disperse en ruines,
Et les cœurs des mortels sont dans ses mains divines.

Henri, de qui le ciel a réprimé l'ardeur,
Des guerriers qu'il gouverne enchaîne la fureur.
Il sentit qu'il aimait son ingrate patrie;
Il voulut la sauver de sa propre furie.
Haï de ses sujets, prompt à les épargner,
Eux seuls voulaient se perdre; il les voulut gagner.
Heureux si sa bonté, prévenant leur audace,
Forçait ces malheureux à lui demander grâce!
Pouvant les emporter, il les fait investir;
Il laisse à leur fureur le temps du repentir.
Il crut que, sans assauts [2], sans combats, sans alarmes,

1. Le chevalier d'Aumale fut tué dans ce temps-là à Saint-Denis, et sa mort affaiblit beaucoup le parti de la Ligue. Son duel avec le vicomte de Turenne n'est qu'une fiction; mais ces combats singuliers étaient encore à la mode. Il s'en fit un célèbre derrière les Chartreux, entre le sieur de Marivaux, qui tenait pour les royalistes, et le sieur Claude de Marolles, qui tenait pour les ligueurs. Ils se battirent en présence du peuple et de l'armée, le jour même de l'assassinat de Henri III; mais ce fut de Marolles qui fut vainqueur.

2. Henri IV bloqua Paris en 1590, avec moins de vingt mille hommes.

La disette et la faim, plus fortes que ses armes,
Lui livreraient sans peine un peuple inanimé,
Nourri dans l'abondance, au luxe accoutumé;
Qui, vaincu par ses maux, souple dans l'indigence,
Viendrait à ses genoux implorer sa clémence :
Mais le faux Zèle, hélas ! qui ne saurait céder,
Enseigne à tout souffrir, comme à tout hasarder.

Les mutins, qu'épargnait cette main vengeresse,
Prenaient d'un roi clément la vertu pour faiblesse;
Et, fiers de ses bontés, oubliant sa valeur,
Ils défiaient leur maître, ils bravaient leur vainqueur;
Ils osaient insulter à sa vengeance oisive.

Mais lorsque enfin les eaux de la Seine captive
Cessèrent d'apporter dans ce vaste séjour
L'ordinaire tribut des moissons d'alentour;
Quand on vit dans Paris la Faim pâle et cruelle,
Montrant déjà la Mort qui marchait après elle;
Alors on entendit des hurlements affreux;
Ce superbe Paris fut plein de malheureux
De qui la main tremblante et la voix affaiblie
Demandaient vainement le soutien de leur vie.
Bientôt le riche même, après de vains efforts,
Éprouva la famine au milieu des trésors.
Ce n'était plus ces jeux, ces festins, et ces fêtes,
Où de myrte et de rose ils couronnaient leurs têtes;
Où, parmi des plaisirs toujours trop peu goûtés,
Les vins les plus parfaits, les mets les plus vantés,
Sous des lambris dorés qu'habite la Mollesse,
De leurs goûts dédaigneux irritaient la paresse.
On vit avec effroi tous ces voluptueux,
Pâles, défigurés, et la mort dans les yeux
Périssant de misère au sein de l'opulence,
Détester de leurs biens l'inutile abondance.
Le vieillard, dont la faim va terminer les jours,
Voit son fils au berceau, qui périt sans secours.
Ici meurt dans la rage une famille entière.
Plus loin, des malheureux, couchés sur la poussière,
Se disputaient encore, à leurs derniers moments,
Les restes odieux des plus vils aliments.
Ces spectres affamés, outrageant la nature,
Vont au sein des tombeaux chercher leur nourriture.
Des morts épouvantés les ossements poudreux,
Ainsi qu'un pur froment, sont préparés par eux.
Que n'osent point tenter les extrêmes misères!
On les vit se nourrir des cendres de leurs pères.

Ce détestable mets[1] avança leur trépas,
Et ce repas pour eux fut le dernier repas.

Ces prêtres cependant, ces docteurs fanatiques,
Qui, loin de partager les misères publiques,
Bornant à leurs besoins tous leurs soins paternels,
Vivaient dans l'abondance à l'ombre des autels[2],
Du Dieu qu'ils offensaient attestant la souffrance,
Allaient partout du peuple animer la constance.
Aux uns, à qui la mort allait fermer les yeux,
Leurs libérales mains ouvraient déjà les cieux;
Aux autres ils montraient, d'un coup d'œil prophétique,
Le tonnerre allumé sur un prince hérétique,
Paris bientôt sauvé par des secours nombreux,
Et la manne du ciel prête à tomber pour eux.
Hélas! ces vains appâts, ces promesses stériles,
Charmaient ces malheureux, à tromper trop faciles :
Par les prêtres séduits, par les Seize effrayés,
Soumis, presque contents, ils mouraient à leurs pieds.
Trop heureux, en effet, d'abandonner la vie!

D'un ramas d'étrangers la ville était remplie,
Tigres que nos aïeux nourrissaient dans leur sein,
Plus cruels que la mort, et la guerre, et la faim.
Les uns étaient venus des campagnes belgiques;
Les autres, des rochers et des monts helvétiques;
Barbares[3] dont la guerre est l'unique métier,
Et qui vendent leur sang à qui veut le payer.
De ces nouveaux tyrans les avides cohortes
Assiégent les maisons, en enfoncent les portes;
Aux hôtes effrayés présentent mille morts,
Non pour leur arracher d'inutiles trésors,
Non pour aller ravir, d'une main adultère,
Une fille éplorée à sa tremblante mère;
De la cruelle faim le besoin consumant

1. Ce fut l'ambassadeur d'Espagne auprès de la Ligue qui donna le conseil de faire du pain avec des os de mort; conseil qui fut exécuté, et qui ne servit qu'à avancer les jours de plusieurs milliers d'hommes. Sur quoi on remarque l'étrange faiblesse de l'imagination humaine. Ces assiégés n'auraient pas osé manger la chair de leurs compatriotes qui venaient d'être tués, mais ils mangeaient volontiers les os.

2. On fit la visite, dit Mézeray, dans les logis des ecclésiastiques et dans les couvents, qui se trouvèrent tous pourvus, même celui des capucins, pour plus d'un an.

3. Les Suisses qui étaient dans Paris à la solde du duc de Mayenne y commirent des excès affreux, au rapport de tous les historiens du temps; c'est sur eux seuls que tombe ce mot de *barbares*, et non sur leur nation, pleine de bon sens et de droiture, et l'une des plus respectables nations du monde, puisqu'elle ne songe qu'à conserver sa liberté, et jamais à opprimer celle des autres.

Fait expirer en eux tout autre sentiment;
Et d'un peu d'aliments la découverte heureuse
Était l'unique but de leur recherche affreuse.
Il n'est point de tourment, de supplice, et d'horreur,
Que, pour en découvrir, n'inventât leur fureur.

Une femme (grand Dieu! faut-il à la mémoire[1]
Conserver le récit de cette horrible histoire?),
Une femme avait vu, par ces cœurs inhumains,
Un reste d'aliment arraché de ses mains.
Des biens que lui ravit la fortune cruelle,
Un enfant lui restait, prêt à périr comme elle ·
Furieuse, elle approche, avec un coutelas,
De ce fils innocent qui lui tendait les bras;
Son enfance, sa voix, sa misère, et ses charmes,
A sa mère en fureur arrachent mille larmes;
Elle tourne sur lui son visage effrayé,
Plein d'amour, de regret, de rage, de pitié;
Trois fois le fer échappe à sa main défaillante.
La rage enfin l'emporte; et, d'une voix tremblante,
Détestant son hymen et sa fécondité :
« Cher et malheureux fils que mes flancs ont porté,
Dit-elle, c'est en vain que tu reçus la vie;
Les tyrans ou la faim l'auraient bientôt ravie.
Et pourquoi vivrais-tu? pour aller dans Paris,
Errant et malheureux, pleurer sur ses débris?
Meurs, avant de sentir mes maux et ta misère;
Rends-moi le jour, le sang, que t'a donné ta mère;
Que mon sein malheureux te serve de tombeau,
Et que Paris du moins voie un crime nouveau. »
En achevant ces mots, furieuse, égarée,
Dans les flancs de son fils sa main désespérée
Enfonce, en frémissant, le parricide acier,
Porte le corps sanglant auprès de son foyer,
Et, d'un bras que poussait sa faim impitoyable,
Prépare avidement ce repas effroyable.

Attirés par la faim, les farouches soldats
Dans ces coupables lieux reviennent sur leurs pas :
Leur transport est semblable à la cruelle joie
Des ours et des lions qui fondent sur leur proie;
A l'envi l'un de l'autre ils courent en fureur,
Ils enfoncent la porte. O surprise! ô terreur!
Près d'un corps tout sanglant à leurs yeux se présente
Une femme égarée, et de sang dégouttante.

1. Cette histoire est rapportée dans tous les mémoires du temps. De pareilles horreurs arrivèrent aussi au siége de la ville de Sancerre.

« Oui, c'est mon propre fils, oui, monstres inhumains,
C'est vous qui dans son sang avez trempé mes mains :
Que la mère et le fils vous servent de pâture :
Craignez-vous plus que moi d'outrager la nature?
Quelle horreur à mes yeux semble vous glacer tous?
Tigres, de tels festins sont préparés pour vous. »

Ce discours insensé, que sa rage prononce,
Est suivi d'un poignard qu'en son cœur elle enfonce.
De crainte, à ce spectacle, et d'horreur agités,
Ces monstres confondus courent épouvantés.
Ils n'osent regarder cette maison funeste;
Ils pensent voir sur eux tomber le feu céleste,
Et le peuple, effrayé de l'horreur de son sort,
Levait les mains au ciel, et demandait la mort.

Jusqu'aux tentes du roi mille bruits en coururent;
Son cœur en fut touché, ses entrailles s'émurent;
Sur ce peuple infidèle il répandit des pleurs :
« O Dieu ! s'écria-t-il, Dieu qui lis dans les cœurs,
Qui vois ce que je puis, qui connais ce que j'ose,
Des ligueurs et de moi tu sépares la cause.
Je puis lever vers toi mes innocentes mains :
Tu le sais, je tendais les bras à ces mutins;
Tu ne m'imputes point leurs malheurs et leurs crimes.
Que Mayenne à son gré s'immole ces victimes;
Qu'il impute, s'il veut, des désastres si grands
A la nécessité, l'excuse des tyrans;
De mes sujets séduits qu'il comble la misère;
Il en est l'ennemi; j'en dois être le père :
Je le suis; c'est à moi de nourrir mes enfants,
Et d'arracher mon peuple à ces loups dévorants :
Dût-il de mes bienfaits s'armer contre moi-même,
Dussé-je, en le sauvant, perdre mon diadème,
Qu'il vive, je le veux, il n'importe à quel prix;
Sauvons-le, malgré lui, de ses vrais ennemis;
Et, si trop de pitié me coûte mon empire,
Que du moins sur ma tombe un jour on puisse lire :
« Henri, de ses sujets ennemi généreux,
Aima mieux les sauver que de régner sur eux. »

Il dit[1]; et dans l'instant il veut que son armée

1. Henri IV fut si bon, qu'il permettait à ses officiers d'envoyer (comme le dit Mézeray) des rafraîchissements à leurs anciens amis et aux dames. Les soldats en faisaient autant, à l'exemple des officiers. Le roi avait de plus la générosité de laisser sortir de Paris presque tous ceux qui se présentaient. Par là il arriva effectivement que les assiégeants nourrirent les assiégés.

Approche sans éclat de la ville affamée,
Qu'on porte aux citoyens des paroles de paix,
Et qu'au lieu de vengeance on parle de bienfaits.
A cet ordre divin ses troupes obéissent.
Les murs en ce moment de peuple se remplissent :
On voit sur les remparts avancer à pas lents
Ces corps inanimés, livides, et tremblants,
Tels qu'on feignait jadis que des royaumes sombres
Les mages à leur gré faisaient sortir les ombres,
Quand leur voix, du Cocyte arrêtant les torrents,
Appelait les enfers, et les mânes errants.

Quel est de ces mourants l'étonnement extrême
Leur cruel ennemi vient les nourrir lui-même.
Tourmentés, déchirés par leurs fiers défenseurs,
Ils trouvent la pitié dans leurs persécuteurs.
Tous ces événements leur semblaient incroyables.
Ils voyaient devant eux ces piques formidables,
Ces traits, ces instruments des cruautés du sort,
Ces lances qui toujours avaient porté la mort,
Secondant de Henri la généreuse envie,
Au bout d'un fer sanglant leur apporter la vie.
« Sont-ce là, disaient-ils, ces monstres si cruels?
Est-ce là ce tyran si terrible aux mortels,
Cet ennemi de Dieu, qu'on peint si plein de rage?
Hélas! du Dieu vivant c'est la brillante image;
C'est un roi bienfaisant, le modèle des rois;
Nous ne méritons pas de vivre sous ses lois.
Il triomphe, il pardonne, il chérit qui l'offense.
Puisse tout notre sang cimenter sa puissance!
Trop dignes du trépas dont il nous a sauvés,
Consacrons-lui ces jours qu'il nous a conservés. »

De leurs cœurs attendris tel était le langage :
Mais qui peut s'assurer sur un peuple volage,
Dont la faible amitié s'exhale en vains discours,
Qui quelquefois s'élève, et retombe toujours?
Ces prêtres, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France,
Vont se montrer en pompe à ce peuple abattu.
« Combattants sans courage, et chrétiens sans vertu,
A quel indigne appât vous laissez-vous séduire?
Ne connaissez-vous plus les palmes du martyre?
Soldats du Dieu vivant, voulez-vous aujourd'hui
Vivre pour l'outrager, pouvant mourir pour lui?
Quand Dieu du haut des cieux nous montre la couronne
Chrétiens, n'attendons pas qu'un tyran nous pardonne.
Dans sa coupable secte il veut nous réunir :

De ses propres bienfaits songeons à le punir.
Sauvons nos temples saints de son culte hérétique. »

C'est ainsi qu'ils parlaient; et leur voix fanatique,
Maîtresse du vil peuple, et redoutable aux rois,
Des bienfaits de Henri faisait taire la voix;
Et déjà quelques-uns, reprenant leur furie,
S'accusaient en secret de lui devoir la vie.

A travers ces clameurs et ces cris odieux,
La vertu de Henri pénétra dans les cieux.
Louis, qui du plus haut de la voûte divine
Veille sur les Bourbons dont il est l'origine,
Connut qu'enfin les temps allaient être accomplis,
Et que le Roi des rois adopterait son fils.
Aussitôt de son cœur il chassa les alarmes :
La Foi vint essuyer ses yeux mouillés de larmes;
Et la douce Espérance et l'Amour paternel
Conduisirent ses pas aux pieds de l'Éternel.

Au milieu des clartés d'un feu pur et durable,
Dieu mit, avant les temps, son trône inébranlable.
Le ciel est sous ses pieds; de mille astres divers
Le cours, toujours réglé, l'annonce à l'univers.
La puissance, l'amour, avec l'intelligence,
Unis et divisés, composent son essence.
Ses saints, dans les douceurs d'une éternelle paix,
D'un torrent de plaisirs enivrés à jamais,
Pénétrés de sa gloire, et remplis de lui-même,
Adorent à l'envi sa majesté suprême.
Devant lui sont ces dieux, ces brûlants séraphins,
A qui de l'univers il commet les destins.
Il parle, et de la terre ils vont changer la face;
Des puissances du siècle ils retranchent la race;
Tandis que les humains, vils jouets de l'erreur,
Des conseils éternels accusent la hauteur.
Ce sont eux dont la main, frappant Rome asservie,
Aux fiers enfants du Nord a livré l'Italie,
L'Espagne aux Africains, Solyme aux Ottomans :
Tout empire est tombé, tout peuple eut ses tyrans.
Mais cette impénétrable et juste Providence
Ne laisse pas toujours prospérer l'insolence;
Quelquefois sa bonté, favorable aux humains,
Met le sceptre des rois dans d'innocentes mains.

Le père des Bourbons à ses yeux se présente,
Et lui parle en ces mots d'une voix gémissante :
« Père de l'univers, si tes yeux quelquefois
Honorent d'un regard les peuples et les rois,

Vois le peuple français à son prince rebelle;
S'il viole tes lois, c'est pour t'être fidèle.
Aveuglé par son zèle, il te désobéit,
Et pense te venger, alors qu'il te trahit.
Vois ce roi triomphant, ce foudre de la guerre,
L'exemple, la terreur, et l'amour de la terre;
Avec tant de vertus, n'as-tu formé son cœur
Que pour l'abandonner aux piéges de l'erreur?
Faut-il que de tes mains le plus parfait ouvrage
A son Dieu qu'il adore offre un coupable hommage
Ah! si du grand Henri ton culte est ignoré,
Par qui le Roi des rois veut-il être adoré?
Daigne éclairer ce cœur créé pour te connaître :
Donne à l'Église un fils, donne à la France un maître;
Des ligueurs obtinés confonds les vains projets;
Rends les sujets au prince, et le prince aux sujets :
Que tous les cœurs unis adorent ta justice,
Et t'offrent dans Paris le même sacrifice. »

L'Éternel à ses vœux se laissa pénétrer;
Par un mot de sa bouche il daigna l'assurer.
A sa divine voix les astres s'ébranlèrent;
La terre en tressaillit, les ligueurs en tremblèrent.
Le roi, qui dans le ciel avait mis son appui,
Sentit que le Très-Haut s'intéressait pour lui.

Soudain la Vérité, si longtemps attendue,
Toujours chère aux humains, mais souvent inconnue,
Dans les tentes du roi descend du haut des cieux.
D'abord un voile épais la cache à tous les yeux :
De moment en moment, les ombres qui la couvrent
Cèdent à la clarté des feux qui les entr'ouvrent :
Bientôt elle se montre à ses yeux satisfaits,
Brillante d'un éclat qui n'éblouit jamais.

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle.
Il avoue, avec foi, que la religion
Est au-dessus de l'homme, et confond la raison.
Il reconnaît l'Église ici-bas combattue,
L'Église toujours une, et partout étendue,
Libre, mais sous un chef, adorant en tout lieu,
Dans le bonheur des saints, la grandeur de son Dieu.
Le Christ, de nos péchés victime renaissante,
De ses élus chéris nourriture vivante,
Descend sur les autels à ses yeux éperdus,
Et lui découvre un Dieu sous un pain qui n'est plus.
Son cœur obéissant se soumet, s'abandonne

A ces mystères saints dont son esprit s'étonne.

Louis, dans ce moment qui comble ses souhaits,
Louis, tenant en main l'olive de la paix,
Descend du haut des cieux vers le héros qu'il aime;
Aux remparts de Paris il le conduit lui-même.
Les remparts ébranlés s'entr'ouvrent à sa voix.
Il entre [1] au nom du Dieu qui fait régner les rois.
Les ligueurs éperdus, et mettant bas les armes,
Sont aux pieds de Bourbon, les baignent de leurs larmes;
Les prêtres sont muets; les Seize épouvantés
En vain cherchent, pour fuir, des antres écartés.
Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, et son père.

Dès lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et, soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.

VARIANTES DU CHANT X.

L'édition de 1723, où ce chant était le neuvième (et toujours le dernier), contenait une longue remarque que voici :

« Il y aura sans doute des lecteurs qui seront étonnés de la suppression de plusieurs événements considérables dans le neuvième chant, et de quelques dérangements de chronologie qu'ils y trouveront; cette matière mérite d'être éclaircie.

« Ce chant contient trois faits principaux : 1° les états de Paris; 2° le siége de cette ville; et 3° la conversion de Henri IV, qui attira la réduction de Paris.

« Selon la vérité de l'histoire, Henri le Grand assiégea Paris quelque temps après la bataille d'Ivry, en 1590, au mois d'avril. Le duc de Parme lui fit lever le siége au mois de septembre. La Ligue, longtemps après, en 1593, assembla les états pour élire un roi à la place du cardinal de Bourbon, qu'elle avait reconnu sous le nom de Charles X, et qui était mort depuis deux ans et demi. Enfin, sur la fin de la même année 1593, au mois de juillet, le roi fit son abjuration dans Saint-Denis, et n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594.

1. Ce blocus et cette famine de Paris ont pour époque l'année 1590, et Henri IV n'entra dans Paris qu'au mois de mars 1594. Il s'était fait catholique en 1593; mais il a fallu rapprocher ces trois grands événements, parce qu'on écrivait un poëme, et non une histoire.

« De tous ces événements on a supprimé l'arrivée du duc de Parme, et le prétendu règne de Charles, cardinal de Bourbon. Il est aisé de s'apercevoir que faire paraître le duc de Parme sur la scène eût été avilir Henri IV, le héros du poëme, et agir précisément contre le but de l'ouvrage ; ce qui serait une faute impardonnable.

« A l'égard du cardinal de Bourbon, ce n'était pas la peine de blesser l'unité, si essentielle dans tout ouvrage épique, en faveur d'un roi en peinture tel que ce cardinal : il serait aussi inutile dans le poëme qu'il le fut dans le parti de la Ligue. En un mot, on passe sous silence le duc de Parme, parce qu'il était trop grand ; et le cardinal de Bourbon, parce qu'il était trop petit. On a été obligé de placer les états de Paris avant le siége, parce que, si on les eût mis dans leur ordre, on n'aurait pas eu les mêmes occasions de faire paraître la vérité de l'histoire ; on n'aurait pas pu lui faire donner des vivres aux assiégés, et le faire aussitôt récompenser de sa générosité. D'ailleurs, les états de Paris ne sont pas du nombre des événements qu'on ne peut déranger de leur point chronologique ; la poésie permet la transposition de tous les faits qui ne sont point écartés les uns des autres d'un grand nombre d'années, et qui n'ont entre eux aucune liaison nécessaire. Par exemple, je pourrais, sans qu'on eût rien à me reprocher, faire Henri IV amoureux de Gabrielle d'Estrées du vivant de Henri III, parce que la vie et la mort de Henri III n'ont rien de commun avec l'amour de Henri IV pour Gabrielle d'Estrées.

« Les états de la Ligue sont dans le même cas par rapport au siége de Paris : ce sont deux événements absolument indépendants l'un de l'autre. Ces états n'eurent aucun effet ; on n'y fit nulle résolution, ils ne contribuèrent en rien aux affaires du parti : le hasard aurait pu les assembler avant le siége comme après, et ils sont bien mieux placés avant le siége dans le poëme : de plus, il faut considérer qu'un poëme épique n'est pas une histoire : on ne saurait trop présenter cette règle aux lecteurs qui n'en seraient pas instruits :

Loin ces rimeurs craintifs dont l'esprit flegmatique
Garde dans ses fureurs un ordre didactique ;
Qui, chantant d'un héros les exploits éclatants,
Maigres historiens, suivront l'ordre des temps !
Ils n'osent un moment perdre un sujet de vue :
Pour prendre Lille, il faut que Dôle soit rendue,
Et que leur vers, exact ainsi que Mézeray,
Ait déjà fait tomber les remparts de Courtray. »

Voici de quelle manière commence l'édition de 1723 :

Le temps vole, et sa perte est toujours dangereuse ;
En vain du grand Bourbon la main victorieuse
Fit dans les champs d'Ivry triompher sa vertu :
Négliger ses lauriers, c'est n'avoir point vaincu.
Ces jours, ces doux moments, perdus dans la mollesse,
Rendaient aux ennemis l'audace et l'allégresse ;
Déjà dans leur asile oubliant leurs malheurs,
Vaincus, chargés d'opprobre, ils parlaient en vainqueurs.
Les envoyés de Rome et ceux de l'Ibérie,
Les ligueurs obstinés, les prêtres en furie,
Pour réparer leur honte et cacher leur effroi,

Dans ces murs désolés veulent choisir un roi.
Ils pensaient, etc.

Vers 179 :

Ils demandent l'assaut : le roi dans ce moment
Modéra leur courage et leur emportement;
Il sentit qu'il aimait, etc.

Vers 203 :

Mais il ne prévit pas en cette occasion
Ce que pouvaient les Seize et la religion.
Aux yeux d'un ennemi la clémence est faiblesse.
Les mutins qu'épargnait cette main vengeresse,
A peine encor remis de leur juste terreur,
Allaient insolemment défier leur vainqueur.
Ils osaient insulter.

Vers 342 :

Que la Ligue, à son gré, s'immole ces victimes;
Que Pellevé, Mendozze, et Mayenne, et Nemours,
Des peuples, sans pitié, laissent trancher les jours
De mes sujets séduits qu'ils comblent la misère;
Ils en sont les tyrans, j'en dois être le père.

Vers 393 :

Guincestre, dont cent fois la fatale éloquence
Ralluma tous ces feux qui consumaient la France;
Guincestre se présente à ce peuple abattu,
Combattant sans courage, et chrétien sans vertu.
« A quel indigne appât, etc.

Vers 411 :

Enfin les temps affreux allaient être accomplis,
Qu'aux plaines d'Albion le ciel avait prédits;
Le saint roi, qui du haut de la voûte divine
Veillait sur le héros dont il est l'origine,
Touché de sa vertu, saisi de tant d'horreurs
Aux pieds de l'Éternel apporte ses douleurs.
Au milieu des clartés, etc.

Vers 426 :

Unis et séparés, composent son essence.

Vers 431 :

Par des coups effrayants souvent ce Dieu jaloux
A sur les nations étendu son courroux;
Mais toujours pour le juste il eut des yeux propices;
Il le soutient lui-même au bord des précipices,
Épure sa vertu dans les adversités,
Combat pour sa défense, et marche à ses côtés.
Le père des Bourbons, etc.

Vers 458 :

N'offre au Dieu qui l'a fait qu'un criminel hommage.

Vers 481 :

Henri, dont le grand cœur était formé pour elle,
Voit, connaît, aime enfin sa lumière immortelle;
Ces rayons désirés enflamment ses esprits :
Il avance avec elle aux remparts de Paris;
Il parle, et les remparts tombent en sa présence;
Les ligueurs éperdus implorent sa clémence;
Les prêtres sont muets; les Seize épouvantés
En vain cherchent pour fuir des antres écartés;
Et le peuple à genoux, dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, et son père.

Vers 483 :

Il abjure avec foi ces dogmes séducteurs,
Ingénieux enfants de cent nouveaux docteurs.
Il reconnaît l'Église, etc.

FIN DE LA HENRIADE.

ESSAI

SUR LES GUERRES CIVILES

DE FRANCE[1].

Henri le Grand naquit, en 1553, à Pau, petite ville, capitale du Béarn : Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, son père, était du sang royal de France, et chef de la branche de Bourbon (ce qui autrefois signifiait *bourbeux*), ainsi appelée d'un fief de ce nom, qui tomba dans leur maison par un mariage avec l'héritière de Bourbon.

La maison de Bourbon, depuis Louis IX jusqu'à Henri IV, avait presque toujours été négligée, et réduite à un tel degré de pauvreté, qu'on a prétendu que le fameux prince de Condé, frère d'Antoine de Navarre, et oncle de Henri le Grand, n'avait que six cents livres de rente de son patrimoine.

La mère de Henri était Jeanne d'Albret, fille de Henri d'Albret, roi de Navarre, prince sans mérite, mais bon homme, plutôt indolent que paisible, qui soutint avec trop de résignation la perte de son royaume, enlevé à son père par une bulle du pape, appuyée des armes de l'Espagne. Jeanne, fille d'un prince si faible, eut encore un plus faible époux, auquel elle apporta en mariage la principauté de Béarn, et le vain titre de roi de Navarre.

Ce prince, qui vivait dans un temps de factions et de guerres civiles, où la fermeté d'esprit est si nécessaire, ne fit voir qu'incertitude et irrésolution dans sa conduite. Il ne sut jamais de quel parti ni de quelle religion il était. Sans talent pour la cour, et sans capacité pour l'emploi de général d'armée, il passa toute sa vie à favoriser ses ennemis, et à ruiner ses serviteurs, joué par Catherine de Médicis, amusé et accablé par les Guises, et toujours dupe de lui-même. Il reçut une blessure mortelle au siége de Rouen, où il combattit pour la cause de ses ennemis contre l'intérêt de sa propre maison. Il fit voir, en mourant, le même esprit inquiet et flottant qui l'avait agité pendant sa vie.

Jeanne d'Albret était d'un caractère tout opposé : pleine de courage et de résolution, redoutée de la cour de France, chérie des protestants, estimée des deux partis. Elle avait toutes les qualités qui font les grands politiques, ignorant cependant les petits artifices de l'intrigue et de la cabale. Une chose remar-

1. L'auteur avait écrit ce morceau en anglais, lorsqu'on imprima *la Henriade* à Londres.

quable est qu'elle se fit protestante dans le même temps que son époux redevint catholique, et fut aussi constamment attachée à sa nouvelle religion qu'Antoine était chancelant dans la sienne. Ce fut par là qu'elle se vit à la tête d'un parti, tandis que son époux était le jouet de l'autre.

Jalouse de l'éducation de son fils, elle voulut seule en prendre le soin. Henri apporta en naissant toutes les excellentes qualités de sa mère, et il les porta dans la suite à un plus haut degré de perfection. Il n'avait hérité de son père qu'une certaine facilité d'humeur, qui dans Antoine dégénéra en incertitude et en faiblesse, mais qui dans Henri fut bienveillance et bon naturel.

Il ne fut pas élevé, comme un prince, dans cet orgueil lâche et efféminé qui énerve le corps, affaiblit l'esprit, et endurcit le cœur. Sa nourriture était grossière, et ses habits simples et unis. Il alla toujours nu-tête. On l'envoyait à l'école avec des jeunes gens de même âge; il grimpait avec eux sur les rochers et sur le sommet des montagnes voisines, suivant la coutume du pays et des temps.

Pendant qu'il était ainsi élevé au milieu de ses sujets, dans une sorte d'égalité sans laquelle il est facile à un prince d'oublier qu'il est né homme, la fortune ouvrit en France une scène sanglante; et, au travers des débris d'un royaume presque détruit, et sur les cendres de plusieurs princes enlevés par une mort prématurée, lui fraya le chemin d'un trône qu'il ne put rétablir dans son ancienne splendeur qu'après en avoir fait la conquête.

Henri II, roi de France, chef de la branche des Valois, fut tué à Paris dans un tournoi, qui fut en Europe le dernier de ces romanesques et périlleux divertissements.

Il laissa quatre fils : François II, Charles IX, Henri III, et le duc d'Alençon. Tous ces indignes descendants de François Ier montèrent successivement sur le trône, excepté le duc d'Alençon, et moururent, heureusement, à la fleur de leur âge, et sans postérité.

Le règne de François II fut court, mais remarquable. Ce fut alors que percèrent ces factions et que commencèrent ces calamités qui, pendant trente ans successivement, ravagèrent le royaume de France.

Il épousa la célèbre et malheureuse Marie Stuart, reine d'Écosse, que sa beauté et sa faiblesse conduisirent à de grandes fautes, à de plus grands malheurs, et enfin à une mort déplorable. Elle était maîtresse absolue de son jeune époux, prince de dix-huit ans, sans vices et sans vertus, né avec un corps délicat et un esprit faible.

Incapable de gouverner par elle-même, elle se livra sans réserve au duc de Guise, frère de sa mère. Il influait sur l'esprit du roi par son moyen, et jetait par là les fondements de la gran-

deur de sa propre maison. Ce fut dans ce temps que Catherine de Médicis, veuve du feu roi, et mère du roi régnant, laissa échapper les premières étincelles de son ambition, qu'elle avait habilement étouffée pendant la vie de Henri II. Mais, se voyant incapable de l'emporter sur l'esprit de son fils et sur une jeune princesse qu'il aimait passionnément, elle crut qu'il lui était plus avantageux d'être pendant quelque temps leur instrument, et de se servir de leur pouvoir pour établir son autorité, que de s'y opposer inutilement. Ainsi les Guises gouvernaient le roi et les deux reines. Maîtres de la cour, ils devinrent les maîtres de tout le royaume : l'un, en France, est toujours une suite nécessaire de l'autre.

La maison de Bourbon gémissait sous l'oppression de la maison de Lorraine; et Antoine, roi de Navarre, souffrit tranquillement plusieurs affronts d'une dangereuse conséquence. Le prince de Condé son frère, encore plus indignement traité, tâcha de secouer le joug, et s'associa pour ce grand dessein à l'amiral de Coligny, chef de la maison de Châtillon. La cour n'avait point d'ennemi plus redoutable. Condé était plus ambitieux, plus entreprenant, plus actif; Coligny était d'une humeur plus posée, plus mesuré dans sa conduite, plus capable d'être chef d'un parti : à la vérité aussi malheureux à la guerre que Condé, mais réparant souvent par son habileté ce qui semblait irréparable; plus dangereux après une défaite que ses ennemis après une victoire; orné d'ailleurs d'autant de vertus que des temps si orageux et l'esprit de faction pouvaient le permettre.

Les protestants commençaient alors à devenir nombreux : ils s'aperçurent bientôt de leurs forces.

La superstition, les secrètes fourberies des moines de ce temps-là, le pouvoir immense de Rome, la passion des hommes pour la nouveauté, l'ambition de Luther et de Calvin, la politique de plusieurs princes, servirent à l'accroissement de cette secte, libre à la vérité de superstition, mais tendant aussi impétueusement à l'anarchie que la religion de Rome à la tyrannie.

Les protestants avaient essuyé en France les persécutions les plus violentes, dont l'effet ordinaire est de multiplier les prosélytes. Leur secte croissait au milieu des échafauds et des tortures. Condé, Coligny, les deux frères de Coligny, leurs partisans, et tous ceux qui étaient tyrannisés par les Guises, embrassèrent en même temps la religion protestante. Ils unirent avec tant de concert leurs plaintes, leur vengeance, et leurs intérêts, qu'il y eut en même temps une révolution dans la religion et dans l'État.

La première entreprise fut un complot pour arrêter les Guises à Amboise, et pour s'assurer de la personne du roi. Quoique ce complot eût été tramé avec hardiesse et conduit avec secret, il fut découvert au moment où il allait être mis à exécution. Les

Guises punirent les conspirateurs de la manière la plus cruelle, pour intimider leurs ennemis, et les empêcher de former à l'avenir de pareils projets. Plus de sept cents protestants furent exécutés; Condé fut fait prisonnier, et accusé de lèse-majesté; on lui fit son procès, et il fut condamné à mort.

Pendant le cours de son procès, Antoine, roi de Navarre, son frère, leva en Guyenne, à la sollicitation de sa femme et de Coligny, un grand nombre de gentilshommes, tant protestants que catholiques, attachés à sa maison. Il traversa la Gascogne avec son armée; mais, sur un simple message qu'il reçut de la cour en chemin, il les congédia tous en pleurant. « Il faut que j'obéisse, dit-il; mais j'obtiendrai votre pardon du roi. — Allez, et demandez pardon pour vous-même, lui répondit un vieux capitaine : notre sûreté est au bout de nos épées. » Là-dessus, la noblesse qui le suivait s'en retourna avec mépris et indignation.

Antoine continua sa route, et arriva à la cour. Il y sollicita pour la vie de son frère, n'étant pas sûr de la sienne. Il allait tous les jours chez le duc et chez le cardinal de Guise, qui le recevaient assis et couverts, pendant qu'il était debout et nu-tête.

Tout était prêt alors pour la mort du prince de Condé, lorsque le roi tomba tout d'un coup malade, et mourut. Les circonstances et la promptitude de cet événement, le penchant des hommes à croire que la mort précipitée des princes n'est point naturelle, donnèrent cours au bruit commun que François II avait été empoisonné.

Sa mort donna un nouveau tour aux affaires. Le prince de Condé fut mis en liberté : son parti commença à respirer; la religion protestante s'étendit de plus en plus; l'autorité des Guises baissa, sans cependant être abattue; Antoine de Navarre recouvra une ombre d'autorité dont il se contenta; Marie Stuart fut renvoyée en Écosse; et Catherine de Médicis, qui commença alors à jouer le premier rôle sur ce théâtre, fut déclarée régente du royaume pendant la minorité de Charles IX, son second fils.

Elle se trouva elle-même embarrassée dans un labyrinthe de difficultés insurmontables, et partagée entre deux religions et différentes factions, qui étaient aux prises l'une avec l'autre, et se disputaient le pouvoir souverain.

Cette princesse résolut de les détruire par leurs propres armes, s'il était possible. Elle nourrit la haine des Condés contre les Guises; elle jeta la semence des guerres civiles; indifférente et impartiale entre Rome et Genève, uniquement jalouse de sa propre autorité.

Les Guises, qui étaient zélés catholiques, parce que Condé et Coligny étaient protestants, furent longtemps à la tête des troupes. Il y eut plusieurs batailles livrées : le royaume fut ravagé en même temps par trois ou quatre armées.

Le connétable Anne de Montmorency fut tué à la journée de Saint-Denis, dans la soixante et quatorzième année de son âge. François, duc de Guise, fut assassiné par Poltrot, au siége d'Orléans. Henri III, alors duc d'Anjou, grand prince dans sa jeunesse, quoique roi de peu de mérite dans la maturité de l'âge, gagna la bataille de Jarnac contre Condé, et celle de Moncontour contre Coligny.

La conduite de Condé, et sa mort funeste à la bataille de Jarnac, sont trop remarquables pour n'être pas détaillées. Il avait été blessé au bras deux jours auparavant. Sur le point de donner bataille à son ennemi, il eut le malheur de recevoir un coup de pied d'un cheval fougueux, sur lequel était monté un de ses officiers. Le prince, sans marquer aucune douleur, dit à ceux qui étaient autour de lui : « Messieurs, apprenez par cet accident qu'un cheval fougueux est plus dangereux qu'utile dans un jour de bataille. Allons, poursuivit-il, le prince de Condé, avec une jambe cassée et le bras en écharpe, ne craint point de donner bataille, puisque vous le suivez. » Le succès ne répondit point à son courage : il perdit la bataille; toute son armée fut mise en déroute. Son cheval ayant été tué sous lui, il se tint tout seul, le mieux qu'il put, appuyé contre un arbre, à demi évanoui, à cause de la douleur que lui causait son mal, mais toujours intrépide, et le visage tourné du côté de l'ennemi. Montesquiou, capitaine des gardes du duc d'Anjou, passa par là quand ce prince infortuné était en cet état, et demanda qui il était. Comme on lui dit que c'était le prince de Condé, il le tua de sang-froid.

Après la mort de Condé, Coligny eut sur les bras tout le fardeau du parti. Jeanne d'Albret, alors veuve, confia son fils à ses soins. Le jeune Henri, alors âgé de quatorze ans, alla avec lui à l'armée, et partagea les fatigues de la guerre. Le travail et les adversités furent ses guides et ses maîtres.

Sa mère et l'amiral n'avaient point d'autre vue que de rendre en France leur religion indépendante de l'Église de Rome, et d'assurer leur propre autorité contre le pouvoir de Catherine de Médicis.

Catherine était déjà débarrassée de plusieurs de ses rivaux. François, duc de Guise, qui était le plus dangereux et le plus nuisible de tous, quoiqu'il fût de même parti, avait été assassiné devant Orléans. Henri de Guise, son fils, qui joua depuis un si grand rôle dans le monde, était alors fort jeune.

Le prince de Condé était mort. Charles IX, fils de Catherine, avait pris le pli qu'elle voulait, étant aveuglément soumis à ses volontés. Le duc d'Anjou, qui fut depuis Henri III, était absolument dans ses intérêts; elle ne craignait d'autres ennemis que Jeanne d'Albret, Coligny, et les protestants. Elle crut qu'un seul coup pouvait les détruire tous, et rendre son pouvoir immuable.

Elle pressentit le roi, et même le duc d'Anjou, sur son dessein. Tout fut concerté; et les piéges étant préparés, une paix avantageuse fut proposée aux protestants. Coligny, fatigué de la guerre civile, l'accepta avec chaleur. Charles, pour ne laisser aucun sujet de soupçon, donna sa sœur en mariage au jeune Henri de Navarre. Jeanne d'Albret, trompée par des apparences si séduisantes, vint à la cour avec son fils, Coligny, et tous les chefs des protestants. Le mariage fut célébré avec pompe : toutes les manières obligeantes, toutes les assurances d'amitié, tous les serments, si sacrés parmi les hommes, furent prodigués par Catherine et par le roi. Le reste de la cour n'était occupé que de fêtes, de jeux, et de mascarades. Enfin une nuit, qui fut la veille de la Saint-Barthélemy, au mois d'août 1572, le signal fut donné à minuit. Toutes les maisons des protestants furent forcées et ouvertes en même temps. L'amiral de Coligny, alarmé du tumulte, sauta de son lit. Une troupe d'assassins entra dans sa chambre; un certain Besme, Lorrain, qui avait été élevé domestique dans la maison de Guise, était à leur tête : il plongea son épée dans le sein de l'amiral, et lui donna un coup de revers sur le visage.

Le jeune Henri, duc de Guise, qui forma ensuite la ligue catholique, et qui fut depuis assassiné à Blois, était à la porte de la maison de Coligny, attendant la fin de l'assassinat, et cria tout haut : *Besme, cela est-il fait?* Immédiatement après, les assassins jetèrent le corps de l'amiral par la fenêtre. Coligny tomba et expira aux pieds de Guise, qui lui marcha sur le corps; non qu'il fût enivré de ce zèle catholique pour la persécution, qui dans ce temps avait infecté la moitié de la France, mais il y fut poussé par l'esprit de vengeance, qui, bien qu'il ne soit pas en général si cruel que le faux zèle pour la religion, mène souvent à de plus grandes bassesses.

Cependant tous les amis de Coligny étaient attaqués dans Paris : hommes, enfants, tout était massacré sans distinction; toutes les rues étaient jonchées de corps morts. Quelques prêtres, tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre, couraient à la tête des meurtriers, et les encourageaient, au nom de Dieu, à n'épargner ni parents ni amis.

Le maréchal de Tavannes, soldat ignorant et superstitieux, qui joignait la fureur de la religion à la rage du parti, courait à cheval dans Paris, criant aux soldats : « Du sang, du sang! La saignée est aussi salutaire dans le mois d'août que dans le mois de mai. »

Le palais du roi fut un des principaux théâtres du carnage, car le prince de Navarre logeait au Louvre, et tous ses domestiques étaient protestants. Quelques-uns d'entre eux furent tués dans leurs lits avec leurs femmes; d'autres s'enfuyaient tout nus, et étaient poursuivis par les soldats sur les escaliers de tous

les appartements du palais, et même jusqu'à l'antichambre du roi. La jeune femme de Henri de Navarre, éveillée par cet affreux tumulte, craignant pour son époux et pour elle-même, saisie d'horreur et à demi morte, sauta brusquement de son lit pour aller se jeter aux pieds du roi son frère. A peine eut-elle ouvert la porte de sa chambre, que quelques-uns de ses domestiques protestants coururent s'y réfugier. Les soldats entrèrent après eux, et les poursuivirent en présence de la princesse. Un d'eux, qui s'était caché sous son lit, y fut tué; deux autres furent percés de coups de hallebardes à ses pieds; elle fut elle-même couverte de sang.

Il y avait un jeune gentilhomme qui était fort avant dans la faveur du roi, à cause de son air noble, de sa politesse, et d'un certain tour heureux qui régnait dans sa conversation : c'était le comte de La Rochefoucauld, bisaïeul du marquis de Montendre, qui est venu en Angleterre pendant une persécution moins cruelle, mais aussi injuste. La Rochefoucauld avait passé la soirée avec le roi dans une douce familiarité, où il avait donné l'essor à son imagination. Le roi sentit quelques remords, et fut touché d'une sorte de compassion pour lui : il lui dit deux ou trois fois de ne point retourner chez lui, et de coucher dans sa chambre; mais La Rochefoucauld répondit qu'il voulait aller trouver sa femme. Le roi ne l'en pressa pas davantage, et dit : « Qu'on le laisse aller; je vois bien que Dieu a résolu sa mort. » Ce jeune homme fut massacré deux heures après.

Il y en eut fort peu qui échappèrent de ce massacre général. Parmi ceux-ci, la délivrance du jeune La Force est un exemple illlustre de ce que les hommes appellent destinée. C'était un enfant de dix ans. Son père, son frère aîné, et lui, furent arrêtés en même temps par les soldats du duc d'Anjou. Ces meurtriers tombèrent sur tous les trois tumultuairement, et les frappèrent au hasard. Le père et les enfants, couverts de sang, tombèrent à la renverse les uns sur les autres. Le plus jeune, qui n'avait reçu aucun coup, contrefit le mort, et le jour suivant il fut délivré de tout danger. Une vie si miraculeusement conservée dura quatre-vingt-cinq ans. Ce fut le célèbre maréchal de La Force, oncle de la duchesse de La Force, qui est présentement en Angleterre.

Cependant plusieurs de ces infortunées victimes fuyaient du côté de la rivière. Quelques-uns la traversaient à la nage pour gagner le faubourg Saint-Germain. Le roi les aperçut de sa fenêtre, qui avait vue sur la rivière : ce qui est presque incroyable, quoique cela ne soit que trop vrai, il tira sur eux avec une carabine. Catherine de Médicis, sans trouble, et avec un air serein et tranquille au milieu de cette boucherie, regardait du haut d'un balcon qui avait vue sur la ville, enhardissait les assassins, et riait d'entendre les soupirs des mourants et les cris de

ceux qui étaient massacrés. Ses filles d'honneur vinrent dans la rue avec une curiosité effrontée, digne des abominations de ce siècle : elles contemplèrent le corps nu d'un gentilhomme nommé Soubise, qui avait été soupçonné d'impuissance, et qui venait d'être assassiné sous les fenêtres de la reine.

La cour, qui fumait encore du sang de la nation, essaya quelques jours après de couvrir un forfait si énorme par les formalités des lois. Pour justifier ce massacre, ils imputèrent calomnieusement à l'amiral une conspiration qui ne fut crue de personne. On ordonna au parlement de procéder contre la mémoire de Coligny. Son corps fut pendu par les pieds avec une chaîne de fer au gibet de Montfaucon. Le roi lui-même eut la cruauté d'aller jouir de ce spectacle horrible. Un de ses courtisans l'avertissant de se retirer, parce que le corps sentait mauvais, le roi répondit : « Le corps d'un ennemi mort sent toujours bon. »

Il est impossible de savoir s'il est vrai que l'on envoya la tête de l'amiral à Rome. Ce qu'il y a de bien certain, c'est qu'il y a à Rome, dans le Vatican, un tableau où est représenté le massacre de la Saint-Barthélemy, avec ces paroles : « Le pape approuve la mort de Coligny. »

Le jeune Henri de Navarre fut épargné plutôt par politique que par compassion de la part de Catherine, qui le retint prisonnier jusqu'à la mort du roi, pour être caution de la soumission des protestants qui voudraient se révolter.

Jeanne d'Albret était morte subitement trois ou quatre jours auparavant. Quoique peut-être sa mort eût été naturelle, ce n'est pas toutefois une opinion ridicule de croire qu'elle avait été empoisonnée.

L'exécution ne fut pas bornée à la ville de Paris. Les mêmes ordres de la cour furent envoyés à tous les gouverneurs des provinces de France. Il n'y eut que deux ou trois gouverneurs qui refusèrent d'obéir aux ordres du roi. Un entre autres, appelé Montmorin, gouverneur d'Auvergne, écrivit à Sa Majesté la lettre suivante, qui mérite d'être transmise à la postérité :

« Sire, j'ai reçu un ordre, sous le sceau de Votre Majesté, de faire mourir tous les protestants qui sont dans ma province. Je respecte trop Votre Majesté pour ne pas croire que ces lettres sont supposées ; et si (ce qu'à Dieu ne plaise) l'ordre est véritablement émané d'elle, je la respecte aussi trop pour lui obéir. »

Ces massacres portèrent au cœur des protestants la rage et l'épouvante. Leur haine irréconciliable sembla prendre de nouvelles forces : l'esprit de vengeance les rendit plus forts et plus redoutables.

Peu de temps après, le roi fut attaqué d'une étrange maladie qui l'emporta au bout de deux ans. Son sang coulait toujours, et perçait au travers des pores de sa peau : maladie incompré-

hensible, contre laquelle échoua l'art et l'habileté des médecins, et qui fut regardée comme un effet de la vengeance divine.

Durant la maladie de Charles, son frère, le duc d'Anjou, avait été élu roi de Pologne : il devait son élévation à la réputation qu'il avait acquise étant général, et qu'il perdit en montant sur le trône.

Dès qu'il apprit la mort de son frère, il s'enfuit de Pologne, et se hâta de venir en France se mettre en possession du périlleux héritage d'un royaume déchiré par des factions fatales à ses souverains, et inondé du sang de ses habitants. Il ne trouva en arrivant que partis et troubles, qui augmentèrent à l'infini.

Henri, alors roi de Navarre, se mit à la tête des protestants, et donna une nouvelle vie à ce parti. D'un autre côté, le jeune duc de Guise commençait à frapper les yeux de tout le monde par ses grandes et dangereuses qualités. Il avait un génie encore plus entreprenant que son père; il semblait d'ailleurs avoir une heureuse occasion d'atteindre à ce faîte de grandeurs dont son père lui avait frayé le chemin.

Le duc d'Anjou, alors Henri III, était regardé comme incapable d'avoir des enfants, à cause de ses infirmités, qui étaient les suites des débauches de sa jeunesse. Le duc d'Alençon, qui avait pris le nom de duc d'Anjou, était mort en 1584, et Henri de Navarre était légitime héritier de la couronne. Guise essaya de se l'assurer à lui-même, du moins après la mort de Henri III, et de l'enlever à la maison des Capets, comme les Capets l'avaient usurpée sur la maison de Charlemagne, et comme le père de Charlemagne l'avait ravie à son légitime souverain.

Jamais si hardi projet ne parut si bien et si heureusement concerté. Henri de Navarre et toute la maison de Bourbon était protestante. Guise commença à se concilier la bienveillance de la nation, en affectant un grand zèle pour la religion catholique : sa libéralité lui gagna le peuple; il avait tout le clergé à sa dévotion, des amis dans le parlement, des espions à la cour, des serviteurs dans tout le royaume. Sa première démarche politique fut une association sous le nom de *sainte ligue* contre les protestants, pour la sûreté de la religion catholique.

La moitié du royaume entra avec empressement dans cette nouvelle confédération. Le pape Sixte-Quint donna sa bénédiction à la Ligue, et la protégea comme une nouvelle milice romaine. Philippe II, roi d'Espagne, selon la politique des souverains qui concourent toujours à la ruine de leurs voisins, encouragea la Ligue de toutes ses forces, dans la vue de mettre la France en pièces, et de s'enrichir de ses dépouilles.

Ainsi Henri III, toujours ennemi des protestants, fut trahi lui-même par des catholiques, assiégé d'ennemis secrets et déclarés, et inférieur en autorité à un sujet qui, soumis en apparence, était réellement plus roi que lui.

La seule ressource pour se tirer de cet embarras était peut-être de se joindre avec Henri de Navarre, dont la fidélité, le courage, et l'esprit infatigable, étaient l'unique barrière qu'on pouvait opposer à l'ambition de Guise, et qui pouvait retenir dans le parti du roi tous les protestants; ce qui eût mis un grand poids de plus dans sa balance.

Le roi, dominé par Guise, dont il se défiait, mais qu'il n'osait offenser, intimidé par le pape, trahi par son conseil et par sa mauvaise politique, prit un parti tout opposé; il se mit lui-même à la tête de la sainte Ligue. Dans l'espérance de s'en rendre le maître, il s'unit avec Guise, son sujet rebelle, contre son successeur et son beau-frère, que la nature et la bonne politique lui désignaient pour son allié.

Henri de Navarre commandait alors en Gascogne une petite armée, tandis qu'un grand corps de troupes accourait à son secours de la part des princes protestants d'Allemagne : il était déjà sur les frontières de Lorraine.

Le roi s'imagina qu'il pourrait tout à la fois réduire le Navarrois, et se débarrasser de Guise. Dans ce dessein, il envoya le Lorrain avec une très-petite et très-faible armée contre les Allemands, par lesquels il faillit à être mis en déroute.

Il fit marcher en même temps Joyeuse, son favori, contre le Navarrois, avec la fleur de la noblesse française, et avec la plus puissante armée qu'on eût vue depuis François Ier. Il échoua dans tous ces desseins : Henri de Navarre défit entièrement à Coutras cette armée si redoutable, et Guise remporta la victoire sur les Allemands.

Le Navarrois ne se servit de sa victoire que pour offrir une paix sûre au royaume, et son secours au roi. Mais, quoique vainqueur, il se vit refusé, le roi craignant plus ses propres sujets que ce prince.

Guise retourna victorieux à Paris, et y fut reçu comme le sauveur de la nation. Son parti devint plus audacieux, et le roi plus méprisé; en sorte que Guise semblait plutôt avoir triomphé du roi que des Allemands.

Le roi, sollicité de toutes parts, sortit, mais trop tard, de sa profonde léthargie. Il essaya d'abattre la Ligue : il voulut s'assurer de quelques bourgeois les plus séditieux : il osa défendre à Guise l'entrée de Paris; mais il éprouva à ses dépens ce que c'est que de commander sans pouvoir. Guise, au mépris de ses ordres, vint à Paris; les bourgeois prirent les armes; les gardes du roi furent arrêtés, et lui-même fut emprisonné dans son palais.

Rarement les hommes sont assez bons ou assez méchants. Si Guise avait entrepris dans ce jour sur la liberté ou la vie du roi, il aurait été le maître de la France; mais il le laissa échapper après l'avoir assiégé, et en fit ainsi trop ou trop peu.

Henri III s'enfuit à Blois, où il convoqua les états généraux

du royaume. Ces états ressemblaient au parlement de la Grande-Bretagne, quant à leur convocation; mais leurs opérations étaient différentes. Comme ils étaient rarement assemblés, ils n'avaient point de règles pour se conduire : c'était en général une assemblée de gens incapables, faute d'expérience, de savoir prendre de justes mesures; ce qui formait une véritable confusion.

Guise, après avoir chassé son souverain de sa capitale, osa venir le braver à Blois, en présence d'un corps qui représentait la nation. Henri et lui se réconcilièrent solennellement; ils allèrent ensemble au même autel; ils y communièrent ensemble. L'un promit par serment d'oublier toutes les injures passées, l'autre d'être obéissant et fidèle à l'avenir; mais dans le même temps le roi projetait de faire mourir Guise, et Guise de faire détrôner le roi.

Guise avait été suffisamment averti de se défier de Henri; mais il le méprisait trop pour le croire assez hardi d'entreprendre un assassinat. Il fut la dupe de sa sécurité; le roi avait résolu de se venger de lui et de son frère le cardinal de Guise, le compagnon de ses ambitieux desseins, et le plus hardi promoteur de la Ligue. Le roi fit lui-même provision de poignards, qu'il distribua à quelques Gascons qui s'étaient offerts d'être les ministres de sa vengeance. Ils tuèrent Guise dans le cabinet du roi; mais ces mêmes hommes qui avaient tué le duc ne voulurent point tremper leurs mains dans le sang de son frère, parce qu'il était prêtre et cardinal; comme si la vie d'un homme qui porte une robe longue et un rabat était plus sacrée que celle d'un homme qui porte un habit court et une épée!

Le roi trouva quatre soldats, qui, au rapport du jésuite Maimbourg, n'étant pas si scrupuleux que les Gascons, tuèrent le cardinal pour cent écus chacun. Ce fut sous l'appartement de Catherine de Médicis que les deux frères furent tués; mais elle ignorait parfaitement le dessein de son fils, n'ayant plus alors la confiance d'aucun parti, et étant même abandonnée par le roi.

Si une telle vengeance eût été revêtue des formalités de la loi, qui sont les instruments naturels de la justice des rois, ou le voile naturel de leur iniquité, la Ligue en eût été épouvantée; mais, manquant de cette forme solennelle, cette action fut regardée comme un affreux assassinat, et ne fit qu'irriter le parti. Le sang des Guises fortifia la Ligue, comme la mort de Coligny avait fortifié les protestants. Plusieurs villes de France se révoltèrent ouvertement contre le roi.

Il vint d'abord à Paris; mais il en trouva les portes fermées, et tous les habitants sous les armes.

Le fameux duc de Mayenne, cadet du feu duc de Guise, était alors dans Paris. Il avait été éclipsé par la gloire de Guise pendant sa vie; mais, après sa mort, le roi le trouva aussi dange-

reux ennemi que son frère : il avait toutes ses grandes qualités, auxquelles il ne manqua que l'éclat et le lustre.

Le parti des Lorrains était très-nombreux dans Paris. Le grand nom de Guise, leur magnificence, leur libéralité, leur zèle apparent pour la religion catholique, les avaient rendus les délices de la ville. Prêtres, bourgeois, femmes, magistrats, tout se ligua fortement avec Mayenne pour poursuivre une vengeance qui leur paraissait légitime.

La veuve du duc présenta une requête au parlement contre les meurtriers de son mari. Le procès commença suivant le cours ordinaire de la justice; deux conseillers furent nommés pour informer des circonstances du crime; mais le parlement n'alla pas loin, les principaux étant singulièrement attachés aux intérêts du roi.

La Sorbonne ne suivit point cet exemple de modération : soixante et dix docteurs publièrent un écrit par lequel ils déclarèrent Henri de Valois déchu de son droit à la couronne, et ses sujets dispensés du serment de fidélité.

Mais l'autorité royale n'avait pas d'ennemis plus dangereux que ces bourgeois de Paris nommés les Seize, non à cause de leur nombre, puisqu'ils étaient quarante, mais à cause des seize quartiers de Paris, dont ils s'étaient partagé le gouvernement. Le plus considérable de tous ces bourgeois était un certain Le Clerc, qui avait usurpé le grand nom de Bussy. C'était un citoyen hardi, et un méchant soldat, comme tous ses compagnons. Ces Seize avaient acquis une autorité absolue, et devinrent dans la suite aussi insupportables à Mayenne qu'ils avaient été terribles au roi.

D'ailleurs les prêtres, qui ont toujours été les trompettes de toutes les révolutions, tonnaient en chaire, et assuraient de la part de Dieu que celui qui tuerait le tyran entrerait infailliblement en paradis. Les noms sacrés et dangereux de Jéhu et de Judith, et tous ces assassinats consacrés par l'Écriture sainte, frappaient partout les oreilles de la nation. Dans cette affreuse extrémité, le roi fut enfin forcé d'implorer le secours de ce même Navarrois qu'il avait autrefois refusé. Ce prince fut plus sensible à la gloire de protéger son beau-frère et son roi, qu'à la victoire qu'il avait remportée sur lui.

Il mena son armée au roi; mais, avant que ses troupes fussent arrivées, il vint le trouver, accompagné d'un seul page. Le roi fut étonné de ce trait de générosité, dont il n'avait pas été lui même capable. Les deux rois marchèrent vers Paris à la tête d'une puissante armée. La ville n'était point en état de se défendre. La Ligue touchait au moment de sa ruine entière, lorsqu'un jeune religieux de l'ordre de Saint-Dominique changea toute la face des affaires.

Son nom était Jacques Clément; il était né dans un village de

Bourgogne, appelé Sorbonne, et alors âgé de vingt-quatre ans. Sa farouche piété, et son esprit noir et mélancolique, se laissèrent bientôt entraîner au fanatisme par les importunes clameurs des prêtres. Il se chargea d'être le libérateur et le martyr de la sainte Ligue. Il communiqua son projet à ses amis et à ses supérieurs : tous l'encouragèrent, et le canonisèrent d'avance. Clément se prépara à son parricide par des jeûnes et par des prières continuelles pendant des nuits entières. Il se confessa, reçut les sacrements, puis acheta un bon couteau. Il alla à Saint-Cloud, où était le quartier du roi, et demanda à être présenté à ce prince, sous prétexte de lui révéler un secret dont il lui importait d'être promptement instruit. Ayant été conduit devant Sa Majesté, il se prosterna avec une modeste rougeur sur le front, et il lui remit une lettre qu'il disait être écrite par Achille de Harlay, premier président. Tandis que le roi lit, le moine le frappe dans le ventre, et laisse le couteau dans la plaie; ensuite, avec un regard assuré, et les mains sur sa poitrine, il lève les yeux au ciel, attendant paisiblement les suites de son assassinat. Le roi se lève, arrache le couteau de son ventre; et en frappe le meurtrier au front. Plusieurs courtisans accoururent au bruit. Leur devoir exigeait qu'ils arrêtassent le moine pour l'interroger, et tâcher de découvrir ses complices; mais ils le tuèrent sur-le-champ, avec une précipitation qui les fit soupçonner d'avoir été trop instruits de son dessein. Henri de Navarre fut alors roi de France par le droit de sa naissance, reconnu d'une partie de l'armée, et abandonné par l'autre.

Le duc d'Épernon, et quelques autres, quittèrent l'armée, alléguant qu'ils étaient trop bons catholiques pour prendre les armes en faveur d'un roi qui n'allait point à la messe. Ils espéraient secrètement que le renversement du royaume, l'objet de leurs désirs et de leur espérance, leur donnerait occasion de se rendre souverains dans leur pays.

Cependant l'attentat de Clément fut approuvé à Rome, et ce moine adoré dans Paris. La sainte Ligue reconnut pour son roi le cardinal de Bourbon, vieux prêtre, oncle de Henri IV, pour faire voir au monde que ce n'était pas la maison de Bourbon, mais les hérétiques, que sa haine poursuivait.

Ainsi le duc de Mayenne fut assez sage pour ne pas usurper le titre de roi; et cependant il s'empara de toute l'autorité royale, pendant que le malheureux cardinal de Bourbon, appelé roi par la Ligue, fut gardé prisonnier par Henri IV le reste de sa vie, qui dura encore deux ans. La Ligue, plus appuyée que jamais par le pape, secourue des Espagnols, et forte par elle-même, était parvenue au plus haut point de sa grandeur, et faisait sentir à Henri IV cette haine que le faux zèle inspire, et ce mépris que font naître les heureux succès.

Henri avait peu d'amis, peu de places importantes, point d'ar-

gent, et une petite armée; mais son courage, son activité, sa politique, suppléaient à tout ce qui lui manquait. Il gagna plusieurs batailles, et entre autres celle d'Ivry sur le duc de Mayenne, une des plus remarquables qui aient jamais été données. Les deux généraux montrèrent dans ce jour toute leur capacité, et les soldats tout leur courage. Il y eut peu de fautes commises de part et d'autre. Henri fut enfin redevable de la victoire à la supériorité de ses connaissances et de sa valeur; mais il avoua que Mayenne avait rempli tous les devoirs d'un grand général : « Il n'a péché, dit-il, que dans la cause qu'il soutenait. »

Il se montra après la victoire aussi modéré qu'il avait été terrible dans le combat. Instruit que le pouvoir diminue souvent quand on en fait un usage trop étendu, et qu'il augmente en l'employant avec ménagement, il mit un frein à la fureur du soldat armé contre l'ennemi; il eut soin des blessés, et donna la liberté à plusieurs personnes. Cependant tant de valeur et tant de générosité ne touchèrent point les ligueurs.

Les guerres civiles de France étaient devenues la querelle de toute l'Europe. Le roi Philippe II était vivement engagé à défendre la Ligue : la reine Élisabeth donnait toutes sortes de secours à Henri, non parce qu'il était protestant, mais parce qu'il était ennemi de Philippe II, dont il lui était dangereux de laisser croître le pouvoir. Elle envoya à Henri cinq mille hommes, sous le commandement du comte d'Essex son favori, auquel elle fit depuis trancher la tête.

Le roi continua la guerre avec différents succès. Il prit d'assaut tous les faubourgs de Paris dans un seul jour. Il eût peut-être pris de même la ville, s'il n'eût pensé qu'à la conquérir; mais il craignit de donner sa capitale en proie aux soldats, et de ruiner une ville qu'il avait envie de sauver. Il assiégea Paris; il leva le siége, il le recommença; enfin il bloqua la ville, et lui coupa toutes les communications, dans l'espérance que les Parisiens seraient forcés, par la disette des vivres, à se rendre sans effusion de sang.

Mais Mayenne, les prêtres, et les Seize, tournèrent les esprits avec tant d'art, les envenimèrent si fort contre les hérétiques, et remplirent leur imagination de tant de fanatisme, qu'ils aimèrent mieux mourir de faim que de se rendre et d'obéir.

Les moines et les religieux donnèrent un spectacle qui, bien que ridicule en lui-même, fut cependant un ressort merveilleux pour animer le peuple. Ils firent une espèce de revue militaire, marchant par rang et de file, et portant des armes rouillées pardessus leurs capuchons, ayant à leur tête la figure de la vierge Marie, branlant des épées, et criant qu'ils étaient tout prêts à combattre et à mourir pour la défense de la foi; en sorte que les bourgeois, voyant leurs confesseurs armés, croyaient effectivement soutenir la cause de Dieu.

Quoi qu'il en soit, la disette dégénéra en famine universelle : ce nombre prodigieux de citoyens n'avait d'autre nourriture que les sermons des prêtres et que les miracles imaginaires des moines, qui, par ce pieux artifice, avaient dans leurs couvents toutes choses en abondance, tandis que toute la ville était sur le point de mourir de faim. Les misérables Parisiens, trompés d'abord par l'espérance d'un prompt secours, chantaient dans les rues des ballades et des lampons contre Henri : folie qu'on ne pourrait attribuer à quelque autre nation avec vraisemblance, mais qui est assez conforme au génie des Français, même dans un état si affreux. Cette courte et déplorable joie fut bientôt entièrement étouffée par la misère la plus réelle et la plus étonnante : trente mille hommes moururent de faim dans l'espace d'un mois. Les malheureux citoyens, pressés par la famine, essayèrent de faire une espèce de pain avec les os des morts, lesquels étant brisés et bouillis formaient une sorte de gelée ; mais cette nourriture si peu naturelle ne servait qu'à les faire mourir plus promptement. On conte (et cela est attesté par les témoignages les plus authentiques) qu'une femme tua et mangea son propre enfant. Au reste, l'inflexible opiniâtreté des Parisiens était égale à leur misère. Henri eut plus de compassion pour leur état qu'ils n'en avaient eux-mêmes : son bon naturel l'emporta sur son intérêt particulier.

Il souffrit que ses soldats vendissent en particulier toutes sortes de provisions à la ville. Ainsi on vit arriver ce qu'on n'avait pas encore vu, que les assiégés étaient nourris par les assiégeants : c'était un spectacle bien singulier, que de voir les soldats qui, du fond de leurs tranchées, envoyaient des vivres aux citoyens, qui leur jetaient de l'argent de leurs remparts. Plusieurs officiers, entraînés par la licence si ordinaire à la soldatesque, troquaient un aloyau pour une fille ; en sorte qu'on ne voyait que femmes qui descendaient dans des baquets, et des baquets qui remontaient pleins de provisions. Par là une licence hors de saison régna parmi les officiers ; les soldats amassèrent beaucoup d'argent ; les assiégés furent soulagés, et le roi perdit la ville ; car dans le même temps une armée d'Espagnols vint des Pays-Bas. Le roi fut obligé de lever le siége, et d'aller à sa rencontre au travers de tous les dangers et de tous les hasards de la guerre, jusqu'à ce qu'enfin les Espagnols ayant été chassés du royaume, il revint une troisième fois devant Paris, qui était toujours plus opiniâtré à ne point le recevoir.

Sur ces entrefaites, le cardinal de Bourbon, ce fantôme de la royauté, mourut. On tint une assemblée à Paris, qui nomma les états généraux du royaume pour procéder à l'élection d'un nouveau roi. L'Espagne influait fortement sur ces états ; Mayenne avait un parti considérable qui voulait le mettre sur le trône. Enfin Henri, ennuyé de la cruelle nécessité de faire éternellement

la guerre à ses sujets, et sachant d'ailleurs que ce n'était pas sa personne, mais sa religion qu'ils haïssaient, résolut de rentrer au giron de l'Église romaine. Peu de semaines après, Paris lui ouvrit ses portes. Ce qui avait été impossible à sa valeur et à sa magnanimité, il l'obtint facilement en allant à la messe, et en recevant l'absolution du pape.

Tout le peuple, changé dans ce jour salutaire,
Reconnaît son vrai roi, son vainqueur, et son père.
Dès lors on admira ce règne fortuné,
Et commencé trop tard, et trop tôt terminé.
L'Autrichien trembla. Justement désarmée,
Rome adopta Bourbon, Rome s'en vit aimée.
La Discorde rentra dans l'éternelle nuit.
A reconnaître un roi Mayenne fut réduit;
Et, soumettant enfin son cœur et ses provinces,
Fut le meilleur sujet du plus juste des princes.
Henriade, fin du dernier chant.

DISSERTATION

SUR LA MORT DE HENRI IV.

Le plus horrible accident qui soit jamais arrivé en Europe a produit les plus odieuses conjectures. Presque tous les Mémoires du temps de la mort de Henri IV jettent également des soupçons sur les ennemis de ce bon roi, sur les courtisans, sur les jésuites, sur sa maîtresse, sur sa femme même. Ces accusations durent encore, et on ne parle jamais de cet assassinat sans former un jugement téméraire. J'ai toujours été étonné de cette facilité malheureuse avec laquelle les hommes les plus incapables d'une méchante action aiment à imputer les crimes les plus affreux aux hommes d'État, aux hommes en place. On veut se venger de leur grandeur en les accusant; on veut se faire valoir en racontant des anecdotes étranges. Il en est de la conversation comme d'un spectacle, comme d'une tragédie, dans laquelle il faut attacher par de grandes passions et par de grands crimes.

Des voleurs assassinent Vergier dans la rue; tout Paris accuse de ce meurtre un grand prince. Une rougeole pourprée enlève des personnes considérables; il faut qu'elles aient été toutes empoisonnées. L'absurdité de l'accusation, le défaut total de preuves, rien n'arrête; et la calomnie, passant de bouche en bouche, et bientôt de livre en livre, devient une vérité importante aux yeux de la postérité toujours crédule. Depuis que je m'applique à l'histoire, je ne cesse de m'indigner contre ces accusations

sans preuves, dont les historiens se plaisent à noircir leurs ouvrages.

La mère de Henri IV mourut d'une pleurésie; combien d'auteurs la font empoisonner par un marchand de gants qui lui vendit des gants parfumés, et qui était, dit-on, l'empoisonneur à brevet de Catherine de Médicis! On ne s'avise guère de douter que le pape Alexandre VI ne soit mort du poison qu'il avait préparé pour le cardinal Corneto, et pour quelques autres cardinaux dont il voulait, dit-on, être l'héritier. Guichardin, auteur contemporain, auteur respecté, dit qu'on imputait la mort de ce pontife à ce crime, et à ce châtiment du crime; il ne dit pas que le pape fût un empoisonneur, il le laisse entendre, et l'Europe ne l'a que trop bien entendu.

Et moi j'ose dire à Guichardin : « L'Europe est trompée par vous, et vous l'avez été par votre passion. Vous étiez l'ennemi du pape; vous avez trop cru votre haine et les actions de sa vie. Il avait, à la vérité, exercé des vengeances cruelles et perfides contre des ennemis aussi perfides et aussi cruels que lui; de là vous concluez qu'un pape de soixante-douze ans n'est pas mort d'une façon naturelle; vous prétendez, sur des rapports vagues, qu'un vieux souverain, dont les coffres étaient remplis alors de plus d'un million de ducats d'or, voulut empoisonner quelques cardinaux pour s'emparer de leur mobilier; mais ce mobilier était-il un objet si important? Ces effets étaient presque toujours enlevés par les valets de chambre avant que les papes pussent en saisir quelques dépouilles. Comment pouvez-vous croire qu'un homme prudent ait voulu hasarder, pour un aussi petit gain, une action aussi infâme, une action qui demandait des complices et qui tôt ou tard eût été découverte? Ne dois-je pas croire le journal de la maladie du pape, plutôt qu'un bruit populaire? Ce journal le fait mourir d'une fièvre double tierce. Il n'y a pas le moindre vestige de cette accusation intentée contre sa mémoire. Son fils Borgia tomba malade dans le temps de la mort de son père; voilà le seul fondement de l'histoire du poison. Le père et le fils sont malades en même temps, donc ils sont empoisonnés; ils sont l'un et l'autre de grands politiques, des princes sans scrupule, donc ils sont atteints du poison même qu'ils destinaient à douze cardinaux. C'est ainsi que raisonne l'animosité; c'est la logique d'un peuple qui déteste son maître : mais ce ne doit pas être celle d'un historien. Il se porte pour juge, il prononce les arrêts de la postérité : il ne doit déclarer personne coupable sans des preuves évidentes. »

Ce que je dis de Guichardin, je le dirai des *Mémoires de Sully* au sujet de la mort de Henri IV. Ces Mémoires furent composés par des secrétaires du duc de Sully, alors disgracié par Marie de Médicis; on y laisse échapper quelques soupçons sur cette princesse, que la mort de Henri IV faisait maîtresse du royaume, et

sur le duc d'Épernon, qui servit à la faire déclarer régente. Mézeray, plus hardi que judicieux, fortifie ces soupçons; et celui qui vient de faire imprimer le sixième tome des *Mémoires de Condé* fait ses efforts pour donner au misérable Ravaillac les complices les plus respectables. N'y a-t-il donc pas assez de crimes sur la terre? faut-il encore en chercher où il n'y en a point?

On accuse à la fois le P. Alagona, jésuite, oncle du duc de Lerme, tout le conseil espagnol, la reine Marie de Médicis, la maîtresse de Henri IV, Mme de Verneuil, et le duc d'Épernon. Choisissez donc. Si la maîtresse est coupable, il n'y a pas d'apparence que l'épouse le soit; si le conseil d'Espagne a mis dans Naples le couteau à la main de Ravaillac, ce n'est donc pas le duc d'Épernon qui l'a séduit dans Paris, lui que Ravaillac appelait *catholique à gros grain*, comme il est prouvé au procès; lui qui n'avait jamais fait que des actions généreuses; lui qui d'ailleurs empêcha qu'on ne tuât Ravaillac à l'instant qu'on le reconnut tenant son couteau sanglant, et qui voulait qu'on le réservât à la question et au supplice.

Il y a des preuves, dit Mézeray, que des prêtres avaient mené Ravaillac jusqu'à Naples : je réponds qu'il n'y a aucune preuve. Consultez le procès criminel de ce monstre, vous y trouverez tout le contraire. Je ne sais quelles dépositions vagues d'un nommé Dujardin et d'une Descomans ne sont pas des allégations à opposer aux aveux que fit Ravaillac dans les tortures. Rien n'est plus simple, plus ingénu, moins embarrassé, moins inconstant, rien par conséquent de plus vrai que toutes ses réponses. Quel intérêt aurait-il eu à cacher les noms de ceux qui l'auraient abusé? Je conçois bien qu'un scélérat associé à d'autres scélérats cèle d'abord ses complices. Les brigands s'en font un point d'honneur; car il y a de ce qu'on appelle *honneur* jusque dans le crime : cependant ils avouent tout à la fin. Comment donc un jeune homme qu'on aurait séduit, un fanatique à qui on aurait fait accroire qu'il serait protégé, ne décèlerait-il pas ses séducteurs? comment, dans l'horreur des tortures, n'accuserait-il pas les imposteurs qui l'ont rendu le plus malheureux des hommes? n'est-ce pas là le premier mouvement du cœur humain?

Ravaillac persiste toujours à dire dans ses interrogatoires : « J'ai cru bien faire en tuant un roi qui voulait faire la guerre au pape; j'ai eu des visions, des révélations; j'ai cru servir Dieu : je reconnais que je me suis trompé, et que je suis coupable d'un crime horrible; je n'y ai jamais été excité par personne. » Voilà la substance de toutes ses réponses. Il avoue que le jour de l'assassinat il avait été dévotement à la messe; il avoue qu'il avait voulu plusieurs fois parler au roi, pour le détourner de faire la guerre en faveur des princes hérétiques; il avoue que le dessein de tuer le roi l'a déjà tenté deux fois, qu'il y a résisté, qu'il a quitté Paris pour se rendre le crime impossible, qu'il y est re-

tourné, vaincu par son fanatisme. Il signe l'un de ses interrogatoires, *François Ravaillac :*

> Que toujours dans mon cœur
> Jésus soit le vainqueur!

Qui ne reconnaît, qui ne voit, à ces deux vers dont il accompagna sa signature, un malheureux dévot dont le cerveau égaré était empoisonné de tous les venins de la Ligue?

Ses complices étaient la superstition et la fureur qui animèrent Jean Chastel, Pierre Barrière, Jacques Clément. C'était l'esprit de Poltrot, qui assassina le duc de Guise; c'étaient les maximes de Balthazar Gérard, assassin du grand prince d'Orange. Ravaillac avait été feuillant; et il suffisait alors d'avoir été moine, pour croire que c'était une œuvre méritoire de tuer un prince ennemi de la religion catholique. On s'étonne qu'on ait attenté plusieurs fois sur la vie de Henri IV, le meilleur des rois; on devrait s'étonner que les assassins n'aient pas été en plus grand nombre. Chaque superstitieux avait continuellement devant les yeux Aod assassinant le roi des Philistins; Judith se prostituant à Holopherne pour l'égorger dormant entre ses bras; Samuel coupant par morceaux un roi prisonnier de guerre, envers qui Saül n'osait violer le droit des nations. Rien n'avertissait alors que ces cas particuliers étaient des exceptions, des inspirations, des ordres exprès, qui ne tiraient point à conséquence; on les prenait pour la loi générale. Tout encourageait à la démence, tout consacrait le parricide. Il me paraît enfin bien prouvé, par l'esprit de superstition, de fureur et d'ignorance, qui dominait, par la connaissance du cœur humain, et par les interrogatoires de Ravaillac, qu'il n'eut aucun complice. Il faut surtout s'en tenir à ces confessions faites à la mort devant des juges. Ces confessions prouvent expressément que Jean Chastel avait commis son parricide dans l'espérance d'être moins damné, et Ravaillac, dans l'espérance d'être sauvé.

Il le faut avouer, ces monstres étaient fervents dans la foi. Ravaillac se recommande en pleurant à saint François son patron et à tous les saints; il se confesse avant de recevoir la question; il charge deux docteurs auxquels il s'est confessé d'assurer le greffier que jamais il n'a parlé à personne du dessein de tuer le roi; il avoue seulement qu'il a parlé au P. d'Aubigny, jésuite, de quelques visions qu'il a eues, et le P. d'Aubigny dit très-prudemment qu'il ne s'en souvient pas; enfin le criminel jure jusqu'au dernier moment, sur sa damnation éternelle, qu'il est seul coupable, et il le jure plein de repentir. Sont-ce là des raisons? sont-ce là des preuves suffisantes?

Cependant l'éditeur du sixième tome des *Mémoires de Condé* insiste encore; il recherche un passage des *Mémoires de L'Estoile* dans lequel on fait dire à Ravaillac, dans la place de l'exécution:

« On m'a bien trompé quand on m'a voulu persuader que le coup que je ferais serait bien reçu du peuple, puisqu'il fournit lui-même des chevaux pour me déchirer. » Premièrement, ces paroles ne sont point rapportées dans le procès-verbal de l'exécution; secondement, il est vrai peut-être que Ravaillac dit ou voulut dire : « On m'a bien trompé quand on me disait : Le roi est haï, on se réjouira de sa mort. » Il voyait le contraire, et les regrets du peuple; il se voyait l'objet de l'horreur publique. Il pouvait bien dire : « On m'a trompé. » Et en effet, s'il n'avait jamais entendu justifier dans les conversations le crime de Jean Chastel, s'il n'avait pas eu les oreilles rebattues des maximes fanatiques de la Ligue, il n'eût jamais commis ce parricide. Voilà l'unique sens de ces paroles. Mais les a-t-il prononcées? qui l'a dit à M. de L'Estoile? un bruit de ville qu'il rapporte prévaudra-t-il sur un procès-verbal? Dois-je en croire ce L'Estoile, qui écrivait le soir tous les contes populaires qu'il avait entendus le jour? Défions-nous de tous ces journaux qui sont des recueils de tout ce que la renommée débite.

Je lus il y a quelques années dix-huit tomes in-folio des *Mémoires* du feu marquis de Dangeau : j'y trouvai ces propres paroles : « La reine d'Espagne, Marie-Louise d'Orléans, est morte empoisonnée par le marquis de Mansfeld; le poison avait été mis dans une tourte d'anguilles; la comtesse de Pernits, qui mangea la desserte de la reine, en est morte aussi; trois caméristes en ont été malades. Le roi l'a dit ce soir à son petit couvert. » Qui ne croirait un tel fait, circonstancié, appuyé du témoignage de Louis XIV, et rapporté par un courtisan de ce monarque, par un homme d'honneur qui avait soin de recueillir toutes les anecdotes? Cependant il est très-faux que la comtesse de Pernits soit morte alors; il est tout aussi faux qu'il y ait eu trois caméristes malades, et non moins faux que Louis XIV ait prononcé des paroles aussi indiscrètes. Ce n'était point M. de Dangeau qui faisait ces malheureux mémoires, c'était un vieux valet de chambre imbécile, qui se mêlait de faire à tort et à travers des gazettes manuscrites de toutes les sottises qu'il entendait dans les antichambres. Je suppose cependant que ces mémoires tombassent dans cent ans entre les mains de quelque compilateur, que de calomnies alors sous presse! que de mensonges répétés dans tous les journaux! Il faut tout lire avec défiance. Aristote avait bien raison, quand il disait que le doute est le commencement de la sagesse.

EXTRAIT

DU PROCÈS CRIMINEL FAIT A FRANÇOIS RAVAILLAC.

DU 19 MAI 1610.

A dit qu'il n'a jamais reçu aucun outrage du roi, et que la cour a assez d'arguments suffisants par les interrogatoires et réponses au procès; qu'il n'y a nullement apparence qu'il y ait été induit par argent, ou suscité par gens ambitieux du sceptre de France: car si tant est qu'il eût été porté par argent ou autrement, il semble qu'il ne fût pas venu jusqu'à trois fois et à trois voyages exprès d'Angoulême à Paris, distants l'un de l'autre de cent lieues, pour donner conseil au roi de ranger à l'Église catholique et romaine ceux de la prétendue réformée, gens du tout contraires à la volonté de Dieu et de son Église, parce que qui a volonté de tuer autrui par argent, dès qu'il se laisse malheureusement corrompre pour assassiner son prince, ne va pas le faire avertir comme il a fait trois diverses fois, ainsi que le sieur de La Force a reconnu, depuis l'homicide commis par l'accusé, avoir été dans le Louvre, et prié instamment de le faire parler au roi, à quoi ledit sieur de La Force aurait répondu qu'il était un papaute et un catholique à gros grain, lui disant s'il connaissait M. d'Épernon; et l'accusé lui répondit qu'oui, et que c'était un catholique à gros grain : et ayant dit au sieur de La Force qu'étant catholique, apostolique et romain, et voulant tel vivre et mourir, il le supplie de vouloir le faire parler au roi, afin de déclarer à Sa Majesté l'intention où il était depuis si longtemps de le tuer, n'osant le déclarer à aucun autre, parce que l'ayant dit à Sa Majesté, il se serait désisté tout à fait de cette mauvaise volonté.

Enquis si de lors qu'il fit ses voyages pour parler au roi et lui conseiller de faire la guerre à ceux de la religion prétendue réformée, il avait protesté à son curé que, si Sa Majesté ne voulait accorder ce dont l'accusé la suppliait, il ferait le malheureux acte qu'il a commis;

A dit que non, et que s'il l'avait projeté, s'en était désisté, et avait cru qu'il était expédient de lui faire cette remontrance plutôt que de le tuer.

Remontré qu'il n'avait changé sa mauvaise intention, parce que depuis le dernier voyage qu'il a fait à Angoulême le jour de Pâques, il n'a cherché les moyens de parler au roi, ce qui démontre assez qu'il était parti en cette résolution de faire ce qu'il a fait;

A dit qu'il est véritable.

Enquis si le jour de Pâques et de son départ il fit la sainte communion; a dit que non, et l'avait faite le premier dimanche

de carême; mais néanmoins qu'il fit célébrer le sacrifice de la sainte messe à l'église Saint-Paul d'Angoulême sa paroisse, comme se reconnaissant indigne d'approcher de ce très-saint et très-auguste sacrement, plein de mystère et d'incompréhensible vertu, parce qu'il se sentait encore vexé de cette tentation de tuer le roi, et en tel état ne voulait s'approcher de la sainte table.

..... Enquis s'il ne les a pas fait venir (les démons) dans la chambre où était couché ledit Dubois;

A dit que non; qu'il est bien vrai que lui accusé étant couché dans un grenier au-dessus de la chambre dudit Dubois, dans lequel grenier étaient aussi couchées d'autres personnes, il entendit à l'heure de minuit ledit Dubois qui le priait de descendre dans sa chambre, s'exclamant avec grands cris : « Ravaillac, mon ami, descends en bas, je suis mort; mon Dieu, ayez pitié de moi ! » Alors l'accusé voulut descendre; mais il en fut empêché par ceux qui étaient avec lui, pour la crainte qu'ils avaient; de sorte qu'il ne descendit point, et le lendemain il demanda audit Dubois qui l'avait mû de crier ainsi; à quoi il lui fit réponse qu'il avait vu dans sa chambre un chien d'une excessive grosseur et fort effroyable, lequel s'était mis les deux pieds de devant sur son lit; de quoi il avait eu telle peur qu'il en avait pensé mourir, et avait appelé l'accusé à son secours; à quoi l'accusé fit réponse que, pour renverser ses visions, il devait avoir recours à la sainte communion, ou à la célébration de la messe; et furent à cet effet au couvent des cordeliers faire dire la messe, pour armer la grâce de Dieu contre les visions de Satan, ennemi commun des hommes.

Remontré qu'il y a apparence que c'était lui qui avait fait paraître ce chien;

A dit que non, et de peur que nous n'ajoutions pas de foi à ses réponses, cette vérité serait attestée par ceux qui étaient dans la chambre où il était couché, qui l'empêchèrent de descendre, qui étaient l'hôtesse de la maison et une sienne cousine, qui le prièrent de n'y point aller, à cause qu'elles avaient entendu un grand bruit dans la chambre.

Remontré qu'il n'a pas eu volonté de changer son malheureux dessein, ne voulant recevoir la communion le jour de Pâques, parce que c'était le moyen de s'en divertir, duquel moyen n'ayant usé, et s'étant ainsi éloigné de la sainte communion, il a continué en sa méchante entreprise;

A dit que ce qui l'empêcha de communier fut qu'il avait pris cette résolution le jour de Pâques pour venir tuer le roi; mais aurait ouï la sainte messe auparavant de partir, croyant que la communion réelle de sa mère était suffisante pour elle et pour lui.

Remontré que lui ayant cette mauvaise intention de commettre

cet acte, il était en péché et en danger de damnation, ne pouvant participer à la grâce de Dieu et communion des fidèles chrétiens pendant qu'il avait cette mauvaise volonté, dont se devait départir pour être en la grâce de Dieu;

A dit qu'il ne fait pas de difficulté de convenir qu'il n'ait été porté d'un propre mouvement et particulier, contraire à la volonté de Dieu, auteur de tout bien et vérité, contraire au diable, père du mensonge; mais que maintenant, à la remontrance que lui faisons, il reconnait qu'il n'a pu résister à cette tentation, étant hors du pouvoir des hommes de s'empêcher du mal; et qu'à présent qu'il a déclaré la vérité entière sans rien retenir et cacher, il espérait que Dieu tout bénin et miséricordieux lui ferait pardon et rémission de ses péchés, étant plus puissant pour dissoudre le péché, moyennant la confession et absolution sacerdotale, que les hommes pour l'offenser; priant la sacrée Vierge, saint Pierre, saint Paul, saint François (en pleurant), saint Bernard, et toute la cour céleste du paradis, requérir être ses avocats envers sa sacrée majesté, afin qu'elle impose sa croix entre sa mort et jugement de son âme et l'enfer. Par ainsi requiert et espère être participant des mérites de la passion de notre Sauveur Jésus-Christ, le priant bien très-humblement lui faire la grâce d'être associé aux mérites de tous les trésors qu'il a infus en sa puissance apostolique, lorsqu'il a dit : *Tu es Petrus.*

EXTRAIT DU PROCÈS-VERBAL DE LA QUESTION.

DU 27 MAI.

Arrêt de mort prononcé par le greffier, qui l'a prévenu que, pour révélation de ses complices, serait appliqué à la question; et, le serment de lui pris, a été exhorté de prévenir le tourment, et s'en rédimer par la connaissance de la vérité qui l'avait induit, persuadé et fortifié au méchant acte, à qui il en avait conféré et communiqué;

A dit que, par la damnation de son âme, il n'y a eu homme, femme, ni autre que lui qui l'ait su, et persisté, etc....

ESSAI
SUR LA POÉSIE ÉPIQUE[1].

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

On regardera peut-être comme une espèce de présomption que, n'ayant encore passé que dix-huit mois en Angleterre, j'ose écrire dans une langue que je prononce fort mal, et que j'entends à peine dans la conversation. Il me semble que je fais à présent ce que j'ai fait autrefois au collége lorsque j'écrivais en latin et en grec; car il est certain que nous prononçons l'un et l'autre d'une manière pitoyable, et que nous serions hors d'état d'entendre ces deux langues si ceux qui les parlent suivaient la vraie prononciation des Romains et des Grecs. Au reste, je regarde la langue anglaise comme une langue savante, qui mérite que les Français l'étudient avec la même application que les Anglais apprennent la langue française.

Pour moi, j'ai étudié celle des Anglais par une espèce de devoir. Je me suis engagé de donner une relation de mon séjour en Angleterre, et je n'ai point envie d'imiter Sorbières, qui, n'ayant passé que trois mois en ce pays, sans y rien connaître ni des mœurs ni du langage, s'est avisé d'en publier une relation, qui n'est autre chose qu'une satire plate et misérable contre une nation qu'il ne connaissait point.

La plupart de nos voyageurs européans parlent mal de leurs voisins, tandis qu'ils prodiguent la louange aux Persans et aux Chinois. C'est que nous aimons naturellement à rabaisser ceux qu'on peut mettre aisément en parallèle avec nous, et à élever au contraire ceux que l'éloignement met à couvert de notre jalousie.

Cependant une relation de voyage est faite pour instruire les hommes, et non pour favoriser leur malignité. Il me semble que, dans cette sorte d'ouvrage, on devrait principalement s'étudier à faire mention de toutes les choses utiles et de tous les grands hommes du pays dont on parle, afin de les faire connaître utilement à ses compatriotes. Un voyageur qui écrit dans cette vue est un noble négociant qui transporte dans sa patrie les talents et les vertus des autres nations.

Que d'autres décrivent exactement l'église de Saint-Paul, Westminster, etc.; je considère l'Angleterre par d'autres endroits : je la regarde comme le pays qui a produit un Newton, un Locke, un Tillotson, un Milton, un Boyle, et plusieurs autres hommes rares, morts ou vivants encore, dont la gloire dans la

1. Cet essai, écrit en anglais par Voltaire, a été traduit en français par l'abbé Desfontaines. (Ed.)

profession des armes, dans la politique, ou dans les lettres, mérite de s'étendre au delà des bornes de cette île.

Pour ce qui est de cet *Essai sur la poésie épique*, c'est un discours que je publie comme une espèce d'introduction à mon *Henriade*, qui paraîtra incessamment.

CHAP. I. — *Des différents goûts des peuples.*

On a accablé presque tous les arts d'un nombre prodigieux de règles, dont la plupart sont inutiles ou fausses. Nous trouvons partout des leçons, mais bien peu d'exemples. Rien n'est plus aisé que de parler d'un ton de maître des choses qu'on ne peut exécuter : il y a cent poétiques contre un poëme. On ne voit que des maîtres d'éloquence, et presque pas un orateur. Le monde est plein de critiques qui, à force de commentaires, de définitions, de distinctions, sont parvenus à obscurcir les connaissances les plus claires et les plus simples. Il semble qu'on n'aime que les chemins difficiles. Chaque science, chaque étude, a son jargon inintelligible, qui semble n'être inventé que pour en défendre les approches. Que de noms barbares! que de puérilités pédantesques on entassait il n'y a pas longtemps dans la tête d'un jeune homme, pour lui donner en une année ou deux une très-fausse idée de l'éloquence, dont il aurait pu avoir une connaissance très-vraie en peu de mois, par la lecture de quelques bons livres! La voie par laquelle on a si longtemps enseigné l'art de penser est assurément bien opposée au don de penser.

Mais c'est surtout en fait de poésie que les commentateurs et les critiques ont prodigué leurs leçons. Ils ont laborieusement écrit des volumes sur quelques lignes que l'imagination des poëtes a créées en se jouant. Ce sont des tyrans qui ont voulu asservir à leurs lois une nation libre, dont ils ne connaissent point le caractère; aussi ces prétendus législateurs n'ont fait souvent qu'embrouiller tout dans les États qu'ils ont voulu régler.

La plupart ont discouru avec pesanteur de ce qu'il fallait sentir avec transport; et quand même leurs règles seraient justes, combien peu seraient-elles utiles! Homère, Virgile, le Tasse, Milton, n'ont guère obéi à d'autres leçons qu'à celles de leur génie. Tant de prétendues règles, tant de liens ne serviraient qu'à embarrasser les grands hommes dans leur marche, et seraient d'un faible secours à ceux à qui le talent manque. Il faut courir dans la carrière, et non pas s'y traîner avec des béquilles. Presque tous les critiques ont cherché dans Homère des règles qui n'y sont assurément point. Mais comme ce poëte grec a composé deux poëmes d'une nature absolument différente, ils ont été bien en peine pour concilier Homère avec lui-même. Virgile venant ensuite, qui réunit dans son ouvrage le plan de l'*Iliade* et celui de l'*Odyssée*, il fallut qu'ils cherchassent encore de nou-

veaux expédients pour ajuster leurs règles à l'*Énéide*. Ils ont fait à peu près comme les astronomes, qui inventaient tous les jours des cercles imaginaires, et créaient ou anéantissaient un ciel ou deux de cristal à la moindre difficulté.

Si un de ceux qu'on nomme savants, et qui se croient tels, venait vous dire : « Le poëme épique est une longue fable inventée pour enseigner une vérité morale, et dans laquelle un héros achève quelque grande action avec le secours des dieux, dans l'espace d'une année ; » il faudrait lui répondre : « Votre définition est très-fausse ; car, sans examiner si l'*Iliade* d'Homère est d'accord avec votre règle, les Anglais ont un poëme épique dont le héros, loin de venir à bout d'une grande entreprise par le secours céleste, en une année, est trompé par le diable et par sa femme en un jour, et est chassé du paradis terrestre pour avoir désobéi à Dieu. Ce poëme cependant est mis par les Anglais au niveau de l'*Iliade*, et beaucoup de personnes le préfèrent à Homère avec quelque apparence de raison. »

Mais, me direz-vous, le poëme épique ne sera-t-il donc que le récit d'une aventure malheureuse? Non : cette définition serait aussi fausse que l'autre. L'*Œdipe* de Sophocle, le *Cinna* de Corneille, l'*Athalie* de Racine, le *César* de Shakspeare, le *Caton* d'Addison, la *Mérope* du marquis Scipion Maffei, le *Roland* de Quinault, sont toutes de belles tragédies, et j'ose dire toutes d'une nature différente : on aurait besoin en quelque sorte d'une définition pour chacune d'elles.

Il faut dans tous les arts se donner bien de garde de ces définitions trompeuses par lesquelles nous osons exclure toutes les beautés qui nous sont inconnues, ou que la coutume ne nous a point encore rendues familières. Il n'en est point des arts, et surtout de ceux qui dépendent de l'imagination, comme des ouvrages de la nature. Nous pouvons définir les métaux, les minéraux, les éléments, les animaux, parce que leur nature est toujours la même ; mais presque tous les ouvrages des hommes changent ainsi que l'imagination qui les produit. Les coutumes, les langues, le goût des peuples les plus voisins diffèrent : que dis-je? la même nation n'est plus reconnaissable au bout de trois ou quatre siècles. Dans les arts qui dépendent purement de l'imagination, il y a autant de révolutions que dans les États ; ils changent en mille manières, tandis qu'on cherche à les fixer.

Le musique des anciens Grecs, autant que nous en pouvons juger, était très-différente de la nôtre. Celle des Italiens d'aujourd'hui n'est plus celle de Luigi et de Carissimi : des airs persans ne plairaient pas assurément à des oreilles européanes. Mais, sans aller si loin, un Français accoutumé à nos opéras ne peut s'empêcher de rire la première fois qu'il entend du récitatif en Italie ; autant en fait un Italien à l'Opéra de Paris ; et tous deux ont également tort, ne considérant point que le récitatif n'est

autre chose qu'une déclamation notée; que le caractère des deux langues est très-différent; que ni l'accent ni le ton ne sont les mêmes; que cette différence est sensible dans la conversation, plus encore sur le théâtre tragique, et doit par conséquent l'être beaucoup dans la musique. Nous suivons à peu près les règles d'architecture de Vitruve; cependant les maisons bâties en Italie par Palladio, et en France par nos architectes, ne ressemblent pas plus à celles de Pline et de Cicéron que nos habillements ne ressemblent aux leurs.

Mais, pour revenir à des exemples qui aient plus de rapport à notre sujet, qu'était la tragédie chez les Grecs? un chœur qui demeurait presque toujours sur le théâtre; point de divisions d'actes, très-peu d'action, encore moins d'intrigue. Chez les Français, c'est pour l'ordinaire une suite de conversations en cinq actes, avec une intrigue amoureuse. En Angleterre, la tragédie est véritablement une action; et, si les auteurs de ce pays joignaient à l'activité qui anime leurs pièces un style naturel, avec de la décence et de la régularité, ils l'emporteraient bientôt sur les Grecs et sur les Français.

Qu'on examine tous les autres arts, il n'y en a aucun qui ne reçoive des tours particuliers du génie différent des nations qui les cultivent.

Quelle sera donc l'idée que nous devons nous former de la poésie épique? Le mot *épique* vient du grec ἔπος, qui signifie *discours* : l'usage a attaché ce nom particulièrement à des récits en vers d'aventures héroïques; comme le mot d'*oratio* chez les Romains, qui signifiait aussi *discours*, ne servit dans la suite que pour les discours d'appareil; et comme le titre d'*imperator*, qui appartenait aux généraux d'armée, fut ensuite conféré aux seuls souverains de Rome.

Le poëme épique, regardé en lui-même, est donc un récit en vers d'aventures héroïques. Que l'action soit simple ou complexe; qu'elle s'achève dans un mois ou dans une année, ou qu'elle dure plus longtemps; que la scène soit fixée dans un seul endroit, comme dans l'*Iliade;* que le héros voyage de mers en mers, comme dans l'*Odyssée;* qu'il soit heureux ou infortuné, furieux comme Achille, ou pieux comme Énée; qu'il y ait un principal personnage ou plusieurs; que l'action se passe sur la terre ou sur la mer; sur le rivage d'Afrique, comme dans *la Lusiada;* dans l'Amérique, comme dans l'*Araucana;* dans le ciel, dans l'enfer, hors des limites de notre monde, comme dans *le Paradis* de Milton; il n'importe : le poëme sera toujours un poëme épique, un poëme héroïque, à moins qu'on ne lui trouve un nouveau titre proportionné à son mérite. Si vous vous faites scrupule, disait le célèbre M. Addison, de donner le titre de poëme épique au *Paradis perdu* de Milton, appelez-le, si vous voulez, un poëme divin, donnez-lui tel nom qu'il vous plaira, pourvu que vous

confessiez que c'est un ouvrage aussi admirable en son genre que l'*Iliade*.

Ne disputons jamais sur les noms. Irai-je refuser le nom de comédies aux pièces de M. Congrève ou à celles de Caldéron, parce qu'elles ne sont pas dans nos mœurs? La carrière des arts a plus d'étendue qu'on ne pense. Un homme qui n'a lu que les auteurs classiques méprise tout ce qui est écrit dans les langues vivantes; et celui qui ne sait que la langue de son pays est comme ceux qui, n'étant jamais sortis de la cour de France, prétendent que le reste du monde est peu de chose, et que qui a vu Versailles a tout vu.

Mais le point de la question et de la difficulté est de savoir sur quoi les nations polies se réunissent, et sur quoi elles diffèrent. Un poëme épique doit partout être fondé sur le jugement, et embelli par l'imagination : ce qui appartient au bon sens appartient également à toutes les nations du monde. Toutes vous diront qu'une action une et simple, qui se développe aisément et par degrés, et qui ne coûte point une attention fatigante, leur plaira davantage qu'un amas confus d'aventures monstrueuses. On souhaite généralement que cette unité si sage soit ornée d'une variété d'épisodes qui soient comme les membres d'un corps robuste et proportionné. Plus l'action sera grande, plus elle plaira à tous les hommes, dont la faiblesse est d'être séduits par tout ce qui est au delà de la vie commune. Il faudra surtout que cette action soit intéressante, car tous les cœurs veulent être remués; et un poëme parfait d'ailleurs, s'il ne touchait point, serait insipide en tout temps et en tout pays. Elle doit être entière, parce qu'il n'y a point d'homme qui puisse être satisfait s'il ne reçoit qu'une partie du tout qu'il s'est promis d'avoir.

Telles sont à peu près les principales règles que la nature dicte à toutes les nations qui cultivent les lettres; mais la machine du merveilleux, l'intervention d'un pouvoir céleste, la nature des épisodes, tout ce qui dépend de la tyrannie de la coutume, et de cet instinct qu'on nomme goût, voilà sur quoi il y a mille opinions, et point de règles générales.

Mais, me direz-vous, n'y a-t-il point des beautés de goût qui plaisent également à toutes les nations? il y en a sans doute en très-grand nombre. Depuis le temps de la renaissance des lettres, qu'on a pris les anciens pour modèles, Homère, Démosthène, Virgile, Cicéron, ont en quelque manière réuni sous leurs lois tous les peuples de l'Europe, et fait de tant de nations différentes une seule république des lettres; mais, au milieu de cet accord général, les coutumes de chaque peuple introduisent dans chaque pays un goût particulier.

Vous sentez dans les meilleurs écrivains modernes le caractère de leur pays à travers l'imitation de l'antique : leurs fleurs et leurs fruits sont échauffés et mûris par le même soleil; mais ils

reçoivent du terrain qui les nourrit des goûts, des couleurs, et des formes différentes. Vous reconnaîtrez un Italien, un Français, un Anglais, un Espagnol, à son style, comme aux traits de son visage, à sa prononciation, à ses manières. La douceur et la mollesse de la langue italienne s'est insinuée dans le génie des auteurs italiens. La pompe des paroles, les métaphores, un style majestueux, sont, ce me semble, généralement parlant, le caractère des écrivains espagnols. La force, l'énergie, la hardiesse, sont plus particulières aux Anglais; ils sont surtout amoureux des allégories et des comparaisons. Les Français ont pour eux la clarté, l'exactitude, l'élégance : ils hasardent peu; ils n'ont ni la force anglaise, qui leur paraîtrait une force gigantesque et monstrueuse, ni la douceur italienne, qui leur semble dégénérer en une mollesse efféminée.

De toutes ces différences naissent ce dégoût et ce mépris que les nations ont les unes pour les autres. Pour regarder dans tous ses jours cette différence qui se trouve entre les goûts des peuples voisins, considérons maintenant leur style.

On approuve avec raison en Italie ces vers imités de Lucrèce dans la troisième stance du premier chant de *la Jérusalem :*

Così all' egro fanciul porgiamo aspersi
Di soave licor gli orli del vaso :
Succhi amari ingannato intanto ei beve,
E dall' inganno suo vita riceve.

Cette comparaison du charme des fables qui enveloppent des leçons utiles, avec une médecine amère donnée à un enfant dans un vase bordé de miel, ne serait pas soufferte dans un poëme épique français. Nous lisons avec plaisir dans Montaigne qu'il faut emmieller la viande salubre à l'enfant; mais cette image, qui nous plaît dans son style familier, ne nous paraîtrait pas digne de la majesté de l'épopée.

Voici un autre endroit universellement approuvé, et qui mérite de l'être : c'est dans la XXXVI[e] stance du chant XVI[e] de *la Jérusalem*, lorsque Armide commence à soupçonner la fuite de son amant :

Volea gridar : Dove, o crudel, me sola
Lasci? ma il varco al suon chiuse il dolore :
Sì che tornò la flebile parola
Più amara indietro a rimbombar sul core.

Ces quatre vers italiens sont très-touchants et très-naturels; mais si on les traduit exactement, ce sera un galimatias en français. « Elle voulait crier : Cruel, pourquoi me laisses-tu seule? mais la douleur ferma le chemin à sa voix; et ces paroles douloureuses reculèrent avec plus d'amertume, et retentirent sur son cœur. »

Apportons un autre exemple tiré d'un des plus sublimes endroits du poëme singulier de Milton, dont j'ai déjà parlé; c'est au premier livre (vers 56-67), dans la description de Satan et des enfers.

——— *Round he throws his baleful eyes*
That witness'd huge affliction and dismay
Mix'd with obdurate pride and stedfast hate:
At once, as far as angels ken, he views
The dismal situation waste and wild;
A dungeon horrible on all sides round,
As one great furnace flam'd; yet from those flames
No light, but rather darkness visible
Serv'd only to discover sights of woe,
Regions of sorrow, doleful shades, where peace
And rest can never dwell, hope never comes
That comes to all, etc.

« Il promène de tous côtés ses tristes yeux, dans lesquels sont peints le désespoir et l'horreur, avec l'orgueil et l'irréconciliable haine. Il voit d'un coup d'œil, aussi loin que les regards des chérubins peuvent percer, ce séjour épouvantable, ces déserts désolés, ce donjon immense, enflammé comme une fournaise énorme. Mais *de ces flammes il ne sortait point de lumière; ce sont des ténèbres visibles*, qui servent seulement à découvrir des spectacles de désolation, des régions de douleur, dont jamais n'approchent le repos ni la paix, où l'on ne connaît point l'espérance connue partout ailleurs. »

Antonio de Solis, dans son excellente *Histoire de la conquête du Mexique*, après avoir dit que l'endroit où Montézume consultait ses dieux était une large voûte souterraine, où de petits soupiraux laissaient à peine entrer la lumière, ajoute : *O permitian solamente la (luz) que bastava, para que se viesse la obscuridad :* « Ou laissaient entrer seulement autant de jour qu'il en fallait pour voir l'obscurité. » Ces ténèbres visibles de Milton ne sont point condamnées en Angleterre, et les Espagnols ne reprennent point cette même pensée dans Solis. Il est très-certain que les Français ne souffriraient point de pareilles libertés. Ce n'est pas assez que l'on puisse excuser la licence de ces expressions; l'exactitude française n'admet rien qui ait besoin d'excuse.

Qu'il me soit permis, pour ne laisser aucun doute sur cette matière, de joindre un nouvel exemple à tous ceux que j'ai rapportés : je le prendrai dans l'éloquence de la chaire. Qu'un homme, comme le P. Bourdaloue, prêche devant une assemblée de la communion anglicane, et qu'animant, par un geste noble, un discours pathétique, il s'écrie : « Oui, chrétiens, vous étiez bien disposés; mais le sang de cette veuve que vous avez abandonnée, mais le sang de ce pauvre que vous avez laissé oppri-

mer, mais le sang de ces misérables dont vous n'avez pas pris en main la cause, ce sang retombera sur vous, et vos bonnes dispositions ne serviront qu'à rendre sa voix plus forte pour demander à Dieu vengeance de votre infidélité. Ah! mes chers auditeurs, etc. » Ces paroles pathétiques, prononcées avec force, et accompagnées de grands gestes, feront rire un auditoire anglais ; car autant qu'ils aiment sur le théâtre les expressions ampoulées et les mouvements forcés de l'éloquence, autant ils goûtent dans la chaire une simplicité sans ornement. Un sermon en France est une longue déclamation, scrupuleusement divisée en trois points, et récitée avec enthousiasme. En Angleterre, un sermon est une dissertation solide, et quelquefois sèche, qu'un homme lit au peuple sans geste et sans aucun éclat de voix. En Italie, c'est une comédie spirituelle. En voilà assez pour faire voir combien grande est la différence entre les goûts des nations.

Je sais qu'il y a plusieurs personnes qui ne sauraient admettre ce sentiment : ils disent que la raison et les passions sont partout les mêmes; cela est vrai, mais elles s'expriment partout diversement. Les hommes ont en tout pays un nez, deux yeux, et une bouche : cependant l'assemblage des traits qui fait la beauté en France ne réussira pas en Turquie, ni une beauté turque à la Chine; et ce qu'il y a de plus aimable en Asie et en Europe serait regardé comme un monstre dans le pays de la Guinée. Puisque la nature est si différente d'elle-même, comment veut-on asservir à des lois générales des arts sur lesquels la coutume, c'est-à-dire l'inconstance, a tant d'empire? Si donc nous voulons avoir une connaissance un peu étendue de ces arts, il faut nous informer de quelle manière on les cultive chez toutes les nations. Il ne suffit pas, pour connaître l'épopée, d'avoir lu Virgile et Homère; comme ce n'est point assez, en fait de tragédie, d'avoir lu Sophocle et Euripide.

Nous devons admirer ce qui est universellement beau chez les anciens; nous devons nous prêter à ce qui était beau dans leur langue et dans leurs mœurs; mais ce serait s'égarer étrangement que de les vouloir suivre en tout à la piste. Nous ne parlons point la même langue. La religion, qui est presque toujours le fondement de la poésie épique, est parmi nous l'opposé de leur mythologie. Nos coutumes sont plus différentes de celles des héros du siége de Troie que de celles des Américains. Nos combats, nos siéges, nos flottes, n'ont pas la moindre ressemblance; notre philosophie est en tout le contraire de la leur. L'invention de la poudre, celle de la boussole, de l'imprimerie, tant d'autres arts qui ont été apportés récemment dans le monde, ont en quelque façon changé la face de l'univers. Il faut peindre avec des couleurs vraies comme les anciens, mais il ne faut pas peindre les mêmes choses.

Qu'Homère nous représente ses dieux s'enivrant de nectar, et riant sans fin de la mauvaise grâce dont Vulcain leur sert à boire, cela était bon de son temps, où les dieux étaient ce que les fées sont dans le nôtre; mais assurément personne ne s'avisera aujourd'hui de représenter dans un poëme une troupe d'anges et de saints buvant et riant à table. Que dirait-on d'un auteur qui irait, après Virgile, introduire des harpies enlevant le dîner de son héros, et qui changerait de vieux vaisseaux en belles nymphes? En un mot, admirons les anciens, mais que notre admiration ne soit pas une superstition aveugle : et ne faisons pas cette injustice à la nature humaine et à nous-mêmes, de fermer nos yeux aux beautés qu'elle répand autour de nous, pour ne regarder et n'aimer que ses anciennes productions, dont nous ne pouvons pas juger avec autant de sûreté.

Il n'y a point de monuments en Italie qui méritent plus l'attention d'un voyageur que la *Jérusalem* du Tasse. Milton fait autant d'honneur à l'Angleterre que le grand Newton. Camoëns est en Portugal ce que Milton est en Angleterre. Ce serait sans doute un grand plaisir, et même un grand avantage pour un homme qui pense, d'examiner tous ces poëmes épiques de différente nature, nés en des siècles et dans des pays éloignés les uns des autres. Il me semble qu'il y a une satisfaction noble à regarder les portraits vivants de ces illustres personnages grecs, romains, italiens, anglais, tous habillés, si je l'ose dire, à la manière de leur pays.

C'est une entreprise au delà de mes forces que de prétendre les peindre; j'essayerai seulement de crayonner une esquisse de leurs principaux traits : c'est au lecteur à suppléer aux défauts de ce dessin. Je ne ferai que proposer : il doit juger; et son jugement sera juste, s'il lit avec impartialité, et s'il n'écoute ni les préjugés qu'il a reçus dans l'école, ni cet amour-propre mal entendu qui nous fait mépriser tout ce qui n'est pas dans nos mœurs. Il verra la naissance, le progrès, la décadence de l'art; il le verra ensuite sortir comme de ses ruines; il le suivra dans tous ses changements; il distinguera ce qui est beauté dans tous les temps et chez toutes les nations, d'avec ces beautés locales qu'on admire dans un pays, et qu'on méprise dans un autre. Il n'ira point demander à Aristote ce qu'il doit penser d'un auteur anglais ou portugais, ni à M. Perrault comment il doit juger de l'*Iliade*. Il ne se laissera point tyranniser par Scaliger ni par Le Bossu; mais il tirera ses règles de la nature, et des exemples qu'il aura devant les yeux, et il jugera entre les dieux d'Homère et le dieu de Milton, entre Calypso et Didon, entre Armide et Ève.

Si les nations de l'Europe, au lieu de se mépriser injustement les unes les autres, voulaient faire une attention moins superficielle aux ouvrages et aux manières de leurs voisins, non pas

pour en rire, mais pour en profiter, peut-être de ce commerce mutuel d'observations naîtrait ce goût général qu'on cherche si inutilement.

CHAP. II. — *Homère.*

Homère vivait probablement environ huit cent cinquante années avant l'ère chrétienne; il était certainement contemporain d'Hésiode. Or, Hésiode nous apprend qu'il écrivait dans l'âge qui suivait celui de la guerre de Troie, et que cet âge, dans lequel il vivait, finirait avec la génération qui existait alors. Il est donc certain qu'Homère fleurissait deux générations après la guerre de Troie; ainsi il pouvait avoir vu dans son enfance quelques vieillards qui avaient été à ce siége, et il devait avoir parlé souvent à des Grecs d'Europe et d'Asie qui avaient vu Ulysse, Ménélas et Achille.

Quand il composa l'*Iliade* (supposé qu'il soit l'auteur de tout cet ouvrage), il ne fit donc que mettre en vers une partie de l'histoire et des fables de son temps. Les Grecs n'avaient alors que des poëtes pour historiens et pour théologiens; ce ne fut même que quatre cents ans après Hésiode et Homère qu'on se réduisit à écrire l'histoire en prose. Cet usage, qui paraîtra bien ridicule à beaucoup de lecteurs, était très-raisonnable : un livre, dans ces temps-là, était une chose aussi rare qu'un bon livre l'est aujourd'hui : loin de donner au public l'histoire in-folio de chaque village, comme on fait à présent, on ne transmettait à la postérité que les grands événements qui devaient l'intéresser. Le culte des dieux et l'histoire des grands hommes étaient les seuls sujets de ce petit nombre d'écrits. On les composa longtemps en vers chez les Égyptiens et chez les Grecs, parce qu'ils étaient destinés à être retenus par cœur et à être chantés : telle était la coutume de ces peuples si différents de nous. Il n'y eut, jusqu'à Hérodote, d'autre histoire parmi eux qu'en vers, et ils n'eurent en aucun temps de poésie sans musique.

A l'égard d'Homère, autant ses ouvrages sont connus, autant est-on dans l'ignorance de sa personne. Tout ce qu'on sait de vrai, c'est que, longtemps après sa mort, on lui a érigé des statues et élevé des temples; sept villes puissantes se sont disputé l'honneur de l'avoir vu naître; mais la commune opinion est que de son vivant il mendiait dans ces sept villes, et que celui dont la postérité a fait un dieu a vécu méprisé et misérable, deux choses très-compatibles.

L'*Iliade*, qui est le grand ouvrage d'Homère, est plein de dieux et de combats peu vraisemblables. Ces sujets plaisent naturellement aux hommes; ils aiment ce qui leur paraît terrible : ils sont comme les enfants qui écoutent avidement ces contes de sorciers qui les effrayent. Il y a des fables pour tout âge, et il n'y a point de nation qui n'ait eu les siennes. De ces deux sujets

qui remplissent l'*Iliade*, naissent les deux grands reproches que l'on fait à Homère; on lui impute l'extravagance de ses dieux, et la grossièreté de ses héros : c'est reprocher à un peintre d'avoir donné à ses figures les habillements de son temps. Homère a peint les dieux tels qu'on les croyait, et les hommes tels qu'ils étaient. Ce n'est pas un grand mérite de trouver de l'absurdité dans la théologie païenne; mais il faudrait être bien dépourvu de goût pour ne pas aimer certaines fables d'Homère. Si l'idée des trois Grâces qui doivent toujours accompagner la déesse de la beauté, si la ceinture de Vénus, sont de son invention, quelles louanges ne lui doit-on pas pour avoir ainsi orné cette religion que nous lui reprochons? Et si ces fables étaient déjà reçues avant lui, peut-on mépriser un siècle qui avait trouvé des allégories si justes et si charmantes?

Quant à ce qu'on appelle grossièreté dans les héros d'Homère, on peut rire tant qu'on voudra de voir Patrocle, au IX[e] livre de l'*Iliade*, mettre trois gigots de mouton dans une marmite, allumer et souffler le feu, et préparer le dîner avec Achille; Achille et Patrocle n'en sont pas moins éclatants. Charles XII, roi de Suède, a fait six mois sa cuisine à Demir-Tocca, sans perdre rien de son héroïsme; et la plupart de nos généraux, qui portent dans un camp tout le luxe d'une cour efféminée, auront bien de la peine à égaler ces héros qui faisaient leur cuisine eux-mêmes. On peut se moquer de la princesse Nausicaa, qui, suivie de toutes ses femmes, va laver ses robes, et celles du roi et de la reine; on peut trouver ridicule que les filles d'Auguste aient filé les habits de leur père lorsqu'il était maître de la moitié de l'univers : cela n'empêchera pas qu'une simplicité si respectable ne vaille bien la vaine pompe, la mollesse et l'oisiveté, dans lesquelles les personnes d'un haut rang sont nourries.

Que si l'on reproche à Homère d'avoir tant loué la force de ses héros, c'est qu'avant l'invention de la poudre, la force du corps décidait de tout dans les batailles; c'est que cette force est l'origine de tout pouvoir chez les hommes; c'est que, par cette supériorité seule, les nations du Nord ont conquis notre hémisphère depuis la Chine jusqu'au mont Atlas. Les anciens se faisaient une gloire d'être robustes; leurs plaisirs étaient des exercices violents : ils ne passaient point leurs jours à se faire traîner dans des chars, à couvert des influences de l'air, pour aller porter languissamment d'une maison dans une autre leur ennui et leur inutilité. En un mot, Homère avait à représenter un Ajax et un Hector, non un courtisan de Versailles ou de Saint-James.

Après avoir rendu justice au fond du sujet des poëmes d'Homère, ce serait ici le lieu d'examiner la manière dont il les a traités, et d'oser juger du prix de ses ouvrages : mais tant de plumes savantes ont épuisé cette matière, que je me bornerai à

une seule réflexion dont ceux qui s'appliquent aux belles-lettres pourront peut-être tirer quelque utilité.

Si Homère a eu des temples, il s'est trouvé bien des infidèles qui se sont moqués de sa divinité. Il y a eu dans tous les siècles des savants, des raisonneurs, qui l'ont traité d'écrivain pitoyable, tandis que d'autres étaient à genoux devant lui.

Ce père de la poésie est depuis quelque temps un grand sujet de dispute en France. Perrault commença la querelle contre Despréaux; mais il apporta à ce combat des armes trop inégales : il composa son livre du *Parallèle des anciens et des modernes*, où l'on voit un esprit très-superficiel, nulle méthode, et beaucoup de méprises. Le redoutable Despréaux accabla son adversaire en s'attachant uniquement à relever ses bévues; de sorte que la dispute fut terminée par rire aux dépens de Perrault, sans qu'on entamât seulement le fond de la question. Houdard de La Motte a depuis renouvelé la querelle : il ne savait pas la langue grecque; mais l'esprit a suppléé en lui, autant qu'il est possible, à cette connaissance. Peu d'ouvrages sont écrits avec autant d'art, de discrétion, et de finesse, que ses dissertations sur Homère. Mme Dacier, connue par une érudition qu'on eût admirée dans un homme, soutint la cause d'Homère avec l'emportement d'un commentateur. On eût dit que l'ouvrage de M. de La Motte était d'une femme d'esprit, et celui de Mme Dacier d'un homme savant. L'un, par son ignorance de la langue grecque, ne pouvait sentir les beautés de l'auteur qu'il attaquait; l'autre, toute remplie de la superstition des commentateurs, était incapable d'apercevoir des défauts dans l'auteur qu'elle adorait.

Pour moi, lorsque je lus Homère, et que je vis ces fautes grossières qui justifient les critiques, et ces beautés plus grandes que ces fautes, je ne pus croire d'abord que le même génie eût composé tous les chants de l'*Iliade*. En effet, nous ne connaissons, parmi les Latins et parmi nous, aucun auteur qui soit tombé si bas après s'être élevé si haut. Le grand Corneille, génie pour le moins égal à Homère, a fait, à la vérité, *Pertharite*, *Suréna*, *Agésilas*, après avoir donné *Cinna* et *Polyeucte;* mais *Suréna* et *Pertharite* sont des sujets encore plus mal choisis que mal traités : ces tragédies sont très-faibles, mais non pas remplies d'absurdités, de contradictions, et de fautes grossières. Enfin j'ai trouvé chez les Anglais ce que je cherchais, et le paradoxe de la réputation d'Homère m'a été développé. Shakspeare, leur premier poëte tragique, n'a guère en Angleterre d'autre épithète que celle de divin. Je n'ai jamais vu à Londres la salle de la comédie aussi remplie à l'*Andromaque* de Racine, toute bien traduite qu'elle est par Philips, ou au *Caton* d'Addison, qu'aux anciennes pièces de Shakspeare. Ces pièces sont des monstres en tragédie. Il y en a qui durent plusieurs années; on y baptise au premier acte le héros, qui meurt de vieillesse au cinquième; on y voit

des sorciers, des paysans, des ivrognes, des bouffons, des fossoyeurs qui creusent une fosse, et qui chantent des airs à boire en jouant avec des têtes de mort. Enfin imaginez ce que vous pourrez de plus monstrueux et de plus absurde, vous le trouverez dans Shakspeare. Quand je commençais à apprendre la langue anglaise, je ne pouvais comprendre comment une nation si éclairée pouvait admirer un auteur si extravagant; mais dès que j'eus une plus grande connaissance de la langue, je m'aperçus que les Anglais avaient raison, et qu'il est impossible que toute une nation se trompe en fait de sentiment, et ait tort d'avoir du plaisir. Ils voyaient comme moi les fautes grossières de leur auteur favori; mais ils sentaient mieux que moi ses beautés, d'autant plus singulières que ce sont des éclairs qui ont brillé dans la nuit la plus profonde. Il y a cent cinquante années qu'il jouit de sa réputation. Les auteurs qui sont venus après lui ont servi à l'augmenter plutôt qu'ils ne l'ont diminuée. Le grand sens de l'auteur de *Caton*, et ses talents, qui en ont fait un secrétaire d'État, n'ont pu le placer à côté de Shakspeare. Tel est le privilége du génie d'invention : il se fait une route où personne n'a marché avant lui; il court sans guide, sans art, sans règle; il s'égare dans sa carrière, mais il laisse loin derrière lui tout ce qui n'est que raison et qu'exactitude. Tel à peu près était Homère : il a créé son art, et l'a laissé imparfait : c'est un chaos encore; mais la lumière y brille déjà de tous côtés.

Le *Clovis* de Desmarets, *la Pucelle* de Chapelain, ces poëmes fameux par leur ridicule, sont, à la honte des règles, conduits avec plus de régularité que l'*Iliade*, comme le *Pyrame* de Pradon est plus exact que *le Cid* de Corneille. Il y a peu de petites nouvelles où les événements ne soient mieux ménagés, préparés avec plus d'artifice, arrangés avec mille fois plus d'industrie que dans Homère; cependant douze beaux vers de l'*Iliade* sont au-dessus de la perfection de ces bagatelles, autant qu'un gros diamant, ouvrage brut de la nature, l'emporte sur des colifichets de fer ou de laiton, quelque bien travaillés qu'ils puissent être par des mains industrieuses. Le grand mérite d'Homère est d'avoir été un peintre sublime. Inférieur de beaucoup à Virgile dans tout le reste, il lui est supérieur en cette partie. S'il décrit une armée en marche, « c'est un feu dévorant qui, poussé par les vents, consume la terre devant lui. » Si c'est un dieu qui se transporte d'un lieu à un autre, « il fait trois pas, et au quatrième il arrive au bout de la terre. » Quand il décrit la ceinture de Vénus, il n'y a point de tableau de l'Albane qui approche de cette peinture riante. Veut-il fléchir la colère d'Achille, il personnifie les prières : « Elles sont filles du maître des dieux, elles marchent tristement, le front couvert de confusion, les yeux trempés de larmes, et ne pouvant se soutenir sur leurs pieds chancelants; elles suivent de loin l'injure, l'injure altière, qui court sur la

terre d'un pied léger, levant sa tête audacieuse. » C'est ici sans doute qu'on ne peut surtout s'empêcher d'être un peu révolté contre feu La Motte Houdard de l'Académie française, qui, dans sa traduction d'Homère, étrangle tout ce beau passage, et le raccourcit ainsi en deux vers :

> On apaise les dieux; mais, par des sacrifices,
> De ces dieux irrités on fait des dieux propices.

Quel malheureux don de la nature que l'esprit, s'il a empêché M. de La Motte de sentir ces grandes beautés d'imagination, et si cet académicien si ingénieux a cru que quelques antithèses, quelques tours délicats, pourraient suppléer à ces grands traits d'éloquence! La Motte a ôté beaucoup de défauts à Homère, mais il n'a conservé aucune de ses beautés; il a fait un petit squelette d'un corps démesuré et trop plein d'embonpoint. En vain tous les journaux ont prodigué des louanges à La Motte; en vain avec tout l'art possible, et soutenu de beaucoup de mérite, s'était-il fait un parti considérable; son parti, ses éloges, sa traduction, tout a disparu, et Homère est resté.

Ceux qui ne peuvent pardonner les fautes d'Homère en faveur de ses beautés sont la plupart des esprits trop philosophiques, qui ont étouffé en eux-mêmes tout sentiment. On trouve dans les *Pensées* de M. Pascal qu'il n'y a point de beauté poétique, et que, faute d'elle, on a inventé de grands mots, comme *fatal laurier*, *bel astre*, et que c'est cela qu'on appelle beauté poétique. Que prouve un tel passage, sinon que l'auteur parlait de ce qu'il n'entendait pas? Pour juger des poëtes, il faut savoir sentir, il faut être né avec quelques étincelles du feu qui anime ceux qu'on veut connaître; comme, pour décider sur la musique, ce n'est pas assez, ce n'est rien même de calculer en mathématicien la proportion des tons, il faut avoir de l'oreille et de l'âme.

Qu'on ne croie point encore connaître les poëtes par les traductions; ce serait vouloir apercevoir le coloris d'un tableau dans une estampe. Les traductions augmentent les fautes d'un ouvrage, et en gâtent les beautés. Qui n'a lu que Mme Dacier n'a point lu Homère; c'est dans le grec seul qu'on peut voir le style du poëte, plein de négligences extrêmes, mais jamais affecté, et paré de l'harmonie naturelle de la plus belle langue qu'aient jamais parlée les hommes. Enfin on verra Homère lui-même, qu'on trouvera, comme ses héros, tout plein de défauts, mais sublime. Malheur à qui l'imiterait dans l'économie de son poëme! heureux qui peindrait les détails comme lui! et c'est précisément par ces détails que la poésie charme les hommes.

CHAP. III. — *Virgile.*

Il ne faut avoir aucun égard à la Vie de Virgile, qu'on trouve à la tête de plusieurs éditions des ouvrages de ce grand homme; elle est pleine de puérilités et de contes ridicules. On y représente Virgile comme une espèce de maquignon et de faiseur de prédictions, qui devine qu'un poulain qu'on avait envoyé à Auguste était né d'une jument malade; et qui, étant interrogé sur le secret de la naissance de l'empereur, répond qu'Auguste était fils d'un boulanger, parce qu'il n'avait été jusque-là récompensé de l'empereur qu'en rations de pain. Je ne sais par quelle fatalité la mémoire des grands hommes est presque toujours défigurée par des contes insipides. Tenons-nous-en à ce que nous savons certainement de Virgile. Il naquit l'an 684 de la fondation de Rome, dans le village d'Andez, à une lieue de Mantoue, sous le premier consulat du grand Pompée et de Crassus. Les ides d'octobre, qui étaient le 15 de ce mois, devinrent à jamais fameuses par sa naissance : *Octobris Maro consecravit idus*, dit Martial. Il ne vécut que cinquante-deux ans, et mourut à Brindes comme il allait en Grèce pour mettre, dans la retraite, la dernière main à son *Énéide*, qu'il avait été onze ans à composer.

Il est le seul de tous les poëtes épiques qui ait joui de sa réputation pendant sa vie. Les suffrages et l'amitié d'Auguste, de Mécène, de Tucca, de Pollion, d'Horace, de Gallus, ne servirent pas peu sans doute à diriger les jugements de ses contemporains, qui peut-être sans cela ne lui auraient pas rendu sitôt justice. Quoi qu'il en soit, telle était la vénération qu'on avait pour lui à Rome, qu'un jour, comme il vint paraître au théâtre après qu'on y eut récité quelques-uns de ses vers, tout le peuple se leva avec des acclamations, honneur qu'on ne rendait alors qu'à l'empereur. Il était né d'un caractère doux, modeste, et même timide; il se dérobait très-souvent, en rougissant, à la multitude qui accourait pour le voir. Il était embarrassé de sa gloire; ses mœurs étaient simples; il négligeait sa personne et ses habillements; mais cette négligence était aimable; il faisait les délices de ses amis par cette simplicité qui s'accorde si bien avec le génie, et qui semble être donnée aux véritables grands hommes pour adoucir l'envie.

Comme les talents sont bornés, et qu'il arrive rarement qu'on touche aux deux extrémités à la fois, il n'était plus le même, dit-on, lorsqu'il écrivait en prose. Sénèque le philosophe nous apprend que Virgile n'avait pas mieux réussi en prose que Cicéron ne passait pour avoir réussi en vers. Cependant il nous reste de très-beaux vers de Cicéron. Pourquoi Virgile n'aurait-il pu descendre à la prose, puisque Cicéron s'éleva quelquefois à la poésie?

Horace et lui furent comblés de biens par Auguste. Cet heureux tyran savait bien qu'un jour sa réputation dépendrait d'eux :

aussi est-il arrivé que l'idée que ces deux grands écrivains nous ont donnée d'Auguste a effacé l'horreur de ses proscriptions; ils nous font aimer sa mémoire; ils ont fait, si j'ose le dire, illusion à toute la terre. Virgile mourut assez riche pour laisser des sommes considérables à Tucca, à Varius, à Mécénas, et à l'empereur même. On sait qu'il ordonna par son testament que l'on brûlât son *Énéide*, dont il n'était point satisfait; mais on se donna bien de garde d'obéir à sa dernière volonté. Nous avons encore les vers qu'Auguste composa au sujet de cet ordre que Virgile avait donné en mourant; ils sont beaux, et semblent partir du cœur :

Ergone supremis potuit vox improba verbis
Tam dirum mandare nefas? ergo ibit in ignes,
Magnaque doctiloqui morietur musa Maronis? etc.

Cet ouvrage, que l'auteur avait condamné aux flammes, est encore, avec ses défauts, le plus beau monument qui nous reste de toute l'antiquité. Virgile tira le sujet de son poëme des traditions fabuleuses que la superstition populaire avait transmises jusqu'à lui, à peu près comme Homère avait fondé son *Iliade* sur la tradition du siége de Troie; car, en vérité, il n'est pas croyable qu'Homère et Virgile se soient soumis par hasard à cette règle bizarre que le P. Le Bossu a prétendu établir : c'est de choisir son sujet avant ses personnages, et de disposer toutes les actions qui se passent dans le poëme avant de savoir à qui on les attribuera. Cette règle peut avoir lieu dans la comédie, qui n'est qu'une représentation des ridicules du siècle, ou dans un roman frivole, qui n'est qu'un tissu de petites intrigues, lesquelles n'ont besoin ni de l'autorité de l'histoire, ni du poids d'aucun nom célèbre.

Les poëtes épiques, au contraire, sont obligés de choisir un héros connu, dont le nom seul puisse imposer au lecteur, et un point d'histoire qui soit par lui-même intéressant. Tout poëte épique qui suivra la règle de Le Bossu sera sûr de n'être jamais lu : mais heureusement il est impossible de la suivre; car si vous tirez votre sujet tout entier de votre imagination, et que vous cherchiez ensuite quelque événement dans l'histoire pour l'adapter à votre fable, toutes les annales de l'univers ne pourraient pas vous fournir un événement entièrement conforme à votre plan : il faudra de nécessité que vous altériez l'un pour le faire cadrer avec l'autre; et y a-t-il rien de plus ridicule que de commencer à bâtir pour être ensuite obligé de détruire?

Virgile rassembla donc dans son poëme tous ces différents matériaux qui étaient épars dans plusieurs livres, et dont on peut voir quelques-uns dans Denys d'Halicarnasse. Cet historien trace exactement le cours de la navigation d'Énée; il n'oublie ni la fable des harpies, ni les prédictions de Céléno, ni le petit Ascagne qui s'écrie que *les Troyens ont mangé leurs assiettes*, etc.

Pour la métamorphose des vaisseaux d'Énée en nymphes, Denys d'Halicarnasse n'en parle point ; mais Virgile lui-même prend soin de nous avertir que ce conte était une ancienne tradition, *Prisca fides facto, sed fama perennis :* il semble qu'il ait eu honte de cette fable puérile, et qu'il ait voulu se l'excuser à lui-même en se rappelant la croyance publique. Si on considérait dans cette vue plusieurs endroits de Virgile qui choquent au premier coup d'œil, on serait moins prompt à le condamner.

N'est-il pas vrai que nous permettrions à un auteur français, qui prendrait Clovis pour son héros, de parler de la sainte ampoule, qu'un pigeon apporta du ciel dans la ville de Reims pour oindre le roi, et qui se conserve encore avec foi dans cette ville? Un Anglais qui chanterait le roi Arthur n'aurait-il pas la liberté de parler de l'enchanteur Merlin? Tel est le sort de toutes ces anciennes fables où se perd l'origine de chaque peuple, qu'on respecte leur antiquité en riant de leur absurdité. Après tout, quelque excusable qu'on soit de mettre en œuvre de pareils contes, je pense qu'il vaudrait encore mieux les rejeter entièrement : un seul lecteur sensé que ces faits rebutent mérite plus d'être ménagé qu'un vulgaire ignorant qui les croit.

A l'égard de la construction de sa fable, Virgile est blâmé par quelques critiques, et loué par d'autres, de s'être asservi à imiter Homère. Pour moi, si j'ose hasarder mon sentiment, je pense qu'il ne mérite ni ces reproches ni ces louanges. Il ne pouvait éviter de mettre sur la scène les dieux d'Homère, qui étaient aussi les siens, et qui, selon la tradition, avaient eux-mêmes guidé Énée en Italie ; mais assurément il les fait agir avec plus de jugement que le poëte grec : il parle comme lui du siége de Troie ; mais j'ose dire qu'il y a plus d'art et des beautés plus touchantes dans la description que fait Virgile de la prise de cette ville, que dans toute l'*Iliade* d'Homère. On nous crie que l'épisode de Didon est d'après celui de Circé et de Calypso ; qu'Énée ne descend aux enfers qu'à l'imitation d'Ulysse. Le lecteur n'a qu'à comparer ces prétendues copies avec l'original supposé, il y trouvera une prodigieuse différence. *Homère a fait Virgile*, dit-on ; si cela est, c'est sans doute son plus bel ouvrage.

Il est bien vrai que Virgile a emprunté du grec quelques comparaisons, quelques descriptions, dans lesquelles même pour l'ordinaire il est au-dessous de l'original. Quand Virgile est grand, il est lui-même ; s'il bronche quelquefois, c'est lorsqu'il se plie à suivre la marche d'un autre.

J'ai entendu souvent reprocher à Virgile de la stérilité dans l'invention : on le compare à ces peintres qui ne savent point varier leurs figures. Voyez, dit-on, quelle profusion de caractères Homère a jetés dans son *Iliade :* au lieu que, dans l'*Énéide*, le fort Cloanthe, le brave Gyas, et le fidèle Achate, sont des personnages insipides, des domestiques d'Énée, et rien de plus,

dont les noms ne servent qu'à remplir quelques vers. Cette remarque me paraît juste; mais j'ose dire qu'elle tourne à l'avantage de Virgile. Il chante les actions d'Énée, et Homère l'oisiveté d'Achille. Le poëte grec était dans la nécessité de suppléer à l'absence de son principal héros; et, comme son talent était de faire des tableaux plutôt que d'ourdir avec art la trame d'une fable intéressante, il a suivi l'impulsion de son génie en représentant avec plus de force que de choix des caractères éclatants, mais qui ne touchent point. Virgile, au contraire, sentait qu'il ne fallait point affaiblir son principal personnage et le perdre dans la foule : c'est au seul Énée qu'il a voulu et qu'il a dû nous attacher; aussi ne nous le fait-il jamais perdre de vue. Toute autre méthode aurait gâté son poëme.

Saint-Évremond dit qu'Énée est plus propre à être le fondateur d'un ordre de moines que d'un empire. Il est vrai qu'Énée passe auprès de bien des gens plutôt pour un dévot que pour un guerrier; mais leur préjugé vient de la fausse idée qu'ils ont du courage. Ils ont les yeux éblouis de la fureur d'Achille, ou des exploits gigantesques des héros de roman. Si Virgile avait été moins sage; si, au lieu de représenter le courage calme d'un chef prudent, il avait peint la témérité emportée d'Ajax et de Diomède, qui combattent contre des dieux, il aurait plu davantage à ces critiques; mais il mériterait peut-être moins de plaire aux hommes sensés.

Je viens à la grande et universelle objection que l'on fait contre l'*Énéide :* les six derniers chants, dit-on, sont indignes des six premiers. Mon admiration pour ce grand génie ne me ferme point les yeux sur ce défaut; je suis persuadé qu'il le sentait lui-même, et que c'était la vraie raison pour laquelle il avait eu dessein de brûler son ouvrage. Il n'avait voulu réciter à Auguste que le premier, le second, le quatrième et le sixième livres, qui sont effectivement la plus belle partie de l'*Énéide*. Il n'est point donné aux hommes d'être parfaits. Virgile a épuisé tout ce que l'imagination a de plus grand dans la descente d'Énée aux enfers; il a dit tout au cœur dans les amours de Didon; la terreur et la compassion ne peuvent aller plus loin que dans la description de la ruine de Troie : de cette haute élévation, où il était parvenu au milieu de son vol, il ne pouvait guère que descendre. Le projet du mariage d'Énée avec une Lavinie qu'il n'a jamais vue ne saurait nous intéresser après les amours de Didon; la guerre contre les Latins, commencée à l'occasion d'un cerf blessé, ne peut que refroidir l'imagination échauffée par la ruine de Troie. Il est bien difficile de s'élever quand le sujet baisse. Cependant il ne faut pas croire que les six derniers chants de l'*Énéide* soient sans beautés; il n'y en a aucun où vous ne reconnaissiez Virgile : ce que la force de son art a tiré de ce terrain ingrat est presque incroyable; vous voyez partout la main d'un homme sage qui lutte contre les dif-

ficultés; il dispose avec choix tout ce que la brillante imagination d'Homère avait répandu avec une profusion sans règle.

Pour moi, s'il m'est permis de dire ce qui me blesse davantage dans les six derniers livres de l'*Énéide*, c'est qu'on est tenté, en les lisant, de prendre le parti de Turnus contre Énée. Je vois en la personne de Turnus un jeune prince passionnément amoureux, prêt à épouser une princesse qui n'a point pour lui de répugnance; il est favorisé dans sa passion par la mère de Lavinie, qui l'aime comme son fils; les Latins et les Rutules désirent également ce mariage, qui semble devoir assurer la tranquillité publique, le bonheur de Turnus, celui d'Amate, et même de Lavinie : au milieu de ces douces espérances, lorsqu'on touche au moment de tant de félicités, voici qu'un étranger, un fugitif, arrive des côtes d'Afrique. Il envoie une ambassade au roi latin pour obtenir un asile; le bon vieux roi commence par lui offrir sa fille, qu'Énée ne lui demandait pas; de là suit une guerre cruelle; encore ne commence-t-elle que par hasard, et par une aventure commune et petite. Turnus, en combattant pour sa maîtresse, est tué impitoyablement par Énée; la mère de Lavinie au désespoir se donne la mort; et le faible roi latin, pendant tout ce tumulte, ne sait ni refuser ni accepter Turnus pour son gendre, ni faire la guerre ni la paix; il se retire au fond de son palais, laissant Turnus et Énée se battre pour sa fille, sûr d'avoir un gendre, quoi qu'il arrive.

Il eût été aisé, ce me semble, de remédier à ce grand défaut : il fallait peut-être qu'Énée eût à délivrer Lavinie d'un ennemi, plutôt qu'à combattre un jeune et aimable amant qui avait tant de droits sur elle, et qu'il secourût le vieux roi Latinus au lieu de ravager son pays. Il a trop l'air du ravisseur de Lavinie : j'aimerais qu'il en fût le vengeur; je voudrais qu'il eût un rival que je pusse haïr, afin de m'intéresser davantage au héros; une telle disposition eût été une source de beautés nouvelles; le père et la mère de Lavinie, cette jeune princesse même, eussent eu des personnages plus convenables à jouer. Mais ma présomption va trop loin, ce n'est point à un jeune peintre à oser reprendre les défauts d'un Raphaël; et je ne puis pas dire, comme le Corrége : *Son pittore anch' io.*

CHAP. IV. — *Lucain.*

Après avoir levé nos yeux vers Homère et Virgile, il est inutile de les arrêter sur leurs copistes. Je passerai sous silence Statius et Silius Italicus, l'un faible, l'autre monstrueux imitateur de l'*Iliade* et de l'*Énéide;* mais il ne faut pas omettre Lucain, dont le génie original a ouvert une route nouvelle. Il n'a rien imité; il ne doit à personne ni ses beautés ni ses défauts, et mérite par cela seul une attention particulière.

Lucain était d'une ancienne maison de l'ordre des chevaliers : il naquit à Cordoue en Espagne, sous l'empereur Caligula. Il n'avait encore que huit mois lorsqu'on l'amena à Rome, où il fut élevé dans la maison de Sénèque son oncle. Ce fait suffit pour imposer silence à des critiques qui ont révoqué en doute la pureté de son langage; ils ont pris Lucain pour un Espagnol qui a fait des vers latins; trompés par ce préjugé, ils ont cru trouver dans son style des barbarismes qui n'y sont point, et qui, supposé qu'ils y fussent, ne peuvent assurément être aperçus par aucun moderne. Il fut d'abord favori de Néron, jusqu'à ce qu'il eût la noble imprudence de disputer contre lui le prix de la poésie, et le dangereux honneur de le remporter. Le sujet qu'ils traitaient tous deux était Orphée. La hardiesse qu'eurent les juges de déclarer Lucain vainqueur est une preuve bien forte de la liberté dont on jouissait dans les premières années de ce règne.

Tandis que Néron fit les délices des Romains, Lucain crut pouvoir lui donner des éloges; il le loue même avec trop de flatterie; et en cela seul il a imité Virgile, qui avait eu la faiblesse de donner à Auguste un encens que jamais un homme ne doit donner à un autre homme, tel qu'il soit. Néron démentit bientôt les louanges outrées dont Lucain l'avait comblé : il força Sénèque à conspirer contre lui : Lucain entra dans cette fameuse conjuration, dont la découverte coûta la vie à trois cents Romains du premier rang. Étant condamné à la mort, il se fit ouvrir les veines dans un bain chaud, et mourut en récitant des vers de sa *Pharsale*, qui exprimaient le genre de mort dont il expirait.

Il ne fut pas le premier qui choisit une histoire récente pour le sujet d'un poëme épique; Varius, contemporain, ami, et rival de Virgile, mais dont les ouvrages ont été perdus, avait exécuté avec succès cette dangereuse entreprise. La proximité des temps, la notoriété publique de la guerre civile, le siècle éclairé, politique, et peu superstitieux, où vivaient César et Lucain, la solidité de son sujet, ôtaient à son génie toute liberté d'invention fabuleuse. La grandeur véritable des héros réels qu'il fallait peindre d'après nature était une nouvelle difficulté. Les Romains, du temps de César, étaient des personnages bien autrement importants que Sarpédon, Diomède, Mézence, et Turnus. La guerre de Troie était un jeu d'enfants en comparaison des guerres civiles de Rome, où les plus grands capitaines et les plus puissants hommes qui aient jamais été disputaient de l'empire de la moitié du monde connu.

Lucain n'a osé s'écarter de l'histoire; par là il a rendu son poëme sec et aride. Il a voulu suppléer au défaut d'invention par la grandeur des sentiments; mais il a caché trop souvent sa sécheresse sous de l'enflure. Ainsi il est arrivé qu'Achille et Énée, qui étaient peu importants par eux-mêmes, sont devenus grands dans Homère et dans Virgile, et que César et Pompée sont petits quel-

quefois dans Lucain. Il n'y a dans son poëme aucune description brillante comme dans Homère : il n'a point connu, comme Virgile, l'art de narrer, et de ne rien dire de trop; il n'a ni son élégance ni son harmonie ; mais aussi vous trouvez dans *la Pharsale* des beautés qui ne sont ni dans l'*Iliade* ni dans l'*Énéide ;* au milieu de ses déclamations ampoulées, il y a de ces pensées mâles et hardies, de ces maximes politiques dont Corneille est rempli; quelques-uns de ses discours ont la majesté de ceux de Tite Live, et la force de Tacite. Il peint comme Salluste; en un mot, il est grand partout où il ne veut point être poëte : une seule ligne telle que celle-ci, en parlant de César :

Nil actum reputans, si quid superesset agendum,

vaut bien assurément une description poétique.

Virgile et Homère avaient fort bien fait d'amener les divinités sur la scène : Lucain a fait tout aussi bien de s'en passer. Jupiter, Junon, Mars, Vénus, étaient des embellissements nécessaires aux actions d'Énée et d'Agamemnon; on savait peu de chose de ces héros fabuleux : ils étaient comme ces vainqueurs des jeux olympiques que Pindare chantait, et dont il n'avait presque rien à dire; il fallait qu'il se jetât sur les louanges de Castor, de Pollux, et d'Hercule. Les faibles commencements de l'empire romain avaient besoin d'être relevés par l'intervention des dieux; mais César, Pompée, Caton, Labiénus, vivaient dans un autre siècle qu'Énée; les guerres civiles de Rome étaient trop sérieuses pour ces jeux d'imagination. Quel rôle César jouerait-il dans la plaine de Pharsale, si Iris venait lui apporter son épée, ou si Vénus descendait dans un nuage d'or à son secours?

Ceux qui prennent les commencements d'un art pour les principes de l'art même sont persuadés qu'un poëme ne saurait subsister sans divinités, parce que l'*Iliade* en est pleine; mais ces divinités sont si peu essentielles au poëme, que le plus bel endroit qui soit dans Lucain, et peut-être dans aucun poëte, est le discours de Caton, dans lequel ce stoïque ennemi des fables dédaigne d'aller voir le temple de Jupiter Ammon. Je me sers de la traduction de Brébeuf, malgré ses défauts.

Laissons, laissons, dit-il, un secours si honteux
A ces âmes qu'agite un avenir douteux....
Pour être convaincu que la vie est à plaindre,
Que c'est un long combat dont l'issue est à craindre,
Qu'un trépas glorieux vaut bien mieux que les fers,
Je ne consulte point les dieux ni les enfers....
Lorsque d'un rien fécond nous passons jusqu'à l'être,
Le ciel met dans nos cœurs tout ce qu'il faut connaître;
Nous trouvons Dieu partout, partout il parle à nous;
Nous savons ce qui fait ou détruit son courroux;

Et chacun porte en soi ce conseil salutaire,
Si le charme des sens ne le force à se taire.
Croyons-nous qu'à ce temple un Dieu soit limité?
Qu'il ait dans ces sablons caché la vérité?
Faut-il d'autre séjour à ce monarque auguste
Que les cieux, que la terre, et que le cœur du juste?
C'est lui qui nous soutient, c'est lui qui nous conduit :
C'est sa main qui nous guide, et son feu qui nous luit;
Tout ce que nous voyons est cet Être suprême....
C'est donc assez, Romains, de ces vives leçons
Qu'il grave dans notre âme au point que nous naissons.
Si nous n'y savons pas lire nos aventures,
Percer avant le temps dans les choses futures,
Loin d'appliquer en vain nos soins à les chercher,
Ignorons sans douleur ce qu'il veut nous cacher.

Ce n'est donc point pour n'avoir pas fait usage du ministère des dieux, mais pour avoir ignoré l'art de bien conduire les affaires des hommes, que Lucain est si inférieur à Virgile. Faut-il qu'après avoir peint César, Pompée, Caton, avec des traits si forts, il soit si faible quand il les fait agir! Ce n'est presque plus qu'une gazette pleine de déclamations : il me semble que je vois un portique hardi et immense qui me conduit à des ruines.

CHAP. V. — *Le Trissin.*

Après que l'empire romain eut été détruit par les Barbares, plusieurs langues se formèrent des débris du latin, comme plusieurs royaumes s'élevèrent sur les ruines de Rome. Les conquérants portèrent dans tout l'Occident leur barbarie et leur ignorance; tous les arts périrent : et lorsqu'après huit cents ans ils commencèrent à renaître, ils renaquirent goths et vandales. Ce qui nous reste malheureusement de l'architecture et de la sculpture de ces temps-là est un composé bizarre de grossièreté et de colifichets. Le peu qu'on écrivait était dans le même goût. Les moines conservèrent la langue latine pour la corrompre; les Francs, les Vandales, les Lombards, mêlèrent à ce latin corrompu leur jargon irrégulier et stérile. Enfin la langue italienne, comme la fille aîné de la latine, se polit la première, ensuite l'espagnole, puis la française et l'anglaise se perfectionnèrent.

La poésie fut le premier art qui fut cultivé avec succès. Dante et Pétrarque écrivirent dans un temps où l'on n'avait pas encore un ouvrage de prose supportable : chose étrange que presque toutes les nations du monde aient eu des poëtes avant que d'avoir aucune autre sorte d'écrivains! Homère fleurit chez les Grecs plus d'un siècle avant qu'il parût un historien. Les cantiques de Moïse sont le plus ancien monument des Hébreux. On a trouvé

des chansons chez les Caraïbes, qui ignoraient tous les arts. Les Barbares des côtes de la mer Baltique avaient leurs fameuses rimes *runiques* dans les temps qu'ils ne savaient pas lire : ce qui prouve, en passant, que la poésie est plus naturelle aux hommes qu'on ne pense.

Quoi qu'il en soit, le Tasse était encore au berceau, lorsque le Trissin, auteur de la fameuse *Sophonisbe*, la première tragédie écrite en langue vulgaire, entreprit un poëme épique. Il prit pour son sujet « l'Italie délivrée des Goths par Bélisaire, sous l'empire de Justinien. » Son plan est sage et régulier; mais la poésie y est faible. Toutefois l'ouvrage réussit, et cette aurore du bon goût brilla pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'elle fût absorbée dans le grand jour qu'apporta le Tasse.

Le Trissin était un homme d'un savoir très-étendu et d'une grande capacité. Léon X l'employa dans plus d'une affaire importante. Il fut ambassadeur auprès de Charles-Quint; mais enfin il sacrifia son ambition et la prétendue solidité des affaires à son goût pour les lettres, bien différent en cela de quelques hommes célèbres que nous avons vus quitter et même mépriser les lettres, après avoir fait fortune par elles. Il était avec raison charmé des beautés qui sont dans Homère; et cependant sa grande faute est de l'avoir imité; il en a tout pris, hors le génie. Il s'appuie sur Homère pour marcher, et tombe en voulant le suivre; il cueille les fleurs du poëte grec, mais elles se flétrissent dans les mains de l'imitateur. Le Trissin, par exemple, a copié ce bel endroit d'Homère où Junon, parée de la ceinture de Vénus, dérobe à Jupiter des caresses qu'il n'avait pas coutume de lui faire. La femme de l'empereur Justinien a les mêmes vues sur son époux dans l'*Italia liberata*. Elle commence par se baigner dans sa belle chambre; elle met une chemise blanche; et après une longue énumération de tous les affiquets d'une toilette, elle va trouver l'empereur, qui est assis sur un gazon dans un petit jardin; elle lui fait une menterie avec beaucoup d'agaceries, et enfin Justinien

..... Le diede un bascio
Soave, e le gettò le braccia al collo,
Ed ella stette, e sorridendo disse :
« Signor mio dolce, or che volete fare?
Chè se venisse alcuno in questo luogo,
E ci vedesse, avrei tanta vergogna.
Chè più non ardirei levar la fronte.
Entriamo nelle nostre usate stanze,
Chiudiamo gli usci, e sopra il vostro letto
Poniamci, e fate poi quel che vi piace. »
L'imperator rispose : « Alma mia vita,
Non dubitate de la vista altrui;
Chè qui non può venir persona umana

Se non per la mia stanza, ed io la chiusi
Come qui venni, ed ho la chiave a canto;
E penso, che ancor voi chiudeste l'uscio
Che vien in esso dalle stanze vostre;
Perchè giammai non lo lasciate aperto. »
E detto questo, subito abbracciolla;
Poi si colcar ne la minuta erbetta,
La quale allegra gli fioria d'intorno, etc.

« L'empereur lui donna un doux baiser, et lui jeta les bras au cou. Elle s'arrêta, et lui dit en souriant : « Mon doux seigneur, « que voulez-vous faire ? Si quelqu'un entrait ici, et nous décou- « vrait, je serais si honteuse, que je n'oserais plus lever les yeux. « Allons dans notre appartement, fermons les portes, mettons- « nous sur le lit, et puis faites ce que vous voudrez. » L'empereur lui répondit : « Ma chère âme, ne craignez point d'être aperçue, « personne ne peut entrer ici que par ma chambre; je l'ai fer- « mée, et j'en ai la clef dans ma poche : je présume que vous « avez aussi fermé la porte de votre appartement qui entre dans « le mien; car vous ne le laissez jamais ouvert. » Après avoir ainsi parlé, il l'embrasse, et la jette sur l'herbe tendre, qui semble partager leurs plaisirs, et qui se couronne de fleurs. » Ainsi ce qui est décrit noblement dans Homère devient aussi bas et aussi dégoûtant dans le Trissin que les caresses d'un mari et d'une femme devant le monde.

Le Trissin semble n'avoir copié Homère que dans les détails des descriptions : il est très-exact à peindre les habillements et les meubles de ses héros ; mais il oublie leurs caractères. Je ne prétends pas parler de lui pour remarquer seulement ses fautes, mais pour lui donner l'éloge qu'il mérite d'avoir été le premier moderne en Europe qui ait fait un poëme épique régulier et sensé, quoique faible, et qui ait osé secouer le joug de la rime : de plus, il est le seul des poëtes italiens dans lequel il n'y ait ni jeux de mots ni pointes, et celui de tous qui a le moins introduit d'enchanteurs et de héros enchantés dans ses ouvrages ; ce qui n'était pas un petit mérite.

CHAP. VI. — *Le Camoëns*.

Tandis que le Trissin, en Italie, suivait d'un pas timide et faible les traces des anciens, le Camoëns, en Portugal, ouvrait une carrière toute nouvelle, et s'acquérait une réputation qui dure encore parmi ses compatriotes, qui l'appellent le *Virgile portugais*.

Camoëns, d'une ancienne famille portugaise, naquit en Espagne, dans les dernières années du règne célèbre de Ferdinand et d'Isabelle, tandis que Jean II régnait en Portugal. Après la

mort de Jean, il vint à la cour de Lisbonne, la première année du règne d'Emmanuel le Grand, héritier du trône et des grands desseins du roi Jean. C'étaient alors les beaux jours du Portugal, et le temps marqué pour la gloire de cette nation.

Emmanuel, déterminé à suivre le projet qui avait échoué tant de fois, de s'ouvrir une route aux Indes orientales par l'Océan, fit partir, en 1497, Vasco de Gama avec une flotte pour cette fameuse entreprise, qui était regardée comme téméraire et impraticable, parce qu'elle était nouvelle. Gama, et ceux qui eurent la hardiesse de s'embarquer avec lui, passèrent pour des insensés qui se sacrifiaient de gaieté de cœur. Ce n'était qu'un cri dans la ville contre le roi : tout Lisbonne vit partir avec indignation et avec larmes ces aventuriers, et les pleura comme morts. Cependant l'entreprise réussit, et fut le premier fondement du commerce que l'Europe fait aujourd'hui avec les Indes par l'Océan.

Camoëns n'accompagna point Vasco de Gama dans son expédition, comme je l'avais dit dans mes éditions précédentes; il n'alla aux Grandes-Indes que longtemps après. Un désir vague de voyager et de faire fortune, l'éclat que faisaient à Lisbonne ses galanteries indiscrètes, ses mécontentements de la cour, et surtout cette curiosité assez inséparable d'une grande imagination, l'arrachèrent à sa patrie. Il servit d'abord volontaire sur un vaisseau, et il perdit un œil dans un combat de mer. Les Portugais avaient déjà un vice-roi dans les Indes. Camoëns étant à Goa en fut exilé par le vice-roi. Être exilé d'un lieu qui pouvait être regardé lui-même comme un exil cruel, c'était un de ces malheurs singuliers que la destinée réservait à Camoëns. Il languit quelques années dans un coin de terre barbare sur les frontières de la Chine, où les Portugais avaient un petit comptoir, et où ils commençaient à bâtir la ville de Macao. Ce fut là qu'il composa son poëme de la découverte des Indes, qu'il intitula *Lusiade;* titre qui a peu de rapport au sujet, et qui, à proprement parler, signifie *la Portugade*.

Il obtint un petit emploi à Macao même, et de là retournant ensuite à Goa, il fit naufrage sur les côtes de la Chine, et se sauva, dit-on, en nageant d'une main, et tenant de l'autre son poëme, seul bien qui lui restait. De retour à Goa, il fut mis en prison; il n'en sortit que pour essuyer un plus grand malheur, celui de suivre en Afrique un petit gouverneur arrogant et avare : il éprouva toute l'humiliation d'en être protégé. Enfin il revint à Lisbonne avec son poëme pour toute ressource. Il obtint une petite pension d'environ huit cents livres de notre monnaie d'aujourd'hui; mais on cessa bientôt de la lui payer. Il n'eut d'autre retraite et d'autre secours qu'un hôpital. Ce fut là qu'il passa le reste de sa vie, et qu'il mourut dans un abandon général. A peine fut-il mort, qu'on s'empressa de lui faire des épitaphes honorables, et de le mettre au rang des grands hommes. Quelques villes se disputèrent l'honneur de lui avoir donné la naissance.

Ainsi il éprouva en tout le sort d'Homère. Il voyagea comme lui; il vécut et mourut pauvre, et n'eut de réputation qu'après sa mort. Tant d'exemples doivent apprendre aux hommes de génie que ce n'est point par le génie qu'on fait sa fortune et qu'on vit heureux.

Le sujet de la *Lusiade*, traité par un esprit aussi vif que le Camoëns, ne pouvait que produire une nouvelle espèce d'épopée. Le fond de son poëme n'est ni une guerre, ni une querelle de héros, ni le monde en armes pour une femme; c'est un nouveau pays découvert à l'aide de la navigation.

Voici comme il débute : « Je chante ces hommes au-dessus du vulgaire, qui des rives occidentales de la Lusitanie, portés sur des mers qui n'avaient point encore vu de vaisseaux, allèrent étonner la Taprobane de leur audace; eux dont le courage patient à souffrir des travaux au delà des forces humaines établit un nouvel empire sous un ciel inconnu et sous d'autres étoiles. Qu'on ne vante plus les voyages du fameux Troyen qui porta ses dieux en Italie; ni ceux du sage Grec qui revit Ithaque après vingt ans d'absence; ni ceux d'Alexandre, cet impétueux conquérant. Disparaissez, drapeaux que Trajan déployait sur les frontières de l'Inde : voici un homme à qui Neptune a abandonné son trident; voici des travaux qui surpassent tous les vôtres.

« Et vous, nymphes du Tage, si jamais vous m'avez inspiré des sons doux et touchants, si j'ai chanté les rives de votre aimable fleuve, donnez-moi aujourd'hui des accents fiers et hardis; qu'ils aient la force et la clarté de votre cours; qu'ils soient purs comme vos ondes, et que désormais le dieu des vers préfère vos eaux à celles de la fontaine sacrée. »

Le poëte conduit la flotte portugaise à l'embouchure du Gange : il décrit, en passant, les côtes occidentales, le midi et l'orient de l'Afrique, et les différents peuples qui vivent sur cette côte; il entremêle avec art l'histoire du Portugal. On voit dans le troisième chant la mort de la célèbre Inez de Castro, épouse du roi don Pedro, dont l'aventure déguisée a été jouée depuis peu sur le théâtre de Paris. C'est, à mon gré, le plus beau morceau du Camoëns; il y a peu d'endroits dans Virgile plus attendrissants et mieux écrits. La simplicité du poëme est rehaussée par des fictions aussi neuves que le sujet. En voici une qui, j'ose le dire, doit réussir dans tous les temps et chez toutes les nations.

Lorsque la flotte est prête à doubler le cap de Bonne-Espérance, appelé alors le promontoire des Tempêtes, on aperçoit tout à coup un formidable objet. C'est un fantôme qui s'élève du fond de la mer; sa tête touche aux nues; les tempêtes, les vents, les tonnerres, sont autour de lui; ses bras s'étendent au loin sur la surface des eaux : ce monstre, ou ce dieu, est le gardien de cet océan dont aucun vaisseau n'avait encore fendu les flots; il menace la flotte, il se plaint de l'audace des Portugais, qui viennent

lui disputer l'empire de ces mers; il leur annonce toutes les calamités qu'ils doivent essuyer dans leur entreprise. Cela est grand en tout pays sans doute.

Voici une autre fiction qui fut extrêmement du goût des Portugais, et qui me paraît conforme au génie italien : c'est une île enchantée qui sort de la mer pour le rafraîchissement de Gama et de sa flotte. Cette île a servi, dit-on, de modèle à l'île d'Armide, décrite quelques années après par le Tasse. C'est là que Vénus, aidée des conseils du Père éternel, et secondée en même temps des flèches de Cupidon, rend les Néréides amoureuses des Portugais. Les plaisirs les plus lascifs y sont peints sans ménagement; chaque Portugais embrasse une Néréide; Thétis obtient Vasco de Gama pour son partage. Cette déesse le transporte sur une haute montagne, qui est l'endroit le plus délicieux de l'île, et de là lui montre tous les royaumes de la terre, et lui prédit les destinées du Portugal.

Camoëns, après s'être abandonné sans réserve à la description voluptueuse de cette île, et des plaisirs où les Portugais sont plongés, s'avise d'informer le lecteur que toute cette fiction ne signifie autre chose que le plaisir qu'un honnête homme sent à faire son devoir. Mais il faut avouer qu'une île enchantée, dont Vénus est la déesse, et où des nymphes caressent des matelots après un voyage de long cours, ressemble plus à un musico d'Amsterdam qu'à quelque chose d'honnête. J'apprends qu'un traducteur du Camoëns prétend que dans ce poëme Vénus signifie la sainte Vierge, et que Mars est évidemment Jésus-Christ. A la bonne heure, je ne m'y oppose pas; mais j'avoue que je ne m'en serais pas aperçu. Cette allégorie nouvelle rendra raison de tout; on ne sera plus tant surpris que Gama, dans une tempête, adresse ses prières à Jésus-Christ, et que ce soit Vénus qui vienne à son secours. Bacchus et la vierge Marie se trouveront tout naturellement ensemble.

Le principal but des Portugais, après l'établissement de leur commerce, est la propagation de la foi, et Vénus se charge du succès de l'entreprise. A parler sérieusement, un merveilleux si absurde défigure tout l'ouvrage aux yeux des lecteurs sensés. Il semble que ce grand défaut eût dû faire tomber ce poëme, mais la poésie du style et l'imagination dans l'expression l'ont soutenu; de même que les beautés de l'exécution ont placé Paul Véronèse parmi les grands peintres, quoiqu'il ait placé des pères bénédictins et des soldats suisses dans des sujets de l'Ancien Testament, et qu'il ait toujours péché contre le costume.

Le Camoëns tombe presque toujours dans de telles disparates. Je me souviens que Vasco, après avoir raconté ses aventures au roi de Mélinde, lui dit : « O roi, jugez si Ulysse et Énée ont voyagé aussi loin que moi, et couru autant de périls : » comme si un barbare africain des côtes de Zanguebar savait son Homère et

son Virgile. Mais de tous les défauts de ce poëme le plus grand est le peu de liaison qui règne dans toutes ses parties; il ressemble au voyage dont il est le sujet. Les aventures se succèdent les unes aux autres, et le poëte n'a d'autre art que celui de bien conter les détails : mais cet art seul, par le plaisir qu'il donne, tient quelquefois lieu de tous les autres. Tout cela prouve enfin que l'ouvrage est plein de grandes beautés, puisque depuis deux cents ans il fait les délices d'une nation spirituelle qui doit en connaître les fautes.

CHAP. VII. — *Le Tasse.*

Torquato Tasso commença sa *Gerusalemme liberata* dans le temps que la *Lusiade* du Camoëns commençait à paraître. Il entendait assez le portugais pour lire ce poëme et pour en être jaloux; il disait que le Camoëns était le seul rival en Europe qu'il craignît. Cette crainte, si elle était sincère, était très-mal fondée; le Tasse était autant au-dessus de Camoëns que le Portugais était supérieur à ses compatriotes. Le Tasse eût eu plus de raison d'avouer qu'il était jaloux de l'Arioste, par qui sa réputation fut si longtemps balancée, et qui lui est encore préféré par bien des Italiens. Il y aura même quelques lecteurs qui s'étonneront que l'on ne place point ici l'Arioste parmi les poëtes épiques. Il est vrai que l'Arioste a plus de fertilité, plus de variété, plus d'imagination que tous les autres ensemble; et si on lit Homère par une espèce de devoir, on lit et on relit l'Arioste pour son plaisir. Mais il ne faut pas confondre les espèces. Je ne parlerais point des comédies de *l'Avare* et du *Joueur* en traitant de la tragédie. L'*Orlando furioso* est d'un autre genre que l'*Iliade* et l'*Énéide*. On peut même dire que ce genre, quoique plus agréable au commun des lecteurs, est cependant très-inférieur au véritable poëme épique. Il en est des écrits comme des hommes : les caractères sérieux sont les plus estimés, et celui qui domine son imagination est supérieur à celui qui s'y abandonne. Il est plus aisé de peindre des ogres et des géants que des héros, et d'outrer la nature que de la suivre.

Le Tasse naquit à Sorrento en 1544, le 11 mars, de Bernardo Tasso et de Porzia de Rossi. La maison dont il sortait était une des plus illustres d'Italie, et avait été longtemps une des plus puissantes. Sa grand'mère était une *Cornaro :* on sait assez qu'une noble vénitienne a d'ordinaire la vanité de ne point épouser un homme d'une qualité médiocre; mais toute cette grandeur passée ne servit peut-être qu'à le rendre plus malheureux. Son père, né dans le déclin de sa maison, s'était attaché au prince de Salerne, qui fut dépouillé de sa principauté par Charles-Quint. De plus, Bernardo était poëte lui-même; avec ce talent, et le malheur qu'il eut d'être domestique d'un petit prince, il n'est pas étonnant qu'il ait été pauvre et malheureux.

Torquato fut d'abord élevé à Naples. Son génie poétique, la seule richesse qu'il avait reçue de son père, se manifesta dès son enfance. Il faisait des vers à l'âge de sept ans. Bernardo, banni de Naples avec les partisans du prince de Salerne, et qui connaissait par une dure expérience le danger de la poésie et d'être attaché aux grands, voulut éloigner son fils de ces deux sortes d'esclavage. Il l'envoya étudier le droit à Padoue. Le jeune Tasse y réussit, parce qu'il avait un génie qui s'étendait à tout : il reçut même ses degrés en philosophie et en théologie. C'était alors un grand honneur, car on regardait comme savant un homme qui savait par cœur la Logique d'Aristote, et ce bel art de disputer pour et contre, en termes inintelligibles, sur des matières qu'on ne comprend point. Mais le jeune homme, entraîné par l'impulsion irrésistible du génie, au milieu de toutes ces études qui n'étaient point de son goût, composa, à l'âge de dix-sept ans, son poëme de *Renaud*, qui fut comme le précurseur de sa *Jérusalem*. La réputation que ce premier ouvrage lui attira le détermina dans son penchant pour la poésie. Il fut reçu dans l'Académie des *Eterei* de Padoue sous le nom de *Pentito*, du repentant, pour marquer qu'il se repentait du temps qu'il croyait avoir perdu dans l'étude du droit, et dans les autres où son inclination ne l'avait pas appelé.

Il commença la *Jérusalem* à l'âge de vingt-deux ans. Enfin, pour accomplir la destinée que son père avait voulu lui faire éviter, il alla se mettre sous la protection du duc de Ferrare, et crut qu'être logé et nourri chez un prince pour lequel il faisait des vers était un établissement assuré. A l'âge de vingt-sept ans il alla en France, à la suite du cardinal d'Este. « Il fut reçu du roi Charles IX, disent les historiens italiens, avec des distinctions dues à son mérite, et revint à Ferrare comblé d'honneurs et de biens. » Mais ces biens et ces honneurs tant vantés se réduisaient à quelques louanges; c'est la fortune des poëtes. On prétend qu'il fut amoureux, à la cour de Ferrare, de la sœur du duc, et que cette passion, jointe aux mauvais traitements qu'il reçut dans cette cour, fut la source de cette humeur mélancolique qui le consuma vingt années, et qui fit passer pour fou un homme qui avait mis tant de raison dans ses ouvrages.

Quelques chants de son poëme avaient déjà paru sous le nom de *Godefroi;* il le donna tout entier au public à l'âge de trente ans, sous le titre plus judicieux de la *Jérusalem délivrée*. Il pouvait dire alors comme un grand homme de l'antiquité : « J'ai vécu assez pour le bonheur et pour la gloire. » Le reste de sa vie ne fut plus qu'une chaîne de calamités et d'humiliations. Enveloppé dès l'âge de huit ans dans le bannissement de son père, sans patrie, sans bien, sans famille, persécuté par les ennemis que lui suscitaient ses talents, plaint, mais négligé, par ceux qu'il appelait ses amis, il souffrit l'exil, la prison, la plus extrême

pauvreté, la faim même; et, ce qui devait ajouter un poids insupportable à tant de malheurs, la calomnie l'attaqua et l'opprima. Il s'enfuit de Ferrare, où le protecteur qu'il avait tant célébré l'avait fait mettre en prison. Il alla à pied, couvert de haillons, depuis Ferrare jusqu'à Sorrento, dans le royaume de Naples, trouver une sœur qu'il y avait, et dont il espérait quelques secours, mais dont probablement il n'en reçut point, puisqu'il fut obligé de retourner à pied à Ferrare, où il fut emprisonné encore. Le désespoir altéra sa constitution robuste, et le rejeta dans des maladies violentes et longues, qui lui ôtèrent quelquefois l'usage de la raison. Il prétendit un jour avoir été guéri par le secours de la sainte Vierge et de sainte Scolastique, qui lui apparurent dans un grand accès de fièvre. Le marquis Manso di Villa rapporte ce fait comme certain. Tout ce que la plupart des lecteurs en croiront, c'est que le Tasse avait la fièvre.

Sa gloire poétique, cette consolation imaginaire dans des malheurs réels, fut attaquée de tous côtés. Le nombre de ses ennemis éclipsa pour un temps sa réputation. Il fut presque regardé comme un mauvais poëte. Enfin, après vingt années, l'envie fut lasse de l'opprimer; son mérite surmonta tout. On lui offrit des honneurs et de la fortune; mais ce ne fut que lorsque son esprit, fatigué d'une suite de malheurs si longue, était devenu insensible à tout ce qui pouvait le flatter. Il fut appelé à Rome par le pape Clément VII, qui, dans une congrégation de cardinaux, avait résolu de lui donner la couronne de laurier et les honneurs du triomphe; cérémonie bizarre, qui paraît ridicule aujourd'hui, surtout en France, et qui était alors très-sérieuse et très-honorable en Italie. Le Tasse fut reçu à un mille de Rome par les deux cardinaux neveux, et par un grand nombre de prélats et d'hommes de toutes conditions. On le conduisit à l'audience du pape : « Je désire, lui dit le pontife, que vous honoriez la couronne de laurier, qui a honoré jusqu'ici tous ceux qui l'ont portée. » Les deux cardinaux Aldobrandin, neveux du pape, qui aimaient et admiraient le Tasse, se chargèrent de l'appareil du couronnement; il devait se faire au Capitole : chose assez singulière, que ceux qui éclairent le monde par leurs écrits triomphent dans la même place que ceux qui l'avaient désolé par leurs conquêtes ! Le Tasse tomba malade dans le temps de ces préparatifs; et, comme si la fortune avait voulu le tromper jusqu'au dernier moment, il mourut la veille du jour destiné à la cérémonie.

Le temps, qui sape la réputation des ouvrages médiocres, a assuré celle du Tasse. La *Jérusalem délivrée* est aujourd'hui chantée en plusieurs endroits de l'Italie, comme les poëmes d'Homère l'étaient en Grèce; et on ne fait nulle difficulté de le mettre à côté de Virgile et d'Homère, malgré ses fautes, et malgré la critique de Despréaux.

La *Jérusalem* paraît à quelques égards être copiée d'après

l'*Iliade;* mais si c'est imiter que de choisir dans l'histoire un sujet qui a des ressemblances avec la fable de la guerre de Troie; si Renaud est une copie d'Achille, et Godefroi d'Agamemnon, j'ose dire que le Tasse a été bien au delà de son modèle. Il a autant de feu qu'Homère dans ses batailles, avec plus de variété. Ses héros ont tous des caractères différents comme ceux de l'*Iliade;* mais ses caractères sont mieux annoncés, plus fortement décrits, et mieux soutenus; car il n'y en a presque pas un seul qui ne se démente dans le poëte grec, et pas un qui ne soit invariable dans l'italien.

Il a peint ce qu'Homère crayonnait; il a perfectionné l'art de nuancer les couleurs, et de distinguer les différentes espèces de vertus, de vices, et de passions, qui ailleurs semblent être les mêmes. Ainsi Godefroi est prudent et modéré; l'inquiet Aladin a une politique cruelle; la généreuse valeur de Tancrède est opposée à la fureur d'Argant; l'amour, dans Armide, est un mélange de coquetterie et d'emportement; dans Herminie, c'est une tendresse douce et aimable. Il n'y a pas jusqu'à l'ermite Pierre qui ne fasse un personnage dans le tableau, et un beau contraste avec l'enchanteur Ismeno; et ces deux figures sont assurément au-dessus de Calchas et de Talthybius. Renaud est une imitation d'Achille : mais ses fautes sont plus excusables, son caractère est plus aimable, son loisir est mieux employé. Achille éblouit, et Renaud intéresse.

Je ne sais si Homère a bien ou mal fait d'inspirer tant de compassion pour Priam, l'ennemi des Grecs; mais c'est sans doute un coup de l'art d'avoir rendu Aladin odieux. Sans cet artifice, plus d'un lecteur se serait intéressé pour les mahométans contre les chrétiens; on serait tenté de regarder ces derniers comme des brigands ligués pour venir, du fond de l'Europe, désoler un pays sur lequel ils n'avaient aucun droit, et massacrer de sang-froid un vénérable monarque âgé de quatre-vingts ans, et tout un peuple innocent qui n'avait rien à démêler avec eux.

C'était une chose bien étrange que la folie des croisés. Les moines prêchaient ces saints brigandages, moitié par enthousiasme, moitié par intérêt. La cour de Rome les encourageait par une politique qui profitait de la faiblesse d'autrui. Des princes quittaient leurs États, les épuisaient d'hommes et d'argent, et les laissaient exposés au premier occupant pour aller se battre en Syrie.

Tous les gentilshommes vendaient leurs biens, et partaient pour la terre sainte avec leurs maîtresses. L'envie de courir, la mode, la superstition, concouraient à répandre dans l'Europe cette maladie épidémique. Les croisés mêlaient les débauches les plus scandaleuses et la fureur la plus barbare avec des sentiments tendres de dévotion; ils égorgèrent tout dans Jérusalem, sans distinction de sexe ni d'âge; mais quand ils arrivèrent au

Saint-Sépulcre, ces monstres, ornés de croix blanches encore toutes dégouttantes du sang des femmes qu'ils venaient de massacrer après les avoir violées, fondirent tendrement en larmes, baisèrent la terre, et se frappèrent la poitrine : tant la nature humaine est capable de réunir les extrêmes !

Le Tasse fait voir, comme il le doit, les croisades dans un jour tout opposé. C'est une armée de héros qui, sous la conduite d'un chef vertueux, vient délivrer du joug des infidèles une terre consacrée par la naissance et la mort d'un Dieu. Le sujet de la *Jérusalem*, à le considérer dans ce sens, est le plus grand qu'on ait jamais choisi. Le Tasse l'a traité dignement ; il y a mis autant d'intérêt que de grandeur. Son ouvrage est bien conduit; presque tout y est lié avec art; il amène adroitement les aventures; il distribue sagement les lumières et les ombres. Il fait passer le lecteur des alarmes de la guerre aux délices de l'amour, et de la peinture des voluptés il le ramène aux combats; il excite la sensibilité par degrés; il s'élève au-dessus de lui-même de livre en livre. Son style est presque partout clair et élégant; et lorsque son sujet demande de l'élévation, on est étonné comment la mollesse de la langue italienne prend un nouveau caractère sous ses mains, et se change en majesté et en force.

On trouve, il est vrai, dans la *Jérusalem*, environ deux cents vers où l'auteur se livre à des jeux de mots et à des concetti puérils; mais ces faiblesses étaient une espèce de tribut que son génie payait au mauvais goût de son siècle pour les pointes, qui même a augmenté depuis lui, mais dont les Italiens sont entièrement désabusés.

Si cet ouvrage est plein de beautés qu'on admire partout, il y a aussi bien des endroits qu'on n'approuve qu'en Italie, et quelques-uns qui ne doivent plaire nulle part. Il me semble que c'est une faute par tout pays d'avoir débuté par un épisode qui ne tient en rien au reste du poëme; je parle de l'étrange et inutile talisman que fait le sorcier Ismeno avec une image de la vierge Marie, et de l'histoire d'Olindo et de Sofronia. Encore si cette image de la Vierge servait à quelque prédiction; si Olindo et Sofronia, prêts à être les victimes de leur religion, étaient éclairés d'en haut, et disaient un mot de ce qui doit arriver; mais ils sont entièrement hors d'œuvre. On croit d'abord que ce sont les principaux personnages du poëme; mais le poëte ne s'est épuisé à décrire leur aventure avec tous les embellissements de son art, et n'excite tant d'intérêt et de pitié pour eux, que pour n'en plus parler du tout dans le reste de l'ouvrage. Sophronie et Olinde sont aussi inutiles aux affaires des chrétiens que l'image de la Vierge l'est aux mahométans.

Il y a dans l'épisode d'Armide, qui d'ailleurs est un chef-d'œuvre, des excès d'imagination qui assurément ne seraient point admis en France ni en Angleterre : dix princes chrétiens méta-

morphosés en poissons, et un perroquet chantant des chansons de sa propre composition, sont des fables bien étranges aux yeux d'un lecteur sensé, accoutumé à n'approuver que ce qui est naturel. Les enchantements ne réussiraient pas aujourd'hui avec des Français ou des Anglais; mais du temps du Tasse ils étaient reçus dans toute l'Europe, et regardés presque comme un point de foi par le peuple superstitieux d'Italie. Sans doute un homme qui vient de lire Locke ou Addison sera étrangement révolté de trouver dans la *Jérusalem* un sorcier chrétien qui tire Renaud des mains des sorciers mahométans. Quelle fantaisie d'envoyer Ubalde et son compagnon à un vieux et saint magicien, qui les conduit jusqu'au centre de la terre! Les deux chevaliers se promènent là sur le bord d'un ruisseau rempli de pierres précieuses de tout genre. De ce lieu on les envoie à Ascalon, vers une vieille qui les transporte aussitôt dans un petit bateau aux îles Canaries. Ils y arrivent sous la protection de Dieu, tenant dans leurs mains une baguette magique : ils s'acquittent de leur ambassade, et ramènent au camp des chrétiens le brave Renaud, dont toute l'armée avait grand besoin. Encore ces imaginations, dignes des contes de fées, n'appartiennent-elles pas au Tasse; elles sont copiées de l'Arioste, ainsi que son Armide est une copie d'Alcine. C'est là surtout ce qui fait que tant de littérateurs italiens ont mis l'Arioste beaucoup au-dessus du Tasse.

Mais quel était ce grand exploit qui était réservé à Renaud? Conduit par enchantement depuis le pic de Ténériffe jusqu'à Jérusalem, la Providence l'avait destiné pour abattre quelques vieux arbres dans une forêt : cette forêt est le grand merveilleux du poëme. Dans les premiers chants, Dieu ordonne à l'archange Michel de précipiter dans l'enfer les diables répandus dans l'air, qui excitaient des tempêtes, et qui tournaient son tonnerre contre les chrétiens en faveur des mahométans. Michel leur défend absolument de se mêler désormais des affaires des chrétiens. Ils obéissent aussitôt, et se plongent dans l'abîme; mais bientôt après le magicien Ismeno les en fait sortir. Ils trouvent alors les moyens d'éluder les ordres de Dieu; et, sous le prétexte de quelques distinctions sophistiques, ils prennent possession de la forêt, où les chrétiens se préparaient à couper le bois nécessaire pour la charpente d'une tour. Les diables prennent une infinité de différentes formes pour épouvanter ceux qui coupent les arbres. Tancrède trouve sa Clorinde enfermée dans un pin, et blessée du coup qu'il a donné au tronc de cet arbre; Armide s'y présente à travers l'écorce d'un myrte, tandis qu'elle est à plusieurs milles dans l'armée d'Égypte. Enfin, les prières de l'ermite Pierre et le mérite de la contrition de Renaud rompent l'enchantement.

Je crois qu'il est à propos de faire voir comment Lucain a traité différemment dans sa *Pharsale* un sujet presque semblable

César ordonne à ses troupes de couper quelques arbres dans la forêt sacrée de Marseille, pour en faire des instruments et des machines de guerre. Je mets sous les yeux du lecteur les vers de Lucain et la traduction de Brébeuf, qui, comme toutes les autres traductions, est au-dessous de l'original :

Lucus erat, longo nunquam violatus ab ævo,
Obscurum cingens connexis aera ramis,
Et gelidas alte summotis solibus umbras.
Hunc non ruricolæ Panes, nemorumque potentes
Silvani, nymphæque tenent; sed barbara ritu
Sacra deum, structæ diris altaribus aræ;
Omnis et humanis lustrata cruoribus arbos.
Si qua fidem meruit superos mirata vetustas,
Illic et volucres metuunt insidere ramis,
Et lustris recubare feræ : nec ventus in illas
Incubuit silvas, excussaque nubibus atris
Fulgura : non ullis frondem præbentibus auris,
Arboribus suus horror inest. Tum plurima nigris
Fontibus unda cadit, simulacraque mœsta deorum
Arte carent, cæsisque exstant informia truncis.
Ipse situs, putrique facit jam robore pallor
Attonitos : non vulgatis sacrata figuris
Numina sic metuunt : tantum terroribus addit,
Quos timeant, non nosse deos! Jam fama ferebat
Sæpe cavas motu terræ mugire cavernas,
Et procumbentes iterum consurgere taxos,
Et non ardentis fulgere incendia silvæ,
Roboraque amplexos circumfluxisse dracones.
Non illum cultu populi propiore frequentant,
Sed cessere deis. Medio quum Phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet, pavet ipse sacerdos
Accessus, dominumque timet deprendere luci.

Hanc jubet immisso silvam procumbere ferro :
Nam vicina operi, belloque intacta priori,
Inter nudatos stabat densissima montes.
Sed fortes tremuere manus, motique verenda
Majestate loci, si robora sacra ferirent,
In sua credebant redituras membra secures.
Implicitas magno Cæsar terrore cohortes
Ut vidit, primus raptam vibrare bipennem
Ausus, et aeriam ferro proscindere quercum,
Effatur merso violata in robora ferro;
« Jam ne quis vestrum dubitet subvertere silvam,
Credite me fecisse nefas. » Tunc paruit omnis
Imperiis non sublato secura pavore
Turba, sed expensa superorum et Cæsaris ira.

Procumbunt orni, nodosa impellitur ilex,
Silvaque Dodones, et fluctibus aptior alnus,
Et non plebeios luctus testata cupressus,
Tum primum posuere comas, et fronde carentes
Admisere diem, propulsaque robore denso
Sustinuit se silva cadens. Gemuere videntes
Gallorum populi : muris sed clausa juventus
Exultat. Quis enim læsos impune putaret
Esse deos?

Voici la traduction de Brébeuf : on sait qu'il était plus ampoulé encore que Lucain; il gâte souvent son original en voulant le surpasser; mais il y a toujours dans Brébeuf quelques vers heureux :

On voit auprès du camp une forêt sacrée,
Formidable aux humains, et des temps révérée,
Dont le feuillage sombre et les rameaux épais
Du dieu de la clarté font mourir tous les traits.
Sous la noire épaisseur des ormes et des hêtres,
Les faunes, les sylvains, et les nymphes champêtres,
Ne vont point accorder aux accents de la voix
Le son des chalumeaux ou celui des hautbois.
Cette ombre, destinée à de plus noirs offices,
Cache aux yeux du soleil ses cruels sacrifices;
Et les vœux criminels qui s'offrent en ces lieux
Offensent la nature en révérant les dieux.
Là, du sang des humains on voit suer les marbres;
On voit fumer la terre, on voit rougir les arbres :
Tout y parle d'horreur, et même les oiseaux
Ne se perchent jamais sur ces tristes rameaux.
Les sangliers, les lions, les bêtes les plus fières,
N'osent pas y chercher leur bauge ou leurs tanières.
La foudre, accoutumée à punir les forfaits,
Craint ce lieu si coupable, et n'y tombe jamais.
Là, de cent dieux divers les grossières images
Impriment l'épouvante, et forcent les hommages;
La mousse et la pâleur de leurs membres hideux
Semblent mieux attirer les respects et les vœux.
Sous un air plus connu la Divinité peinte
Trouverait moins d'encens, et ferait moins de crainte :
Tant aux faibles mortels il est bon d'ignorer
Les dieux qu'il leur faut craindre et qu'il faut adorer!
Là, d'une obscure source il coule une onde obscure
Qui semble du Cocyte emprunter la teinture.
Souvent un bruit confus trouble ce noir séjour,
Et l'on entend mugir les roches d'alentour :
Souvent du triste éclat d'une flamme ensoufrée

La forêt est couverte, et n'est pas dévorée;
Et l'on a vu cent fois les troncs entortillés
De cérastes hideux et de dragons ailés.
Les voisins de ce bois si sauvage et si sombre
Laissent à ses démons son horreur et son ombre;
Et le druide craint, en abordant ces lieux,
D'y voir ce qu'il adore, et d'y trouver ses dieux.

Il n'est rien de sacré pour des mains sacriléges;
Les dieux mêmes, les dieux n'ont point de priviléges :
César veut qu'à l'instant leurs droits soient violés,
Les arbres abattus, les autels dépouillés;
Et de tous les soldats les âmes étonnées
Craignent de voir contre eux retourner leurs cognées
Il querelle leur crainte, il frémit de courroux,
Et, le fer à la main, porte les premiers coups :
« Quittez, quittez, dit-il, l'effroi qui vous maîtrise;
Si ces bois sont sacrés, c'est moi qui les méprise :
Seul j'offense aujourd'hui le respect de ces lieux,
Et seul je prends sur moi tout le courroux des dieux. »
A ces mots tous les siens, cédant à la contrainte,
Dépouillent le respect, sans dépouiller la crainte :
Les dieux parlent encore à ces cœurs agités;
Mais, quand Jules commande, ils sont mal écoutés.
Alors on voit tomber sous un fer téméraire
Des chênes et des ifs aussi vieux que leur mère;
Des pins et des cyprès, dont les feuillages verts
Conservent le printemps au milieu des hivers.
A ces forfaits nouveaux tous les peuples frémissent;
A ce fier attentat tous les prêtres gémissent.
Marseille seulement, qui le voit de ses tours,
Du crime des Latins fait son plus grand secours.
Elle croit que les dieux, d'un éclat de tonnerre,
Vont foudroyer César, et terminer la guerre.

J'avoue que toute la *Pharsale* n'est pas comparable à la *Jérusalem délivrée;* mais au moins cet endroit fait voir combien la vraie grandeur d'un héros réel est au-dessus de celle d'un héros imaginaire, et combien les pensées fortes et solides surpassent ces inventions qu'on appelle des beautés poétiques, et que les personnes de bon sens regardent comme des contes insipides propres à amuser les enfants.

Le Tasse semble avoir reconnu lui-même sa faute, et il n'a pu s'empêcher de sentir que ces contes ridicules et bizarres, si fort à la mode alors, non-seulement en Italie, mais encore dans toute l'Europe, étaient absolument incompatibles avec la gravité de la poésie épique. Pour se justifier, il publia une préface dans laquelle il avança que tout son poëme était allégorique. L'armée

des princes chrétiens, dit-il, représente le corps et l'âme; Jérusalem est la figure du vrai bonheur, qu'on acquiert par le travail et avec beaucoup de difficulté : Godefroi est l'âme; Tancrède, Renaud, etc., en sont les facultés; le commun des soldats sont les membres du corps; les diables sont à la fois figures et figurés, *figura e figurato;* Armide et Ismeno sont les tentations qui assiégent nos âmes; les charmes, les illusions de la forêt enchantée, représentent les faux raisonnements, *falsi sillogismi*, dans lesquels nos passions nous entraînent.

Telle est la clef que le Tasse ose donner de son poëme. Il en use en quelque sorte avec lui-même comme les commentateurs ont fait avec Homère et avec Virgile : il se suppose des vues et des desseins qu'il n'avait pas probablement quand il fit son poëme; ou si, par malheur, il les a eus, il est bien incompréhensible comment il a pu faire un si bel ouvrage avec des idées si alambiquées.

Si le diable joue dans son poëme le rôle d'un misérable charlatan, d'un autre côté tout ce qui regarde la religion y est exposé avec majesté, et, si je l'ose dire, dans l'esprit de la religion; les processions, les litanies, et quelques autres détails des pratiques religieuses, sont représentés dans la *Jérusalem délivrée* sous une forme respectable : telle est la force de la poésie, qui sait ennoblir tout, et étendre la sphère des moindres choses.

Il a eu l'inadvertance de donner aux mauvais esprits les noms de Pluton et d'Alecton, et d'avoir confondu les idées païennes avec les idées chrétiennes. Il est étrange que la plupart des poëtes modernes soient tombés dans cette faute : on dirait que nos diables et notre enfer chrétien auraient quelque chose de bas et de ridicule qui demanderait d'être ennobli par l'idée de l'enfer païen. Il est vrai que Pluton, Proserpine, Rhadamanthe, Tisiphone, sont des noms plus agréables que Belzébuth et Astaroth : nous rions du mot de *diable*, nous respectons celui de *furie*. Voilà ce que c'est que d'avoir le mérite de l'antiquité; il n'y a pas jusqu'à l'enfer qui n'y gagne.

Chap. VIII. — *Don Alonzo de Ercilla.*

Sur la fin du XVIe siècle, l'Espagne produisit un poëme épique célèbre par quelques beautés particulières qui y brillent, aussi bien que par la singularité du sujet, mais encore plus remarquable par le caractère de l'auteur.

Don Alonzo de Ercilla y Cuniga, gentilhomme de la chambre de l'empereur Maximilien II, fut élevé dans la maison de Philippe II, et combattit à la bataille de Saint-Quentin, où les Français furent défaits. Philippe, qui n'était point à cette bataille, moins jaloux d'acquérir de la gloire au dehors que d'établir ses affaires au dedans, retourna en Espagne. Le jeune

Alonzo, entraîné par une insatiable avidité du vrai savoir, c'est-à-dire de connaître les hommes et de voir le monde, voyagea par toute la France, parcourut l'Italie et l'Allemagne, et séjourna longtemps en Angleterre. Tandis qu'il était à Londres, il entendit dire que quelques provinces du Pérou et du Chili avaient pris les armes contre les Espagnols leurs conquérants. Je dirai, en passant, que cette tentative des Américains pour recouvrer leur liberté est traitée de rébellion par les auteurs espagnols. La passion qu'il avait pour la gloire, et le désir de voir et d'entreprendre des choses singulières, l'entraînèrent dans ces pays du Nouveau Monde. Il alla au Chili à la tête de quelques troupes, et il y resta pendant tout le temps de la guerre.

Sur les frontières du Chili, du côté du sud, est une petite contrée montagneuse nommée Araucana, habitée par une race d'hommes plus robustes et plus féroces que tous les autres peuples de l'Amérique : ils combattirent pour la défense de leur liberté avec plus de courage et plus longtemps que les autres Américains, et ils furent les derniers que les Espagnols soumirent. Alonzo soutint contre eux une pénible et longue guerre; il courut des dangers extrêmes; il vit et fit les actions les plus étonnantes, dont la seule récompense fut l'honneur de conquérir des rochers, et de réduire quelques contrées incultes sous l'obéissance du roi d'Espagne.

Pendant le cours de cette guerre, Alonzo conçut le dessein d'immortaliser ses ennemis en s'immortalisant lui-même. Il fut en même temps le conquérant et le poëte : il employa les intervalles de loisir que la guerre lui laissait à en chanter les événements; et, faute de papier, il écrivit la première partie de son poëme sur de petits morceaux de cuir, qu'il eut ensuite bien de la peine à arranger. Le poëme s'appelle *Araucana*, du nom de la contrée.

Il commence par une description géographique du Chili, et par la peinture des mœurs et des coutumes des habitants. Ce commencement, qui serait insupportable dans tout autre poëme, est ici nécessaire, et ne déplaît pas dans un sujet où la scène est par delà l'autre tropique, et où les héros sont des sauvages, qui nous auraient été toujours inconnus s'il ne les avait pas conquis et célébrés. Le sujet, qui était neuf, a fait naître des pensées neuves. J'en présenterai une au lecteur pour échantillon, comme une étincelle du beau feu qui animait quelquefois l'auteur.

« Les Araucaniens, dit-il, furent bien étonnés de voir des créatures pareilles à des hommes portant du feu dans leurs mains, et montées sur des monstres qui combattaient sous eux; ils les prirent d'abord pour des dieux descendus du ciel, armés du tonnerre, et suivis de la destruction; et alors ils se soumirent, quoique avec peine : mais dans la suite, s'étant familiarisés avec leurs conquérants, ils connurent leurs passions et leurs

vices, et jugèrent que c'étaient des hommes : alors, honteux d'avoir succombé sous des mortels semblables à eux, ils jurèrent de laver leur erreur dans le sang de ceux qui l'avaient produite, et d'exercer sur eux une vengeance exemplaire, terrible, et mémorable. »

Il est à propos de faire connaître ici un endroit du deuxième chant, dont le sujet ressemble beaucoup au commencement de l'*Iliade*, et qui, ayant été traité d'une manière différente, mérite d'être mis sous les yeux des lecteurs qui jugent sans partialité. La première action de l'*Araucana* est une querelle qui naît entre les chefs des Barbares, comme, dans Homère, entre Achille et Agamemnon. La dispute n'arrive pas au sujet d'une captive ; il s'agit du commandement de l'armée. Chacun de ces généraux sauvages vante son mérite et ses exploits; enfin la dispute s'échauffe tellement, qu'ils sont près d'en venir aux mains : alors un des caciques, nommé Colocolo, aussi vieux que Nestor, mais moins favorablement prévenu en sa faveur que le héros grec, fait la harangue suivante :

« Caciques, illustres défenseurs de la patrie, le désir ambitieux de commander n'est point ce qui m'engage à vous parler. Je ne me plains pas que vous disputiez avec tant de chaleur un honneur qui peut-être serait dû à ma vieillesse, et qui ornerait mon déclin : c'est ma tendresse pour vous, c'est l'amour que je dois à ma patrie, qui me sollicite à vous demander attention pour ma faible voix. Hélas ! comment pouvons-nous avoir assez bonne opinion de nous-mêmes pour prétendre à quelque grandeur, et pour ambitionner des titres fastueux, nous qui avons été les malheureux sujets et les esclaves des Espagnols ? Votre colère, caciques, votre fureur, ne devraient-elles pas s'exercer plutôt contre nos tyrans ? Pourquoi tournez-vous contre vous-mêmes ces armes qui pourraient exterminer vos ennemis et venger notre patrie ? Ah ! si vous voulez périr, cherchez une mort qui vous procure de la gloire : d'une main brisez un joug honteux, et de l'autre attaquez les Espagnols, et ne répandez pas dans une querelle stérile les précieux restes d'un sang que les dieux vous ont laissé pour vous venger. J'applaudis, je l'avoue, à la fière émulation de vos courages : ce même orgueil que je condamne augmente l'espoir que je conçois. Mais que votre valeur aveugle ne combatte pas contre elle-même, et ne se serve pas de ses propres forces pour détruire le pays qu'elle doit défendre. Si vous êtes résolus de ne point cesser vos querelles, trempez vos glaives dans mon sang glacé. J'ai vécu trop longtemps : heureux qui meurt sans voir ses compatriotes malheureux, et malheureux par leur faute ! Écoutez donc ce que j'ose vous proposer : votre valeur, ô caciques ! est égale; vous êtes tous également illustres par votre naissance, par votre pouvoir, par vos richesses, par vos exploits; vos âmes sont également dignes de commander, également ca-

pables de subjuguer l'univers; ce sont ces présents célestes qui causent vos querelles. Vous manquez de chef, et chacun de vous mérite de l'être; ainsi, puisqu'il n'y a aucune différence entre vos courages, que la force du corps décide ce que l'égalité de vos vertus n'aurait jamais décidé, etc. » Le vieillard propose alors un exercice digne d'une nation barbare, de porter une grosse poutre, et de déférer à qui en soutiendrait le poids plus longtemps l'honneur du commandement.

Comme la meilleure manière de perfectionner notre goût est de comparer ensemble des choses de même nature, opposez le discours de Nestor à celui de Colocolo; et, renonçant à cette adoration que nos esprits, justement préoccupés, rendent au grand nom d'Homère, pesez les deux harangues dans la balance de l'équité et de la raison.

Après qu'Achille, instruit et inspiré par Minerve, déesse de la sagesse, a donné à Agamemnon les noms d'ivrogne et de chien, le sage Nestor se lève pour adoucir les esprits irrités de ces deux héros, et parle ainsi : « Quelle satisfaction sera-ce aux Troyens lorsqu'ils entendront parler de vos discordes ! Votre jeunesse doit respecter mes années, et se soumettre à mes conseils. J'ai vu autrefois des héros supérieurs à vous. Non, mes yeux ne verront jamais des hommes semblables à l'invincible Pirithoüs, au brave Céneus, au divin Thésée, etc.... J'ai été à la guerre avec eux, et, quoique je fusse jeune, mon éloquence persuasive avait du pouvoir sur leurs esprits; ils écoutaient Nestor : jeunes guerriers, écoutez donc les avis que vous donne ma vieillesse. Atride, vous ne devez pas garder l'esclave d'Achille : fils de Thétis, vous ne devez pas traiter avec hauteur le chef de l'armée. Achille est le plus grand, le plus courageux des guerriers; Agamemnon est le plus grand des rois, etc. » Sa harangue fut infructueuse; Agamemnon loua son éloquence, et méprisa son conseil.

Considérez, d'un côté, l'adresse avec laquelle le barbare Colocolo s'insinue dans l'esprit des caciques, la douceur respectable avec laquelle il calme leur animosité, la tendresse majestueuse de ses paroles, combien l'amour du pays l'anime, combien les sentiments de la vraie gloire pénètrent son cœur; avec quelle prudence il loue leur courage en réprimant leur fureur; avec quel art il ne donne la supériorité à aucun : c'est un censeur, un panégyriste adroit; aussi tous se soumettent à ses raisons, confessant la force de son éloquence, non par de vaines louanges, mais par une prompte obéissance. Qu'on juge, d'un autre côté, si Nestor est si sage de parler tant de sa sagesse; si c'est un moyen sûr de s'attirer l'attention des princes grecs, que de les rabaisser et de les mettre au-dessous de leurs aïeux; si toute l'assemblée peut entendre dire avec plaisir à Nestor qu'Achille est le plus courageux des chefs qui sont là présents. Après avoir comparé le babil présomptueux et impoli de Nestor avec le discours

modeste et mesuré de Colocolo, l'odieuse différence qu'il met entre le rang d'Agamemnon et le mérite d'Achille, avec cette portion égale de grandeur et de courage attribuée avec art à tous les caciques, que le lecteur prononce; et s'il y a un général dans le monde qui souffre volontiers qu'on lui préfère son inférieur pour le courage; s'il y a une assemblée qui puisse supporter sans s'émouvoir un harangueur qui, leur parlant avec mépris, vante leurs prédécesseurs à leurs dépens, alors Homère pourra être préféré à Alonzo dans ce cas particulier.

Il est vrai que si Alonzo est dans un seul endroit supérieur à Homère, il est dans tout le reste au-dessous du moindre des poëtes : on est étonné de le voir tomber si bas, après avoir pris un vol si haut. Il y a sans doute beaucoup de feu dans ses batailles, mais nulle invention, nul plan, point de variété dans les descriptions, point d'unité dans le dessein. Ce poëme est plus sauvage que les nations qui en font le sujet. Vers la fin de l'ouvrage, l'auteur, qui est un des premiers héros du poëme, fait pendant la nuit une longue et ennuyeuse marche, suivi de quelques soldats; et, pour passer le temps, il fait naître entre eux une dispute au sujet de Virgile, et principalement sur l'épisode de *Didon*. Alonzo saisit cette occasion pour entretenir ses soldats de la mort de Didon, telle qu'elle est rapportée par les anciens historiens; et, afin de mieux donner le démenti à Virgile, et de restituer à la reine de Carthage sa réputation, il s'amuse à en discourir pendant deux chants entiers.

Ce n'est pas d'ailleurs un défaut médiocre de son poëme d'être composé de trente-six chants très-longs. On peut supposer avec raison qu'un auteur qui ne sait ou qui ne peut s'arrêter n'est pas propre à fournir une telle carrière.

Un si grand nombre de défauts n'a pas empêché le célèbre Michel Cervantes de dire que l'*Araucana* peut être comparé avec les meilleurs poëmes d'Italie. L'amour aveugle de la patrie a sans doute dicté ce faux jugement à l'auteur espagnol. Le véritable et solide amour de la patrie consiste à lui faire du bien, et à contribuer à sa liberté autant qu'il nous est possible; mais disputer seulement sur les auteurs de notre nation, nous vanter d'avoir parmi nous de meilleurs poëtes que nos voisins, c'est plutôt sot amour de nous-mêmes qu'amour de notre pays.

CHAP. IX. — *Milton.*

On trouvera ici, touchant Milton, quelques particularités omises dans l'abrégé de sa Vie qui est au-devant de la traduction française de son *Paradis perdu*. Il n'est pas étonnant qu'ayant recherché avec soin en Angleterre tout ce qui regarde ce grand homme, j'aie découvert des circonstances de sa vie que le public ignore.

Milton, voyageant en Italie dans sa jeunesse, vit représenter à

Milan une comédie intitulée *Adam*, *ou le Péché originel*, écrite par un certain Andreino, et dédiée à Marie de Médicis, reine de France. Le sujet de cette comédie était la chute de l'homme. Les acteurs étaient Dieu le père, les diables, les anges, Adam, Ève, le serpent, la Mort, et les sept Péchés mortels. Ce sujet, digne du génie absurde du théâtre de ce temps-là, était écrit d'une manière qui répondait au dessein.

La scène s'ouvre par un chœur d'anges, et Michel parle ainsi au nom de ses confrères : « Que l'arc-en-ciel soit l'archet du violon du firmament; que les sept planètes soient les sept notes de notre musique; que le Temps batte exactement la mesure; que les vents jouent de l'orgue, etc. » Toute la pièce est dans ce goût. J'avertis seulement les Français qui en riront que notre théâtre ne valait guère mieux alors; que *la Mort de saint Jean-Baptiste*, et cent autres pièces, sont écrites dans ce style; mais que nous n'avions ni *Pastor fido* ni *Aminte*.

Milton, qui assista à cette représentation, découvrit, à travers l'absurdité de l'ouvrage, la sublimité cachée du sujet. Il y a souvent, dans des choses où tout paraît ridicule au vulgaire, un coin de grandeur qui ne se fait apercevoir qu'aux hommes de génie. Les sept Péchés mortels dansant avec le diable sont assurément le comble de l'extravagance et de la sottise; mais l'univers rendu malheureux par la faiblesse d'un homme, les bontés et les vengeances du Créateur, la source de nos malheurs et de nos crimes, sont des objets dignes du pinceau le plus hardi : il y a surtout dans ce sujet je ne sais quelle horreur ténébreuse, un sublime sombre et triste qui ne convient pas mal à l'imagination anglaise. Milton conçut le dessein de faire une tragédie de la farce d'Andreino : il en composa même un acte et demi. Ce fait m'a été assuré par des gens de lettres, qui le tenaient de sa fille, laquelle est morte lorsque j'étais à Londres.

La tragédie de Milton commençait par ce monologue de Satan, qu'on voit dans le quatrième chant de son poëme épique : c'est lorsque cet esprit de révolte, s'échappant du fond des enfers, découvre le soleil qui sortait des mains du Créateur :

Toi, sur qui mon tyran prodigue ses bienfaits[1],
Soleil, astre de feu, jour heureux que je hais,
Jour qui fais mon supplice, et dont mes yeux s'étonnent,
Toi qui sembles le dieu des cieux qui t'environnent,
Devant qui tout éclat disparaît et s'enfuit,
Qui fais pâlir le front des astres de la nuit;
Image du Très-Haut qui régla ta carrière,
Hélas! j'eusse autrefois éclipsé ta lumière;
Sous la voûte des cieux, élevé plus que toi,

1. *Paradis perdu*, liv. IV, vers 32.

Le trône où tu t'assieds s'abaissait devant moi.
Je suis tombé, l'orgueil m'a plongé dans l'abîme.

Dans le temps qu'il travaillait à cette tragédie, la sphère de ses idées s'élargissait à mesure qu'il pensait. Son plan devint immense sous sa plume; et enfin, au lieu d'une tragédie, qui, après tout, n'eût été que bizarre et non intéressante, il imagina un poëme épique, espèce d'ouvrage dans lequel les hommes sont convenus d'approuver souvent le bizarre sous le nom du merveilleux.

Les guerres civiles d'Angleterre ôtèrent longtemps à Milton le loisir nécessaire pour l'exécution d'un si grand dessein. Il était né avec une passion extrême pour la liberté : ce sentiment l'empêcha toujours de prendre parti pour aucune des sectes qui avaient la fureur de dominer dans sa patrie; il ne voulut fléchir sous le joug d'aucune opinion humaine; et il n'y eut point d'Église qui pût se vanter de compter Milton pour un de ses membres. Mais il ne garda point cette neutralité dans les guerres civiles du roi et du parlement : il fut un des plus ardents ennemis de l'infortuné roi Charles Ier : il entra même assez avant dans la faveur de Cromwell; et, par une fatalité qui n'est que trop commune, ce zélé républicain fut le serviteur d'un tyran. Il fut secrétaire d'Olivier Cromwell, de Richard Cromwell, et du parlement, qui dura jusqu'au temps de la restauration. Les Anglais employèrent sa plume pour justifier la mort de leur roi, et pour répondre au livre que Charles II avait fait écrire par Saumaise au sujet de cet événement tragique. Jamais cause ne fut plus belle, et ne fut si mal plaidée de part et d'autre. Saumaise défendit en pédant le parti d'un roi mort sur l'échafaud, d'une famille royale errante dans l'Europe, et de tous les rois même de l'Europe, intéressés dans cette querelle. Milton soutint en mauvais déclamateur la cause d'un peuple victorieux, qui se vantait d'avoir jugé son prince selon les lois. La mémoire de cette révolution étrange ne périra jamais chez les hommes, et les livres de Saumaise et de Milton sont déjà ensevelis dans l'oubli. Milton, que les Anglais regardent aujourd'hui comme un poëte divin, était un très-mauvais écrivain en prose.

Il avait cinquante-deux ans lorsque la famille royale fut rétablie. Il fut compris dans l'amnistie que Charles II donna aux ennemis de son père; mais il fut déclaré, par l'acte même d'amnistie, incapable de posséder aucune charge dans le royaume. Ce fut alors qu'il commença son poëme épique, à l'âge où Virgile avait fini le sien. A peine avait-il mis la main à cet ouvrage, qu'il fut privé de la vue. Il se trouva pauvre, abandonné, et aveugle, et ne fut point découragé. Il employa neuf années à composer *le Paradis perdu*. Il avait alors très-peu de réputation : les beaux esprits de la cour de Charles II ou ne le connaissaient

pas, ou n'avaient pour lui nulle estime. Il n'est pas étonnant qu'un ancien secrétaire de Cromwell, vieilli dans la retraite, aveugle, et sans bien, fût ignoré ou méprisé dans une cour qui avait fait succéder à l'austérité du gouvernement du Protecteur toute la galanterie de la cour de Louis XIV, et dans laquelle on ne goûtait que les poésies efféminées, la mollesse de Waller, les satires du comte de Rochester, et l'esprit de Cowley.

Une preuve indubitable qu'il avait très-peu de réputation, c'est qu'il eut beaucoup de peine à trouver un libraire qui voulût imprimer son *Paradis perdu :* le titre seul révoltait, et tout ce qui avait quelque rapport à la religion était alors hors de mode. Enfin Thompson lui donna trente pistoles de cet ouvrage, qui a valu depuis plus de cent mille écus aux héritiers de ce Thompson. Encore ce libraire avait-il si peur de faire un mauvais marché, qu'il stipula que la moitié de ces trente pistoles ne serait payable qu'en cas qu'on fît une seconde édition du poëme, édition que Milton n'eut jamais la consolation de voir. Il resta pauvre et sans gloire : son nom doit augmenter la liste des grands génies persécutés de la fortune.

Le Paradis perdu fut donc négligé à Londres, et Milton mourut sans se douter qu'il aurait un jour de la réputation. Ce fut le lord Somers et le docteur Atterbury, depuis évêque de Rochester, qui voulurent enfin que l'Angleterre eût un poëme épique. Ils engagèrent les héritiers de Thompson à faire une belle édition du *Paradis perdu*. Leur suffrage en entraîna plusieurs : depuis, le célèbre M. Addison écrivit en forme, pour prouver que ce poëme égalait ceux de Virgile et d'Homère. Les Anglais commencèrent à se le persuader, et la réputation de Milton fut fixée.

Il peut avoir imité plusieurs morceaux du grand nombre de poëmes latins faits de tout temps sur ce sujet, l'*Adamus exul* de Grotius, un nommé Mazen ou Mazenius, et beaucoup d'autres, tous inconnus au commun des lecteurs. Il a pu prendre dans le Tasse la description de l'enfer, le caractère de Satan, le conseil des démons : imiter ainsi, ce n'est point être plagiaire, c'est lutter, comme dit Boileau, contre son original; c'est enrichir sa langue des beautés des langues étrangères; c'est nourrir son génie et l'accroître du génie des autres; c'est ressembler à Virgile, qui imita Homère. Sans doute Milton a jouté contre le Tasse avec des armes inégales; la langue anglaise ne pouvait rendre l'harmonie des vers italiens :

Chiama gli abitator dell' ombre eterne
Il rauco suon della tartarea tromba;
Treman le spaziose atre caverne,
E l'aer cieco a quel romor rimbomba, etc....

Cependant Milton a trouvé l'art d'imiter heureusement tous ces

beaux morceaux. Il est vrai que ce qui n'est qu'un épisode dans le Tasse est le sujet même dans Milton; il est encore vrai que, sans la peinture des amours d'Adam et d'Ève, comme sans l'amour de Renaud et d'Armide, les diables de Milton et du Tasse n'auraient pas eu un grand succès. Le judicieux Despréaux, qui a presque toujours eu raison, excepté contre Quinault, a dit à tous les poëtes :

Et quel objet enfin à présenter aux yeux
Que le diable toujours hurlant contre les cieux!

Je crois qu'il y a deux causes du succès que *le Paradis perdu* aura toujours : la première, c'est l'intérêt qu'on prend à deux créatures innocentes et fortunées qu'un être puissant et jaloux rend par sa séduction coupables et malheureuses; la seconde est la beauté des détails.

Les Français riaient encore quand on leur disait que l'Angleterre avait un poëme épique, dont le sujet était le diable combattant contre Dieu, et un serpent qui persuade à une femme de manger une pomme : ils ne croyaient pas qu'on pût faire sur ce sujet autre chose que des vaudevilles. Je fus le premier qui fis connaître aux Français quelques morceaux de Milton et de Shakspeare. M. Dupré de Saint-Maur donna une traduction en prose française de ce poëme singulier. On fut étonné de trouver, dans un sujet qui paraît si stérile, une si grande fertilité d'imagination; on admira les traits majestueux avec lesquels il ose peindre Dieu, et le caractère encore plus brillant qu'il donne au diable; on lut avec beaucoup de plaisir la description du jardin d'Éden, et des amours innocents d'Adam et d'Ève. En effet, il est à remarquer que dans tous les autres poëmes l'amour est regardé comme une faiblesse; dans Milton seul il est une vertu. Le poëte a su lever d'une main chaste le voile qui couvre ailleurs les plaisirs de cette passion; il transporte le lecteur dans le jardin de délices; il semble lui faire goûter les voluptés pures dont Adam et Ève sont remplis : il ne s'élève pas au-dessus de la nature humaine, mais au-dessus de la nature humaine corrompue; et, comme il n'y a point d'exemple d'un pareil amour, il n'y en a point d'une pareille poésie.

Mais tous les critiques judicieux, dont la France est pleine, se réunirent à trouver que le diable parle trop souvent et trop longtemps de la même chose. En admirant plusieurs idées sublimes, ils jugèrent qu'il y en a plusieurs d'outrées, et que l'auteur n'a rendu que puériles en s'efforçant de les faire grandes. Ils condamnèrent unanimement cette futilité avec laquelle Satan fait bâtir une salle d'ordre dorique au milieu de l'enfer, avec des colonnes d'airain et de beaux chapiteaux d'or, pour haranguer les diables, auxquels il venait de parler tout aussi bien en plein air. Pour comble de ridicule, les grands diables, qui auraient

occupé trop de place dans ce parlement d'enfer, se transforment en pygmées, afin que tout le monde puisse se trouver à l'aise au conseil.

Après la tenue des états infernaux, Satan s'apprête à sortir de l'abîme; il trouve la Mort à la porte, qui veut se battre contre lui. Ils étaient prêts à en venir aux mains, quand le Péché, monstre féminin, à qui des dragons sortent du ventre, court au-devant de ces deux champions. « Arrête, ô mon père! dit-il au diable: arrête, ô mon fils! dit-il à la Mort. — Et qui es-tu donc, répond le diable, toi qui m'appelles ton père? — Je suis le Péché, réplique ce monstre; tu accouchas de moi dans le ciel; je sortis de ta tête par le côté gauche; tu devins bientôt amoureux de moi; nous couchâmes ensemble; j'entraînai beaucoup de chérubins dans ta révolte; j'étais grosse quand la bataille se donna dans le ciel; nous fûmes précipités ensemble. J'accouchai dans l'enfer, et ce fut ce monstre que tu vois dont je fus père : il est ton fils et le mien. A peine fut-il né, qu'il viola sa mère, et qu'il me fit tous ces enfants que tu vois, qui sortent à tous moments de mes entrailles, qui y rentrent, et qui les déchirent. »

Après cette dégoûtante et abominable histoire, le Péché ouvre à Satan les portes de l'enfer; il laisse les diables sur le bord du Phlégéthon, du Styx, et du Léthé : les uns jouent de la harpe, les autres courent la bague; quelques-uns disputent sur la grâce et sur la prédestination. Cependant Satan voyage dans les espaces imaginaires : il tombe dans le vide, et il tomberait encore si une nuée ne l'avait repoussé en haut. Il arrive dans le pays du chaos; il traverse le paradis des fous, *the paradise of fools* (c'est l'un des endroits qui ne sont point traduits en français); il trouve dans ce paradis les indulgences, les *Agnus Dei*, les chapelets, les capuchons, et les scapulaires des moines.

Voilà des imaginations dont tout lecteur sensé a été révolté; et il faut que le poëme soit bien beau d'ailleurs pour qu'on ait pu le lire, malgré l'ennui que doit causer cet amas de folies désagréables.

La guerre entre les bons et les mauvais anges a paru aussi aux connaisseurs un épisode où le sublime est trop noyé dans l'extravagant. Le merveilleux même doit être sage; il faut qu'il conserve un air de vraisemblance, et qu'il soit traité avec goût. Les critiques les plus judicieux n'ont trouvé dans cet endroit ni goût, ni vraisemblance, ni raison : ils ont regardé comme une grande faute contre le goût la peine que prend Milton de peindre le caractère de Raphaël, de Michel, d'Abdiel, d'Uriel, de Moloch, de Nisroth, d'Astaroth, tous ces êtres imaginaires dont le lecteur ne peut se former aucune idée, et auxquels on ne peut prendre aucun intérêt. Homère, en parlant de ses dieux, les caractérisait par leurs attributs que l'on connaissait; mais un lecteur chrétien a envie de rire quand on veut lui faire connaître à fond Nisroth,

Moloch, et Abdiel. On a reproché à Homère de longues et inutiles harangues, et surtout les plaisanteries de ses héros : comment souffrir dans Milton les harangues et les railleries des anges et des diables pendant la bataille qui se donne dans le ciel? Ces mêmes critiques ont jugé que Milton péchait contre le vraisemblable, d'avoir placé du canon dans l'armée de Satan, et d'avoir armé d'épées tous ces esprits, qui ne pouvaient se blesser; car il arrive que, lorsque je ne sais quel ange a coupé en deux je ne sais quel diable, les deux parties du diable se réunissent dans le moment.

Ils ont trouvé que Milton choquait évidemment la raison par une contradiction inexcusable, lorsque Dieu le père envoie ses fidèles anges combattre, réduire, et punir les rebelles. « Allez, dit Dieu à Michel et à Gabriel; poursuivez mes ennemis jusqu'aux extrémités du ciel; précipitez-les, loin de Dieu et de leur bonheur, dans le Tartare, qui ouvre déjà son brûlant chaos pour les engloutir. » Comment se peut-il qu'après un ordre si positif la victoire reste indécise? et pourquoi Dieu donne-t-il un ordre inutile? il parle, et n'est point obéi; il veut vaincre, et on lui résiste : il manque à la fois de prévoyance et de pouvoir. Il ne devait point ordonner à ses anges de faire ce que son fils unique seul devait faire.

C'est ce grand nombre de fautes grossières qui fit sans doute dire à Dryden, dans sa préface sur l'*Énéide*, que Milton ne vaut guère mieux que notre Chapelain et notre Lemoyne; mais aussi ce sont les beautés admirables de Milton qui font dire à ce même Dryden que la nature l'avait formé de l'âme d'Homère et de celle de Virgile. Ce n'est pas la première fois qu'on a porté du même ouvrage des jugements contradictoires : quand on arrive à Versailles du côté de la cour, on voit un vilain petit bâtiment écrasé avec sept croisées de face, accompagné de tout ce que l'on a pu imaginer de plus mauvais goût; quand on le regarde du côté des jardins, on voit un palais immense, dont les beautés peuvent racheter les défauts.

Lorsque j'étais à Londres, j'osai composer en anglais un petit *Essai sur la poésie épique*[1], dans lequel je pris la liberté de dire que nos bons juges français ne manqueraient pas de relever toutes les fautes dont je viens de parler. Ce que j'avais prévu est arrivé, et la plupart des critiques de ce pays-ci ont jugé, autant qu'on le peut faire sur une traduction, que *le Paradis perdu* est un ouvrage plus singulier que naturel, plus plein d'imagination que de grâces, et de hardiesse que de choix, dont le sujet est tout idéal, et qui semble n'être pas fait pour l'homme.

1. C'est en partie celui-ci même, qui, en plusieurs endroits, est une traduction littérale de l'ouvrage anglais

CONCLUSION.

Nous n'avions point de poëme épique en France, et je ne sais même si nous en avons aujourd'hui. *La Henriade*, à la vérité, a été imprimée souvent; mais il y aurait trop de présomption à regarder ce poëme comme un ouvrage qui doit passer à la postérité, et effacer la honte qu'on a reprochée si longtemps à la France de n'avoir pu produire un poëme épique. C'est au temps seul à confirmer la réputation des grands ouvrages. Les artistes ne sont bien jugés que quand ils ne sont plus.

Il est honteux pour nous, à la vérité, que les étrangers se vantent d'avoir des poëmes épiques, et que nous, qui avons réussi en tant de genres, nous soyons forcés d'avouer, sur ce point, notre stérilité et notre faiblesse. L'Europe a cru les Français incapables de l'épopée; mais il y a un peu d'injustice à juger la France sur les Chapelain, les Lemoyne, les Desmarets, les Cassaigne, et les Scudéri. Si un écrivain, célèbre d'ailleurs, avait échoué dans cette entreprise; si un Corneille, un Despréaux, un Racine, avaient fait de mauvais poëmes épiques, on aurait raison de croire l'esprit français incapable de cet ouvrage : mais aucun de nos grands hommes n'a travaillé dans ce genre; il n'y a eu que les plus faibles qui aient osé porter ce fardeau, et ils ont succombé. En effet, de tous ceux qui ont fait des poëmes épiques, il n'y en a aucun qui soit connu par quelque autre écrit un peu estimé. La comédie des *Visionnaires* de Desmarets est le seul ouvrage d'un poëte épique qui ait eu, en son temps, quelque réputation; mais c'était avant que Molière eût fait goûter la bonne comédie. *Les Visionnaires* de Desmarets étaient réellement une très-mauvaise pièce, aussi bien que la *Mariamne* de Tristan, et *l'Amour tyrannique* de Scudéri, qui ne devaient leur réputation passagère qu'au mauvais goût du siècle.

Quelques-uns ont voulu réparer notre disette en donnant au *Télémaque* le titre de poëme épique; mais rien ne prouve mieux la pauvreté que de se vanter d'un bien qu'on n'a pas : on confond toutes les idées, on transpose toutes les limites des arts, quand on donne le nom de poëme à la prose. Le *Télémaque* est un roman moral, écrit, à la vérité, dans le style dont on aurait dû se servir pour traduire Homère en prose; mais l'illustre auteur du *Télémaque* avait trop de goût, était trop savant et trop juste pour appeler son roman du nom de poëme. J'ose dire plus : c'est que, si cet ouvrage était écrit en vers français, je dis même en beaux vers, il deviendrait un poëme ennuyeux, par la raison qu'il est plein de détails que nous ne souffrons point dans notre poésie, et que de longs discours politiques et économiques ne plairaient assurément pas en vers français. Quiconque connaîtra bien le goût de notre nation sentira qu'il serait ridicule d'exprimer en vers, « qu'il faut distinguer les citoyens en sept classes :

habiller la première de blanc avec une frange d'or, lui donner un anneau et une médaille; habiller la seconde de bleu, avec un anneau et point de médaille; la troisième de vert, avec une médaille, sans anneau et sans frange, etc.; et enfin donner aux esclaves des habits gris brun. » Il ne conviendrait pas davantage de dire « qu'il faut qu'une maison soit tournée à un aspect sain, que les logements en soient dégagés, que l'ordre et la propreté s'y conservent, que l'entretien soit de peu de dépense, que chaque maison un peu considérable ait un salon et un petit péristyle, avec de petites chambres pour les hommes libres. » En un mot, tous les détails dans lesquels Mentor daigne entrer seraient aussi indignes d'un poëme épique qu'ils le sont d'un ministre d'État.

On a encore accusé longtemps notre langue de n'être pas assez sublime pour la poésie épique. Il est vrai que chaque langue a son génie, formé en partie par le génie même du peuple qui la parle, et en partie par la construction de ses phrases, par la longueur ou la brièveté de ses mots, etc. Il est vrai que le latin et le grec étaient des langues plus poétiques et plus harmonieuses que celles de l'Europe moderne; mais, sans entrer dans un plus long détail, il est aisé de finir cette dispute en deux mots. Il est certain que notre langue est plus forte que l'italienne, et plus douce que l'anglaise. Les Anglais et les Italiens ont des poëmes épiques : il est donc clair que, si nous n'en avions pas, ce ne serait pas la faute de la langue française.

On s'en est aussi pris à la gêne de la rime, et avec encore moins de raison. La *Jérusalem* et le *Roland furieux* sont rimés, sont beaucoup plus longs que l'*Énéide*, et ont de plus l'uniformité des stances; et non-seulement tous les vers, mais presque tous les mots finissent par une de ces voyelles, *a*, *e*, *i*, *o* : cependant on lit ces poëmes sans dégoût, et le plaisir qu'ils font empêche qu'on ne sente la monotonie qu'on leur reproche.

Il faut avouer qu'il est plus difficile à un Français qu'à un autre de faire un poëme épique; mais ce n'est ni à cause de la rime, ni à cause de la sécheresse de notre langue. Oserai-je le dire? c'est que, de toutes les nations polies, la nôtre est la moins poétique. Les ouvrages en vers qui sont le plus à la mode en France sont les pièces de théâtre : ces pièces doivent être écrites dans un style naturel, qui approche assez de celui de la conversation. Despréaux n'a jamais traité que des sujets didactiques, qui demandent de la simplicité : on sait que l'exactitude et l'élégance font le mérite de ses vers, comme de ceux de Racine; et lorsque Despréaux a voulu s'élever dans une ode, il n'a plus été Despréaux.

Ces exemples ont en partie accoutumé la poésie française à une marche trop uniforme; l'esprit géométrique, qui de nos jours s'est emparé des belles-lettres, a encore été un nouveau

frein pour la poésie. Notre nation, regardée comme si légère par des étrangers qui ne jugent de nous que par nos petits-maîtres, est de toutes les nations la plus sage, la plume à la main. La méthode est la qualité dominante de nos écrivains. On cherche le vrai en tout; on préfère l'histoire au roman; les *Cyrus*, les *Clélie*, et les *Astrée*, ne sont aujourd'hui lus de personne. Si quelques romans nouveaux paraissent encore, et s'ils font pour un temps l'amusement de la jeunesse frivole, les vrais gens de lettres les méprisent. Insensiblement il s'est formé un goût général qui donne assez l'exclusion aux imaginations de l'épopée; on se moquerait également d'un auteur qui emploierait les dieux du paganisme, et de celui qui se servirait de nos saints : Vénus et Junon doivent rester dans les anciens poëmes grecs et latins; sainte Geneviève, saint Denys, saint Roch, et saint Christophe, ne doivent se trouver ailleurs que dans notre légende. Les cornes et les queues des diables ne sont tout au plus que des sujets de raillerie; on ne daigne pas même en plaisanter.

Les Italiens s'accommodent assez des saints, et les Anglais ont donné beaucoup de réputation au diable; mais bien des idées qui seraient sublimes pour eux ne nous paraîtraient qu'extravagantes. Je me souviens que lorsque je consultai, il y a plus de douze ans, sur ma *Henriade* feu M. de Malezieux, homme qui joignait une grande imagination à une littérature immense, il me dit : « Vous entreprenez un ouvrage qui n'est pas fait pour notre nation; *les Français n'ont pas la tête épique.* » Ce furent ses propres paroles; et il ajouta : « Quand vous écririez aussi bien que MM. Racine et Despréaux, ce sera beaucoup si on vous lit. »

C'est pour me conformer à ce génie sage et exact qui règne dans le siècle où je vis, que j'ai choisi un héros véritable au lieu d'un héros fabuleux; que j'ai décrit les guerres réelles, et non des batailles chimériques; que je n'ai employé aucune fiction qui ne soit une image sensible de la vérité. Quelque chose que je dise de plus sur cet ouvrage, je ne dirai rien que les critiques éclairés ne sachent; c'est à *la Henriade* seule à parler en sa défense, et au temps seul de désarmer l'envie.

RÉPONSE

A LA CRITIQUE DE *LA HENRIADE*.

I. « Puisque l'illustre M. de Voltaire a fait connaître son génie parmi nous comme en France. »

Je ne suis point illustre.

II. « Je ne suis pas un juge compétent de la poésie française. »

Pourquoi en parles-tu donc?

III. « On est bientôt rassasié de leurs grands vers rimés, qu'ils appellent *bien tournés*, mais qui manquent presque tous de force et d'énergie. »

Cela n'est pas vrai. Corneille est plein de force et d'énergie.

IV. « Mais je prends la liberté de demander à M. de Voltaire pour quelle raison il a voulu choisir pour sujet d'un si beau poëme une si vilaine action, je veux dire le changement de religion de Henri IV. »

Par la raison que le sujet est beau dans Paris.

V. « Y a-t-il, en vérité, une chose plus lâche et plus indigne sur la terre que de changer de religion par intérêt? »

Ce n'est pas à moi à blâmer Henri IV.

VI. « Il (Henri IV) se fit protestant pour être chef de parti.... il se fit papiste pour sauver sa vie à la sainte journée de Barthélemy.... il redevint protestant; et.... il se fit papiste encore pour entrer dans Paris. C'est cette dernière action que M. de Voltaire a embellie avec toute la grandeur de son imagination. »

Je suis né catholique; si j'étais né mahométan, il faudrait bien que je louasse Mahomet.

VII. « Voilà M. de Voltaire qui, selon les principes de sa secte, dans laquelle il a été nourri, fait le panégyrique de Henri IV devenu catholique romain. »

Le critique est plagiaire; car j'ai employé cette pensée dans un de mes ouvrages.

VIII. « Cependant on ne veut pas souffrir son ouvrage en France, parce qu'il ne dit pas assez de mal de ces *méchants huguenots*. »

Je n'ai rien dit de tout cela.

IX. « Qu'on dise ce qu'on voudra; les Français font peut-être la révérence aux étrangers mieux que nous; mais nous les recevons mieux. »

Le docteur Burnet a été mieux reçu en France que moi en Angleterre.

X. « Oui, le crime sans doute est l'enfant de l'erreur,
Oui, dans les différends où l'Europe se plonge,
La trahison, le meurtre est le sceau du mensonge;
Mais la compassion, la générosité,
La liberté surtout, vient de la vérité.

« Ces vers ne sont pas si bons que ceux de M. de Voltaire. »

Il est vrai que ces vers sont mauvais.

XI. « ..... Un vieillard catholique qui prédit deux choses: l'une, que notre religion sera bientôt détruite; l'autre, que Henri IV se fera papiste dans l'occasion. De ces deux prédictions, la première me semble difficile à accomplir; au contraire, il y a plus d'apparence que le papisme sera à sa fin plus tôt que le protestantisme. »

Je le souhaite de tout mon cœur; et ni moi ni mon ouvrage ne s'y opposent.

XII. « Les poëtes sont comme les théologiens : Dieu est leur machine. Il semble que ces deux professions aient pour but de nous tromper avec des paroles. »

Je vous supplie de croire que je ne parle de religion qu'en vers.

XIII. « Le troisième chant n'est pas, je crois, si poétique que le second; mais il me paraît qu'il y a plus d'art. »

Vous avez raison.

XIV. « Je suis fâché que la peinture qu'Élisabeth fait du pape Sixte ne soit pas si belle que celle que fait le poëte, au chant IV, du même pape. »

Et moi aussi.

XV. « Allons! quelques touches de votre pinceau sur cette infaillibilité. »

De tout mon cœur.

XVI. « Voici un chant digne d'attention : un bon moine y assassine son roi. »

C'est l'infaillibilité, ou pour la souscription[1].

XVII. « ..... Il fait la même chose positivement que Mutius Scévola. Mais il a, par-dessus Scévola, l'avantage d'une révélation. Un ange de lumière lui apparaît de la part de Dieu. »

Ne voyez-vous pas que cette apparition poétique ne figure autre chose que l'imagination égarée d'un moine?

XVIII. « Je ne saurais approuver l'opération magique dans ce cinquième chant. M. de Voltaire s'est déclaré ouvertement contre ces choses dans son *Essay on Epic poetry*. »

Avec votre permission, ce sortilége n'est point dans le goût de la *Jérusalem*. Il est représenté comme une folie superstitieuse, et non comme *le Piomage* du Tasse.

XIX. « Ma foi, Mornay est plus grand que Henri IV. »

Point du tout; le chapelain de milord Marlborough n'est-il pas plus grand que lui?

XX. « La fin (du VII[e] chant) est froide : il ne parle que de la France. »

Je suis né Français. Pourquoi ne voulez-vous pas que je parle de la France?

XXI. « Je souhaiterais que M. de Voltaire eût fait comme son ami Camoëns le Portugais, lequel, en sa *Luziada*, ne s'arrête pas dans les limites du Portugal, mais permet à sa muse de courir par toute la terre, et parler de chaque nation. »

Je ne suis point si babillard.

1. L'auteur des critiques disait ici : « Je vous ferai une souscription pour ce seul endroit. » (Ed.)

XXII. « De plus, ce chant n'est ni assez varié, ni ne fait partie du tout. »

Vous vous trompez.

XXIII. « Donnez-moi les deux bouts de ce chant (le VIIe), je vous quitte du milieu; ce qui précède et qui suit la bataille est admirable, mais la bataille est froide. »

Volontiers; la critique n'est pas mauvaise.

XXIV. « La clémence de Henri IV tire des larmes; mais saint Louis fait rire. Il s'en va trouver le bon Dieu, pour le prier d'envoyer Henri IV à la messe. »

Saint Louis allait à la messe aussi bien que vos ancêtres.

LA

PUCELLE D'ORLÉANS.

PRÉFACE

DE DOM APULEIUS RISORIUS, BÉNÉDICTIN.

Remercions la bonne âme par laquelle une *Pucelle* nous est venue. Ce poëme héroïque et moral fut composé vers l'an 1730, comme les doctes le savent, et comme il appert par plusieurs traits de cet ouvrage. Nous voyons dans une lettre de 1740, imprimée dans le Recueil des opuscules d'un grand prince, sous le nom du *Philosophe de Sans-Souci*, qu'une princesse d'Allemagne, à laquelle on avait prêté le manuscrit, seulement pour le lire, fut si édifiée de la circonspection qui règne dans un sujet si scabreux, qu'elle passa un jour et une nuit à le faire copier, et à transcrire elle-même tous les endroits les plus moraux. C'est cette même copie qui nous est enfin parvenue. On a souvent imprimé des lambeaux de notre *Pucelle*, et les vrais amateurs de la saine littérature ont été bien scandalisés de la voir si horriblement défigurée. Des éditeurs l'ont donnée en quinze chants, d'autres en seize, d'autres en dix-huit, d'autres en vingt-quatre, tantôt en coupant un chant en deux, tantôt en remplissant des lacunes par des vers que le cocher de Verthamon, sortant du cabaret pour aller en bonne fortune, aurait désavoués[1].

Voici donc Jeanne dans toute sa pureté. Nous craignons de faire un jugement téméraire en nommant l'auteur à qui on attribue ce poëme épique. Il suffit que les lecteurs puissent tirer quelque instruction de la morale cachée sous les allégories du poëme. Qu'importe de connaître l'auteur? il y a beaucoup d'ou-

1. Dans les dernières éditions que des barbares ont faites de ce poëme, le lecteur est indigné de voir une multitude de vers tels que ceux-ci :

> Chandos, suant et soufflant comme un bœuf,
> Tâte du doigt si l'autre est une fille.
> « Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille! »
> Bientôt le diable emporte l'étui neuf.
> Il veut encor secouer sa guenille.
> ....
> Chacun avait son trot et son allure.

On y dit de saint Louis :

> Qu'il eût mieux fait, certes, le pauvre sire,
> De se gaudir avec sa margoton....
> Onc ne tâta de bisques, d'ortolans, etc.

On y trouve Calvin du temps de Charles VII; tout est défiguré, tout est gâté par des absurdités sans nombre. C'est un capucin défroqué, lequel a pris le nom de Maubert, qui est l'auteur de cette infamie, faite uniquement pour la canaille.

vrages que les doctes et les sages lisent avec délices sans savoir qui les a faits, comme le *Pervigilium Veneris*, la satire sous le nom de *Pétrone*, et tant d'autres.

Ce qui nous console beaucoup, c'est qu'on trouvera dans notre *Pucelle* bien moins de choses hardies et libres que dans tous les grands hommes d'Italie qui ont écrit dans ce goût.

Verum enim vero, à commencer par le Pulci, nous serions bien fâchés que notre discret auteur eût approché des petites libertés que prend ce docteur florentin dans son *Morgante*. Ce Luigi Pulci, qui était un grave chanoine, composa son poëme, au milieu du XVe siècle, pour la signora Lucrezia Tornabuoni, mère de Laurent de Médicis le Magnifique; et il est rapporté qu'on chantait le *Morgante* à la table de cette dame. C'est le second poëme épique qu'ait eu l'Italie. Il y a eu de grandes disputes parmi les savants pour savoir si c'est un ouvrage sérieux ou plaisant.

Ceux qui l'ont cru sérieux se fondent sur l'exorde de chaque chant, qui commence par des versets de l'Écriture. Voici, par exemple, l'exorde du premier chant :

In principio era il Verbo appresso a Dio;
Ed era Iddio il Verbo, e'l Verbo lui.
Questo era il principio al parer mio, etc.

Si le premier chant commence par l'Évangile, le dernier finit par le *Salve regina;* et cela peut justifier l'opinion de ceux qui ont cru que l'auteur avait écrit très-sérieusement, puisque, dans ces temps-là, les pièces de théâtre qu'on jouait en Italie étaient tirées de la Passion et des Actes des saints.

Ceux qui ont regardé le *Morgante* comme un ouvrage badin n'ont considéré que quelques hardiesses trop fortes, auxquelles il s'abandonne.

Morgante demande à Margutte s'il est chrétien ou mahométan :

E se egli crede in Cristo o in Maometto.

Rispose allor Margutte : A dirtel tosto,
Io non credo più al nero che al azzuro;
Ma nel cappone, o lesso o vuogli arrosto;
. . . .

Ma sopra tutto nel buon vino ho fede;
E crede che sia salvo chi gli crede.
Or queste son tre virtù cardinale,
La gola, e'l culo, e'l dado, come io t'ho detto.

Vous remarquerez, s'il vous plaît, que le Crescimbeni, qui ne fait nulle difficulté de ranger le Pulci parmi les vrais poëtes épiques, dit, pour l'excuser, qu'il était l'écrivain de son temps le plus modeste et le plus mesuré : *il più modesto e moderato scrittore*. Le fait est qu'il fut le précurseur du Boyardo et de l'Arioste. C'est par lui que les Roland, les Renaud, les Olivier, les Dudon, furent célèbres en Italie, et il est presque égal à l'Arioste pour la pureté de la langue.

On en a fait depuis peu une très-belle édition *con licenza de' superiori*. Ce n'est pas moi assurément qui l'ai faite; et, si notre

Pucelle parlait aussi impudemment que ce Margutte, fils d'un prêtre turc et d'une religieuse grecque, je me garderais bien de l'imprimer.

On ne trouvera pas non plus dans Jeanne les mêmes témérités que dans l'Arioste; on n'y verra point un saint Jean qui habite dans la lune, et qui dit :

Gli scrittori amo, e fo il debito mio,
Che al vostro mondo fui scrittore anche io.
. . . .
E ben convenne ad mio lodato Cristo
Rendermi guiderdòn di si gran sorte, etc.

Cela est gaillard; et saint Jean prend là une licence qu'aucun saint de *la Pucelle* ne prendra jamais. Il semble que Jésus ne doive sa divinité qu'au premier chapitre de saint Jean, et que cet évangéliste l'ait flatté. Ce discours sent un peu son socinien. Notre auteur discret n'a garde de tomber dans un tel excès.

C'est encore pour nous un grand sujet d'édification, que notre modeste auteur n'ait imité aucun de nos anciens romans, dont le savant Huet, évêque d'Avranches, et le compilateur l'abbé Lenglet, ont fait l'histoire. Qu'on se donne seulement le plaisir de lire *Lancelot du Lac*, au chapitre intitulé *Comment Lancelot coucha avec la royne, et comment le sire de Lagant la reprint*, on verra quelle est la pudeur de notre auteur, en comparaison de nos auteurs antiques.

Mais *quid dicam* de l'histoire merveilleuse de Gargantua, dédiée au cardinal de Tournon[1]? On sait que le chapitre des Torche-culs est un des plus modestes de l'ouvrage.

Nous ne parlons point ici des modernes : nous dirons seulement que tous les vieux contes imaginés en Italie, et mis en vers par La Fontaine, sont encore moins moraux que notre *Pucelle*. Au reste, nous souhaitons à tous nos graves censeurs les sentiments délicats du beau Monrose; à nos prudes, s'il y en a, la naïveté d'Agnès et la tendresse de Dorothée; à nos guerriers, le bras de la robuste Jeanne; à tous les jésuites, le caractère du bon confesseur Bonifoux; à tous ceux qui tiennent une bonne maison, les attentions et le savoir-faire de Bonneau.

Nous croyons d'ailleurs ce petit livre un remède excellent contre les vapeurs qui affligent en ce temps-ci plusieurs dames et plusieurs abbés; et quand nous n'aurions rendu que ce service au public, nous croirions n'avoir pas perdu notre temps.

1. Non pas au cardinal de Tournon, mais au cardinal de Châtillon, frère de l'amiral Coligny. (Éd.)

CHANT PREMIER.

Argument. — Amours honnêtes de Charles VII et d'Agnès Sorel. Siége d'Orléans par les Anglais. Apparition de saint Denys, etc.

Je ne suis né pour célébrer les saints[1] :
Ma voix est faible, et même un peu profane.
Il faut pourtant vous chanter cette Jeanne
Qui fit, dit-on, des prodiges divins.
Elle affermit, de ses pucelles mains,
Des fleurs de lis la tige gallicane,
Sauva son roi de la rage anglicane,
Et le fit oindre au maître autel de Reims.
Jeanne montra sous féminin visage,
Sous le corset et sous le cotillon,
D'un vrai Roland le vigoureux courage.
J'aimerais mieux, le soir, pour mon usage,
Une beauté douce comme un mouton;
Mais Jeanne d'Arc eut un cœur de lion :
Vous le verrez, si lisez cet ouvrage.
Vous tremblerez de ses exploits nouveaux;
Et le plus grand de ses rares travaux
Fut de garder un an son pucelage.
O Chapelain[2], toi dont le violon,
De discordante et gothique mémoire,
Sous un archet maudit par Apollon,
D'un ton si dur a raclé son histoire;
Vieux Chapelain, pour l'honneur de ton art,

1. Plusieurs éditions portent :

Vous m'ordonnez de célébrer des saints.

Cette leçon est correcte; mais nous avons adopté l'autre, comme plus récréative. De plus, elle montre la grande modestie de l'auteur. Il avoue qu'il n'est pas digne de chanter une pucelle. Il donne en cela un démenti aux éditeurs qui, dans une de leurs éditions de ses OEuvres, lui ont attribué une ode *A sainte Geneviève*, dont assurément il n'est pas l'auteur *.

2. Tous les doctes savent qu'il y eut, du temps du cardinal de Richelieu, un Chapelain, auteur d'un fameux poëme de *la Pucelle*, dans lequel, à ce que dit Boileau,

Il fit de méchants vers douze fois douze cents.

Boileau ne savait pas que ce grand homme en fit douze fois vingt-quatre cents, mais que, par discrétion, il n'en fit imprimer que la moitié. La maison de Longueville, qui descendait du beau bâtard Dunois, fit à l'illustre Chapelain une pension de douze mille livres tournois. On pouvait mieux employer son argent.

* Voltaire, quoi qu'il en dise ici, est l'auteur de l'ode *A sainte Geneviève*. (Ed.)

Tu voudrais bien me prêter ton génie :
Je n'en veux point; c'est pour Lamotte-Houdart[1],
Quand l'*Iliade* est par lui travestie.
Le bon roi Charle, au printemps de ses jours,
Au temps de Pâque, en la cité de Tours,
A certain bal (ce prince aimait la danse)
Avait trouvé, pour le bien de la France,
Une beauté nommée Agnès Sorel[2].
Jamais l'Amour ne forma rien de tel.
Imaginez de Flore la jeunesse,
La taille et l'air de la nymphe des bois,
Et de Vénus la grâce enchanteresse,
Et de l'Amour le séduisant minois,
L'art d'Arachné, le doux chant des sirènes :
Elle avait tout; elle aurait dans ses chaînes
Mis les héros, les sages, et les rois.
La voir, l'aimer, sentir l'ardeur naissante
Des doux désirs, et leur chaleur brûlante,
Lorgner Agnès, soupirer et trembler,
Perdre la voix en voulant lui parler,
Presser ses mains d'une main caressante,
Laisser briller sa flamme impatiente,
Montrer son trouble, en causer à son tour,
Lui plaire enfin, fut l'affaire d'un jour.
Princes et rois vont très-vite en amour.
Agnès voulut, savante en l'art de plaire,
Couvrir le tout des voiles du mystère,
Voiles de gaze, et que les courtisans
Percent toujours de leurs yeux malfaisants.
Pour colorer comme on put cette affaire,
Le roi fit choix du conseiller Bonneau[3],
Confident sûr, et très-bon Tourangeau :
Il eut l'emploi qui certes n'est pas mince,
Et qu'à la cour, où tout se peint en beau,
Nous appelons être l'ami du prince,
Mais qu'à la ville, et surtout en province,
Les gens grossiers ont nommé maq......

1. La Motte-Houdart, auteur d'une traduction en vers de l'*Iliade*, traduction très-abrégée, et cependant très-mal reçue. Fontenelle, dans l'éloge académique de Lamotte, dit que c'est la faute de l'original.

2. Agnès Sorel, dame de Fromenteau, près de Tours. Le roi Charles VII lui donna le château de Beauté-sur-Marne, et on l'appela dame de Beauté. Elle eut deux enfants du roi son amant, quoiqu'il n'eût point de privautés avec elle, suivant les historiographes de Charles VII, gens qui disent toujours la vérité du vivant des rois.

3. Personnage feint. Quelques curieux prétendent que le discret auteur avait en vue certain gros valet de chambre d'un certain prince: mais nous ne sommes pas de cet avis, et notre remarque subsiste, comme dit Dacier.

Monsieur Bonneau, sur le bord de la Loire,
Était seigneur d'un fort joli château.
Agnès un soir s'y rendit en bateau,
Et le roi Charle y vint à la nuit noire.
On y soupa; Bonneau servit à boire;
Tout fut sans faste, et non pas sans apprêts.
Festins des dieux, vous n'êtes rien auprès!
Nos deux amants, pleins de trouble et de joie,
Ivres d'amour, à leurs désirs en proie,
Se renvoyaient des regards enchanteurs,
De leurs plaisirs brûlants avant-coureurs.
Les doux propos, libres sans indécence,
Aiguillonnaient leur vive impatience.
Le prince en feu des yeux la dévorait;
Contes d'amour d'un air tendre il faisait,
Et du genou le genou lui serrait.
  Le souper fait, on eut une musique
Italienne, en genre chromatique [1];
On y mêla trois différentes voix
Aux violons, aux flûtes, aux hautbois.
Elles chantaient l'allégorique histoire
De ces héros qu'Amour avait domptés,
Et qui, pour plaire à de tendres beautés,
Avaient quitté les fureurs de la gloire.
Dans un réduit cette musique était,
Près de la chambre où le bon roi soupait.
La belle Agnès, discrète et retenue,
Entendait tout, et d'aucuns n'était vue.
  Déjà la lune est au haut de son cours :
Voilà minuit; c'est l'heure des amours.
Dans une alcôve artistement dorée,
Point trop obscure, et point trop éclairée,
Entre deux draps que la Frise a tissus,
D'Agnès Sorel les charmes sont reçus.
Près de l'alcôve une porte est ouverte,
Que dame Alix, suivante très-experte,
En s'en allant oublia de fermer.
O vous, amants, vous qui savez aimer,
Vous voyez bien l'extrême impatience
Dont petillait notre bon roi de France!
Sur ses cheveux, en tresse retenus,
Parfums exquis sont déjà répandus.
Il vient, il entre au lit de sa maîtresse;
Moment divin de joie et de tendresse!

1. Le chromatique procède par plusieurs semi-tons consécutifs, ce qui produit une musique efféminée, très-convenable à l'amour.

Le cœur leur bat; l'amour et la pudeur
Au front d'Agnès font monter la rougeur.
La pudeur passe, et l'amour seul demeure.
Son tendre amant l'embrasse tout à l'heure.
Ses yeux ardents, éblouis, enchantés,
Avidement parcourent ses beautés.
Qui n'en serait en effet idolâtre?
Sous un cou blanc qui fait honte à l'albâtre
Sont deux tétons séparés, faits au tour
Allants, venants, arrondis par l'Amour;
Leur boutonnet a la couleur des roses.
Téton charmant, qui jamais ne reposes,
Vous invitiez les mains à vous presser,
L'œil à vous voir, la bouche à vous baiser.
Pour mes lecteurs tout plein de complaisance,
J'allais montrer à leurs yeux ébaudis
De ce beau corps les contours arrondis;
Mais la vertu qu'on nomme bienséance
Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout est beauté, tout est charme dans elle.
La volupté, dont Agnès a sa part,
Lui donne encore une grâce nouvelle;
Elle l'anime : amour est un grand fard,
Et le plaisir embellit toute belle.
Trois mois entiers nos deux jeunes amants
Furent livrés à ces ravissements.
Du lit d'amour ils vont droit à la table.
Un déjeuner, restaurant délectable,
Rend à leurs sens leur première vigueur;
Puis pour la chasse épris de même ardeur,
Ils vont tous deux, sur des chevaux d'Espagne,
Suivre cent chiens jappants dans la campagne.
A leur retour on les conduit aux bains.
Pâtes, parfums, odeurs de l'Arabie,
Qui font la peau douce, fraîche et polie,
Sont prodigués sur eux à pleines mains.
Le dîner vient; la délicate chère,
L'oiseau du Phase et le coq de bruyère,
De vingt ragoûts l'apprêt délicieux,
Charment le nez, le palais et les yeux.
Du vin d'Aï la mousse petillante,
Et du Tokai la liqueur jaunissante,
En chatouillant les fibres des cerveaux,
Y porte un feu qui s'exhale en bons mots
Aussi brillants que la liqueur légère
Qui monte et saute, et mousse au bord du verre :
L'ami Bonneau d'un gros rire applaudit

A son bon roi qui montre de l'esprit.
Le dîner fait, on digère, on raisonne,
On conte, on rit, on médit du prochain,
On fait brailler des vers à maître Alain,
On fait venir des docteurs de Sorbonne,
Des perroquets, un singe, un arlequin.
Le soleil baisse; une troupe choisie
Avec le roi court à la comédie,
Et, sur la fin de ce fortuné jour,
Le couple heureux s'enivre encor d'amour.
Plongés tous deux dans le sein des délices,
Ils paraissaient en goûter les prémices.
Toujours heureux et toujours plus ardents,
Point de soupçons, encor moins de querelles,
Nulle langueur; et l'Amour et le Temps
Auprès d'Agnès ont oublié leurs ailes.
Charles souvent disait entre ses bras,
En lui donnant des baisers tout de flamme :
« Ma chère Agnès, idole de mon âme,
Le monde entier ne vaut point vos appas.
Vaincre et régner, ce n'est rien que folie.
Mon parlement [1] me bannit aujourd'hui;
Au fier Anglais la France est asservie :
Ah! qu'il soit roi, mais qu'il me porte envie;
J'ai votre cœur, je suis plus roi que lui. »
Un tel discours n'est pas trop héroïque;
Mais un héros, quand il tient dans un lit
Maîtresse honnête, et que l'amour le pique,
Peut s'oublier, et ne sait ce qu'il dit.
Comme il menait cette joyeuse vie,
Tel qu'un abbé dans sa grasse abbaye,
Le prince anglais [2], toujours plein de furie,
Toujours aux champs, toujours armé, botté,
Le pot en tête, et la dague au côté,
Lance en arrêt, la visière haussée,
Foulait aux pieds la France terrassée.
Il marche, il vole, il renverse en son cours
Les murs épais, les menaçantes tours,
Répand le sang, prend l'argent, taxe, pille,
Livre aux soldats et la mère et la fille,
Fait violer des couvents de nonnains,
Boit le muscat des pères bernardins,

1. Le parlement de Paris fit ajourner trois fois à son de trompe le roi, alors dauphin, à la table de marbre, sur les conclusions de l'avocat du roi, Marigni (voyez les *Recherches* de Pasquier).
2. Ce prince anglais est le duc de Bedford, frère puîné de Henri V, roi d'Angleterre, couronné roi de France à Paris.

Frappe en écus l'or qui couvre les saints,
Et, sans respect pour Jésus ni Marie,
De mainte église il fait mainte écurie :
Ainsi qu'on voit dans une bergerie
Des loups sanglants de carnage altérés,
Et sous leurs dents les troupeaux déchirés,
Tandis qu'au loin, couché dans la prairie,
Colin s'endort sur le sein d'Égérie,
Et que son chien près d'eux est occupé
A se saisir des restes du soupé.
Or, du plus haut du brillant apogée,
Séjour des saints, et fort loin de nos yeux,
Le bon Denys[1], prêcheur de nos aïeux,
Vit les malheurs de la France affligée,
L'état horrible où l'Anglais l'a plongée,
Paris aux fers, et le roi très-chrétien
Baisant Agnès, et ne songeant à rien.
Ce bon Denys est patron de la France,
Ainsi que Mars fut le saint des Romains,
Ou bien Pallas chez les Athéniens.
Il faut pourtant en faire différence;
Un saint vaut mieux que tous les dieux païens.
« Ah! par mon chef, dit-il, il n'est pas juste
De voir ainsi tomber l'empire auguste
Où de la foi j'ai planté l'étendard :
Trône des lis, tu cours trop de hasard;
Sang des Valois, je ressens tes misères.
Ne souffrons pas que les superbes frères
De Henri cinq[2], sans droit et sans raison,
Chassent ainsi le fils de la maison.
J'ai, quoique saint, et Dieu me le pardonne,
Aversion pour la race bretonne :
Car, si j'en crois le livre des destins,
Un jour ces gens raisonneurs et mutins
Se gausseront des saintes décrétales,
Déchireront les romaines annales,
Et tous les ans le pape brûleront.

1. Ce bon Denys n'est point Denys le prétendu aréopagite, mais un évêque de Paris. L'abbé Hilduin fut le premier qui écrivit que cet évêque, ayant été décapité, porta sa tête entre ses bras, de Paris jusqu'à l'abbaye qui porte son nom. On érigea ensuite des croix dans tous les endroits où ce saint s'était arrêté en chemin. Le cardinal de Polignac contant cette histoire à Mme la marquise du ***, et ajoutant que Denys n'avait eu de peine à porter sa tête que jusqu'à la première station, cette dame lui répondit : « Je le crois bien; il n'y a, dans de telles affaires, que le premier pas qui coûte. »

2. Henri V, roi d'Angleterre, le plus grand homme de son temps, beau-frère de Charles VII, dont il avait épousé la sœur, était mort à

Vengeons de loin ce sacrilége affront :
Mes chers Français seront tous catholiques;
Ces fiers Anglais seront tous hérétiques :
Frappons, chassons ces dogues britanniques :
Punissons-les, par quelque nouveau tour,
De tout le mal qu'ils doivent faire un jour. »
Des Gallicans ainsi parlait l'apôtre,
De maudissons lardant sa patenôtre;
Et cependant que tout seul il parlait,
Dans Orléans un conseil se tenait.
Par les Anglais cette ville bloquée,
Au roi de France allait être extorquée.
Quelques seigneurs et quelques conseillers,
Les uns pédants et les autres guerriers,
Sur divers tons déplorant leur misère,
Pour leur refrain disaient : « Que faut-il faire? »
Poton, La Hire et le brave Dunois[1],
S'écriaient tous en se mordant les doigts :
« Allons, amis, mourons pour la patrie;
Mais aux Anglais vendons cher notre vie. »
Le Richemont criait tout haut : « Par Dieu,
Dans Orléans il faut mettre le feu;
Et que l'Anglais, qui pense ici nous prendre,
N'ait rien de nous que fumée et que cendre. »
Pour La Trimouille, il disait : « C'est en vain
Que mes parents me firent Poitevin;
J'ai dans Milan laissé ma Dorothée;
Pour Orléans, hélas! je l'ai quittée.
Je combattrai, mais je n'ai plus d'espoir :
Faut-il mourir, ô ciel! sans la revoir! »
Le président Louvet[2], grand personnage,
Au maintien grave, et qu'on eût pris pour sage,
Dit : « Je voudrais que préalablement
Nous fissions rendre arrêt de parlement
Contre l'Anglais, et qu'en ce cas énorme
Sur toute chose on procédât en forme. »
Louvet était un grand clerc; mais, hélas!
Il ignorait son triste et piteux cas :

Vincennes, après avoir été reconnu roi de France à Paris; son frère, le duc de Bedford, gouvernait la meilleure partie de la France au nom de son neveu Henri VI, reconnu aussi pour roi de France à Paris par le parlement, l'hôtel de ville, le châtelet, l'évêque, les corps de métiers, et la Sorbonne.

1. Poton de Saintrailles, La Hire, grands capitaines; Jean de Dunois, fils naturel de Jean d'Orléans et de la comtesse d'Enghien; Richemont, connétable de France, depuis duc de Bretagne; La Trimouille, d'une grande maison du Poitou.

2. Le président Louvet, ministre d'État sous Charles VII.

S'il le savait, sa gravité prudente
Procéderait contre sa présidente.
Le grand Talbot, le chef des assiégeants,
Brûle pour elle, et règne sur ses sens :
Louvet l'ignore; et sa mâle éloquence
N'a pour objet que de venger la France.
Dans ce conseil de sages, de héros,
On entendait les plus nobles propos;
Le bien public, la vertu les inspire :
Surtout l'adroit et l'éloquent La Hire
Parla longtemps, et pourtant parla bien;
Ils disaient d'or, et ne concluaient rien.
Comme ils parlaient, on vit par la fenêtre
Je ne sais quoi dans les airs apparaître.
Un beau fantôme au visage vermeil,
Sur un rayon détaché du soleil,
Des cieux ouverts fend la voûte profonde.
Odeur de saint se sentait à la ronde.
Le farfadet dessus son chef avait
A deux pendants une mitre pointue
D'or et d'argent, sur le sommet fendue;
Sa dalmatique au gré des vents flottait,
Son front brillait d'une sainte auréole [1],
Son cou penché laissait voir son étole,
Sa main portait ce bâton pastoral
Qui fut jadis *lituus* augural [2].
A cet objet qu'on discernait fort mal,
Voilà d'abord monsieur de La Trimouille,
Paillard dévot, qui prie et s'agenouille.
Le Richemont, qui porte un cœur de fer,
Blasphémateur, jureur impitoyable,
Haussant la voix, dit que c'était le diable
Qui leur venait du fin fond de l'enfer;
Que ce serait chose très-agréable
Si l'on pouvait parler à Lucifer.
Maître Louvet s'en courut au plus vite
Chercher un pot tout rempli d'eau bénite.
Poton, La Hire et Dunois, ébahis,
Ouvrent tous trois de grands yeux ébaubis.

1. Auréole, c'est la couronne de rayons que les saints ont toujours sur la tête. Elle paraît imitée de la couronne de laurier dont les feuilles divergentes semblaient environner de rayons la tête des héros; ce qui a fait tirer à quelques-uns l'étymologie d'auréole de *laurum*, *laureola*; d'autres la tirent d'*aurum*. Saint Bernard dit que cette couronne est d'or pour les vierges : « Coronam quam nostri majores aureolam vocant, « idcirco nominatam.... »

2. Le bâton des augures ressemblait parfaitement à une crosse.

Tous les valets sont couchés sur le ventre.
L'objet approche, et le saint fantôme entre
Tout doucement porté sur son rayon,
Puis donne à tous sa bénédiction.
Soudain chacun se signe et se prosterne.
  Il les relève avec un air paterne;
Puis il leur dit : « Ne faut vous effrayer;
Je suis Denys[1], et saint de mon métier.
J'aime la Gaule, et l'ai catéchisée,
Et ma bonne âme est très-scandalisée
De voir Charlot, mon filleul tant aimé,
Dont le pays en cendre est consumé,
Et qui s'amuse, au lieu de le défendre,
A deux tétons qu'il ne cesse de prendre.
J'ai résolu d'assister aujourd'hui
Les bons Français qui combattent pour lui.
Je veux finir leur peine et leur misère.
Tout mal, dit-on, guérit par son contraire.
Or si Charlot veut, pour une catin,
Perdre la France et l'honneur avec elle,
J'ai résolu, pour changer son destin,
De me servir des mains d'une pucelle.
Vous, si d'en haut vous désirez les biens,
Si vos cœurs sont et français et chrétiens,
Si vous aimez le roi, l'État, l'Église,
Assistez-moi dans ma sainte entreprise;
Montrez le nid où nous devons chercher
Ce vrai phénix que je veux dénicher. »
  Ainsi parla le vénérable sire.
Quand il eut fait, chacun se prit à rire.
Le Richemont, né plaisant et moqueur,
Lui dit : « Ma foi, mon cher prédicateur,
Monsieur le saint, ce n'était pas la peine
D'abandonner le céleste domaine
Pour demander à ce peuple méchant
Ce beau joyau que vous estimez tant
Quand il s'agit de sauver une ville,
Un pucelage est une arme inutile.

1. Ce Denys, patron de la France, est un saint de la façon des moines. Il ne vint jamais dans les Gaules. Voyez sa légende dans les *Questions sur l'Encyclopédie*, à l'article DENYS : vous apprendrez qu'il fut d'abord créé évêque d'Athènes par saint Paul; qu'il alla rendre une visite à la vierge Marie, et la complimenta sur la mort de son fils; qu'ensuite il quitta l'évêché d'Athènes pour celui de Paris; qu'on le pendit, qu'il prêcha fort éloquemment du haut de sa potence; qu'on lui coupa la tête pour l'empêcher de parler; qu'il prit sa tête entre ses bras, qu'il la baisait en chemin, en allant à une lieue de Paris fonder une abbaye de son nom.

Pourquoi d'ailleurs le prendre en ce pays?
Vous en avez tant dans le paradis!
Rome et Lorette ont cent fois moins de cierges
Que chez les saints il n'est là-haut de vierges.
Chez les Français, hélas! il n'en est plus.
Tous nos moutiers sont à sec là-dessus.
Nos francs archers, nos officiers, nos princes,
Ont dès longtemps dégarni les provinces.
Ils ont tous fait, en dépit de vos saints,
Plus de bâtards encor que d'orphelins.
Monsieur Denys, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles. »
Le saint rougit de ce discours brutal;
Puis aussitôt il remonte à cheval
Sur son rayon, sans dire une parole,
Pique des deux, et par les airs s'envole,
Pour déterrer, s'il peut, ce beau bijou
Qu'on tient si rare, et dont il semble fou.
Laissons-le aller; et tandis qu'il se perche
Sur l'un des traits qui vont porter le jour,
Ami lecteur, puissiez-vous en amour
Avoir le bien de trouver ce qu'il cherche!

CHANT SECOND.

Argument. — Jeanne, armée par saint Denys, va trouver Charles VII à Tours; ce qu'elle fit en chemin, et comment elle eut son brevet de pucelle.

Heureux cent fois qui trouve un pucelage!
C'est un grand bien; mais de toucher un cœur
Est, à mon sens, un plus cher avantage.
Se voir aimé, c'est là le vrai bonheur.
Qu'importe, hélas! d'arracher une fleur?
C'est à l'amour à nous cueillir la rose.
De très-grands clercs ont gâté par leur glose
Un si beau texte; ils ont cru faire voir
Que le plaisir n'est point dans le devoir.
Je veux contre eux faire un jour un beau livre;
J'enseignerai le grand art de bien vivre;
Je montrerai qu'en réglant nos désirs,
C'est du devoir que viennent nos plaisirs.
Dans cette honnête et savante entreprise,
Du haut des cieux saint Denys m'aidera;
Je l'ai chanté, sa main me soutiendra.
En attendant, il faut que je vous dise

Quel fut l'effet de sa sainte entremise.
  Vers les confins du pays champenois,
Où cent poteaux, marqués de trois merlettes [1],
Disaient aux gens : « En Lorraine vous êtes, »
Est un vieux bourg peu fameux autrefois;
Mais il mérite un grand nom dans l'histoire,
Car de lui vient le salut et la gloire
Des fleurs de lis et du peuple gaulois.
De Domremi chantons tous le village;
Faisons passer son beau nom d'âge en âge.
  O Domremi! tes pauvres environs
N'ont ni muscats, ni pêches, ni citrons,
Ni mine d'or, ni bon vin qui nous damne;
Mais c'est à toi que la France doit Jeanne.
Jeanne y naquit [2] : certain curé du lieu,
Faisant partout des serviteurs à Dieu,
Ardent au lit, à table, à la prière,
Moine autrefois, de Jeanne fut le père;
Une robuste et grasse chambrière
Fut l'heureux moule où ce pasteur jeta
Cette beauté, qui les Anglais dompta.
Vers les seize ans, en une hôtellerie
On l'engagea pour servir l'écurie,
A Vaucouleurs; et déjà de son nom
La renommée emplissait le canton.
Son air est fier, assuré, mais honnête;
Ses grands yeux noirs brillent à fleur de tête;
Trente-deux dents d'une égale blancheur
Sont l'ornement de sa bouche vermeille,
Qui semble aller de l'une à l'autre oreille,
Mais bien bordée et vive en sa couleur,
Appétissante, et fraîche par merveille.
Ses tetons bruns, mais fermes comme un roc,
Tentent la robe, et le casque, et le froc.
Elle est active, adroite, vigoureuse;
Et d'une main potelée et nerveuse
Soutient fardeaux, verse cent brocs de vin,
Sert le bourgeois, le noble, le robin;
Chemin faisant, vingt soufflets distribue
Aux étourdis dont l'indiscrète main
Va tâtonnant sa cuisse ou gorge nue;

1. Il y avait alors sur toutes les frontières de Lorraine des poteaux aux armes du duc, qui sont trois alérions; ils ont été ôtés en 1738.

2. Elle était en effet native du village de Domremi, fille de Jean d'Arc et d'Isabeau, âgée alors de vingt-sept ans, et servante de cabaret; ainsi son père n'était point curé. C'est une fiction poétique qui n'est peut-être pas permise dans un sujet grave.

Travaille et rit du soir jusqu'au matin,
Conduit chevaux, les panse, abreuve, étrille;
Et les pressant de sa cuisse gentille,
Les monte à cru comme un soldat romain [1].
O profondeur! ô divine sagesse!
Que tu confonds l'orgueilleuse faiblesse
De tous ces grands si petits à tes yeux!
Que les petits sont grands quand tu le veux!
Ton serviteur Denys le bienheureux
N'alla rôder aux palais des princesses,
N'alla chez vous, mesdames les duchesses;
Denys courut, amis, qui le croirait?
Chercher l'honneur, où? dans un cabaret.
Il était temps que l'apôtre de France
Envers sa Jeanne usât de diligence.
Le bien public était en grand hasard.
De Satanas la malice est connue;
Et, si le saint fût arrivé plus tard
D'un seul moment, la France était perdue.
Un cordelier qu'on nommait Grisbourdon,
Avec Chandos arrivé d'Albion,
Était alors dans cette hôtellerie;
Il aimait Jeanne autant que sa patrie.
C'était l'honneur de la pénaillerie;
De tous côtés allant en mission;
Prédicateur, confesseur, espion;
De plus, grand clerc en la sorcellerie [2],
Savant dans l'art en Égypte sacré,
Dans ce grand art cultivé chez les mages,
Chez les Hébreux, chez les antiques sages,
De nos savants dans nos jours ignoré.
Jours malheureux! tout est dégénéré.
En feuilletant ses livres de cabale,
Il vit qu'aux siens Jeanne serait fatale,
Qu'elle portait dessous son court jupon
Tout le destin d'Angleterre et de France.
Encouragé par la noble assistance
De son génie, il jura son cordon,
Son Dieu, son diable, et saint François d'Assise
Qu'à ses vertus Jeanne serait soumise,
Qu'il saisirait ce beau palladion [3].

1. « Montait chevaux à poil et faisait apertises qu'autres filles n'ont point coutume de faire, » comme dit la *Chronique* de Monstrelet.

2. La sorcellerie était alors si en vogue, que Jeanne d'Arc elle-même fut brûlée depuis comme sorcière, sur la requête de la Sorbonne.

3. Figure de Pallas à laquelle le destin de Troie était attaché : presque tous les peuples ont eu de pareilles superstitions.

Il s'écriait en faisant l'oraison :
« Je servirai ma patrie et l'Église;
Moine et Breton, je dois faire le bien
De mon pays, et plus encor le mien. »
Au même temps, un ignorant, un rustre,
Lui disputait cette conquête illustre :
Cet ignorant valait un cordelier,
Car vous saurez qu'il était muletier;
Le jour, la nuit, offrant sans fin, sans terme,
Son lourd service et l'amour le plus ferme.
L'occasion, la douce égalité,
Faisaient pencher Jeanne de son côté;
Mais sa pudeur triomphait de la flamme
Qui par les yeux se glissait dans son âme.
Le Grisbourdon vit sa naissante ardeur :
Mieux qu'elle encore il lisait dans son cœur.
Il vint trouver son rival si terrible;
Puis il lui tint ce discours très-plausible :
« Puissant héros, qui passez au besoin
Tous les mulets commis à votre soin,
Vous méritez, sans doute, la pucelle;
Elle a mon cœur comme elle a tous vos vœux;
Rivaux ardents, nous nous craignons tous deux,
Et comme vous je suis amant fidèle.
Çà, partageons, et, rivaux sans querelle,
Tâtons tous deux de ce morceau friand
Qu'on pourrait perdre en se le disputant.
Conduisez-moi vers le lit de la belle;
J'évoquerai le démon du dormir;
Ses doux pavots vont soudain l'assoupir;
Et tour à tour nous veillerons pour elle. »
Incontinent le père au grand cordon
Prend son grimoire, évoque le démon
Qui de Morphée eut autrefois le nom.
Ce pesant diable est maintenant en France :
Vers le matin, lorsque nos avocats
Vont s'enrouer à commenter Cujas,
Avec messieurs il ronfle à l'audience;
L'après-dînée il assiste aux sermons
Des apprentis dans l'art des Massillons,
A leurs trois points, à leurs citations,
Aux lieux communs de leur belle éloquence;
Dans le parterre il vient bâiller le soir.
Aux cris du moine il monte en son char noir,
Par deux hiboux traîné dans la nuit sombre.
Dans l'air il glisse, et doucement fend l'ombre.
Les yeux fermés, il arrive en bâillant,

Se met sur Jeanne, et tâtonne, et s'étend;
Et secouant son pavot narcotique,
Lui souffle au sein vapeur soporifique.
Tel on nous dit que le moine Girard [1],
En confessant la gentille Cadière,
Insinuait de son souffle paillard
De diabloteaux une ample fourmilière.
Nos deux galants, pendant ce doux sommeil,
Aiguillonnés du démon du réveil,
Avaient de Jeanne ôté la couverture.
Déjà trois dés, roulant sur son beau sein,
Vont décider, au jeu de saint Guilain [2],
Lequel des deux doit tenter l'aventure.
Le moine gagne; un sorcier est heureux:
Le Grisbourdon se saisit des enjeux;
Il fond sur Jeanne. O soudaine merveille!
Denys arrive, et Jeanne se réveille.
O Dieu! qu'un saint fait trembler tout pécheur!
Nos deux rivaux se renversent de peur.
Chacun d'eux fuit, emportant dans le cœur
Avec la crainte un désir de malfaire.
Vous avez vu, sans doute, un commissaire
Cherchant de nuit un couvent de Vénus;
Un jeune essaim de tendrons demi-nus
Saute du lit, s'esquive, se dérobe
Aux yeux hagards du noir pédant en robe:
Ainsi fuyaient mes paillards confondus.
Denys s'avance et réconforte Jeanne,
Tremblante encor de l'attentat profane;
Puis il lui dit : « Vase d'élection,
Le Dieu des rois, par tes mains innocentes,
Veut des Français venger l'oppression,
Et renvoyer dans les champs d'Albion
Des fiers Anglais les cohortes sanglantes.
Dieu sait changer, d'un souffle tout-puissant,
Le roseau frêle en cèdre du Liban,
Sécher les mers, abaisser les collines,
Du monde entier réparer les ruines.
Devant tes pas la foudre grondera;
Autour de toi la terreur volera,

1. Le jésuite Girard, convaincu d'avoir eu de petites privautés avec la demoiselle Cadière, sa pénitente, fut accusé de l'avoir ensorcelée en soufflant sur elle. Voyez les notes du chant troisième.

2. On connaît l'aventure de saint Guilain, qui joua aux trois dés, contre le diable, l'âme d'une pécheresse mourante. Le diable trichait; saint Guilain fit un miracle : il amena trois *sept*, et gagna son âme. (ÉD.)

Et tu verras l'ange de la victoire
Ouvrir pour toi les sentiers de la gloire.
Suis-moi, renonce à tes humbles travaux;
Viens placer Jeanne au nombre des héros.»
A ce discours terrible et pathétique,
Très-consolant et très-théologique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.
La grâce agit : cette augustine grâce
Dans son esprit porte un jour efficace.
Jeanne sentit dans le fond de son cœur
Tous les élans d'une sublime ardeur.
Non, ce n'est plus Jeanne la chambrière;
C'est un héros, c'est une âme guerrière.
Tel un bourgeois humble, simple, grossier,
Qu'un vieux richard a fait son héritier,
En un palais fait changer sa chaumière :
Son air honteux devient démarche fière;
Les grands surpris admirent sa hauteur,
Et les petits l'appellent monseigneur.
Telle plutôt cette heureuse grisette
Que la nature ainsi que l'art forma
Pour le b..... ou bien pour l'Opéra,
Qu'une maman avisée et discrete
Au noble lit d'un fermier éleva,
Et que l'Amour, d'une main plus adrète,
Sous un monarque entre deux draps plaça.
Sa vive allure est un vrai port de reine,
Ses yeux fripons s'arment de majesté,
Sa voix a pris le ton de souveraine,
Et sur son rang son esprit s'est monté.
Or, pour hâter leur auguste entreprise,
Jeanne et Denys s'en vont droit à l'église.
Lors apparut dessus le maître autel
(Fille de Jean, quelle fut ta surprise!)
Un beau harnois tout frais venu du ciel.
Des arsenaux du terrible empyrée,
En cet instant, par l'archange Michel
La noble armure avait été tirée.
On y voyait l'armet de Débora[1];
Ce clou pointu, funeste à Sisara;

1. Débora est la première femme guerrière dont il soit parlé dans le monde. Jahel, autre héroïne, enfonça un clou dans la tête du général Sisara : on conserve ce clou dans plusieurs couvents grecs et latins, avec la mâchoire d'âne dont se servit Samson, la fronde de David, et le couperet avec lequel la célèbre Judith coupa la tête du général Holopherne, ou Olphern, après avoir couché avec lui.

Le caillou rond dont un berger fidèle
De Goliath entama la cervelle;
Cette mâchoire avec quoi combattit
Le fier Samson, qui ses cordes rompit
Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle;
Le coutelet de la belle Judith,
Cette beauté si galamment perfide,
Qui, pour le ciel saintement homicide,
Son cher amant massacra dans son lit.
A ces objets la sainte émerveillée,
De cette armure est bientôt habillée;
Elle tous prend et casque et corselet,
Brassards, cuissards, baudrier, gantelet,
Lance, clou, dague, épieu, caillou, mâchoire,
Marche, s'essaye, et brûle pour la gloire.
  Toute héroïne a besoin d'un coursier;
Jeanne en demande au triste muletier :
Mais aussitôt un âne se présente,
Au beau poil gris, à la voix éclatante,
Bien étrillé, sellé, bridé, ferré,
Portant arçons, avec chanfrein doré,
Caracolant, du pied frappant la terre,
Comme un coursier de Thrace ou d'Angleterre.
  Ce beau grison deux ailes possédait
Sur son échine, et souvent s'en servait.
Ainsi Pégase, au haut des deux collines,
Portait jadis neuf pucelles divines;
Et l'hippogriffe, à la lune volant,
Portait Astolphe au pays de saint Jean.
Mon cher lecteur veut connaître cet âne,
Qui vint alors offrir sa croupe à Jeanne :
Il le saura, mais dans un autre chant[1].
Je l'avertis cependant qu'il révère
Cet âne heureux qui n'est pas sans mystère.
  Sur son grison Jeanne a déjà sauté;
Sur son rayon Denys est remonté :
Tous deux s'en vont vers les rives de Loire
Porter au roi l'espoir de la victoire.
L'âne tantôt trotte d'un pied léger,
Tantôt s'élève et fend les champs de l'air.
Le cordelier, toujours plein de luxure,

1. *N. B.* Lecteur qui avez du goût, remarquez que notre auteur, qui en a aussi, et qui est au-dessus des préjugés, rime toujours pour les oreilles plus que pour les yeux. Vous ne le verrez point faire rimer *trône* avec *bonne*, *pâte* avec *patte*, *homme* avec *heaume*. Une brève n'a pas le même son, et ne se prononce pas comme une longue. *Jean* et *chant* se prononcent de même.

Un peu remis de sa triste aventure,
Usant enfin de ses droits de sorcier,
Change en mulet le pauvre muletier,
Monte dessus, chevauche, pique, et jure
Qu'il suivra Jeanne au bout de la nature.
Le muletier, en son mulet caché,
Bât sur le dos, crut gagner au marché;
Et du vilain l'âme terrestre et crasse
A peine vit qu'elle eût changé de place.
  Jeanne et Denys s'en allaient donc vers Tours
Chercher ce roi plongé dans les amours.
Près d'Orléans comme ensemble ils passèrent,
L'ost des Anglais de nuit ils traversèrent.
Ces fiers Bretons, ayant bu tristement,
Cuvaient leur vin, dormaient profondément.
Tout était ivre, et goujats et vedettes;
On n'entendait ni tambours ni trompettes :
L'un dans sa tente était couché tout nu,
L'autre ronflait sur son page étendu.
  Alors Denys, d'une voix paternelle,
Tint ces propos tout bas à la pucelle :
« Fille de bien, tu sauras que Nisus[1],
Étant un soir aux tentes de Turnus,
Bien secondé de son cher Euryale,
Rendit la nuit aux Rutulois fatale.
Le même advint au quartier de Rhésus[2],
Quand la valeur du preux fils de Tydée,
Par la nuit noire et par Ulysse aidée,
Sut envoyer, sans danger, sans effort,
Tant de Troyens du sommeil à la mort.
Tu peux jouir de semblable victoire.
Parle, dis-moi, veux-tu de cette gloire? »
Jeanne lui dit : « Je n'ai point lu l'histoire;
Mais je serais d'un courage bien bas,
De tuer gens qui ne combattent pas. »
Disant ces mots, elle avise une tente
Que les rayons de la lune brillante
Faisaient paraître à ses yeux éblouis
Tente d'un chef ou d'un jeune marquis.
Cent gros flacons remplis de vin exquis
Sont tout auprès. Jeanne avec assurance
D'un grand pâté prend les vastes débris,
Et boit six coups avec monsieur Denys,
A la santé de son bon roi de France.

1. Aventure décrite dans l'*Énéide*.
2. Aventure de l'*Iliade*.

La tente était celle de Jean Chandos[1],
Fameux guerrier, qui dormait sur le dos.
Jeanne saisit sa redoutable épée,
Et sa culotte en velours découpée.
Ainsi jadis David, aimé de Dieu,
Ayant trouvé Saül en certain lieu,
Et lui pouvant ôter très-bien la vie,
De sa chemise il lui coupa partie,
Pour faire voir à tous les potentats
Ce qu'il put faire, et ce qu'il ne fit pas.
Près de Chandos était un jeune page
De quatorze ans, mais charmant pour son âge,
Lequel montrait deux globes faits au tour,
Qu'on aurait pris pour ceux du tendre Amour.
Non loin du page était une écritoire
Dont se servait le jeune homme après boire,
Quand tendrement quelques vers il faisait
Pour la beauté qui son cœur séduisait.
Jeanne prend l'encre, et sa main lui dessine
Trois fleurs de lis juste dessous l'échine;
Présage heureux du bonheur des Gaulois,
Et monument de l'amour de ses rois.
Le bon Denys voyait, se pâmant d'aise,
Les lis français sur une fesse anglaise.
Qui fut penaud le lendemain matin?
Ce fut Chandos, ayant cuvé son vin;
Car s'éveillant, il vit sur ce beau page
Les fleurs de lis. Plein d'une juste rage,
Il crie alerte, il croit qu'on le trahit;
A son épée il court auprès du lit;
Il cherche en vain, l'épée est disparue;
Point de culotte; il se frotte la vue,
Il gronde, il crie, et pense fermement
Que le grand diable est entré dans le camp.
Ah! qu'un rayon de soleil et qu'un âne,
Cet âne ailé qui sur son dos a Jeanne,
Du monde entier feraient bientôt le tour!
Jeanne et Denys arrivent à la cour.
Le doux prélat sait par expérience
Qu'on est railleur à cette cour de France.
Il se souvient des propos insolents
Que Richemont lui tint dans Orléans,
Et ne veut plus à pareille aventure
D'un saint évêque exposer la figure.
Pour son honneur il prit un nouveau tour;

1. L'un des grands capitaines de ce temps-là.

Il s'affubla de la triste encolure
Du bon Roger, seigneur de Baudricour[1],
Preux chevalier et ferme catholique,
Hardi parleur, loyal et véridique;
Malgré cela, pas trop mal à la cour.
« Eh! jour de Dieu, dit-il, parlant au prince,
Vous languissez au fond d'une province,
Esclave roi, par l'Amour enchaîné!
Quoi! votre bras indignement repose!
Ce front royal, ce front n'est couronné
Que de tissus et de myrte et de rose!
Et vous laissez vos cruels ennemis
Rois dans la France et sur le trône assis!
Allez mourir, ou faites la conquête
De vos États ravis par ces mutins :
Le diadème est fait pour votre tête,
Et les lauriers n'attendent que vos mains.
Dieu, dont l'esprit allume mon courage;
Dieu, dont ma voix annonce le langage,
De sa faveur est prêt à vous couvrir.
Osez le croire, osez vous secourir :
Suivez du moins cette auguste amazone;
C'est votre appui, c'est le soutien du trône;
C'est par son bras que le maître des rois
Veut rétablir nos princes et nos lois.
Jeanne avec vous chassera la famille
De cet Anglais si terrible et si fort :
Devenez homme; et, si c'est votre sort
D'être à jamais mené par une fille,
Fuyez au moins celle qui vous perdit,
Qui votre cœur dans ses bras amollit;
Et, digne enfin de ce secours étrange,
Suivez les pas de celle qui vous venge. »
L'amant d'Agnès eut toujours dans le cœur,
Avec l'amour, un très-grand fonds d'honneur.
Du vieux soldat le discours pathétique
A dissipé son sommeil léthargique,
Ainsi qu'un ange, un jour, du haut des airs,
De sa trompette ébranlant l'univers,
Rouvrant la tombe, animant la poussière,
Rappellera les morts à la lumière.

1. Il ne s'appelait point Roger, mais Robert : cette faute est légère. Ce fut lui qui mena Jeanne d'Arc à Tours en 1429, et qui la présenta au roi. C'était un bon Champenois qui n'y entendait pas finesse. Son château était auprès de Brienne en Champagne. J'ai vu sa devise sur la porte de ce pauvre château : c'était un cep de vigne, avec la légende *Beau, dru, et court*. On peut juger par là de l'esprit du temps.

Charle éveillé, Charle bouillant d'ardeur,
Ne lui répond qu'en s'écriant : « Aux armes! »
Les seuls combats à ses yeux ont des charmes.
Il prend sa pique, il brûle de fureur.
Bientôt après la première chaleur
De ces transports où son âme est en proie,
Il voulut voir si celle qu'on envoie
Vient de la part du diable ou du Seigneur,
Ce qu'il doit croire, et si ce grand prodige
Est en effet ou miracle ou prestige.
Donc se tournant vers la fière beauté,
Le roi lui dit d'un ton de majesté
Qui confondrait toute autre fille qu'elle :
« Jeanne, écoutez : Jeanne, êtes-vous pucelle? »
Jeanne lui dit : « O grand sire, ordonnez
Que médecins, lunettes sur le nez,
Matrones, clercs, pédants, apothicaires,
Viennent sonder ces féminins mystères;
Et, si quelqu'un se connaît à cela,
Qu'il trousse Jeanne, et qu'il regarde là. »
A sa réponse et sage et mesurée,
Le roi vit bien qu'elle était inspirée.
« Or sus, dit-il, si vous en savez tant,
Fille de bien, dites-moi dans l'instant
Ce que j'ai fait cette nuit à ma belle;
Mais parlez net. — Rien du tout, » lui dit-elle.
Le roi surpris soudain s'agenouilla,
Cria tout haut : « Miracle! » et se signa.
Incontinent la cohorte fourrée,
Bonnet en tête, Hippocrate à la main,
Vint observer le pur et noble sein
De l'amazone à leurs regards livrée[1] :
On la met nue, et monsieur le doyen,
Ayant le tout considéré très-bien,
Dessus, dessous, expédie à la belle
En parchemin un brevet de pucelle.
L'esprit tout fier de ce brevet sacré,
Jeanne soudain d'un pas délibéré
Retourne au roi, devant lui s'agenouille,
Et, déployant la superbe dépouille
Que sur l'Anglais elle a prise en passant :
« Permets, dit-elle, ô mon maître puissant!
Que sous tes lois la main de ta servante
Ose ranger la France gémissante.

1. Effectivement, des médecins et des matrones visitèrent Jeanne d'Arc, et la déclarèrent pucelle.

Je remplirai les oracles divins :
J'ose à tes yeux jurer par mon courage,
Par cette épée et par mon pucelage,
Que tu seras huilé bientôt à Reims;
Tu chasseras les anglaises cohortes
Qui d'Orléans environnent les portes.
Viens accomplir tes augustes destins;
Viens, et, de Tours abandonnant la rive,
Dès ce moment souffre que je te suive. »
Les courtisans autour d'elle pressés,
Les yeux au ciel et vers Jeanne adressés,
Battent des mains, l'admirent, la secondent.
Cent cris de joie à son discours répondent.
Dans cette foule il n'est point de guerrier
Qui ne voulût lui servir d'écuyer,
Porter sa lance, et lui donner sa vie;
Il n'en est point qui ne soit possédé
Et de la gloire, et de la noble envie
De lui ravir ce qu'elle a tant gardé.
Prêt à partir, chaque officier s'empresse :
L'un prend congé de sa vieille maîtresse;
L'un, sans argent, va droit à l'usurier;
L'autre à son hôte, et compte sans payer.
Denys a fait déployer l'oriflamme [1].
A cet aspect le roi Charles s'enflamme
D'un noble espoir à sa valeur égal.
Cet étendard aux ennemis fatal,
Cette héroïne, et cet âne aux deux ailes,
Tout lui promet des palmes immortelles.
Denys voulut, en partant de ces lieux,
Des deux amants épargner les adieux.
On eût versé des larmes trop amères,
On eût perdu des heures toujours chères.
Agnès dormait, quoiqu'il fût un peu tard :
Elle était loin de craindre un tel départ.
Un songe heureux, dont les erreurs la frappent,
Lui retraçait des plaisirs qui s'échappent.
Elle croyait tenir entre ses bras
Le cher amant dont elle est souveraine;
Songe flatteur, tu trompais ses appas :
Son amant fuit, et saint Denys l'entraîne.
Tel dans Paris un médecin prudent
Force au régime un malade gourmand,
A l'appétit se montre inexorable,

1. Étendard apporté par un ange dans l'abbaye de Saint-Denys, lequel était autrefois entre les mains des comtes de Vexin.

Et sans pitié le fait sortir de table.
Le bon Denys eut à peine arraché
Le roi de France à son charmant péché,
Qu'il courut vite à son ouaille chère,
A sa pucelle, à sa fille guerrière.
Il a repris son air de bienheureux,
Son ton dévot, ses plats et courts cheveux,
L'anneau bénit, la crosse pastorale,
Ses gants, sa croix, sa mitre épiscopale.
« Va, lui dit-il, sers la France et son roi;
Mon œil bénin sera toujours sur toi.
Mais au laurier du courage héroïque
Joins le rosier de la vertu pudique.
Je conduirai tes pas dans Orléans.
Lorsque Talbot, le chef des mécréants,
Le cœur saisi du démon de luxure,
Croira tenir sa présidente impure,
Il tombera sous ton robuste bras.
Punis son crime, et ne l'imite pas.
Sois à jamais dévote avec courage.
Je pars, adieu; pense à ton pucelage. »
La belle en fit un serment solennel;
Et son patron repartit pour le ciel.

CHANT TROISIÈME.

ARGUMENT. — Description du palais de la sottise. Combat vers Orleans. Agnès se revêt de l'armure de Jeanne pour aller trouver son amant : elle est prise par les Anglais, et sa pudeur souffre beaucoup.

Ce n'est le tout d'avoir un grand courage,
Un coup d'œil ferme au milieu des combats,
D'être tranquille à l'aspect du carnage,
Et de conduire un monde de soldats;
Car tout cela se voit en tous climats,
Et tour à tour ils ont cet avantage.
Qui me dira si nos ardents Français
Dans ce grand art, l'art affreux de la guerre,
Sont plus savants que l'intrépide Anglais?
Si le Germain l'emporte sur l'Ibère?
Tous ont vaincu, tous ont été défaits.
Le grand Condé fut vaincu par Turenne[1] :

1. A la fameuse bataille des Dunes, près de Dunkerque.

Le fier Villars fut battu par Eugène[1];
De Stanislas le vertueux support,
Ce roi soldat, don Quichotte du Nord,
Dont la valeur a paru plus qu'humaine,
N'a-t-il pas vu, dans le fond de l'Ukraine,
A Pultava tous ses lauriers flétris[2]
Par un rival, objet de ses mépris?
  Un beau secret serait, à mon avis,
De bien savoir éblouir le vulgaire,
De s'établir un divin caractère;
D'en imposer aux yeux des ennemis;
Car les Romains, à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe au milieu des miracles.
Le ciel pour eux prodigua les oracles.
Jupiter, Mars, Pollux, et tous les dieux,
Guidaient leur aigle et combattaient pour eux.
Le grand Bacchus, qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule, et le fier Alexandre,
Pour mieux régner sur les peuples conquis,
De Jupiter ont passé pour les fils :
Et l'on voyait les princes de la terre
A leurs genoux redouter le tonnerre,
Tomber du trône, et leur offrir des vœux.
  Denys suivit ces exemples fameux;
Il prétendit que Jeanne la Pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle;
Et que Bedford, et l'amoureux Talbot,
Et Tirconel, et Chandos l'indévot,
Crussent la chose, et qu'ils vissent dans Jeanne
Un bras divin, fatal à tout profane.
  Pour réussir en ce hardi dessein,
Il s'en va prendre un vieux bénédictin,
Non tel que ceux dont le travail immense
Vient d'enrichir les libraires de France;
Mais un prieur engraissé d'ignorance,
Et n'ayant lu que son missel latin :
Frère Lourdis fut le bon personnage
Qui fut choisi pour ce nouveau voyage.
  Devers la lune, où l'on tient que jadis
Était placé des fous le paradis[3],
Sur les confins de cet abîme immense,

1. A Malplaquet, près de Mons, en 1709. — 2. Aussi en 1709.
3. On appelait autrefois *paradis des fous*, *paradis des sots*, les limbes: et on plaça dans ces limbes les âmes des imbéciles et des petits enfants morts sans baptême. *Limbe* signifie *bord*, *bordure*; et c'était vers les bords de la lune qu'on avait établi ce paradis. Milton en parle; il fait passer le diable par le paradis des sots, *the paradise of fools*.

Où le Chaos, et l'Érèbe et la Nuit,
Avant les temps de l'univers produit,
Ont exercé leur aveugle puissance,
Il est un vaste et caverneux séjour,
Peu caressé des doux rayons du jour,
Et qui n'a rien qu'une lumière affreuse,
Froide, tremblante, incertaine, et trompeuse :
Pour toute étoile on a des feux follets;
L'air est peuplé de petits farfadets.
De ce pays la reine est la Sottise.
Ce vieil enfant porte une barbe grise,
Œil de travers, et bouche à la Danchet[1].
Sa lourde main tient pour sceptre un hochet.
De l'Ignorance elle est, dit-on, la fille.
Près de son trône est sa sotte famille,
Le fol Orgueil, l'Opiniâtreté,
Et la Paresse, et la Crédulité.
Elle est servie, elle est flattée en reine;
On la croirait en effet souveraine :
Mais ce n'est rien qu'un fantôme impuissant,
Un Chilpéric, un vrai roi fainéant.
La Fourberie est son ministre avide.
Tout est réglé par ce maire perfide;
Et la Sottise est son digne instrument.
Sa cour plénière est à son gré fournie
De gens profonds en fait d'astrologie,
Sûrs de leur art, à tous moments déçus,
Dupes, fripons, et partant toujours crus.
  C'est là qu'on voit les maîtres d'alchimie
Faisant de l'or, et n'ayant pas un sou,
Les roses-croix, et tout ce peuple fou
Argumentant sur la théologie.
Le gros Lourdis, pour aller en ces lieux,
Fut donc choisi parmi tous ses confrères.
Lorsque la nuit couvrait le front des cieux
D'un tourbillon de vapeurs non légères,
Enveloppé dans le sein du repos,
Il fut conduit au paradis des sots[2].

1. Ceci paraît une allusion aux fameux couplets de Rousseau :

Je te vois, innocent Danchet,
Grands yeux ouverts, bouche béante.

Une bouche à la Danchet était devenu une espèce de proverbe. Ce Danchet était un poëte médiocre qui a fait quelques pièces de théâtre, etc.

2. Ce sont les limbes inventées, dit-on, par un nommé Pierre Chrysologue. C'est là qu'on envoie tous les petits enfants qui meurent sans avoir été baptisés; car s'ils meurent à quinze ans, ils sont damnés sans difficulté.

Quand il y fut, il ne s'étonna guères :
Tout lui plaisait, et même en arrivant
Il crut encore être dans son couvent.
  Il vit d'abord la suite emblématique
Des beaux tableaux de ce séjour antique.
Cacodémon, qui ce grand temple orna,
Sur la muraille à plaisir griffonna
Un long croquis de toutes nos sottises,
Traits d'étourdi, pas de clerc, balourdises,
Projets mal faits, plus mal exécutés,
Et tous les mois du *Mercure* vantés.
Dans cet amas de merveilles confuses,
Parmi ces flots d'imposteurs et de buses,
On voit surtout un superbe Écossais;
Lass est son nom; nouveau roi des Français,
D'un beau papier il porte un diadème,
Et sur son front il est écrit *système*[1];
Environné de grands ballots de vent,
Sa noble main les donne à tout venant :
Prêtres, catins, guerriers, gens de justice,
Lui vont porter leur or par avarice.
  Ah! quel spectacle! ah! vous êtes donc là,
Tendre Escobar, suffisant[2] Molina,
Petit Doucin, dont la main pateline
Donne à baiser une bulle divine
Que Le Tellier[3] lourdement fabriqua,
Dont Rome même en secret se moqua,
Et qui chez nous est la noble origine
De nos partis, de nos divisions,
Et, qui pis est, de volumes profonds,
Remplis, dit-on, de poisons hérétiques,
Tous poisons froids, et tous soporifiques.
  Les combattants, nouveaux Bellérophons,
Dans cette nuit, montés sur des Chimères,
Les yeux bandés, cherchent leurs adversaires;
De longs sifflets leur servent de clairons;

1. Le système fameux du sieur Lass ou Law, Écossais, qui bouleversa tant de fortunes en France depuis 1718 jusqu'à 1720, avait encore laissé des traces funestes, et l'on s'en ressentait en 1730, qui fut le temps où nous jugeons que l'auteur commença ce poëme.

2. On connaît assez, par les excellentes *Lettres provinciales*, les casuistes Escobar et Molina; ce Molina est appelé ici *suffisant*, par allusion à la grâce *suffisante* et *versatile*, sur laquelle il avait fait un système absurde comme celui de ses adversaires.

3. Le Tellier, jésuite, fils d'un procureur de Vire en Basse-Normandie, confesseur de Louis XIV, auteur de la bulle et de tous les troubles qui la suivirent, exilé pendant la régence, et dont la mémoire est abhorrée de nos jours. Le P. Doucin était son premier ministre.

Et, dans leur docte et sainte frénésie,
Ils vont frappant à grands coups de vessie.
Ciel ! que d'écrits, de disquisitions,
De mandements, et d'explications,
Que l'on explique encor, peur de s'entendre !
O chroniqueur des héros du Scamandre,
Toi qui jadis des grenouilles, des rats,
Si doctement as chanté les combats,
Sors du tombeau, viens célébrer la guerre
Que pour la bulle on fera sur la terre !
Le janséniste, esclave du destin,
Enfant perdu de la grâce efficace,
Dans ses drapeaux porte un Saint-Augustin,
Et pour plusieurs il marche avec audace[1].
Les ennemis s'avancent tout courbés
Dessus le dos de cent petits abbés.
Cessez, cessez, ô discordes civiles !
Tout va changer : place, place, imbéciles !
Un grand tombeau sans ornement, sans art,
Est élevé non loin de Saint-Médard[2].
L'esprit divin, pour éclairer la France,
Sous cette tombe enferme sa puissance ;
L'aveugle y court, et d'un pas chancelant
Aux Quinze-Vingts retourne en tâtonnant.
Le boiteux vient clopinant sur la tombe,
Crie *hosanna*, saute, gigotte, et tombe.
Le sourd approche, écoute, et n'entend rien.
Tout aussitôt de pauvres gens de bien
D'aise pâmés, vrais témoins de miracle,
Du bon Pâris baisent le tabernacle[3].
Frère Lourdis, fixant ses deux gros yeux,

1. Les jansénistes disent que le Messie n'est venu que pour plusieurs.
2. Ceci désigne les convulsionnaires et les miracles attestés par des milliers de jansénistes, miracles dont Carré de Montgeron fit imprimer un gros recueil qu'il présenta au roi Louis XV.
3. Le bon Pâris était un diacre imbécile, mais qui, étant un des jansénistes les plus zélés et les plus accrédités parmi la populace, fut regardé comme un saint par cette populace. Ce fut vers l'an 1724 * qu'on imagina d'aller prier sur la tombe de ce bonhomme, au cimetière d'une église de Paris érigée à un saint Médard, qui d'ailleurs est peu connu. Ce saint Médard n'avait jamais fait de miracles, mais l'abbé Pâris en fit une multitude. Le plus marqué est celui que Mme la duchesse du Maine célébra dans cette chanson :

Un décrotteur à la royale
Du talon gauche estropié,
Obtint pour grâce spéciale
D'être boiteux de l'autre pied.

Ce saint Pâris fit trois ou quatre cents miracles de cette espèce : il aurait

* Pâris n'est mort qu'en 1727.

Voit ce saint œuvre, en rend grâces aux cieux,
Joint les deux mains, et, riant d'un sot rire,
Ne comprend rien, et toute chose admire.
Ah! le voici ce savant tribunal,
Moitié prélats et moitié monacal;
D'inquisiteurs une troupe sacrée
Est là pour Dieu de sbires entourée.
Ces saints docteurs, assis en jugement,
Ont pour habits plumes de chat-huant;
Oreilles d'âne ornent leur tête auguste,
Et, pour peser le juste avec l'injuste,
Le vrai, le faux, balance est dans leurs mains.
Cette balance a deux larges bassins;
L'un tout comblé contient l'or qu'ils escroquent,
Le bien, le sang des pénitents qu'ils croquent;
Dans l'autres sont bulles, brefs, oremus,
Beaux chapelets, scapulaires, agnus.
Aux pieds bénits de la docte assemblée
Voyez-vous pas le pauvre Galilée [1],
Qui tout contrit leur demande pardon,
Bien condamné pour avoir eu raison?
Murs de Loudun, quel nouveau feu s'allume?
C'est un curé que le bûcher consume :
Douze faquins ont déclaré sorcier
Et fait griller messire Urbain Grandier [2].
Galigaï, ma chère maréchale [3],
Du parlement, épaulé de maint pair,
La compagnie ignorante et vénale
Te fait chauffer un feu brillant et clair,
Pour avoir fait pacte avec Lucifer.

ressuscité des morts si on l'avait laissé faire; mais la police y mit ordre; de là ce distique connu :

De par le roi, défense à Dieu
D'opérer miracle en ce lieu.

1. Galilée, le fondateur de la philosophie en Italie, fut condamné par la congrégation du saint-office, mis en prison, et traité très-durement, non-seulement comme hérétique, mais comme ignorant, pour avoir démontré le mouvement de la terre.

2. Urbain Grandier, curé de Loudun, condamné au feu en 1629, par une commission du conseil, pour avoir mis le diable dans le corps de quelques religieuses. Un nommé La Ménardaye a été assez imbécile pour faire imprimer, en 1749, un livre dans lequel il croit prouver la vérité de ces possessions.

3. Eléonore Galigaï, fille de grande qualité, attachée à la reine Marie de Médicis, et sa dame d'honneur, épouse de Concino Concini, Florentin, marquis d'Ancre, maréchal de France, fut non-seulement décapitée à la Grève en 1617, comme il est dit dans l'*Abrégé chronologique de l'Histoire de France*, mais fut brûlée comme sorcière, et ses biens furent donnés à ses ennemis. Il n'y eut que cinq conseillers qui, indignés d'une horreur si absurde, ne voulurent pas assister au jugement.

Ah ! qu'aux savants notre France est fatale !
Qu'il y fait bon croire au pape, à l'enfer,
Et se borner à savoir son *Pater !*
Je vois plus loin cet arrêt authentique[1]
Pour Aristote et contre l'émétique.
Venez, venez, mon beau père Girard[2],
Vous méritez un long article à part.
Vous voilà donc, mon confesseur de fille,
Tendre dévot qui prêchez à la grille !
Que dites-vous des pénitents appas
De ce tendron converti dans vos bras ?
J'estime fort cette douce aventure.
Tout est humain, Girard, en votre fait;
Ce n'est pas là pécher contre nature :
Que de dévots en ont encor plus fait !
Mais, mon ami, je ne m'attendais guère
De voir entrer le diable en cette affaire.
Girard, Girard, tous vos accusateurs,
Jacobin, carme, et faiseur d'écriture,
Juges, témoins, ennemis, protecteurs,
Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.
Lourdis enfin voit nos vieux parlements
De vingt prélats brûler les mandements,
Et par arrêt exterminer la race
D'un certain fou qu'on nomme saint Ignace ;
Mais, à leur tour, eux-même on les proscrit :
Quesnel en pleure, et saint Ignace en rit.
Paris s'émeut à leur destin tragique,
Et s'en console à l'Opéra-Comique.
O toi, Sottise ! ô grosse déité,
De qui les flancs à tout âge ont porté
Plus de mortels que Cybèle féconde
N'avait jadis donné de dieux au monde ;
Qu'avec plaisir ton grand œil hébété
Voit tes enfants dont ma patrie abonde !
Sots traducteurs, et sots compilateurs,
Et sots auteurs, et non moins sots lecteurs.
Je t'interroge, ô suprême puissance !
Daigne m'apprendre, en cette foule immense,
De tes enfants qui sont les plus chéris,

1. Le parlement, sous Louis XIII, défendit, sous peine des galères, qu'on enseignât une autre doctrine que celle d'Aristote, et défendit ensuite l'émétique, mais sans condamner aux galères les médecins ni les malades. Louis XIV fut guéri à Calais par l'émétique, et l'arrêt du parlement perdit de son crédit.

2. L'histoire du jésuite Girard et de La Cadière est assez publique; le jésuite fut condamné au feu comme sorcier par la moitié du parlement d'Aix, et absous par l'autre moitié.

Les plus féconds en lourds et plats écrits,
Les plus constants à broncher comme à braire
A chaque pas dans la même carrière :
Ah ! je connais que tes soins les plus doux
Sont pour l'auteur du *Journal de Trévoux*.
  Tandis qu'ainsi Denys notre bon père
Devers la lune en secret préparait
Contre l'Anglais cet innocent mystère,
Une autre scène en ce moment s'ouvrait
Chez les grands fous du monde sublunaire.
Charle est déjà parti pour Orléans,
Ses étendards flottent au gré des vents.
A ses côtés, Jeanne, le casque en tête,
Déjà de Reims lui promet la conquête.
Voyez-vous pas ses jeunes écuyers,
Et cette fleur de loyaux chevaliers ?
La lance au poing, cette troupe environne
Avec respect notre sainte amazone.
Ainsi l'on voit le sexe masculin
A Fontevrauld servir le féminin [1].
Le sceptre est là dans les mains d'une femme,
Et père Anselme est béni par madame.
  La belle Agnès, en ces cruels moments,
Ne voyant plus son amant qu'elle adore,
Cède au chagrin dont l'excès la dévore;
Un froid mortel s'empare de ses sens :
L'ami Bonneau, toujours plein d'industrie,
En cent façons la rappelle à la vie.
Elle ouvre encor ses yeux, ces doux vainqueurs,
Mais ce n'est plus que pour verser des pleurs;
Puis sur Bonneau se penchant d'un air tendre :
« C'en est donc fait, dit-elle, on me trahit.

1. Fontevraud, Fontevraux, Fontevrauld, Fons-Ebraldi, est un bourg en Anjou, à trois lieues de Saumur, connu par une célèbre abbaye de filles, chef d'ordre, érigée par Robert d'Arbrissel, né en 1047, et mort en 1117. Après avoir fixé ses tabernacles à la forêt de Fontevrauld, il parcourut nu-pieds les provinces du royaume, afin d'exhorter à la pénitence les filles de joie, et les attirer dans son cloître; il fit de grandes conversions en ce genre, entre autres dans la ville de Rouen. Il persuada à la célèbre reine Bertrade de prendre l'habit de Fontevrauld, et il établit son ordre par toute la France. Le pape Paschal II le mit sous la protection du saint-siége, en 1106. Robert, quelque temps avant sa mort, en conféra le généralat à une dame nommée Pétronille du Chemille, et voulut que toujours une femme succédât à une autre femme dans la dignité de chef de l'ordre, commandant également aux religieux comme aux religieuses. Trente-quatre ou trente-cinq abbesses ont succédé, jusqu'à ce jour, à Pétronille, parmi lesquelles on compte quatorze princesses, et dans ce nombre, cinq de la maison de Bourbon. Voyez sur cela Sainte-Marthe, dans le quatrième volume du *Gallia christiana*, et le *Clypeus ordinis Fontebraldensis*, du P. de La Mainferme.

Où va-t-il donc? que veut-il entreprendre?
Était-ce là le serment qu'il me fit,
Lorsqu'à sa flamme il me fit condescendre?
Toute la nuit il faudra donc m'étendre,
Sans mon amant, seule au milieu d'un lit?
Et cependant cette Jeanne hardie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Va contre moi lui prévenir l'esprit.
Ciel! que je hais ces créatures fières,
Soldats en jupe, hommasses chevalières[1],
Du sexe mâle affectant la valeur,
Sans posséder les agréments du nôtre,
A tous les deux prétendant faire honneur,
Et qui ne sont ni de l'un ni de l'autre! »
Disant ces mots elle pleure et rougit,
Frémit de rage, et de douleur gémit.
La jalousie en ses yeux étincelle;
Puis, tout à coup, d'une ruse nouvelle
Le tendre Amour lui fournit le dessein.
  Vers Orléans elle prend son chemin,
De dame Alix et de Bonneau suivie.
Agnès arrive en une hôtellerie,
Où dans l'instant, lasse de chevaucher,
La fière Jeanne avait été coucher.
Agnès attend qu'en ce logis tout dorme,
Et cependant subtilement s'informe
Où couche Jeanne, où l'on met son harnois;
Puis dans la nuit se glisse en tapinois,
De Jean Chandos prend la culotte, et passe
Ses cuisses entre, et l'aiguillette lace;
De l'amazone elle prend la cuirasse.
Le dur acier, forgé pour les combats,
Presse et meurtrit ses membres délicats.
L'ami Bonneau la soutient sous les bras.
  La belle Agnès dit alors à voix basse :
« Amour, Amour, maître de tous mes sens,
Donne la force à cette main tremblante,
Fais-moi porter cette armure pesante,
Pour mieux toucher l'auteur de mes tourments.
Mon amant veut une fille guerrière,
Tu fais d'Agnès un soldat pour lui plaire :
Je le suivrai; qu'il permette aujourd'hui
Que ce soit moi qui combatte avec lui;

1. Il y a grande apparence que l'auteur a ici en vue les héroïnes de l'Arioste et du Tasse. Elles devaient être un peu malpropres; mais les chevaliers n'y regardaient pas de si près.

Et si jamais la terrible tempête
Des dards anglais vient menacer sa tête,
Qu'ils tombent tous sur ces tristes appas;
Qu'il soit du moins sauvé par mon trépas;
Qu'il vive heureux; que je meure pâmée
Entre ses bras, et que je meure aimée! »
Tandis qu'ainsi cette belle parlait,
Et que Bonneau ses armes lui mettait,
Le roi Charlot à trois milles était.
  La tendre Agnès prétend à l'heure même,
Pendant la nuit, aller voir ce qu'elle aime.
Ainsi vêtue et pliant sous le poids,
N'en pouvant plus, maudissant son harnois,
Sur un cheval elle s'en va juchée,
Jambe meurtrie, et la fesse écorchée.
Le gros Bonneau, sur un normand monté,
Va lourdement, et ronfle à son côté.
Le tendre Amour, qui craint tout pour la belle,
La voit partir, et soupire pour elle.
  Agnès à peine avait gagné chemin,
Qu'elle entendit devers un bois voisin
Bruit de chevaux et grand cliquetis d'armes.
Le bruit redouble; et voici des gendarmes,
Vêtus de rouge; et, pour comble de maux,
C'étaient les gens de monsieur Jean Chandos.
L'un d'eux s'avance, et demande : « Qui vive? »
A ce grand cri, notre amante naïve,
Songeant au roi, répondit sans détour :
« Je suis Agnès; vive France et l'Amour! »
A ces deux noms, que le ciel équitable
Voulut unir du nœud le plus durable,
On prend Agnès et son gros confident;
Ils sont tous deux menés incontinent
A ce Chandos qui, terrible en sa rage,
Avait juré de venger son outrage,
Et de punir les brigands ennemis
Qui sa culotte et son fer avaient pris.
  Dans ces moments où la main bienfaisante
Du doux sommeil laisse nos yeux ouverts,
Quand les oiseaux reprennent leurs concerts,
Qu'on sent en soi sa vigueur renaissante,
Que les désirs, pères des voluptés,
Sont par les sens dans notre âme excités;
Dans ces moments, Chandos, on te présente
La belle Agnès, plus belle et plus brillante
Que le soleil au bord de l'Orient.
Que sentis-tu, Chandos, en t'éveillant,

Lorsque tu vis cette nymphe si belle
A tes côtés, et tes grègues sur elle?
  Chandos, pressé d'un aiguillon bien vif,
La dévorait de son regard lascif.
Agnès en tremble, et l'entend qui marmotte
Entre ses dents : « Je raurai ma culotte! »
A son chevet d'abord il la fait seoir.
« Quittez, dit-il, ma belle prisonnière,
Quittez ce poids d'une armure étrangère. »
Ainsi parlant, plein d'ardeur et d'espoir,
Il la décasque, il vous la décuirasse.
La belle Agnès s'en défend avec grâce;
Elle rougit d'une aimable pudeur,
Pensant à Charle, et soumise au vainqueur.
Le gros Bonneau, que le Chandos destine
Au digne emploi de chef de sa cuisine,
Va dans l'instant mériter cet honneur;
Des boudins blancs il était l'inventeur,
Et tu lui dois, ô nation française,
Pâtés d'anguille et gigots à la braise.
  « Monsieur Chandos, hélas! que faites-vous?
Disait Agnès d'un ton timide et doux.
— Pardieu, dit-il (tout héros anglais jure[1]),
Quelqu'un m'a fait une sanglante injure.
Cette culotte est mienne; et je prendrai
Ce qui fut mien où je le trouverai. »
Parler ainsi, mettre Agnès toute nue,
C'est même chose; et la belle éperdue
Tout en pleurant était entre ses bras,
Et lui disait : « Non, je n'y consens pas. »
  Dans l'instant même un horrible fracas
Se fait entendre, on crie : « Alerte, aux armes! »
Et la trompette, organe du trépas,
Sonne la charge, et porte les alarmes.
A son réveil, Jeanne, cherchant en vain
L'affublement du harnois masculin,
Son bel armet ombragé de l'aigrette,
Et son haubert[2], et sa large braguette[3],

1. Les Anglais jurent *by God! God damn me! blood!* etc.; les Allemands, *sacrament*: les Français, par un mot qui est au jurement des Italiens ce que l'action est à l'instrument; les Espagnols, *voto a Dios*. Un révérend père récollet a fait un livre sur les jurements de toutes les nations, qui sera probablement très-exact et très-instructif; on l'imprime actuellement.

2. *Aubert*, *aubergeon*, cotte d'armes; elle était d'ordinaire composée de mailles de fer, quelquefois couverte de soie ou de laine blanche; elle avait des manches larges, et un gorgerin. Les fiefs de haubert sont ceux dont le seigneur avait droit de porter cette cotte.

3. *Braguettes*, de *braye*, *bracca*. On portait de longues braguettes

Sans raisonner saisit soudainement
D'un écuyer le dur accoutrement,
Monte à cheval sur son âne, et s'écrie :
« Venez venger l'honneur de la patrie. »
Cent chevaliers s'empressent sur ses pas,
Ils sont suivis de six cent vingt soldats.
  Frère Lourdis, en ce moment de crise,
Du beau palais où règne la Sottise
Est descendu chez les Anglais guerriers,
Environné d'atomes tout grossiers,
Sur son gros dos portant balourderies,
Œuvres de moine, et belles âneries.
Ainsi bâté, sitôt qu'il arriva,
Sur les Anglais sa robe il secoua,
Son ample robe; et dans leur camp versa
Tous les trésors de sa crasse ignorance,
Trésors communs au bon pays de France.
Ainsi des nuits la noire déité,
Du haut d'un char d'ébène marqueté,
Répand sur nous les pavots et les songes,
Et nous endort dans le sein des mensonges.

CHANT QUATRIÈME.

ARGUMENT. — Jeanne et Dunois combattent les Anglais. Ce qui leur arrive dans le château d'Hermaphrodix.

  Si j'étais roi, je voudrais être juste,
Dans le repos maintenir mes sujets,
Et tous les jours de mon empire auguste
Seraient marqués par de nouveaux bienfaits.
Que si j'étais contrôleur des finances,
Je donnerais à quelques beaux esprits,
Par-ci, par-là, de bonnes ordonnances :
Car, après tout, leur travail vaut son prix.
Que si j'étais archevêque à Paris,
Je tâcherais avec le moliniste
D'apprivoiser le rude janséniste.

détachées du haut-de-chausses, et souvent au fond de ces braguettes on portait une orange qu'on présentait aux dames. Rabelais parle d'un beau livre intitulé *De la dignité des braguettes*. C'était la prérogative distinctive du sexe le plus noble; c'est pourquoi la Sorbonne présenta requête pour faire brûler la Pucelle, attendu qu'elle avait porté culotte avec braguette. Six évêques de France, assistés de l'évêque de Vinchester, la condamnèrent au feu, ce qui était bien juste : c'est dommage que cela n'arrive pas plus souvent; mais il ne faut désespérer de rien.

Mais si j'aimais une jeune beauté,
Je ne voudrais m'éloigner d'auprès d'elle,
Et chaque jour une fête nouvelle,
Chassant l'ennui de l'uniformité,
Tiendrait son cœur en mes fers arrêté.
Heureux amants, que l'absence est cruelle!
Que de dangers on essuie en amour!
On risque, hélas! dès qu'on quitte sa belle,
D'être cocu deux ou trois fois par jour.
  Le preux Chandos à peine avait la joie
De s'ébaudir sur sa nouvelle proie,
Que tout à coup Jeanne de rang en rang
Porte la mort, et fait couler le sang.
De Débora la redoutable lance
Perce Dildo si fatal à la France,
Lui qui pilla les trésors de Clairvaux,
Et viola les sœurs de Fontevraux.
D'un coup nouveau les deux yeux elle crève
A Fonkinar, digne d'aller en Grève.
Cet impudent, né dans les durs climats
De l'Hibernie, au milieu des frimas,
Depuis trois ans faisait l'amour en France,
Comme un enfant de Rome ou de Florence.
Elle terrasse et milord Halifax,
Et son cousin l'impertinent Borax,
Et Midarblou qui renia son père,
Et Bartonay qui fit cocu son frère.
A son exemple on ne voit chevalier,
Il n'est gendarme, il n'est bon écuyer,
Qui dix Anglais n'enfile de sa lance.
La mort les suit, la terreur les devance :
On croyait voir en ce moment affreux
Un dieu puissant qui combat avec eux.
  Parmi le bruit de l'horrible tempête,
Frère Lourdis criait à pleine tête :
« Elle est pucelle, Anglais, frémissez tous;
C'est saint Denys qui l'arme contre vous;
Elle est pucelle, elle a fait des miracles;
Contre son bras vous n'avez point d'obstacles;
Vite à genoux, excréments d'Albion,
Demandez-lui sa bénédiction. »
Le fier Talbot, écumant de colère,
Incontinent fait empoigner le frère;
On vous le lie, et le moine content,
Sans s'émouvoir, continuait criant :
« Je suis martyr; Anglais, il faut me croire;
Elle est pucelle; elle aura la victoire. »

L'homme est crédule, et dans son faible cœur
Tout est reçu; c'est une molle argile.
Mais que surtout il paraît bien facile
De nous surprendre et de nous faire peur!
Du bon Lourdis le discours extatique
Fit plus d'effet sur le cœur des soldats,
Que l'amazone et sa troupe héroïque
N'en avaient fait par l'effort de leurs bras.
Ce vieil instinct qui fait croire aux prodiges,
L'esprit d'erreur, le trouble, les vertiges,
La froide crainte, et les illusions,
Ont fait tourner la tête des Bretons.
De ces Bretons la nation hardie
Avait alors peu de philosophie;
Maints chevaliers étaient des esprits lourds:
Les beaux esprits ne sont que de nos jours.
Le preux Chandos, toujours plein d'assurance,
Criait aux siens : « Conquérants de la France,
Marchez à droite. » Il dit, et dans l'instant
On tourne à gauche, et l'on fuit en jurant.
Ainsi jadis dans ces plaines fécondes
Que de l'Euphrate environnent les ondes,
Quand des humains l'orgueil capricieux
Voulut bâtir près des voûtes des cieux[1],
Dieu, ne voulant d'un pareil voisinage,
En cent jargons transmua leur langage.
Sitôt qu'un deux à boire demandait,
Plâtre ou mortier d'abord on lui donnait;
Et cette gent, de qui Dieu se moquait,
Se sépara, laissant là son ouvrage.
On sait bientôt aux remparts d'Orléans
Ce grand combat contre les assiégeants :
La renommée y vole à tire-d'aile,
Et va prônant le nom de la Pucelle.
Vous connaissez l'impétueuse ardeur
De nos Français; ces fous sont pleins d'honneur :
Ainsi qu'au bal ils vont tous aux batailles.

1. La tour de Babel fut élevée, comme on sait, cent vingt ans après le déluge universel. Flavius-Josèphe croit qu'elle fut bâtie par Nemrod ou Nembrod; le judicieux dom Calmet a donné le profil de cette tour élevée jusqu'à onze étages, et il a orné son *Dictionnaire* de tailles-douces dans ce goût, d'après les monuments; le livre du savant Juif Jaleus donne à la tour de Babel vingt-sept mille pas de hauteur, ce qui est bien vraisemblable; plusieurs voyageurs ont vu les restes de cette tour.

Le saint patriarche Alexandre Eutychius assure, dans ses *Annales*, que soixante et douze hommes bâtirent cette tour. Ce fut, comme on le sait, l'époque de la confusion des langues: le fameux Bécan prouve admirablement que la langue flamande fut celle qui retint le plus de l'hébraïque.

Déjà Dunois la gloire des bâtards,
Dunois qu'en Grèce on aurait pris pour Mars,
Et La Trimouille, et La Hire, et Saintrailles,
Et Richemont, sont sortis des murailles,
Croyant déjà chasser les ennemis,
Et criant tous : « Où sont-ils? où sont-ils? »
Ils n'étaient pas bien loin : car près des portes
Sire Talbot, homme de très-grand sens,
Pour s'opposer à l'ardeur de nos gens,
En embuscade avait mis dix cohortes.
Sire Talbot a depuis plus d'un jour
Juré tout haut par saint George et l'Amour
Qu'il entrerait dans la ville assiégée.
Son âme était vivement partagée :
Du gros Louvet la superbe moitié
Avait pour lui plus que de l'amitié;
Et ce héros, qu'un noble espoir enflamme,
Veut conquérir et la ville et sa dame.
Nos chevaliers à peine ont fait cent pas,
Que ce Talbot leur tombe sur les bras;
Mais nos Français ne s'étonnèrent pas.
Champs d'Orléans, noble et petit théâtre
De ce combat terrible, opiniâtre,
Le sang humain dont vous fûtes couverts
Vous engraissa pour plus de cent hivers.
Jamais les champs de Zama, de Pharsale[1],
De Malplaquet la campagne fatale[2],

1. Remarquez qu'à la bataille de Zama, entre Publius Scipion et Annibal, il y avait des Français qui servaient dans l'armée carthaginoise, selon Polybe. Ce Polybe, contemporain et ami de Scipion, dit que le nombre était égal de part et d'autre; le chevalier de Folard n'en convient pas : il prétend que Scipion attaqua en colonnes. Cependant il paraît que la chose n'est pas possible, puisque Polybe dit que les troupes combattaient toutes de main à main : c est sur quoi nous nous en rapportons aux doctes.

Nota bene qu'à Pharsale Pompée avait cinquante-cinq mille hommes, et César vingt-deux mille. Le carnage fut grand : les vingt-deux mille césariens, après un combat opiniâtre, vainquirent les cinquante-cinq mille pompéiens. Cette bataille décida du sort de la république, et mit sous la puissance du mignon de Nicomède la Grèce, l'Asie Mineure, l'Italie, les Gaules, l'Espagne, etc., etc.

Cette bataille eut plus de suites que le petit combat de Jeanne; mais enfin c'est Jeanne, c'est notre Pucelle : sachons gré à notre cher compatriote d'avoir comparé les exploits de cette chère fille à ceux de César, qui n'avait pas son pucelage. Les révérends pères jésuites n'ont-ils pas comparé saint Ignace à César, et saint François-Xavier à Alexandre? Ils leur ressemblaient comme les vingt-quatre vieillards de Pascal ressemblent aux vingt-quatre vieillards de l'*Apocalypse*. On compare tous les jours le premier roi venu à César; pardonnons donc au grave chantre de notre héroïne d'avoir comparé un petit choc de bibus aux batailles de Zama et de Pharsale.

2. Il y eut à cette bataille vingt-huit mille sept cents hommes cou-

Célèbres lieux couverts de tant de morts,
N'ont vu tenter de plus hardis efforts.
Vous eussiez vu les lances hérissées,
L'une sur l'autre en cent tronçons cassées;
Les écuyers, les chevaux renversés,
Dessus leurs pieds dans l'instant redressés;
Le feu jaillir des coups de cimeterre,
Et du soleil redoubler la lumière;
De tous côtés voler, tomber à bas,
Épaules, nez, mentons, pieds, jambes, bras.
Du haut des cieux les anges de la guerre,
Le fier Michel, et l'exterminateur,
Et des Persans le grand flagellateur [1],
Avaient les yeux attachés sur la terre,
Et regardaient ce combat plein d'horreur.
Michel alors prit la vaste balance [2]
Où dans le ciel on pèse les humains;
D'une main sûre il pesa les destins
Et les héros d'Angleterre et de France.
Nos chevaliers, pesés exactement,
Légers de poids par malheur se trouvèrent:
Du grand Talbot les destins l'emportèrent :
C'était du ciel un secret jugement.
Le Richemont se voit incontinent
Percé d'un trait de la hanche à la fesse;
Le vieux Saintraille au-dessus du genou;
Le beau La Hire, ah! je n'ose dire où;
Mais que je plains sa gentille maîtresse!
Dans un marais La Trimouille enfoncé
N'en put sortir qu'avec un bras cassé :
Donc à la ville il fallut qu'ils revinssent
Tout éclopés, et qu'au lit ils se tinssent.
Voilà comment ils furent bien punis,
Car ils s'étaient moqués de saint Denys.
Comme il lui plaît Dieu fait justice ou grâce;

chés, non pas sur le carreau, comme le dit un historien, mais dans la boue et dans le sang; ils furent comptés par le marquis de Crèvecœur, aide de camp du maréchal de Villars, chargé de faire enterrer les morts. Voyez le *Siècle de Louis XIV*, année 1709.

1. Apparemment que notre profond auteur donne le nom de *Persans* aux soldats de Sennacherib, qui étaient Assyriens, parce que les Persans furent longtemps dominateurs en Assyrie; mais il est constant que l'ange du Seigneur tua tout seul cent quatre-vingt-cinq mille soldats de l'armée de Sennacherib, qui avait l'insolence de marcher contre Jérusalem; et quand Sennacherib vit tous ces corps morts, il s'en retourna. Ceci arriva l'an du monde 3293, comme on dit; cependant plusieurs doctes prétendent que cette aventure toute simple est de l'an 3295 : nous la croyons de 3296, comme nous le prouverons ci-dessous.

2. Cet endroit paraît imité d'Homère. Milton fait peser les destins des hommes dans le signe de la balance.

Quesnel[1] l'a dit, nul ne peut en douter :
Or il lui plut le bâtard excepter
Des étourdis dont il punit l'audace.
Un chacun d'eux, laidement ajusté,
S'en retournait sur un brancard porté,
En maugréant et Jeanne et sa fortune.
Dunois, n'ayant égratignure aucune,
Pousse aux Anglais, plus prompt que les éclairs :
Il fend leurs rangs, se fait jour à travers,
Passe, et se trouve aux lieux où la Pucelle
Fait tout tomber, où tout fuit devant elle.
Quand deux torrents, l'effroi des laboureurs,
Précipités du sommet des montagnes,
Mêlent leurs flots, assemblent leurs fureurs,
Ils vont noyer l'espoir de nos campagnes :
Plus dangereux étaient Jeanne et Dunois,
Unis ensemble, et frappant à la fois.
  Dans leur ardeur si bien ils s'emportèrent,
Si rudement les Anglais ils chassèrent,
Que de leurs gens bientôt ils s'écartèrent.
La nuit survint; Jeanne et l'autre héros,
N'entendant plus ni Français ni Chandos,
Font tous deux halte en criant : « Vive France! »
Au coin d'un bois où régnait le silence.
Au clair de lune ils cherchent le chemin.
Ils viennent, vont, tournent, le tout en vain;
Enfin rendus, ainsi que leur monture,
Mourants de faim, et lassés de chercher,
Ils maudissaient la fatale aventure
D'avoir vaincu sans savoir où coucher.
Tel un vaisseau sans voile, sans boussole,
Tournoie au gré de Neptune et d'Éole.
  Un certain chien, qui passa tout auprès,
Pour les sauver sembla venir exprès :
Ce chien approche, il jappe, il leur fait fête :
Virant sa queue, et portant haut sa tête,
Devant eux marche; et, se tournant cent fois,
Il paraissait leur dire en son patois :
« Venez par là, messieurs, suivez-moi vite;
Venez, vous dis-je, et vous aurez bon gîte. »
Nos deux héros entendirent fort bien
Par ses façons ce que voulait ce chien;
Ils suivent donc, guidés par l'espérance,
En priant Dieu pour le bien de la France,
Et se faisant tous deux de temps en temps

1. Allusion aux sentiments répandus dans les livres de Quesnel, prêtre de l'Oratoire.

Sur leurs exploits de très-beaux compliments.
Du coin lascif d'une vive prunelle,
Dunois lorgnait malgré lui la Pucelle;
Mais il savait qu'à son bijou caché
De tout l'État le sort est attaché,
Et qu'à jamais la France est ruinée,
Si cette fleur se cueille avant l'année.
Il étouffait noblement ses désirs,
Et préférait l'État à ses plaisirs.
Et cependant, quand la route mal sûre
De l'âne saint faisait clocher l'allure,
Dunois ardent, Dunois officieux
De son bras droit retenait la guerrière,
Et Jeanne d'Arc, en clignotant des yeux,
De son bras gauche étendu par derrière
Serrait aussi ce héros vertueux :
Dont il advint, tandis qu'ils chevauchèrent,
Que très-souvent leurs bouches se touchèrent,
Pour se parler tous les deux de plus près
De la patrie et de ses intérêts.
  On m'a conté, ma belle Konismare[1],
Que Charles douze, en son humeur bizarre,
Vainqueur des rois et vainqueur de l'amour,
N'osa t'admettre à sa brutale cour :
Charles craignit de te rendre les armes;
Il se sentit, il évita tes charmes.
Mais tenir Jeanne et ne point y toucher,
Se mettre à table, avoir faim sans manger,
Cette victoire était cent fois plus belle.
Dunois ressemble à Robert d'Arbrisselle[2],
A ce grand saint qui se plut à coucher
Entre les bras de deux nonnes fessues,
A caresser quatre cuisses dodues,
Quatre tetons, et le tout sans pécher.
  Au point du jour apparut à leur vue
Un beau palais d'une vaste étendue :
De marbre blanc était bâti le mur;
Une dorique et longue colonnade
Porte un balcon formé de jaspe pur;

1. Aurore Konismare, maîtresse du roi de Pologne Auguste III, et mère du célèbre comte de Saxe.

2. Robert d'Arbrissel, fondateur du bel ordre de Fontevrauld : il convertit, en 1100, d'un coup de filet, par un seul sermon, toutes les filles de joie de la ville de Rouen. Il s'imposa un nouveau genre de martyre : ce fut de coucher toutes les nuits entre deux jeunes religieuses pour tromper le diable, qui apparemment le lui rendit bien. Il n'aimait pas la loi salique, car il fit une femme abbé général des moines et moinesses de son ordre.

De porcelaine était la balustrade.
Nos paladins, enchantés, éblouis,
Crurent entrer tout droit en paradis.
Le chien aboie : aussitôt vingt trompettes
Se font entendre, et quarante estafiers
A pourpoints d'or, à brillantes braguettes,
Viennent s'offrir à nos deux chevaliers.
Très-galamment deux jeunes écuyers
Dans le palais par la main les conduisent;
Dans des bains d'or filles les introduisent
Honnêtement; puis lavés, essuyés,
D'un déjeuner amplement festoyés,
Dans de beaux lits brodés ils se couchèrent,
Et jusqu'au soir en héros ils ronflèrent.
Il faut savoir que le maître et seigneur
De ce logis digne d'un empereur
Était le fils de l'un de ces génies,
Des vastes cieux habitants éternels,
De qui souvent les grandeurs infinies
S'humanisaient chez les faibles mortels.
Or cet esprit, mêlant sa chair divine
Avec la chair d'une bénédictine,
En avait eu le noble Hermaphrodix,
Grand nécromant, et le très-digne fils
De cet incube et de la mère Alix.
Le jour qu'il eut quatorze ans accomplis,
Son géniteur, descendant de sa sphère,
Lui dit : « Enfant, tu me dois la lumière;
Je viens te voir, tu peux former des vœux;
Souhaite, parle, et je te rends heureux. »
Hermaphrodix, né très-voluptueux,
Et digne en tout de sa belle origine,
Dit : « Je me sens de race bien divine,
Car je rassemble en moi tous les désirs,
Et je voudrais avoir tous les plaisirs.
De voluptés rassasiez mon âme;
Je veux aimer comme homme et comme femme.
Être la nuit du sexe féminin,
Et tout le jour du sexe masculin. »
L'incube dit : « Tel sera ton destin; »
Et dès ce jour la ribaude figure
Jouit des droits de sa double nature :
Ainsi Platon, le confident des dieux[1],
A prétendu que nos premiers aïeux,

1. Selon Platon, l'homme fut formé avec les deux sexes. Adam apparut tel à la dévote Bourignon et à son directeur Abbadie.

D'un pur limon pétri des mains divines
Nés tous parfaits et nommés androgynes,
Également des deux sexes pourvus,
Se suffisaient par leurs propres vertus.
Hermaphrodix était bien au-dessus :
Car se donner du plaisir à soi-même,
Ce n'est pas là le sort le plus divin;
Il est plus beau d'en donner au prochain,
Et deux à deux est le bonheur suprême.
Ses courtisans disaient que tour à tour
C'était Vénus, c'était le tendre Amour :
De tous côtés ils lui cherchaient des filles,
Des bacheliers ou des veuves gentilles.
Hermaphrodix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant; eh quoi? celui de plaire.
Dieu, pour punir cet effréné paillard,
Le fit plus laid que Samuel Bernard;
Jamais ses yeux ne firent de conquêtes;
C'est vainement qu'il prodiguait les fêtes,
Les longs repas, les danses, les concerts;
Quelquefois même il composait des vers.
Mais quand le jour il tenait une belle,
Et quand la nuit sa vanité femelle
Se soumettait à quelque audacieux,
Le ciel alors trahissait tous ses vœux;
Il recevait pour toutes embrassades,
Mépris, dégoûts, injures, rebuffades :
Le juste ciel lui faisait bien sentir
Que les grandeurs ne sont pas du plaisir.
« Quoi! disait-il, la moindre chambrière
Tient son galant étendu sur son sein;
Un lieutenant trouve une conseillère;
Dans un moutier un moine a sa nonnain :
Et moi génie, et riche, et souverain,
Je suis le seul dans la machine ronde
Privé d'un bien dont jouit tout le monde! »
Lors il jura, par les quatre éléments,
Qu'il punirait les garçons et les belles
Qui n'auraient pas pour lui des sentiments,
Et qu'il ferait des exemples sanglants
Des cœurs ingrats, et surtout des cruelles.
Il recevait en roi les survenants;
Et de Saba la reine basanée[1],

1. La reine de Saba vint voir Salomon, dont elle eut un fils, qui est

Et Thalestris dans la Perse amenée,
Avaient reçu de moins riches présents
Des deux grands rois qui brûlèrent pour elles,
Qu'il n'en faisait aux chevaliers errants,
Aux bacheliers, aux gentes demoiselles.
Mais si quelqu'un d'un esprit trop rétif
Manquait pour lui d'un peu de complaisance,
S'il lui faisait la moindre résistance,
Il était sûr d'être empalé tout vif.
Le soir venu, monseigneur étant femme,
Quatre huissiers de la part de madame
Viennent prier notre aimable bâtard
De vouloir bien descendre sur le tard
Dans l'entre-sol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé descend
Au cabinet où le souper l'attend.
Tel que jadis la sœur de Ptolémée [1],
De tout plaisir noblement affamée,
Sut en donner à ces Romains fameux,
A ces héros fiers et voluptueux,
Au grand César, au brave ivrogne Antoine;
Tel que moi-même en ai fait chez un moine,
Vainqueur heureux de ses pesants rivaux,
Quand on l'élut roi tondu de Clairvaux;
Ou tel encore, aux voûtes éternelles,
Si l'on en croit frère Orphée et Nason,
Et frère Homère, Hésiode, Platon,
Le dieu des dieux, patron des infidèles,
Loin de Junon soupe avec Sémélé,
Avec Isis, Europe, ou Danaé;
Les plats sont mis sur la table divine
Des belles mains de la tendre Euphrosine,
Et de Thalie, et de la jeune Églé,
Qui, comme on sait, sont là-haut les trois Grâces,
Dont nos pédants suivent si peu les traces;
Le doux nectar est servi par Hébé,
Et par l'enfant du fondateur de Troie [2],
Qui dans Ida par un aigle enlevé
De son seigneur en secret fait la joie :
Ainsi soupa madame Hermaphrodix
Avec Dunois, juste entre neuf et dix.
Madame avait prodigué la parure :

certainement la tige des rois d'Éthiopie, comme cela est prouvé. On ne sait pas ce que devint la race d'Alexandre et de Thalestris.

1. Cléopatre. — 2. Ganymède.

Les diamants surchargeaient sa coiffure;
Son gros cou jaune, et ses deux bras carrés,
Sont de rubis, de perles entourés;
Elle en était encor plus effroyable.
Elle le presse au sortir de la table :
Dunois trembla pour la première fois.
Des chevaliers c'était le plus courtois :
Il eût voulu de quelque politesse
Payer au moins les soins de son hôtesse;
Et du tendron contemplant la laideur,
Il se disait : « J'en aurai plus d'honneur. »
Il n'en eut point : le plus brillant courage
Peut quelquefois essuyer cet outrage.
Hermaphrodix, en son affliction,
Eut pour Dunois quelque compassion;
Car en secret son âme était flattée
Des grands efforts du triste champion.
Sa probité, sa bonne intention
Fut cette fois pour le fait réputée.
« Demain, dit-elle, on pourra vous offrir
Votre revanche. Allez, faites en sorte
Que votre amour sur vos respects l'emporte,
Et soyez prêt, seigneur, à mieux servir. »
  Déjà du jour la belle avant-courrière
De l'orient entr'ouvrait la barrière :
Or vous savez que cet instant préfix
En cavalier changeait Hermaphrodix.
Alors brûlant d'une flamme nouvelle
Il s'en va droit au lit de la Pucelle,
Les rideaux tire, et lui fourrant au sein
Sans compliment son impudente main,
Et lui donnant un baiser immodeste,
Attente en maître à sa pudeur céleste :
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui détache un soufflet
A poing fermé sur son vilain visage.
Ainsi j'ai vu, dans mes fertiles champs,
Sur un pré vert, une de mes cavales,
Au poil de tigre, aux taches inégales,
Aux pieds légers, aux jarrets bondissants,
Réprimander d'une fière ruade
Un bourriquet de sa croupe amoureux,
Qui dans sa lourde et grossière embrassade
Dressait l'oreille, et se croyait heureux.
Jeanne en cela fit sans doute une faute;
Elle devait des égards à son hôte.

De la pudeur je prends les intérêts;
Cette vertu n'est point chez moi bannie :
Mais quand un prince, et surtout un génie,
De vous baiser a quelque douce envie,
Il ne faut pas lui donner des soufflets.
Le fils d'Alix, quoiqu'il fût des plus laids,
N'avait point vu de femme assez hardie
Pour l'oser battre en son propre palais.
Il crie, on vient; ses pages, ses valets,
Gardes, lutins, à ses ordres sont prêts :
L'un d'eux lui dit que la fière Pucelle
Envers Dunois n'était pas si cruelle.
O calomnie! affreux poison des cours,
Discours malins, faux rapports, médisance,
Serpents maudits, sifflerez-vous toujours
Chez les amants comme à la cour de France?
Notre tyran, doublement outragé,
Sans nul délai voulut être vengé.
Il prononça la sentence fatale :
« Allez, dit-il, amis, qu'on les empale. »
On obéit; on fit incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Jeanne et Dunois, l'honneur de leur patrie,
S'en vont mourir au printemps de leur vie.
Le beau bâtard est garrotté tout nu,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Au même instant, une troupe profane
Mène au poteau la belle et fière Jeanne;
Et ses soufflets, ainsi que ses appas,
Seront punis par un affreux trépas.
De sa chemise aussitôt dépouillée,
De coups de fouet en passant flagellée,
Elle est livrée aux cruels empaleurs.
Le beau Dunois, soumis à leurs fureurs,
N'attendant plus que son heure dernière,
Faisait à Dieu sa dévote prière;
Mais une œillade impérieuse et fière
De temps en temps étonnait les bourreaux,
Et ses regards disaient : « C'est un héros. »
Mais quand Dunois eut vu son héroïne,
Des fleurs de lis vengeresse divine,
Prête à subir cette effroyable mort,
Il déplora l'inconstance du sort :
De la Pucelle il parcourait les charmes;
Et regardant les funestes apprêts
De ce trépas, il répandit des larmes,
Que pour lui-même il ne versa jamais.

Non moins superbe et non moins charitable,
Jeanne, aux frayeurs toujours impénétrable,
Languissamment le beau bâtard lorgnait,
Et pour lui seul son grand cœur gémissait.
Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,
En dépit d'eux réveillaient leur tendresse.
Ce feu si doux, si discret, et si beau,
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau;
Et cependant l'animal amphibie,
A son dépit joignant la jalousie,
Faisait aux siens l'effroyable signal
Qu'on empalât le couple déloyal.

Dans ce moment, une voix de tonnerre,
Qui fit trembler et les airs et la terre,
Crie : « Arrêtez, gardez-vous d'empaler,
N'empalez pas. » Ces mots font reculer
Les fiers licteurs. On regarde, on avise
Sous le portail un grand homme d'Église,
Coiffé d'un froc, les reins ceints d'un cordon :
On reconnut le père Grisbourdon.
Ainsi qu'un chien dans la forêt voisine,
Ayant senti d'une adroite narine
Le doux fumet, et tous ces petits corps
Sortant au loin de quelque cerf dix-cors,
Il le poursuit d'une course légère,
Et sans le voir, par l'odorat mené,
Franchit fossés, se glisse en la bruyère,
Par d'autres cerfs il n'est point détourné :
Ainsi le fils de saint François d'Assise,
Porté toujours par son lourd muletier,
De la Pucelle a suivi le sentier,
Courant sans cesse, et ne lâchant point prise.

En arrivant il cria : « Fils d'Alix,
Au nom du diable, et par les eaux du Styx,
Par le démon qui fut ton digne père,
Par le psautier de sœur Alix ta mère,
Sauve le jour à l'objet de mes vœux;
Regarde-moi, je viens payer pour deux.
Si ce guerrier et si cette pucelle
Ont mérité ton indignation,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
Tu sais quelle est ma réputation.
Tu vois de plus cet animal insigne,
Ce mien mulet, de me porter si digne;
Je t'en fais don, c'est pour toi qu'il est fait;
Et tu diras : « Tel moine, tel mulet. »
Laissons aller ce gendarme profane;

Qu'on le délie, et qu'on nous laisse Jeanne;
Nous demandons tous deux pour digne prix
Cette beauté dont nos cœurs sont épris. »
  Jeanne écoutait cet horrible langage
En frémissant : sa foi, son pucelage,
Ses sentiments d'amour et de grandeur,
Plus que la vie étaient chers à son cœur.
La grâce encor, du ciel ce don suprême,
Dans son esprit combattait Dunois même.
Elle pleurait, elle implorait les cieux,
Et, rougissant d'être ainsi toute nue,
De temps en temps fermant ses tristes yeux,
Ne voyant point, pensait n'être point vue.
  Le bon Dunois était désespéré :
« Quoi! disait-il, ce pendard décloîtré
Aura ma Jeanne, et perdra ma patrie!
Tout va céder à ce sorcier impie!
Tandis que moi, discret jusqu'à ce jour
Modestement je cachais mon amour! »
  Et cependant l'offre honnête et polie
De Grisbourdon fit un très-bon effet
Sur les cinq sens, sur l'âme du génie.
Il s'adoucit, il parut satisfait.
« Ce soir, dit-il, vous et votre mulet
Tenez-vous prêts : je cède, je pardonne
A ces Français; je vous les abandonne. »
  Le moine gris possédait le bâton
Du bon Jacob[1], l'anneau de Salomon,
Sa clavicule, et la verge enchantée
Des conseillers-sorciers de Pharaon,
Et le balai sur qui parut montée
Du preux Saül la sorcière édentée,
Quand dans Endor à ce prince imprudent
Elle fit voir l'âme d'un revenant.
Le cordelier en savait tout autant;
Il fit un cercle, et prit de la poussière,
Que sur la bête il jeta par derrière,
En lui disant ces mots toujours puissants
Que Zoroastre enseignait aux Persans[2].

1. Les charlatans ont le bâton de Jacob; les magiciens, les livres de Salomon intitulés *l'Anneau* et *la Clavicule*. Les conseillers du roi, sorciers à la cour de Pharaon, qui firent les mêmes prodiges que Moïse, s'appelaient Jannès et Mambrès. On ne sait pas le nom de la pythonisse d'Endor qui évoqua l'ombre de Samuel; mais tout le monde sait ce que c'est qu'une ombre, et que cette femme avait un esprit Python ou de Python.

2. Zoroastre, dont le nom propre est Zerdust, était un grand magicien, ainsi qu'Albert le Grand, Roger Bacon, et le révérend P. Grisbourdon.

A ces grands mots dits en langue du diable,
O grand pouvoir ! ô merveille ineffable !
Notre mulet sur deux pieds se dressa,
Sa tête oblongue en ronde se changea,
Ses longs crins noirs petits cheveux devinrent,
Sous son bonnet ses oreilles se tinrent.
Ainsi jadis ce sublime empereur[1]
Dont Dieu punit le cœur dur et superbe,
Devenu bœuf, et sept ans nourri d'herbe,
Redevint homme, et n'en fut pas meilleur.
Du cintre bleu de la céleste sphère,
Denys voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le déplorable cas;
Il eût voulu s'élancer ici-bas,
Mais il était lui-même en embarras.
Denys s'était attiré sur les bras
Par son voyage une fâcheuse affaire.
Saint George était le patron d'Angleterre[2];
Il se plaignit que monsieur saint Denys,

1. Nébucadnetzar, Nabuchodonosor, fils de Nabo-Polassar, roi des Chaldéens, assiégea Jérusalem, la prit, et fit charger de fers Joachim, roi de Juda, qu'il envoya prisonnier à Babylone, l'an du monde 3429. Nébucadnetzar fit un songe, et l'oublia; les magiciens, les astrologues ni les sages, ne purent le deviner; en conséquence, Arioc, officier de sa maison, eut ordre de les faire mourir : le jeune Daniel devine le songe, et l'explique; ce songe était une belle statue, etc. A quelque temps de là, Nébucadnetzar fit élever un colosse d'or pur, haut de soixante coudées, et large de six; il obligea tout son peuple assemblé d'adorer ce colosse au son du cor, du clairon, de la harpe, de la saquebute, et du psaltérion; et sur le refus qu'en firent Sidrac, Misac, et Habed-nego, jeunes Hébreux, compagnons de Daniel, le roi les fit jeter dans une fournaise, qu'on chauffa cette fois-là sept fois plus qu'à l'ordinaire; et ils en sortirent sains et saufs. Nébucadnetzar songea encore : il vit un arbre grand et fort; le sommet touchait les cieux, et les oiseaux habitaient dans ses branches. Un saint alors descendit, et cria : « Coupez l'arbre et l'ébranchez, etc. » Daniel expliqua encore ce songe; il prédit au roi qu'il serait chassé d'entre les hommes; que pendant sept ans son habitation serait avec des bêtes, qu'il paîtrait l'herbe comme les bœufs, jusqu'à ce que son poil crût comme celui de l'aigle, et ses ongles comme ceux des oiseaux; ce qui arriva. Tertullien et saint Augustin disent que Nabuchodonosor s'imagina être bœuf, par l'effet d'une maladie qu'on nomme lycanthrophie. Au bout de sept ans, ce prince recouvra sa raison, et remonta sur le trône : il ne vécut qu'un an depuis son rétablissement, mais il l'employa si bien, que saint Augustin, saint Jérôme, saint Epiphane, Théodoret, etc., cités par Pérérius, comptent sur son salut *.

2. Il ne faut pas confondre George, patron d'Angleterre et de l'ordre de la Jarretière, avec saint George, le moine, tué pour avoir soulevé le peuple contre l'empereur Zénon. Notre saint George est le Cappadocien, colonel au service de Dioclétien, martyrisé, dit-on, en Perse, dans une ville nommée Diospole. Mais comme les Persans n'avaient point de ville de ce nom, on a placé depuis son martyre en Arménie, à Mitylène. Il n'y

* C'est dom Calmet et non le jésuite Pérérius qui cite tous les personnages nommés dans la note de Voltaire. (Ed.)

Sans aucun ordre et sans acun avis,
A ses Bretons eût fait ainsi la guerre.
George et Denys, de propos en propos,
Piqués au vif, en vinrent aux gros mots.
Les saints anglais ont dans leur caractère
Je ne sais quoi de dur et d'insulaire :
On tient toujours un peu de son pays.
En vain notre âme est dans le paradis;
Tout n'est pas pur, et l'accent de province
Ne se perd point, même à la cour du prince.
Mais il est temps, lecteur, de m'arrêter;
Il faut fournir une longue carrière;
J'ai peu d'haleine, et je dois vous conter
L'événement de tout ce grand mystère;
Dire comment ce nœud se débrouilla,
Ce que fit Jeanne, et ce qui se passa
Dans les enfers, au ciel, et sur la terre.

CHANT CINQUIÈME.

Argument. — Le cordelier Grisbourdon, qui avait voulu violer Jeanne, est en enfer très-justement. Il raconte son aventure aux diables.

O mes amis, vivons en bons chrétiens !
C'est le parti, croyez-moi, qu'il faut prendre.
A son devoir il faut enfin se rendre.
Dans mon printemps j'ai hanté les vauriens;
A leurs désirs ils se livraient en proie,
Souvent au bal, jamais dans le saint lieu,
Soupant, couchant chez des filles de joie,
Et se moquant des serviteurs de Dieu.
Qu'arrive-t-il ? la Mort, la Mort fatale,
Au nez camard, à la tranchante faux,
Vient visiter nos diseurs de bons mots;
La Fièvre ardente, à la marche inégale,
Fille du Styx, huissière d'Atropos,
Porte le trouble en leurs petits cerveaux :
A leur chevet une garde, un notaire,
Viennent leur dire : « Allons, il faut partir;
Où voulez-vous, monsieur, qu'on vous enterre ? »
Lors un tardif et faible repentir

a pas plus de Mitylène en Arménie que de Diospole en Perse. Mais ce qui est constant, c'est que George était colonel de cavalerie, puisqu'il a encore son cheval en paradis.

Sort à regret de leur mourante bouche.
L'un à son aide appelle saint Martin,
L'autre saint Roch, l'autre sainte Mitouche[1].
On psalmodie, on braille du latin,
On les asperge, hélas! le tout en vain.
Aux pieds du lit se tapit le malin,
Ouvrant la griffe; et lorsque l'âme échappe
Du corps chétif, au passage il la happe,
Puis vous la porte au fin fond des enfers,
Digne séjour de ces esprits pervers.
Mon cher lecteur, il est temps de te dire
Qu'un jour Satan, seigneur du sombre empire[2],
A ses vassaux donnait un grand régal.
Il était fête au manoir infernal :
On avait fait une énorme recrue,
Et les démons buvaient la bienvenue
D'un certain pape et d'un gros cardinal,
D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
Trois intendants, deux conseillers, vingt moines,
Tous frais venus du séjour des mortels,
Et dévolus aux brasiers éternels.
Le roi cornu de la huaille noire
Se déridait entouré de ses pairs;
On s'enivrait du nectar des enfers,
On fredonnait quelques chansons à boire,
Lorsqu'à la porte il s'élève un grand cri :
« Ah ! bonjour donc, vous voilà, vous voici;
C'est lui, messieurs, c'est le grand émissaire;
C'est Grisbourdon, notre féal ami;
Entrez, entrez, et chauffez-vous ici :
Et bras dessus et bras dessous, beau père,
Beau Grisbourdon, docteur de Lucifer,
Fils de Satan, apôtre de l'enfer. »
On vous l'embrasse, on le baise, on le serre;
On vous le porte en moins d'un tour de main,
Toujours baisé, vers le lieu du festin.
Satan se lève, et lui dit : « Fils du diable,
O des frapparts ornement véritable[3],

1. On disait autrefois *sainte n'y touche*, et on disait bien. On voit aisément que c'est une femme qui a l'air de n'y pas toucher; c'est par corruption qu'on dit *sainte Mitouche*. La langue dégénère tous les jours. J'aurais souhaité que l'auteur eût eu le courage de dire *sainte n'y touche*, comme nos pères.

2. *Satan* est un mot chaldéen, qui signifie à peu près l'*Arimane* des Perses, le *Typhon* des Égyptiens, le *Pluton* des Grecs, et parmi nous le *diable*. Ce n'est que chez nous qu'on le peint avec des cornes. Voyez le septième tome *De forma diaboli*, du révérend P. Tambourini.

3. *Frappart*, nom d'amitié que les cordeliers se donnèrent entre eux

Certes sitôt je n'espérais te voir;
Chez les humains tu m'étais nécessaire.
Qui mieux que toi peuplait notre manoir?
Par toi la France était mon séminaire;
En te voyant je perds tout mon espoir.
Mais du destin la volonté soit faite!
Bois avec nous, et prends place à ma droite. »
Le cordelier, plein d'une sainte horreur,
Baise à genoux l'ergot de son seigneur;
Puis d'un air morne il jette au loin la vue
Sur cette vaste et brûlante étendue,
Séjour de feu qu'habitent pour jamais
L'affreuse Mort, les Tourments, les Forfaits;
Trône éternel où sied l'esprit immonde,
Abîme immense où s'engloutit le monde;
Sépulcre où gît la docte antiquité,
Esprit, amour, savoir, grâce, beauté,
Et cette foule immortelle, innombrable,
D'enfants du ciel créés tous pour le diable.
Tu sais, lecteur, qu'en ces feux dévorants
Les meilleurs rois sont avec les tyrans.
Nous y plaçons Antonin, Marc Aurèle;
Ce bon Trajan, des princes le modèle;
Ce doux Titus, l'amour de l'univers;
Les deux Catons, ces fléaux des pervers;
Ce Scipion maître de son courage,
Lui qui vainquit et l'amour et Carthage.
Vous y grillez, sage et docte Platon,
Divin Homère, éloquent Cicéron;
Et vous, Socrate, enfant de la sagesse,
Martyr de Dieu dans la profane Grèce;
Juste Aristide, et vertueux Solon:
Tous malheureux morts sans confession.
Mais ce qui plus étonna Grisbourdon,
Ce fut de voir en la chaudière grande
Certains quidams, saints ou rois, dont le nom
Orne l'histoire, et pare la légende.
Un des premiers était le roi Clovis[1].
Je vois d'abord mon lecteur qui s'étonne
Qu'un si grand roi, qui tout son peuple a mis

dès le xv[e] siècle. Les doctes sont partagés sur l'étymologie de ce mot: il signifie certainement frappeur robuste, roide jouteur.

1. On ne peut regarder cette damnation de Clovis, et de tant d'autres, que comme une fiction poétique; cependant on peut, moralement parlant, dire que Clovis a pu être puni pour avoir fait assassiner plusieurs régas ses voisins, et plusieurs de ses parents; ce qui n'est pas trop chrétien.

Dans le chemin du benoît paradis,
N'ait pu jouir du salut qu'il nous donne.
Ah! qui croirait qu'un premier roi chrétien
Fût en effet damné comme un païen?
Mais mon lecteur se souviendra très-bien
Qu'être lavé de cette eau salutaire
Ne suffit pas quand le cœur est gâté.
Or ce Clovis, dans le crime empâté,
Portait un cœur inhumain, sanguinaire;
Et saint Remi ne put laver jamais
Ce roi des Francs, gangrené de forfaits.
 Parmi ces grands, ces souverains du monde,
Ensevelis dans cette nuit profonde,
On discernait le fameux Constantin.
« Est-il bien vrai? criait avec surprise
Le moine gris : ô rigueur! ô destin!
Quoi! ce héros fondateur de l'Église,
Qui de la terre a chassé les faux dieux,
Est descendu dans l'enfer avec eux? »
Lors Constantin dit ces propres paroles[1] :
« J'ai renversé le culte des idoles;
Sur les débris de leurs temples fumants
Au Dieu du ciel j'ai prodigué l'encens :
Mais tous mes soins pour sa grandeur suprême
N'eurent jamais d'autre objet que moi-même;
Les saints autels n'étaient à mes regards
Qu'un marchepied du trône des Césars.
L'ambition, les fureurs, les délices,
Étaient mes dieux, avaient mes sacrifices.
L'or des chrétiens, leurs intrigues, leur sang,
Ont cimenté ma fortune et mon rang.
Pour conserver cette grandeur si chère,
J'ai massacré mon malheureux beau-père.
Dans les plaisirs et dans le sang plongé,
Faible et barbare, en ma fureur jalouse,
Ivre d'amour, et de soupçons rongé,
Je fis périr mon fils et mon épouse.
O Grisbourdon, ne sois plus étonné
Si comme toi Constantin est damné! »
 Le révérend de plus en plus admire
Tous les secrets du ténébreux empire.
Il voit partout de grands prédicateurs,

1. Constantin arracha la vie à son beau-père, à son beau-frère, à son neveu, à sa femme, à son fils, et fut le plus vain et le plus voluptueux de tous les hommes, d'ailleurs bon catholique; mais il mourut arien, et baptisé par un évêque arien.

Riches prélats, casuistes, docteurs,
Moines d'Espagne, et nonnains d'Italie.
De tous les rois il voit les confesseurs,
De nos beautés il voit les directeurs :
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Il aperçut dans le fond d'un dortoir
Certain frocard moitié blanc, moitié noir,
Portant crinière en écuelle arrondie.
Au fier aspect de cet animal pie,
Le cordelier, riant d'un ris malin,
Se dit tout bas : « Cet homme est jacobin[1].
Quel est ton nom? » lui cria-t-il soudain.
L'ombre répond d'un ton mélancolique :
« Hélas! mon fils, je suis saint Dominique[2]. »
A ce discours, à cet auguste nom,
Vous eussiez vu reculer Grisbourdon;
Il se signait, il ne pouvait le croire.
« Comment, dit-il, dans la caverne noire
Un si grand saint, un apôtre, un docteur!
Vous de la foi le sacré promoteur,
Homme de Dieu, prêcheur évangélique,
Vous dans l'enfer ainsi qu'un hérétique!
Certes ici la grâce est en défaut.
Pauvres humains, qu'on est trompé là-haut!
Et puis allez, dans vos cérémonies,
De tous les saints chanter les litanies! »
Lors repartit avec un ton dolent
Notre Espagnol au manteau noir et blanc :
« Ne songeons plus aux vains discours des hommes;
De leurs erreurs qu'importe le fracas?
Infortunés, tourmentés où nous sommes,
Loués, fêtés où nous ne sommes pas :
Tel sur la terre a plus d'une chapelle,
Qui dans l'enfer rôtit bien tristement;
Et tel au monde on damne impunément,
Qui dans les cieux a la vie éternelle.
Pour moi, je suis dans la noire séquelle
Très-justement, pour avoir autrefois
Persécuté ces pauvres albigeois.

1. Les cordeliers ont été de tout temps ennemis des dominicains.
2. Il semble que l'auteur n'ait voulu faire ici qu'une plaisanterie. Cependant ce Guzman, inventeur de l'inquisition, et que nous appelons Dominique, fut réellement un persécuteur. Il est certain que les Languedociens nommés albigeois étaient des peuples fidèles à leur souverain, et qu'on leur fit la guerre la plus barbare, uniquement à cause de leurs dogmes. Il n'y a rien de plus abominable que de faire périr par le fer et par le feu un prince et ses sujets, sous prétexte qu'ils ne pensent pas comme nous.

Je n'étais pas envoyé pour détruire,
Et je suis cuit pour les avoir fait cuire. »
Oh! quand j'aurais une langue de fer,
Toujours parlant je ne pourrais suffire,
Mon cher lecteur, à te nombrer et dire
Combien de saints on rencontre en enfer.
Quand des damnés la cohorte rôtie
Eut assez fait au fils de saint François
Tous les honneurs de leur triste patrie,
Chacun cria d'une commune voix :
« Cher Grisbourdon, conte-nous, conte, conte
Qui t'a conduit vers une fin si prompte;
Conte-nous donc par quel étonnant cas
Ton âme dure est tombée ici-bas.
— Messieurs, dit-il, je ne m'en défends pas;
Je vous dirai mon étrange aventure;
Elle pourra vous étonner d'abord :
Mais il ne faut me taxer d'imposture;
On ne ment plus sitôt que l'on est mort.
« J'étais là-haut, comme on sait, votre apôtre;
Et, pour l'honneur du froc et pour le vôtre,
Je concluais l'exploit le plus galant
Que jamais moine ait fait hors du couvent.
Mon muletier, ah l'animal insigne!
Ah le grand homme ! ah quel rival condigne[1]
Mon muletier, ferme dans son devoir,
D'Hermaphrodix avait passé l'espoir.
J'avais aussi pour ce monstre femelle,
Sans vanité, prodigué tout mon zèle;
Le fils d'Alix, ravi d'un tel effort,
Nous laissait Jeanne en vertu de l'accord.
Jeanne la forte, et Jeanne la rebelle,
Perdait bientôt ce grand nom de Pucelle;
Entre mes bras elle se débattait,
Le muletier par-dessous la tenait;
Hermaphrodix de bon cœur ricanait.
« Mais croirez-vous ce que je vais vous dire ?
L'air s'entr'ouvrit, et du haut de l'empire
Qu'on nomme ciel (lieux où ni vous ni moi
N'irons jamais, et vous savez pourquoi),
Je vis descendre, ô fatale merveille !
Cet animal qui porte longue oreille,
Et qui jadis à Balaam parla,
Quand Balaam sur la montagne alla.

1. *Condigne*, du latin *condignus*; ce mot se trouve dans les auteurs du XVIe siècle.

Quel terrible âne ! il portait une selle
D'un beau velours, et sur l'arçon d'icelle
Était un sabre à deux larges tranchants :
De chaque épaule il lui sortait une aile
Dont il volait, et devançait les vents.
A haute voix alors s'écria Jeanne :
« Dieu soit loué ! voici venir mon âne. »
A ce discours je fus transi d'effroi ;
L'âne à l'instant ses quatre genoux plie,
Lève sa queue et sa tête polie,
Comme disant à Dunois : « Monte-moi. »
Dunois le monte, et l'animal s'envole
Sur notre tête, et passe, et caracole.
Dunois planant, le cimeterre en main,
Sur moi chétif fondit d'un vol soudain.
Mon cher Satan, mon seigneur souverain,
Ainsi, dit-on, lorsque tu fis la guerre
Imprudemment au maître du tonnerre [1],
Tu vis sur toi s'élancer saint Michel,
Vengeur fatal des injures du ciel.
« Réduit alors à défendre ma vie,
J'eus mon recours à la sorcellerie.
Je dépouillai d'un nerveux cordelier
Le sourcil noir et le visage altier :
Je pris la mine et la forme charmante
D'une beauté douce, fraîche, innocente ;
De blonds cheveux se jouaient sur mon sein ;
De gaze fine une étoffe brillante
Fit entrevoir une gorge naissante.
J'avais tout l'art du sexe féminin :
Je composais mes yeux et mon visage ;
On y voyait cette naïveté
Qui toujours trompe, et qui toujours engage.
Sous ce vernis un air de volupté
Eût des humains rendu fou le plus sage.
J'eusse amolli le cœur le plus sauvage ;
Car j'avais tout, artifice et beauté.
Mon paladin en parut enchanté.
J'allais périr ; ce héros invincible
Avait levé son braquemart [2] terrible ;
Son bras était à demi descendu,

1. Cette guerre n'est rapportée que dans le livre apocryphe sous le nom d'Enoch ; il n'en est parlé ailleurs dans aucun livre juif. Le chef de l'armée céleste était en effet Michel, comme le dit notre auteur : mais le capitaine des mauvais anges n'était point Satan, c'était Semexiah : on peut excuser cette inadvertance dans un long poëme.
2. Ancien mot qui signifie cimeterre.

Et Grisbourdon se croyait pourfendu.
Dnnois regarde, il s'émeut, il s'arrête.
Qui de Méduse eût vu jadis la tête
Était un roc mué soudainement :
Le beau Dunois changea bien autrement.
Il avait l'âme avec les yeux frappée ;
Je vis tomber sa redoutable épée :
Je vis Dunois sentir à mon aspect
Beaucoup d'amour et beaucoup de respect.
Qui n'aurait cru que j'eusse eu la victoire ?
Mais voici bien le pis de mon histoire.
« Le muletier, qui pressait dans ses bras
De Jeanne d'Arc les robustes appas,
En me voyant si gentille et si belle,
Brûla soudain d'une flamme nouvelle.
Hélas ! mon cœur ne le soupçonnait pas
De convoiter des charmes délicats.
Un cœur grossier connaître l'inconstance !
Il lâcha prise, et j'eus la préférence.
Il quitte Jeanne ; ah ! funeste beauté !
A peine Jeanne est-elle en liberté,
Qu'elle aperçut le brillant cimeterre
Qu'avait Dunois laissé tomber par terre,
Du fer tranchant sa dextre se saisit ;
Et, dans l'instant que le rustre infidèle
Quittait pour moi la superbe Pucelle,
Par le chignon Jeanne d'Arc m'abattit,
Et, d'un revers, la nuque me fendit.
Depuis ce temps je n'ai nulle nouvelle
Du muletier, de Jeanne la cruelle,
D'Hermaphrodix, de l'âne, de Dunois.
Puissent-ils tous être empalés cent fois !
Et que le ciel, qui confond les coupables,
Pour mon plaisir les donne à tous les diables ! »
Ainsi parlait le moine avec aigreur,
Et tout l'enfer en rit d'assez bon cœur.

CHANT SIXIÈME.

ARGUMENT. — Aventure d'Agnès et de Monrose. Temple de la Renommee.
Aventure tragique de Dorothée.

Quittons l'enfer, quittons ce gouffre immonde,
Où Grisbourdon brûle avec Lucifer :
Dressons mon vol aux campagnes de l'air,
Et revoyons ce qui se passe au monde.

Ce monde, hélas ! est bien un autre enfer.
J'y vois partout l'innocence proscrite,
L'homme de bien flétri par l'hypocrite;
L'esprit, le goût, les beaux-arts, éperdus,
Sont envolés, ainsi que les vertus;
Une rampante et lâche politique
Tient lieu de tout, est le mérite unique;
Le zèle affreux des dangereux dévots
Contre le sage arme la main des sots;
Et l'Intérêt, ce vil roi de la terre,
Pour qui l'on fait et la paix et la guerre,
Triste et pensif, auprès d'un coffre-fort
Vend le plus faible aux crimes du plus fort.
Chétifs mortels, insensés et coupables,
De tant d'horreurs à quoi bon vous noircir?
Ah, malheureux! qui péchez sans plaisir,
Dans vos erreurs soyez plus raisonnables;
Soyez au moins des pécheurs fortunés;
Et, puisqu'il faut que vous soyez damnés,
Damnez-vous donc pour des fautes aimables.

Agnès Sorel sut en user ainsi.
On ne lui peut reprocher dans sa vie
Que les douceurs d'une tendre folie.
Je lui pardonne, et je pense qu'aussi
Dieu tout clément aura pris pitié d'elle :
En paradis tout saint n'est pas pucelle;
Le repentir est vertu du pécheur.

Quand Jeanne d'Arc défendait son honneur,
Et que du fil de sa céleste épée
De Grisbourdon la tête fut coupée,
Notre âne ailé, qui dessus son harnois
Portait en l'air le chevalier Dunois,
Conçut alors le caprice profane
De l'éloigner, et de l'ôter à Jeanne.
Quelle raison en avait-il? l'amour,
Le tendre amour, et la naissante envie
Dont en secret son âme était saisie.
L'ami lecteur apprendra quelque jour
Quel trait de flamme, et quelle idée hardie
Pressait déjà ce héros d'Arcadie.
L'animal saint eut donc la fantaisie
De s'envoler devers la Lombardie;
Le bon Denys en secret conseilla
Cette escapade à sa monture ailée.
Vous demandez, lecteur, pourquoi cela.
C'est que Denys lut dans l'âme troublée
De son bel âne et de son beau bâtard.

Tous deux brûlaient d'un feu qui tôt ou tard
Aurait pu nuire à la cause commune,
Perdre la France, et Jeanne, et sa Fortune.
Denys pensa que l'absence et le temps
Les guériraient de leurs amours naissants.
Denys encore avait en cette affaire
Un autre but, une bonne œuvre à faire.
Craignez, lecteur, de blâmer ses desseins;
Et respectez tout ce que font les saints.
L'âne céleste, où Denys met sa gloire,
S'envola donc loin des rives de Loire,
Droit vers le Rhône, et Dunois stupéfait
A tire-d'aile est parti comme un trait.
Il regardait de loin son héroïne,
Qui, toute nue, et le fer à la main,
Le cœur ému d'une fureur divine,
Rouge de sang se frayait un chemin.
Hermaphrodix veut l'arrêter en vain;
Ses farfadets, son peuple aérien,
En cent façons volent sur son passage :
Jeanne s'en moque, et passe avec courage.
Lorsqu'en un bois quelque jeune imprudent
Voit une ruche, et, s'approchant, admire
L'art étonnant de ce palais de cire;
De toutes parts un essaim bourdonnant
Sur mon badaud s'en vient fondre avec rage,
Un peuple ailé lui couvre le visage :
L'homme piqué court à tort, à travers;
De ses deux mains il frappe, il se démène,
Dissipe, tue, écrase par centaine
Cette canaille habitante des airs.
C'était ainsi que la Pucelle fière
Chassait au loin cette foule légère.
  A ses genoux le chétif muletier,
Craignant pour soi le sort du cordelier,
Tremble et s'écrie : « O Pucelle! ô ma mie!
Dans l'écurie autrefois tant servie!
Quelle furie! épargne au moins ma vie;
Que les honneurs ne changent point tes mœurs!
Tu vois mes pleurs, ah, Jeanne! je me meurs »
  Jeanne répond : « Faquin, je te fais grâce;
Dans ton vil sang, de fange tout chargé,
Ce fer divin ne sera point plongé.
Végète encore, et que ta lourde masse
Ait à l'instant l'honneur de me porter :
Je ne te puis en mulet translater;
Mais ne m'importe ici de ta figure;

Homme ou mulet, tu seras ma monture.
Dunois m'a pris l'âne qui fut pour moi,
Et je prétends le retrouver en toi.
Çà, qu'on se courbe. » Elle dit, et la bête
Baisse à l'instant sa chauve et lourde tête,
Marche des mains, et Jeanne sur son dos
Va dans les champs affronter les héros.
Pour le génie, il jura par son père
De tourmenter toujours les bons Français;
Son cœur navré pencha vers les Anglais;
Il se promit, dans sa juste colère,
De se venger du tour qu'on lui jouait,
De bien punir tout Français indiscret
Qui pour son dam passerait sur sa terre.
Il fait bâtir au plus vite un château
D'un goût bizarre, et tout à fait nouveau,
Un labyrinthe, un piége où sa vengeance
Veut attraper les héros de la France[1].
  Mais que devint la belle Agnès Sorel?
Vous souvient-il de son trouble cruel?
Comme elle fut interdite, éperdue,
Quand Jean Chandos l'embrassait toute nue?
Ce Jean Chandos s'élança de ses bras
Très-brusquement, et courut aux combats.
La belle Agnès crut sortir d'embarras.
De son danger encor toute surprise,
Elle jurait de n'être jamais prise
A l'avenir en un semblable cas.
Au bon roi Charle elle jurait tout bas
D'aimer toujours ce roi qui n'aime qu'elle,
De respecter ce tendre et doux lien,
Et de mourir plutôt qu'être infidèle :
Mais il ne faut jamais jurer de rien.
  Dans ce fracas, dans ce trouble effroyable,
D'un camp surpris tumulte inséparable,
Quand chacun court, officier et soldat,
Que l'un s'enfuit et que l'autre combat,
Que les valets, fripons suivant l'armée,
Pillent le camp, de peur des ennemis :
Parmi les cris, la poudre, et la fumée,
La belle Agnès, se voyant sans habits,
Du grand Chandos entre en la garde-robe;
Puis avisant chemise, mules, robe,
Saisit le tout en tremblant et sans bruit;
Même elle prend jusqu'au bonnet de nuit.

1. Voyez le dix-septième chant.

Tout vint à point : car de bonne fortune
Elle aperçut une jument bai-brune,
Bride à la bouche et selle sur le dos,
Que l'on devait amener à Chandos.
Un écuyer, vieil ivrogne intrépide,
Tout en dormant la tenait par la bride.
L'adroite Agnès s'en va subtilement
Oter la bride à l'écuyer dormant;
Puis se servant de certaine escabelle,
Y pose un pied, monte, se met en selle,
Pique et s'en va, croyant gagner les bois,
Pleine de crainte et de joie à la fois.
L'ami Bonneau court à pied dans la plaine,
En maudissant sa pesante bedaine,
Ce beau voyage, et la guerre, et la cour,
Et les Anglais, et Sorel, et l'amour.
  Or de Chandos le très-fidèle page
(Monrose était le nom du personnage [1]),
Qui revenait ce matin d'un message,
Voyant de loin tout ce qui se passait,
Cette jument qui vers les bois courait,
Et de Chandos la robe et le bonnet,
Devinant mal ce que ce pouvait être,
Crut fermement que c'était son cher maître,
Qui loin du camp demi-nu s'enfuyait.
Épouvanté de l'étrange aventure,
D'un coup de fouet il hâte sa monture,
Galope, et crie : « Ah, mon maître! ah, seigneur!
Vous poursuit-on? Charlot est-il vainqueur?
Où courez-vous? Je vais partout vous suivre :
Si vous mourez, je cesserai de vivre. »
Il dit, et vole, et le vent emportait
Lui, son cheval, et tout ce qu'il disait.
  La belle Agnès, qui se croit poursuivie,
Court dans le bois, au péril de sa vie;
Le page y vole, et plus elle s'enfuit,
Plus notre Anglais avec ardeur la suit.
La jument bronche, et la belle éperdue,
Jetant un cri dont retentit la nue,
Tombe à côté sur la terre étendue.
Le page arrive, aussi prompt que les vents;
Mais il perdit l'usage de ses sens,
Quand cette robe ouverte et voltigeante
Lui découvrit une beauté touchante,

1. C'est le même page sur le derrière duquel Jeanne avait crayonné trois fleurs de lis.

Un sein d'albâtre, et les charmants trésors
Dont la nature enrichissait son corps.
Bel Adonis[1], telle fut ta surprise,
Quand la maîtresse et de Mars et d'Anchise,
Du haut des cieux, le soir, au coin d'un bois,
S'offrit à toi pour la première fois.
Vénus sans doute avait plus de parure;
Une jument n'avait point renversé
Son corps divin, de fatigue harassé;
Bonnet de nuit n'était point sa coiffure;
Son cul d'ivoire était sans meurtrissure :
Mais Adonis, à ces attraits tout nus,
Balancerait entre Agnès et Vénus.
Le jeune Anglais se sentit l'âme atteinte
D'un feu mêlé de respect et de crainte;
Il prend Agnès, et l'embrasse en tremblant
« Hélas! dit-il, seriez-vous point blessée? »
Agnès sur lui tourne un œil languissant,
Et d'une voix timide, embarrassée,
En soupirant elle lui parle ainsi :
« Qui que tu sois qui me poursuis ici,
Si tu n'as point un cœur né pour le crime,
N'abuse point du malheur qui m'opprime;
Jeune étranger, conserve mon honneur,
Sois mon appui, sois mon libérateur. »
Elle ne put en dire davantage :
Elle pleura, détourna son visage,
Triste, confuse, et tout bas promettant
D'être fidèle au bon roi son amant.
Monrose ému fut un temps en silence;
Puis il lui dit d'un ton tendre et touchant
« O de ce monde adorable ornement,
Que sur les cœurs vous avez de puissance!
Je suis à vous, comptez sur mon secours;
Vous disposez de mon cœur, de mes jours,
De tout mon sang; ayez tant d'indulgence
Que d'accepter que j'ose vous servir :
Je n'en veux point une autre récompense;
C'est être heureux que de vous secourir. »
Il tire alors un flacon d'eau des carmes;
Sa main timide en arrose ses charmes,
Et les endroits de roses et de lis
Qu'avaient la selle et la chute meurtris.

1. Adonis ou Adoni, fils de Cinyras et de Myrrha, dieu des Phéniciens, amant de Vénus Astarté. Les Phéniciens pleuraient tous les ans sa mort, ensuite ils se réjouissaient de sa résurrection.

La belle Agnès rougissait sans colère,
Ne trouvait point sa main trop téméraire,
Et le lorgnait sans bien savoir pourquoi,
Jurant toujours d'être fidèle au roi.
Le page ayant employé sa bouteille :
« Rare beauté, dit-il, je vous conseille
De cheminer jusques au bourg voisin :
Nous marcherons par ce petit chemin.
Dedans ce bourg nul soldat ne demeure;
Nous y serons avant qu'il soit une heure
J'ai de l'argent; et l'on vous trouvera
Et coiffe, et jupe, et tout ce qu'il faudra
Pour habiller avec plus de décence
Une beauté digne d'un roi de France. »
La dame errante approuva son avis;
Monrose était si tendre et si soumis,
Était si beau, savait à tel point vivre,
Qu'on ne pouvait s'empêcher de le suivre.
Quelque censeur, interrompant le fil
De mon discours, dira : « Mais se peut-il
Qu'un étourdi, qu'un jeune Anglais, qu'un page,
Fût près d'Agnès respectueux et sage,
Qu'il ne prît point la moindre liberté? »
Ah! laissez là vos censures rigides;
Ce page aimait; et, si la volupté
Nous rend hardis, l'amour nous rend timides.
Agnès et lui marchaient donc vers ce bourg,
S'entretenant de beaux propos d'amour,
D'exploits de guerre et de chevalerie,
De vieux romans pleins de galanterie.
Notre écuyer, de cent pas en cent pas,
S'approchait d'elle, et baisait ses beaux bras,
Le tout d'un air respectueux et tendre;
La belle Agnès ne savait s'en défendre :
Mais rien de plus; ce jeune homme de bien
Voulait beaucoup, et ne demandait rien.
Dedans le bourg ils sont entrés à peine,
Dans un logis son écuyer la mène
Bien fatiguée : Agnès entre deux draps
Modestement repose ses appas.
Monrose court, et va tout hors d'haleine
Chercher partout pour dignement servir,
Alimenter, chauffer, coiffer, vêtir
Cette beauté déjà sa souveraine.
Charmant enfant dont l'amour et l'honneur
Ont pris plaisir à diriger le cœur,
Où sont les gens dont la sagesse égale

Les procédés de ton âme loyale?
  Dans ce logis (je ne puis le nier)
De Jean Chandos logeait un aumônier.
Tout aumônier est plus hardi qu'un page :
Le scélérat, informé du voyage
Du beau Monrose et de la belle Agnès,
Et trop instruit que dans son voisinage
A quatre pas reposaient tant d'attraits,
Pressé soudain de son désir infâme,
Les yeux ardents, le sang rempli de flamme,
Le corps en rut, de luxure enivré,
Entre en jurant comme un désespéré,
Ferme la porte, et les deux rideaux tire.
Mais, cher lecteur, il convient de te dire
Ce que faisait en ce même moment
Le grand Dunois sur son âne volant.
  Au haut des airs, où les Alpes chenues
Portent leur tête et divisent les nues,
Vers ce rocher fendu par Annibal[1],
Fameux passage aux Romains si fatal,
Qui voit le ciel s'arrondir sur sa tête,
Et sous ses pieds se former la tempête,
Est un palais de marbre transparent,
Sans toit ni porte, ouvert à tout venant.
Tous les dedans sont des glaces fidèles;
Si que chacun qui passe devant elles,
Ou belle ou laide, ou jeune homme ou barbon,
Peut se mirer tant qu'il lui semble bon.
  Mille chemins mènent devers l'empire
De ces beaux lieux où si bien l'on se mire;
Mais ces chemins sont tous bien dangereux;
Il faut franchir des abîmes affreux.
Tel, bien souvent, sur ce nouvel Olympe
Est arrivé sans trop savoir par où;
Chacun y court; et tandis que l'un grimpe,
Il en est cent qui se cassent le cou.
  De ce palais la superbe maîtresse
Est cette vieille et bavarde déesse,
La Renommée, à qui dans tous les temps
Le plus modeste a donné quelque encens.
Le sage dit que son cœur la méprise;
Qu'il hait l'éclat que lui donne un grand nom,
Que la louange est pour l'âme un poison :
Le sage ment, et dit une sottise.

1. On croit qu'Annibal passa par la Savoie : c'est donc chez les Savoyards qu'est le temple de la Renommée.

La Renommée est donc en ces hauts lieux.
Les courtisans dont elle est entourée,
Princes, pédants, guerriers, religieux,
Cohorte vaine, et de vent enivrée,
Vont tous priant, et criant à genoux :
« O Renommée ! ô puissante déesse
Qui savez tout, et qui parlez sans cesse,
Par charité, parlez un peu de nous ! »
Pour contenter leurs ardeurs indiscrètes,
La Renommée a toujours deux trompettes :
L'une, à sa bouche appliquée à propos,
Va célébrant les exploits des héros;
L'autre est au cul, puisqu'il faut vous le dire;
C'est celle-là qui sert à nous instruire
De ce fatras de volumes nouveaux,
Productions de plumes mercenaires,
Et du Parnasse insectes éphémères,
Qui l'un par l'autre éclipsés tour à tour,
Faits en un mois, périssent en un jour,
Ensevelis dans le fond des colléges,
Rongés des vers, eux et leurs priviléges.
Un vil ramas de prétendus auteurs,
Du vrai génie infâmes détracteurs,
Guyon, Fréron, La Beaumelle, Nonnotte,
Et ce rebut de la troupe bigote,
Ce Savatier[1], de la fraude instrument,
Qui vend sa plume, et ment pour de l'argent,
Tous ces marchands d'opprobre et de fumée
Osent pourtant chercher la Renommée;
Couverts de fange, ils ont la vanité
De se montrer à la divinité.
A coups de fouet chassés du sanctuaire,
A peine encore ils ont vu son derrière[2].
Gentil Dunois, sur ton ânon monté,
En ce beau lieu tu te vis transporté.
Ton nom fameux, qu'avec justice on fête,
Était corné par la trompette honnête.
Tu regardas ces miroirs si polis

1. Sabatier. (Éd.)

2. Ce ramas est bien vil en effet. Ces gens-là, comme on sait, ont vomi des torrents de calomnies contre l'auteur, qui ne leur avait fait aucun mal. Ils ont imprimé qu'il était un plagiaire ; qu'il ne croyait pas en Dieu ; que le bienfaiteur de la race de Corneille était l'ennemi de Corneille ; qu'il était fils d'un paysan. Ils lui ont attribué les aventures les plus fausses. Ils ont redit vingt fois qu'il vendait ses ouvrages. Il est bien juste qu'à la fin il chasse cette canaille du sanctuaire de la Renommée, où elle a voulu s'introduire, comme des voleurs se glissent de nuit dans une église pour y voler des calices.

O quelle joie enchantait tes esprits!
Car tu voyais dans ces glaces brillantes
De tes vertus les peintures vivantes;
Non-seulement des siéges, des combats,
Et ces exploits qui font tant de fracas,
Mais des vertus encor plus difficiles;
Des malheureux, de tes bienfaits chargés,
Te bénissant au sein de leurs asiles;
Des gens de bien à la cour protégés;
Des orphelins de leurs tuteurs vengés.
Dunois ainsi, contemplant son histoire,
Se complaisait à jouir de sa gloire.
Son âne aussi, s'amusant à se voir,
Se pavanait de miroir en miroir.
On entendit, dessus ces entrefaites,
Sonner en l'air une des deux trompettes;
Elle disait : « Voici l'horrible jour
Où dans Milan la sentence est dictée;
On va brûler la belle Dorothée :
Pleurez, mortels qui connaissez l'amour.
— Qui? dit Dunois; quelle est donc cette belle?
Qu'a-t-elle fait? pourquoi la brûle-t-on?
Passe, après tout, si c'est une laidron;
Mais dans le feu mettre un jeune tendron,
Par tous les saints, c'est chose trop cruelle!
Les Milanais ont donc perdu l'esprit? »
Comme il parlait, la trompette reprit :
« O Dorothée, ô pauvre Dorothée!
En feu cuisant tu vas être jetée,
Si la valeur d'un chevalier loyal
Ne te recout de ce brasier fatal. »
A cet avis, Dunois sentit dans l'âme
Un prompt désir de secourir la dame;
Car vous savez que, sitôt qu'il s'offrait
Occasion de marquer son courage,
Venger un tort, redresser quelque outrage,
Sans raisonner ce héros y courait.
« Allons, dit-il à son âne fidèle,
Vole à Milan, vole où l'honneur t'appelle. »
L'âne aussitôt ses deux ailes étend;
Un chérubin va moins rapidement[1].
On voit déjà la ville où la justice
Arrangeait tout pour cet affreux supplice.

1. *Chérubin*, esprit céleste, ou ange du second ordre de la première hiérarchie. Ce mot vient de l'hébreu *chérub*, dont le pluriel est *chérubim*. Les chérubins avaient quatre ailes comme quatre faces, et des pieds de bœuf.

Dans la grand'place on élève un bûcher;
Trois cents archers, gens cruels et timides,
Du mal d'autrui monstres toujours avides,
Rangent le peuple, empêchent d'approcher.
On voit partout le beau monde aux fenêtres,
Attendant l'heure, et déjà larmoyant;
Sur un balcon l'archevêque et ses prêtres
Observent tout d'un œil ferme et content.
Quatre alguazils[1] amènent Dorothée,
Nue en chemise, et de fer garrottée.
Le désespoir et la confusion,
Le juste excès de son affliction,
Devant ses yeux répandent un nuage;
Des pleurs amers inondent son visage.
Elle entrevoit, d'un œil mal assuré,
L'affreux poteau pour sa mort préparé;
Et ses sanglots se faisant un passage :
« O mon amant! ô toi qui dans mon cœur
Règnes encore en ces moments d'horreur!... »
Elle ne put en dire davantage;
Et, bégayant le nom de son amant,
Elle tomba sans voix, sans mouvement,
Le front jauni d'une pâleur mortelle :
Dans cet état elle était encor belle.
Un scélérat, nommé Sacrogorgon,
De l'archevêque infâme champion[2],
La dague au poing, vers le bûcher s'avance,
Le chef armé de fer et d'impudence,
Et dit tout haut : « Messieurs, je jure Dieu
Que Dorothée a mérité le feu.
Est-il quelqu'un qui prenne sa querelle?
Est-il quelqu'un qui combatte pour elle?
S'il en est un, que cet audacieux
Ose à l'instant se montrer à mes yeux;
Voici de quoi lui fendre la cervelle. »
Disant ces mots il marche fièrement,
Branlant en l'air un braquemart[3] tranchant,
Roulant les yeux, tordant sa laide bouche.
On frémissait à son aspect farouche,
Et dans la ville il n'était écuyer
Qui Dorothée osât justifier;
Sacrogorgon venait de les confondre :

1. Alguazil : *guazil*, en arabe, signifie huissier; de là *alguazil*, archer espagnol.
2. Champion vient du champ, pion du champ : *pion*, mot indien adopté par les Arabes ; il signifie soldat.
3. Braquemart du grec *brachi-makera*, courte épée.

Chacun pleurait, et nul n'osait répondre.
Le fier prélat, du haut de son balcon,
Encourageait le brutal champion.
Le beau Dunois, qui planait sur la place
Fut si choqué de l'insolente audace
De ce pervers; et Dorothée en pleurs
Était si belle au sein de tant d'horreurs,
Son désespoir la rendait si touchante,
Qu'en la voyant il la crut innocente.
Il saute à terre, et d'un ton élevé :
« C'est moi, dit-il, face de réprouvé,
Qui viens ici montrer par mon courage
Que Dorothée est vertueuse et sage,
Et que tu n'es qu'un fanfaron brutal,
Suppôt du crime, et menteur déloyal.
Je veux d'abord savoir de Dorothée
Quelle noirceur lui peut être imputée,
Quel est son cas, et par quel guet-apen
On fait brûler les belles à Milan. »
Il dit : le peuple, à la surprise en proie,
Poussa des cris d'espérance et de joie.
Sacrogorgon, qui se mourait de peur,
Fit comme il put semblant d'avoir du cœur.
Le fier prélat, sous sa mine hypocrite,
Ne peut cacher le trouble qui l'agite.
A Dorothée alors le beau Dunois
S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Les yeux baissés, la belle lui raconte,
En soupirant, son malheur et sa honte.
L'âne divin, sur l'église perché,
De tout ce cas paraissait fort touché;
Et de Milan les dévotes familles
Bénissaient Dieu, qui prend pitié des filles.

CHANT SEPTIÈME.

Argument. — Comment Dunois sauva Dorothée, condamnée à la mort par l'inquisition.

Lorsqu'autrefois, au printemps de mes jours,
Je fus quitté par ma belle maîtresse,
Mon tendre cœur fut navré de tristesse,
Et je pensai renoncer aux amours :
Mais d'offenser par le moindre discours
Cette beauté que j'avais encensée,
De son bonheur oser troubler le cours,

Un tel forfait n'entra dans ma pensée.
Gêner un cœur, ce n'est pas ma façon.
Que si je traite ainsi les infidèles,
Vous comprenez, à plus forte raison,
Que je respecte encor plus les cruelles.
Il est affreux d'aller persécuter
Un jeune cœur que l'on n'a pu dompter.
Si la maîtresse objet de votre hommage
Ne peut pour vous des mêmes feux brûler,
Cherchez ailleurs un plus doux esclavage,
On trouve assez de quoi se consoler;
Ou bien buvez, c'est un parti fort sage.
Et plût à Dieu qu'en un cas tout pareil.
Le tonsuré qu'Amour rendit barbare,
Cet oppresseur d'une beauté si rare,
Se fût servi d'un aussi bon conseil!
 Déjà Dunois à la belle affligée
Avait rendu le courage et l'espoir :
Mais avant tout il convenait savoir
Les attentats dont elle était chargée.
 « O vous, dit-elle en baissant ses beaux yeux,
Ange divin qui descendez des cieux,
Vous qui venez prendre ici ma défense,
Vous savez bien quelle est mon innocence! »
Dunois reprit : « Je ne suis qu'un mortel;
Je suis venu par une étrange allure,
Pour vous sauver d'un trépas si cruel.
Nul dans les cœurs ne lit que l'Éternel.
Je crois votre âme et vertueuse et pure;
Mais dites-moi, pour Dieu, votre aventure. »
 Lors Dorothée, en essuyant les pleurs
Dont le torrent son beau visage mouille,
Dit : « L'amour seul a fait tout mes malheurs.
Connaissez-vous monsieur de La Trimouille?
 — Oui, dit Dunois, c'est mon meilleur ami;
Peu de héros ont une âme aussi belle;
Mon roi n'a point de guerrier plus fidèle,
L'Anglais n'a point de plus fier ennemi;
Nul chevalier n'est plus digne qu'on l'aime.
— Il est trop vrai, dit-elle, c'est lui-même:
Il ne s'est pas écoulé plus d'un an
Depuis le jour qu'il a quitté Milan.
C'est en ces lieux qu'il m'avait adorée;
Il le jurait, et j'ose être assurée
Que son grand cœur est toujours enflammé,
Qu'il m'aime encor, car il est trop aimé.
 — Ne doutez point, dit Dunois, de son âme;

Votre beauté vous répond de sa flamme.
Je le connais; il est, ainsi que moi,
A ses amours fidèle comme au roi. »
L'autre reprit : « Ah! monsieur, je vous croi.
O jour heureux où je le vis paraître,
Où des mortels il était à mes yeux
Le plus aimable et le plus vertueux,
Où de mon cœur il se rendit le maître!
Je l'adorais avant que ma raison
Eût pu savoir si je l'aimais ou non.
« Ce fut, monsieur, ô moment délectable!
Chez l'archevêque, où nous étions à table,
Que ce héros, plein de sa passion,
Me fit, me fit sa déclaration.
Ah! j'en perdis la parole et la vue
Mon sang brûla d'une ardeur inconnue :
Du tendre amour j'ignorais le danger,
Et de plaisir je ne pouvais manger.
Le lendemain il me rendit visite :
Elle fut courte, il prit congé trop vite.
Quand il partit, mon cœur le rappelait;
Mon tendre cœur après lui s'envolait.
Le lendemain il eut un tête-à-tête
Un peu plus long, mais non pas moins honnête.
Le lendemain il en reçut le prix,
Par deux baisers sur mes lèvres ravis.
Le lendemain il osa davantage;
Il me promit la foi de mariage.
Le lendemain il fut entreprenant;
Le lendemain il me fit un enfant.
Que dis-je? hélas! faut-il que je raconte
De point en point mes malheurs et ma honte,
Sans que je sache, ô digne chevalier,
A quel héros j'ose me confier? »
Le chevalier, par pure obéissance,
Dit, sans vanter ses faits ni sa naissance :
« Je suis Dunois. » C'était en dire assez.
« Dieu, reprit-elle, ô Dieu qui m'exaucez,
Quoi, vos bontés font voler à mon aide
Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède!
Ah! qu'on voit bien d'où vous tenez le jour,
Charmant bâtard, cœur noble, âme sublime!
Le tendre Amour me faisait sa victime;
Mon salut vient d'un enfant de l'Amour.
Le ciel est juste, et l'espoir me ranime.
« Vous saurez donc, brave et gentil Dunois,
Que mon amant, au bout de quelques mois,

Fut obligé de partir pour la guerre,
Guerre funeste, et maudite Angleterre!
Il écouta la voix de son devoir.
Mon tendre amour était au désespoir.
Un tel état vous est connu sans doute,
Et vous savez, monsieur, ce qu'il en coûte.
Ce fier devoir fit seul tous nos malheurs;
Je l'éprouvais en répandant des pleurs :
Mon cœur était forcé de se contraindre,
Et je mourais, mais sans pouvoir me plaindre.
Il me donna le présent amoureux
D'un bracelet fait de ses blonds cheveux,
Et son portrait qui, trompant son absence,
M'a fait cent fois retrouver sa présence.
Un cher écrit surtout il me laissa,
Que de sa main le ferme Amour traça.
C'était, monsieur, une juste promesse,
Un sûr garant de sa sainte tendresse :
On y lisait : *Je jure par l'Amour*,
Par les plaisirs de mon âme enchantée,
De revenir bientôt en cette cour,
Pour épouser ma chère Dorothée.
Las! il partit, il porta sa valeur
Dans Orléans. Peut-être il est encore
Dans ces remparts où l'appela l'honneur.
Ah! s'il savait quels maux et quelle horreur
Sont, loin de lui, le prix de mon ardeur!
Non, juste ciel! il vaut mieux qu'il l'ignore.
« Il partit donc; et moi je m'en allai,
Loin des soupçons d'une ville indiscrète,
Chercher aux champs une sombre retraite,
Conforme aux soins de mon cœur désolé.
Mes parents morts, libre dans ma tristesse,
Cachée au monde, et fuyant tous les yeux,
Dans le secret le plus mystérieux
J'ensevelis mes pleurs et ma grossesse.
Mais par malheur, hélas! je suis la nièce
De l'archevêque. » A ces funestes mots,
Elle sentit redoubler ses sanglots.
Puis vers le ciel tournant ses yeux en larmes :
« J'avais, dit-elle, en secret mis au jour
Le tendre fruit de mon furtif amour;
Avec mon fils consolant mes alarmes,
De mon amant j'attendais le retour.
A l'archevêque il prit en fantaisie
De venir voir quelle espèce de vie
Menait sa nièce au fond de ces forêts

Pour ma campagne il quitta son palais.
Il fut touché de mes faibles attraits :
Cette beauté, présent cher et funeste,
Ce don fatal, qu'aujourd'hui je déteste,
Perça son cœur des plus dangereux traits.
Il s'expliqua : ciel! que je fus surprise!
Je lui parlai des devoirs de son rang,
De son état, des nœuds sacrés du sang :
Je remontrai l'horreur de l'entreprise;
Elle outrageait la nature et l'Église.
Hélas! j'eus beau lui parler de devoir,
Il s'entêta d'un chimérique espoir.
Il se flattait que mon cœur indocile
D'aucun objet ne s'était prévenu,
Qu'enfin l'amour ne m'était point connu,
Que son triomphe en serait plus facile;
Il m'accablait de ses soins fatigants,
De ses désirs rebutés et pressants.
« Hélas! un jour que toute à ma tristesse
Je relisais cette douce promesse,
Que de mes pleurs je mouillais cet écrit,
Mon cruel oncle en lisant me surprit.
Il se saisit, d'une main ennemie,
De ce papier qui contenait ma vie :
Il lut; il vit dans cet écrit fatal
Tous mes secrets, ma flamme, et son rival.
Son âme alors, jalouse et forcenée,
A ses désirs fut plus abandonnée.
Toujours alerte, et toujours m'épiant,
Il sut bientôt que j'avais un enfant.
Sans doute un autre en eût perdu courage,
Mais l'archevêque en devint plus ardent;
Et se sentant sur moi cet avantage :
« Ah! me dit-il, n'est-ce donc qu'avec moi
« Que vous aurez la fureur d'être sage?
« Et vos faveurs seront le seul partage
« De l'étourdi qui ravit votre foi!
« Osez-vous bien me faire résistance?
« Y pensez-vous? vous ne méritez pas
« Le fol amour que j'ai pour vos appas :
« Cédez sur l'heure, ou craignez ma vengeance. »
Je me jetai tremblante à ses genoux;
J'attestai Dieu, je répandis des larmes.
Lui, furieux d'amour et de courroux,
En cet état me trouva plus de charmes.
Il me renverse, et va me violer;
A mon secours il fallut appeler :

Tout son amour soudain se tourne en rage.
D'un oncle, ô ciel! souffrir un tel outrage!
De coups affreux il meurtrit mon visage.
On vient au bruit; mon oncle au même instant
Joint à son crime un crime encor plus grand :
« Chrétiens, dit-il, ma nièce est une impie;
« Je l'abandonne, et je l'excommunie :
« Un hérétique, un damné suborneur
« Publiquement a fait son déshonneur;
« L'enfant qu'ils ont est un fruit d'adultère.
« Que Dieu confonde et le fils et la mère
« Et, puisqu'ils ont ma malédiction,
« Qu'ils soient livrés à l'inquisition. »
« Il ne fit point une menace vaine;
Et dans Milan le traître arrive à peine,
Qu'il fait agir le grand inquisiteur.
On me saisit, prisonnière on m'entraîne
Dans des cachots, où le pain de douleur
Était ma seule et triste nourriture :
Lieux souterrains, lieux d'une nuit obscure,
Séjour de mort, et tombeau des vivants!
Après trois jours on me rend la lumière,
Mais pour la perdre au milieu des tourments.
Vous les voyez, ces brasiers dévorants
C'est là qu'il faut expirer à vingt ans.
Voilà mon lit à mon heure dernière!
C'est là, c'est là, sans votre bras vengeur,
Qu'on m'arrachait la vie avec l'honneur!
Plus d'un guerrier aurait, selon l'usage,
Pris ma défense, et pour moi combattu;
Mais l'archevêque enchaîne leur vertu :
Contre l'Église ils n'ont point de courage.
Qu'attendre, hélas! d'un cœur italien?
Ils tremblent tous à l'aspect d'une étole[1];
Mais un Français n'est alarmé de rien,
Et braverait le pape au Capitole. »
A ces propos, Dunois piqué d'honneur,
Plein de pitié pour la belle accusée,
Plein de courroux pour son persécuteur,
Brûlait déjà d'exercer sa valeur,
Et se flattait d'une victoire aisée

1. Étole, ornement sacerdotal qu'on passe par-dessus le surplis. Ce mot vient du grec στολή, qui signifie une robe longue. L'étole est aujourd'hui une bande large de quatre doigts. L'étole des anciens était fort différente; c'était quelquefois un habit de cérémonie que les rois donnaient à ceux qu'ils voulaient honorer; de là ces expressions de l'Ecriture : « Stolam gloriæ induit eum, etc. »

Bien surpris fut de se voir entouré
De cent archers, dont la cohorte fière
L'investissait noblement par derrière.
Un cuistre en robe, avec bonnet carré,
Criait d'un ton de vrai *miserere :*
« On fait savoir, de par la sainte Église,
Par monseigneur, pour la gloire de Dieu,
A tous chrétiens que le ciel favorise,
Que nous venons de condamner au feu
Cet étranger, ce champion profane,
De Dorothée infâme chevalier,
Comme infidèle, hérétique, et sorcier;
Qu'il soit brûlé sur l'heure avec son âne. »
  Cruel prélat, Busiris en soutane[1],
C'était, perfide, un tour de ton métier;
Tu redoutais le bras de ce guerrier;
Tu t'entendais avec le saint-office
Pour opprimer, sous le nom de justice,
Quiconque eût pu lever le voile affreux
Dont tu cachais ton crime à tous les yeux.
  Tout aussitôt l'assassine cohorte,
Du saint-office abominable escorte,
Pour se saisir du superbe Dunois,
Deux pas avance, et recule de trois;
Puis marche encor; puis se signe, et s'arrête.
Sacrogorgon, qui tremblait à leur tête,
Leur crie : « Allons, il faut vaincre ou périr;
De ce sorcier tâchons de nous saisir. »
Au milieu d'eux les diacres de la ville,
Les sacristains arrivent à la file :
L'un tient un pot, et l'autre un goupillon[2];
Ils font leur ronde, et de leur eau salée
Benoîtement aspergent l'assemblée.
On exorcise, on maudit le démon;
Et le prélat, toujours l'âme troublée,
Donne partout la bénédiction.
  Le grand Dunois, non sans émotion,
Voit qu'on le prend pour envoyé du diable :
Lors saisissant de son bras redoutable
Sa grande épée, et de l'autre montrant
Un chapelet, catholique instrument,

1. Busiris était un roi d'Égypte qui passait pour un tyran.
2. Le goupillon est un instrument garni en tous sens de soies de porc prises dans des fils d'archal passés à l'extrémité d'un manche de bois ou de métal. Il sert à distribuer l'eau bénite, etc. Cet instrument était usité dans l'antiquité; on s'en servait pour arroser les initiés de l'eau lustrale.

De son salut cher et sacré garant :
« Allons, dit-il, venez à moi, mon âne. »
L'âne descend, Dunois monte, et soudain
Il va frappant, en moins d'un tour de main,
De ces croquants la cohorte profane.
Il perce à l'un le *sternum*[1] et le bras;
Il atteint l'autre à l'os qu'on nomme *atlas*[2] :
Qui voit tomber son nez et sa mâchoire,
Qui son oreille, et qui son *humérus;*
Qui pour jamais s'en va dans la nuit noire,
Et qui s'enfuit disant ses *oremus.*
L'âne, au milieu du sang et du carnage,
Du paladin seconde le courage;
Il vole, il rue, il mord, il foule aux pieds
Ce tourbillon de faquins effrayés.
Sacrogorgon, abaissant sa visière,
Toujours jurant s'en allait en arrière;
Dunois le joint, l'atteint à l'os *pubis*[3];
Le fer sanglant lui sort par le *coccix*[4] :
Le vilain tombe, et le peuple s'écrie :
« Béni soit Dieu! le barbare est sans vie. »
Le scélérat encor se débattait
Sur la poussière, et son cœur palpitait,
Quand le héros lui dit : « Ame traîtresse,
L'enfer t'attend; crains le diable, et confesse
Que l'archevêque est un coquin mitré,
Un ravisseur, un parjure avéré;
Que Dorothée est l'innocence même,
Qu'elle est fidèle au tendre amant qu'elle aime,
Et que tu n'es qu'un sot et qu'un fripon.
— Oui, monseigneur, oui, vous avez raison :
Je suis un sot, la chose est par trop claire,
Et votre épée a prouvé cette affaire. »
Il dit : son âme alla chez le démon.
Ainsi mourut le fier Sacrogorgon.
Dans l'instant même où ce bravache infâme
A Belzébuth rendait sa vilaine âme,

1. *Sternum*, terme grec, comme sont presque tous ceux de l'anatomie; c'est cette partie antérieure de la poitrine à laquelle sont jointes les côtes : elle est composée de sept os si bien assemblés, qu'ils semblent n'en faire qu'un. C'est la cuirasse que la nature a donnée au cœur et aux poumons.

2. *Atlas*, la première vertèbre du cou : elle soutient tous les fardeaux qu'on pose sur la tête, laquelle tourne sur cet *atlas* comme sur un pivot.

3. *Pubis*, de puberté, os barré qui se joint aux deux hanches, *os pubis*, *os pectinis*.

4. *Coccis*, κόκκυξ, croupion, placé immédiatement au-dessous de l'os *sacrum*. Il n'est pas honnête d'être blessé là.

Devers la place arrive un écuyer,
Portant salade[1] avec lance dorée:
Deux postillons à la jaune livrée
Allaient devant. C'était chose assurée
Qu'il arrivait quelque grand chevalier.
A cet objet, la belle Dorothée,
D'étonnement et d'amour transportée :
« Ah, Dieu puissant! se mit-elle à crier,
Serait-ce lui! serait-il bien possible!
A mes malheurs le ciel est trop sensible. »
Les Milanais, peuple très-curieux,
Vers l'écuyer avaient tourné les yeux.
Eh! cher lecteur, n'êtes-vous pas honteux
De ressembler à ce peuple volage,
Et d'occuper vos yeux et votre esprit
Du changement qui dans Milan se fit?
Est-ce donc là le but de mon ouvrage?
Songez, lecteur, aux remparts d'Orléans,
Au roi de France, aux cruels assiégeants,
A la Pucelle, à l'illustre amazone,
La vengeresse et du peuple et du trône,
Qui, sans jupon, sans pourpoint ni bonnet,
Parmi les champs comme un centaure allait,
Ayant en Dieu sa plus ferme espérance,
Comptant sur lui plus que sur sa vaillance,
Et s'adressant à monsieur saint Denys,
Qui cabalait alors en paradis
Contre saint George en faveur de la France.
Surtout, lecteur, n'oubliez point Agnès,
Ayez l'esprit tout plein de ses attraits :
Tout honnête homme, à mon gré, doit s'y plaire.
Est-il quelqu'un si morne et si sévère,
Que pour Agnès il soit sans intérêt?
Et franchement dites-moi, s'il vous plaît,
Si Dorothée au feu fut condamnée;
Si le Seigneur, du haut du firmament,
Sauva le jour à cette infortunée :
Semblable cas advient très-rarement.
Mais que l'objet où votre cœur s'engage,
Pour qui vos pleurs ne peuvent s'essuyer,
Soit dans les bras d'un robuste aumônier,
Ou semble épris pour quelque jeune page,
Cet accident peut-être est plus commun;
Pour l'amener ne faut miracle aucun.

1. *Salade*: on devrait dire *célade*, de *celata;* mais le mauvais usage prévaut partout.

Je l'avouerai, j'aime toute aventure
Qui tient de près à l'humaine nature;
Car je suis homme, et je me fais honneur
D'avoir ma part aux humaines faiblesses;
J'ai dans mon temps possédé des maîtresses,
Et j'aime encore à retrouver mon cœur.

CHANT HUITIÈME.

Argument. — Comment le charmant La Trimouille rencontra un Anglais à Notre-Dame de Lorette, et ce qui s'ensuivit avec sa Dorothée.

Que cette histoire est sage, intéressante!
Comme elle forme *et l'esprit et le cœur!*
Comme on y voit la vertu triomphante,
Des chevaliers le courage et l'honneur,
Les droits des rois, des belles la pudeur!
C'est un jardin dont tout le tour m'enchante
Par sa culture et sa variété.
J'y vois surtout l'aimable chasteté,
Des belles fleurs la fleur la plus brillante,
Comme un lis blanc que le ciel a planté,
Levant sans tache une tête éclatante.
Filles, garçons, lisez assidûment
De la vertu ce divin rudiment :
Il fut écrit par notre abbé Trithème [1],
Savant Picard, de son siècle ornement:
Il prit Agnès et Jeanne pour son thème.
Que je l'admire, et que je me sais gré
D'avoir toujours hautement préféré
Cette lecture honnête et profitable,
A ce fatras d'insipides romans
Que je vois naître et mourir tous les ans,
De cerveaux creux avortons languissants!
De Jeanne d'Arc l'histoire véritable
Triomphera de l'envie et du temps.
Le vrai me plaît, le vrai seul est durable.
De Jeanne d'Arc cependant, cher lecteur,
En ce moment je ne puis rendre compte;
Car Dorothée, et Dunois son vengeur,

1. L'abbé Trithème n'était point de Picardie; il était du diocèse de Trêves; il mourut en 1516. Nous n'oserions assurer que sa famille ne fût pas d'origine picarde; nous nous en rapportons au savant auteur qui, sans doute, a vu le manuscrit de *la Pucelle* dans quelque abbaye de bénédictins.

Et La Trimouille, objet de son ardeur,
Ont de grands droits; et j'avouerai sans honte
Qu'avec raison vous vouliez être instruit
Des beaux effets que leur amour produit.
  Près d'Orléans vous avez souvenance
Que La Trimouille, ornement du Poitou,
Pour son bon roi signalant sa vaillance,
Dans un fossé fut plongé jusqu'au cou.
Ses écuyers tirèrent avec peine,
Du sale fond de la fangeuse arène,
Notre héros, en cent endroits froissé,
Un bras démis, le coude fracassé.
Vers les remparts de la ville assiégée
On reportait sa figure affligée;
Mais de Talbot les efforts vigilants
Avaient fermé les chemins d'Orléans.
On transporta, de crainte de surprise,
Mon paladin par de secrets détours,
Sur un brancard, en la cité de Tours,
Cité fidèle, au roi Charles soumise.
Un charlatan, arrivé de Venise,
Adroitement remit son *radius* [1],
Dont le pivot rejoignit l'*humérus*.
Son écuyer lui fit bientôt connaître
Qu'il ne pouvait retourner vers son maître,
Que les chemins étaient fermés pour lui.
Le chevalier, fidèle à sa tendresse,
Se résolut, dans son cuisant ennui,
D'aller au moins rejoindre sa maîtresse.
  Il courut donc, à travers cent hasards,
Au beau pays conquis par les Lombards.
En arrivant aux portes de la ville,
Le Poitevin est entouré, heurté,
Pressé des flots d'une foule imbécile,
Qui d'un pas lourd, et d'un œil hébété,
Court à Milan des campagnes voisines;
Bourgeois, manants, moines, bénédictines,
Mères, enfants; c'est un bruit, un concours,
Un chamaillis; chacun se précipite;
On tombe, on crie : « Arrivons, entrons vite :
Nous n'aurons pas tels plaisirs tous les jours. »
  Le paladin sut bientôt quelle fête
Allait chômer ce bon peuple lombard,
Et quel spectacle à ses yeux on apprête.

1. Le *radius* et l'*ulna* sont les deux os qui partent du coude et se joignent au poignet; l'*humérus* est l'os du bras qui se joint à l'épaule.

« Ma Dorothée! ô ciel! » Il dit, et part;
Et son coursier, s'élançant sur la tête
Des curieux, le porte en quatre bonds
Dans les faubourgs, dans la ville, à la place
Où du bâtard la généreuse audace
A dissipé tous ces monstres félons;
Où Dorothée, interdite, éperdue,
Osait à peine encor lever la vue.
L'abbé Trithème, avec tout son talent,
N'eût pu jamais nous faire la peinture
De la surprise et du saisissement,
Et des transports dont cette âme si pure
Fut pénétrée en voyant son amant.
Quel coloris, quel pinceau pourrait rendre
Ce doux mélange et si vif et si tendre,
L'impression d'un reste de douleur,
La douce joie où se livrait son cœur,
Son embarras, sa pudeur, et sa honte,
Que par degrés la tendresse surmonte?
Son La Trimouille, ardent, ivre d'amour,
Entre ses bras la tient longtemps serrée,
Faible, attendrie, encor tout éplorée;
Il embrassait, il baisait tour à tour
Le grand Dunois, et sa maîtresse, et l'âne.
Tout le beau sexe, aux fenêtres penché,
Battait des mains, de tendresse touché;
On voyait fuir tous les gens à soutane
Sur les débris du bûcher renversé,
Qui dans le sang nage au loin dispersé,
Sur ces débris le bâtard intrépide
De Dorothée affermissant les pas,
A l'air, le port, et le maintien d'Alcide,
Qui, sous ses pieds enchaînant le trépas,
Le triple chien, et la triple Euménide,
Remit Alceste à son dolent époux,
Quoique en secret il fût un peu jaloux.
Avec honneur la belle Dorothée
Fut en litière à son logis portée,
Des deux héros noblement escortée.
Le lendemain, le bâtard généreux
Vint près du lit du beau couple amoureux.
« Je sens, dit-il, que je suis inutile
Aux doux plaisirs que vous goûtez tous deux
Il me convient de sortir de la ville;
Jeanne et mon roi me rappellent près d'eux;
Il faut les joindre, et je sens trop que Jeanne
Doit regretter la perte de son âne.

Le grand Denys, le patron de nos lois,
M'a cette nuit présenté sa figure :
J'ai vu Denys tout comme je vous vois.
Il me prêta sa divine monture,
Pour secourir les dames et les rois :
Denys m'enjoint de revoir ma patrie.
Grâces au ciel, Dorothée est servie;
Je dois servir Charles sept à son tour.
Goûtez les fruits de votre tendre amour.
A mon bon roi je vais donner ma vie;
Le temps me presse, et mon âne m'attend.
— Sur mon cheval je vous suis à l'instant,
Lui répliqua l'aimable La Trimouille.
La belle dit : « C'est aussi mon projet;
Un désir vif dès longtemps me chatouille
De contempler la cour de Charles sept,
Sa cour si belle, en héros si féconde,
Sa tendre Agnès, qui gouverne son cœur,
Sa fière Jeanne, en qui valeur abonde.
Mon cher amant, mon cher libérateur,
Me conduiraient jusques au bout du monde.
Mais sur le point d'être cuite en ce lieu,
En récitant ma prière secrète,
Je fis tout bas à la Vierge un beau vœu
De visiter sa maison de Lorette,
S'il lui plaisait de me tirer du feu.
Tout aussitôt la mère du bon Dieu
Vous députa sur votre âne céleste;
Vous me sauvez de ce bûcher funeste,
Je vis par vous : mon vœu doit se tenir,
Sans quoi la Vierge a droit de me punir.
— Votre discours est très-juste et très-sage,
Dit La Trimouille; et ce pèlerinage
Est à mes yeux un devoir bien sacré;
Vous permettrez que je sois du voyage.
J'aime Lorette, et je vous conduirai.
Allez, Dunois, par la plaine étoilée,
Fendez les airs, volez aux champs de Blois;
Nous vous joindrons avant qu'il soit un mois.
Et vous, madame, à Lorette appelée,
Venez remplir votre vœu si pieux;
Moi j'en fais un digne de vos beaux yeux :
C'est de prouver à toute heure, en tous lieux,
A tout venant, par l'épée et la lance,
Que vous devez avoir la préférence
Sur toute fille ou femme de renom;
Que nulle n'est et si sage et si belle. »

Elle rougit. Cependant le grison
Frappe du pied, s'élève sur son aile,
Plane dans l'air, et, laissant l'horizon,
Porte Dunois vers les sources du Rhône.
  Le Poitevin prend le chemin d'Ancône [1],
Avec sa dame, un bourdon dans la main,
Portant tous deux chapeau de pèlerin,
Bien relevé de coquilles bénies.
A leur ceinture un rosaire pendait
De beaux grains d'or et de perles unies.
Le paladin souvent le récitait,
Disait *Ave :* la belle répondait
Par des soupirs et par des litanies;
Et *je vous aime* était le doux refrain
Des *oremus* qu'ils chantaient en chemin.
Ils vont à Parme, à Plaisance, à Modène,
Dans Urbino, dans la tour de Césène,
Toujours logés dans de très-beaux châteaux
De princes, ducs, comtes, et cardinaux.
Le paladin eut partout l'avantage
De soutenir que dans le monde entier
Il n'est beauté plus aimable et plus sage
Que Dorothée; et nul n'osa nier
Ce qu'avançait un si grand personnage :
Tant les seigneurs de tout ce beau canton
Avaient d'égards et de discrétion.
  Enfin portés sur les bords du Musône,
Près Ricanate en la Marche d'Ancône,
Les pèlerins virent briller de loin
Cette maison de la sainte Madone,
Ces murs divins de qui le ciel prend soin;
Murs convoités des avides corsaires,
Et qu'autrefois des anges tutélaires
Firent voler dans les plaines des airs,
Comme un vaisseau qui fend le sein des mers.
A Loretto les anges s'arrêtèrent [2];
Les murs sacrés d'eux-mêmes se fondèrent;

1. C'est dans la Marche d'Ancône qu'est la maison de la Vierge apportée de Nazareth par les anges : ils la mirent d'abord en dépôt en Dalmatie pendant trois ans et sept mois, et ensuite la posèrent près de Recanati. Sa statue est de quatre pieds de haut, son visage noir; elle porte la même tiare que le pape : on connaît ses miracles et ses trésors.

2. Ils ne s'arrêtèrent pas d'abord à Loretto; c'est une inadvertance de notre auteur : « Non ego paucis offendar maculis. » Cependant on peut dire, pour sa défense, que les anges s'arrêtèrent enfin à Lorette, eux et la maison, après avoir essayé de plusieurs autres pays qui ne plurent point à la sainte Vierge. Cette aventure se passa sous le pontificat de Boniface VIII, dont on dit qu'il usurpa sa place comme un renard, qu'il

Et ce que l'art a de plus précieux,
De plus brillant, de plus industrieux,
Fut employé depuis par les saints pères,
Maîtres du monde, et du ciel grands vicaires,
A l'ornement de ces augustes lieux.
Les deux amants de cheval descendirent,
D'un cœur contrit à deux genoux se mirent;
Puis chacun d'eux, pour accomplir son vœu,
Offrit des dons pleins de magnificence,
Tous acceptés avec reconnaissance
Par la Madone et les moines du lieu.
Au cabaret les deux amants dînèrent;
Et ce fut là qu'à table ils rencontrèrent
Un brave Anglais, fier, dur, et sans souci,
Qui venait voir la sainte Vierge aussi
Par passe-temps, se moquant dans son âme
Et de Lorette, et de sa Notre-Dame :
Parfait Anglais, voyageant sans dessein,
Achetant cher de modernes antiques,
Regardant tout avec un air hautain,
Et méprisant les saints et leurs reliques.
De tout Français c'est l'ennemi mortel,
Et son nom est Christophe d'Arondel.
Il parcourait tristement l'Italie;
Et se sentant fort sujet à l'ennui,
Il amenait sa maîtresse avec lui,
Plus dédaigneuse encor, plus impolie,
Parlant fort peu, mais belle, faite au tour,
Douce la nuit, insolente le jour,
A table, au lit, par caprice emportée,
Et le contraire en tout de Dorothée.
Le beau baron, du Poitou l'ornement,
Lui fit d'abord un petit compliment,
Sans recevoir aucune repartie;
Puis il parla de la vierge Marie;
Puis il conta comme il avait promis,
Chez les Lombards, à monsieur saint Denys,
De soutenir en tout lieu la sagesse
Et la beauté de sa chère maîtresse.
« Je crois, dit-il au dédaigneux Breton,
Que votre dame est noble et d'un grand nom,
Qu'elle est surtout aussi sage que belle;
Je crois encor, quoiqu'elle n'ait rien dit,

s'y comporta comme un loup, et qu'il mourut comme un chien. Les historiens qui ont parlé ainsi de Boniface n'avaient pas de pension de la cour de Rome.

Que dans le fond elle a beaucoup d'esprit:
Mais Dorothée est fort au-dessus d'elle,
Vous l'avouerez; on peut, sans l'abaisser,
Au second rang dignement la placer. »
Le fier Anglais, à ce discours honnête,
Le regarda des pieds jusqu'à la tête.
« Pardieu, dit-il, il m'importe fort peu
Que vous ayez à Denys fait un vœu;
Et peu me chaut que votre damoiselle
Soit sage ou folle, et soit ou laide ou belle
Chacun se doit contenter de son bien
Tout uniment, sans se vanter de rien.
Mais puisqu'ici vous avez l'impudence
D'oser prétendre à quelque préférence
Sur un Anglais, je vous enseignerai
Votre devoir, et je vous prouverai
Que tout Anglais, en affaires pareilles,
A tout Français donne sur les oreilles;
Que ma maîtresse, en figure, en couleur,
En gorge, en bras, cuisses, taille, rondeur,
Même en sagesse, en sentiments d'honneur,
Vaut cent fois mieux que votre pèlerine;
Et que mon roi (dont je fais peu de cas),
Quand il voudra, saura bien mettre à bas
Et votre maître, et sa grosse héroïne.
— Eh bien! reprit le noble Poitevin,
Sortons de table, éprouvons-nous soudain;
A vos dépens je soutiendrai peut-être
Mon tendre amour, mon pays, et mon maître.
Mais comme il faut être toujours courtois,
De deux combats je vous laisse le choix,
Soit à cheval, soit à pied; l'un et l'autre
Me sont égaux : mon choix suivra le vôtre.
— A pied, mordieu! dit le rude Breton;
Je n'aime point qu'un cheval ait la gloire
De partager ma peine et ma victoire.
Point de cuirasse, et point de morion;
C'est, à mon sens, une arme de poltron;
Il fait trop chaud, j'aime à combattre à l'aise.
Je veux tout nu vous soutenir ma thèse :
Nos deux beautés jugeront mieux des coups.
— Très-volontiers, » dit d'un ton noble et doux
Le beau Français. Sa chère Dorothée
Frémit de crainte à ce défi cruel,
Quoique en secret son âme fût flattée
D'être l'objet d'un si noble duel.
Elle tremblait que Christophe Arondel

Ne transperçât de quelque coup mortel
La douce peau de son cher La Trimouille,
Que de ses pleurs tendrement elle mouille.
La dame anglaise animait son Anglais
D'un coup d'œil fier et sûr de ses attraits.
Elle n'avait jamais versé de larmes;
Son cœur altier se plaisait aux alarmes;
Et les combats des coqs de son pays
Avaient été ses passe-temps chéris.
Son nom était Judith de Rosamore,
Cher à Bristol, et que Cambridge honore[1].
  Voilà déjà nos braves paladins
Dans un champ clos, près d'en venir aux mains:
Tous deux charmés, dans leurs nobles querelles,
De soutenir leur patrie et leurs belles.
La tête haute, et le fer de droit fil,
Le bras tendu, le corps en son profil,
En tierce, en quarte, ils joignent leurs épées,
L'une par l'autre à tout moment frappées.
C'est un plaisir de les voir se baisser,
Se relever, reculer, avancer,
Parer, sauter, se ménager des feintes,
Et se porter les plus rudes atteintes.
Ainsi l'on voit dans une belle nuit,
Sous le lion ou sous la canicule,
Tout l'horizon qui s'enflamme et qui brûle
De mille feux dont notre œil s'éblouit :
Un éclair passe, un autre éclair le suit.
  Le Poitevin adresse une apostrophe
Droit au menton du superbe Christophe;
Puis en arrière il saute allègrement,
Toujours en garde; et Christophe à l'instant
Engage en tierce, et, serrant la mesure,
Au ferrailleur inflige une blessure
Sur une cuisse; et de sang empourpré
Ce bel ivoire est teint et bigarré.
  Ils s'acharnaient à cette noble escrime,
Voulant mourir pour jouir de l'estime
De leur maîtresse, et pour bien décider
Quelle beauté doit à l'autre céder;
Lorsqu'un bandit des États du saint-père
Avec sa troupe entra dans ces cantons
Pour s'acquitter de ses dévotions.
  Le scélérat se nommait Martinguerre;

1. Bristol et Cambridge, deux villes célèbres, la première par son commerce, la seconde par son université, qui a eu de grands hommes.

Voleur de jour, voleur de nuit, corsaire,
Mais saintement à la Vierge attaché,
Et sans manquer récitant son rosaire,
Pour être pur et nět de tout péché.
Il aperçut sur le pré les deux belles,
Et leurs chevaux, et leurs brillantes selles,
Et leurs mulets chargés d'or et d'*agnus*.
Dès qu'il les vit, on ne les revit plus.
Il vous enlève et Judith Rosamore,
Et Dorothée, et le bagage encore,
Mulets, chevaux, et part comme un éclair.
  Les champions tenaient toujours en l'air,
A poing fermé, leurs brandissantes lames,
Et ferraillaient pour l'honneur de ces dames.
Le Poitevin s'avise le premier
Que sa maîtresse est comme disparue.
Il voit de loin courir son écuyer;
Il s'ébahit, et son arme pointue
Reste en sa main sans force et sans effet.
Sire Arondel demeure stupéfait.
Tous deux restaient la prunelle effarée,
Bouche béante, et la mine égarée,
L'un contre l'autre. « Oh! oh! dit le Breton,
Dieu me pardonne, on nous a pris nos belles;
Nous nous donnons cent coups d'estramaçon
Très-sottement; courons vite après elles,
Reprenons-les, et nous nous rebattrons
Pour leurs beaux yeux quand nous les trouverons. »
L'autre en convient, et, différant la fête,
En bons amis ils se mettent en quête
De leur maîtresse. A peine ils font cent pas,
Que l'un s'écrie : « Ah! la cuisse! ah! le bras! »
L'autre criait la poitrine et la tête;
Et n'ayant plus ces esprits animaux
Qui vont au cœur et qui font les héros,
Ayant perdu cette ardeur enflammée
Avec leur sang au combat consumée,
Tous deux meurtris, faibles, et languissants,
Sur le gazon tombent en même temps
Et de leur sang ils rougissent la terre.
Leurs écuyers, qui suivaient Martinguerre,
Vont à sa piste, et gagnent le pays.
Les deux héros, sans valets, sans habits,
Et sans argent, étendus dans la plaine,
Manquant de tout, croyaient leur fin prochaine;
Lorsqu'une vieille, en passant vers ces lieux,
Les voyant nus, s'approcha plus près d'eux,

En eut pitié, les fit sur des civières
Porter chez elle, et par des restaurants
En moins de rien leur rendit tous leurs sens,
Leur coloris, et leurs forces premières.
La bonne vieille, en ce lieu respecté,
Est en odeur qu'on dit de sainteté.
Devers Ancône il n'est point de béate,
Point d'âme sainte en qui la grâce éclate
Par des bienfaits plus signalés, plus grands.
Elle prédit la pluie et le beau temps;
Elle guérit les blessures légères
Avec de l'huile et de saintes prières;
Elle a parfois converti des méchants.
Les paladins à la vieille contèrent
Leur aventure, et conseil demandèrent.
La décrépite alors se recueillit,
Pria Marie, ouvrit la bouche, et dit
« Allez en paix, aimez tous deux vos belles,
Mais que ce soit à bonne intention;
Et gardez-vous de vous tuer pour elles.
Les doux objets de votre affection
Sont maintenant à des épreuves rudes;
Je plains leurs maux et vos sollicitudes.
Habillez-vous; prenez des chevaux frais,
Ne manquez pas le chemin qu'il faut prendre;
Le ciel par moi daigne ici vous apprendre,
Pour les trouver, qu'il faut courir après. »
Le Poitevin admira l'énergie
De ce discours; et le Breton pensif
Lui dit : « Je crois à votre prophétie;
Nous poursuivrons le voleur fugitif,
Quand nous aurons retrouvé des montures,
Et des pourpoints, et surtout des armures. »
La vieille dit : « On vous en fournira. »
Un circonois par bonheur était là,
Enfant barbu d'Isâc et de Juda,
Dont la belle âme, à servir empressée,
Faisait fleurir la gent déprépucée.
Le digne Hébreu leur prêta galamment
Deux mille écus à quarante pour cent,
Selon les *us* de la race bénite
En Canaan par Moïse conduite;
Et le profit que le Juif s'arrogea
Entre la sainte et lui se partagea.

CHANT NEUVIÈME.

Argument. — **Comment La Trimouille et sire Arondel retrouvèrent leurs maîtresses en Provence, et du cas étrange advenu dans la Sainte-Baume.**

Deux chevaliers qui se sont bien battus,
Soit à cheval, soit à la noble escrime,
Avec le sabre ou de longs fers pointus,
De pied en cap tout couverts ou tout nus,
Ont l'un pour l'autre une secrète estime;
Et chacun d'eux exalte les vertus
Et les grands coups de son digne adversaire,
Lorsque surtout il n'est plus en colère.
Mais s'il advient, après ce beau conflit,
Quelque accident, quelque triste fortune,
Quelque misère à tous les deux commune,
Incontinent le malheur les unit :
L'amitié naît de leurs destins contraires,
Et deux héros persécutés sont frères.
C'est ce qu'on vit dans le cas si cruel
De La Trimouille et du triste Arondel.
Cet Arondel reçut de la nature
Une âme altière, indifférente et dure;
Mais il sentit ses entrailles d'airain
Se ramollir pour le doux Poitevin :
Et La Trimouille, en se laissant surprendre
A ces beaux nœuds qui forment l'amitié,
Suivit son goût; car son cœur est né tendre.
« Que je me sens, dit-il, fortifié,
Mon cher ami, par votre courtoisie !
Ma Dorothée, hélas! me fut ravie;
Vous m'aiderez, au milieu des combats,
A retrouver la trace de ses pas,
A délivrer ce que mon cœur adore;
J'affronterai les plus cruels trépas,
Pour vous nantir de votre Rosamore. »
Les deux amants, les deux nouveaux amis,
Partent ensemble, et, sur un faux avis,
Marchent en hâte, et tirent vers Livourne.
Le ravisseur d'un autre côté tourne
Par un chemin justement opposé.
Tandis qu'ainsi le couple se fourvoie,
Au scélérat rien ne fut plus aisé
Que d'enlever sa noble et riche proie.
Il la conduit bientôt en sûreté.

Dans un château des chemins écarté,
Près de la mer, entre Rome et Gaëte
Masure affreuse, exécrable retraite,
Où l'insolence et la rapacité,
La gourmandise et la malpropreté,
L'emportement de l'ivresse bruyante,
Les démêlés, les combats qu'elle enfante,
La dégoûtante et sale impureté
Qui de l'amour éteint les tendres flammes,
Tous les excès des plus vilaines âmes,
Font voir à l'œil ce qu'est le genre humain
Lorsqu'à lui-même il est livré sans frein.
Du Créateur image si parfaite,
Or voilà donc comme vous êtes faite !
En arrivant, le corsaire effronté
Se met à table, et fait placer les belles
Sans compliment chacune à son côté,
Mange, dévore, et boit à leur santé.
Puis il leur dit : « Voyez, mesdemoiselles,
Qui de vous deux couche avec moi la nuit.
Tout m'est égal, tout m'est bon, tout me duit;
Poil blond, poil noir, Anglaise, Italienne,
Petite ou grande, infidèle ou chrétienne,
Il ne m'importe; et buvons. » A ces mots,
La rougeur monte à l'aimable visage
De Dorothée, elle éclate en sanglots;
Sur ses beaux yeux il se forme un nuage,
Qui tombe en pleurs sur ce nez fait au tour,
Sur ce menton où l'on dit que l'Amour
Lui fit un creux, la caressant un jour;
Dans la tristesse elle est ensevelie.
Judith l'Anglaise, un moment recueillie,
Et regardant le corsaire inhumain,
D'un air de tête et d'un souris hautain :
« Je veux, dit-elle, avoir ici la joie
Sur le minuit de me voir votre proie;
Et l'on saura ce qu'avec un bandit
Peut une Anglaise alors qu'elle est au lit. »
A ce propos le brave Martinguerre
D'un gros baiser la barbouille, et lui dit :
« J'aimai toujours les filles d'Angleterre. »
Il la rebaise, et puis vide un grand verre,
En vide un autre, et mange, et boit, et rit,
Et chante, et jure; et sa main effrontée
Sans nul égard se porte impudemment
Sur Rosamore, et puis sur Dorothée.
Celle-ci pleure; et l'autre fièrement,

Sans s'émouvoir, sans changer de visage,
Laisse tout faire au rude personnage.
Enfin de table il sort en bégayant,
Le pied mal sûr, mais l'œil étincelant,
Avertissant, d'un geste de corsaire,
Qu'on soit fidèle aux marchés convenus;
Et, rayonnant des présents de Bacchus,
Il se prépare aux combats de Cythère.
La Milanaise, avec des yeux confus,
Dit à l'Anglaise : « Oserez-vous, ma chère,
Du scélérat consommer le désir?
Mérite-t-il qu'une beauté si fière
S'abaisse au point de donner du plaisir?
— Je prétends bien lui donner autre chose,
Dit Rosamore; on verra ce que j'ose :
Je sais venger ma gloire et mes appas;
Je suis fidèle au chevalier que j'aime.
Sachez que Dieu, par sa bonté suprême,
M'a fait présent de deux robustes bras,
Et que Judith est mon nom de baptême.
Daignez m'attendre en cet indigne lieu,
Laissez-moi faire, et surtout priez Dieu. »
Puis elle part, et va la tête haute
Se mettre au lit à côté de son hôte.
La nuit couvrait d'un voile ténébreux
Les toits pourris de ce repaire affreux;
Des malandrins la grossière cohue
Cuvait son vin, dans la grange étendue;
Et Dorothée, en ces moments d'horreur,
Demeurait seule, et se mourait de peur.
Le boucanier, dans la grosse partie
Par où l'on pense, était tout offusqué
De la vapeur des raisins d'Italie.
Moins à l'amour qu'au sommeil provoqué,
Il va pressant d'une main engourdie
Les fiers appas dont son cœur est piqué;
Et la Judith, prodiguant ses tendresses,
L'enveloppait, par de fausses caresses,
Dans les filets que lui tendait la mort.
Le dissolu, lassé d'un tel effort,
Bâille un moment, tourne la tête, et dort.
A son chevet pendait le cimeterre
Qui fit longtemps redouter Martinguerre.
Notre Bretonne aussitôt le tira,
En invoquant Judith et Débora[1],

1. Il n'est lecteur qui ne connaisse la belle Judith. Débora, brave

Jahel, Aod, et Simon nommé Pierre,
Simon Barjone aux oreilles fatal,
Qu'à surpasser l'héroïne s'apprête.
Puis empoignant les crins de l'animal
De sa main gauche, et soulevant la tête,
La tête lourde, et le front engourdi
Du mécréant qui ronfle appesanti,
Elle s'ajuste, et sa droite élevée
Tranche le cou du brave débauché.
De sang, de vin la couche est abreuvée;
Le large tronc, de son chef détaché,
Rougit le front de la noble héroïne
Par trente jets de liqueur purpurine.
Notre amazone alors saute du lit,
Portant en main cette tête sanglante,
Et va trouver sa compagne tremblante,
Qui dans ses bras tombe et s'évanouit;
Puis reprenant ses sens et son esprit :
« Ah! juste Dieu! quelle femme vous êtes!
Quelle action! quel coup, et quel danger!
Où fuirons-nous? si sur ces entrefaites
Quelqu'un s'éveille, on va nous égorger.
— Parlez plus bas, répliqua Rosamore;
Ma mission n'est pas finie encore;
Prenez courage, et marchez avec moi. »
L'autre reprit courage avec effroi.
Leurs deux amants, errants toujours loin d'elles,
Couraient partout sans avoir rien trouvé.
A Gêne enfin l'un et l'autre arrivé,
Ayant par terre en vain cherché leurs belles,
S'en vont par mer, à la merci des flots,
Des deux objets qui troublent leur repos
Aux quatre vents demander des nouvelles.
Ces quatre vents les portent tour à tour,
Tantôt au bord de cet heureux séjour
Où des chrétiens le père apostolique
Tient humblement les clefs du paradis;

épouse de Lapidoth, défit le roi Jabin, qui avait neuf cents chariots armés de faux, dans un pays de montagnes où il n'y a aujourd'hui que des ânes. La brave femme Jahel, épouse de Haber, reçut chez elle Sisara, maréchal général de Jabin : elle l'enivra avec du lait, et cloua sa tête à terre d'une tempe à l'autre avec un clou; c'était un maître clou, et elle une maîtresse femme. Aod le gaucher alla trouver le roi Eglon de la part du Seigneur, et lui enfonça un grand couteau dans le ventre avec la main gauche, et aussitôt Eglon alla à la selle. Quant à Simon Barjone, il ne coupa qu'une oreille à Malchus, et encore eut-il ordre de remettre l'épée au fourreau; ce qui prouve que l'Église ne doit point verser le sang.

Tantôt au fond du golfe Adriatique,
Où le vieux doge est l'époux de Téthys[1];
Puis devers Naple, au rivage fertile,
Où Sannazar est trop près de Virgile[2].
Ces dieux mutins, prompts, ailés, et joufflus,
Qui ne sont plus les enfants d'Orithye,
Sur le dos bleu des flots qu'ils ont émus,
Les font voguer à ces gouffres connus,
Où l'onde amère autrefois engloutie
Par la Charybde, aujourd'hui ne l'est plus[3] ;
Où de nos jours on ne peut plus entendre
Les hurlements des dogues de Scylla;
Où les géants écrasés sous l'Etna[4]
Ne jettent plus la flamme avec la cendre;
Tant l'univers avec le temps changea!
Le couple errant, non loin de Syracuse,
Va saluer la fontaine Aréthuse,
Qui dans son sein, tout couvert de roseaux,
De son amant ne reçoit plus les eaux[5].
Ils ont bientôt découvert le rivage
Où florissaient Augustin[6] et Carthage;
Séjour affreux, dans nos jours infecté
Par les fureurs et la rapacité
Des musulmans, enfants de l'ignorance.
Enfin le ciel conduit nos chevaliers
Aux doux climats de la belle Provence.
  Là, sur les bords couronnés d'oliviers,
On voit les tours de Marseille l'antique,
Beau monument d'un vieux peuple ionique[7].
Noble cité, grecque et libre autrefois,
Tu n'as plus rien de ce double avantage;
Il est plus beau de servir sous nos rois,
C'est, comme on sait, un bienheureux partage.
Mais tes confins possèdent un trésor
Plus merveilleux, plus salutaire encor.
Chacun connaît la belle Magdeleine,
Qui de son temps ayant servi l'Amour,
Servit le ciel étant sur le retour,
Et qui pleura sa vanité mondaine.

1. On sait que le doge de Venise épouse la mer.
2. Sannazar, poëte médiocre, enterré près de Virgile, mais dans un plus beau tombeau.
3. Autrefois cet endroit passait pour un gouffre très-dangereux.
4. L'Etna ne jette plus de flammes que très-rarement.
5. Le passage souterrain du fleuve Alphée jusqu'à la fontaine Aréthuse est reconnu pour une fable.
6. Saint Augustin était évêque d'Hippone.
7. Les Phocéens.

Elle partit des rives du Jourdain
Pour s'en aller au pays de Provence,
Et se fessa longtemps par pénitence,
Au fond d'un creux du roc de Maximin [1].
Depuis ce temps un baume tout divin
Parfume l'air qu'en ces lieux on respire.
Plus d'une fille, et plus d'un pèlerin,
Grimpe au rocher, pour abjurer l'empire
Du dieu d'amour, qu'on nomme esprit malin.
  On tient qu'un jour la pénitente juive,
Prête à mourir, requit une faveur
De Maximin, son pieux directeur.
« Obtenez-moi, si jamais il arrive
Que sur mon roc une paire d'amants
En rendez-vous viennent passer leur temps,
Leurs feux impurs dans tous les deux s'éteignent;
Qu'au même instant ils s'évitent, se craignent,
Et qu'une forte et vive aversion
Soit de leurs cœurs la seule passion. »
Ainsi parla la sainte aventurière.
Son confesseur exauça sa prière.
Depuis ce temps, ces lieux sanctifiés
Vous font haïr les gens que vous aimiez.
  Les paladins, ayant bien vu Marseilles,
Son port, sa rade, et toutes les merveilles
Dont les bourgeois rebattaient leurs oreilles,
Furent requis de visiter le roc,
Ce roc fameux, surnommé Sainte-Baume,
Tant célébré chez la gent porte-froc,
Et dont l'odeur parfumait le royaume.
Le beau Français y va par pitié,
Le fier Anglais par curiosité.
En gravissant ils virent près du dôme
Sur les degrés dans ce roc pratiqués,
Des voyageurs à prier appliqués.
Dans cette troupe étaient deux voyageuses
L'une à genoux, mains jointes, cou tendu;
L'autre debout, et des plus dédaigneuses.
  O doux objets! moment inattendu!
Ils ont tous deux reconnu leurs maîtresses!
Les voilà donc, pécheurs et pécheresses
Dans ce parvis si funeste aux amours.
En peu de mots l'Anglaise leur raconte
Comment son bras, par le divin secours,

1. Le rocher de Saint-Maximin est tout auprès; c'est le chemin de la Sainte-Baume.

Sur Martinguerre a su venger sa honte.
Elle eut le soin, dans ce péril urgent,
De se saisir d'une bourse assez ronde
Qu'avait le mort, attendu que l'argent
Est inutile aux gens de l'autre monde.
Puis franchissant, dans l'horreur de la nuit,
Les murs mal clos de cet affreux réduit,
Le sabre au poing, vers la prochaine rive
Elle a conduit sa compagne craintive,
Elle a monté sur un léger esquif;
Et réveillant matelots, capitaine,
En bien payant, le couple fugitif
A navigué sur la mer de Tyrrhène.
Enfin des vents le sort capricieux,
Ou bien le ciel qui fait tout pour le mieux,
Les met tous quatre aux pieds de Magdeleine.
O grand miracle! ô vertu souveraine!
A chaque mot que prononçait Judith,
De son amant le grand cœur s'affadit :
Ciel! quel dégoût, et bientôt quelle haine
Succède aux traits du plus charmant amour!
Il est payé d'un semblable retour.
Ce La Trimouille, à qui sa Dorothée
Parut longtemps plus belle que le jour,
La trouve laide, imbécile, affectée,
Gauche, maussade, et lui tourne le dos.
La belle en lui voyait le roi des sots,
Le détestait, et détournait la vue;
Et Magdeleine, au milieu d'une nue,
Goûtait en paix la satisfaction
D'avoir produit cette conversion.
Mais Magdeleine, hélas! fut bien déçue :
Car elle obtint des saints du paradis
Que tout amant venu dans son logis
N'aimerait plus l'objet de ses faiblesses
Tant qu'il serait dans ses rochers bénis;
Mais dans ses vœux la sainte avait omis
De stipuler que les amants guéris
Ne prendraient pas de nouvelles maîtresses.
Saint Maximin ne prévit point le cas;
Dont il advint que l'Anglaise infidèle
Au Poitevin tendit ses deux beaux bras,
Et qu'Arondel jouit des doux appas
De Dorothée, et fut enchanté d'elle.
L'abbé Trithème a même prétendu
Que Magdeleine, à ce troc imprévu,
Du haut des cieux s'était mise à sourire.

On peut le croire, et la justifier.
La vertu plaît : mais, malgré son empire,
On a du goût pour son premier métier.
Il arriva que les quatre parties
De Sainte-Baume à peine étaient sorties,
Que le miracle alors n'opéra plus.
Il n'a d'effet que dans l'auguste enceinte,
Et dans le creux de cette roche sainte.
Au bas du mont, La Trimouille confus
D'avoir haï quelque temps Dorothée,
Rendant justice à ses touchants attraits,
La retrouva plus tendre que jamais,
Plus que jamais elle s'en vit fêtée;
Et Dorothée, en proie à sa douleur,
Par son amour expia son erreur
Entre les bras du héros qu'elle adore.
Sire Arondel reprit sa Rosamore,
Dont le courroux fut bientôt désarmé.
Chacun aima comme il avait aimé;
Et je puis dire encor que Magdeleine
En les voyant leur pardonna sans peine.
Le dur Anglais, l'aimable Poitevin,
Ayant chacun leur héroïne en croupe,
Vers Orléans prirent leur droit chemin,
Tous deux brûlant de rejoindre leur troupe,
Et de venger l'honneur de leur pays.
Discrets amants, généreux ennemis,
Ils voyageaient comme de vrais amis,
Sans désormais se faire de querelles,
Ni pour leurs rois, ni même pour leurs belles.

CHANT DIXIÈME.

Argument. — Agnès Sorel poursuivie par l'aumônier de Jean Chandos. Regrets de son amant, etc. Ce qui advint à la belle Agnès dans un couvent.

Eh quoi ! toujours clouer une préface
A tous mes chants! la morale me lasse;
Un simple fait conté naïvement,
Ne contenant que la vérité pure,
Narré succinct, sans frivole ornement,
Point trop d'esprit, aucun raffinement,
Voilà de quoi désarmer la censure.
Allons au fait, lecteur, tout rondement,
C'est mon avis. Tableau d'après nature,

S'il est bien fait, n'a besoin de bordure.
  Le bon roi Charle, allant vers Orléans,
Enflait le cœur de ses fiers combattants,
Les remplissait de joie et d'espérance,
Et relevait le destin de la France.
Il ne parlait que d'aller aux combats,
Il étalait une fière allégresse;
Mais en secret il soupirait tout bas,
Car il était absent de sa maîtresse.
L'avoir laissée, avoir pu seulement
De son Agnès s'écarter un moment,
C'était un trait d'une vertu suprême,
C'était quitter la moitié de soi-même.
  Lorsqu'il se fut au logis renfermé,
Et qu'en son cœur il eut un peu calmé
L'emportement du démon de la gloire,
L'autre démon qui préside à l'amour
Vint à ses sens s'expliquer à son tour;
Il plaidait mieux : il gagna la victoire.
D'un air distrait, le bon prince écouta
Tous les propos dont on le tourmenta :
Puis en sa chambre en secret il alla,
Où, d'un cœur triste et d'une main tremblante,
Il écrivit une lettre touchante,
Que de ses pleurs tendrement il mouilla;
Pour les sécher Bonneau n'était pas là.
Certain butor, gentilhomme ordinaire,
Fut dépêché, chargé du doux billet.
Une heure après, ô douleur trop amère!
Notre courrier rapporte le poulet.
Le roi, saisi d'une crainte mortelle,
Lui dit : « Hélas! pourquoi donc reviens-tu?
Quoi! mon billet?... — Sire, tout est perdu;
Sire, armez-vous de force et de vertu.
Les Anglais.... Sire.... ah! tout est confondu;
Sire.... ils ont pris Agnès et la Pucelle. »
  A ce propos dit sans ménagement,
Le roi tomba, perdit tout sentiment,
Et de ses sens il ne reprit l'usage
Que pour sentir l'effet de son tourment.
Contre un tel coup quiconque a du courage
N'est pas, sans doute, un véritable amant :
Le roi l'était; un tel événement
Le transperçait de douleur et de rage.
Ses chevaliers perdirent tous leurs soins
A l'arracher à sa douleur cruelle;
Charles fut près d'en perdre la cervelle :

Son père, hélas! devint fou pour bien moins[1].
« Ah! cria-t-il, que l'on m'enlève Jeanne,
Mes chevaliers, tous mes gens à soutane,
Mon directeur et le peu de pays
Que m'ont laissé mes destins ennemis!
Cruels Anglais, ôtez-moi plus encore,
Mais laissez-moi ce que mon cœur adore.
Amour, Agnès, monarque malheureux!
Que fais-je ici, m'arrachant les cheveux?
Je l'ai perdue, il faudra que j'en meure;
Je l'ai perdue, et pendant que je pleure,
Peut-être, hélas! quelque insolent Anglais
A son plaisir subjugue ses attraits,
Nés seulement pour des baisers français.
Une autre bouche à tes lèvres charmantes
Pourrait ravir ces faveurs si touchantes!
Une autre main caresser tes beautés!
Un autre.... ô ciel! que de calamités!
Et qui sait même, en ce moment terrible,
A leurs plaisirs si tu n'es pas sensible?
Qui sait, hélas! si ton tempérament
Ne trahit pas ton malheureux amant? »
Le triste roi, de cette incertitude
Ne pouvant plus souffrir l'inquiétude,
Va sur ce cas consulter les docteurs,
Nécromanciens, devins, sorboniqueurs,
Juifs, jacobins, quiconque savait lire[2].
« Messieurs, dit-il, il convient de me dire
Si mon Agnès est fidèle à sa foi,
Si pour moi seul sa belle âme soupire :
Gardez-vous bien de tromper votre roi;
Dites-moi tout; de tout il faut m'instruire. »
Eux bien payés consultèrent soudain,
En grec, hébreu, syriaque, latin :
L'un du roi Charle examine la main,
L'autre en carré dessine une figure;
Un autre observe et Vénus, et Mercure;
Un autre va, son psautier parcourant,
Disant *amen*, et tout bas murmurant;

1. Charles VI, en effet, devint fou, mais on ne sait ni pourquoi ni comment. C'est une maladie qui peut prendre aux rois. La folie de ce pauvre prince fut la cause des malheurs horribles qui désolèrent la France pendant trente ans.

2. Ces sortes de divinations étaient fort usitées; nous voyons même que le roi Philippe III envoya un évêque et un abbé à une béguine de Nivelle auprès de Bruxelles, grande devineresse, pour savoir si Marie de Brabant, sa femme, lui était fidèle.

Cet autre-ci regarde au fond d'un verre,
Et celui-là fait des cercles à terre :
Car c'est ainsi que dans l'antiquité
On a toujours cherché la vérité.
Aux yeux du prince ils travaillent, ils suent;
Puis, louant Dieu, tous ensemble ils concluent
Que ce grand roi peut dormir en repos,
Qu'il est le seul, parmi tous les héros,
A qui le ciel, par sa grâce infinie,
Daigne octroyer une fidèle amie;
Qu'Agnès est sage, et fuit tous les amants :
Puis fiez-vous à messieurs les savants!
  Cet aumônier, terrible, inexorable,
Avait saisi le moment favorable :
Malgré les cris, malgré les pleurs d'Agnès,
Il triomphait de ses jeunes attraits,
Il ravissait des plaisirs imparfaits;
Transports grossiers, volupté sans tendresse,
Triste union sans douceur, sans caresse,
Plaisirs honteux qu'Amour ne connaît pas :
Car qui voudrait tenir entre ses bras
Une beauté qui détourne la bouche,
Qui de ses pleurs inonde votre couche?
Un honnête homme a bien d'autres désirs :
Il n'est heureux qu'en donnant des plaisirs.
Un aumônier n'est pas si difficile;
Il va piquant sa monture indocile,
Sans s'informer si le jeune tendron
Sous son empire a du plaisir ou non.
  Le page aimable, amoureux, et timide,
Qui dans le bourg était allé courir,
Pour dignement honorer et servir
La déité qui de son sort décide,
Revint enfin. Las! il revint trop tard.
Il entre, il voit le damné de frappart,
Qui, tout en feu, dans sa brutale joie
Se démenait, et dévorait sa proie.
Le beau Monrose, à cet objet fatal,
Le fer en main, vole sur l'animal.
Du chapelain l'impudique furie
Cède au besoin de défendre sa vie;
Du lit il saute, il empoigne un bâton
Il s'en escrime, il accole le page.
Chacun des deux est brave champion;
Monrose est plein d'amour et de courage,
Et l'aumônier de luxure et de rage.
  Les gens heureux qui goûtent dans les champs

La douce paix, fruit des jours innocents,
Ont vu souvent, près de quelque bocage,
Un loup cruel, affamé de carnage,
Qui de ses dents déchire la toison
Et boit le sang d'un malheureux mouton.
Si quelque chien, à l'oreille écourtée,
Au cœur superbe, à la gueule endentée,
Vient comme un trait, tout prêt à guerroyer,
Incontinent l'animal carnassier
Laisse tomber de sa gueule écumante
Sur le gazon la victime innocente;
Il court au chien, qui, sur lui s'élançant,
A l'ennemi livre un combat sanglant;
Le loup mordu, tout bouillant de colère,
Croit étrangler son superbe adversaire;
Et le mouton, palpitant auprès d'eux,
Fait pour le chien de très-sincères vœux.
C'était ainsi que l'aumônier nerveux,
D'un cœur farouche et d'un bras formidable,
Se débattait contre le page aimable;
Tandis qu'Agnès, demi-morte de peur,
Restait au lit, digne prix du vainqueur.
  L'hôte et l'hôtesse, et toute la famille,
Et les valets, et la petite fille,
Montent au bruit; on se jette entre-deux:
On fit sortir l'aumônier scandaleux;
Et contre lui chacun fut pour le page :
Jeunesse et grâce ont partout l'avantage.
Le beau Monrose eut donc la liberté
De rester seul auprès de sa beauté;
Et son rival, hardi dans sa détresse,
Sans s'étonner, alla chanter sa messe.
  Agnès honteuse, Agnès au désespoir
Qu'un sacristain à ce point l'eût pollue,
Et plus encor qu'un beau page l'eût vue
Dans le combat indignement vaincue,
Versait des pleurs, et n'osait plus le voir.
Elle eût voulu que la mort la plus prompte
Fermât ses yeux et terminât sa honte;
Elle disait, dans son grand désarroi,
Pour tout discours : « Ah! monsieur, tuez-moi.
— Qui, vous, mourir! lui répondit Monrose;
Je vous perdrais! ce prêtre en serait cause!
Ah! croyez-moi, si vous aviez péché,
Il faudrait vivre et prendre patience :
Est-ce à nous deux de faire pénitence?
D'un vain remords votre cœur est touché,

Divine Agnès : quelle erreur est la vôtre,
De vous punir pour le péché d'un autre! »
Si son discours n'était pas éloquent,
Ses yeux l'étaient; un feu tendre et touchant
Insinuait à la belle attendrie
Quelque désir de conserver sa vie.
 Fallut dîner : car, malgré leurs chagrins
(Chétif mortel, j'en ai l'expérience),
Les malheureux ne font point abstinence;
En enrageant on fait encor bombance;
Voilà pourquoi tous ces auteurs divins,
Ce bon Virgile, et ce bavard Homère,
Que tout savant, même en bâillant, révère,
Ne manquent point, au milieu des combats,
L'occasion de parler d'un repas.
La belle Agnès dîna donc tête à tête,
Près de son lit, avec ce page honnête.
Tous deux d'abord, également honteux,
Sur leur assiette arrêtaient leurs beaux yeux;
Puis enhardis tous deux se regardèrent,
Et puis enfin tous deux ils se lorgnèrent.
 Vous savez bien que dans la fleur des ans,
Quand la santé brille dans tous vos sens,
Qu'un bon dîner fait couler dans vos veines
Des passions les semences soudaines,
Tout votre cœur cède au besoin d'aimer;
Vous vous sentez doucement enflammer
D'une chaleur bénigne et petillante;
La chair est faible, et le diable vous tente.
 Le beau Monrose, en ces temps dangereux,
Ne pouvant plus commander à ses feux,
Se jette aux pieds de la belle éplorée :
« O cher objet! ô maîtresse adorée!
C'est à moi seul désormais de mourir;
Ayez pitié d'un cœur soumis et tendre :
Quoi! mon amour ne pourrait obtenir
Ce qu'un barbare a bien osé vous prendre!
Ah! si le crime a pu le rendre heureux,
Que devez-vous à l'amour vertueux!
C'est lui qui parle, et vous devez l'entendre. »
Cet argument paraissait assez bon;
Agnès sentit le poids de la raison.
Une heure encore elle osa se défendre;
Elle voulut reculer son bonheur,
Pour accorder le plaisir et l'honneur,
Sachant très-bien qu'un peu de résistance
Vaut encor mieux que trop de complaisance.

Monrose enfin, Monrose fortuné
Eut tous les droits d'un amant couronné;
Du vrai bonheur il eut la jouissance.
Du prince anglais la gloire et la puissance
Ne s'étendait que sur des rois vaincus,
Le fier Henri n'avait pris que la France,
Le lot du page était bien au-dessus.
Mais que la joie est trompeuse et légère!
Que le bonheur est chose passagère!
Le charmant page à peine avait goûté
De ce torrent de pure volupté,
Que des Anglais arrive une cohorte.
On monte, on entre, on enfonce la porte.
Couple enivré des caresses d'amour,
C'est l'aumônier qui vous joua ce tour.
La douce Agnès, de crainte évanouie,
Avec Monrose est aussitôt saisie;
C'est à Chandos qu'on prétend les mener.
A quoi Chandos va-t-il les condamner?
Tendres amants, vous craignez sa vengeance;
Vous savez trop par votre expérience,
Que cet Anglais est sans compassion.
Dans leurs beaux yeux est la confusion;
Le désespoir les presse et les dévore;
Et cependant ils se lorgnaient encore :
Ils rougissaient de s'être faits heureux.
A Jean Chandos que diront-ils tous deux?
Dans le chemin advint que de fortune
Ce corps anglais rencontra sur la brune
Vingt chevaliers qui pour Charles tenaient,
Et qui de nuit en ces quartiers rôdaient,
Pour découvrir si l'on avait nouvelle
Touchant Agnès, et touchant la Pucelle.
Quand deux mâtins, deux coqs et deux amants,
Nez contre nez, se rencontrent aux champs;
Lorsqu'un suppôt de la grâce efficace
Trouve un cou tors de l'école d'Ignace;
Quand un enfant de Luther ou Calvin
Voit par hasard un prêtre ultramontain,
Sans perdre temps un grand combat commence,
A coups de gueule, ou de plume, ou de lance.
Semblablement les gendarmes de France,
Tout du plus loin qu'ils virent les Bretons,
Fondent dessus, légers comme faucons.
Les gens anglais sont gens qui se défendent;
Mille beaux coups se donnent et se rendent.
Le fier coursier qui notre Agnès portait

Était actif, jeune, fringant comme elle;
Il se cabrait, il ruait, il tournait;
Agnès allait, sautillant sur la selle.
Bientôt au bruit des cruels combattants
Il s'effarouche, il prend le mors aux dents.
Agnès en vain veut d'une main timide
Le gouverner dans sa course rapide;
Elle est trop faible : il lui fallut enfin
A son cheval remettre son destin.
  Le beau Monrose, au fort de la mêlée,
Ne peut savoir où sa nymphe est allée;
Le coursier vole aussi prompt que le vent;
Et sans relâche ayant couru six mille,
Il s'arrêta dans un vallon tranquille,
Tout vis-à-vis la porte d'un couvent.
Un bois était près de ce monastère :
Auprès du bois une onde vive et claire
Fuit et revient, et par de longs détours
Parmi des fleurs, elle poursuit son cours.
Plus loin s'élève une colline verte,
A chaque automne enrichie et couverte
Des doux présents dont Noé nous dota,
Lorsqu'à la fin son grand coffre il quitta,
Pour réparer du genre humain la perte,
Et que, lassé du spectacle de l'eau,
Il fit du vin par un art tout nouveau.
Flore et Pomone, et la féconde haleine
Des doux zéphyrs, parfument ces beaux champs;
Sans se lasser, l'œil charmé s'y promène.
Le paradis de nos premiers parents
N'avait point eu de vallons plus riants,
Plus fortunés; et jamais la nature
Ne fut plus belle, et plus riche et plus pure.
L'air qu'on respire en ces lieux écartés
Porte la paix dans les cœurs agités,
Et, des chagrins calmant l'inquiétude,
Fait aux mondains aimer la solitude.
  Au bord de l'onde Agnès se reposa,
Sur le couvent ses deux beaux yeux fixa,
Et de ses sens le trouble s'apaisa.
C'était, lecteur, un couvent de nonnettes.
« Ah ! dit Agnès, adorables retraites !
Lieux où le ciel a versé ses bienfaits !
Séjour heureux d'innocence et de paix !
Hélas ! du ciel la faveur infinie
Peut-être ici me conduit tout exprès,
Pour y pleurer les erreurs de ma vie.

De chastes sœurs, épouses de leur Dieu,
De leurs vertus embaument ce beau lieu;
Et moi, fameuse entre les pécheresses,
J'ai consumé mes jours dans les faiblesses. »
Agnès ainsi, parlant à haute voix,
Sur le portail aperçut une croix :
Elle adora, d'humilité profonde,
Ce signe heureux du salut de ce monde;
Et, se sentant quelque componction,
Elle comptait s'en aller à confesse;
Car de l'amour à la dévotion
Il n'est qu'un pas; l'un et l'autre est faiblesse.
Or du moutier la vénérable abbesse
Depuis deux jours était allée à Blois,
Pour du couvent y soutenir les droits.
Ma sœur Besogne avait en son absence
Du saint troupeau la bénigne intendance.
Elle accourut au plus vite au parloir,
Puis fit ouvrir pour Agnès recevoir.
« Entrez, dit-elle, aimable voyageuse;
Quel bon patron, quelle fête joyeuse
Peut amener au pied de nos autels
Cette beauté dangereuse aux mortels?
Seriez-vous point quelque ange ou quelque sainte
Qui des hauts cieux abandonne l'enceinte,
Pour ici-bas nous faire la faveur
De consoler les filles du Seigneur? »
Agnès répond : « C'est pour moi trop d'honneur.
Je suis, ma sœur, une pauvre mondaine;
De grands péchés mes beaux jours sont ourdis;
Et si jamais je vais en paradis,
Je n'y serais qu'auprès de Magdeleine.
De mon destin le caprice fatal,
Dieu, mon bon ange, et surtout mon cheval,
Ne sais comment, en ces lieux m'ont portée.
De grands remords mon âme est agitée;
Mon cœur n'est point dans le crime endurci;
J'aime le bien, j'en ai perdu la trace,
Je la retrouve, et je sens que la grâce
Pour mon salut veut que je couche ici. »
Ma sœur Besogne, avec douceur prudente,
Encouragea la belle pénitente :
Et, de la grâce exaltant les attraits,
Dans sa cellule elle conduit Agnès;
Cellule propre et bien illuminée,
Pleine de fleurs, et galamment ornée,
Lit ample et doux : on dirait que l'Amour

A de ses mains arrangé ce séjour.
Agnès, tout bas louant la Providence,
Vit qu'il est doux de faire pénitence.
  Après souper (car je n'omettrai point
Dans mes récits ce noble et digne point),
Besogne dit à la belle étrangère :
« Il est nuit close, et vous savez, ma chère,
Que c'est le temps où les esprits malins[1]
Rôdent partout, et vont tenter les saints.
Il nous faut faire une œuvre profitable;
Couchons ensemble, afin que si le diable
Veut contre nous faire ici quelque effort,
Nous trouvant deux, le diable en soit moins fort.
La dame errante accepta la partie :
Elle se couche, et croit faire œuvre pie,
Croit qu'elle est sainte, et que le ciel l'absout;
Mais son destin la poursuivait partout.
  Puis-je au lecteur raconter sans vergogne.
Ce que c'était que cette sœur Besogne?
Il faut le dire, il faut tout publier.
Ma sœur Besogne était un bachelier
Qui d'un Hercule eut la force en partage
Et d'Adonis le gracieux visage,
N'ayant encor que vingt ans et demi,
Blanc comme lait, et frais comme rosée.
La dame abbesse, en personne avisée,
En avait fait depuis peu son ami.
Sœur bachelier vivait dans l'abbaye,
En cultivant son ouaille jolie :
Ainsi qu'Achille, en fille déguisé,
Chez Lycomède était favorisé
Des doux baisers de sa Déidamie.
  La pénitente était à peine au lit,
Avec sa sœur, soudain elle sentit
Dans la nonnain métamorphose étrange.
Assurément elle gagnait au change.
Crier, se plaindre, éveiller le couvent,
N'aurait été qu'un scandale imprudent.
Souffrir en paix, soupirer, et se taire,
Se résigner est tout ce qu'on peut faire;
Puis rarement en telle occasion
On a le temps de la réflexion.
Quand sœur Besogne à sa fureur claustrale

1. Ce ne fut jamais que pendant la nuit que les lémures, les larves, les bons et mauvais génies apparurent : il en était de même de nos farfadets; le chant du coq les faisait tous disparaître.

(Car on se lasse) eut mis quelque intervalle,
La belle Agnès, non sans contrition,
Fit en secret cette réflexion :
« C'est donc en vain que j'eus toujours en tête
Le beau projet d'être une femme honnête;
C'est donc en vain que l'on fait ce qu'on peut:
N'est pas toujours femme de bien qui veut. »

CHANT ONZIÈME.

Argument. — Les Anglais violent le couvent : combat de saint George, patron d'Angleterre, contre saint Denys, patron de la France.

Je vous dirai, sans harangue inutile,
Que le matin nos deux charmants reclus,
Lassés tous deux de plaisirs défendus,
S'abandonnaient, l'un vers l'autre étendus,
Au doux repos d'une ivresse tranquille.
Un bruit affreux dérangea leur sommeil.
De tous côtés le flambeau de la guerre,
L'horrible mort éclaire leur réveil;
Près du couvent le sang couvrait la terre.
Cet escadron de malandrins anglais
Avait battu cet escadron français.
Ceux-ci s'en vont au travers de la plaine,
Le fer en main; ceux-là volent après,
Frappant, tuant, criant tous hors d'haleine :
« Mourez sur l'heure, ou rendez-nous Agnès. »
Mais aucun d'eux n'en savait de nouvelles.
Le vieux Colin, pasteur de ces cantons,
Leur dit : « Messieurs, en gardant mes moutons,
Je vis hier le miracle des belles
Qui vers le soir entrait en ce moutier. »
Lors les Anglais se mirent à crier :
« Ah ! c'est Agnès, n'en doutons point, c'est elle;
Entrons, amis. » La cohorte cruelle
Saute à l'instant dessus ces murs bénis :
Voilà les loups au milieu des brebis.
Dans le dortoir, de cellule en cellule,
A la chapelle, à la cave, en tout lieu,
Ces ennemis des servantes de Dieu
Attaquent tout sans honte et sans scrupule.
Ah ! sœur Agnès, sœur Marton, sœur Ursule,
Où courez-vous, levant les mains aux cieux,
Le trouble au sein, la mort dans vos beaux yeux?

Où fuyez-vous, colombes gémissantes?
Vous embrassez, interdites, tremblantes,
Ce saint autel, asile redouté,
Sacré garant de votre chasteté.
C'est vainement, dans ce péril funeste,
Que vous criez à votre époux céleste :
A ses yeux même, à ces mêmes autels,
Tendre troupeau, vos ravisseurs cruels
Vont profaner la foi pure et sacrée
Qu'innocemment votre bouche a jurée.
Je sais qu'il est des lecteurs bien mondains,
Gens sans pudeur, ennemis des nonnains,
Mauvais plaisants, de qui l'esprit frivole
Ose insulter aux filles qu'on viole :
Laissons-les dire. Hélas! mes chères sœurs,
Qu'il est affreux pour de si jeunes cœurs,
Pour des beautés si simples, si timides,
De se débattre en des bras homicides;
De recevoir les baisers dégoûtants
De ces félons de carnage fumants,
Qui, d'un effort détestable et farouche,
Les yeux en feu, le blasphème à la bouche,
Mêlant l'outrage avec la volupté,
Vous font l'amour avec férocité;
De qui l'haleine horrible, empoisonnée,
La barbe dure et la main forcenée,
Le corps hideux, le bras noir et sanglant,
Semblent donner la mort en caressant,
Et qu'on prendrait, dans leurs fureurs étranges,
Pour des démons qui violent des anges!
Déjà le crime, aux regards effrontés,
A fait rougir ces pudiques beautés.
Sœur Rebondi, si dévote et si sage,
Au fier Shipunk est tombée en partage;
Le dur Barclay, l'incrédule Warton,
Sont tous les deux après sœur Amidon.
On pleure, on prie, on jure, on presse, on cogne.
Dans le tumulte on voyait sœur Besogne
Se débattant contre Bard et Parson :
Ils ignoraient que Besogne est garçon,
Et la pressaient sans entendre raison.
Aimable Agnès, dans la troupe affligée
Vous n'étiez pas pour être négligée;
Et votre sort, objet charmant et doux,
Est à jamais de pécher malgré vous.
Le chef sanglant de la gent sacrilége,
Hardi vainqueur, vous presse et vous assiége,

Et les soldats, soumis dans leur fureur,
Avec respect lui cédaient cet honneur.
Le juste ciel, en ses décrets sévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le temps que messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denys, propice à l'innocence,
Crut échapper aux soupçons inquiets
Du fier saint George, ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence.
Mais pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le dieu du mystère[1],
Dieu sage et fin, grand ennemi du bruit,
Qui partout vole, et ne va que de nuit.
Il favorise (et certes c'est dommage)
Force fripons, mais il conduit le sage :
Il est sans cesse à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denys; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas, et marchant de côté.
Des bons Français le protecteur fidèle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui sur le dos de son gros muletier
Gagnait pays par un petit sentier,
En priant Dieu qu'une heureuse aventure
Lui fît enfin retrouver son armure.
Tout du plus loin que saint Denys la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit :
« O ma Pucelle, ô vierge destinée
A protéger les filles et les rois,
Viens secourir la pudeur aux abois,
Viens réprimer la rage forcenée,
Viens; que ce bras vengeur des fleurs de lis
Soit le sauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent, le temps presse, on viole :
Viens, ma Pucelle ! » Il dit, et Jeanne y vole.

1. On ne connaît point dans l'antiquité le dieu du mystère; c'est sans doute une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait plusieurs sortes de mystères chez les gentils, au rapport de Pausanias, de Porphyre, de Lactance, d'Aulus Gellius, d'Apuleius, etc. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ici.

Le cher patron, lui servant d'écuyer,
A coups de fouet hâtait le muletier.
Vous voici, Jeanne, au milieu des infâmes
Qui tourmentaient ces vénérables dames.
Jeanne était nue; un Anglais impudent
Vers cet objet tourne soudain la tête;
Il la convoite; il pense fermement
Qu'elle venait pour être de la fête.
Vers elle il court, et sur sa nudité
Il va cherchant la sale volupté.
On lui répond d'un coup de cimeterre
Droit sur le nez. L'infâme roule à terre,
Jurant ce mot des Français révéré,
Mot énergique, au plaisir consacré,
Mot que souvent le profane vulgaire
Indignement prononce en sa colère.
Jeanne, à ses pieds foulant son corps sanglant,
Criait tout haut à ce peuple méchant :
« Cessez, cruels; cessez, troupe profane;
O violeurs, craignez Dieu, craignez Jeanne! »
Ces mécréants, au grand œuvre attachés,
N'écoutaient rien, sur leurs nonnains juchés :
Tels des ânons broutent des fleurs naissantes,
Malgré les cris du maître et des servantes.
Jeanne, qui voit leurs impudents travaux,
De grande horreur saintement transportée,
Invoquant Dieu, de Denys assistée,
Le fer en main, vole de dos en dos,
De nuque en nuque, et d'échine et échine,
Frappant, perçant de sa pique divine,
Pourfendant l'un alors qu'il commençait,
Dépêchant l'autre alors qu'il finissait,
Et moissonnant la cohorte félonne;
Si que chacun fût percé sur sa nonne,
Et perdant l'âme au fort de son désir,
Allait au diable en mourant de plaisir.
Isâc Warton, dont la lubrique rage
Avait pressé son détestable ouvrage
Ce dur Warton fut le seul écuyer
Qui de sa nonne osa se délier,
Et droit en pied, reprenant son armure,
Attendit Jeanne, et changea de posture.
O vous, grand saint, protecteur de l'État,
Bon saint Denys, témoin de ce combat,
Daignez redire à ma muse fidèle
Ce qu'à vos yeux fit alors ma Pucelle.
Jeanne d'abord frémit, s'émerveilla:

Et les soldats, soumis dans leur fureur,
Avec respect lui cédaient cet honneur.
Le juste ciel, en ses décrets sévères,
Met quelquefois un terme à nos misères.
Car dans le temps que messieurs d'Albion
Avaient placé l'abomination
Tout au milieu de la sainte Sion,
Du haut des cieux le patron de la France,
Le bon Denys, propice à l'innocence,
Crut échapper aux soupçons inquiets
Du fier saint George, ennemi des Français.
Du paradis il vint en diligence.
Mais pour descendre au terrestre séjour,
Plus ne monta sur un rayon du jour;
Sa marche alors aurait paru trop claire.
Il s'en alla vers le dieu du mystère[1],
Dieu sage et fin, grand ennemi du bruit,
Qui partout vole, et ne va que de nuit.
Il favorise (et certes c'est dommage)
Force fripons, mais il conduit le sage :
Il est sans cesse à l'église, à la cour;
Au temps jadis il a guidé l'Amour.
Il mit d'abord au milieu d'un nuage
Le bon Denys; puis il fit le voyage
Par un chemin solitaire, écarté,
Parlant tout bas, et marchant de côté.
Des bons Français le protecteur fidèle
Non loin de Blois rencontra la Pucelle,
Qui sur le dos de son gros muletier
Gagnait pays par un petit sentier,
En priant Dieu qu'une heureuse aventure
Lui fît enfin retrouver son armure.
Tout du plus loin que saint Denys la vit,
D'un ton bénin le bon patron lui dit :
« O ma Pucelle, ô vierge destinée
A protéger les filles et les rois,
Viens secourir la pudeur aux abois,
Viens réprimer la rage forcenée,
Viens; que ce bras vengeur des fleurs de lis
Soit le sauveur de mes tendrons bénis :
Vois ce couvent, le temps presse, on viole :
Viens, ma Pucelle ! » Il dit, et Jeanne y vole.

1. On ne connaît point dans l'antiquité le dieu du mystère; c'est sans doute une invention de notre auteur, une allégorie. Il y avait plusieurs sortes de mystères chez les gentils, au rapport de Pausanias, de Porphyre, de Lactance, d'Aulus Gellius, d'Apuleius, etc. Mais ce n'est pas cela dont il s'agit ici.

Va parcourant cet effroyable espace
Que des humains veut mesurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux,
Que fait tourner René le songe-creux[1]
Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère,
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer sans boussole et sans guide
Autour du rien, tout au travers du vide.
  George, enflammé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire,
Où saint Denys croyait chanter victoire.
Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en sa longue carrière,
Étinceler d'une horrible lumière :
On voit sa queue, et le peuple frémit;
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.
  Tout du plus loin que saint George aperçut
Monsieur Denys, de colère il s'émut;
Et, brandissant sa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère[2] :
« Denys, Denys! rival faible et hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu descends donc en secret sur la ter
Pour égorger mes héros d'Angleterre!
Crois-tu changer les ordres du destin,
Avec ton âne et ton bras féminin?
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
Punisse enfin toi, ta fille, et la France?
Ton triste chef, branlant sur ton cou tors,
S'est déjà vu séparé de ton corps :
Je veux t'ôter, aux yeux de ton Église,
Ta tête chauve en son lieu mal remise,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauds attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encore et rebaiser ta tête. »

1. Allusion aux tourbillons de Descartes et à sa matière subtile, imaginations ridicules, et qui ont eu si longtemps la vogue. On ne sait pourquoi l'auteur applique aussi l'épithète de *rêveur* à Newton, qui a prouvé le vide; c'est apparemment parce que Newton soupçonne qu'un esprit extrêmement élastique est la cause de la gravitation; au reste, il ne faut pas prendre une plaisanterie à la lettre.

2. Tout ce morceau est visiblement imité d'Homère; Minerve dit à Mars ce que le sage Denys dit ici au fier George : « O Mars! ô Mars! dieu sanglant, qui ne te plais qu'aux combats, etc. »

« Mon cher Denys ! mon saint, que vois-je là ?
Mon corselet, mon armure céleste,
Ce beau présent que tu m'avais donné,
Brille à mes yeux au dos de ce damné !
Il a mon casque, il a ma soubreveste. »
Il était vrai ; la Jeanne avait raison :
La belle Agnès, en troquant de jupon,
De cette armure en secret habillée,
Par Jean Chandos fut bientôt dépouillée.
Isâc Warton, écuyer de Chandos,
Prit cette armure, et s'en couvrit le dos.
O Jeanne d'Arc ! ô fleur des héroïnes !
Tu combattais pour tes armes divines,
Pour ton grand roi si longtemps outragé,
Pour la pudeur de cent bénédictines,
Pour saint Denys de leur honneur chargé.
Denys la voit qui donne avec audace
Cent coups de sabre à sa propre cuirasse,
A son armet d'une aigrette ombragé.
Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir Vulcain les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins pesants et moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Son gros canon trop bravé sur la terre.
Le fier Anglais, de fer enharnaché,
Recule un pas ; son âme est stupéfaite
Quand il se voit si rudement touché
Par une jeune et fringante brunette.
La voyant nue, il sentit des remords ;
Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
Il se défend, et combat en arrière,
De l'ennemie admirant les trésors,
Et se moquant de sa vertu guerrière.
Saint George alors au sein du paradis,
Ne voyant plus son confrère Denys,
Se douta bien que le saint de la France
Portait aux siens sa divine assistance.
Il promenait ses regards inquiets
Dans les recoins du céleste palais.
Sans balancer aussitôt il demande
Son beau cheval connu dans la Légende.
Le cheval vint ; George le bien monté[1],
La lance au poing, et le sabre au côté,

1. Il est indubitable qu'on représente toujours saint George sur un beau cheval, et de là vient le proverbe, *monté comme un saint George*.

Va parcourant cet effroyable espace
Que des humains veut mesurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux,
Que fait tourner René le songe-creux[1]
Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère,
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer sans boussole et sans guide
Autour du rien, tout au travers du vide.
  George, enflammé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire,
Où saint Denys croyait chanter victoire.
Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en sa longue carrière,
Étinceler d'une horrible lumière :
On voit sa queue, et le peuple frémit;
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.
  Tout du plus loin que saint George aperçut
Monsieur Denys, de colère il s'émut;
Et, brandissant sa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère[2] :
« Denys, Denys! rival faible et hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu descends donc en secret sur la ter
Pour égorger mes héros d'Angleterre!
Crois-tu changer les ordres du destin,
Avec ton âne et ton bras féminin?
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
Punisse enfin toi, ta fille, et la France?
Ton triste chef, branlant sur ton cou tors,
S'est déjà vu séparé de ton corps :
Je veux t'ôter, aux yeux de ton Église,
Ta tête chauve en son lieu mal remise,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauds attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encore et rebaiser ta tête. »

1. Allusion aux tourbillons de Descartes et à sa matière subtile, imaginations ridicules, et qui ont eu si longtemps la vogue. On ne sait pourquoi l'auteur applique aussi l'épithète de *rêveur* à Newton, qui a prouvé le vide; c'est apparemment parce que Newton soupçonne qu'un esprit extrêmement élastique est la cause de la gravitation; au reste, il ne faut pas prendre une plaisanterie à la lettre.

2. Tout ce morceau est visiblement imité d'Homère; Minerve dit à Mars ce que le sage Denys dit ici au fier George: « O Mars! ô Mars! dieu sanglant, qui ne te plais qu'aux combats, etc. »

Le bon Denys, levant les mains aux cieux,
Lui répondit d'un ton noble et pieux :
« O grand saint George, ô mon puissant confrère
Veux-tu toujours écouter ta colère?
Depuis le temps que nous sommes au ciel,
Ton cœur dévot est tout pétri de fiel.
Nous faudra-t-il, bienheureux que nous sommes,
Saints enchâssés, tant fêtés chez les hommes,
Nous qui devons l'exemple aux nations,
Nous décrier par nos divisions?
Veux-tu porter une guerre cruelle
Dans le séjour de la paix éternelle?
Jusques à quand les saints de ton pays
Mettront-ils donc le trouble en paradis?
O fiers Anglais, gens toujours trop hardis,
Le ciel un jour, à son tour en colère,
Se lassera de vos façons de faire;
Ce ciel n'aura, grâce à vos soins jaloux,
Plus de dévots qui viennent de chez vous.
Malheureux saint, pieux atrabilaire;
Patron maudit d'un peuple sanguinaire,
Sois plus traitable; et, pour Dieu, laisse-moi
Sauver la France et secourir mon roi. »
A ce discours, George, bouillant de rage,
Sentit monter le rouge à son visage;
Et, des badauds contemplant le patron,
Il redoubla de force et de courage,
Car il prenait Denys pour un poltron.
Il fond sur lui, tel qu'un puissant faucon
Vole de loin sur un tendre pigeon.
Denys recule, et prudent il appelle
A haute voix son âne si fidèle,
Son âne ailé, sa joie et son secours.
« Viens, criait-il, viens défendre mes jours. »
Ainsi parlant, le bon Denys oublie
Que jamais saint n'a pu perdre la vie.
Le beau grison revenait d'Italie
En ce moment; et moi, conteur succinct,
J'ai déjà dit ce qui fit qu'il revint.
A son Denys dos et selle il présente.
Notre patron, sur son âne élancé,
Sentit soudain sa valeur renaissante.
Subtilement il avait ramassé
Le fer tranchant d'un Anglais trépassé;
Lors, brandissant le fatal cimeterre,
Il pousse à George, il le presse, il le serre.
George indigné lui fait tomber en bref

Trois horions sur son malheureux chef.
Tous sont parés ; Denys garde sa tête,
Et de ses coups dirige la tempête
Sur le cheval et sur le cavalier.
Le feu jaillit de l'élastique acier ;
Les fers croisés, et de taille et de pointe,
A tout moment vont, au fort du combat,
Chercher le cou, le casque, le rabat,
Et l'auréole, et l'endroit délicat
Où la cuirasse à l'aiguillette est jointe.
Ces vains efforts les rendaient plus ardents ;
Tous deux tenaient la victoire en suspens,
Quand de sa voix terrible et discordante
L'âne entonna son octave écorchante.
Le ciel en tremble ; Écho du fond des bois
En frémissant répète cette voix.
George pâlit : Denys d'une main leste
Fait une feinte, et d'un revers céleste
Tranche le nez du grand saint d'Albion [1].
Le bout sanglant roule sur son arçon.
George, sans nez, mais non pas sans courage,
Venge à l'instant l'honneur de son visage,
Et jurant Dieu, selon les nobles *us*
De ses Anglais, d'un coup de cimeterre
Coupe à Denys ce que jadis saint Pierre,
Certain jeudi, fit tomber à Malchus.
A ce spectacle, à la voix ampoulée
De l'âne saint, à ses terribles cris,
Tout fut ému dans les divins lambris.
Le beau portail de la voûte étoilée
S'ouvrit alors, et des arches du ciel
On vit sortir l'archange Gabriel,
Qui, soutenu sur ses brillantes ailes,
Fend doucement les plaines éternelles,
Portant en main la verge qu'autrefois
Devers le Nil eut le divin Moïse,
Quand dans la mer, suspendue et soumise,
Il engloutit les peuples et les rois.
« Que vois-je ici ? cria-t-il en colère ;
Deux saints patrons, deux enfants de lumière,
Du Dieu de paix confidents éternels,
Vont s'échiner comme de vils mortels !
Laissez, laissez aux sots enfants des femmes
Les passions, et le fer, et les flammes ;
Abandonnez à leur profane sort

1. Toujours imitation d'Homère, qui fait blesser Mars lui-même.

Les corps chétifs de ces grossières âmes,
Nés dans la fange, et formés pour la mort :
Mais vous, enfants qu'au séjour de la vie
Le ciel nourrit de sa pure ambroisie,
Êtes-vous las d'être trop fortunés?
Êtes-vous fous? ciel! une oreille, un nez!
Vous que la grâce et la miséricorde
Avaient formés pour prêcher la concorde,
Pouvez-vous bien de je ne sais quels rois
En étourdis embrasser la querelle?
Ou renoncez à la voûte éternelle,
Ou dans l'instant qu'on se rende à mes lois.
Que dans vos cœurs la charité s'éveille.
George insolent, ramassez cette oreille,
Ramassez, dis-je; et vous, monsieur Denys,
Prenez ce nez avec vos doigts bénis :
Que chaque chose en son lieu soit remise. »
  Denys soudain va, d'une main soumise,
Rendre le bout du nez qu'il fit camus.
George à Denys rend l'oreille dévote
Qu'il lui coupa. Chacun des deux marmotte
A Gabriel un gentil *oremus;*
Tout se rajuste, et chaque cartilage
Va se placer à l'air de son visage.
Sang, fibres, chair, tout se consolida;
Et nul vestige aux deux saints ne resta
De nez coupé, ni d'oreille abattue;
Tant les saints ont la chair ferme et dodue!
  Puis Gabriel, d'un ton de président :
« Çà, qu'on s'embrasse. » Il dit, et dans l'instant
Le doux Denys, sans fiel et sans colère,
De bonne foi baisa son adversaire :
Mais le fier George en l'embrassant jurait,
Et promettait que Denys le paierait.
Le bel archange, après cette embrassade,
Prend mes deux saints, et d'un air gracieux
A ses côtés les fait voguer aux cieux,
Où de nectar on leur verse rasade.
  Peu de lecteurs croiront ce grand combat;
Mais sous les murs qu'arrosait le Scamandre,
N'a-t-on pas vu jadis avec éclat
Les dieux armés de l'Olympe descendre?
N'a-t-on pas vu chez cet Anglais Milton
D'anges ailés toute une légion [1]

1. Milton, au cinquième chant du *Paradis perdu*, assure qu'une partie des anges fit de la poudre et des canons, et renversa par terre dans

Rougir de sang les célestes campagnes,
Jeter au nez quatre ou cinq cents montagnes,
Et, qui pis est, avoir du gros canon?
Or si jadis Michel et le démon
Se sont battus, messieurs Denys et George
Pouvaient sans doute, à plus forte raison,
Se rencontrer et se couper la gorge.
Mais dans le ciel si la paix revenait,
Il en était autrement sur la terre,
Séjour maudit de discorde et de guerre.
Le bon roi Charle en cent endroits courait,
Nommait Agnès, la cherchait, et pleurait.
Et cependant Jeanne la foudroyante,
De son épée invincible et sanglante,
Au fier Warton le trépas préparait :
Elle l'atteint vers l'énorme partie
Dont cet Anglais profana le couvent;
Warton chancelle, et son glaive tranchant
Quitte sa main par la mort engourdie;
Il tombe, et meurt en reniant les saints.
Le vieux troupeau des antiques nonnains,
Voyant aux pieds de l'amazone auguste
Le chevalier sanglant et trébuché,
Disant *Ave*, s'écriait : « Il est juste
Qu'on soit puni par où l'on a péché. »
Sœur Rebondi, qui dans la sacristie
A succombé sous le vainqueur impie,
Pleurait le traître en rendant grâce au ciel;
Et mesurant des yeux le criminel,
Elle disait d'une voix charitable :
« Hélas ! hélas ! nul ne fut plus coupable. »

CHANT DOUZIÈME.

ARGUMENT. — Monrose tue l'aumônier. Charles retrouve Agnès, qui se consolait avec Monrose dans le château de Cutendre.

J'avais juré de laisser la morale,
De conter net, de fuir les longs discours :
Mais que ne peut ce grand dieu des amours?

le ciel des légions d'anges; que ceux-ci prirent dans le ciel des centaines de montagnes, les chargèrent sur leur dos, avec les forêts plantées sur ces montagnes et les fleuves qui en coulaient, et qu'ils jetèrent fleuves, montagnes et forêts, sur l'artillerie ennemie. C'est un des morceaux les plus vraisemblables de ce poëme.

Il est bavard, et ma plume inégale
Va griffonnant de son bec effilé
Ce qu'il inspire à mon cerveau brûlé.
Jeunes beautés, filles, veuves ou femmes,
Qu'il enrôla sous ses drapeaux charmants,
Vous qui lancez et recevez ses flammes,
Or dites-moi, quand deux jeunes amants,
Égaux en grâce, en mérite, en talents,
Aux doux plaisirs tous deux vous sollicitent,
Également vous pressent, vous excitent,
Mettent en feu vos sensibles appas,
Vous éprouvez un étrange embarras.
Connaissez-vous cette histoire frivole
D'un certain âne, illustre dans l'école?
Dans l'écurie on vint lui présenter
Pour son dîner deux mesures égales,
De même forme, à pareils intervalles :
Des deux côtés l'âne se vit tenter
Également, et, dressant ses oreilles
Juste au milieu des deux formes pareilles,
De l'équilibre accomplissant les lois,
Mourut de faim, de peur de faire un choix.
N'imitez pas cette philosophie;
Daignez plutôt honorer tout d'un temps
De vos bontés vos deux jeunes amants,
Et gardez-vous de risquer votre vie.
 A quelques pas de ce joli couvent,
Si pollué, si triste, et si sanglant,
Où le matin vingt nonnes affligées
Par l'amazone ont été trop vengées;
Près de la Loire était un vieux château
A pont-levis, mâchicoulis [1], tourelles;
Un long canal transparent, à fleur d'eau,
En serpentant tournait au pied d'icelles,
Puis embrassait, en quatre cents jets d'arc,
Les murs épais qui défendaient le parc.
Un vieux baron, surnommé de Cutendre,
Était seigneur de cet heureux logis.
En sûreté chacun pouvait s'y rendre :
Le vieux seigneur, dont l'âme est bonne et tendre,
En avait fait l'asile du pays.
Français, Anglais, tous étaient ses amis;
Tout voyageur en coche, en botte, en guêtre,

1. *Mâchicoulis*, ou *mâchecoulis;* ce sont des ouvertures entre les créneaux, par lesquelles on peut tirer sur l'ennemi quand il est dans le fossé.

Va parcourant cet effroyable espace
Que des humains veut mesurer l'audace;
Ces cieux divers, ces globes lumineux,
Que fait tourner René le songe-creux[1]
Dans un amas de subtile poussière,
Beaux tourbillons que l'on ne prouve guère,
Et que Newton, rêveur bien plus fameux,
Fait tournoyer sans boussole et sans guide
Autour du rien, tout au travers du vide.
  George, enflammé de dépit et d'orgueil,
Franchit ce vide, arrive en un clin d'œil
Devers les lieux arrosés par la Loire,
Où saint Denys croyait chanter victoire.
Ainsi l'on voit dans la profonde nuit
Une comète, en sa longue carrière,
Étinceler d'une horrible lumière :
On voit sa queue, et le peuple frémit;
Le pape en tremble, et la terre étonnée
Croit que les vins vont manquer cette année.
  Tout du plus loin que saint George aperçut
Monsieur Denys, de colère il s'émut;
Et, brandissant sa lance meurtrière,
Il dit ces mots dans le vrai goût d'Homère[2] :
« Denys, Denys! rival faible et hargneux,
Timide appui d'un parti malheureux,
Tu descends donc en secret sur la ter
Pour égorger mes héros d'Angleterre!
Crois-tu changer les ordres du destin,
Avec ton âne et ton bras féminin?
Ne crains-tu pas que ma juste vengeance
Punisse enfin toi, ta fille, et la France?
Ton triste chef, branlant sur ton cou tors,
S'est déjà vu séparé de ton corps :
Je veux t'ôter, aux yeux de ton Église,
Ta tête chauve en son lieu mal remise,
Et t'envoyer vers les murs de Paris,
Digne patron des badauds attendris,
Dans ton faubourg, où l'on chôme ta fête,
Tenir encore et rebaiser ta tête. »

1. Allusion aux tourbillons de Descartes et à sa matière subtile, imaginations ridicules, et qui ont eu si longtemps la vogue. On ne sait pourquoi l'auteur applique aussi l'épithète de *rêveur* à Newton, qui a prouvé le vide; c'est apparemment parce que Newton soupçonne qu'un esprit extrêmement élastique est la cause de la gravitation; au reste, il ne faut pas prendre une plaisanterie à la lettre.

2. Tout ce morceau est visiblement imité d'Homère; Minerve dit à Mars ce que le sage Denys dit ici au fier George : « O Mars! ô Mars! dieu sanglant, qui ne te plais qu'aux combats, etc. »

Au sourcil noir, à la mine assurée,
Aux yeux brillants, au menton cotonné,
Au teint fleuri, par les grâces orné,
Tout rayonnant des couleurs du bel âge :
C'était l'Amour, ou c'était mon beau page;
C'était Monrose. Il avait tout le jour
Cherché l'objet de son naissant amour.
Dans le couvent reçu par les nonnettes,
Il apparut à ces filles discrètes
Non moins charmant que l'ange Gabriel,
Pour les bénir venant du haut du ciel.
Les tendres sœurs, voyant le beau Monrose,
Sentaient rougir leurs visages de rose,
Disant tout bas : « Ah! que n'était-il là,
Dieu paternel, quand on nous viola? »
Toutes en cercle autour de lui se mirent.
Parlant sans cesse; et lorsqu'elles apprirent
Que ce beau page allait chercher Agnès,
On lui donna le coursier le plus frais,
Avec un guide, afin que sans esclandre
Il arrivât au château de Cutendre.
En arrivant, il vit près du chemin,
Non loin du pont, l'aumônier inhumain.
Lors, tout ému de joie et de colère :
« Ah! c'est donc toi, prêtre de Belzébut!
Je jure ici Chandos et mon salut,
Et, plus encor, les yeux qui m'ont su plaire,
Que tes forfaits vont enfin se payer. »
Sans repartir, le bouillant aumônier
Prend d'une main par la rage tremblante
Un pistolet [1], en presse la détente;
Le chien s'abat, le feu prend, le coup part;
Le plomb chassé siffle et vole au hasard,
Suivant au loin la ligne mal mirée
Que lui traçait une main égarée.
Le page vise, et, par un coup plus sûr,
Atteint le front, ce front horrible et dur,
Où se peignait une âme détestable.
L'aumônier tombe, et le page vainqueur
Sentit alors dans le fond de son cœur
De la pitié le mouvement aimable.
« Hélas! dit-il, meurs du moins en chrétien,
Dis *Te Deum;* tu vécus comme un chien;

1. Il faut avouer que les pistolets ne furent inventés à Pistoie que longtemps après. Nous n'osons affirmer qu'il soit permis d'anticiper ainsi les temps; mais que ne pardonne-t-on point dans un poëme épique? l'épopée a de grands droits.

Demande au ciel pardon de ta luxure;
Prononce *amen;* donne ton âme à Dieu.
— Non, répondit le maraud à tonsure;
Je suis damné, je vais au diable : adieu. »
Il dit, et meurt; son âme déloyale
Alla grossir la cohorte infernale[1].
Tandis qu'ainsi ce monstre impénitent
Allait rôtir aux brasiers de Satan,
Le bon roi Charle, accablé de tristesse,
Allait cherchant son errante maîtresse,
Se promenant, pour calmer sa douleur,
Devers la Loire avec son confesseur.
Il faut ici, lecteur, que je remarque
En peu de mots ce que c'est qu'un docteur
Qu'en sa jeunesse un amoureux monarque
Par étiquette a pris pour directeur.
C'est un mortel tout pétri d'indulgence,
Qui doucement fait pencher dans ses mains
Du bien, du mal, la trompeuse balance;
Vous mène au ciel par d'aimables chemins,
Et fait pécher son maître en conscience :
Son ton, ses yeux, son geste composant,
Observant tout, flattant avec adresse
Le favori, le maître, la maîtresse;
Toujours accort, et toujours complaisant.
Le confesseur du monarque gallique
Était un fils du bon saint Dominique;
Il s'appelait le père Bonifoux,
Homme de bien, se faisant tout à tous.
Il lui disait d'un ton dévot et doux :
« Que je vous plains! la partie animale
Prend le dessus : la chose est bien fatale.
Aimer Agnès est un péché vraiment;
Mais ce péché se pardonne aisément :
Au temps jadis il était fort en vogue
Chez les Hébreux, enfants du Décalogue.
Cet Abraham, ce père des croyants,
Avec Agar s'avisa d'être père;
Car sa servante avait des yeux charmants,
Qui de Sara méritaient la colère.
Jacob le juste épousa les deux sœurs.
Tout patriarche a connu les douceurs

1. L'équité demande que nous fassions ici une remarque sur la morale admirable de ce poëme. Le vice y est toujours puni : l'aumônier scandaleux meurt impénitent, Grisbourdon est damné, Chandos est vaincu et tué, etc. C'est ce que le sage Horatius Flaccus recommande *in Arte poetica.*

Du changement dans l'amoureux mystère.
Le vieux Booz en son vieux lit reçut
Après moisson la bonne et vieille Ruth;
Et, sans compter la belle Bethsabée,
Du bon David l'âme fut absorbée
Dans les plaisirs de son ample sérail.
Son vaillant fils, fameux par sa crinière,
Un beau matin, par vertu singulière,
Vous repassa tout ce gentil bercail.
De Salomon vous savez le partage :
Comme un oracle on écoutait sa voix;
Il savait tout; et des rois le plus sage
Était aussi le plus galant des rois.
De leurs péchés si vous suivez la trace,
Si vos beaux ans sont livrés à l'amour,
Consolez-vous; la sagesse a son tour.
Jeune on s'égare, et vieux on obtient grâce.
— Ah! dit Charlot, ce discours est fort bon;
Mais que je suis bien loin de Salomon!
Que son bonheur augmente mes détresses!
Pour ses ébats il eut trois cents maîtresses[1],
Je n'en ai qu'une; hélas! je ne l'ai plus. »
Des pleurs alors, sur son nez répandus,
Interrompaient sa voix tendre et plaintive,
Lorsqu'il avise, en tournant vers la rive,
Sur un cheval trottant d'un pas hardi,
Un manteau rouge, un ventre rebondi,
Un vieux rabat; c'était Bonneau lui-même.
Or chacun sait qu'après l'objet qu'on aime,
Rien n'est plus doux pour un parfait amant
Que de trouver son très-cher confident.
Le roi, perdant et reprenant haleine,
Crie à Bonneau : « Quel démon te ramène?
Que fait Agnès? dis; d'où viens-tu? quels lieux
Sont embellis, éclairés par ses yeux?
Où la trouver? dis donc, réponds donc, parle. »
Aux questions qu'enfilait le roi Charle,
Le bon Bonneau conta de point en point
Comme il avait été mis en pourpoint,
Comme il avait servi dans la cuisine,
Comme il avait par fraude clandestine
Et par miracle, à Chandos échappé,
Quand à se battre on était occupé;
Comme on cherchait cette beauté divine :

1. Charles oublie sept cents femmes, ce qui fait mille. Mais en cela nous ne pouvons qu'applaudir à la retenue de l'auteur et à sa sagesse.

Sans rien omettre il raconta fort bien
Ce qu'il savait; mais il ne savait rien.
Il ignorait la fatale aventure,
Du prêtre anglais la brutale luxure,
Du page aimé l'amour respectueux,
Et du couvent le sac incestueux.
  Après avoir bien expliqué leurs craintes,
Repris cent fois le fil de leurs complaintes,
Maudit le sort et les cruels Anglais,
Tous deux étaient plus tristes que jamais.
Il était nuit; le char de la grande Ourse[1]
Vers son nadir avait fourni sa course.
Le jacobin dit au prince pensif :
« Il est bien tard; soyez mémoratif
Que tout mortel, prince ou moine, à cette heure,
Devrait chercher quelque honnête demeure,
Pour y souper et pour passer la nuit. »
Le triste roi, par le moine conduit,
Sans rien répondre, et ruminant sa peine,
Le cou penché, galope dans la plaine;
Et bientôt Charle, et le prêtre et Bonneau,
Furent tous trois aux fossés du château.
  Non loin du pont était l'aimable page,
Lequel, ayant jeté dans le canal
Le corps maudit de son damné rival,
Ne perdait point l'objet de son voyage.
Il dévorait en secret son ennui,
Voyant ce pont entre sa dame et lui.
Mais quand il vit aux rayons de la lune
Les trois Français, il sentit que son cœur
Du doux espoir éprouvait la chaleur;
Et d'une grâce adroite et non commune
Cachant son nom, et surtout son ardeur,
Dès qu'il parut, dès qu'il se fit entendre,
Il inspira je ne sais quoi de tendre;
Il plut au prince, et le moine bénin
Le caressait de son air patelin,
D'un œil dévot, et du plat de la main.
  Le nombre pair étant formé de quatre,
On vit bientôt les deux flèches abattre
Le pont mobile; et les quatre coursiers
Font en marchant gémir les madriers[2].

1. Le nadir, en arabe, signifie le plus bas, et le zénith le plus haut. La grande Ourse est l'Arctos des Grecs, qui a donné son nom au pôle arctique.

2. Ce sont les planches du pont : elles ne prennent le nom de madriers que quand elles ont quatre pouces d'épaisseur.

Le gros Bonneau tout essoufflé chemine,
En arrivant, droit devers la cuisine,
Songe au souper; le moine au même lieu
Dévotement en rendit grâce à Dieu.
Charles, prenant un nom de gentilhomme,
Court à Cutendre avant qu'il prît son somme.
Le bon baron lui fit son compliment,
Puis le mena dans son appartement.
Charle a besoin d'un peu de solitude,
Il veut jouir de son inquiétude;
Il pleure Agnès : il ne se doutait pas
Qu'il fût si près de ses jeunes appas.
Le beau Monrose en sut bien davantage.
Avec adresse il fit causer un page,
Il se fit dire où reposait Agnès,
Remarquant tout avec des yeux discrets.
Ainsi qu'un chat, qui d'un regard avide
Guette au passage une souris timide,
Marchant tout doux, la terre ne sent pas
L'impression de ses pieds délicats;
Dès qu'il l'a vue, il a sauté sur elle :
Ainsi Monrose, avançant vers la belle,
Étend un bras, puis avance à tâtons,
Posant l'orteil et haussant les talons.
Agnès, Agnès, il entre dans ta chambre!
Moins promptement la paille vole à l'ambre,
Et le fer suit moins sympathiquement
Le tourbillon qui l'unit à l'aimant.
Le beau Monrose en arrivant se jette
A deux genoux au bord de la couchette,
Où sa maîtresse avait entre deux draps,
Pour sommeiller, arrangé ses appas.
De dire un mot aucun d'eux n'eut la force
Ni le loisir; le feu prit à l'amorce
En un clin d'œil; un baiser amoureux
Unit soudain leurs bouches demi-closes;
Leur âme vint sur leurs lèvres de roses;
Un tendre feu sortit de leurs beaux yeux;
Dans leurs baisers leurs langues se cherchèrent.
Qu'éloquemment alors elles parlèrent!
Discours muets, langage des désirs,
Charmant prélude, organe des plaisirs,
Pour un moment il vous fallut suspendre
Ce doux concert, et ce duo si tendre.
Agnès aida Monrose impatient
A dépouiller, à jeter promptement
De ses habits l'incommode parure,

Déguisement qui pèse à la nature,
Dans l'âge d'or aux mortels inconnu,
Que hait surtout un dieu qui va tout nu.
Dieux! quels objets! est-ce Flore et Zéphyre?
Est-ce Psyché qui caresse l'Amour?
Est-ce Vénus que le fils de Cynire[1]
Tient dans ses bras loin des rayons du jour,
Tandis que Mars est jaloux et soupire?
Le Mars français, Charle, au fond du château,
Soupire alors avec l'ami Bonneau,
Mange à regret et boit avec tristesse.
Un vieux valet, bavard de son métier,
Pour égayer sa taciturne altesse[2],
Apprit au roi, sans se faire prier,
Que deux beautés, l'une robuste et fière,
Aux cheveux noirs, à la mine guerrière;
L'autre plus douce, aux yeux bleus, au teint frais,
Couchaient alors dans la gentilhommière.
Charle étonné les soupçonne à ces traits;
Il se fait dire et puis redire encore
Quels sont les yeux, la bouche, les cheveux,
Le doux parler, le maintien vertueux
Du cher objet de son cœur amoureux :
C'est elle enfin, c'est tout ce qu'il adore;
Il en est sûr, il quitte son repas.
« Adieu, Bonneau : je cours entre ses bras. »
Il dit et vole, et non pas sans fracas :
Il était roi, cherchant peu le mystère.
Plein de sa joie, il répète et redit
Le nom d'Agnès, tant qu'Agnès l'entendit.
Le couple heureux en trembla dans son lit.
Que d'embarras! comment sortir d'affaire?
Voici comment le beau page s'y prit :
Près du lambris, dans une grande armoire,
On avait mis un petit oratoire,
Autel de poche, où, lorsque l'on voulait,
Pour quinze sous un capucin[3] venait.
Sur le retable, en voûte pratiquée,
Est une niche en attendant son saint.
D'un rideau vert la niche était masquée.
Que fait Monrose? un beau penser lui vint
De s'ajuster dans la niche sacrée;
En bienheureux, derrière le rideau,

1. Adonis. — 2. On traitait les rois d'altesses alors.
3. Il n'y avait point encore de pères capucins; c'est une faute contre *le costume*.

Il se tapit, sans pourpoint, sans manteau.
Charles volait, et presque dès l'entrée
Il saute au cou de sa belle adorée;
Et, tout en pleurs, il veut jouir des droits
Qu'ont les amants, surtout quand ils sont rois.
Le saint caché frémit à cette vue;
Il fait du bruit, et la toile remue :
Le prince approche, il y porte la main,
Il sent un corps, il recule, il s'écrie :
« Amour, Satan, saint François, saint Germain!
Moitié frayeur et moitié jalousie;
Puis tire à lui, fait tomber sur l'autel,
Avec grand bruit, le rideau sous lequel
Se blottissait cette aimable figure
Qu'à son plaisir façonna la nature.
Son dos tourné par pudeur étalait
Ce que César sans pudeur soumettai
A Nicomède en sa belle jeunesse[1],
Ce que jadis le héros de la Grèce
Admira tant dans son Éphestion[2],
Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon :
Que les héros, ô ciel, ont de faiblesse!
 Si mon lecteur n'a point perdu le fil
De cette histoire, au moins se souvient-il
Que dans le camp la courageuse Jeanne
Traça jadis au bas du dos profane,
D'un doigt conduit par monsieur saint Denys,
Adroitement trois belles fleurs de lis.
Cet écusson, ces trois fleurs, ce derrière,
Émurent Charle : il se mit en prière;
Il croit que c'est un tour de Belzébut.
De repentir et de douleur atteinte,
La belle Agnès s'évanouit de crainte.
Le prince alors, dont le trouble s'accrut,
Lui prend les mains : « Qu'on vole ici vers elle
Accourez tous; le diable est chez ma belle. »
Aux cris du roi le confesseur troublé
Non sans regret quitte aussitôt la table;
L'ami Bonneau monte tout essoufflé;
Jeanne s'éveille, et, d'un bras redoutable

1. Des ignorants, dans les éditions précédentes toutes tronquées, avaient imprimé Licomède au lieu de Nicomède : c'était un roi de Bithynie. *Cæsar in Bithyniam missus*, dit Suétone, *desedit apud Nicomedem non sine rumore prostratæ regi pudicitiæ.*

2. *Alexander pædicator Hephæstionis. Adrianus Antinoi.* Non-seulement l'empereur Adrien fit mettre la statue d'Antinoüs dans le Panthéon, mais il lui érigea un temple; et Tertullien avoue qu'Antinoüs faisait des miracles.

Prenant ce fer que la victoire suit,
Cherche l'endroit d'où partait tout le bruit :
Et cependant le baron de Cutendre
Dormait à l'aise, et ne put rien entendre.

CHANT TREIZIÈME.

ARGUMENT. — Sortie du château de Cutendre. Combat de la Pucelle et de Jean Chandos : étrange loi du combat à laquelle la Pucelle est soumise. Vision du père Bonifoux. Miracle qui sauve l'honneur de Jeanne.

C'était le temps de la saison brillante,
Quand le soleil aux bornes de son cours
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,
Et se plaisant, dans sa démarche lente,
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand saint Jean ! c'était alors ta fête[1];
Premier des Jeans, orateur des déserts,
Toi qui criais jadis à pleine tête :
« Que du salut les chemins soient ouverts ;
Grand précurseur, je t'aime, je te sers.
Un autre Jean eut la bonne fortune
De voyager au pays de la lune
Avec Astolphe, et rendit la raison[2],
Si l'on en croit un auteur véridique,
Au paladin amoureux d'Angélique :
Rends-moi la mienne, ô Jean, second du nom !
Tu protégeas ce chantre aimable et rare
Qui réjouit les seigneurs de Ferrare
Par le tissu de ses contes plaisants ;

1. L'auteur désigne clairement la fin du mois de juin. La fête de saint Jean le baptiseur, qu'on appelle Baptiste, est célébrée le 24 juin.

2. Ce que dit ici l'auteur fait allusion au trente-quatrième chant de l'*Orlando furioso*.

Quando scoprendo il nome suo gli disse
Esser colui che l'Evangelio scrisse.

Et au trente-cinquième, le même saint Jean l'Évangéliste dit à Astolfe :

Gli scrittori amo, e fo il debito mio;
Ch' al vostro mondo fù scrittor' anche io,
E ben convenne al mio lodato Cristo
Render mi guiderdon d'un si gran sortoe.

Nous n'osons traduire ces vers italiens, qui paraîtraient des profanations ; cependant on ne s'en formalise pas en Italie : mais nous ne pouvons nous empêcher de louer notre auteur, lequel n'a jamais poussé si loin son innocent badinage. Voyez notre préface, et souvenez-vous qu'Arioste place saint Jean dans la lune avec les trois Parques.

Tu pardonnas aux vives apostrophes
Qu'il t'adressa dans ses comiques strophes :
Étends sur moi tes secours bienfaisants;
J'en ai besoin, car tu sais que les gens
Sont bien plus sots et bien moins indulgents
Qu'on ne l'était au siècle du génie,
Quand l'Arioste illustrait l'Italie.
Protége-moi contre ces durs esprits,
Frondeurs pesants de mes légers écrits
Si quelquefois l'innocent badinage
Vient en riant égayer mon ouvrage,
Quand il le faut je suis très-sérieux;
Mais je voudrais n'être point ennuyeux.
Conduis ma plume, et surtout daigne faire
Mes compliments à Denys ton confrère.
En accourant, la fière Jeanne d'Arc
D'une lucarne aperçut dans le parc
Cent palefrois, une brillante troupe
De chevaliers ayant dames en croupe,
Et d'écuyers qui tenaient dans leurs mains
Tout l'attirail des combats inhumains,
Cent boucliers où des nuits la courrière
Réfléchissait sa tremblante lumière;
Cent casques d'or d'aigrettes ombragés,
Et les longs bois d'un fer pointu chargés,
Et des rubans dont les touffes dorées
Pendaient au bout des lances acérées.
Voyant cela, Jeanne crut fermement
Que les Anglais avaient surpris Cutendre :
Mais Jeanne d'Arc se trompa lourdement.
En fait de guerre on peut bien se méprendre,
Ainsi qu'ailleurs : mal voir et mal entendre
De l'héroïne était souvent le cas,
Et saint Denys ne l'en corrigea pas.
Ce n'était point des enfants d'Angleterre
Qui de Cutendre avaient surpris la terre;
C'est ce Dunois de Milan revenu,
Ce grand Dunois à Jeanne si connu;
C'est La Trimouille avec sa Dorothée.
Elle était d'aise et d'amour transportée;
Elle en avait sujet assurément :
Elle voyage avec son cher amant,
Ce cher amant, ce tendre La Trimouille,
Que l'honneur guide et que l'amour chatouille.
Elle le suit toujours avec honneur,
Et ne craint plus monsieur l'inquisiteur.
En nombre pair cette troupe dorée

Dans le château, la nuit, était entrée.
Jeanne y vola : le bon roi, qui la vit,
Crut qu'elle allait combattre, et la suivit;
Et, dans l'erreur qui trompait son courage,
Il laisse encore Agnès avec son page.
O page heureux, et plus heureux cent fois
Que le plus grand, le plus chrétien des rois
Que de bon cœur alors tu rendis grâce
Au benoît saint dont tu tenais la place!
Il te fallut rhabiller promptement;
Tu rajustas ta trousse diaprée;
Agnès t'aidait d'une main timorée,
Qui s'égarait et se trompait souvent.
Que de baisers sur sa bouche de rose
Elle reçut en rhabillant Monrose!
Que son bel œil, le voyant rajusté,
Semblait encor chercher la volupté!
Monrose au parc descendit sans rien dire
Le confesseur tout saintement soupire,
Voyant passer ce beau jeune garçon,
Qui lui donnait de la distraction.
La douce Agnès composa son visage,
Ses yeux, son air, son maintien, son langage.
Auprès du roi Bonifoux se rendit,
Le consola, le rassura, lui dit
Que dans la niche un envoyé céleste
Était d'en haut venu pour annoncer
Que des Anglais la puissance funeste
Touchait au terme, et que tout doit passer;
Que le roi Charle obtiendrait la victoire.
Charles le crut, car il aimait à croire.
La fière Jeanne appuya ce discours.
« Du ciel, dit-elle, acceptons le secours;
Venez, grand prince, et rejoignons l'armée,
De votre absence à bon droit alarmée. »
Sans balancer, La Trimouille et Dunois
De cet avis furent à haute voix.
Par ce héros la belle Dorothée
Honnêtement au roi fut présentée.
Agnès la baise, et le noble escadron
Sortit enfin du logis du baron.
Le juste ciel aime souvent à rire
Des passions du sublunaire empire.
Il regardait cheminer dans les champs
Cet escadron de héros et d'amants.
Le roi de France allait près de sa belle,
Qui, s'efforçant d'être toujours fidèle,

Sur son cheval la main lui présentait,
Serrait la sienne, exhalait sa tendresse,
Et cependant, ô comble de faiblesse!
De temps en temps le beau page lorgnait.
Le confesseur psalmodiant suivait,
Des voyageurs récitait la prière,
S'interrompait en voyant tant d'attraits,
Et regardait avec des yeux distraits
Le roi, le page, Agnès, et son bréviaire.
Tout brillant d'or, et le cœur plein d'amour,
Ce La Trimouille, ornement de la cour,
Caracolait auprès de Dorothée
Ivre de joie et d'amour transportée,
Qui le nommait son cher libérateur,
Son cher amant, l'idole de son cœur.
Il lui disait : « Je veux, après la guerre,
Vivre à mon aise avec vous dans ma terre
O cher objet, dont je suis toujours fou!
Quand serons-nous tous les deux en Poitou? »
  Jeanne auprès d'eux, ce fier soutien du trône,
Portant corset et jupon d'amazone,
Le chef orné d'un petit chapeau vert,
Enrichi d'or et de plumes couvert,
Sur son fier âne étalait ses gros charmes,
Parlait au roi, courait, allait le pas,
Se rengorgeait, et soupirait tout bas
Pour le Dunois compagnon de ses armes :
Car elle avait toujours le cœur ému,
Se souvenant de l'avoir vu tout nu.
  Bonneau, portant barbe de patriarche,
Suant, soufflant, Bonneau fermait la marche.
O d'un grand roi serviteur précieux!
Il pense à tout; il a soin de conduire
Deux gros mulets tout chargés de vins vieux,
Longs saucissons, pâtés délicieux,
Jambons, poulets, ou cuits ou prêts à cuire.
  On avançait, alors que Jean Chandos,
Cherchant partout son Agnès et son page,
Au coin d'un bois, près d'un certain passage,
Le fer en main rencontra nos héros.
Chandos avait une suite assez belle
De fiers Bretons, pareille en nombre à celle
Qui suit les pas du monarque amoureux;
Mais elle était d'espèce différente,
On n'y voyait ni tetons ni beaux yeux.
« Oh! oh! dit-il d'une voix menaçante,
Galants Français, objets de mon courroux,

Vous aurez donc trois filles avec vous,
Et moi, Chandos, je n'en aurai pas une!
Çà, combattons : je veux que la fortune
Décide ici qui sait le mieux de nous
Mettre à plaisir ses ennemis dessous,
Frapper d'estoc et pointer de sa lance.
Que de vous tous le plus ferme s'avance,
Qu'on entre en lice; et celui qui vaincra
L'une des trois à son aise tiendra. »
  Le roi, piqué de cette offre cynique,
Veut l'en punir, s'avance, prend sa pique.
Dunois lui dit : « Ah! laissez-moi, seigneur,
Venger mon prince et des dames l'honneur. »
Il dit et court : La Trimouille l'arrête;
Chacun prétend à l'honneur de la fête.
L'ami Bonneau, toujours de bon accord,
Leur proposa de s'en remettre au sort.
Car c'est ainsi que les guerriers antiques
En ont usé dans les temps héroïques :
Même aujourd'hui dans quelques républiques
Plus d'un emploi, plus d'un rang glorieux,
Se tire aux dés[1], et tout en va bien mieux.
Si j'osais même en cette noble histoire
Citer des gens que tout mortel doit croire,
Je vous dirais que monsieur saint Mathias
Obtint ainsi la place de Judas.
Le gros Bonneau tient le cornet, soupire,
Craint pour son roi, prend les dés, roule, tire.
Denys, du haut du céleste rempart,
Voyait le tout d'un paternel regard;
Et, contemplant la Pucelle et son âne,
Il conduisait ce qu'on nomme hasard.
Il fut heureux, le sort échut à Jeanne.
Jeanne, c'était pour vous faire oublier
L'infâme jeu de ce grand cordelier,
Qui ci-devant avait raflé vos charmes.
  Jeanne à l'instant court au roi, court aux armes,
Modestement va derrière un buisson
Se délacer, détacher son jupon,
Et revêtir son armure sacrée,
Qu'un écuyer tient déjà préparée;
Puis sur son âne elle monte en courroux,
Branlant sa lance, et serrant les genoux :

1. Les exemples des sorts sont très-fréquents dans Homère. On devinait aussi par le sort chez les Hébreux. Il est dit que la place de Judas fut tirée au sort; et aujourd'hui à Venise, à Gênes, et dans d'autres Etats, on tire au sort plusieurs places.

Elle invoquait les onze mille belles,
Du pucelage héroïnes fidèles[1].
Pour Jean Chandos, cet indigne chrétien,
Dans les combats n'invoquait jamais rien.
Jean contre Jeanne avec fureur avance :
Des deux côtés égale est la vaillance;
Ane et cheval, bardés, coiffés de fer,
Sous l'éperon partent comme un éclair,
Vont se heurter, et de leur tête dure
Front contre front fracassent leur armure;
La flamme en sort, et le sang du coursier
Teint les éclats du voltigeant acier.
Du choc affreux les échos retentissent;
Des deux coursiers les huit pieds rejaillissent;
Et les guerriers, du coup désarçonnés,
Tombent chacun sur la croupe étonnés :
Ainsi qu'on voit deux boules suspendues
Aux bouts égaux de deux cordes tendues,
Dans une courbe au même instant partir,
Hâter leur cours, se heurter, s'aplatir,
Et remonter sous le choc qui les presse,
Multipliant leur poids par leur vitesse.
Chaque parti crut morts les deux coursiers,
Et tressaillit pour les deux chevaliers.
Or des Français la championne auguste
N'avait la chair si ferme, si robuste,
Les os si durs, les membres si dispos,
Si musculeux que le fier Jean Chandos.
Son équilibre ayant dans cette rixe
Son quadrupède un haut-le-corps lui fit,
Abandonné sa ligne et son point fixe,
Qui dans le pré Jeanne d'Arc étendit
Sur son beau dos, sur sa cuisse gentille,
Et comme il faut que tombe toute fille.
Chandos pensait qu'en ce grand désarroi
Il avait mis ou Dunois ou le roi;
Il veut soudain contempler sa conquête :
Le casque ôté, Chandos voit une tête
Où languissaient deux grands yeux noirs et longs.
De la cuirasse il défait les cordons;
Il voit (ô ciel ! ô plaisir ! ô merveille !)
Deux gros tetons de figure pareille,
Unis, polis, séparés, demi-ronds,
Et surmontés de deux petits boutons
Qu'en sa naissance a la rose vermeille.

1. Les onze mille vierges et martyres enterrées à Cologne.

On tient qu'alors, en élevant la voix,
Il bénit Dieu pour la première fois.
« Elle est à moi, la Pucelle de France!
S'écria-t-il; contentons ma vengeance.
J'ai, grâce au ciel, doublement mérité
De mettre à bas cette fière beauté.
Que saint Denys me regarde et m'accuse;
Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use. »
Son écuyer disait : « Poussez, milord;
Du trône anglais affermissez le sort.
Frère Lourdis en vain nous décourage;
Il jure en vain que ce saint pucelage
Est des Troyens le grand palladium,
Le bouclier sacré du Latium[1];
De la victoire il est, dit-il, le gage;
C'est l'oriflamme; il faut vous en saisir.
— Oui, dit Chandos, et j'aurai pour partage
Les plus grands biens, la gloire et le plaisir. »
Jeanne pâmée écoutait ce langage
Avec horreur, et faisait mille vœux
A saint Denys, ne pouvant faire mieux.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque,
Veut empêcher le triomphe impudique :
Mais comment faire? il faut dans tout état
Qu'on se soumette à la loi du combat.
Les fers en l'air et la tête penchée,
L'oreille basse et du choc écorchée,
Languissamment le céleste baudet
D'un œil confus Jean Chandos regardait.
Il nourrissait dès longtemps dans son âme
Pour la Pucelle une discrète flamme,
Des sentiments nobles et délicats
Très-peu connus des ânes d'ici-bas.
Le confesseur du bon monarque Charle
Tremble en sa chair alors que Chandos parle.
Il craint surtout que son cher pénitent,
Pour soutenir la gloire de la France,
Qu'on avilit avec tant d'impudence,
A son Agnès n'en veuille faire autant;
Et que la chose encor soit imitée
Par La Trimouille et par sa Dorothée.
Au pied d'un chêne il entre en oraison,
Et fait tout bas sa méditation
Sur les effets, la cause, la nature

1. C'était un bouclier qui était tombé du ciel à Rome, et qui était gardé soigneusement comme un gage de la sûreté de la ville.

Du doux péché qu'aucuns nomment luxure.
En méditant avec attention,
Le benoît moine eut une vision
Assez semblable au prophétique songe
De ce Jacob, heureux par un mensonge[1],
Pate-pelu dont l'esprit lucratif
Avait vendu ses lentilles en Juif.
Ce vieux Jacob (ô sublime mystère !)
Devers l'Euphrate une nuit aperçut
Mille béliers qui grimpèrent en rut
Sur des brebis qui les laissèrent faire
Le moine vit de plus plaisants objets;
Il vit courir à la même aventure
Tous les héros de la race future.
Il observait les différents attraits
De ces beautés qui, dans leur douce guerre,
Donnent des fers aux maîtres de la terre.
Chacune était auprès de son héros,
Et l'enchaînait des chaînes de Paphos.
Tels, au retour de Flore et de Zéphyre,
Quand le printemps reprend son doux empire,
Tous ces oiseaux, peints de mille couleurs,
Par leurs amours agitent les feuillages :
Les papillons se baisent sur les fleurs,
Et les lions courent sous les ombrages
A leurs moitiés qui ne sont plus sauvages.
C'est là qu'il vit le beau François premier.
Ce brave roi, ce loyal chevalier,
Avec Étampe[2] heureusement oublie
Les autres fers qu'il reçut à Pavie.
Là Charles-Quint joint le myrte au laurier,
Sert à la fois la Flamande et la Maure.
Quels rois, ô ciel! l'un à ce beau métier
Gagne la goutte, et l'autre pis encore.
Près de Diane[3] on voit danser les Ris,
Aux mouvements que l'Amour lui fait faire
Quand dans ses bras tendrement elle serre,
En se pâmant, le second des Henris.
De Charles neuf le successeur volage[4]
Quitte en riant sa Chloris pour un page,
Sans s'alarmer des troubles de Paris.

1. Notre auteur entend sans doute l'artifice dont usa Jacob quand il se fit passer pour Esaü. Pate-pelu signifie les gants de peau et de poil dont il couvrit ses mains.
2. Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes.
3. Diane de Poitiers, duchesse de Valentinois.
4. Henri III et ses mignons.

Mais quels combats le jacobin vit rendre
Par Borgia le sixième Alexandre!
En cent tableaux il est représenté :
Là sans tiare, et d'amour transporté :
Avec Vanoze il se fait sa famille[1];
Un peu plus bas on voit Sa Sainteté
Qui s'attendrit pour Lucrèce sa fille.
O Léon dix! ô sublime Paul trois!
A ce beau jeu vous passiez tous les rois;
Mais vous cédez à mon grand Béarnois,
A ce vainqueur de la Ligue rebelle,
A mon héros plus connu mille fois
Par les plaisirs que goûta Gabrielle[2],
Que par vingt ans de travaux et d'exploits.
Bientôt on voit le plus beau des spectacles,
Ce siècle heureux, ce siècle des miracles,
Ce grand Louis, cette superbe cour
Où tous les arts sont instruits par l'Amour.
L'Amour bâtit le superbe Versailles;
L'Amour, aux yeux des peuples éblouis,
D'un lit de fleurs fait un trône à Louis :
Malgré les cris du fier dieu des batailles,
L'Amour amène au plus beau des humains
De cette cour les rivales charmantes,
Toutes en feu, toutes impatientes :
De Mazarin la nièce aux yeux divins[3],
La généreuse et tendre La Vallière,
La Montespan plus ardente et plus fière.
L'une se livre au moment de jouir,
Et l'autre attend le moment du plaisir.
Voici le temps de l'aimable Régence,
Temps fortuné, marqué par la licence,
Où la Folie, agitant son grelot,
D'un pied léger parcourt toute la France,
Où nul mortel ne daigne être dévot,
Où l'on fait tout excepté pénitence.
Le bon Régent, de son Palais-Royal,
Des voluptés donne à tous le signal.
Vous répondez à ce signal aimable,
Jeune Daphné, bel astre de la cour;
Vous répondez du sein du Luxembourg,
Vous que Bacchus et le dieu de la table

1. Alexandre VI, pape, eut trois enfants de Vanoza. Lucrèce, sa fille, passa pour être sa maîtresse et celle de son frère : *Alexandri filia, sponsa, nurus.*
2. La fameuse Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort.
3. Celle qui depuis fut la connétable Colonne.

Mènent au lit, escortés par l'Amour.
Mais je m'arrête, et de ce dernier âge
Je n'ose en vers tracer la vive image :
Trop de péril suit ce charme flatteur.
Le temps présent est l'arche du Seigneur :
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai ; mais si j'osais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle !
O tendre objet, noble, simple, touchant,
Et plus qu'Agnès généreuse et fidèle !
Si j'osais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus ;
Si de l'Amour je déployais les armes ;
Si je chantais ce tendre et doux lien ;
Si je disais.... Non, je ne dirai rien :
Je serais trop au-dessous de vos charmes.
Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide, et toujours très-modeste,
Il contemplait le spectacle céleste
De ces beautés, de ces nobles amants,
De ces plaisirs défendus et charmants.
« Hélas ! dit-il, si les grands de la terre
Font deux à deux cette éternelle guerre ;
Si l'univers doit en passer par là,
Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
A deux genoux auprès de sa brunette ?
Du Seigneur Dieu la volonté soit faite :
Amen, amen. » Il dit, et se pâma,
Croyant jouir de tout ce qu'il voit là.
Mais saint Denys était loin de permettre
Qu'aux yeux du ciel Jean Chandos allât mettre
Et la Pucelle et la France aux abois.
Ami lecteur, vous avez quelquefois
Ouï conter qu'on nouait l'aiguillette [1].
C'est une étrange et terrible recette,
Et dont un saint ne doit jamais user
Que quand d'une autre il ne peut s'aviser.
D'un pauvre amant le feu se tourne en glace ;
Vif et perclus sans rien faire il se lasse ;

1. On portait autrefois des hauts-de-chausses attachés avec une aiguillette ; et on disait d'un homme qui n'avait pu s'acquitter de son devoir que son aiguillette était nouée. Les sorciers ont de tout temps passé pour avoir le pouvoir d'empêcher la consommation du mariage : cela s'appelait *nouer l'aiguillette*. La mode des aiguillettes passa sous Louis XIV, quand on mit des boutons aux braguettes.

Dans ses efforts étonné de languir,
Et consumé sur le bord du plaisir.
Telle une fleur, des feux du jour séchée,
La tête basse et la tige penchée,
Demande en vain les humides vapeurs
Qui lui rendaient la vie et les couleurs.
Voilà comment le bon Denys arrête
Le fier Anglais dans ses droits de conquête.
 Jeanne, échappant à son vainqueur confus,
Reprend ses sens quand il les a perdus;
Puis d'une voix imposante et terrible,
Elle lui dit : « Tu n'es pas invincible :
Tu vois qu'ici, dans le plus grand combat,
Dieu t'abandonne, et ton cheval s'abat;
Dans l'autre un jour je vengerai la France,
Denys le veut, et j'en ai l'assurance;
Et je te donne avec tes combattants,
Un rendez-vous sous les murs d'Orléans. »
Le grand Chandos lui repartit : « Ma belle,
Vous m'y verrez; pucelle ou non pucelle,
J'aurai pour moi saint George le très-fort,
Et je promets de réparer mon tort. »

CHANT QUATORZIÈME.

Argument. — Comment Jean Chandos veut abuser de la dévote Dorothée. Combat de La Trimouille et de Chandos. Ce fier Chandos est vaincu par Dunois.

O Volupté, mère de la nature[1],
Belle Vénus, seule divinité
Que dans la Grèce invoquait Épicure,
Qui, du chaos chassant la nuit obscure,
Donnes la vie et la fécondité,
Le sentiment et la félicité
A cette foule innombrable, agissante,
D'êtres mortels, à ta voix renaissante;
Toi que l'on peint désarmant dans tes bras
Le dieu du ciel et le dieu de la guerre,
Qui d'un sourire écartes le tonnerre,
Rends l'air serein, fais naître sous tes pas

1. Cet exorde semble imité du premier livre de l'admirable poëme de Lucrèce :

Æneadum genitrix, hominum divumque voluptas,
Alma Venus, cœli subterlabentia signa, etc., etc.

Les doux plaisirs qui consolent la terre;
Descends des cieux, déesse des beaux jours,
Viens sur ton char entouré des Amours,
Que les Zéphyrs ombragent de leurs ailes,
Que font voler tes colombes fidèles,
En se baisant dans le vague des airs :
Viens échauffer et calmer l'univers,
Viens; qu'à ta voix les Soupçons, les Querelles,
Le triste Ennui, plus détestable qu'elles,
La noire Envie, à l'œil louche et pervers,
Soient replongés dans le fond des enfers,
Et garrottés de chaînes éternelles :
Que tout s'enflamme et s'unisse à ta voix;
Que l'univers en aimant se maintienne.
Jetons au feu nos vains fatras de lois,
N'en suivons qu'une, et que ce soit la tienne.
  Tendre Vénus, conduis en sûreté
Le roi des Francs, qui défend sa patrie;
Loin des périls conduis à son côté
La belle Agnès, à qui son cœur se fie :
Pour ces amants de bon cœur je te prie.
Pour Jeanne d'Arc je ne t'invoque pas,
Elle n'est pas encor sous ton empire :
C'est à Denys de veiller sur ses pas;
Elle est pucelle, et c'est lui qui l'inspire.
Je recommande à tes douces faveurs
Ce La Trimouille et cette Dorothée :
Verse la paix dans leurs sensibles cœurs;
De son amant que jamais écartée
Elle ne soit exposée aux fureurs
Des ennemis qui l'ont persécutée.
  Et toi, Comus[1], récompense Bonneau,
Répands tes dons sur ce bon Tourangeau
Qui sut conclure un accord pacifique
Entre son prince et ce Chandos cynique.
Il obtint d'eux avec dextérité
Que chaque troupe irait de son côté,
Sans nul reproche et sans nulles querelles,
A droite, à gauche, ayant la Loire entre elles.
Sur les Anglais il étendit ses soins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs, et leurs besoins.
Un gros rostbeef que le beurre assaisonne[2],

1. Comus, dieu des festins.

2. Rostbeef, prononcez *rostbif*; c'est le mets favori des Anglais : c'est ce que nous appelons un aloyau. Les puddings sont des pâtisseries; il y a des plum-puddings, des bread-puddings, et plusieurs autres sortes de puddings. *Notandi sunt tibi mores.*

Des plum-puddings, des vins de la Garonne,
Leur sont offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambes d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Le fier Chandos partit donc après boire,
Et côtoya les rives de la Loire,
Jurant tout haut que la première fois
Sur la Pucelle il reprendrait ses droits;
En attendant, il reprit son beau page.
Jeanne revint, ranimant son courage,
Se replacer à côté de Dunois.
  Le roi des Francs avec sa garde bleue,
Agnès en tête, un confesseur en queue,
A remonté, l'espace d'une lieue,
Les bords fleuris où la Loire s'étend
D'un cours tranquille et d'un flot inconstant.
  Sur des bateaux et des planches usées
Un pont joignait les rives opposées;
Une chapelle était au bout du pont.
C'était dimanche. Un ermite à sandale
Fait résonner sa voix sacerdotale :
Il dit la messe; un enfant lui répond.
Charle et les siens ont eu soin de l'entendre,
Dès le matin, au château de Cutendre;
Mais Dorothée en entendait toujours
Deux pour le moins, depuis qu'à son secours
Le juste ciel, vengeur de l'innocence,
Du grand bâtard employa la vaillance,
Et protégea ses fidèles amours.
Elle descend, se retrousse, entre vite,
Signe sa face en trois jets d'eau bénite,
Plie humblement l'un et l'autre genou,
Joint les deux mains, et baisse son beau cou.
Le bon ermite, en se tournant vers elle,
Tout ébloui, ne se connaissant plus,
Au lieu de dire un *Fratres*, *oremus*,
Roulant les yeux, dit : « *Fratres*, qu'elle est belle ! »
  Chandos entra dans la même chapelle
Par passe-temps, beaucoup plus que par zèle.
La tête haute, il salue en passant
Cette beauté dévote à La Trimouille,
Passe, repasse, et toujours en sifflant;
Mais derrière elle enfin il s'agenouille,
Sans un seul mot de *pater* ou d'*ave*.
D'un cœur contrit au Seigneur élevé,
D'un air charmant, la tendre Dorothée

Se prosternait, par la grâce excitée,
Front contre terre et derrière levé;
Son court jupon, retroussé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes dont l'Amour
A dessiné la forme et le contour;
Jambes d'ivoire, et telles que Diane
En laissa voir au chasseur Actéon.
Chandos alors, faisant peu l'oraison,
Sentit au cœur un désir très-profane.
Sans nul respect pour un lieu si divin,
Il va glissant une insolente main
Sous le jupon qui couvre un blanc satin.
Je ne veux point, par un crayon cynique
Effarouchant l'esprit sage et pudique
De mes lecteurs, étaler à leurs yeux
Du grand Chandos l'effort audacieux.
Mais La Trimouille ayant vu disparaître
Le tendre objet dont l'Amour le fit maître,
Vers la chapelle il adresse ses pas.
Jusqu'où l'Amour ne nous conduit-il pas?
La Trimouille entre au moment où le prêtre
Se retournait, où l'insolent Chandos
Était tout près du plus charmant des dos,
Où Dorothée, effrayée, éperdue,
Poussait des cris qui vont fendre la nue.
Je voudrais voir nos bons peintres nouveaux,
Sur cette affaire exerçant leurs pinceaux,
Peindre à plaisir sur ces quatre visages
L'étonnement des quatre personnages.
Le Poitevin criait à haute voix :
« Oses-tu bien, chevalier discourtois,
Anglais sans frein, profanateur impie,
Jusqu'en ces lieux porter ton infamie? »
D'un ton railleur où règne un air hautain,
Se rajustant, et regagnant la porte,
Le fier Chandos lui dit : « Que vous importe?
De cette église êtes-vous sacristain?
— Je suis bien plus, dit le Français fidèle,
Je suis l'amant aimé de cette belle;
Ma coutume est de venger hautement
Son tendre honneur, attaqué trop souvent.
— Vous pourriez bien risquer ici le vôtre,
Lui dit l'Anglais : nous savons l'un et l'autre
Notre portée; et Jean Chandos peut bien
Lorgner un dos, mais non montrer le sien. »
Le beau Français, et le Breton qui raille,

Font préparer leurs chevaux de bataille.
Chacun reçoit des mains d'un écuyer
Sa longue lance et son rond bouclier,
Se met en selle et, d'une course fière,
Passe, repasse, et fournit sa carrière.
De Dorothée et les cris et les pleurs
N'arrêtaient point l'un et l'autre adversaire.
Son tendre amant lui criait : « Beauté chère,
Je cours pour vous, je vous venge, ou je meurs. »
Il se trompait : sa valeur et sa lance
Brillaient en vain pour l'Amour et la France.
Après avoir en deux endroits percé
De Jean Chandos le haubert fracassé,
Prêt à saisir une victoire sûre,
Son cheval tombe, et, sur lui renversé,
D'un coup de pied sur son casque faussé,
Lui fait au front une large blessure.
Le sang vermeil coule sur la verdure.
L'ermite accourt; il croit qu'il va passer,
Crie *In manus*, et le veut confesser.
Ah, Dorothée! ah, douleur inouïe!
Auprès de lui sans mouvement, sans vie,
Ton désespoir ne pouvait s'exhaler :
Mais que dis-tu lorsque tu pus parler?
« Mon cher amant, c'est donc moi qui te tue!
De tous tes pas la compagne assidue
Ne devait pas un moment s'écarter;
Mon malheur vient d'avoir pu te quitter.
Cette chapelle est ce qui m'a perdue;
Et j'ai perdu La Trimouille et l'Amour,
Pour assister à deux messes par jour! »
Ainsi parlait sa tendre amante en larmes.
Chandos riait du succès de ses armes :
« Mon beau Français, la fleur des chevaliers,
Et vous aussi, dévote Dorothée,
Couple amoureux, soyez mes prisonniers;
De nos combats c'est la loi respectée.
J'eus un moment Agnès en mon pouvoir,
Puis j'abattis sous moi votre Pucelle :
Je l'avouerai, je fis mal mon devoir,
J'en ai rougi; mais avec vous, la belle,
Je reprendrai tout ce que je perdis;
Et La Trimouille en dira son avis. »
Le Poitevin, Dorothée, et l'ermite,
Tremblaient tous trois à ce propos affreux;
Ainsi qu'on voit au fond des antres creux
Une bergère éplorée, interdite,

Et son troupeau que la crainte a glacé,
Et son beau chien par un loup terrassé.
Le juste ciel, tardif en sa vengeance,
Ne souffrit pas cet excès d'insolence.
De Jean Chandos les péchés redoublés,
Filles, garçons, tant de fois violés,
Impiété, blasphème, impénitence,
Tout en son temps fut mis dans la balance,
Et fut pesé par l'ange de la mort.
Le grand Dunois avait de l'autre bord
Vu le combat et la déconvenue
De La Trimouille; une femme éperdue
Qui le tenait languissant dans ses bras,
L'ermite auprès qui marmotte tout bas,
Et Jean Chandos qui près d'eux caracole :
A ces objets, il pique, il court, il vole.
C'était alors l'usage en Albion
Qu'on appelât les choses par leur nom.
Déjà, du pont franchissant la barrière,
Vers le vainqueur il s'était avancé.
« Fils de putain, » nettement prononcé[1],
Frappe au tympan de son oreille altière.
« Oui, je le suis, dit-il d'une voix fière :
Tel fut Alcide et le divin Bacchus[2],
L'heureux Persée et le grand Romulus,
Qui des brigands ont délivré la terre.
C'est en leur nom que j'en vais faire autant.
Va, souviens-toi que d'un bâtard normand
Le bras vainqueur a soumis l'Angleterre[3].
O vous, bâtards du maître du tonnerre,
Guidez ma lance et conduisez mes coups!
L'honneur le veut; vengez-moi, vengez-vous. »
Cette prière était peu convenable;
Mais le héros savait très-bien la Fable;
Pour lui la Bible eut des charmes moins doux.
Il dit, et part. La molette dorée
Des éperons armés de courtes dents
De son coursier pique les nobles flancs.
Le premier coup de sa lance acérée
Fend de Chandos l'armure diaprée,
Et fait tomber une part du collet
Dont l'acier joint le casque au corselet.

1. Il l'était en effet.
2. Alcide, Bacchus, Persée, fils de Jupiter; Romulus, de Mars, etc.
3. Guillaume le Conquérant, bâtard d'un duc de Normandie, fils de putain, comme le remarque judicieusement l'auteur, d'après milord Ch........d.

Le brave Anglais porte un coup effroyable;
Du bouclier la voûte impénétrable
Reçoit le fer, qui s'écarte en glissant.
Les deux guerriers se joignent en passant;
Leur force augmente ainsi que leur colère :
Chacun saisit son robuste adversaire.
Les deux coursiers, sous eux se dérobants,
Débarrassés de leurs fardeaux brillants,
S'en vont en paix errer dans les campagnes.
Tels que l'on voit dans d'affreux tremblements
Deux gros rochers, détachés des montagnes
Avec grand bruit l'un sur l'autre roulants :
Ainsi tombaient ces deux fiers combattants,
Frappant la terre et tous deux se serrants.
Du choc bruyant les échos retentissent,
L'air s'en émeut, les nymphes en gémissent.
Ainsi quand Mars, suivi par la Terreur,
Couvert de sang, armé par la Fureur,
Du haut des cieux descendait pour défendre
Les habitants des rives du Scamandre,
Et quand Pallas animait contre lui
Cent rois ligués dont elle était l'appui,
La terre entière en était ébranlée;
De l'Achéron la rive était troublée[1];
Et, pâlissant sur ses horribles bords,
Pluton tremblait pour l'empire des morts.
Pareils aux flots que les autans soulèvent,
Avec fureur nos guerriers se relèvent,
Tirent leur sabre, et sous cent coups divers
Rompent l'acier dont tous deux sont couverts.
Déjà le sang, coulant de leurs blessures,
D'un rouge noir avait teint leurs armures.
Les spectateurs, en foule se pressants,
Faisaient un cercle autour des combattants,
Le cou tendu, l'œil fixe, sans haleine,
N'osant parler, et remuant à peine.
On en vaut mieux quand on est regardé;
L'œil du public est aiguillon de gloire.
Les champions n'avaient que préludé
A ce combat d'éternelle mémoire.
Achille, Hector, et tous les demi-dieux,
Les grenadiers bien plus terribles qu'eux,
Et les lions beaucoup plus redoutables,

1. Cet endroit est encore imité d'Homère; mais ceux qui font semblant de l'avoir lu dans le grec diront que le français ne peut jamais en approcher.

Sont moins cruels, moins fiers, moins implacables,
Moins acharnés. Enfin l'heureux bâtard,
Se ranimant, joignant la force à l'art,
Saisit le bras de l'Anglais qui s'égare,
Fait d'un revers voler son fer barbare,
Puis d'une jambe avancée à propos
Sur l'herbe rouge étend le grand Chandos;
Mais en tombant son ennemi l'entraîne.
Couverts de poudre ils roulent dans l'arène,
L'Anglais dessous et le Français dessus.
Le doux vainqueur, dont les nobles vertus
Guident le cœur quand son sort est prospère,
De son genou pressant son adversaire :
« Rends-toi, dit-il. — Oui, dit Chandos, attends;
Tiens, c'est ainsi, Dunois, que je me rends. »
Tirant alors, pour ressource dernière,
Un stylet court, il étend en arrière
Son bras nerveux, le ramène en jurant,
Et frappe au cou son vainqueur bienfaisant :
Mais une maille en cet endroit entière
Fit émousser la pointe meurtrière.
Dunois alors cria : « Tu veux mourir;
Meurs, scélérat. » Et, sans plus discourir,
Il vous lui plonge, avec peu de scrupule,
Son fer sanglant devers la clavicule.
Chandos mourant, se débattant en vain,
Disait encor tout bas : « Fils de putain! »
Son cœur altier, inhumain, sanguinaire,
Jusques au bout garda son caractère.
Ses yeux, son front, pleins d'une sombre horreur,
Son geste encor, menaçaient son vainqueur.
Son âme impie, inflexible, implacable,
Dans les enfers alla braver le diable.
Ainsi finit, comme il avait vécu,
Ce dur Anglais, par un Français vaincu.
Le beau Dunois ne prit point sa dépouille :
Il dédaignait ces usages honteux,
Trop établis chez les Grecs trop fameux.
Tout occupé de son cher La Trimouille,
Il le ramène, et deux fois son secours
De Dorothée ainsi sauva les jours.
Dans le chemin elle soutient encore
Son tendre amant, qui, de ses mains pressé,
Semble revivre, et n'être plus blessé
Que de l'éclat de ces yeux qu'il adore;
Il les regarde, et reprend sa vigueur.
Sa belle amante, au sein de la douleur,

Sentit alors le doux plaisir renaître :
Les agréments d'un sourire enchanteur
Parmi ses pleurs commençaient à paraître;
Ainsi qu'on voit un nuage éclairé
Des doux rayons d'un soleil tempéré.
  Le roi gaulois, sa maîtresse charmante,
L'illustre Jeanne, embrassent tour à tour
L'heureux Dunois, dont la main triomphante
Avait vengé son pays et l'Amour.
On admirait surtout sa modestie
Dans son maintien, dans chaque repartie.
Il est aisé, mais il est beau pourtant,
D'être modeste alors que l'on est grand.
  Jeanne étouffait un peu de jalousie,
Son cœur tout bas se plaignait du destin,
Il lui fâchait que sa pucelle main
Du mécréant n'eût pas tranché la vie :
Se souvenant toujours du double affront
Qui vers Cutendre a fait rougir son front,
Quand, par Chandos au combat provoquée,
Elle se vit abattue et manquée.

CHANT QUINZIÈME.

ARGUMENT. — Grand repas à l'hôtel de ville d'Orléans, suivi d'un assaut général. Charles attaque les Anglais. Ce qui arrive à la belle Agnès et à ses compagnons de voyage.

  Censeurs malins, je vous méprise tous,
Car je connais mes défauts mieux que vous.
J'aurais voulu dans cette belle histoire,
Écrite en or au temple de Mémoire,
Ne présenter que des faits éclatants,
Et couronner mon roi dans Orléans
Par la Pucelle, et l'Amour, et la Gloire.
Il est bien dur d'avoir perdu mon temps
A vous parler de Cutendre et d'un page,
De Grisbourdon, de sa lubrique rage,
D'un muletier, et de tant d'accidents
Qui font grand tort au fil de mon ouvrage.
  Mais vous savez que ces événements
Furent écrits par Trithème le sage[1];

1. Nous avons déjà remarqué que l'abbé Trithème n'a jamais rien dit de la Pucelle et de la belle Agnès; c'est par pure modestie que l'auteur de ce poëme attribue à un autre tout le mérite de ce poëme moral.

Je le copie, et n'ai rien inventé.
Dans ces détails si mon lecteur s'enfonce,
Si quelquefois sa dure gravité
Juge mon sage avec sévérité,
A certains traits si le sourcil lui fronce,
Il peut, s'il veut, passer sa pierre ponce[1]
Sur la moitié de ce livre enchanté;
Mais qu'il respecte au moins la vérité.
O vérité! vierge pure et sacrée!
Quand seras-tu dignement révérée?
Divinité qui seule nous instruis,
Pourquoi mets-tu ton palais dans un puits
Du fond du puits quand seras-tu tirée?
Quand verrons-nous nos doctes écrivains,
Exempts de fiel, libres de flatterie,
Fidèlement nous apprendre la vie,
Les grands exploits de nos beaux paladins?
Oh! qu'Aristote étala de prudence,
Quand il cita l'archevêque Turpin[2]!
Ce témoignage à son livre divin
De tout lecteur attire la croyance.
Tout inquiet encor de son destin,
Vers Orléans Charle était en chemin,
Environné de sa troupe dorée,
D'armes, d'habits richement décorée,
Et demandant à Dunois des conseils,
Ainsi que font tous les rois ses pareils,
Dans le malheur dociles et traitables,
Dans la fortune un peu moins praticables.
Charles croyait qu'Agnès et Bonifoux
Suivaient de loin. Plein d'un espoir si doux,
L'amant royal souvent tourne la tête
Pour voir Agnès, et regarde, et s'arrête;
Et quand Dunois, préparant ses succès,
Nomme Orléans, le roi lui nomme Agnès.
L'heureux bâtard, dont l'active prudence
Ne s'occupait que du bien de la France,
Le jour baissant, découvre un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie :
Dunois le prend, le roi s'y fortifie.

1. Dit-on pierre ponce ou de ponce? c'est une grande question.
2. L'archevêque Turpin, à qui l'on attribue la *Vie de Charlemagne et de Roland*, était archevêque de Reims sur la fin du VIII[e] siècle : ce livre est d'un moine nommé Turpin qui vivait dans le XI[e], et c'est de ce roman que l'Arioste a tiré quelques-uns de ses contes. Le sage auteur feint ici qu'il a puisé son poëme dans l'abbé Trithème.

Des assiégeants c'étaient les magasins.
Le dieu sanglant qui donne la victoire,
Le dieu joufflu qui préside aux festins,
D'emplir ces lieux se disputaient la gloire,
L'un de canons, et l'autre de bons vins :
Tout l'appareil de la guerre effroyable,
Tous les apprêts des plaisirs de la table,
Se rencontraient dans ce petit château :
Quels vrais succès pour Dunois et Bonneau!
Tout Orléans à ces grandes nouvelles
Rendit à Dieu des grâces solennelles.
Un *Te Deum* en faux-bourdon[1] chanté
Devant les chefs de la noble cité;
Un long dîner où le juge et le maire,
Chanoine, évêque, et guerrier invité,
Le verre en main, tombèrent tous par terre;
Un feu sur l'eau, dont les brillants éclairs
Dans la nuit sombre illuminent les airs,
Les cris du peuple, et le canon qui gronde,
Avec fracas annoncèrent au monde
Que le roi Charle, à ses sujets rendu,
Va retrouver tout ce qu'il a perdu.
Ces chants de gloire et ces bruits d'allégresse
Furent suivis par des cris de détresse.
On n'entend plus que le nom de Bedfort,
Alerte, aux murs, à la brèche, à la mort!
L'Anglais usait de ces moments propices
Où nos bourgeois, en vidant les flacons,
Louaient leur prince, et dansaient aux chansons.
Sous une porte on plaça deux saucisses,
Non de boudin, non telles que Bonneau
En inventa pour un ragoût nouveau;
Mais saucissons dont la poudre fatale,
Se dilatant, s'enflant avec éclair,
Renverse tout, confond la terre et l'air;
Machine affreuse, homicide, infernale,
Qui contenait dans son ventre de fer
Ce feu pétri des mains de Lucifer.
Par une mèche artistement posée,
En un moment la matière embrasée
S'étend, s'élève, et porte à mille pas
Bois, gonds, battants, et ferrure en éclats.
Le fier Talbot entre et se précipite.

1. Le faux-bourdon est un plain-chant mesuré. Le serpent de la paroisse donne le ton, et toutes les parties s'accordent comme elles peuvent. C'est une musique excellente pour les gens qui n'ont point d'oreille.

Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
On voit de loin briller sur son armet
En or frisé le chiffre de Louvet :
Car la Louvet était toujours la dame
De ses pensers, et piquait sa grande âme;
Il prétendait caresser ses beautés
Sur les débris des murs ensanglantés.
Ce beau Breton, cet enfant de la guerre,
Conduit sous lui les braves d'Angleterre.
« Allons, dit-il, généreux conquérants,
Portons partout et le fer et les flammes,
Buvons le vin des poltrons d'Orléans,
Prenons leur or, baisons toutes leurs femmes »
Jamais César, dont les traits éloquents
Portaient l'audace et l'honneur dans les âmes,
Ne parla mieux à ses fiers combattants.
Sur ce terrain que la porte enflammée
Couvre en sautant d'une épaisse fumée,
Est un rempart que La Hire et Poton
Ont élevé de pierre et de gazon.
Un parapet, garni d'artillerie,
Peut repousser la première furie,
Les premiers coups du terrible Bedfort.
Poton, La Hire, y paraissent d'abord.
Un peuple entier derrière eux s'évertue:
Le canon gronde; et l'horrible mot : « Tue! »
Est répété quand les bouches d'enfer
Sont en silence, et ne troublent plus l'air.
Vers le rempart les échelles dressées
Portent déjà cent cohortes pressées;
Et le soldat, le pied sur l'échelon,
Le fer en main, pousse son compagnon.
Dans ce péril, ni Poton ni La Hire
N'ont oublié leur esprit qu'on admire.
Avec prudence ils avaient tout prévu,
Avec adresse à tout ils ont pourvu.
L'huile bouillante et la poix embrasée,
De pieux pointus une forêt croisée,
De larges faux que leur tranchant effort
Fait ressembler à la faux de la Mort,
Et des mousquets qui lancent les tempêtes
De plomb volant sur les bretonnes têtes,
Tout ce que l'art et la nécessité,
Et le malheur, et l'intrépidité,
Et la peur même, ont pu mettre en usage,
Est employé dans ce jour de carnage.
Que de Bretons bouillis, coupés, percés,

Mourants en foule, et par rangs entassés!
Ainsi qu'on voit sous cent mains diligentes
Choir les épis des moissons jaunissantes.
  Mais cet assaut fièrement se maintient;
Plus il en tombe, et plus il en revient.
De l'hydre affreux les têtes menaçantes,
Tombant à terre, et toujours renaissantes,
N'effrayaient point le fils de Jupiter;
Ainsi l'Anglais, dans les feux, sous le fer,
Après sa chute encor plus formidable,
Brave en montant le nombre qui l'accable.
  Tu t'avançais sur ces remparts sanglants,
Fier Richemont, digne espoir d'Orléans.
Cinq cents bourgeois, gens de cœur et d'élite,
En chancelant marchent sous sa conduite,
Enluminés du gros vin qu'ils ont bu;
Sa séve encore animait leur vertu;
Et Richemont criait d'une voix forte :
« Pauvres bourgeois, vous n'avez plus de porte,
Mais vous m'avez, il suffit, combattons. »
Il dit, et vole au milieu des Bretons.
Déjà Talbot s'était fait un passage
Au haut du mur, et déjà dans sa rage
D'un bras terrible il porte le trépas.
Il fait de l'autre avancer ses soldats,
Criant *Louvet!* d'une voix stentorée [1] :
Louvet l'entend, et s'en tient honorée.
Tous les Anglais criaient aussi *Louvet!*
Mais sans savoir ce que Talbot voulait.
O sots humains! on sait trop vous apprendre
A répéter ce qu'on ne peut comprendre.
  Charle, en son fort tristement retiré,
D'autres Anglais par malheur entouré,
Ne peut marcher vers la ville attaquée;
D'accablement son âme est suffoquée.
« Quoi! disait-il, ne pouvoir secourir
Mes chers sujets que mon œil voit périr!
Ils ont chanté le retour de leur maître;
J'allais entrer, et combattre, et peut-être
Les délivrer des Anglais inhumains :
Le sort cruel enchaîne ici mes mains.
— Non, lui dit Jeanne, il est temps de paraître.
Venez; mettez, en signalant vos coups,
Ces durs Bretons entre Orléans et vous.

1. Stentor était le crieur d'Homère. Il est immortalise pour ce beau talent, et le mérite bien.

Marchez, mon prince, et vous sauvez la ville.
Nous sommes peu, mais vous en valez mille. »
Charles lui dit : « Quoi! vous savez flatter!
Je vaux bien peu; mais je vais mériter
Et votre estime, et celle de la France,
Et des Anglais. » Il dit, pique, et s'avance.
Devant ses pas l'oriflamme est porté;
Jeanne et Dunois volent à son côté.
Il est suivi de ses gens d'ordonnance;
Et l'on entend à travers mille cris :
« Vivent le roi, Montjoie, et saint Denys! »
Charles, Dunois, et la Barroise altière
Sur les Bretons s'élancent par derrière :
Tels que, des monts qui tiennent dans leur sein
Les réservoirs du Danube et du Rhin,
L'aigle superbe, aux ailes étendues,
Aux yeux perçants, aux huit griffes pointues,
Planant dans l'air, tombe sur des faucons
Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.
Ce fut alors que l'audace anglicane,
Semblable au fer sur l'enclume battu,
Qui de sa trempe augmente la vertu,
Repoussa bien la valeur gallicane.
Les voyez-vous, ces enfants d'Albion,
Et ces soldats des fils de Clodion?
Fiers, enflammés, de sang insatiables,
Ils ont volé comme un vent dans les airs.
Dès qu'ils sont joints, ils sont inébranlables,
Comme un rocher sous l'écume des mers.
Pied contre pied, aigrette contre aigrette,
Main contre main, œil contre œil, corps à corps,
En jurant Dieu, l'un sur l'autre on se jette;
Et l'un sur l'autre on voit tomber les morts.
Oh! que ne puis-je en grands vers magnifiques
Écrire au long tant de faits héroïques!
Homère seul a le droit de conter
Tous les exploits, toutes les aventures,
De les étendre et de les répéter;
De supputer les coups et les blessures,
Et d'ajouter aux grands combats d'Hector
De grands combats, et des combats encor :
C'est là sans doute un sûr moyen de plaire.
Mais je ne puis me résoudre à vous taire
D'autres dangers, dont un destin cruel
Circonvenait la belle Agnès Sorel,
Quand son amant s'avançait vers la gloire.
Dans le chemin, sur les rives de Loire,

Elle entretient le père Bonifoux,
Qui, toujours sage, insinuant, et doux,
Du tentateur lui contait quelque histoire
Divertissante, et sans réflexions,
Sous l'agrément déguisant ses leçons.
A quelques pas, La Trimouille et sa dame
S'entretenaient de leur fidèle flamme,
Et du dessein de vivre ensemble un jour
Dans leur château, tout entiers à l'amour.
Dans leur chemin la main de la nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure,
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe naissante,
Agnès approche et chemine avec eux.
Le confesseur suivit la belle errante.
Tous quatre allaient, tenant de beaux discours
De piété, de combats, et d'amours.
Sur les Anglais, sur le diable on raisonne.
En raisonnant on ne vit plus personne.
Chacun fondait doucement, doucement,
Homme et cheval, sous le terrain mouvant.
D'abord les pieds, puis le corps, puis la tête,
Tout disparut, ainsi qu'à cette fête
Qu'en un palais d'un auteur cardinal
Trois fois au moins par semaine on apprête,
A l'opéra, souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.
  Monrose vit du rivage prochain
La belle Agnès, et fut tenté soudain
De venir rendre à l'objet qu'il observe
Tout le respect que son âme conserve.
Il passe un pont; mais il devient perclus,
Quand la voyant son œil ne la vit plus.
Froid comme marbre, et blême comme gypse,
Il veut marcher, mais lui-même il s'éclipse.
  Paul Tirconel, qui de loin l'aperçut,
A son secours à grand galop courut.
En arrivant sur la place funeste,
Paul Tirconel y fond avec le reste.
Ils tombent tous dans un grand souterrain
Qui conduisait aux portes d'un jardin
Tel que n'en eut Louis le quatorzième,
Aïeul d'un roi qu'on méprise et qu'on aime;
Et le jardin conduisait au château,
Digne en tout sens de ce jardin si beau.

C'était.... (mon cœur à ce seul mot soupire)
D'Hermaphrodix le formidable empire.
O Dorothée, Agnès, et Bonifoux!
Qu'allez-vous faire, et que deviendrez-vous?

CHANT SEIZIÈME.

ARGUMENT. — Comment saint Pierre apaisa saint George et saint Denys, et comment il promit un beau prix à celui des deux qui lui apporterait la meilleure ode. Mort de la belle Rosamore.

Palais des cieux, ouvrez-vous à ma voix.
Êtres brillants aux six ailes légères,
Dieux emplumés, dont les mains tutélaires
Font les destins des peuples et des rois!
Vous qui cachez, en étendant vos ailes,
Des derniers cieux les splendeurs éternelles,
Daignez un peu vous ranger de côté :
Laissez-moi voir, en cette horrible affaire,
Ce qui se passe au fond du sanctuaire;
Et pardonnez ma curiosité.
Cette prière est de l'abbé Trithème[1],
Non pas de moi; car mon œil effronté
Ne peut percer jusqu'à la cour suprême;
Je n'aurais pas tant de témérité.
Le dur saint George et Denys notre apôtre
Étaient au ciel enfermés l'un et l'autre;
Ils voyaient tout; mais ils ne pouvaient pas
Prêter leurs mains aux terrestres combats;
Ils cabalaient : c'est tout ce qu'on peut faire
Et ce qu'on fait quand on est à la cour.
George et Denys s'adressent tour à tour
Dans l'empyrée au bon monsieur saint Pierre.
Ce grand portier, dont le pape est vicaire,
Dans ses filets enveloppant le sort,
Sous ses deux clefs tient la vie et la mort.
Pierre leur dit : « Vous avez pu connaître,
Mes chers amis, quel affront je reçus
Quand je remis une oreille à Malchus.
Je me souviens de l'ordre de mon maître;
Il fit rentrer mon fer dans son fourreau[2] :
Il m'a privé du droit brillant des armes;

1. J'avoue que je ne l'ai point lue dans Trithème; mais il se peut que je n'aie pas lu tous les ouvrages de ce grand homme.
2. « Remettez votre épée en son lieu, car qui prendra l'épée périra

Mais j'imagine un moyen tout nouveau
Pour décider de vos grandes alarmes.
« Vous, saint Denys, prenez dans ce canton
Les plus grands saints qu'ait vus naître la France;
Vous, monsieur George, allez en diligence
Prendre les saints de l'île d'Albion.
Que chaque troupe en ce moment compose
Un hymne en vers, non pas une ode en prose[1].
Houdart a tort; il faut dans ces hauts lieux
Parler toujours le langage des dieux;
Qu'on fasse, dis-je, une ode pindarique
Où le poëte exalte mes vertus,
Ma primauté, mes droits, mes attributs,
Et que le tout soit mis vite en musique :
Chez les mortels, il faut toujours du temps
Pour rimailler des vers assez méchants;
On va plus vite au séjour de la gloire.
Allez, vous dis-je, exercez vos talents;
La meilleure ode obtiendra la victoire,
Et vous ferez le sort des combattants. »
Ainsi parla, du plus haut de son trône,
Aux deux rivaux l'infaillible Barjone;
Cela fut dit en deux mots tout au plus,
Le laconisme est langue des élus.
En un clin d'œil, les deux rivaux célestes,
Pour terminer leurs querelles funestes,
Vont assembler les saints de leur pays
Qui sur la terre ont été beaux esprits.
Le bon patron qu'on révère à Paris
Fit aussitôt seoir à sa table ronde
Saint Fortunat, peu connu dans le monde[2],
Et qui passait pour l'auteur du *Pange;*
Et saint Prosper, d'épithètes chargé[3],
Quoique un peu dur et qu'un peu janséniste.
Il mit aussi Grégoire dans sa liste,
Le grand Grégoire, évêque tourangeau[4],
Cher au pays qui vit naître Bonneau;

par l'épée*. » Saint Pierre conseille ici avec une piété adroite aux Anglais de ne pas faire la guerre.

1. La Motte-Houdart, poëte un peu sec, mais qui a fait d'assez bonnes choses, avait malheureusement fait des odes en prose, en 1730; preuve nouvelle que ce poëme divin fut composé vers ce temps-là.

2. Fortunat, évêque de Poitiers, poëte. Il n'est pas l'auteur du *Pange, lingua*, qu'on lui attribue.

3. Saint Prosper, auteur d'un poëme fort sec sur la grâce, au ve siècle

4. Grégoire de Tours, le premier qui écrivit une *Histoire de France*. toute pleine de miracles.

* Matth., XXVI, 52. (Éd.)

Et saint Bernard fameux par l'antithèse[1],
Qui dans son temps n'avait pas son pareil;
Et d'autres saints pour servir de conseil :
Sans prendre avis, il est rare qu'on plaise.
George, en voyant tous ces soins de Denys,
Le regardait d'un dédaigneux souris;
Il avisa dans le sacré pourpris
Un saint Austin, prêcheur de l'Angleterre[2],
Puis en ces mots il lui dit son avis :
« Bonhomme Austin, je suis né pour la guerre,
Non pour les vers dont je fais peu de cas;
Je sais brandir mon large cimeterre,
Pourfendre un buste, et casser tête et bras;
Tu sais rimer : travaille, versifie,
Soutiens en vers l'honneur de la patrie.
Un seul Anglais, dans les champs de la mort,
De trois Français triomphe sans effort.
Nous avons vu devers la Normandie,
Dans le Haut-Maine, en Guienne, en Picardie,
Ces beaux messieurs aisément mis à bas;
Si pour frapper nous avons meilleurs bras,
Crois, en fait d'hymne, et d'ode et d'œuvre telle,
Quand il s'agit de penser, de rimer,
Que nous avons non moins bonne cervelle.
Travaille, Austin, cours en vers t'escrimer :
Je veux que Londre ait à jamais l'empire
Dans les deux arts de bien faire et bien dire.
Denys ameute un tas de rimailleurs
Qui tous ensemble ont très-peu de génie;
Travaille seul : tu sais tes vieux auteurs;
Courage! allons, prends ta harpe bénie,
Et moque-toi de ton académie. »
Le bon Austin, de cet emploi chargé,
Le remercie en auteur protégé.
Denys et lui, dans un réduit commode,
Vont se tapir, et chacun fit son ode.
Quand tout fut fait, les brûlants séraphins,
Les gros joufflus, têtes de chérubins,

1. Saint Bernard, Bourguignon, né en 1091, moine de Cîteaux; puis abbé de Clairvaux; il entra dans toutes les affaires publiques de son temps, et agit autant qu'il écrivit. On ne voit pas qu'il ait fait beaucoup de vers. Quant à l'antithèse dont notre auteur le glorifie, il est vrai qu'il était grand amateur de cette figure. Il dit d'Abélard : « Leonem « invasimus, incidimus in draconem. » Sa mère, étant grosse de lui, songea qu'elle accouchait d'un chien blanc, et on lui prédit que son fils serait moine, et aboierait contre les mondains.

2. Saint Austin ou Augustin, moine qu'on regarde comme le fondateur de la primatie de Cantorbéry, ou Kenterbury.

Près de Barjone en deux rangs se perchèrent;
Au-dessous d'eux les anges se nichèrent;
Et tous les saints, soigneux de s'arranger,
Sur des gradins s'assirent pour juger.
Austin commence : il chantait les prodiges
Qui de l'Égypte endurcirent les cœurs;
Ce grand Moïse, et ses imitateurs
Qui l'égalaient dans ses divins prestiges :
Les flots du Nil, jadis si bienfaisants,
D'un sang affreux dans leur course écumants;
Du noir limon les venimeux reptiles
Changés en verge, et la verge en serpents;
Le jour en nuit; les déserts et les villes,
De moucherons, de vermine couverts;
La rogne aux os, la foudre dans les airs;
Les premiers-nés d'une race rebelle
Tous égorgés par l'ange du Seigneur;
L'Égypte en deuil, et le peuple fidèle
De ses patrons emportant la vaisselle[1],
Et par le vol méritant son bonheur;
Ce peuple errant pendant quarante années;
Vingt mille Juifs égorgés pour un veau[2];
Vingt mille encore envoyés au tombeau
Pour avoir eu des amours fortunées[3];
Et puis Aod, ce Ravaillac hébreu[4],
Assassinant son maître au nom de Dieu;
Et Samuel, qui d'une main divine
Prend sur l'autel un couteau de cuisine,
Et bravement met Agag en hachis[5],
Car cet Agag était incirconcis;
Puis la beauté qui, sauvant Béthulie[6],
Si purement de son corps fit folie;
Le bon Basa qui massacra Nadad[7];
Et puis Achab mourant comme un impie[8],
Pour n'avoir pas égorgé Benhadad;
Le roi Joas meurtri par Jozabad[9],

1. Les Juifs empruntèrent, comme on sait, les vases des Égyptiens, et s'enfuirent.
2. Les lévites, qui égorgèrent vingt mille de leurs frères.
3. Phinées, qui fit massacrer vingt-quatre mille de ses frères, parce qu'un d'eux couchait avec une Madianite.
4. Aod, ou Eüd, assassina le roi Eglon, mais de la main gauche.
5. Samuel coupa en morceaux le roi Agag, que Saül avait mis à rançon.
6. Judith, assez connue.
7. Basa, roi d'Israël, assassina Nadad ou Nabab, et lui succéda.
8. Achab avait eu une grosse rançon de Benhadad, roi syrien, comme Saül en avait eu une d'Agag, et fut tué pour avoir pardonné.
9. Joas, assassiné par Jozabad.

Fils d'Atrobad; et la reine Athalie,
Si méchamment mise à mort par Joad[1].
Longuette fut la triste litanie;
Ces beaux récits étaient entrelacés
De ces grands traits si chers aux temps passés.
On y voyait le soleil se dissoudre,
La mer fuyant, la lune mise en poudre,
Le monde en feu qui toujours tressaillait;
Dieu qui cent fois en fureur s'éveillait;
Des flots de sang, des tombeaux, des ruines;
Et cependant près des eaux argentines
Le lait coulait sous de verts oliviers;
Les monts sautaient tout comme des béliers,
Et les béliers tout comme des collines.
Le bon Austin célébrait le Seigneur,
Qui menaçait le Chaldéen vainqueur,
Et qui laissait son peuple en esclavage;
Mais des lions brisant toujours les dents,
Sous ses deux pieds écrasant les serpents,
Parlant au Nil, et suspendant la rage
Des basilics[2] et des léviathans[3].
Austin finit. Sa pindarique ivresse
Fit élever parmi les bienheureux
Un bruit confus, un murmure douteux,
Qui n'était pas en faveur de la pièce.
Denys se lève; et, baissant ses doux yeux,
Puis les levant avec un air modeste,
Il salua l'auditoire céleste,
Parut surpris de leurs traits radieux;
Et finement sa pudeur semblait dire :
« Encouragez celui qui vous admire. »
Il salua trois fois très-humblement
Les conseillers, le premier président;
Puis il chanta d'une voix douce et tendre
Cet hymne adroit que vous allez entendre :
« O Pierre ! ô Pierre ! ô toi sur qui Jésus
Daigna fonder son Église immortelle,
Portier des cieux, pasteur de tout fidèle,
Maître des rois à tes pieds confondus,
Docteur divin, prêtre saint, tendre père,

1. Allusion à l'épigramme de Racine :

Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holopherne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

2. Basilic, animal fort fameux, mais qui n'exista jamais.

3. Léviathan, autre animal fort célèbre. Les uns disent que c'est la baleine, les autres le crocodile.

Auguste appui de nos rois très-chrétiens,
Étends sur eux ta faveur salutaire;
Leurs droits sont purs, et ces droits sont les tiens.
Le pape à Rome est maître des couronnes,
Aucun n'en doute; et si ton lieutenant
A qui lui plaît fait ce petit présent,
C'est en ton nom, car c'est toi qui les donnes.
Hélas! hélas! nos gens de parlement
Ont banni Charle; ils ont impudemment
Mis sur le trône une race étrangère;
On ôte au fils l'héritage du père.
Divin portier, oppose tes bienfaits
A cette audace, à dix ans de misère;
Rends-nous les clefs de la cour du palais. »
  C'est sur ce ton que saint Denys prélude;
Puis il s'arrête : il lit avec étude
Du coin de l'œil dans les yeux de Céphas,
En affectant un secret embarras.
Céphas content fit voir sur son visage
De l'amour-propre un secret témoignage,
Et rassurant les esprits interdits
Du chantre habile, il dit dans son langage :
« Cela va bien; continuez, Denys. »
  L'humble Denys repart avec prudence :
« Mon adversaire a pu charmer les cieux;
Il a chanté le Dieu de la vengeance,
Je vais bénir le Dieu de la clémence :
Haïr est bon, mais aimer vaut bien mieux. »
  Denys alors d'une voix assurée
En vers heureux chanta le bon berger
Qui va cherchant sa brebis égarée,
Et sur son dos se plaît à la charger;
Le bon fermier, dont la main libérale
Daigne payer l'ouvrier négligent
Qui vient trop tard, afin que diligent
Il vienne ouvrer dès l'aube matinale;
Le bon patron qui, n'ayant que cinq pains
Et trois poissons, nourrit cinq mille humains;
Le bon prophète, encor plus doux qu'austère,
Qui donne grâce à la femme adultère,
A Magdeleine, et permet que ses pieds
Soient gentiment par la belle essuyés.
Par Magdeleine Agnès est figurée.
Denys a pris ce délicat détour;
Il réussit : la grand'chambre éthérée
Sentit le trait, et pardonna l'amour.
Du doux Denys l'ode fut bien reçue;

Elle eut le prix, elle eut toutes les voix.
Du saint Anglais l'audace fut déçue;
Austin rougit, il fuit en tapinois :
Chacun en rit, le paradis le hue.
Tel fut hué dans les murs de Paris
Un pédant sec, à face de Thersite,
Vil délateur, insolent hypocrite,
Qui fut payé de haine et de mépris,
Quand il osa dans ses phrases vulgaires
Flétrir les arts et condamner nos frères.
  Pierre à Denys donna deux beaux *agnus;*
Denys les baise, et soudain l'on ordonne,
Par un arrêt signé de douze élus,
Qu'en ce grand jour les Anglais soient vaincus
Par les Français et par Charle en personne.
  En ce moment la barroise amazone
Vit dans les airs, dans un nuage épais,
De son grison la figure et les traits;
Comme un soleil, dont souvent un nuage
Reçoit l'empreinte et réfléchit l'image,
Elle cria : « Ce jour est glorieux;
Tout est pour nous, mon âne est dans les cieux. »
Bedfort, surpris de ce prodige horrible,
Déjà s'arrête et n'est plus invincible.
Il lit au ciel, d'un regard consterné,
Que de saint George il est abandonné.
L'Anglais surpris, croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée;
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, descendent après eux.
Charles plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeants, à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts, et de mourants jonchées.
  C'est en ces lieux, c'est dans ce champ mortel
Que tu venais exercer ta vaillance,
O dur Anglais, ô Christophe Arondel!
Ton maintien sec, ta froide indifférence,
Donnaient du prix à ton courage altier.
Sans dire un mot, ce sourcilleux guerrier
Examinait comme on se bat en France :
Et l'on eût dit, à son air d'importance,
Qu'il était là pour se désennuyer.
Sa Rosamore, à ses pas attachée,
Est comme lui de fer enharnachée,

Tel qu'un beau page ou qu'un jeune écuyer :
Son casque est d'or, sa cuirasse est d'acier;
D'un perroquet la plume panachée
Au gré des vents ombrage son cimier.
Car dès ce jour où son bras meurtrier
A dans son lit décollé Martinguerre,
Elle se plait tout à fait à la guerre.
On croirait voir la superbe Pallas
Quittant l'aiguille et marchant aux combats,
Ou Bradamante, ou bien Jeanne elle-même.
Elle parlait au voyageur qu'elle aime,
Et lui montrait les plus grands sentiments,
Lorsqu'un démon trop funeste aux amants,
Pour leur malheur, vers Arondel attire
Le dur Poton et le jeune La Hire,
Et Richemont qui n'a pitié de rien.
Poton, voyant le grave et fier maintien
De notre Anglais, tout indigné s'élance
Sur le causeur, et d'un grand coup de lance,
Qui par le flanc sort au milieu du dos,
D'un sang trop froid lui fait verser des flots :
Il tombe et meurt; et la lance cassée
Roule avec lui dans son corps enfoncée.
  A ce spectacle, à ce moment affreux,
On ne vit point la belle Rosamore
Se renverser sur l'amant qu'elle adore,
Ni s'arracher l'or de ses blonds cheveux,
Ni remplir l'air de ses cris douloureux,
Ni s'emporter contre la Providence;
Point de soupirs; elle cria : « Vengeance! »
Et dans l'instant que Poton se baissait
En ramassant son fer qui se cassait,
Ce bras tout nu, ce bras dont la puissance
Avait d'un coup séparé dans un lit
Un chef grison du cou d'un vieux bandit,
Tranche à Poton la main trop redoutable,
Cette main droite à ses yeux si coupable.
Les nerfs cachés sous la peau des cinq doigts
Les font mouvoir pour la dernière fois;
Poton depuis ne sut jamais écrire.
  Mais dans l'instant le brave et beau La Hire
Porte au guerrier, du grand Poton vainqueur,
Un coup mortel qui lui perce le cœur.
Son casque d'or, que sa chute détache,
Découvre un sein de roses et de lis;
Son front charmant n'a plus rien qui le cache;
Ses longs cheveux tombent sur ses habits;

Ses grands yeux bleus dans la mort endormis,
Tout laisse voir une femme adorable,
Et montre un corps formé pour les plaisirs.
Le beau La Hire en pousse des soupirs,
Répand des pleurs, et d'un ton lamentable
S'écrie : « O ciel! je suis un meurtrier,
Un housard noir plutôt qu'un chevalier;
Mon cœur, mon bras, mon épée est infâme :
Est-il permis de tuer une dame? »
Mais Richemont, toujours mauvais plaisant
Et toujours dur, lui dit : « Mon cher La Hire,
Va, tes remords ont sur toi trop d'empire;
C'est une Anglaise, et le mal n'est pas grand;
Elle n'est pas pucelle comme Jeanne. »
Tandis qu'il tient un discours si profane,
D'un coup de flèche il se sentit blessé :
Et devenu plus fier, plus courroucé,
Il rend cent coups à la troupe bretonne,
Qui comme un flot le presse et l'environne.
La Hire et lui, nobles, bourgeois, soldats,
Portent partout les efforts de leurs bras :
On tue, on tombe, on poursuit, on recule,
De corps sanglants un monceau s'accumule;
Et des mourants l'Anglais fait un rempart.
Dans cette horrible et sanglante mêlée,
Le roi disait à Dunois : « Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc est-elle allée?
— Qui? » dit Dunois. Le bon roi lui repart :
« Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue?
— Qui donc? — Hélas! elle était disparue
Hier au soir, avant qu'un heureux sort
Nous eût conduits au château de Bedfort;
Et dans la place on est entré sans elle.
— Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
— Ciel! dit le roi, qu'elle me soit fidèle!
Gardez-la-moi. » Pendant ce beau discours,
Il avançait et combattait toujours.
Bientôt la nuit, couvrant notre hémisphère,
L'enveloppa d'un noir et long manteau,
Et mit un terme à ce cours tout nouveau
Des beaux exploits que Charle eût voulu faire.
Comme il sortait de cette grande affaire,
Il entendit qu'on avait le matin
Vu cheminer vers la forêt voisine
Quelques tendrons du genre féminin;
Une surtout, à la taille divine,
Aux grands yeux bleus, au minois enfantin,

Au souris tendre, à la peau de satin,
Que sermonnait un bon dominicain.
Des écuyers brillants, à mines fières,
Des chevaliers, sur leurs coursiers fringants,
Couverts d'acier, et d'or, et de rubans,
Accompagnaient les belles cavalières.
La troupe errante avait porté ses pas
Vers un palais qu'on ne connaissait pas,
Et que jamais, avant cette aventure,
On n'avait vu dans ces lieux écartés;
Rien n'égalait sa bizarre structure.
   Le roi, surpris de tant de nouveautés,
Dit à Bonneau : « Qui m'aime doit me suivre;
Demain matin je veux au point du jour
Revoir l'objet de mon fidèle amour,
Reprendre Agnès, ou bien cesser de vivre. »
Il resta peu dans les bras du sommeil;
Et quand Phosphore[1], au visage vermeil,
Eut précédé les roses de l'Aurore,
Quand dans le ciel on attelait encore
Les beaux coursiers que conduit le Soleil[2],
Le roi, Bonneau, Dunois, et la Pucelle,
Allégrement se remirent en selle,
Pour découvrir ce superbe palais.
Charles disait : « Voyons d'abord ma belle;
Nous rejoindrons assez tôt les Anglais :
Le plus pressé, c'est de vivre avec elle. »

1. Phosphore ou Fosfore, porte-lumière qui précédait l'Aurore, laquelle précédait le char du Soleil. Tout était animé, tout était brillant dans l'ancienne mythologie. On ne peut trop en poésie déplorer la perte de ces temps de génie, remplis de belles fictions toutes allégoriques. Que nous sommes secs et arides en comparaison, nous autres *remués de barbares!*

2. Les anciens donnèrent un char au Soleil. Cela était fort commun : Zoroastre traversait les airs dans un char; Elie fut transporté au ciel dans un char lumineux. Les quatre chevaux du Soleil étaient blancs. Leurs noms étaient Pyroïs, Eoüs, Ethon, Phlégon, selon Ovide; c'est-à-dire l'enflammé, l'oriental, l'annuel, le brûlant. Mais, selon d'autres savants antiquaires, ils s'appelaient Erythrée, Actéon, Lampos, et Philogée; c'est-à-dire le rouge, le lumineux, l'éclatant, le terrestre. Je crois que ces savants se sont trompés, et qu'ils ont pris les noms des quatre parties du jour pour ceux des chevaux; c'est une erreur grossière, que je démontrerai dans le prochain *Mercure*, en attendant les deux dissertations in-folio que j'ai faites sur ce sujet.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

Argument. — Comment Charles VII, Agnès, Jeanne, Dunois, La Trimouille, etc., devinrent tous fous; et comment ils revinrent en leur bon sens par les exorcismes du R. P. Bonifoux, confesseur ordinaire du roi.

Oh! que ce monde est rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchanteresses.
Je t'ai passé, temps heureux des faiblesses,
Printemps des fous, bel âge des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De vrais sorciers, tout-puissants séducteurs,
Vêtus de pourpre, et rayonnants de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord,
Puis on vous plonge au fond de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes,
De vous frotter à de tels nécromans;
Et s'il vous faut quelques enchantements,
Aux plus grands rois préférez vos grisettes.
Hermaphrodix a bâti tout exprès
Le beau château qui retenait Agnès,
Pour se venger des belles de la France,
Des chevaliers, des ânes, et des saints,
Dont la pudeur et les exploits divins
Avaient bravé sa magique puissance.
Quiconque entrait en ce maudit logis
Méconnaissait sur-le-champ ses amis,
Perdait le sens, l'esprit, et la mémoire.
L'eau du Léthé que les morts allaient boire,
Les mauvais vins, funestes aux vivants,
Ont des effets bien moins extravagants.
Sous les grands arcs d'un immense portique,
Amas confus de moderne et d'antique,
Se promenait un fantôme brillant,
Au pied léger, à l'œil étincelant,
Au geste vif, à la marche égarée,
La tête haute, et de clinquants parée
On voit son corps toujours en action;
Et son nom est l'imagination :
Non cette belle et charmante déesse
Qui présida, dans Rome et dans la Grèce,
Aux beaux travaux de tant de grands auteurs,
Qui répandit l'éclat de ses couleurs,
Ses diamants, ses immortelles fleurs,

Sur plus d'un chant du grand peintre d'Achille,
Sur la Didon que célébra Virgile,
Et qui d'Ovide anima les accents;
Mais celle-là qu'abjure le bon sens,
Cette étourdie, effarée, insipide,
Que tant d'auteurs approchent de si près,
Qui les inspire, et qui servit de guide
Aux Scudéri, Lemoine, Desmarets[1].
Elle répand ses faveurs les plus chères
Sur nos romans, nos nouveaux opéra;
Et son empire assez longtemps dura
Sur le théâtre, au barreau, dans les chaires.
Près d'elle était le Galimatias,
Monstre bavard caressé dans ses bras,
Nommé jadis le docteur séraphique[2],
Subtil, profond, énergique, angélique,
Commentateur d'imagination,
Et créateur de la confusion,
Qui depuis peu fit *Marie Alacoque*[3].
Autour de lui voltigent l'Équivoque,
La louche Énigme, et les mauvais Bons Mots,
A double sens, qui font l'esprit des sots;
Les Préjugés, les Méprises, les Songes,
Les Contre-Sens, les absurdes Mensonges,
Ainsi qu'on voit aux murs d'un vieux logis
Les chats-huants et les chauves-souris.
Quoi qu'il en soit, ce damnable édifice
Fut fabriqué par un tel artifice,
Que tout mortel qui dans ces lieux viendra
Perdra l'esprit tant qu'il y restera.
A peine Agnès, avec sa douce escorte,
De ce palais avait touché la porte,
Que Bonifoux, ce grave confesseur,
Devint l'objet de sa fidèle ardeur;
Elle le prend pour son cher roi de France
« O mon héros! ô ma seule espérance!
Le juste ciel vous rend à mes souhaits.
Ces fiers Bretons sont-ils par vous défaits?
N'auriez-vous point reçu quelque blessure?

1. Scudéri, auteur d'*Alaric*, poëme épique; Lemoine, jésuite, auteur de *Saint Louis*, ou *Louisiade*, poëme épique; Desmarets Saint-Sorlin, auteur de *Clovis*, poëme épique: ces trois ouvrages sont de terribles poëmes épiques.

2. Noms que prenaient les théologiens.

3. L'*Histoire de Marie Alacoque*, ouvrage rare par l'excès du ridicule, composé par Languet, alors évêque de Soissons. Ce passage nous indique que le fameux poëme que nous commentons fut fait vers l'an 1730, temps où il était beaucoup question de Marie Alacoque.

Ah! laissez-moi détacher votre armure.»
Lors elle veut, d'un effort tendre et doux,
Oter le froc du père Bonifoux,
Et, dans ses bras bientôt abandonnée,
L'œil enflammé, le cou vers lui tendu,
Cherche un baiser qui soit pris et rendu.
Charmante Agnès, que tu fus consternée,
Lorsque, cherchant un menton frais tondu,
Tu ne sentis qu'une barbe tannée,
Longue, piquante, et rude, et mal peignée!
Le confesseur tout effaré s'enfuit,
Méconnaissant la belle qui le suit.
La tendre Agnès, se voyant dédaignée,
Court après lui, de pleurs toute baignée.
Comme ils couraient dans ce vaste pourpris,
L'un se signant, et l'autre tout en larmes,
Ils sont frappés des plus lugubres cris.
Un jeune objet, touchant, rempli de charmes,
Avec frayeur embrassait les genoux
D'un chevalier qui, couvert de ses armes,
L'allait bientôt immoler sous ses coups.
Peut-on connaître à cette barbarie
Ce La Trimouille, et ce parfait amant
Qui de grand cœur, en tout autre moment,
Pour Dorothée aurait donné sa vie?
Il la prenait pour le fier Tirconel:
Elle n'avait nul trait en son visage
Qui ressemblât à cet Anglais cruel;
Elle cherchait le héros qui l'engage,
Le cher objet d'un amour immortel;
Et, lui parlant sans pouvoir le connaître,
Elle lui dit: «Ne l'avez-vous point vu,
Ce chevalier qui de mon cœur est maître,
Qui près de moi dans ces lieux est venu?
Mon La Trimouille, hélas! est disparu.
Que fait-il donc? de grâce, où peut-il être?»
Le Poitevin, à ces touchants discours,
Ne connut point ses fidèles amours.
Il croit entendre un Anglais implacable,
Qui vient sur lui prêt à trancher ses jours.
Le fer en main il se met en défense,
Vers Dorothée en mesure il avance.
«Je te ferai, dit-il changer de ton,
Fier, dédaigneux, triste, arrogant Breton.
Dur insulaire, ivre de bière forte,
C'est bien à toi de parler de la sorte,
De menacer un homme de mon nom!

Moi petit-fils des Poitevins célèbres
Dont les exploits, au séjour des ténèbres,
Ont fait passer tant d'Anglais valeureux,
Plus fiers que toi, plus grands, plus généreux.
Eh quoi! ta main ne tire pas l'épée!
De quel effroi ta vile âme est frappée!
Fier en discours, et lâche en action,
Chevreuil anglais, Thersite d'Albion,
Fait pour brailler chez tes parlementaires,
Vite, essayons tous deux nos cimeterres;
Çà, qu'on dégaine, ou je vais de ma main
Signer ton front, des fronts le plus vilain,
Et t'appliquer sur ton large derrière,
A mon plaisir, deux cents coups d'étrivière. »
A ce discours qu'il prononce en fureur,
Pâle, éperdue, et mourante de peur :
« Je ne suis point Anglais, dit Dorothée;
J'en suis bien loin : comment, pourquoi, par où,
Me vois-je ici par vous si maltraitée?
Dans quel danger je suis précipitée!
Je cherche ici le héros du Poitou;
C'est une fille, hélas! bien tourmentée,
Qui baise en pleurs votre noble genou. »
Elle parlait, mais sans être écoutée;
Et La Trimouille, étant tout à fait fou,
Allait déjà la prendre par le cou.
  Le confesseur, qui dans sa prompte fuite
D'Agnès Sorel évitait la poursuite,
Bronche en courant, et tombe au milieu d'eux;
Le Poitevin veut le prendre aux cheveux,
N'en trouve point, roule avec lui par terre;
La belle Agnès, qui le suit et le serre,
Sur lui trébuche, en poussant des clameurs
Et des sanglots qu'interrompent ses pleurs
Et sous eux tous se débat Dorothée,
Très en désordre et fort mal ajustée.
  Tout au milieu de ce conflit nouveau,
Le bon roi Charle, escorté de Bonneau,
Avec Dunois et la fière Pucelle,
Entre à la fois dans ce fatal château,
Pour y chercher sa maîtresse fidèle.
O grand pouvoir! ô merveille nouvelle!
A peine ils sont de cheval descendus,
Sous le portique à peine ils sont rendus,
Incontinent ils perdent la cervelle.
Tels dans Paris tous ces docteurs fourrés,
Pleins d'arguments sous leurs bonnets carrés,

Vont gravement vers la Sorbonne antique,
Séjour de noise, antre théologique,
Où la Dispute et la Confusion
Ont établi leur sacré domicile,
Et dont jamais n'approcha la Raison.
Nos révérends arrivent à la file :
Ils avaient l'air d'être de sens rassis;
Chacun passait pour sage en son logis;
On les prendrait pour des gens fort honnêtes,
Point querelleurs et point extravagants;
Quelques-uns même étaient de bonnes têtes :
Ils sont tous fous quand ils sont sur les bancs.
  Charle, enivré de joie et de tendresse,
Les yeux mouillés, tout petillant d'ardeur,
Et ressentant un battement de cœur,
Disait, d'un ton d'amour et de langueur :
« Ma chère Agnès, ma pudique maîtresse,
Mon paradis, précis de tous les biens,
Combien de fois, hélas! fus-tu perdue!
A mes désirs te voilà donc rendue!
Perle d'amour, je te vois, je te tiens;
Oh! que tu fais une charmante mine!
Mais tu n'as plus cette taille si fine
Que je pouvais embrasser autrefois,
En la serrant du bout de mes dix doigts.
Quel embonpoint! quel ventre! quelles fesses!
Voilà le fruit de nos tendres caresses :
Agnès est grosse, Agnès me donnera
Un beau bâtard qui pour nous combattra.
Je veux greffer, dans l'ardeur qui m'emporte,
Ce fruit nouveau sur l'arbre qui le porte.
Amour le veut; il faut que dans l'instant
J'aille au-devant de cet aimable enfant. »
  A qui le roi se faisait-il entendre?
A qui tient-il ce discours noble et tendre?
Qui tenait-il dans ses bras amoureux?
C'était Bonneau, soufflant, suant, poudreux;
C'était Bonneau; jamais homme en sa vie
Ne se sentit l'âme plus ébahie.
Charles, pressé d'un désir violent,
D'un bras nerveux le pousse tendrement;
Il le renverse; et Bonneau pesamment
S'en va tomber sur la troupe mêlée,
Qui de son poids se sentit accablée.
Ciel! que de cris et que de hurlements!
Le confesseur reprit un peu ses sens;
Sa grosse panse était juste portée

Dessus Agnès et dessous Dorothée;
Il se relève, il marche, il court, il fuit;
Tout haletant le bon Bonneau le suit.
Mais La Trimouille à l'instant s'imagine
Que sa beauté, sa maîtresse divine,
Sa Dorothée était entre les bras
Du Tourangeau qui fuyait à grands pas.
Il court après, il le presse, il lui crie :
« Rends-moi mon cœur, bourreau, rends-moi ma vie·
Attends, arrête. » En prononçant ces mots,
D'un large sabre il frappe son gros dos.
Bonneau portait une épaisse cuirasse,
Et ressemblait à la pesante masse
Qui dans la forge à grand bruit retentit
Sous le marteau qui frappe et rebondit.
La peur hâtait sa marche écarquillée.
Jeanne, voyant le Bonneau qui trottait,
Et les grands coups que l'autre lui portait,
Jeanne casquée, et de fer habillée,
Suit à grands pas La Trimouille, et lui rend
Tout ce qu'il donne au royal confident.
Dunois, la fleur de la chevalerie,
Ne souffre pas qu'on attente à la vie
De La Trimouille, il est son cher appui;
C'est son destin de combattre pour lui :
Il le connaît; mais il prend la Pucelle
Pour un Anglais; il vous tombe sur elle,
Il vous l'étrille ainsi qu'elle étrillait
Le Poitevin, qui toujours chatouillait
L'ami Bonneau, qui lourdement fuyait.
  Le bon roi Charle, en ce désordre extrême,
Dans son Bonneau voit toujours ce qu'il aime;
Il voit Agnès. Quel état pour un roi,
Pour un amant des amants le plus tendre!
Nul ennemi ne lui cause d'effroi;
Contre une armée il voudrait la défendre.
Tous ces guerriers après Bonneau courants
Sont à ses yeux des ravisseurs sanglants.
L'épée au poing sur Dunois il s'élance;
Le beau bâtard se retourne, et lui rend
Sur la visière un énorme fendant.
Ah! s'il savait que c'est le roi de France,
Qu'il se verrait avec un œil d'horreur!
Il périrait de honte et de douleur.
En même temps Jeanne, par lui frappée,
Lui répondit de sa puissante épée;
Et le bâtard, incapable d'effroi,

Frappe à la fois sa maîtresse et son roi;
A droite, à gauche, il lance sur leurs têtes
De mille coups les rapides tempêtes.
Charmant Dunois, belle Jeanne, arrêtez;
Ciel! quels seront vos regrets et vos larmes,
Quand vous saurez qui poursuivent vos armes,
Et qui vous frotte, et qui vous combattez!
Le Poitevin, dans l'horrible mêlée,
De temps en temps appesantit son bras
Sur la Pucelle, et rosse ses appas.
L'ami Bonneau ne les imite pas;
Sa grosse tête était la moins troublée.
Il recevait, mais il ne rendait point.
Il court toujours; Bonifoux le précède,
Aiguillonné de la peur qui le point.
Le tourbillon que la rage possède,
Tous contre tous, assaillants, assaillis,
Battants, battus, dans ce grand chamaillis,
Criant, hurlant, parcourent le logis.
Agnès en pleurs, Dorothée éperdue,
Crie : « Au secours! on m'égorge, on me tue. »
Le confesseur, plein de contrition,
Menait toujours cette procession.
Il aperçoit à certaine fenêtre
De ce logis le redoutable maître,
Hermaphrodix, qui contemplait gaiement
Des bons Français le barbare tourment,
Et se tenait les deux côtés de rire.
Bonifoux vit que ce fatal empire
Était, sans doute, une œuvre du démon.
Il conservait un reste de raison;
Son long capuce et sa large tonsure
A sa cervelle avaient servi d'armure.
Il se souvint que notre ami Bonneau
Suivait toujours l'usage antique et beau,
Très-sagement établi par nos pères,
D'avoir sur soi les choses nécessaires,
Muscade, clou, poivre, girofle et sel[1].
Pour Bonifoux, il avait son missel.
Il aperçut une fontaine claire,
Il y courut, sel et missel en main,
Bien résolu d'attraper le malin.

1. C'est ce qu'on appelait autrefois *cuisine de poche*, et ce que signifie ce vers d'une comédie :

Porte cuisine en poche, et poivre concassé *.

* Regnard. *le Joueur*, acte IV, sc. IX. (Éd.)

Le voilà donc qui travaille au mystère;
Il dit tout bas : *Sanctam Catholicam*,
Papam, *Romam*, *aquam benedictam;*
Puis de Bonneau prend la tasse, et va vite
Adroitement asperger d'eau bénite
Le farfadet né de la belle Alix.
Chez les païens l'eau brûlante du Styx
Fut moins fatale aux âmes criminelles.
Son cuir tanné fut couvert d'étincelles;
Un gros nuage, enfumé, noir, épais,
Enveloppa le maître et le palais.
Les combattants, couverts d'une nuit sombre,
Couraient encore et se cherchaient dans l'ombre
Tout aussitôt le palais disparut;
Plus de combat, d'erreur ni de méprise;
Chacun se vit, chacun se reconnut;
Chaque cervelle en son lieu fut remise.
A nos héros un seul moment rendit
Le peu de sens qu'un seul moment perdit :
Car la folie, hélas ! ou la sagesse,
Ne tient à rien dans notre pauvre espèce.
C'était alors un grand plaisir de voir
Ces paladins aux pieds du moine noir,
Le bénissant, chantant des litanies,
Se demandant pardon de leurs folies.
O La Trimouille ! ô vous, royal amant !
Qui me peindra votre ravissement?
On n'entendait que ces mots : « Ah ! ma belle,
Mon tout, mon roi, mon ange, ma fidèle,
C'est vous ! c'est toi ! jour heureux ! doux moments ! »
Et des baisers, et des embrassements,
Cent questions, cent réponses pressées;
Leur voix ne peut suffire à leurs pensées.
Le confesseur, d'un paternel regard,
Les lorgnait tous, et priait à l'écart.
Le grand bâtard et sa fière maîtresse
Modestement s'expliquaient leur tendresse.
De leurs amours le rare compagnon
Élève alors la tête avec le ton;
Il entonna l'octave discordante
De son gosier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Tout fut ému : la nature tremblante
Frémit d'horreur; et Jeanne vit soudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain;
Comme autrefois la horde mosaïque

Fit voir, au son de sa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart écroulé[1].
Réduit en poudre, à la terre égalé :
Le temps n'est plus de semblable pratique.
Alors, alors ce superbe palais,
Si brillant d'or, si noirci de forfaits,
Devint un ample et sacré monastère.
Le salon fut en chapelle changé.
Le cabinet où ce maître enragé
Avait dormi dans le vice plongé
Transmué fut en un beau sanctuaire.
L'ordre de Dieu, qui préside aux destins,
Ne changea point la salle des festins;
Mais elle prit le nom de réfectoire;
On y bénit le manger et le boire.
Jeanne, le cœur élevé vers les saints,
Vers Orléans, vers le sacre de Reims,
Dit à Dunois : « Tous nous est favorable
Dans nos amours et dans nos grands desseins :
Espérons tout; soyez sûr que le diable
A contre nous fait son dernier effort. »
Parlant ainsi, Jeanne se trompait fort.

CHANT DIX-HUITIÈME.

Argument. — Disgrâce de Charles et de sa troupe dorée.

Je ne connais dans l'histoire du monde
Aucun héros, aucun homme de bien,
Aucun prophète, aucun parfait chrétien,
Qui n'ait été la dupe d'un vaurien,
Ou des jaloux, ou de l'esprit immonde.
La Providence en tout temps éprouva
Mon bon roi Charle avec mainte détresse.
Dès son berceau fort mal on l'éleva;
Le Bourguignon poursuivit sa jeunesse[2];
De tous ses droits son père le priva;
Le parlement de Paris près Gonesse[3],

1. Jéricho, comme vous savez, tomba au son des cornemuses; c'est un événement très-commun.
2. Le duc de Bourgogne, qui assassina le duc d'Orléans. Mais le bon Charles le lui rendit bien au pont de Montereau.
3. Gonesse, village auprès de Paris, célèbre par ses boulangers et par plusieurs combats.

Tuteur des rois, son pupille ajourna[1];
De ses beaux lis un chef anglais s'orna;
Il fut errant, manqua souvent de messe
Et de dîner; rarement séjourna
En même lieu. Mère[2], oncle, ami, maîtresse,
Tout le trahit ou tout l'abandonna.
Un page anglais partagea la tendresse
De son Agnès; et l'enfer déchaîna
Hermaphrodix, qui par magique adresse
Pour quelque temps la tête lui tourna.
Il essuya des traits de toute espèce;
Il les souffrit, et Dieu lui pardonna.
De nos amants la troupe fière et leste
S'acheminait loin du château funeste
Où Belzébut dérangea le cerveau
Des chevaliers, d'Agnès, et de Bonneau.
Ils côtoyaient la forêt vaste et sombre
Qui d'Orléans porte aujourd'hui le nom.
A peine encor l'épouse de Tithon
En se levant mêlait le jour à l'ombre.
On aperçut de loin des hoquetons,
Au rond bonnet, aux écourtés jupons;
Leur corselet paraissait mi-partie
De fleurs de lis et de trois léopards[3].
Le roi fit halte, en fixant ses regards
Sur la cohorte en la forêt blottie.
Dunois et Jeanne avancent quelques pas.
La tendre Agnès, étendant ses beaux bras,
Dit à son Charle : « Allons, fuyons, mon maître. »
Jeanne en courant s'approcha, vit paraître
Des malheureux deux à deux enchaînés,
Les yeux en terre, et les fronts consternés.
« Hélas ! ce sont des chevaliers, dit-elle,
Qui sont captifs; et c'est notre devoir
De délivrer cette troupe fidèle.
Allons, bâtard, allons et faisons voir
Ce qu'est Dunois et ce qu'est la Pucelle. »
Lance en arrêt, ils fondent à ces mots
Sur les soldats qui gardaient ces héros.
Au fier aspect de la puissante Jeanne
Et de Dunois, et plus encor de l'âne,

1. Charles VII, ajourné à la table de marbre par l'avocat général Desmarets.
2. Sa propre mère, Isabelle de Bavière, fut celle qui le persécuta le plus. Elle pressa le traité de Troyes, par lequel son gendre, le roi d'Angleterre, Henri V, eut la couronne de France.
3. Ce sont les armes d'Angleterre.

D'un pas léger ces prétendus guerriers
S'en vont au loin comme des lévriers.
Jeanne aussitôt, de plaisir transportée,
Complimenta la troupe garrottée.
« Beaux chevaliers, que l'Anglais mit aux fers,
Remerciez le roi qui vous délivre;
Baisez sa main, soyez prêts à le suivre,
Et vengeons-nous de ces Anglais pervers. »
Les chevaliers, à cette offre courtoise,
Montraient encore une face sournoise,
Baissaient les yeux.... Lecteurs impatients,
Vous demandez qui sont ces personnages
Dont la Pucelle animait les courages.
Ces chevaliers étaient des garnements
Qui, dans Paris payés pour leur mérite,
Allaient ramer sur le dos d'Amphitrite;
On les connut à leurs accoutrements.
En les voyant le bon Charles soupire :
« Hélas ! dit-il, ces objets dans mon cœur
Ont enfoncé les traits de la douleur.
Quoi ! les Anglais règnent dans mon empire !
C'est en leur nom que l'on rend des arrêts !
C'est pour eux seuls que l'on dit des prières !
C'est de leur part, hélas ! que mes sujets
Sont de Paris envoyés aux galères !... »
Puis le bon prince avec compassion
Daigne approcher du maître compagnon
Qui de la file était mis à la tête.
Nul malandrin n'eut l'air plus malhonnête;
Sa barbe torse ombrage un long menton;
Ses yeux tournés, plus menteurs que sa bouche,
Portent en bas un regard double et louche;
Ses sourcils roux, mélangés et retors,
Semblent loger la fraude et l'imposture;
Sur son front large est l'audace et l'injure,
L'oubli des lois, le mépris des remords;
Sa bouche écume, et sa dent toujours grince.
Le sycophante, à l'aspect de son prince,
Affecte un air humble, dévot, contrit,
Baisse les yeux, compose et radoucit
Les traits hagards de son affreux visage.
Tel est un dogue au regard impudent,
Au gosier rauque, affamé de carnage;
Il voit son maître, il rampe doucement,
Lèche ses mains, le flatte en son langage,
Et pour du pain devient un vrai mouton.
Ou tel encore on nous peint le démon.

Qui, s'échappant des gouffres du Tartare,
Cache sa queue et sa griffe barbare,
Vient parmi nous, prend la mine et le ton,
Le front tondu d'un jeune anachorète,
Pour mieux tenter sœur Rose ou sœur Discrète.
  Le roi des Francs, trompé par le félon,
Lui témoigna commisération,
L'encouragea par un discours affable :
« Dis-moi quel est ton métier, pauvre diable,
Ton nom, ta place, et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
Te fait ramer sur les mers de Provence. »
Le condamné, d'un ton de doléance,
Lui répondit : « O monarque trop bon!
Je suis de Nante, et mon nom est Frélon[1].
J'aime Jésus d'un feu pur et sincère;
Dans un couvent je fus quelque temps frère;
J'en ai les mœurs; et j'eus dans tous les temps
Un très-grand soin du salut des enfants.
A la vertu je consacrai ma vie.
Sous les charniers qu'on dit des Innocents,
Paris m'a vu travailler de génie;
J'ai vendu cher mes feuilles à Lambert;
Je suis connu dans la place Maubert;
C'est là surtout qu'on m'a rendu justice.
Des indévots quelquefois par malice
M'ont reproché les faiblesses du froc,
Celles du monde et quelques tours d'escroc;
Mais j'ai pour moi ma bonne conscience. »
  Ce bon propos toucha le roi de France.
« Console-toi, dit-il, et ne crains rien.
Dis-moi, l'ami, si chaque camarade
Qui vers Marseille allait en ambassade
Ainsi que toi fut un homme de bien.
— Ah! dit Frélon, sur ma foi de chrétien,
Je réponds d'eux ainsi que de moi-même :
Nous sommes tous en un moule jetés.
L'abbé Coyon[2], qui marche à mes côtés,

1. Selon les chroniques de ce temps-là, il y avait un misérable de ce nom qui écrivait des feuilles sous les charniers Saints-Innocents. Il fit quelques tours de passe-passe, pour lesquels il fut enfermé plusieurs fois au Châtelet, à Bicêtre, et au For l'Evêque. Il avait été quelque temps moine, et s'était fait chasser du couvent: il réussit beaucoup dans le nouveau métier qu'il embrassa. Plusieurs célèbres écrivains lui ont rendu justice. Il était originaire de Nantes, et exerçait à Paris la profession de gazetier satirique. Jamais homme ne fut plus méprisé et plus détesté que lui, comme dit la *Chronique* de Froissart.

2. Coyon ou Guyon, auteur du temps de Charles VII. Il composa une

Quoi qu'on en dise, est bien digne qu'on l'aime;
Point étourdi, point brouillon, point menteur,
Jamais méchant ni calomniateur.
Maître Chaumé[1], dessous sa mine basse,
Porte un cœur haut, plein d'une sainte audace;
Pour sa doctrine il se ferait fesser.
Maître Gauchat[2] pourrait embarrasser
Tous les rabbins sur le texte et la glose.
Voyez plus loin cet avocat sans cause;
Il a quitté le barreau pour le ciel.
Ce Sabotier[3] est tout pétri de miel.
Ah! l'esprit fin! le bon cœur! le saint prêtre!
Il est bien vrai qu'il a trahi son maître,
Mais sans malice et pour très-peu d'argent;
Il s'est vendu, mais c'est au plus offrant.
Il trafiquait comme moi de libelles :
Est-ce un grand mal? on vit de son talent.
Employez-nous; nous vous serons fidèles.
En ce temps-ci la gloire et les lauriers
Sont dévolus aux auteurs des charniers.
Nos grands succès ont excité l'envie;
Tel est le sort des auteurs, des héros,
Des grands esprits, et surtout des dévots :
Car la vertu fut toujours poursuivie.
O mon bon roi! qui le sait mieux que vous? »
  Comme il parlait sur ce ton tendre et doux,
Charle aperçut deux tristes personnages,
Qui des deux mains cachaient leurs gros visages.
« Qui sont, dit-il, ces deux rameurs honteux? »
  — Vous voyez là, reprit l'homme aux semaines[4],
Les plus discrets et les plus vertueux
De ceux qui vont sur les liquides plaines.
L'un est Fantin[5], prédicateur des grands,

Histoire romaine, détestable à la vérité, mais qui était passable pour le temps. Il fit aussi *l'Oracle des philosophes.* C'est un tissu ridicule de calomnies. Aussi il s'en repentit sur la fin de sa vie, comme le dit Monstrelet.

1. Autre calomniateur du temps*. — 2. Autre calomniateur.

3. L'abbé Sabotier, ou Sabatier, natif de Castres, auteur de deux espèces de dictionnaires, où il dit le pour et le contre; calomniateur effronté, et le tout pour de l'argent. Il trahit son maître, M. le comte de L.....c, et fut chassé d'une manière un peu rude, dont il s'est ressenti longtemps.

4. Frélon donnait alors toutes les semaines une feuille, dans laquelle il hasardait quelquefois de petits mensonges, de petites calomnies, de petites injures, pour lesquels il fut repris de justice, comme on l'a déjà dit.

5. Il semble que ce chant de l'abbé Trithème soit une prophétie : en

* Chaumeix. (Éd.)

Humble avec eux, aux petits débonnaire :
Sa piété ménagea les vivants;
Et, pour cacher le bien qu'il savait faire,
Il confessait et volait les mourants.
L'autre est Brizet[1], directeur de nonnettes,
Peu soucieux de leurs faveurs secrètes,
Mais s'appliquant sagement les dépôts,
Le tout pour Dieu. Son âme pure et sainte
Méprisait l'or; mais il était en crainte
Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
Pour le dernier de la noble séquelle,
C'est mon soutien, c'est mon cher La Beaumelle[2].
De dix gredins qui m'ont vendu leur voix,
C'est le plus bas, mais c'est le plus fidèle;
Esprit distrait, on prétend que parfois,
Tout occupé de ses œuvres chrétiennes,

effet, nous avons vu un Fantin, docteur et curé à Versailles, qui fut aperçu volant un rouleau de cinquante louis à un malade qu'il confessait. Il fut chassé, mais il ne fut pas pendu.

1. Autre prophétie. Tout Paris a vu un abbé Brizet*, fameux directeur de femmes de qualité, dissiper en débauches sourdes l'argent qu'il extorquait de ses dévotes, et qu'on lui remettait en dépôt pour le soulagement des pauvres. Il y a grande apparence que quelque homme instruit de nos mœurs a inséré une partie de cette tirade dans cette nouvelle édition du divin poëme de l'abbé Trithème. Il aurait bien dû dire un mot de l'abbé Lacoste, condamné à être marqué d'un fer chaud, et aux galères perpétuelles, en l'an de grâce 1759, pour plusieurs crimes de faux. Cet abbé Lacoste avait travaillé avec Frélon à *l'Année littéraire*.

2. La Beaumelle, natif d'un village près de Castres, prédicant quelque temps à Genève, précepteur chez M. de Boisy; puis réfugié à Copenhague. Chassé de ce pays, il alla à Gotha, où l'on vola la toilette d'une dame et ses dentelles; il s'enfuit avec la femme de chambre qui avait commis ce vol, ce qui est connu de toute la cour de Gotha. Il a été mis au cachot deux fois à Paris, ensuite en a été banni : et ce malheureux a trouvé enfin de la protection. C'est lui qui est l'auteur d'un mauvais petit ouvrage intitulé *mes Pensées*, dans lequel il vomit les plus lâches injures contre presque tous les gens en place. C'est lui qui a falsifié les *Lettres de Mme de Maintenon*, et les a fait imprimer avec les notes les plus scandaleuses et les plus calomnieuses. Il fit imprimer à Francfort, en quatre petits volumes, *le Siècle de Louis XIV*, qu'il falsifia et qu'il chargea de remarques, non-seulement rebutantes par la plus crasse ignorance, mais punissables par les calomnies atroces répandues contre la maison royale et contre les plus illustres maisons du royaume.

Tous ceux dont il est ici question ont écrit des volumes d'ordures contre celui qui daigne ici les faire connaître. Il y a des gens qui sont bien aises de voir insulter, calomnier, par des gredins, les hommes célèbres dans les arts. Ils leur disent : « N'y faites pas attention, laissez crier ces misérables, afin que nous ayons le plaisir de voir des gueux vous jeter de la boue. » Nous ne pensons pas ainsi; nous croyons qu'il faut punir les gueux quand ils sont insolents et fripons, et surtout quand ils ennuient. Ces anecdotes trop véritables se trouvent en vingt endroits, et doivent s'y trouver, comme des sentences affichées contre les malfaiteurs au coin de toutes les rues. « Oportet cognosci malos. »

* Grizel. (Éd.)

Il prend d'autrui les poches pour les siennes.
Il est d'ailleurs si sage en ses écrits!
Il sait combien, pour les faibles esprits,
La vérité souvent est dangereuse;
Qu'aux yeux des sots sa lumière est trompeuse,
Qu'on en abuse; et ce discret auteur,
Qui toujours d'elle eut une sage peur,
A résolu de ne la jamais dire.
Moi, je la dis à Votre Majesté;
Je vois en vous un héros que j'admire,
Et je l'apprends à la postérité.
Favorisez ceux que la calomnie
Voulut noircir de son souffle empesté;
Sauvez les bons des filets de l'impie;
Délivrez-nous, vengez-nous, payez-nous :
Foi de Frélon, nous écrirons pour vous. »
  Alors il fit un discours pathétique
Contre l'Anglais et pour la loi salique,
Et démontra que bientôt sans combat
Avec sa plume il défendrait l'État.
Charle admira sa profonde doctrine;
Il fit à tous une charmante mine,
Les assurant avec compassion
Qu'il les prenait sous sa protection.
  La belle Agnès, présente à l'entrevue,
S'attendrissait, se sentait tout émue.
Son cœur est bon : femme qui fait l'amour
A la douceur est toujours plus encline
Que femme prude ou bien femme héroïne.
« Mon roi, dit-elle, avouez que ce jour
Est fortuné pour cette pauvre race.
Puisque ces gens contemplent votre face,
Ils sont heureux, leurs fers seront brisés :
Votre visage est visage de grâce.
Les gens de loi sont des gens bien osés
D'instrumenter au nom d'un autre maître!
C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître;
Ce sont pédants en juges déguisés.
Je les ai vus, ces héros d'écritoire,
De nos bons rois ces tuteurs prétendus,
Bourgeois altiers, tyrans en robe noire,
A leur pupille ôter ses revenus,
Par-devant eux le citer en personne,
Et gravement confisquer sa couronne.
Les gens de bien qui sont à vos genoux
Par leurs arrêts sont traités comme vous;
Protégez-les, vos causes sont communes :

Proscrit comme eux, vengez leurs infortunes. »
  De ce discours le roi fut très-touché :
Vers la clémence il a toujours penché.
Jeanne, dont l'âme est d'espèce moins tendre,
Soutint au roi qu'il les fallait tous pendre;
Que les Frélons, et gens de ce métier,
N'étaient tous bons qu'à garnir un poirier.
Le grand Dunois, plus profond et plus sage,
En bon guerrier tint un autre langage.
« Souvent, dit-il, nous manquons de soldats;
Il faut des dos, des jambes, et des bras.
Ces gens en ont; et dans nos aventures,
Dans les assauts, les marches, les combats,
Nous pouvons bien nous passer d'écritures.
Enrôlons-les; mettons-leur dès demain,
Au lieu de rame, un mousquet à la main.
Ils barbouillaient du papier dans les villes;
Qu'aux champs de Mars ils deviennent utiles. »
Du grand Dunois le roi goûta l'avis.
A ses genoux ces bonnes gens tombèrent
En soupirant, et de pleurs les baignèrent.
On les mena sous l'auvent d'un logis
Où Charle, Agnès, et la troupe dorée,
Après dîner passèrent la soirée.
Agnès eut soin que l'intendant Bonneau
Fît bien manger la troupe délivrée;
On leur donna les restes du serdeau.
  Charle et les siens assez gaiement soupèrent,
Et puis Agnès et Charle se couchèrent.
En s'éveillant chacun fut bien surpris
De se trouver sans manteau, sans habits.
Agnès en vain cherche ses engageantes,
Son beau collier de perles jaunissantes,
Et le portrait de son royal amant.
Le gros Bonneau, qui gardait tout l'argent
Bien enfermé dans une bourse mince,
Ne trouve plus le trésor de son prince.
Linge, vaisselle, habits, tout est troussé,
Tout est parti. La horde griffonnante,
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
D'une main prompte et d'un zèle empressé,
Pendant la nuit avait débarrassé
Notre bon roi de son leste équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe est peu d'usage.
Puis s'esquivant par de petits sentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.

Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs et du bien.
On y prouva que les hommes sont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un docte commentaire
Pour diriger *et l'esprit et le cœur*,
Avec préface et l'avis au lecteur.
Du clément roi la maison consternée
Est cependant au trouble abandonnée;
On court en vain dans les champs, dans les bois.
Ainsi jadis on vit le bon Phinée,
Prince de Thrace, et le pieux Énée[1],
Tout effarés et de frayeur pantois,
Quand à leur nez les gloutonnes harpies,
Juste à midi de leurs antres sorties,
Vinrent manger le dîner de ces rois.
Agnès timide, et Dorothée en larmes,
Ne savent plus comment couvrir leurs charmes;
Le bon Bonneau, fidèle trésorier,
Les faisait rire à force de crier.
« Ah ! disait-il, jamais pareille perte
Dans nos combats ne fut par nous soufferte.
Ah ! j'en mourrai; les fripons m'ont tout pris.
Le roi mon maître est trop bon, quand j'y pense;
Voilà le prix de son trop d'indulgence,
Et ce qu'on gagne avec les beaux esprits. »
La douce Agnès, Agnès compatissante,
Toujours accorte et toujours bien disante,
Lui répliqua : « Mon cher et gros Bonneau,
Pour Dieu, gardez qu'une telle aventure
Ne vous inspire un dégoût tout nouveau

1. Les harpies Céléno, Ocypète, et Aello, filles de Neptune et de la Terre, venaient manger tous les mets qu'on servait sur la table du roi de Thrace Phinée, et infectaient toute la maison. Zétès et Calaïs, fils de Borée, chassèrent ces harpies jusque vers les îles Strophades, près de la Grèce. Elles traitèrent Énée comme Phinée; mais Virgile en fait des prophétesses : voilà de plaisantes créatures pour être inspirées de Dieu !

Virginei volucrum vultus, fœdissima ventris
Proluvies, uncæque manus, et pallida semper
Ora fame.

Elles se plaignent à Énée de ce qu'il veut leur faire la guerre pour quelques morceaux de bœuf, et lui prédisent que pour sa peine il sera contraint un jour de manger ses assiettes en Italie. Les amateurs des anciens disent que cette fiction est fort belle.

Pour les auteurs et la littérature
Car j'ai connu de très-bons écrivains,
Ayant le cœur aussi pur que les mains,
Sans le voler aimant le roi leur maître,
Faisant du bien sans chercher à paraître,
Parlant en prose, en vers mélodieux,
De la vertu, mais la pratiquant mieux;
Le bien public est le fruit de leurs veilles;
Le doux plaisir, déguisant leurs leçons,
Touche les cœurs en charmant les oreilles;
On les chérit; et, s'il est des frelons
Dans notre siècle, on trouve des abeilles. »
  Bonneau reprit : « Eh ! que m'importe, hélas!
Frelon, abeille, et tout ce vain fatras?
Il faut dîner, et ma bourse est perdue. »
On le console; et chacun s'évertue,
En vrais héros endurcis aux revers,
A réparer les dommages soufferts.
On s'achemine aussitôt vers la ville,
Vers ce château, le noble et sûr asile
Du grand roi Charle et de ses paladins,
Garni de tout, et fourni de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent,
Fort simplement les dames s'ajustèrent.
On arriva mal en point, harassé,
Un pied tout nu, l'autre à demi chaussé.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

ARGUMENT. — Mort du brave et tendre La Trimouille et de la charmante Dorothée. Le dur Tirconel se fait chartreux.

  Sœur de la Mort, impitoyable Guerre,
Droit des brigands que nous nommons héros,
Monstre sanglant, né des flancs d'Atropos,
Que tes forfaits ont dépeuplé la terre !
Tu la couvris et de sang et de pleurs.
Mais quand l'Amour joint encor ses malheurs
A ceux de Mars; lorsque la main chérie
D'un tendre amant de faveurs enivré
Répand un sang par lui-même adoré,
Et qu'il voudrait racheter de sa vie
Lorsqu'il enfonce un poignard égaré
Au même sein que ses lèvres brûlantes
Ont marqueté d'empreintes si touchantes;

Qu'il voit fermer à la clarté du jour
Ces yeux aimés qui respiraient l'amour :
D'un tel objet les peintures terribles
Font plus d'effet sur les cœurs nés sensibles,
Que cent guerriers qui terminent leur sort,
Payés d'un roi pour courir à la mort.
Charle, entouré de la troupe royale,
Avait repris cette raison fatale,
Présent maudit dont on fait tant de cas,
Et s'en servait pour chercher les combats.
Ils cheminaient vers les murs de la ville,
Vers ce château, son noble et sûr asile,
Où se gardaient ces magasins de Mars,
Ce long amas de lances et de dards,
Et les canons que l'enfer en sa rage
Avait fondus pour notre affreux usage.
Déjà des tours le faîte paraissait;
La troupe en hâte au grand trot avançait,
Pleine d'espoir ainsi que de courage :
Mais La Trimouille, honneur des Poitevins
Et des amants, allant près de sa dame
Au petit pas, et parlant de sa flamme,
Manqua sa route et prit d'autres chemins.
Dans un vallon qu'arrose une onde pure,
Au fond d'un bois de cyprès toujours verts,
Qu'en pyramide a formés la nature,
Et dont le faîte a bravé cent hivers,
Il est un antre où souvent les Naïades
Et les Sylvains viennent prendre le frais.
Un clair ruisseau, par des conduits secrets,
Y tombe en nappe, et forme vingt cascades.
Un tapis vert est tendu tout auprès;
Le serpolet, la mélisse naissante,
Le blanc jasmin, la jonquille odorante,
Y semblent dire aux bergers d'alentour :
« Reposez-vous sur ce lit de l'Amour. »
Le Poitevin entendit ce langage
Du fond du cœur. L'haleine des zéphyrs,
Le lieu, le temps, sa tendresse, son âge
Surtout sa dame, allument ses désirs.
Les deux amants de cheval descendirent,
Sur le gazon côte à côte se mirent,
Et puis des fleurs, puis des baisers cueillirent :
Mars et Vénus, planant du haut des cieux,
N'ont jamais vu d'objets plus dignes d'eux;
Du fond des bois les Nymphes applaudirent;
Et les moineaux, les pigeons de ces lieux,

Prirent exemple, et s'en aimèrent mieux.
Dans le bois même était une chapelle,
Séjour funèbre à la mort consacré,
Où l'avant-veille on avait enterré
De Jean Chandos la dépouille mortelle.
Deux desservants, vêtus d'un blanc surplis,
Y dépêchaient de longs *De profundis.*
Paul Tirconel assistait au service,
Non qu'il goûtât ce dévot exercice,
Mais au défunt il était attaché.
Du preux Chandos il était frère d'armes,
Fier comme lui, comme lui débauché,
Ne connaissant ni l'amour ni les larmes.
Il conservait un reste d'amitié
Pour Jean Chandos; et dans sa violence
Il jurait Dieu qu'il en prendrait vengeance,
Plus par colère encor que par pitié.
  Il aperçut du coin d'une fenêtre
Les deux chevaux qui s'amusaient à paître;
Il va vers eux : ils tournent en ruant
Vers la fontaine, où l'un et l'autre amant
A ses transports en secret s'abandonne,
Occupés d'eux, et ne voyant personne.
Paul Tirconel, dont l'esprit inhumain
Ne souffrait pas les plaisirs du prochain,
Grinça des dents, et s'écria : « Profanes,
C'est donc ainsi, dans votre indigne ardeur,
Que d'un héros vous insultez les mânes!
Rebut honteux d'une cour sans pudeur,
Vils ennemis, quand un Anglais succombe,
Vous célébrez ce rare événement;
Vous l'outragez au sein du monument,
Et vous venez vous baiser sur sa tombe!
Parle, est-ce toi, discourtois chevalier,
Fait pour la cour et né pour la mollesse,
Dont la main faible aurait, par quelque adresse,
Donné la mort à ce puissant guerrier?
Quoi! sans parler tu lorgnes ta maîtresse!
Tu sens ta honte, et ton cœur se confond. »
  A ce discours La Trimouille répond :
« Ce n'est point moi; je n'ai point cette gloire.
Dieu, qui conduit la valeur des héros,
Comme il lui plaît accorde la victoire.
Avec honneur je combattis Chandos;
Mais une main qui fut plus fortunée
Aux champs de Mars trancha sa destinée;
Et je pourrai peut-être dès ce jour

Punir aussi quelque Anglais à mon tour. »
 Comme un vent frais d'abord par son murmure
Frise en sifflant la surface des eaux,
S'élève, gronde, et, brisant les vaisseaux,
Répand l'horreur sur toute la nature :
Tels La Trimouille et le dur Tirconel
Se préparaient au terrible duel
Par ces propos pleins d'ire et de menace.
Ils sont tous deux sans casque et sans cuirasse.
Le Poitevin sur les fleurs du gazon
Avait jeté près de sa Milanaise
Cuirasse, lance, et sabre, et morion,
Tout son harnois, pour être plus à l'aise;
Car de quoi sert un grand sabre en amours?
Paul Tirconel marchait armé toujours;
Mais il laissa dans la chapelle ardente
Son casque d'or, sa cuirasse brillante,
Ses beaux brassards aux mains d'un écuyer.
Il ne garda qu'un large baudrier
Qui soutenait sa lame étincelante.
Il la tira. La Trimouille à l'instant,
Prêt à punir ce brutal insulaire,
D'un saut léger à son arme sautant,
La ramassa tout bouillant de colère,
Et s'écriant : « Monstre cruel, attends,
Et tu verras bientôt ce que mérite
Un scélérat qui, faisant l'hypocrite,
S'en vient troubler un rendez-vous d'amants. »
Il dit, et pousse à l'Anglais formidable.
Tels en Phrygie Hector et Ménélas
Se menaçaient, se portaient le trépas,
Aux yeux d'Hélène affligée et coupable[1].
 L'antre, le bois, l'air, le ciel retentit
Des cris perçants que jetait Dorothée :
Jamais l'amour ne l'a plus transportée;
Son tendre cœur jamais ne ressentit
Un trouble égal. « Eh quoi! sur le pré même
Où je goûtais les pures voluptés,
Dieux tout-puissants, je perdrais ce que j'aime!
Cher La Trimouille! Ah! barbare, arrêtez;
Barbare Anglais, percez mon sein timide. »
 Disant ces mots, courant d'un pas rapide,

1. Vous savez, mon cher lecteur, qu'Hector et Ménélas se battirent, et qu'Hélène les regardait faire tranquillement. Dorothée a bien plus de vertu : aussi notre nation est bien plus vertueuse que celle des Grecs. Nos femmes sont galantes, mais au fond elles sont beaucoup plus tendres, comme je le prouve dans mon *Philosophe chrétien*.

Les bras tendus, les yeux étincelants,
Elle s'élance entre les combattants.
De son amant la poitrine d'albâtre,
Ce doux satin, ce sein qu'elle idolâtre,
Était déjà vivement effleuré
D'un coup terrible à grand'peine paré.
Le beau Français, que sa blessure irrite,
Sur le Breton vole et se précipite.
Mais Dorothée était entre les deux.
O dieu d'amour ! ô ciel ! ô coup affreux !
O quel amant pourra jamais apprendre,
Sans arroser mes écrits de ses pleurs,
Que des amants le plus beau, le plus tendre,
Le plus comblé des plus douces faveurs,
A pu frapper sa maîtresse charmante !
Ce fer mortel, cette lame sanglante
Perçait ce cœur, ce siége des amours,
Qui pour lui seul fut embrasé toujours :
Elle chancelle, elle tombe expirante,
Nommant encor La Trimouille.... et la mort,
L'affreuse mort déjà s'emparait d'elle :
Elle le sent; elle fait un effort,
Rouvre les yeux qu'une nuit éternelle
Allait fermer; et de sa faible main,
De son amant touchant encor le sein,
Et lui jurant une ardeur immortelle,
Elle exhalait son âme et ses sanglots;
Et « J'aime.... J'aime.... » étaient les derniers mots
Que prononça cette amante fidèle.
C'était en vain. Son La Trimouille, hélas !
N'entendait rien. Les ombres du trépas
L'environnaient; il est tombé près d'elle
Sans connaissance : il était dans ses bras
Teint de son sang, et ne le sentait pas.
A ce spectacle épouvantable et tendre,
Paul Tirconel demeura quelque temps
Glacé d'horreur; l'usage de ses sens
Fut suspendu. Tel on nous fait entendre
Que cet Atlas, que rien ne put toucher[1],
Prit autrefois la forme d'un rocher.
  Mais la pitié que l'aimable nature
Mit de sa main dans le fond de nos cœurs,
Pour adoucir les humaines fureurs,

1. Je crois que notre auteur entend par ces mots, *que rien ne put toucher*, la dureté de cœur que fit paraître Atlas quand il refusa l'hospitalité à Persée. Il le laissa coucher dehors, et Jupiter l'en punit, comme chacun sait, en le changeant en montagne.

Se fit sentir à cette âme si dure :
Il secourut Dorothée; il trouva
Deux beaux portraits tous deux en miniature,
Que Dorothée avec soin conserva
Dans tous les temps et dans toute aventure.
On voit dans l'un La Trimouille aux yeux bleus,
Aux cheveux blonds; les traits de son visage
Sont fiers et doux : la grâce et le courage
Y sont mêlés par un accord heureux.
Tirconel dit : « Il est digne qu'on l'aime. »
Mais que dit-il, lorsqu'au second portrait
Il aperçut qu'on l'avait peint lui-même?
Il se contemple, il se voit trait pour trait.
Quelle surprise! en son âme il rappelle
Que vers Milan voyageant autrefois,
Il a connu Carminetta la belle,
Noble et galante, aux Anglais peu cruelle;
Et qu'en partant au bout de quelques mois,
La laissant grosse, il eut la complaisance
De lui donner, pour adoucir l'absence,
Ce beau portrait que du Lombard Bélin[1]
La main savante a mis sur le vélin.
De Dorothée, hélas! elle fut mère;
Tout est connu : Tirconel est son père
Il était froid, indifférent, hautain,
Mais généreux, et dans le fond humain.
Quand la douleur à de tels caractères
Fait éprouver ses atteintes amères,
Ses traits sur eux font des impressions
Qui n'entrent point dans les cœurs ordinaires,
Trop aisément ouverts aux passions.
L'acier, l'airain plus fortement s'allume
Que les roseaux qu'un feu léger consume.
Ce dur Anglais voit sa fille à ses pieds,
De son beau sang la mort s'est assouvie;
Il la contemple, et ses yeux sont noyés
Des premiers pleurs qu'il versa de sa vie.
Il l'en arrose, il l'embrasse cent fois,
De hurlements il étonne les bois,
Et, maudissant la fortune et la guerre,
Tombe à la fin sans haleine et sans voix.
A ces accents tu rouvris la paupière,
Tu vis le jour, La Trimouille, et soudain
Tu détestas ce reste de lumière.

1. Ce Bélin était en effet un contemporain; ce fut lui qui depuis peignit Mahomet II.

Il retira son arme meurtrière
Qui traversait cet adorable sein;
Sur l'herbe rouge il pose la poignée,
Puis sur la pointe avec force élancé,
D'un coup mortel il est bientôt percé,
Et de son sang sa maîtresse est baignée.
Aux cris affreux que poussa Tirconel,
Les écuyers, les prêtres accoururent;
Épouvantés du spectacle cruel,
Ces cœurs de glace ainsi que lui s'émurent;
Et Tirconel aurait suivi sans eux
Les deux amants au séjour ténébreux.
Ayant enfin de ce désordre extrême
Calmé l'horreur, et rentrant en lui-même,
Il fit poser ces amants malheureux
Sur un brancard que des lances formèrent :
Au camp du roi des guerriers les portèrent,
Et de leurs pleurs les chemins arrosèrent.
Paul Tirconel, homme en tout violent,
Prenait toujours son parti sur-le-champ.
Il détesta, depuis cette aventure,
Et femme, et fille, et toute la nature.
Il monte un barbe; et, courant sans valets,
L'œil morne et sombre, et ne parlant jamais,
Le cœur rongé, va dans son humeur noire
Droit à Paris, loin des rives de Loire.
En peu de jours il arrive à Calais,
S'embarque, et passe à sa terre natale :
C'est là qu'il prit la robe monacale
De saint Bruno [1]; c'est là qu'en son ennui
Il mit le ciel entre le monde et lui,
Fuyant ce monde, et se fuyant lui-même;
C'est là qu'il fit un éternel carême;
Il y vécut sans jamais dire un mot,
Mais sans pouvoir jamais être dévot.
Quand le roi Charle, Agnès, et la guerrière,
Virent passer ce convoi douloureux,
Qu'on aperçut ces amants généreux,
Jadis si beaux et si longtemps heureux,
Souillés de sang et couverts de poussière,
Tous les esprits parurent effrayés,
Et tous les yeux de pleurs furent noyés.
On pleura moins dans la sanglante Troie,
Quand de la mort Hector devint la proie,

1. Vous savez que Bruno fonda les chartreux, après avoir vu ce chanoine de Magdebourg qui parlait après sa mort.

Et lorsqu'Achille, en modeste vainqueur,
Le fit traîner avec tant de douceur[1],
Les pieds liés et la tête pendante,
Après son char qui volait sur les morts;
Car Andromaque au moins était vivante,
Quand son époux passa les sombres bords.
La belle Agnès, Agnès toute tremblante,
Pressait le roi, qui pleurait dans ses bras,
Et lui disait : « Mon cher amant, hélas!
Peut-être un jour nous serons l'un et l'autre
Portés ainsi dans l'empire des morts :
Ah! que mon âme, aussi bien que mon corps,
Soit à jamais unie avec la vôtre! »
A ces propos, qui portaient dans les cœurs
La triste crainte et les molles douleurs,
Jeanne prenant ce ton mâle et terrible,
Organe heureux d'un courage invincible,
Dit : « Ce n'est point par des gémissements,
Par des sanglots, par des cris, par des larmes,
Qu'il faut venger ces deux nobles amants:
C'est par le sang : prenons demain les armes.
Voyez, ô roi, ces remparts d'Orléans,
Tristes remparts que l'Anglais environne.
Les champs voisins sont encor tout fumants
Du sang versé que vous-même en personne
Fîtes couler de vos royales mains.
Préparons-nous; suivez vos grands desseins :
C'est ce qu'on doit à l'ombre ensanglantée
De La Trimouille et de sa Dorothée :
Un roi doit vaincre, et non pas soupirer.
Charmante Agnès, cessez de vous livrer
Aux mouvements d'une âme douce et bonne.
A son amant Agnès doit inspirer
Des sentiments dignes de sa couronne. »
Agnès reprit : « Ah! laissez-moi pleurer! »

CHANT VINGTIÈME.

ARGUMENT. — Comment Jeanne tomba dans une étrange tentation; tendre témérité de son âne; belle résistance de la Pucelle.

L'homme et la femme est chose bien fragile;
Sur la vertu gardez-vous de compter :
Ce vase est beau, mais il est fait d'argile,

1. Je soupçonne un peu d'ironie dans notre grave auteur.

Un rien le casse : on peut le rajuster,
Mais ce n'est pas entreprise facile.
Garder ce vase avec précaution,
Sans le ternir, croyez-moi, c'est un rêve :
Nul n'y parvient; témoin le mari d'Ève,
Et le vieux Loth, et l'aveugle Samson,
David le saint, le sage Salomon,
Et vous surtout, sexe doux, sexe aimable,
Tant du nouveau que du vieux Testament,
Et de l'histoire, et même de la fable.
Sexe dévot, je pardonne aisément
Vos petits tours et vos petits caprices,
Vos doux refus, vos charmants artifices;
Mais j'avouerai qu'il est de certains cas,
De certains goûts que je n'excuse pas.
J'ai vu parfois une bamboche, un singe,
Gros, court, tanné, tout velu sous le linge,
Comme un blondin caressé dans vos bras :
J'en suis fâché pour vos tendres appas.
Un âne ailé vaut cent fois mieux peut-être
Qu'un fat en robe et qu'un lourd petit-maître.
Sexe adorable, à qui j'ai consacré
Le don des vers dont je fus honoré,
Pour vous instruire il est temps de connaître
L'erreur de Jeanne, et comme un beau grison
Pour un moment égara sa raison ;
Ce n'est pas moi, c'est le sage Trithème,
Ce digne abbé, qui vous parle lui-même.
  Le gros damné de père Grisbourdon,
Terrible encore au fond de sa chaudière,
En blasphémant cherchait l'occasion
De se venger de la Pucelle altière,
Par qui là-haut d'un coup d'estramaçon
Son chef tondu fut privé de son tronc.
Il s'écriait : « O Belzébuth ! mon père,
Ne pourrais-tu dans quelque gros péché
Faire tomber cette Jeanne sévère ?
J'y crois, pour moi, ton honneur attaché. »
Comme il parlait, arriva plein de rage
Hermaphrodix au ténébreux rivage,
Son eau bénite encor sur le visage.
Pour se venger, l'amphibie animal
Vint s'adresser à l'auteur de tout mal.
Les voilà donc tous les trois qui conspirent
Contre une femme. Hélas ! le plus souvent,
Pour les séduire il n'en fallut pas tant.
Depuis longtemps tous les trois ils apprirent

Que Jeanne d'Arc dessous son cotillon
Gardait les clefs de la ville assiégée,
Et que le sort de la France affligée
Ne dépendait que de sa mission.
L'esprit du diable a de l'invention :
Il courut vite observer sur la terre
Ce que faisaient ses amis d'Angleterre;
En quel état et de corps et d'esprit
Se trouvait Jeanne après le grand conflit.
Le roi, Dunois, Agnès alors fidèle,
L'âne, Bonneau, Bonifoux, la Pucelle,
Étaient entrés vers la nuit dans le fort,
En attendant quelque nouveau renfort.
Des assiégés la brèche réparée
Aux assaillants ne permet plus l'entrée.
Des ennemis la troupe est retirée.
Les citoyens, le roi Charle, et Bedfort,
Chacun chez soi soupe en hâte et s'endort.
Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future;
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez et Dunois et Denys
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.
Il vous souvient que je vous ai promis
De vous conter les galantes merveilles
De ce Pégase aux deux longues oreilles,
Qui combattit, sous Jeanne et sous Dunois,
Les ennemis des filles et des rois.
Vous l'avez vu sur ses ailes dorées
Porter Dunois aux lombardes contrées :
Il en revint; mais il revint jaloux.
Vous savez bien qu'en portant la Pucelle,
Au fond du cœur il sentit l'étincelle
De ce beau feu, plus vif encor que doux,
Ame, ressort, et principe des mondes,
Qui dans les airs, dans les bois, dans les ondes.
Produit les corps et les anime tous.
Ce feu sacré, dont il nous reste encore
Quelques rayons dans ce monde épuisé,
Fut pris au ciel pour animer Pandore.
Depuis ce temps le flambeau s'est usé :
Tout est flétri; la force languissante
De la nature, en nos malheureux jours,
Ne produit plus que d'imparfaits amours.
S'il est encore une flamme agissante,
Un germe heureux des principes divins,

Ne cherchez pas chez Vénus Uranie,
Ne cherchez pas chez les faibles humains;
Adressez-vous aux héros d'Arcadie.
  Beaux Céladons, que des objets vainqueurs
Ont enchaînés par des liens de fleurs;
Tendres amants en cuirasse, en soutane,
Prélats, abbés, colonels, conseillers,
Gens du bel air, et même cordeliers,
En fait d'amour, défiez-vous d'un âne.
Chez les Latins le fameux âne d'or,
Si renommé par sa métamorphose,
De celui-ci n'approchait pas encor :
Il n'était qu'homme, et c'est bien peu de chose.
  L'abbé Trithème, esprit sage et discret,
Et plus savant que le pédant Larchet[1],
Modeste auteur de cette noble histoire,
Fut effrayé plus qu'on ne saurait croire,
Quand il fallut, aux siècles à venir,
De ces excès transmettre la mémoire.
De ses trois doigts il eut peine à tenir
Sur son papier sa plume épouvantée;
Elle tomba : mais son âme agitée
Se rassura, faisant réflexion
Sur la malice et le pouvoir du diable.
  Du genre humain cet ennemi coupable
Est tentateur de sa profession.
Il prend les gens en sa possession;
De tout péché ce père formidable,
Rival de Dieu, séduisit autrefois
Ma chère mère, un soir au coin d'un bois[2],
Dans son jardin. Ce serpent hypocrite
Lui fit manger d'une pomme maudite :
Même on prétend qu'il lui fit encor pis.
On la chassa de son beau paradis.

1. Le pédant Larchet, mazarinier ridicule, homme de collége qui, dans un livre de critique, assure, d'après Hérodote, qu'à Babylone toutes les dames se prostituaient dans le temple par dévotion, et que tous les jeunes Gaulois étaient sodomites.

2. Voilà comment il convient de parler du diable, et de tous les diables qui ont succédé aux furies, et de toutes les impertinences qui ont succédé aux impertinences antiques. On sait assez que Satan, Belzébuth, Astaroth, n'existent pas plus que Tisiphone, Alecton, et Mégère. Le sombre et fanatique Milton, de la secte des indépendants, détestable secrétaire en langue latine du parlement nommé le *Croupion*, et détestable apologiste de l'assassinat de Charles Ier, peut, tant qu'il voudra, célébrer l'enfer, et peindre le diable déguisé en cormoran et en crapaud, et faire tenir tous les diables en pygmées dans une grande salle; ces imaginations dégoûtantes, affreuses, absurdes, ont pu plaire à quelques fanatiques comme lui. Nous déclarons que nous avons ces facéties abominables en horreur. Nous ne voulons que nous réjouir.

« Enfin là-haut, dans ces plaines d'azur,
Lorsque saint George, à vos Français si dur,
Ce fier saint George, aimant toujours la guerre,
Voulut avoir un coursier d'Angleterre;
Quand saint Martin, fameux par son manteau[1],
Obtint encore un cheval assez beau;
Monsieur Denys, qui fait comme eux figure,
Voulut, comme eux, avoir une monture :
Il me choisit, près de lui m'appela;
Il me fit don de deux brillantes ailes;
Je pris mon vol aux voûtes éternelles;
Du grand saint Roch[2] le chien me festoya;
J'eus pour ami le porc de saint Antoine,
Céleste porc, emblème de tout moine;
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla;
Je fus nourri de nectar, d'ambrosie :
Mais, ô ma Jeanne! une si belle vie
N'approche pas du plaisir que je sens
Au doux aspect de vos charmes puissants.
Le chien, le porc, et George, et Denys même,
Ne valent pas votre beauté suprême.
Croyez surtout que de tous les emplois
Où m'éleva mon étoile bénigne,
Le plus heureux, le plus selon mon choix,
Et dont je suis peut-être le plus digne,
Est de servir sous vos augustes lois.
Quand j'ai quitté le ciel et l'empyrée,
J'ai vu par vous ma fortune honorée.
Non, je n'ai pas abandonné les cieux,
J'y suis encor; le ciel est dans vos yeux. »
A ce discours, peut-être téméraire,
Jeanne sentit une juste colère.
Aimer un âne, et lui donner sa fleur!
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France,
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut?
Mais que cet âne, ô ciel! a de mérite!

non : mais il eut une bonne fortune avec une dame, comme on peut le voir dans l'*Apuleius* en deux volumes in-4°, « cum notis, ad usum Del« phini. » Au reste, on attribua de tout temps les mêmes sentiments aux bêtes qu'aux hommes. Les chevaux pleurent dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*; les bêtes parlent dans Pilpay, dans Lokman, et dans Esope, etc.

1. Les hérétiques doivent savoir que le diable demandant l'aumône à Martin, ce Martin lui donna la moitié de son manteau.

2. Saint Roch, qui guérit de la peste, est toujours peint avec un chien; et saint Antoine est toujours suivi d'un cochon.

Ne vaut-il pas la chèvre favorite
D'un Calabrois, qui la pare de fleurs?
« Non, disait-elle, écartons ces horreurs. »
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient sa tête.
Ainsi qu'on voit sur les profondes mers
Les fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes australes,
L'autre sifflant des glaces boréales,
Battre un vaisseau cinglant sur l'Océan
Vers Sumatra, Bengale, ou Ceïlan :
Tantôt la nef aux cieux semble portée,
Près des rochers tantôt elle est jetée,
Tantôt l'abîme est prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît sortir.
  L'enfant malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes, et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux sourire.
De Jeanne d'Arc le grand cœur en secret
Était flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur le sens lourd d'une âme si grossière.
Vers son amant elle avança la main,
Sans y songer; puis la tira soudain.
Elle rougit, s'effraye, et se condamne;
Puis se rassure, et puis lui dit : « Bel âne,
Vous concevez un chimérique espoir;
Respectez plus ma gloire et mon devoir;
Trop de distance est entre nos espèces;
Non, je ne puis approuver vos tendresses;
Gardez-vous bien de me pousser à bout. »
  L'âne reprit : « L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête [1],
Sans cesser d'être une personne honnête.
Connaissez-vous la fille de Minos [2],
Pour un taureau négligeant des héros,
Et soupirant pour son beau quadrupède?
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé. »

1. Léda, ayant donné ses faveurs à son cygne, accoucha de deux œufs.
2. Pasiphaé, amoureuse d'un taureau, en eut le Minotaure. Philyre eut d'un cheval le centaure Chiron, précepteur d Achille : ce ne fut point Neptune, mais Saturne, qui prit la forme d'un cheval; notre auteur se trompe en ce point. Je ne nie pas que quelques doctes ne soient de son avis.

Il poursuivait son discours; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable.
Lui fournissait ces exemples frappants,
Et mettait l'âne au rang de nos savants.
Tandis qu'il parle avec tant d'élégance,
Le grand Dunois, qui près de là couchait
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'Amour lui suscitait.
Il entre, il voit (ô prodige! ô merveille!)
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
Jadis Vénus fut ainsi confondue,
Lorsqu'en un rets formé de fils d'airain,
Aux yeux des dieux le malheureux Vulcain
Sous le dieu Mars la montra toute nue.
Jeanne, après tout, n'a point été vaincue;
Le bon Denys ne l'abandonnait pas;
Près de l'abîme il affermit ses pas;
Il la soutint dans ce péril extrême.
Jeanne s'indigne et rentre en elle-même :
Comme un soldat dans son poste endormi,
Qui se réveille aux premières alarmes,
Frotte ses yeux, saute en pied, prend les armes,
S'habille en hâte, et fond sur l'ennemi.
De Débora la lance redoutable
Était chez Jeanne auprès de son chevet,
Et de malheur souvent la préservait.
Elle la prend; la puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Jeanne et Dunois fondent sur le malin.
Le malin court, et sa voix effrayante
Fait retentir Blois, Orléans, et Nante;
Et les baudets dans le Poitou nourris
Du même ton répondaient à ses cris.
Satan fuyait; mais dans sa course prompte
Il veut venger les Anglais et sa honte;
Dans Orléans il vole comme un trait
Droit au logis du président Louvet.
Il s'y tapit dans le corps de madame :
Il était sûr de gouverner cette âme;
C'était son bien; le perfide est instruit
Du mal secret qui tient la présidente,
Il sait qu'elle aime, et que Talbot l'enchante.
Le vieux serpent en secret la conduit
Il la dirige, il l'enflamme, il espère

Qu'elle pourra prêter son ministère
Pour introduire aux remparts d'Orléans
Le beau Talbot et ses fiers combattants :
En travaillant pour les Anglais qu'il aime,
Il sait assez qu'il combat pour lui-même.

CHANT VINGT ET UNIÈME.

ARGUMENT. — Pudeur de Jeanne démontrée. Malice du diable. Rendez-vous donné par la présidente Louvet au grand Talbot. Services rendus par frère Lourdis. Belle conduite de la discrète Agnès. Repentir de l'âne. Exploits de la Pucelle. Triomphe du grand roi Charles VII.

Mon cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont pas jeux d'enfants,
A deux carquois tout à fait différents :
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant
Dont le coup part et brûle au même instant.
Dans les cinq sens ils portent le ravage,
Un rouge vif allume le visage,
D'un nouvel être on se croit animé,
D'un nouveau sang le corps est enflammé,
On n'entend rien; le regard étincelle.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe, et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidèle,
De ces désirs dont l'excès vous poursuit.
Profanateurs indignes de mémoire,
Vous qui de Jeanne avez souillé la gloire,
Vils écrivains, qui, du mensonge épris,
Falsifiez les plus sages écrits,
Vous prétendez que ma Pucelle Jeanne
Pour son grison sentit ce feu profane;
Vous imprimez qu'elle a mal combattu[1];
Vous insultez son sexe et sa vertu.
D'écrits honteux compilateurs infâmes,

1. L'auteur du *Testament du cardinal Albéroni*, et de quelques autres livres pareils, s'avisa de faire imprimer *la Pucelle* avec des vers de sa façon, qui sont rapportés dans notre Préface. Ce malheureux était un capucin défroqué, qui se réfugia à Lausanne et en Hollande, où il fut correcteur d'imprimerie.

Sachez qu'on doit plus de respect aux dames.
Ne dites point que Jeanne a succombé :
Dans cette erreur nul savant n'est tombé,
Nul n'avança des faussetés pareilles.
Vous confondez et les faits et les temps,
Vous corrompez les plus rares merveilles;
Respectez l'âne et ses faits éclatants;
Vous n'avez pas ses fortunés talents,
Et vous avez de plus longues oreilles.
Si la Pucelle, en cette occasion,
Vit d'un regard de satisfaction
Les feux nouveaux qu'inspirait sa personne,
C'est vanité qu'à son sexe on pardonne,
C'est amour-propre, et non pas l'autre amour.
Pour achever de mettre en tout son jour
De Jeanne d'Arc le lustre internissable,
Pour vous prouver qu'aux malices du diable,
Aux fiers transports de cet âne éloquent,
Son noble cœur était inébranlable,
Sachez que Jeanne avait un autre amant
C'était Dunois, comme aucun ne l'ignore;
C'est le bâtard que son grand cœur adore.
On peut d'un âne écouter les discours,
On peut sentir un vain désir de plaire;
Cette passade, innocente et légère,
Ne trahit point de fidèles amours.
C'est dans l'histoire une chose avérée
Que ce héros, ce sublime Dunois
Était blessé d'une flèche dorée,
Qu'Amour tira de son premier carquois.
Il commanda toujours à sa tendresse;
Son cœur altier n'admit point de faiblesse;
Il aimait trop et l'État et le roi;
Leur intérêt fut sa première loi.
O Jeanne! il sait que ton beau pucelage
De la victoire est le précieux gage;
Il respectait Denys et tes appas :
Semblable au chien courageux et fidèle,
Qui, résistant à la faim qui l'appelle,
Tient la perdrix et ne la mange pas.
Mais quand il vit que le baudet céleste
Avait parlé de sa flamme funeste,
Dunois voulut en parler à son tour.
Il est des temps où le sage s'oublie.
C'était, sans doute, une grande folie
Que d'immoler sa patrie à l'amour.
C'était tout perdre; et Jeanne, encor honteuse

D'avoir d'un âne écouté les propos,
Résistait mal à ceux de son héros.
L'amour pressait son âme vertueuse :
C'en était fait, lorsque son doux patron
Du haut du ciel détacha son rayon,
Ce rayon d'or, sa gloire et sa monture,
Qui transporta sa béate figure,
Quand il chercha, par ses soins vigilants,
Un pucelage aux remparts d'Orléans.
Ce saint rayon, frappant au sein de Jeanne,
En écarta tout sentiment profane.
Elle cria : « Cher bâtard, arrêtez;
Il n'est pas temps, nos amours sont comptés :
Ne gâtons rien à notre destinée.
C'est à vous seul que ma foi s'est donnée;
Je vous promets que vous aurez ma fleur :
Mais attendons que votre bras vengeur,
Votre vertu, sous qui le Breton tremble,
Ait du pays chassé l'usurpateur :
Sur des lauriers nous coucherons ensemble. »
  A ce propos le bâtard s'adoucit;
Il écouta l'oracle et se soumit.
Jeanne reçut son pur et doux hommage
Modestement, et lui donna pour gage
Trente baisers chastes, pleins de pudeur,
Et tels qu'un frère en reçoit de sa sœur.
Dans leurs désirs tous deux ils se continrent,
Et de leurs faits honnêtement convinrent.
Denys les voit; Denys, très-satisfait,
De ses projets pressa le grand effet.
  Le preux Talbot devait, cette nuit même,
Dans Orléans entrer par stratagème;
Exploit nouveau pour ses Anglais hautains,
Tous gens sensés, mais plus hardis que fins.
  O dieu d'amour ô faiblesse! ô puissance!
Amour fatal, tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'osait plus espérer,
Ce que Bedfort et son expérience,
Ce que Talbot et sa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris!
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris!
  Si dans le cours de ses vastes conquêtes
Il effleura de ses flèches honnêtes
Le cœur de Jeanne, il lança d'autres coups
Dans les cinq sens de notre présidente.
Il la frappa de sa main triomphante

Avec les traits qui rendent les gens fous.
Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot et ses fières cohortes
Avaient brisé les remparts et les portes,
Et que sur eux tombaient du haut des toits
Le fer, la flamme, et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourants pénétré dans la ville,
Renversant tout, criant à haute voix :
« Anglais! entrez : bas les armes, bourgeois! »
Il ressemblait au grand dieu de la guerre,
Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la Discorde, et Bellone, et le Sort,
Arment son bras, ministre de la mort.
La présidente avait une ouverture
Dans son logis auprès d'une masure,
Et par ce trou contemplait son amant,
Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La présidente en était tout en feu,
Hors de ses sens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Madame Audou[1], dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur;
D'un œil ardent dévorait sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure;
Mêlait tout bas sa voix à ses accents,
Et recevait l'amour par tous les sens.
Chez la Louvet vous savez que le diable
Était entré sans se rendre importun;
Et que le diable et l'Amour, c'est tout un.
L'archange noir, de mal insatiable,
Prit la cornette et les traits de Suzon
Qui dès longtemps servait dans la maison;
Fille entendue, active, nécessaire,
Coiffant, frisant, portant des billets doux,
Savante en l'art de conduire une affaire,
Et ménageant souvent deux rendez-vous,

1. On sent bien qu'ici le nom de Mme Audou est substitué au nom d'une grande dame de la cour qui, en effet, avait eu de la passion pour Baron le comédien.

L'un pour sa dame, et puis l'autre pour elle.
Satan, caché sous l'air de la donzelle,
Tint ce discours à notre grosse belle :
« Vous connaissez mes talents et mon cœur
Je veux servir votre innocente ardeur;
Votre intérêt d'assez près me concerne.
Mon grand cousin est de garde ce soir,
En sentinelle à certaine poterne;
Là, sans risquer que votre honneur soit terne,
Le beau Talbot peut en secret vous voir.
Écrivez-lui; mon grand cousin est sage,
Il vous fera très-bien votre message. »
La présidente écrit un beau billet,
Tendre, emporté : chaque mot porte à l'âme
La volupté, les désirs, et la flamme :
On voyait bien que le diable dictait.
Le grand Talbot, habile ainsi que tendre,
Au rendez-vous fit serment de se rendre :
Mais il jura que, dans ce doux conflit,
Par les plaisirs il irait à la gloire;
Et tout fut prêt afin qu'au saut du lit
Il ne fît plus qu'un saut à la victoire.
Il vous souvient que le frère Lourdis
Fut envoyé, par le grand saint Denys,
Chez les Anglais pour lui rendre service.
Il était libre et chantait son office,
Disait sa messe, et même confessait.
Le preux Talbot sur sa foi le laissait,
Ne jugeant pas qu'un rustre, un imbécile,
Un moine épais, excrément de couvent,
Qu'il avait fait fesser publiquement,
Pût traverser un général habile.
Le juste ciel en jugeait autrement.
Dans ses décrets il se complaît souvent
A se moquer des plus grands personnages.
Il prend les sots pour confondre les sages.
Un trait d'esprit, venant du paradis,
Illumina le crâne de Lourdis.
De son cerveau la matière épaissie
Devint légère, et fut moins obscurcie;
Il s'étonna de son discernement.
Las! nous pensons, le bon Dieu sait comment!
Connaissons-nous quel ressort invisible
Rend la cervelle ou plus ou moins sensible?
Connaissons-nous quels atomes divers
Font l'esprit juste ou l'esprit de travers,
Dans quels recoins du tissu cellulaire

Sont les talents de Virgile ou d'Homère,
Et quel levain, chargé d'un froid poison,
Forme un Thersite, un Zoïle, un Fréron ?
Un intendant de l'empire de Flore
Près d'un œillet voit la ciguë éclore;
La cause en est au doigt du Créateur;
Elle est cachée aux yeux de tout docteur
N'imitons pas leur babil inutile.
  Lourdis d'abord devint très-curieux;
Utilement il employa ses yeux.
Il vit marcher sur le soir, vers la ville,
Des cuisiniers qui portaient à la file
Tous les apprêts pour un repas exquis;
Truffes, jambons, gelinottes, perdrix;
De gros flacons à panse ciselée
Rafraîchissaient, dans la glace pilée,
Ce jus brillant, ces liquides rubis
Que tient Cîteaux[1] dans ses caveaux bénis.
Vers la poterne on marchait en silence;
Lourdis alors fut rempli de science,
Non de latin, mais de cet art heureux
De se conduire en ce monde scabreux.
Il fut doué d'une douce faconde,
Devint accort, attentif, avisé,
Regardant tout du coin d'un œil rusé,
Fin courtisan, plein d'astuce profonde,
Le moine, enfin, le plus moine du monde.
Ainsi l'on voit en tout temps ses pareils
De la cuisine entrer dans les conseils;
Brouillons en paix, intrigants dans la guerre,
Régnant d'abord chez le grossier bourgeois,
Puis se glissant au cabinet des rois,
Et puis enfin troublant toute la terre;
Tantôt adroits et tantôt insolents,
Renards ou loups, ou singes ou serpents :
Voilà pourquoi les Bretons mécréants
De leur engeance ont purgé l'Angleterre.
  Notre Lourdis gagne un petit sentier,
Qui par un bois mène au royal quartier.
En son esprit roulant ce grand mystère,
Il va trouver Bonifoux son confrère.
Dom Bonifoux, en ce même moment,
Sur les destins rêvait profondément;
Il mesurait cette chaîne invisible

1. Il y a dans Cîteaux et dans Clairvaux une grosse tonne, semblable à celle d'Heidelberg : c'est la plus belle relique du couvent.

Qui tient liés les destins et les temps,
Les petits faits, les grands événements,
Et l'autre monde, et le monde sensible.
Dans son esprit il les combine tous,
Dans les effets voit la cause et l'admire;
Il en suit l'ordre : il sait qu'un rendez-vous
Peut renverser ou sauver un empire.
Le confesseur se souvenait encor
Qu'on avait vu les trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre à la fesse d'un page,
D'un page anglais : surtout il envisage
Les murs tombés du mage Hermaphrodix.
Ce qui surtout l'étonne davantage,
C'est le bon sens, c'est l'esprit de Lourdis.
Il connut bien qu'à la fin saint Denys
De cette guerre aurait tout l'avantage.
  Lourdis se fait présenter poliment
Par Bonifoux à la royale amie;
Sur sa beauté lui fait son compliment,
Et sur le roi; puis il lui dit comment
Du grand Talbot la prudence endormie
A pour le soir un rendez-vous donné
Vers la poterne, où ce déterminé
Est attendu par la Louvet qui l'aime.
« On peut, dit-il, user d'un stratagème,
Suivre Talbot, et le surprendre là,
Comme Samson le fut par Dalila.
Divine Agnès, proposez cette affaire
Au grand roi Charle. — Ah! mon révérend père,
Lui dit Agnès, pensez-vous que le roi
Puisse toujours être amoureux de moi?
— Je n'en sais rien : je pense qu'il se damne,
Répond Lourdis; ma robe le condamne,
Mon cœur l'absout. Ah! qu'ils sont fortunés
Ceux qui pour vous seront un jour damnés! »
Agnès reprit : « Moine, votre réponse
Est bien flatteuse, et de l'esprit annonce. »
Puis dans un coin le tirant à l'écart,
Elle lui dit : « Auriez-vous par hasard
Chez les Anglais vu le jeune Monrose? »
Le moine noir l'entendit finement :
« Oui, je l'ai vu, dit-il, il est charmant. »
Agnès rougit, baisse les yeux, compose
Son beau visage; et prenant par la main
L'adroit Lourdis, le mène avant nuit close
Au cabinet de son cher suzerain.
  Lourdis y fit un discours plus qu'humain.

Le roi Charlot, qui ne le comprit guère,
Fit assembler son conseil souverain,
Ses aumôniers et son conseil de guerre.
Jeanne, au milieu des héros ses pareils,
Comme au combat assistait aux conseils.
La belle Agnès, d'une façon gentille,
Discrètement travaillant à l'aiguille,
De temps en temps donnait de bons avis,
Qui du roi Charle étaient toujours suivis.
On proposa de prendre avec adresse
Sous les remparts Talbot et sa maîtresse :
Tels dans les cieux le Soleil et Vulcain
Surprirent Mars avec son Aphrodise [1].
On prépara cette grande entreprise,
Qui demandait et la tête et la main.
Dunois d'abord prit le plus long chemin,
Fit une marche et pénible et savante,
Effort de l'art, que dans l'histoire on vante.
Entre la ville et l'armée on passa,
Vers la poterne enfin on se plaça.
Talbot goûtait avec sa présidente
Les premiers fruits d'une union naissante,
Se promettant que du lit aux combats,
En vrai héros, il ne ferait qu'un pas.
Six régiments devaient suivre à la file.
L'ordre est donné. C'était fait de la ville.
Mais ses guerriers, de la veille engourdis,
Pétrifiés d'un sermon de Lourdis,
Bâillaient encore et se mouvaient à peine;
L'un contre l'autre ils dormaient dans la plaine.
O grand miracle ! ô pouvoir de Denys !
Jeanne et Dunois, et la brillante élite
Des chevaliers qui marchaient à leur suite,
Bordaient déjà, sous les murs d'Orléans,
Les longs fossés du camp des assiégeants.
Sur un cheval venu de Barbarie,
Le seul que Charle eût dans son écurie,
Jeanne avançait, en tenant d'une main
De Débora l'estramaçon divin;
A son côté pendait la noble épée
Qui d'Holopherne a la tête coupée.
Notre Pucelle, avec dévotion,
Fit à Denys tout bas cette oraison :

1. *Aphrodise* est le nom grec de Vénus : cela ne veut dire qu'*écume*. Mais que les noms grecs sont sonores! que cette écume est une belle allegorie ! Voyez Hésiode. Vous ne douterez pas que les anciennes fables ne soient souvent l'emblème de la vérité.

« Toi qui daignas à ma faiblesse obscure,
Dans Domremi, confier cette armure,
Sois le soutien de ma fragilité.
Pardonne-moi, si quelque vanité
Flatta mes sens quand ton âne infidèle
S'émancipa jusqu'à me trouver belle.
Mon cher patron, daigne te souvenir
Que c'est par moi que tu voulus punir
De ces Anglais les ardeurs enragées,
Qui polluaient des nonnes affligées.
Un plus grand cas se présente aujourd'hui :
Je ne puis rien sans ton divin appui.
Prête ta force au bras de ta servante;
Il faut sauver la patrie expirante,
Il faut venger les lis de Charles sept,
Avec l'honneur du président Louvet.
Conduis à fin cette aventure honnête;
Ainsi le ciel te conserve la tête! »
Du haut du ciel saint Denys l'entendit,
Et dans le camp son âne la sentit :
Il sentit Jeanne; et d'un battement d'aile,
La tête haute, il s'envole vers elle.
Il s'agenouille, il demande pardon
Des attentats de sa tendresse impure.
« Je fus, dit-il, possédé du démon;
Je m'en repens. » Il pleure, il la conjure
De le monter; il ne saurait souffrir
Que sous sa Jeanne un autre ose courir.
Jeanne vit bien qu'une vertu divine
Lui ramenait la volatile asine.
Au pénitent sa grâce elle accorda,
Fessa son âne, et lui recommanda
D'être à jamais plus discret et plus sage.
L'âne le jure, et, rempli de courage,
Fier de sa charge, il la porte dans l'air.
Sur les Anglais il fond comme un éclair,
Comme un éclair que la foudre accompagne.
Jeanne en volant inonde la campagne
De flots de sang, de membres dispersés,
Coupe cent cous l'un sur l'autre entassés.
Dans son croissant de la nuit la courrière
Lui fournissait sa douteuse lumière.
L'Anglais surpris, encor tout étourdi,
Regarde en haut d'où le coup est parti;
Il ne voit point la lance qui le tue.
La troupe fuit, égarée, éperdue,
Et va tomber dans les mains de Dunois.

Charles se voit le plus heureux des rois.
Ses ennemis à ses coups se présentent,
Tels que perdreaux en l'air éparpillés,
Tombant en foule et par le chien pillés,
Sous le fusil la bruyère ensanglantent.
La voix de l'âne inspire la terreur;
Jeanne d'en haut étend son bras vengeur,
Poursuit, pourfend, perce, coupe, déchire;
Dunois assomme; et le bon Charles tire
A son plaisir tout ce qui fuit de peur.
  Le beau Talbot, tout enivré des charmes
De sa Louvet, et de plaisirs rendu,
Sur son beau sein mollement étendu,
A sa poterne entend le bruit des armes;
Il en triomphe. Il disait à part soi :
« Voilà mes gens, Orléans est à moi. »
Il s'applaudit de ses ruses habiles.
« Amour, dit-il, c'est toi qui prends les villes. »
Dans cet espoir Talbot encouragé
Donne à sa belle un baiser de congé.
Il sort du lit, il s'habille, il s'avance,
Pour recevoir les vainqueurs de la France.
  Auprès de lui le grand Talbot n'avait
Qu'un écuyer, qui toujours le suivait;
Grand confident et rempli de vaillance,
Digne vassal d'un si galant héros,
Gardant sa lance ainsi que les manteaux.
« Entrez, amis, saisissez votre proie, »
Criait Talbot; mais courte fut sa joie.
Au lieu d'amis, Jeanne, la lance en main,
Fondait vers lui sur son âne divin.
Deux cents Français entrent par la poterne;
Talbot frémit, la terreur le consterne.
Ces bons Français criaient : « Vive le roi!
A boire, à boire, avançons; marche à moi!
A moi, Gascons, Picards! qu'on s'évertue,
Point de quartier! les voilà, tire, tue! »
  Talbot, remis du long saisissement
Que lui causa le premier mouvement,
A sa poterne ose encor se défendre :
Tel, tout sanglant, dans sa patrie en cendre,
Le fils d'Anchise attaquait son vainqueur.
Talbot combat avec plus de fureur,
Il est Anglais; l'écuyer le seconde :
Talbot et lui combattraient tout un monde.
Tantôt de front, et tantôt dos à dos,
De leurs vainqueurs ils repoussent les flots;

Mais à la fin leur vigueur épuisée
Cède au Français une victoire aisée.
Talbot se rend, mais sans être abattu.
Jeanne et Dunois prisèrent sa vertu.
Ils vont tous deux, de manière engageante,
Au président rendre la présidente.
Sans nul soupçon il la reçoit très-bien :
Les bons maris ne savent jamais rien.
Louvet toujours ignora que la France
A sa Louvet devait sa délivrance.
Du haut des cieux Denys applaudissait;
Sur son cheval saint George frémissait;
L'âne entonnait son octave écorchante,
Qui des Bretons redoublait l'épouvante.
Le roi, qu'on mit au rang des conquérants,
Avec Agnès soupa dans Orléans.
La même nuit, la fière et tendre Jeanne,
Ayant au ciel renvoyé son bel âne,
De son serment accomplissant les lois,
Tint sa parole à son ami Dunois.
Lourdis, mêlé dans la troupe fidèle,
Criait encore : « Anglais! elle est pucelle! »

VARIANTES[1].

CHANT PREMIER.

Vers 2. Ma lyre ou vielle est tant soit peu profane.

Vers 5. Elle affermit de ses pucelles mains
Des lis fameux les tiges gallicanes;
Sauva son roi des fureurs anglicanes....

Vers 15. Bien le verrez, si lisez cet ouvrage.

Vers 22. Si rauquement a raclé son histoire.

Vers 26. Il y a dans l'édition de 1756 :
Quand l'*Iliade* est par lui travestie,
Ou par quelqu'un de son académie.

Vers 30. Avait trouvé, pour le mal de la France.

Vers 40. La voir, l'aimer, sentir l'ardeur brûlante
Des doux désirs en leur chaleur naissante.

1. Les premières éditions de *la Pucelle*, faites subrepticement, contiennent beaucoup de vers ajoutés par des interpolateurs, et qui sont toujours faciles à reconnaître. La première édition faite par Voltaire est celle de 1762. (Ed.)

Vers 53. Donc, pour cacher comme on put cette affaire.

Vers 55. Rusé, matois, encor que Tourangeau.

Vers 58. Gens délicats nomment l'ami du prince.

Vers 76. On lit dans l'édition de 1756 :

Et du genou, du genou la pressait.

Et dans un manuscrit :

Et du genou le genou lui pressait.

Vers 82. De cent héros qu'amour avait domptés
Et qui pour plaire à de tendres beautés
Avaient quitté les faveurs de la gloire,

Vers 87. La belle Agnès, modeste et retenue.

Vers 104. Moment charmant de joie et de tendresse.

Vers 115. Leur boutonnet est de couleur de rose.
Téton charmant! qui jamais ne repose....

Vers 118. L'œil à vous voir, la bouche à vous sucer.

Vers 123. Manuscrit :

Vient arrêter mes pinceaux trop hardis.
Tout répondait, lecteur, tu peux m'en croire,
A la beauté de sa gorge d'ivoire,
La volupté....

Vers 146. Manuscrit :

Et du Tokai la liqueur jaunissante
Dans le cerveau portent un feu brillant;
Mille bons mots en partent à l'instant.
Après dîner, on digère, on raisonne,
On parle, on lit, on médit du prochain,
On fait brailler....

Vers 172. Vaincre et régner n'est rien qu'une folie.

Vers 186. Lance en arrêt, abaissant la visière,
Foulait aux pieds la France prisonnière.

Vers 227. Un jour ces gens raisonneurs et mutins,
Feront la nique à tous nos auteurs saints,
Se gausseront des saintes décrétales,
Et traiteront nos vierges de catins;
Déchireront....

Vers 239. Et cependant que seul il raisonnait.

Vers 255. Pour La Trimouille, il disait : « Attendons
Jusqu'à demain, et beau jeu nous verrons. »
Le président Louvet....

Vers 287. Le bon Denys dessus son chef avait.

Vers 334 « Montrez le nid où convient de chercher
Ce vrai phénix que je veux dénicher. »
A tant se tut le vénérable sire.

Vers 345. Un pucelage est assez inutile.

Vers 356. Manuscrit :

Ainsi, vieux fou, pour finir nos querelles,
Cherchez ailleurs, s'il vous plaît, des pucelles.

Vers 367. Avoir le don de trouver ce qu'il cherche.

CHANT SECOND.

Vers 3. C'est, à mon sens, le plus cher avantage.

Vers 6. Édition de 1756 :

C'est à l'Amour à nous cueillir la rose;
Mes chers amis, ayons tous cet honneur;
Ainsi soit-il; mais parlons d'autre chose.
Vers les confins....

Vers 78. On lit dans quelques manuscrits :

Voici le fait : Le père Grisbourdon,
Grand cordelier, grand chercheur d'aventure,
Prêcheur de nonne, écumant de luxure,
Avait juré son froc et son cordon,
Son Dieu, son diable, et saint François d'Assise,
Que dans ses lacs Jeannette serait prise.
D'une autre part, un large muletier
Non moins hardi, non moins franc du collier,
Grossièrement soupirait pour la belle,
Et par état se croyait né pour elle.
L'occasion, la douce égalité,
Faisaient pencher Jeanne de son côté.
Mais sa pudeur triomphait de la flamme
Qui par les yeux se glissait dans son âme.
Le franciscain vit sa naissante ardeur;
Mieux qu'elle encore il lisait dans son cœur.
Ce moine était grand clerc dans l'art magique,
Art cultivé dans ce beau siècle antique,
De nos savants en nos jours ignoré;
Car aujourd'hui tout a dégénéré.
En feuilletant....

Vers 99. Édition de 1762 :

Qu'il saisirait ce beau palladion.
« J'aurai, dit-il, ma Jeanne en ma puissance;
Je suis Anglais : je dois faire le bien
De mon pays; mais plus encor le mien. »
Au même temps....

Vers 108. Il y a dans un autre manuscrit :

Le jour, la nuit, montrant sans fin, sans terme,
Signes certains de l'amour le plus ferme.
Même on a cru qu'à ce puissant objet
Notre héroïne enfin s'apprivoisait;
Qu'elle sentait une subtile flamme
Qui par les yeux se glissait dans son âme.

Je n'en crois rien : mais notre cordelier,
Hardi paillard, étant de plus sorcier,
Alla trouver ce rival si terrible;
Puis il lui tint ce discours très-plausible....

Vers 120. « Je sais combien Jeannette vous est chère;
Je l'aime aussi d'une amour non légère.
Elle a mon cœur, comme elle a tous vos vœux.
Rivaux ardents, nous nous craignons tous deux;
En bons amis accordons-nous pour elle;
Amants unis et rivaux sans querelle,
Tâtons tous deux....

Vers 131. Incontinent le mage en capuchon.

Vers 156. Ont de Jeannette ôté la couverture.

Vers 162. Embrasse Jeanne.... O soudaine merveille!

Vers 189. « Suis-moi; renonce à tes humbles travaux.
Charle est un Jean, et Jeanne est un héros.
A ce discours terrible et pathétique,
Et qui n'est point en style académique,
Jeanne étonnée, ouvrant un large bec,
Crut quelque temps que l'on lui parlait grec.
Dans ce moment un rayon de la grâce
Dans son esprit....

Vers 191. A ce discours consolant et terrible,
Pris mot à mot des cahiers de la Bible....

Vers 232. Édition de 1756, et manuscrit :

Lorsqu'il se vit vendu par sa donzelle;
Ces pots brillants dont Gédéon défit
De Madian la cohorte infidèle,
Le couperet de la belle Judith,
Cette beauté si saintement perfide
Qui, pour le ciel galamment homicide,
Son cher amant massacra dans son lit;
Plus d'abondant le sacré cimeterre
Dont le Sauveur voulut que s'armât Pierre,
Pour lui donner une oreille à guérir,
Et de son nom laisser un souvenir.
A ces objets Jeannette émerveillée,
De cette armure....

Vers 281. Ces fiers Bretons, ayant bu largement.

Vers 286. L'autre ronflait près d'un page étendu.

Vers 348. Du monde entier feraient bientôt le tour!
Cette nuit même, et dès le point du jour,
Jeanne et Denys....

Vers 390. Édition de 1756 :

Un roi de France a toujours dans le cœur,
Malgré le vice, un très-grand fonds d'honneur;
Vous l'avez vu dernièrement, mes frères,
Lorsque Louis, se dérobant des bras

De la beauté[1] qu'exorcisait Linières[2],
Au bord du Rhin, du fond des Pays-Bas,
Vint cogner Charlo et braver le trépas.
Du vieux soldat le discours pathétique
Frappa le prince, amant des blonds appas,
Ainsi qu'un ange....

Vers 412. Jeanne lui dit : « O grand prince, ordonnez.

Vers 420. Oh! bien, dit-il, si vous en savez tant.

CHANT TROISIÈME.

Vers 12 et 13. Dans l'édition de 1756, au lieu de ces deux vers, on lit :

Le grand Condé fut battu par Turenne;
Créqui vaincu fut ensuite vainqueur;
L'heureux Villars, fanfaron plein de cœur,
Gagna le quitte ou double avec Eugène.
De Stanislas....

Vers 22. Après « un divin caractère, » on lisait dans l'édition de 1756 :

Avec cela tout est humble et soumis.
Voyons comment, dans la grande chronique,
Du fin Jéthro le gendre politique
S'y prit jadis pour être plus que roi.
Aux bonnes gens dont Jacob fut le père,
Gens d'esprit faible et de robuste foi,
Il dit que Dieu, lui montrant son derrière
L'endoctrinait sur l'admirable loi
Qui le devait, et les fils de son frère,
Entretenir pour jamais à rien faire;
Qu'il lui dictait tous les importants cas
Où les lépreux, les femmes bien apprises,
Devaient changer de robe et de chemises,
Paraître en rue ou rester dans les draps.
De vingt pétards et d'autant de fusées
Le feu saillant et les brillants éclats,
Sur un rocher caché dans les nuées,
Dont une garde et des ordres exprès
Aux curieux interdisaient l'accès,
Pour les idiots furent une tempête;
Le peuple, au loin admirant le fracas,
Du Tout-Puissant crut connaître le bras,
Et tressaillit pour le hardi prophète.
Le drôle avait étudié sa bête.
Seul au sommet du mystérieux mont,
Comme il voulut il fit la quarantaine;
Puis tout à coup se montra dans la plaine,
Cornes de bouc flamboyantes au front.

1. Mme de Châteauroux. (Éd.) — 2. Jésuite, confesseur du roi. (Éd.)

Du physicien le brillant phénomène
Sur les esprits fit un effet fort prompt.
Il dit que Dieu, roulé dans un buisson,
A lui chétif avait donné leçon.
C'en fut assez; il vit en révérence
Tout un chacun recevoir son sermon.
On crut du ciel encourir la vengeance,
Si l'on osait manquer d'obéissance
Et de respect à monsieur Aaron;
Et des statuts dont l'auteur malhabile
Eût mérité les Petites-Maisons
Furent des lois que ce peuple imbécile
Crut renfermer le sort des nations.
Le bon Numa de sa nymphe subtile
S'aida très-bien chez les enfants de Mars;
Le grand Bacchus, qui mit l'Asie en cendre,
L'antique Hercule, et le fier Alexandre,
Et le premier de ces fameux Césars,
De quelque dieu prétendirent descendre.
Ces fiers Romains, à qui tout fut soumis,
Domptaient l'Europe....

Vers 36. On lit dans les manuscrits :

Denys suivit ces exemples fameux :
Du merveilleux il se servit comme eux;
Il prétendit que Jeanne la pucelle
Chez les Anglais passât même pour telle,
Et que Bedford, et Talbot, et Chandos,
Et Tirconel, qui n'étaient pas des sots,
Crussent la chose....

Vers 65, 66. Au lieu de ces deux vers, on en trouve deux autres dans quelques manuscrits :

Oreille longue avec le chef pointu,
Bouche béante, œil louche, pied tortu.
De l'Ignorance....

Vers 116. Édition de 1756 :

Donne à baiser une bulle divine;
Plus d'un prélat la met dévotement
Tout à côté du nouveau Testament.
Ciel! à leurs yeux une cohorte fière
En même temps s'en torche le derrière;
L'ignacien, furieux, éperdu,
Court se saisir du sacré torche-cu.
Dieux! quels combats! quels flots d'encre et de bile!
On prêche, on court, on barbouille, on exile.
Toi qui jadis des grenouilles....

Vers 130 : Ciel! que d'écrits et de discussions!

Vers 189 : Qu'aux gens d'esprit notre France est fatale!

Vers 209. Édition de 1756 :

Aucun de vous n'est sorcier, je vous jure.

Lourdis était aussi dans ce tableau;
Mais à ses yeux il n'en put rien paraître;
Il ne vit rien. Le cas n'est pas nouveau :
Le plus habile a peine à s'y connaître.
Quand vers la lune ainsi l'on préparait
Contre l'Anglais....

Vers 266. Édition de 1756 :

« Jeanne en ces lieux conduite par l'Envie,
Non des Anglais, mais d'Agnès ennemie,
Portant culotte et brayette au devant,
Large brayette, inutile ornement;
Jeanne la brune, en gendarme vêtue,
Va désormais lui fasciner la vue :
Jeanne plaira, moi je serai perdue. »
Disant ces mots....

Vers 370. Édition de 1756 :

. . . . Et gigots à la braise.
La dame Alix, malgré son teint flétri,
Parut encore à la troupe bretonne
De bonne prise; et Robert Makarti,
Brave Écossais, vaillant chef de parti,
Dedans sa tente emmena tôt la bonne.
Monsieur Chandos....

CHANT QUATRIÈME.

Vers 53. Certain Anglais, écumant de colère.

Vers 69. La froide crainte et la confusion
Sur les Anglais répandent leur poison.
Les cris perçants et les clameurs qu'ils jettent,
Les hurlements que les échos répètent,
Et la trompette, et le son des tambours,
Font un vacarme à rendre les gens sourds.
Le grand Chandos, toujours plein d'assurance,
Leur crie : « Enfants, conquérants de la France,
Marchez à droite....

Vers 284. Dans l'édition de 1756, et dans presque toutes les autres, ce génie se nommait Conculix. Après *de sa double nature*, on lisait :

Mais Conculix avait oublié net
De demander un don plus nécessaire,
Un don sans quoi nul plaisir n'est parfait,
Un don charmant; eh quoi? celui de plaire.
Dieu, pour punir ce génie effréné,
Le rendit laid comme un diable incarné;
Et l'impudique avait dessous le linge
Odeur de bouc, et poil gris d'un vieux singe :
Pour comble enfin, de lui-même charmé,
Il se croyait tout fait pour être aimé.

De tous côtés on lui cherchait des belles,
Des bacheliers, des pages, des pucelles;
Et si quelqu'un à ce monstre lascif
N'accordait pas le plaisir malhonnête,
Bouchait son nez ou détournait la tête,
Il était sûr d'être empalé tout vif.
  Le soir venu, Conculix étant femme,
Un farfadet, de la part de madame,
S'en vint prier monseigneur le bâtard
A manger caille, oie, et bœuf au gros lard,
Dans l'entre-sol, tandis qu'en compagnie
Jeanne soupait avec cérémonie.
Le beau Dunois tout parfumé descend;
Chez Conculix un souper fin l'attend.
Madame avait prodigué la parure....

Vers 387. Édition de 1756 :

Lors Conculix, qui le crut impuissant,
Chassa du lit le guerrier languissant,
Et prononça la sentence fatale,
Criant aux siens : « Sergents, qu'on me l'empale. »
  Le beau Dunois vit faire incontinent
Tous les apprêts de ce grand châtiment.
Ce fier guerrier, l'honneur de sa patrie,
S'en va périr au printemps de sa vie.
Dedans la cour il est conduit tout nu,
Pour être assis sur un bâton pointu.
Déjà du jour la belle avant-courrière....

Vers 403. Édition de 1756 :

. . . . Et lui fourrant au sein
Les doigts velus d'une gluante main,
Il a déjà l'héroïne empestée
D'un gros baiser de sa bouche infectée.
Plus il s'agite, et plus il devient laid.
Jeanne, qu'anime une chrétienne rage,
D'un bras nerveux lui décharge un soufflet,
A poing fermé, sur son vilain visage.
Le magot tombe, et roule en bas du lit,
Les yeux se poche, et le nez se meurtrit.
Il crie, il hurle. Une troupe profane
Vient à son aide; on vous empoigne Jeanne;
On va punir sa fière cruauté
Par l'instrument chez les Turcs usité.
De sa chemise aussitôt dépouillée....

Vers 472. Manuscrit :

Leur nudité, leur beauté, leur jeunesse,
Dans leur pitié mêlait trop de tendresse.
Leur feu secret, par un destin nouveau,
Ne s'échappait qu'au bord de leur tombeau
Même en Dunois l'aiguillon de la chair,
Pour Conculix si longtemps indocile,
Et qu'on eût cru de la plus molle argile,

En ce moment semblait forgé de fer.
Le négromant, piqué d'un tel outrage,
En redoubla son dépit et sa rage;
Et cependant l'animal amphibie
A son dépit joignit la jalousie,
Faisant aux siens l'effroyable signal
Qu'on embrochât ce couple déloyal.
Dans ce moment....

Vers 496. Ainsi l'enfant de saint François d'Assise
De la Pucelle a suivi le fumet,
Et sur ses pas porté sur son mulet
Courut sans cesse, et ne lâcha point prise.

Vers 506. Édition de 1756 :

Si ce guerrier et si cette pucelle
N'ont pu remplir avec toi leur devoir,
Je tiendrai lieu de ce couple rebelle;
D'un cordelier éprouve le pouvoir.
Tu vois....

Vers 512. De ses exploits tu seras satisfait.

Vers 516. Sur elle seule il faut nous signaler,
Et c'est à nous, seigneur, de l'empaler.

Vers 518. Édition de 1756 :

On vous dira qu'il n'est point de femelle,
Tant pudibonde et tant vierge fût-elle,
Qui n'eût été fort aise en pareil cas;
Mais la Pucelle aimait mieux le trépas,
Et ce secours infernal et lubrique
Semblait horrible à son âme pudique.
Elle pleurait....

Vers 534. Édition de 1756 et manuscrits :

Pour Conculix, le discours énergique
Du cordelier fit sur lui grand effet;
Il accepta le marché séraphique.
« Ce soir, dit-il, vous et votre mulet
Tenez-vous prêts; cependant je pardonne
A ces marmots, et vous les abandonne. »
Le moine alors, d'un air d'autorité,
Frappa trois coups sur l'animal bâté,
Puis fit un cercle, et prit de la poussière
Que sur la bête....

Vers 565. Édition de 1756 :

Denys voyait avec des yeux de père
De Jeanne d'Arc le triste et piteux cas;
Faire eût-il dû de Vulcain le faux pas,
Il eût voulu s'élancer sur la terre.
Mais il était lui-même....

Vers 576. Piqués au vif, en vinrent aux gros mots.
Chacun là-haut prit part à la querelle :

L'un pour Denys, l'autre pour George était;
Le paradis entre eux se partageait,
L'un pour l'Anglais, l'autre pour la Pucelle.
Les saints Anglais....

Vers 586. Le dénoûment de cette grande affaire.

CHANT CINQUIÈME.

Vers 36. Dans les premières éditions on lisait :

D'un roi du Nord, de quatorze chanoines,
De deux curés, et de quarante moines.

Vers 116. Lors Constantin dit ces tristes paroles,

Vers 135. Édition de 1756 :

« Si comme toi Constantin est damné!
Ainsi que lui vingt rois fêtés à Rome
Dans ces bas lieux brûleront à jamais.
Le pape eut beau, pour payer leurs bienfaits,
Les mettre en rouge au livre qu'on renomme,
Leur donner jour, et vouloir qu'on les chôme,
Le diable rit de tous ces beaux décrets.
D'après leur vie il leur lut leurs arrêts;
Et chacun d'eux, jugé sur ses forfaits,
Rôtit ou bout, comme il fut méchant homme. »
Riant au nez du sire Constantin,
Le cordelier, en fort mauvais latin,
Fit compliment, puis en marchant admire
Tous les secrets du ténébreux empire.
  En même rang que ces fameux brigands
Si sottement célébrés sur la terre,
Et justement dévoués aux tourments
Dans les enfers, le très-révérend frère
Vit saint Louis, la fleur de nos patrons,
Ce saint Louis, le père des Bourbons.
Il maudissait la cruelle manie
Qui, sur la foi d'un fourbe ultramontain,
Lui fit laisser à son mauvais destin,
Sans nuls galants, sa femme tant jolie,
Pour s'en aller dans la turque Syrie
Assassiner le pauvre Sarrasin.
Ce roi bigot, insensé paladin,
Qui dans le ciel aurait eu belle place
S'il eût été tout simplement chrétien,
Grillait là-bas, et le méritait bien.
Homme pieux sans être homme de bien,
Laissant le vrai pour prendre la grimace,
Il fut toujours au delà de la grâce,
Et bien plus loin que les commandements.
Il se fessa, se couvrit de la haire,
Il but de l'eau, fit fort mauvaise chère,
Onc ne tâta de bisques, d'ortolans,

Onc ne mangea ni perdrix ni faisans.
Sur un châlit, sans fermer la paupière,
L'esprit au ciel, la discipline en main,
Il attendit souvent le lendemain.
Il eût mieux fait certes, le pauvre sire,
De se gaudir avec sa Margoton
Tranquillement au sein de son empire.
C'est, sur ma foi, pour aller au démon
Un sot chemin que celui du martyre.
Cet innocent renta les Quinze-Vingts,
Pour le moutier dota cent pauvres filles,
Et fonda gîte aux dévots pèlerins :
C'est bien de quoi le mettre au rang des saints!
Mais sans remords, dans le sein des familles,
Il répandit de ses dévotes mains
Les tristes fruits des combats inhumains,
Et le trépas, et l'affreuse indigence;
Il appauvrit, il dévasta la France,
Il la remplit de veuves, d'orphelins :
Quel diable eût fait plus de mal aux humains?
Le Grisbourdon le vit, et sut se taire.
Dans un réduit, à feu de réverbère,
Il vit bouillir maints grands prédicateurs,
Riches prélats, casuistes, docteurs,
Moines d'Espagne et nonnains d'Italie,
De tous les rois les graves confesseurs,
De nos beautés les paillards directeurs :
Le paradis ils ont eu dans leur vie.
Dans le foyer d'un grand feu de charbon,
La tête hors d'un énorme chaudron,
Sous un grand feutre en forme de galère,
Le moine vit le féroce Calvin,
Qui des deux yeux, au défaut de la main,
Faisait la nique à Luther son confrère,
Puis menaçait un pontife romain.
A son regard farouche, atrabilaire,
On connaissait de l'orgueilleux sectaire
Le mauvais cœur, l'esprit intolérant,
L'âme jalouse, et digne d'un tyran.
Tout en cuisant, il semblait être encore
Dans sa cité, qu'un galant homme abhorre,
Et que redoute un esprit dégagé
Des contes vieux et du sot préjugé,
A voir rôtir Servet le grand apôtre,
Juste ennemi, toutefois indiscret,
De maint cafard, diseur de patenôtre,
Rival haï, dont tout le crime était
De raisonner mieux que lui ne faisait,
Maître Calvin, les yeux chargés d'envie,
Semblait entendre et voir à ses genoux
Lui crier grâce, et demander la vie,
Ce Nivernois dont il fut si jaloux,
Ce sot prélat faiseur de boutonnières,
Galant chéri des jeunes chambrières,

Qui préféra les cafards genevois
Aux bonnes gens du pays champenois.
« Pendez, pendez, le vilain semblait dire;
Baiser soubrette est péché dont ma loi
Ne permet point aux huguenots de rire;
Et ce paillard doit périr, sur ma foi,
Pour avoir eu plus de plaisir que moi. »
Le cordelier, d'une voix de tonnerre,
Qu'accompagnait un regard furieux,
Lui dit : « Maraud, de quel droit sur la terre
Prétendis-tu punir l'amour heureux?
Qui t'avoua de la nouvelle guerre
Que tu livras à ces enfants des cieux
Qu'un zèle ardent pour la paix des familles
Consacre au soin de soulager les filles? »
Dans la fureur dont il était atteint,
Certes le moine allait faire tapage,
Et de Genève à mal mettre le saint,
Quand il connut qu'il était dans la cage
Où de sa main Lucifer même a peint
Tous les damnés que fournira chaque âge,
Quiconque entrait dans ce damné réduit
Se sentait tôt animé de l'esprit:
Il croyait voir, il lui semblait entendre
Se démener et gémir les portraits.
De l'avenir pénétrant les secrets
Comme présents, sans jamais s'y méprendre,
Il les avait dans son cerveau frappé;
Et des damnés, chez les races futures,
Il devinait les noires aventures
Mieux que prophète ou démon incarné.
Le Grisbourdon dedans la galerie
Venant calmer sa claustrale furie,
Il aperçut dans le fond d'un dortoir....

Vers 179. Édition de 1756 :

« Et je suis cuit pour les avoir fait cuire.
Non que je sois condamné sans retour;
J'espère encor me trouver quelque jour
Avec les saints au séjour de la gloire;
Mais en ce lieu je fais mon purgatoire. »
Oh! quand j'aurais....

Vers 206. Après ce vers on lit dans un manuscrit :

Et tous les deux sur ce vilain génie
Nous avions fait un excès d'œuvre pie.
Le Conculix, ravi d'un tel effort....

Vers 213. Manuscrit :

. . . . De bon cœur ricanait.
Je me sentais un courage héroïque,
Et je vous jure, ô cohorte lubrique,
Que si j'avais pu vivre encore un jour,
Le beau Dunois lui-même eût eu son tour.
Mais croirez-vous....

Vers 219. Cet animal qui porte longue oreille,
Sur qui jadis votre ennemi monta
Quand dans Salem en triomphe il entra,
Et qui jadis à Balaam parla....

CHANT SIXIÈME.

Vers 30. On lit dans un manuscrit :

En paradis tout saint n'est pas pucelle.
Quand Jeanne d'Arc défendait son honneur,
Que veut ravir un infâme vainqueur,
Et que du fil....

Et dans un autre manuscrit :

En paradis tout saint n'est pas pucelle.
Nul n'est exclu du céleste bonheur.

Vers 44. Après ce vers, un manuscrit porte :

Il prend son vol, et Dunois stupéfait
A tire-d'aile est porté comme un trait.

Vers 80. De ses deux mains il frotte, il se démène.

Vers 106. Édition de 1756 :

Pour Conculix, honteux, plein de colère,
Il s'en alla murmurer chez son père.
Mais que devint....

Vers 233. Et le lorgnait sans crainte et sans effroi.

Vers 260. De contes vieux et de galanterie.

Vers 279. Manuscrit :

Dans ce logis était un aumônier,
Fier, peu soigneux de dire son psautier.
Tout aumônier....

Un autre manuscrit porte :

Dans ce logis (ciel ! que vais-je avouer ?).

Vers 336. Édition de 1756 et manuscrit :

De ce fatras de volumes nouveaux,
Vers de Danchet, prose de Marivaux,
Nouveau Cyrus [1], voyage de Séthos [2],
Tous fort loués, et qu'on ne saurait lire ;
Qui, l'un par l'autre....

Vers 385. De ses malheurs je prétends être instruit.

Vers 471. S'en vint parler d'un air noble et courtois.
Et cependant que la belle lui conte
En soupirant ses malheurs et sa honte,
L'âne divin....

1. *Les Voyages de Cyrus*, roman de Ramsay. (Éd.)
2. *Séthos*, par l'abbé Terrasson. (Éd.)

CHANT SEPTIÈME.

Vers 1. Je détestai l'empire des amours.

Vers 21. Ce fier prélat qu'amour rendit barbare.

Vers 68. Me fit d'abord sa déclaration.

Vers 94. Édition de 1756 :

Ce grand Dunois, ce bras à qui tout cède!
Gentil guerrier, noble fils de l'amour,
Eh quoi! c'est vous, vous l'espoir de la France,
Qui me sauvez et l'honneur et le jour!
Votre nom seul aurait ma confiance.
Vous saurez donc....

Vers 199. On vient au bruit; l'archevêque à l'instant.

Vers 227. Dans les premières éditions on lisait :

Contre l'Église ils n'ont point de courage,
Ardents au mal, de glace pour le bien.
Qu'attendre, hélas!....

CHANT DIXIÈME.

Vers 8. Édition de 1756 :

Va donc, Voltaire, au fait plus rondement;
C'est mon avis....

Vers 23. Lorsqu'il fut seul en sa chambre enfermé.

Vers 30. Le gros Louvet, qui longtemps harangua.

Vers 36. Messire Hugon, gentilhomme ordinaire,

Vers 56. Perdre à la fois sa couronne et sa belle!

Vers 64. Et respectez cet objet de mes vœux.

Vers 76. A leurs transports si tu n'es pas sensible.

Vers 98, 99. Édition de 1756 :

Il n'est aucun qui doute de son art;
Aucun ne croit qu'un diable n'y prend part.
Aux yeux du prince....

Vers 107. Édition de 1756, avant ce vers :

Ils se trompaient, hélas! les bonnes gens :
Agnès aimait, Agnès était saillie :
Puis fiez-vous....

Vers 111. Édition de 1756 :

Il triomphait de ses jeunes attraits;
Et, l'accablant de sa mâle éloquence,
Il ravissait des plaisirs imparfaits :

Volupté triste et fausse jouissance,
Plaisirs honteux....

Vers 112. Manuscrit :
. . . . Des plaisirs imparfaits,
Volupté triste et fausse jouissance,
Vide d'appas, brutale violence,
Honteux plaisir qu'amour ne connaît pas :
Car qui voudrait....

Vers 119. Édition de 1756, après ce vers on lit :
A ses baisers il veut que l'on riposte,
Et qu'on l'invite à courir chaque poste.
Il n'est heureux....

Vers 132. Se démenait, étendu sur sa proie.

Vers 137. Après ce vers on lit dans un manuscrit :
Plein de courroux, et d'un bras furibond.

Vers 229. Manuscrit :
« C'est lui qui parle, et vous devez l'entendre :
Vous soupirez ; il est temps de vous rendre. »

Vers 249. On monte ; on cogne, on enfonce la porte.

Vers 251. Édition de 1756 :
C'est l'aumônier qui vous joua ce tour.
On prend Agnès, on prend son ami tendre ;
Devers Chandos on s'en va les mener.
Certes au diable il me faudrait donner
Pour vous décrire et pour vous bien apprendre
L'effroi, le trouble, et la confusion,
Le désespoir, la désolation,
L'amas d'horreurs, l'état épouvantable
Qui le beau page et son Agnès accable.
Ils rougissaient....

Vers 342. Il n'est qu'un pas : l'un et l'autre est tendresse.

Vers 375. Cellule propre et bien enluminée.

Vers 380. Dit : « Qu'il est doux de faire pénitence ! »

Vers 424. Manuscrit :
Ciel ! c'est en vain que j'aurai dans la tête
Le beau projet d'être une femme honnête ;
J'aurai beau faire, et tel est mon destin
D'aimer l'honneur, et d'être une catin.

CHANT ONZIÈME.

Vers 34. Vous embrassez de vos mains impuissantes.

Vers 42. Qu'au doux Jésus votre bouche a jurée.

Vers 55. Mêlent l'horreur avec la volupté,
Et font l'amour avec férocité.

Vers 64. Contemple à nu ces dévotes beautés.
Sœur Rebondi si discrète et si sage.

Vers 71. Se débattant entre Bard et Curton.

Vers 105. Qui polluaient ces vénérables dames.

Vers 158. Le fier Warton, dont la lubrique rage
Avait en bref consommé son ouvrage,
Le fier Warton fut le seul écuyer
Qui de sa nonne....

Vers 179. Édition de 1756 :

Prit cette armure et s'en couvrit le dos;
Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattît pour icelle.
Le fier Anglais, de fer enharnaché,
Eut à son tour l'âme bien stupéfaite
Quand il se vit si vivement chargé
Par une jeune....

Un manuscrit porte :

Prit cette armure et s'en couvrit le dos;
Et Dieu permit qu'en ce jour la Pucelle
Contre Warton combattît pour icelle.
Le bras tendu, le corps en son profil,
La tête haute, et le fer de droit fil,
Jeanne d'abord combat avec mesure;
Car son épée était sa seule armure.
L'Anglais recule, et la belle en courroux
Du fer tranchant lui porte de grands coups.
Au mont Etna....

Vers 198. La voyant nue, il eut de grands remords
De ferrailler contre ce gentil corps.

Vers 199. Sa main tremblait de blesser ce beau corps.
Et de sa belle admirant les trésors,
Saisi d'amour, de crainte, et de colère,
Il recula quatre pas en arrière.
Bref, il croit voir un ange de lumière.

Vers 253. Lui répondit d'un ton tendre et piteux.

Vers 284. Son âne ailé, sa joie et son secours,
Sur qui monté Denys combat toujours.
« Viens, criait-il, viens défendre ma vie;
Contre un méchant viens protéger mes jours. »
L'animal saint revenait d'Italie.

Vers 301. Et de ses coups fait tomber la tempête.

Vers 309. Par tant d'efforts ces rivaux plus ardents
Tenaient tous deux la victoire en suspens.

Vers 310. Édition de 1756 :

Paul pour Denys gageait contre Vincens,
Quand de sa voix....

Vers 381. Ou de nectar on leur verse rasade;
Et tous les saints, attroupés autour d'eux,
Le verre en main, chantaient une enfilade
De *Te Deum*, Sabaoth, Hosanna,
Te laudamus, Amen, Alleluia.
Jusques au soir dura la sérénade.
Peu de lecteurs croiront....

Vers 386. N'a-t-on pas vu chez le sage Milton.

Vers 390. Édition de 1756 :

Et qui pis est avoir du gros canon?
Pardonnez-moi ce peu de fiction,
Qui, sous les noms de Denys et de George,
Vous a dépeint le peuple d'Albion
Et les Français qui se coupaient la gorge.
Mais dans le ciel....

Vers 395. Mais dans le ciel si la paix revenait,
Si des bons saints la cohorte chantait,
Il en était autrement....

Vers 404. Dont cet Anglais pollua le couvent.

Vers 413. Sœur Rebondi, qui dans la sacristie
A succombé sous ce vainqueur impie,
Dessous son voile en secret larmoyait;
Elle avait su ce que Warton valait,
Pleurait le traître....

CHANT DOUZIÈME.

Vers 1. Ce fragment, trouvé dans les papiers de l'auteur, paraît être une variante du commencement de ce douzième chant.

Oui, j'ai juré de ne plus discourir,
De conter net, de bannir la harangue;
Mais quels serments, hélas! puis-je tenir?
Le tendre Amour est maître de ma langue;
L'Amour m'inspire, il lui faut obéir.
Ce dieu charmant est venu me sourire,
Lorsque ma main n'osait plus l'encenser;
Quand je fuyais ses traits et son empire,
Du haut du ciel il vint me caresser.
« Quoi! m'a-t-il dit, faut-il que la tristesse
File aujourd'hui la trame de tes jours?
Quand tu serais dans la froide vieillesse,
Encor faudrait implorer mon secours :
Mais dans l'été, c'est une ignominie
Que de m'ôter l'empire de ton sort.
Vivre sans moi, c'est être déjà mort :
Laisse-moi donc renouveler ta vie. »
A ce discours l'Amour ne s'est tenu.
Il m'a donné la plus belle maîtresse,
Qui tout à coup, par un charme inconnu,

A dans mon cœur ramené l'allégresse.
De ses faveurs elle enivre mes sens,
Son tendre amour devient l'eau de Jouvence,
Et dans ses bras j'ai trouvé mon printemps.
Je conclus donc, cher lecteur, quand j'y pense,
Qu'on peut aimer au delà de trente ans.

Vers 58. Entre ce vers et le suivant, on lit dans un manuscrit :

Cher à l'amour encor plus qu'à Cutendre.

Vers 73. Allait cherchant les restes de sa proie,
Qu'on lui ravit lorsqu'il était en joie.

Vers 89. Il suit des yeux cette espèce emplumée.

Vers 104. Pour dire *Ave* venant du haut du ciel.

Vers 166. Il lui disait, d'un ton dévot et doux :
« O mon bon roi, fils aîné de l'Église,
Je vois que l'âme à la chair est soumise
Que je vous plains....

Vers 172. Chez les Hébreux, malgré le Décalogue.

Vers 186. Un beau matin, par grâce singulière.

Vers 191. Était pourtant le plus paillard des rois.

Vers 228. Édition de 1756 :

Et du couvent le sac incestueux.
Ainsi Louis, se perdant à la chasse
Dans les taillis de son Fontainebleau,
De questions fatigue son Bonneau;
A son retour lui demande la trace
De la beauté qui captive son cœur,
Veut que de rien il ne lui fasse grâce,
Et n'en apprend que tout bien, tout honneur.
Après avoir....

Vers 248. Guettait toujours l'objet de son voyage.

Vers 286. Ainsi Monrose, approchant de sa belle.

Vers 375. Ce qu'Adrien mit dans le Panthéon,
Ce qu'un beau duc montra souvent, dit-on,
A l'Angeli qui lui sert de maîtresse.
Que les héros, ô ciel....

CHANT TREIZIÈME.

Vers 52-54. Édition de 1756, au lieu de ces trois vers on lisait :

Témoin Ajax et certain général,
Duc, bel esprit, ministre, maréchal;
L'un sur le Rhin, l'autre aux bords du Scamandre,
Un beau matin s'avisèrent de prendre
Des moutons blancs pour autant d'ennemis,

Sans que l'honneur fût en rien compromis.
Ce n'étaient point[1]....

Vers 58. Le grand Dunois à Jeanne si connu,
Qui ramenait la belle Dorothée.

Vers 62. Car elle était auprès de son amant.

Vers 63. Édition de 1756 :

Ce cher amant, ce tendre La Trimouille
Pour qui son œil de pleurs souvent se mouille,
L'ayant cherchée à travers cent combats,
L'avait trouvée, et ne la quittait pas.
En nombre pair....

Vers 77. Édition de 1756 :

Il te fallut rhabiller promptement :
Sur le satin de ton cul ferme et blanc
Tu rajustas....

Vers 88. Qui lui donnait de la distraction,
Car il tenait un peu du grec, dit-on.

Vers 109. Les saints là-haut aiment souvent à rire
Des passions du sublunaire empire;
Ils regardaient cheminer dans les champs.

Vers 165. Édition de 1756 :

Décide ici qui de nous sait le mieux
Pousser sa lance et plaire à deux beaux yeux.
Que la valeur soit notre seule chance,
Que de vous tous....

Vers 204. Manuscrit :

Branlant sa lance et serrant les genoux.
Le fier Chandos se targuait dans sa gloire
De deux combats espérant la victoire,
Jurant ce mot lequel commence en F.
Jeanne invoquait l'épouse de Joseph,
Mère de Dieu, reine du pucelage.
L'un contre l'autre ils volent avec rage;
Les deux coursiers, bardés, coiffés de fer,
Sous l'éperon....

Vers 237. Sur son beau dos, sur sa croupe gentille.

Vers 256. Que saint Denys me regarde et m'excuse.

Vers 257. Édition de 1756 et manuscrit :

« Mars et l'Amour sont mes droits, et j'en use. »
Puis se tournant devers son écuyer :
« Je vois, dit-il, qu'elle est hors d'elle-même;
J'ai ces deux bras pour combattre et tuer;
Pour la guérir je prendrai le troisième. »

1. L'interpolateur fait attaquer M. de Noailles par Voltaire, qui au contraire l'a toujours défendu. (Éd.)

Jamais Chandos ne promit rien en vain.
Comme il le dit, il prend ce bras soudain.
Le grand Dunois, d'un courage héroïque....

Vers 282. Édition de 1756 :

Très-peu connus des ânes d'ici-bas ;
Il soupirait en voyant les trois bras.
Le confesseur....

Vers 298. Manuscrit :

De ce Jacob, le patron du mensonge,
Pate-pelu, dont l'esprit lucratif
Trompa Laban, qu'il vola comme un juif.
Ce vieux Jacob....

Vers 301. Édition de 1756 :

Ce vieux Jacob (admirez bien, mes frères,
Du livre saint les sublimes mystères)
Devers l'Euphrate....

Vers 305. Édition de 1756 :

Le moine vit de plus plaisants objets;
Il vit très-bien, ou crut voir, le bon père,
Ce qu'aucun saint n'obtint de voir jamais :
Il vit courir à la même aventure,
Il vit aux pieds des futures Agnès
Les demi-dieux de la race future;
Il observa les différents attraits
De ces beautés dont l'adresse féconde
Faisait danser tous les maîtres du monde :
Chacune était juste sous son héros,
Partant ensemble, et disant les grands mots;
Chacune avait son trot et son allure;
Chacun piquait à l'envi sa monture;
Tous excellaient à ce jeu des deux dos.
Tels, au retour de Flore....

Vers 320. Manuscrit :

C'est là qu'il vit le beau François premier,
Roi malheureux, mais galant chevalier,
Qui sur un lit fait goûter à deux belles
Tous les plaisirs que François reçoit d'elles.
Là Charles-Quint....

Vers 321. Roi malheureux, mais brave chevalier,
Avec Étampe il se pâme; il oublie.

Vers 329. Édition de 1756 :

Aux mouvements que l'amour lui fit faire
Quand dans ses bras décharnés et flétris,
Ivre d'amour, tendrement elle serre,
En se pâmant, le second des Henris.
De la débauche un long et triste usage
De la beauté lui fait avoir le prix.
De Charles neuf....

Vers 338. Edition de 1756 :

Là, sans tiare, et d'amour transporté,
Tournant le dos, troussant sa soutanelle,
Avec Vanose il se fait la femelle;
Un peu plus bas on voit sa sainteté,
Pour ses plaisirs convoitant sa famille,
Donner l'assaut à Lucrèce sa fille.
O Léon dix! ô sublime Paul trois!
Jules second! et toi Monte le drille!
A ce beau jeu....

Un manuscrit porte :

Un peu plus bas on voit sa sainteté
Faire un enfant à Lucrèce sa fille....

Vers 348. Édition de 1756 :

Que par vingt ans de travaux et d'exploits.
Le moine vit des doges de Venise,
Et ces grands ducs, fiers oppresseurs de Pise,
Avec les boucs partageant leurs plaisirs:
Mais les laissant à leurs puants désirs,
Bientôt on voit....

Vers 364. Édition de 1756 :

Et l'autre attend le moment du plaisir.
Mais tout à coup quelle métamorphose!
D'un long froc noir lugubrement paré,
L'Amour met bas sa couronne de rose;
Son front se perd sous un bonnet carré.
Le sot Scrupule et la froide Décence
Masquent les traits de sa riante enfance.
L'Hymen le suit à pas mystérieux;
Les deux flambeaux brûlent des mêmes feux,
Feux sans éclat, dont la pâle lumière
Porte l'ennui dans les lieux qu'elle éclaire.
A la lueur de ces tristes flambeaux,
Suivi d'un prêtre et de deux maquereaux,
Pour guide un diable en noire soutanelle,
Le grand Louis, couronné de pavots,
Vient épouser sa vieille maquerelle.
Le moine vit ce phénix des Bourbons,
Ensorcelé de deux flasques tétons,
Sur un sofa piquer sa haridelle.
L'Amour en pleurs, et sa suite fidèle,
Les Jeux, les Ris, s'envolent à Paphos.
Paris, la cour, sont en proie aux dévots.
Une grossière et maussade luxure
Rappelle aux sens toute la volupté.
Sous l'air cafard un cynisme effronté
Met Diogène où régnait Épicure.
Dans les excès d'une crapule obscure
Le courtisan cherche la liberté.
Hercule en froc et Priape en soutane

Dans les palais portent l'obscénité;
Tout leur fait joug, et le couple profane,
Recommandé par sa brutalité,
A son plaisir patine la beauté.
C'en était fait du tendre Amour en France,
Quand la Fortune ou bien la Providence
A Saint-Denis logea ce roi bigot.
Le moine voit, à ce règne cagot,
Dans les destins succéder la Régence,
Temps fortuné, marqué par la licence,
Où la Folie, agitant son grelot,
Jette sur tout un vernis d'innocence;
Où le cafard n'est prisé que du sot.
Tendre Argenton, folâtre Parabère,
C'est par vos soins que le dieu de Cythère,
Régnant en maître au palais d'Orléans,
Sur ses autels revoit fumer l'encens.
Le dieu du goût, son seul et digne émule
Tâche d'unir les grâces aux talents.
Faune et Priape, et le brutal Hercule,
Forcés de fuir, rentrent dans les couvents;
Ils n'osent plus se faire voir en France
Que sous les traits de Rieux ou de Vence.
Le bon Régent....

Vers 372. Des voluptés donne à tous le signal.
On l'admirait dans son délire aimable.
Tu l'entendais du fond du Luxembourg,
Toi que Bacchus et le dieu de l'amour
Mettent au lit en sortant de la table,
Jeune Berri, bel astre de la cour!

Vers 377. Édition de 1756 :

Mènent au lit, escortés par l'Amour.
Près de Paris, sous la pourpre romaine....
Mais je m'arrête; un semblable tableau
Pourrait au peintre attirer dure aubaine :
Il y faudrait placer plus d'un Bonneau
En robe courte. Or, dans ce dernier âge,
Homme d'épée est un fier maquereau;
Et moi, chétif, j'abhorre le tapage.
Je tiendrai donc contre l'appât flatteur.
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet!...

Vers 380. Édition de 1756 ;

Trop de péril suit ce charme flatteur.
Je me tairai, n'en déplaise au lecteur.
O Rambouillet, asile du mystère!
Meudon, Choisy, réduits délicieux,
Que les Plaisirs, les Amours, et les Jeux
Ont si souvent préférés à Cythère,
Sur vos secrets, censurés par Lignière,
Et respectés de son prudent recteur,
Ma chaste muse est forcée à se taire.

Le temps présent est l'arche du Seigneur;
Qui la touchait d'une main trop hardie,
Puni du ciel, tombait en léthargie.
Je me tairai. Mais si j'osais pourtant,
O des beautés aujourd'hui la plus belle!
O tendre objet, noble, simple, touchant!
O potelée et douce La Tournelle[1]!
Si j'osais mettre à vos genoux charnus
Ce grain d'encens que l'on doit à Vénus;
Si je chantais cette haute fortune,
L'objet des vœux de Flavacourt la brune;
Si je chantais ce tendre et doux lien,
Ce nœud si cher quoique si peu chrétien,
Formé, béni par la vieille Éminence,
Maudit, rompu par ce prélat bigot,
Et resserré par ce grand roi de France,
Malgré l'avis et les sermons d'un sot;
Si de l'Amour je déployais les armes;
Si je disais.... non, je ne dirai mot;
Je serais trop au-dessous de vos charmes.
  Dans son extase enfin le moine noir
Vit à plaisir ce que je n'ose voir.
D'un œil avide, et toujours très-modeste,
Il contemplait le spectacle céleste
De tous ces rois accouplés bout à bout :
Charles second sur la belle Portsmouth;
George second sur la tendre Yarmouth;
Et ce dévot roi de Lusitanie
En priant Dieu se pâmant sur sa mie;
Et ce Victor, attrapé tour à tour
Par son orgueil, par son fils, par l'amour.
Mais quand au bout de l'auguste enfilage
Il aperçut, entre Iris et son page,
Perçant un cul qu'il serrait des deux mains,
Cet auteur roi, si dur et si bizarre,
Que dans le Nord on admire, on compare
A Salomon, ainsi que les Germains
Leur empereur au César des Romains :
Hélas! dit-il....

Vers 403. Édition de 1756 :

Dois-je gémir que Jean Chandos se mette
Les deux gigots sur sa belle brunette?

Vers 425. Édition de 1756 :

Le fier Anglais dans ses droits de conquête,
Chandos, suant, et soufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt si l'autre est une fille :
« Au diable soit, dit-il, la sotte aiguille! »
Bientôt le diable emporte l'étui neuf;
Il veut encor secouer sa guenille.
Jeanne échappant....

1. La duchesse de Châteauroux. (Éd.)

CHANT QUATORZIÈME[1]

DE L'ÉDITION DE 1756.

CORISANDRE.

Mon cher lecteur sait par expérience
Que ce beau dieu qu'on nous peint dans l'enfance,
Et dont les jeux ne sont point jeux d'enfants,
A deux carquois tout à fait différents.
L'un a des traits dont la douce piqûre
Se fait sentir sans danger, sans douleur,
Croît par le temps, pénètre au fond du cœur,
Et vous y laisse une vive blessure.
Les autres traits sont un feu dévorant,
Dont le coup part et brûle au même instant;
Dans les cinq sens il porte le ravage;
Un rouge vif allume le visage,
D'un nouvel être on se croit animé,
D'un nouveau sang le corps est enflammé;
On n'entend rien, le regard étincelle.
L'eau sur le feu bouillonnant à grand bruit,
Qui sur ses bords s'élève, échappe, et fuit,
N'est qu'une image imparfaite, infidèle,
De ces désirs dont l'excès vous poursuit.
Vous connaissez tous ces états, mes frères;
Mais ce tyran de nos âmes légères,
Ce dieu fripon, cet étourdi d'Amour,
Faisait alors un bien plus plaisant tour.
  Il fit loger entre Blois et Cutendre
Une beauté dont les aimables traits
Auraient passé tous les charmes d'Agnès,
Si cette belle avait eu le cœur tendre,
Beau don qui vaut tous les autres attraits.
C'était la jeune et sotte Corisandre.
  L'Amour voulut que tout roi, chevalier,
Homme d'Église, et jeune bachelier,
Dès qu'il verrait cette belle imbécile,
Perdît le sens à se faire lier.
Mais les valets, le peuple, espèce vile,
Étaient exempts de la bizarre loi.
Il fallait être ou noble, ou prêtre, ou roi,
Pour être fou. Ce n'est pas tout encore :
L'art d'Esculape et cent grains d'ellébore
Contre ce mal étaient un vain secours;
Et la cervelle empirait tous les jours,
Jusqu'au moment où la belle innocente
Pour quelque amant serait compatissante :
Et ce moment du ciel était prescrit
Pour que la sotte eût enfin de l'esprit.

1. Ce chant ne se trouve que dans les premières éditions. (Éd.)

Plus d'un galant né sur les bords de Loire,
Pour avoir vu Corisandre une fois,
Avait perdu le sens et la mémoire.
L'un se croit cerf, et broute dans les bois :
L'autre imagine avoir un cul de verre;
Dès qu'un passant le heurte en son chemin,
Il va criant qu'on casse son derrière :
Bertaud se croit du sexe féminin,
Porte une jupe, et se meurt de tristesse
Qu'à la trousser nul amant ne s'empresse :
D'un large bât Mérardon s'est chargé;
Il se croit âne, et ne se trompe guère,
Veut qu'on le charge, et ne cesse de braire :
Culand se croit en marmite changé,
Marche à trois pieds; une main pose à terre,
L'autre fait l'anse. Hélas ! chacun de nous
Pourrait fort bien se mettre au rang des fous,
Sans avoir vu la belle Corisandre.
Quel bon esprit ne se laisse surprendre
A ses désirs? et qui n'a ses travers?
Chacun est fou, tant en prose qu'en vers.
Or Corisandre avait une grand'mère,
Femme de bien, d'une humeur peu sévère,
Dont en secret l'orgueil se complaisait
A voir les fous que sa fille faisait.
Mais de scrupule à la fin obsédée,
Elle eut pitié d'un si triste fléau :
Notre beauté, si fatale au cerveau,
Fut dans sa chambre étroitement gardée;
On fit poster, pour garder le château,
Deux champions à la mine assurée,
Qui défendaient l'accès de la maison
A tout venant qui risquait sa raison.
La belle sotte, ainsi claquemurée,
Filait, cousait, et chantait sans penser,
Sans nul regret qui vînt la traverser,
Sans goût, sans soin, et sans la moindre envie
De s'appliquer à guérir la folie
De ses amants; ce qui n'aurait tenu
Qu'à dire oui, si la belle eût voulu.
Le fier Chandos, encor tout en colère
D'avoir manqué sa gentille adversaire,
Vers ses Anglais retournait en grondant,
Semblable au chien dont la vorace dent
Saisit en vain le lièvre qui s'échappe;
Il tourne, il crie, il vire, il pleure, il jappe,
Puis vers son maître approche à petits pas,
Portant la queue et l'oreille fort bas.
Chandos maudit son animal revêche,
Qui lui fit faute en ce brave duel.
Son général cependant lui dépêche,
Pour le hâter, un jeune colonel,
Brave Irlandais, nommé Paul Tirconel,
Portant l'air haut, une large poitrine,

Jarrets tendus, bras nerveux, double échine
Au sourcil fier; on voit bien à sa mine
Qu'il n'a jamais essuyé cet affront
Qui de Chandos faisait rougir le front.
  Ces deux guerriers, avec leur noble escorte,
De Corisandre arrivant à la porte,
Veulent entrer, quand des deux portiers l'un
Crie : « Arrêtez! gardez-vous d'entreprendre
De pénétrer jusques à Corisandre,
Si vous voulez garder le sens commun. »
  Le fier Chandos, qui croit qu'on l'injurie,
Pousse en avant, et, frappant en furie,
D'un coup d'estoc renverse à douze pas
Un des huissiers, qui se démet le bras,
Et, tout meurtri, roule au loin sur le sable.
  Paul Tirconel, non moins impitoyable,
De l'éperon donne à la fois deux coups,
Lâche la bride, et serre les genoux.
Son beau coursier, plus prompt que la tempête,
Saute, bondit, et passe sur la tête
De l'autre huissier, qui lève un œil confus
Reste un moment interdit et perclus,
Et, se tournant, reçoit une ruade
Qui vous l'étend près de son camarade.
Tel en province un brillant officier,
Jeune, galant, aigrefin, petit-maître,
Court au spectacle, et rosse le portier,
Gagne une loge, et, placé sans payer,
Siffle par air tout ce qu'il voit paraître.
  La suite anglaise arrive dans la cour :
La vieille dame y descend éplorée.
A ce grand bruit, Corisandre effarée
Prend un jupon, sort de la chambre, accourt.
Chandos leur fait un compliment fort court,
En digne Anglais, qui de parler n'a cure.
Mais observant l'innocente figure,
Ce teint de lis, ces charmes succulents,
Ces bras d'ivoire, et ces tétons naissants
Que de ses mains arrondit la Nature,
Il s'en promet une heureuse aventure;
Et Corisandre, à l'hébété maintien,
Jette au hasard un œil qui ne dit rien.
Pour Tirconel, d'une façon gentille
Il salua la grand'mère et la fille,
Et pour sa part fit aussi les yeux doux.
Qu'arrive-t-il? les voilà tous deux fous.
Chandos atteint de cette maladie,
En maquignon, natif de Normandie,
Pour un cheval prend la jeune beauté,
Prétend qu'il soit sellé, bridé, monté;
Et puis claquant sa croupe rebondie,
D'un demi-tour s'élance sur son dos.
La belle plie, et tombe sous Chandos;
Quand Tirconel, par une autre manie,

Au même instant se croit cabaretier,
Et prend la belle à genoux accroupie
Pour un tonneau; prétend le relier
Et le percer, et surtout essayer
De la liqueur que Bacchus a rougie.
Tout chevauchant, alors Chandos lui crie :
« Vous êtes fou! God dam! L'esprit malin
A détraqué, je crois, votre cervelle.
Quoi! vous prenez pour un tonneau de vin
Mon cheval blanc à crinière isabelle!
—C'est mon tonneau, j'en porte le bondon.
—C'est mon cheval. —C'est mon tonneau, mon frère.
Également tous deux avaient raison.
Chacun soutient sa brave opinion.
Un jacobin se met moins en colère
Pour saint Thomas, ou tel autre saint père,
Et d'Olivet pour son cher Cicéron.
Des démentis en réplique et duplique,
Et certains mots que, grâce à ma pudeur,
Mon style honnête épargne à mon lecteur,
Mots effrayants pour qui d'honneur se pique,
Font que déjà nos illustres Bretons
Ont dégaîné leurs fiers estramaçons.
  Comme le vent, dans son faible murmure,
Frise d'abord la surface des eaux,
S'élève, gronde, et, brisant les vaisseaux,
Répand l'horreur sur toute la nature;
Ainsi l'on vit nos deux Anglais d'abord
Se plaisanter, faire semblant de rire,
Puis se fâcher, puis, dans leur noir délire,
Se menacer et se porter la mort.
Tous deux en garde, en la même posture,
Le bras tendu, le corps en son profil,
La tête haute, et le fer de droit fil,
En quarte, en tierce, ils tâtent leur peau dure.
Mais aussitôt, sans règle ni mesure,
Plus acharnés, plus fiers, plus en courroux,
Du fer tranchant ils portent de grands coups.
  Au mont Etna, dans leur forge brûlante,
Du noir cocu les borgnes compagnons
Font retentir l'enclume étincelante
Sous des marteaux moins redoublés, moins prompts,
En préparant au maître du tonnerre
Le gros canon dont se moque la terre.
  Des deux côtés le sang est répandu
Du bras, du col, et du crâne fendu,
Malgré l'acier de leur brillante armure,
Sans qu'un seul cri succède à la blessure.
  La bonne mère en gémit de douleur,
Dit son *Pater*, demande un confesseur;
Et cependant sa fille avec langueur,
Se rengorgeant, rajuste sa coiffure.
Nos deux Anglais, lassés, sanglants, rendus,
Gisaient tous deux sur la terre étendus,

Quand arriva notre bon roi de France,
Et ces héros, brillants porteurs de lance,
Et ces beautés qui formaient une cour
Digne de Mars et du dieu de l'amour.
La belle sotte au-devant d'eux s'avance,
Fait gauchement une humble révérence,
Nonchalamment leur donne le bonjour,
Et les voit tous avec indifférence.
Qui l'aurait cru, que la nature mit
Tant de poison dans des yeux sans esprit
Des beaux Français les têtes détraquées
Sont par la belle à peine remarquées.
Les dons du ciel versés bénignement
Sont des mortels reçus différemment;
Tout se façonne à notre caractère;
Diversement sur nous la grâce opère;
Le même suc, dont la terre nourrit
Des fruits divers les semences écloses,
Fait des œillets, des chardons, et des roses.
D'Argens soupire alors que Darget rit;
Et Maupertuis débite des fadaises,
Comme Newton ses doctes hypothèses;
Et certain roi fait servir ses soldats
A ses amours ainsi qu'à ses combats.
Tout se varie; une tête française
Tourne autrement qu'une cervelle anglaise.
Chacun se sent des mœurs de son pays :
Chez les Anglais, sombres et durs esprits,
Toute folie est noire, atrabilaire;
Chez les Français elle est vive et légère.
D'abord nos gens, se prenant par la main,
Dansent en rond, et chantent le refrain.
Le gros Bonneau lourdement se démène,
Hors de cadence ainsi que hors d'haleine.
Bréviaire en main, le père Bonifoux
A pas plus lents danse avec tous ces fous;
Il s'est placé tout auprès du beau page,
D'un air dévot lorgnant ce beau visage;
A son souris, à son dévot langage,
A ses yeux doux, à ses mains, à son ton,
On lui croirait un reste de raison.
Le mal nouveau qui fascine la vue
De la royale et dansante cohue
Leur fait penser que la cour du château
Est un jardin avec un bassin d'eau;
Et, voulant tous s'y baigner, ils dépouillent
Leurs corselets, et, nus sur le gazon,
Nageant à vide et levant le menton,
Dans l'onde claire ils pensent qu'ils se mouillent.
Et remarquez que le moine engageant
Près de Monrose allait toujours nageant.
A cet amas de têtes sans cervelle,
A ces objets, à tant de nudités,
On vit d'abord nos pudiques beautés,

La Dorothée, Agnès, et la Pucelle,
Qui détournaient leur discrète prunelle
Puis regardaient, et puis levaient les yeux
Avec le cœur et les mains vers les cieux.
« Quoi! s'écria l'inébranlable Jeanne,
J'aurai pour moi saint Denys et mon âne;
J'aurai battu plus d'un Anglais profane,
Vengé mon prince, et sauvé des couvents;
J'aurai marché vers les murs d'Orléans,
Le tout en vain! Le destin nous condamne
A voir périr nos travaux impuissants,
Et nos héros à perdre le bon sens! »
La douce Agnès, la tendre Dorothée,
De nos nageurs se tenaient à portée,
Pleuraient tantôt, et riaient quelquefois,
De voir si fous des héros et des rois.
Mais que résoudre? où fuir? quel parti prendre?
On regrettait le château de Cutendre.
Une servante en secret leur apprit
Comme on trouvait au logis de la belle
L'art de guérir ceux qui perdaient l'esprit.
« La Providence a décrété, dit-elle,
Que le bon sens ne peut être hébergé
Chez les cerveaux dont il a délogé
Que quand enfin la belle Corisandre
Aux lacs d'amour se laissera surprendre. »
Ce bon avis ne fut pas sans profit.
Le muletier par bonheur l'entendit :
Car vous saurez que ce valet terrible,
Pour Jeanne d'Arc étant toujours sensible,
Jaloux de l'âne, avait d'un pied discret
Suivi de loin l'amazone en secret.
Il se sentit la noble confiance
De secourir et son prince et la France.
La belle était justement dans un coin
Propre au mystère : il l'aperçut de loin.
Du moine noir il s'avisa de prendre
L'accoutrement : la belle à cet aspect
Sentit son cœur saisi d'un saint respect.
Elle obéit sans oser se défendre,
Innocemment et sans réflexion,
Comme faisant une bonne action.
Le muletier fit tant par ses menées
Qu'il accomplit ses hautes destinées.
Il la subjugue. A peine elle sentit
La volupté, dont la triste ignorance
De sa jeune âme abrutissait l'essence,
De tous côtes le charme se rompit.
Chaque cervelle aussitôt fut remise
En son état, non sans quelque méprise :
Car le roi Charle obtint le gros bon sens
Du vieux Bonneau, lequel eut en partage
Celui du moine; et chacun des galants
Troqua de même. On eut peu d'avantage

Dans ces marchés : la raison des humains,
Ce don de Dieu, n'est que fort peu de chose
Il ne l'a pas versée à pleines mains,
Et tout mortel est content de sa dose.
Ce changement n'en produisit aucun
Chez les amants; chacun pour sa maîtresse
Garda son goût, conserva sa tendresse:
Car en amour que fait le sens commun?
Pour Corisandre, elle obtint la science
Du bien, du mal, une honnête assurance,
De l'art, du goût, enfin mille agréments
Qu'elle ignorait dans sa triste innocence.
Un muletier lui fit tous ces présents.
Ainsi d'Adam la compagne imbécile,
Dans son jardin vivant sans volupté,..
Dès que du diable elle eut un peu tâté,
Devint charmante, éclairée, et subtile,
Telles que sont les femmes de nos jours
Sans appeler le diable à leur secours.

Dans l'édition de 1756, après ce vers :

La belle était justement dans un coin,

On lisait :

Propre au mystère : il la guette de loin,
Puis court vers elle, armé, plein de courage.
On le crut fou; mais c'était le seul sage.
O muletier! de quels rares trésors
La juste main de la riche nature
T'avait payé la trop commune injure
De la fortune! En un seul haut-le-corps
Il met à bas la belle créature;
Il la subjugue, et d'un rein vigoureux
Faisant jouer le bélier monstrueux,
Il force, il rompt les quatre barricades;
Puis redoublant ses vives estocades,
Il loge enfin dans toute sa longueur,
Jusques au fond, son braquemart vainqueur.
Du brusque assaut la jeune Corisandre
N'avait pas eu le temps de se défendre :
Les poings fermés, tout le corps en arrêt,
Serrant les dents, retirant le jarret,
Sans dire mot, sans rien voir, rien entendre,
Elle attendait, en invoquant les saints,
Que l'ennemi se fût cassé les reins.
Pour elle enfin le moment vint d'apprendre
Et de savoir. A peine elle sentit
La volupté....

CHANT QUATORZIÈME.

Vers 11. Après ce vers on lit, dans quelques éditions, ceux-ci, qui se rapportent à l'épisode de *Corisandre :*

Calmes les flots, fais naître sous tes pas
Tous les plaisirs qui consolent la terre;
Tendre Vénus, c'est par un muletier
Que tu formas l'esprit de Corisandre :
Depuis ce jour, spirituelle et tendre,
A tes autels prompte à sacrifier,
Son cœur instruit ne se laissa plus prendre
Que dans des nœuds dignes de la lier.
Ainsi l'on voit un artisan grossier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jaspe, et l'ivoire,
Que porte ensuite un galant chevalier.
D'un air modeste et mêlé d'assurance,
Noble, engageant, poli, respectueux,
Elle reçoit le monarque de France.
Un feu charmant anime ses beaux yeux;
Les grâces sont dans sa démarche leste,
Dans son maintien, dans son ris, dans son geste;
Puis ayant fait les honneurs du château
Au possesseur du bon sens de Bonneau,
Aux beaux Français dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Sur les Anglais elle étendit ses soins,
Selon leurs goûts, leurs mœurs, et leurs besoins.
Un gros rostbeef que le beurre assaisonne,
Des plum-puddings, des vins de la Garonne,
Leur sont offerts; et les mets plus exquis,
Les ragoûts fins dont le jus pique et flatte,
Et les perdrix à jambe d'écarlate,
Sont pour le roi, les belles, les marquis.
Elle fit plus : son heureuse entremise
Sut ménager avec douce accortise
Les deux partis; obtint que chacun d'eux,
Mettant à part sa folie héroïque,
Fit de chez elle un départ pacifique
A droite, à gauche, et la Loire entre deux,
Sans nul reproche et sans forfanterie,
Selon les lois de la chevalerie.
Le preux Chandos, suivant les mêmes lois,
Sur son beau page a repris son empire;
Charle et Chandos sont rentrés dans leurs droits.
Agnès Sorel tout doucement soupire;
Son tendre cœur, près du plus grand des rois,
Du page heureux se souvient quelquefois,
Toujours docile au roi qui toujours l'aime.
Heureux ceux-là qu'on peut tromper de même!
Quand le château fut bien débarrassé

Du grand dégât qu'avaient fait de tels hôtes,
La belle alors n'eut rien de plus pressé
Que de songer à réparer ses fautes.
Elle appela les plus jeunes amants
Qui, l'ayant vue, avaient couru les champs.
Le dieu d'Amour voulut une vengeance;
Elle honora d'un choix plein de prudence
Un bachelier beau, bien fait, et dispos.
Mais revenons, lecteurs, à nos héros.
Le roi des Francs avec sa garde bleue....

Vers 43. Édition de 1756 :

Des ennemis qui l'ont persécutée.
Tendre Vénus, c'est par un muletier
Que tu forças le cœur de Corisandre.
Depuis ce jour, douce, avisée et tendre,
A tes autels prompte à sacrifier,
Elle sut plaire, et jouir, et se rendre
A tous les nœuds dignes de la lier.
Ainsi l'on voit un artisan grossier
Tourner, polir, d'une main rude et noire,
L'or, le rubis, et le jaspe et l'ivoire
Dont se pavane un brillant chevalier.
Aux beaux Français, dont la troupe aguerrie
Unit l'audace à la galanterie,
Au possesseur du bon sens de Bonneau,
La belle fait les honneurs du château,
Et puis conclut un accord pacifique
Entre Charlot et Chandos le cynique.
Elle obtint d'eux....

Vers 85. Elle descend, se détrousse, entre vite.

Vers 96. Cette beauté fidèle à La Trimouille.

Dans un autre manuscrit on lit :

Cette beauté qu'adore son amant,
Cette beauté dévote à La Trimouille,
Et derrière elle en sifflant s'agenouille.

Vers 104. Édition de 1756 :

Son court jupon, retroussé par mégarde,
Offrait aux yeux de Chandos qui regarde,
A découvert, deux jambes que l'Amour
Refit depuis pour porter Pompadour,
Cette beauté que pour Louis Dieu garde,
Et qu'au couvent il mettra quelque jour :
Jambes d'ivoire....

Vers 110. Chandos alors, suivant peu l'oraison.

Vers 114. Manuscrit :

Sous le jupon qui couvre un blanc satin.
Il la dirige, il découvre sans peine
Ce bel autel où s'adressent ses vœux,

Autel charmant, autel à la romaine
A deux envers, pour lui sacrés tous deux.
Je ne veux point....

Vers 185. Édition de 1756 :

« De nos combats c'est la loi respectée.
Venez! je veux que ce héros vaincu
Soit en un jour et captif et cocu. »
Le juste ciel....

Vers 245. Débarrassés de leurs fardeaux pesants.

Vers 347, 348. Manuscrit :

Quand par Chandos, hélas! si maltraitée,
Elle se vit abattue et ratée.

CHANT QUINZIÈME.

Vers 14. Furent écrits autrefois par un sage.

Vers 29. Exempts de fiel, libres de frénésie.

Vers 53. Que négligeait le fier duc de Bedfort.

Vers 57. Le dieu sanglant qui donne la victoire
A ses héros, et les couvre de gloire;
Le dieu joufflu qui préside aux bons vins
Tout l'appareil....

Vers 95. En un moment la minière embrasée.

Vers 99. Fureur, succès, gloire, amour, tout l'excite.
Depuis longtemps il brûlait en secret
Pour la moitié du président Louvet.
Ce digne Anglais, cet enfant de la guerre....

Vers 148. Tomber l'épi des moissons jaunissantes.

Vers 153. Épouvantaient le fils de Jupiter.

Vers 170. Manuscrit :

Il fait de l'autre avancer ses soldats
Il s'établit sur ce dernier asile
Qui te restait, ô malheureuse ville!
Charle en son fort....

Vers 186. Manuscrit. Ce chant finissait ainsi :

« Le sort cruel enchaîne ici mes mains.
Ma chère Agnès, hélas! que devient-elle?
Je perds encor mon Agnès, ma Pucelle;
Mon confesseur eût pu me consoler,
Il m'est ravi; le ciel, pour m'accabler,
M'ôte à la fois dans cette horrible guerre
Tous les plaisirs du ciel et de la terre! »
C'était ainsi que Charles répondait
Par ses sanglots au canon qui grondait.

Le gros Bonneau, dans ce cruel martyre,
Près de son roi pleurait à faire rire;
Et le bâtard, se sentant étonner,
Ne savait plus quel conseil lui donner.

Vers 208. Édition de 1756 :

Qui s'acharnaient sur le cou des hérons.
  L'Anglais surpris, croyant voir une armée,
Descend soudain de la ville alarmée.
Tous les bourgeois, devenus valeureux,
Les voyant fuir, descendent après eux.
Charles, plus loin, entouré de carnage,
Jusqu'à leur camp se fait un beau passage.
Les assiégeants, à leur tour assiégés,
En tête, en queue, assaillis, égorgés,
Tombent en foule au bord de leurs tranchées,
D'armes, de morts et de mourants jonchées;
Et de leurs corps ils faisaient un rempart.
  Dans cette horrible et sanglante mêlée,
Le roi disait à Dunois : « Cher bâtard,
Dis-moi, de grâce, où donc est-elle allée?
— Qui? » dit Dunois. Le bon roi lui repart
« Ne sais-tu pas ce qu'elle est devenue?...
— Qui donc? — Hélas! elle était disparue
Hier au soir, avant qu'un heureux sort
Nous eût conduits au château de Bedfort;
Et dans la place on est entré sans elle.
— Nous la trouverons bien, dit la Pucelle.
— Ciel! dit le roi, qu'elle me soit fidèle!
Garde-la-moi. » Pendant ce beau discours
Il avançait et combattait toujours.
  Oh! que ne puis-je....

Vers 230. Dans l'édition encadrée de 1775 et les suivantes, le chant se termine ainsi :

De grands combats et des combats encor.
  Détournez-vous de ces objets funestes,
Ami lecteur, osez lever vos yeux
Et votre esprit vers les plaines célestes;
Venez, montez aux demeures des dieux;
Contemplez-y la sagesse profonde
Qui dans la paix fait le destin du monde :
Un tel spectacle est plus digne de vous
Que le barbare et sanglant étalage
De ces combats qui se ressemblent tous;
Leur long récit doit ennuyer le sage.

Vers 231. L'édition de 1762 se terminait par ces vers :

C'est là sans doute un sûr moyen de plaire;
Je ne l'ai point; il convient de me taire.

Vers 280. Un manuscrit porte :

Tel que jamais n'en eut le quatorzième
De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.

CHANT DIX-SEPTIÈME.

Vers 1. On trouve dans un manuscrit :

C'était le temps de la saison brillante,
Quand le soleil, aux bornes de son cours,
Prend sur les nuits pour ajouter aux jours,
Et se plaisant, dans sa démarche lente,
A contempler nos fortunés climats,
Vers le tropique arrête encor ses pas.
O grand saint Jean! c'était alors ta fête;
Premier des Jean, orateur des déserts,
Toi qui crias jadis à pleine tête :
« Que du salut les chemins soient ouverts! »
Grand précurseur du vainqueur des enfers,
Toi qui plongeas l'Agneau de Dieu dans l'onde,
Et baptisas le baptiseur du monde.
 Du roi des Francs le bénin confesseur
Voulut alors réparer le scandale
Qu'avait porté la luxure fatale
De Jean Chandos au logis du Seigneur.
Il rebénit la chapelle pollue,
Puis fit crier dans les lieux d'alentour,
Par cet ermite à la barbe touffue :
« Tout pénitent qui veut en ce saint jour,
De ses péchés détaillant le grimoire,
Se dérober au gentil purgatoire,
Peut s'adresser au père Bonifoux;
Avec trois mots tous péchés sont absous. »
 A ce tocsin de la vie éternelle,
Des lieux voisins une foule accourut :
Bourgeois, soldat, jeune, sempiternelle,
Anglais, Français, pour faire son salut,
Attrit, contrit, à genoux comparut,
De ses péchés contant la kyrielle.
La belle Agnès, qui toujours dans son cœur
Avait gardé la crainte du Seigneur,
Au tribunal ne fut pas la dernière.
Le révérend tenait sa cour plénière,
Les yeux baissés, un mouchoir à la main,
A droite, à gauche, absolvant son prochain.
O Dorothée! ô cœur dévot et tendre!
Dans le saint lieu tu vins aussi te rendre;
Et La Trimouille, un peu faible et traînant,
Y vint chercher sa part du sacrement.
Ce couple heureux eut le plaisir suprême
De détailler les doux péchés qu'il aime;
Et Bonifoux était par piété
Le confident de leur fidélité.
Ces gens de bien, ayant dit leur histoire,
Se promenaient sur le bord de la Loire
Signant leur face, et récitant encor

Quelques morceaux de leur *Confiteor*.
Le beau Monrose alors vint à paraître;
Il déplorait la mort de son cher maître.
De ce trépas le grand événement
Porte en son cœur un trouble pénitent :
Il entrevoit, dans sa douleur profonde,
Le grand néant des vanités du monde;
Et, de remords saintement tourmenté,
Pour un moment songe à l'éternité.
Il entre seul dans la demeure sainte;
Il se présente à ce bon Bonifoux,
Qui le reçoit dans sa petite enceinte,
Le pose en face entre ses deux genoux,
Et, lui pressant la tête et la poitrine,
Lui fait conter les péchés qu'il devine.
« Cher pénitent, pour ces petits péchés
Et pour les cas en iceux épluchés,
Il vous convient avoir la discipline.
Çà, mettez-vous en état; que ma main
Légèrement pour votre bien remplisse
Sur votre peau ce bienheureux office. »
D'un cœur contrit, et d'un air enfantin,
Le doux Monrose offre à la main du père
Modestement ces globes de satin
Dont quelquefois abusa le malin.
Il les soumet au tourment salutaire
Qui va mêler la rose à leur blancheur.
Que devins-tu, mon prudent confesseur,
Lorsque tu vis sur ce charmant ivoire
Ces fleurs de lis, ces monuments de gloire,
Ce rare hommage au sceptre des Français,
Ainsi rendu par le cul d'un Anglais?
Charle avait pris ce signe inconcevable
Pour un effet des malices du diable :
Toi, qui lis mieux dans le livre du ciel,
Tu découvris par quel ordre éternel
Les fleurs de lis allaient lever leur tête,
Que fit baisser cette longue tempête.
Extasié, saisi d'un saint transport,
Tu contemplais ces trois fleurs de lis d'or
En champ d'albâtre; et ta main suspendue
Comme ton âme en demeurait perclue;
Tu t'arrêtais, cou penché, pied tremblant,
Les bras en haut, l'œil fixe, étincelant.
  Comme il gardait cette belle attitude,
Paul Tirconel, soldat fier, esprit rude,
Vers la chapelle avançait sans dessein,
De Jean Chandos déplorant le destin.
Le cœur pétri du fiel de ses ancêtres,
Et détestant les Français et les prêtres,
Il vit de loin ce beau page étalé,
Et Bonifoux par derrière installé.
Il crut voir pis : sa cervelle gâtée
Croyait le mal beaucoup plus que le bien.

Cette posture et ce plaisant maintien*
Sont un affront à son âme irritée.
« Quoi! disait-il, un Français jacobin
A de Chandos le plus bel héritage! »
Il prend son fer, il se livre à la rage.
Monrose fuit en tenant d'une main
Son haut-de-chausse, et le dominicain
Tout éperdu court en suivant le page.
Tirconel suit le grave personnage,
Qui lourdement se hâtait par la peur.
Le Poitevin, voyant son confesseur
Que Tirconel semblait vouloir pourfendre,
Suit cet Anglais, et crie : « Ose m'attendre,
Maudit Breton : n'auras-tu donc du cœur
Qu'avec un moine? et ta rare valeur
Contre un guerrier craint-elle de paraître?
Je fus hier bien battu; mais peut-être
Tu reverras en moi quelque vigueur,
Et tour à tour chacun trouve son maître.
Ainsi parlait La Trimouille assez bas
A Tirconel, qui ne l'entendait pas.
La Dorothée, en voyant dans la plaine
Son cher amant qui courait hors d'haleine,
Se mit alors à galoper aussi.
La belle Agnès, qui la voit fuir ainsi,
Trotte après elle, et cependant ignore
Pourquoi l'on court, et de loin trotte encore:
Tel un mouton, par son instinct porté,
Saute à son tour quand un autre a sauté.
Le fier Dunois était près du roi Charle,
Vers l'autre bord : en secret il lui parle
De l'appareil, des mesures, du temps
Dont il lui faut entrer dans Orléans.
Non loin du pont la redoutable Jeanne
Caracolait noblement sur son âne;
Elle aperçut dessus ces bords fleuris,
Vers la chapelle, à quelque quart de mille,
Les six coursiers se suivant à la file;
D'étonnement ses sens furent saisis.
Jeanne bientôt s'étonna davantage
Lorsque, voyant ces gens courir si bien,
En un moment elle ne vit plus rien.
Au coin d'un bois la main de la Nature
Tend sous leurs pieds un tapis de verdure.
Velours uni, semblable au pré fameux
Où s'exerçait la rapide Atalante.
Sur le duvet de cette herbe riante
Monrose vole, et de ses blonds cheveux
L'air soulevait la parure ondoyante.
Jeanne de l'œil le suit, et s'y complaît;
Mais tout à coup Monrose disparaît.
Le confesseur au même endroit arrive.
Ciel! plus de prêtre et plus de Bonifoux.
Tirconel vient, toujours plein de courroux.

Jeanne portait une vue attentive
Sur cet Anglais; l'Anglais s'évanouit
A ses regards. La Trimouille le suit,
La Trimouille est éclipsé comme un autre.
Quel sentiment, quel trouble était le vôtre,
O Dorothée! Elle accourt, et soudain
Elle est perdue, et l'œil la cherche en vain.
Agnès se rend sur la place funeste,
La belle Agnès y fond avec le reste.
Tel dans Paris, près du Palais-Royal,
A l'opéra, souvent joué si mal,
Plus d'un héros à nos regards échappe,
Et dans l'enfer descend par une trappe.
Jeanne effarée, et se frottant les yeux,
Priant Denys, et son âne, et les cieux,
Crut être alors dans le pays du diable,
Des enchanteurs, des larves, des sorciers,
Pays si cher à nos bons devanciers,
Que de Roland le chantre inimitable
Chanta depuis dans son délire heureux;
Que Torquato rendit encor fameux;
Que crut longtemps l'Église charitable;
Qu'ont supposé de graves parlements,
Et des docteurs, et même des savants.
Jeanne, piquant sa divine monture,
La lance en main, se rend sur la verdure
Où se passait cette étrange aventure.
Mais c'est en vain que d'un double éperon
Elle pressait le céleste grison.
Il s'arrêta vers la place fatale,
D'un cou rétif, et rebelle au bridon,
Se démenant d'une ardeur sans égale,
Ruant, tournant, et fuyant ce gazon.
Tout animal reçut de la nature
Certain instinct dont la conduite est sûre;
Et les humains n'ont que de la raison.
De saint Denys cet ingénieux âne
Sent le péril que ne voyait point Jeanne.
Il prend son vol, et, prompt comme un éclair,
Portant sa dame aux campagnes de l'air,
Franchit le bois qui bordait la prairie.
Du saint patron l'assistance chérie,
Qui conduisait le quadrupède oiseau,
Fixa sa course aux portes d'un château,
Tel que n'en eut jamais le quatorzième
De nos Louis, aïeul d'un roi qu'on aime.
Jeanne voyant le marbre, le rubis,
Le jaspe, et l'or de ce brillant pourpris :
« Ah! sainte Vierge, ah! Denys, cria-t-elle,
Le ciel le veut; la vengeance m'appelle;
C'est le château du paillard Conculix. »
Tandis qu'ainsi l'errante chevalière,
Branlant sa lance, et faisant sa prière,
De l'aventure attend l'heureuse fin,

Le roi des Francs suit toujours son chemin,
Environné de sa troupe dorée....

Voyez la suite au chant XV, vers 38.

Le chant suivant, qui alors était le quinzième, commençait ainsi dans ce manuscrit :

Oh! que ce monde est rempli d'enchanteurs!
Je ne dirai rien des enchanteresses :
Je t'ai passé, bel âge des faiblesses,
Je t'ai passé, temps heureux des erreurs;
Mais à tout âge on trouve des trompeurs,
De ces sorciers, tout-puissants séducteurs,
Vêtus de pourpre et rayonnants de gloire.
Au haut des cieux ils vous mènent d'abord;
Puis on vous plonge au sein de l'onde noire,
Et vous buvez l'amertume et la mort.
Gardez-vous tous, gens de bien que vous êtes
De vous frotter à de tels nécromants;
Et s'il vous faut quelques enchantements,
Aux plus grands rois préférez vos grisettes.
  Jeanne, pressant de son divin baudet
Le dos pointu sous ses fesses charnues,
Vers le château fondit du haut des nues,
Le cœur ému, le regard stupéfait,
Vers ce château dont le mur étalait
Des ornements dont l'œil s'émerveillait.
Jeanne, effarée, et ne sachant que croire,
Craignant encor les tours de Conculix,
Fit en secret à monsieur saint Denys
Une oraison qu'on tient jaculatoire;
Elle priait seulement en esprit,
Ne disant mot. Saint Denys l'entendit.
Il fit soudain, du haut de l'empyrée,
Partir un trait d'influence sacrée,
Qui pénétra tout droit jusqu'au grison.
Lors, élevant la tête avec le ton,
L'âne entonna l'octave discordante
De son gosier de cornet à bouquin.
A cette octave, à ce bruit tout divin,
Blois, Orléans, Tours, et Saumur, et Nante,
Tout retentit; la nature tremblante
S'émut d'horreur, et Jeanne vit soudain
Tomber les murs de ce palais magique,
Cent tours d'acier et cent portes d'airain;
Comme autrefois la horde mosaïque
Ayant sonné de sa trompe hébraïque,
De Jéricho le rempart disparut,
Le beau rempart, si jamais il en eut.
Le temps n'est plus de semblable pratique;
Et pour briser les murs audacieux
Du Milanais ou du pays belgique,
Nous prétendons que le canon vaut mieux.
  Dès qu'aux accents de la trompette asine,

Des murs épais la superbe ruine
S'éparpilla dans les champs d'alentour,
Le saint baudet et la grosse héroïne
D'un saut léger entrèrent dans la cour.
Les prisonniers près de Jeanne accoururent.
Ce La Trimouille et ce dur Tirconel
Accompagnaient Dorothée et Sorel :
En bons chrétiens tous les deux comparurent.
Dans l'esclavage ils s'étaient réunis :
Les malheureux volontiers sont amis.
De Charles sept le confesseur très-sage
Venait derrière avec le jeune page.
Mais quelle foule, ô ciel! quel assemblage
De prisonniers de toute nation,
De tout état, âge, religion,
Que Conculix tenait en esclavage
Pour ses plaisirs et pour son double usage!
Auprès de Jeanne ils s'empressèrent tous :
Chacun voulait conter son aventure.
Jeanne cria : « Qu'on se mette à genoux! »
Chacun se mit en cette humble posture.
Alors, alors ce superbe palais,
Si brillant d'or, si noirci de forfaits,
Devint un ample et sacré monastère.
Le salon fut en chapelle changé;
Le cabinet où ce maître enragé
Avait dormi, dans le vice plongé,
Transmué fut en un beau sanctuaire :
L'ordre de Dieu, qui préside aux destins,
Ne changea point la salle des festins,
Mais elle prit le nom de réfectoire.
Le Conculix pour jamais fut exclus
De ces repas réservés aux élus;
On y bénit le manger et le boire.
Mais qui croirait que ce séjour si saint,
Malgré Denys très-fortement retint
L'impression des mœurs du premier maître?
C'est en ces lieux que devaient reparaître
Ces vains désirs et ces vœux effrontés,
Ces attentats dont frémit la nature,
Et que les Grecs ont hardiment chantés.
Muses, tremblez de l'étrange aventure
Qu'il faut apprendre à la race future.
Et vous, lecteurs, en qui le ciel a mis
Les sages goûts d'une tendresse pure,
Remerciez le bon monsieur Denys
Qu'un grand péché n'ait pas été commis.

La suite se trouve au vingtième chant (vers 75).

CHANT DIX-HUITIÈME.

Vers 21, 22. Première édition; on lisait entre ces deux vers :

Son mauvais sort contre lui s'obstina.

Vers 47. « Marchons, bâtard! avançons! faisons voir. »

Vers 67. Qui dans Paris connus pour leur mérite.

Vers 108. « Quel est ton nom, mon pauvre misérable,
Et ton métier? et pour quelle action
Le Châtelet, avec tant d'indulgence,
T'envoyait-il sur les mers de Provence? »

Vers 118. Un tendre soin des plus jolis enfants.

Vers 139. Point ignorant, point brouillon, point menteur.

Vers 148. Première édition :

« Ce Vacerac[1] est tout pétri de miel;
Ah! l'honnête homme! indulgent, pacifique,
Doux, charitable, et surtout véridique!
Tous ces savants, dignes de mes lauriers,
Grands écrivains, Cicérons des charniers,
Sont comme moi victimes de l'envie.
On nous accuse, et bien mal à propos,
D'avoir commis quelques crimes de faux[2];
Mais la vertu fut toujours poursuivie. »

Vers 180. Première édition :

« Qu'il ne tombât aux mains des indévots.
« Voici, grand roi, ce bénin sycophante,
A tête longue, et de côté pendante;
Du nombre trois parfois il se tourmente.
A son air humble, au maintien qu'il a pris,
Du bon Tartufe on le croirait le fils[3].
Sur tous ses tours son petit pays glose,
Du doigt index on le montre aux passants;
On fait de lui des contes si plaisants!
Je crois, pour moi, qu'il en est quelque chose.
Mais, ô mon roi! votre bénignité
Est au-dessus de la malignité.
Pour le dernier.... »

Vers 223. Première édition :

« C'est mon amant qu'on doit seul reconnaître.
L'arrêt est nul, et vous l'allez casser. »
Jeanne, dont l'âme. ..

1. Caveyrac. (Éd.)

2. Nous entendons ici par crime de faux toutes les fausses citations que ces délateurs alléguaient incessamment. Peut-être aussi furent-ils condamnés comme faussaires.

3. Il faut que ce soit quelque maître Gonin de ce temps-là, qui ait été très-irrévérend envers le *Trisagion*.

Vers 331. On le console ; et chacun s'évertue
En vrai héros, peu troublé des revers,
A réparer les dommages soufferts.
Le seul remède en pareille disgrâce
Sans doute était de regagner la place
Où le roi Charle avait ses magasins
Garnis de tout et fournis de bons vins.
Nos chevaliers à moitié s'équipèrent ;
Très-simplement les dames s'ajustèrent,
Et l'on partit mal en point, très-pressé,
Un pied tout nu, l'autre à demi chaussé.

CHANT DIX-NEUVIÈME.

Vers 24. Il cheminait vers les murs de la ville,
Vers ce château, son noble et sûr asile,
Où se gardaient les arsenaux de Mars.

CHANT VINGTIÈME.

Vers 1. Édition de 1756 :

Que la vengeance est une passion
Funeste au monde, affreuse, impitoyable !
C'est un tourment, c'est une obsession ;
Et c'est aussi le partage du diable.
Le gros damné...

Vers 41. Édition de 1756 :

« J'y crois, pour moi, ton honneur attaché »
Il ne faut pas beaucoup de rhétorique
Pour engager le tentateur antique
A travailler de son premier métier.
De tout méchef ce maudit ouvrier
Courut bien vite observer sur la terre
En quel état....

Vers 60. Charles, Dunois, et la grosse amazone,
Lassés tous trois des travaux de Bellone,
Étaient enfin revenus dans leur fort.

Vers 73. Remerciez le bon monsieur Denys.

Vers 75. Il vous souvient que je vous ai promis
De vous donner des mémoires fidèles
De ce baudet possesseur de deux ailes.
Mon cher lecteur me semble assez instruit
Que quand Dunois aux Alpes fut conduit,
Il y vola sur la noble monture
Tant célébrée en la sainte Écriture.
La nuit des temps cache encore aux humains
De l'âne ailé quels étaient les desseins,
Quand il avait sur ses ailes dorées

Porté Dunois aux lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois, en portant la Pucelle
Dessus sa croupe, il sentit l'étincelle
De ce beau feu....

Vers 100. Mais voyagez aux confins d'Arcadie.

Vers 154. Manuscrit :

On va bien loin sitôt qu'on se fourvoie.
Négligemment la belle sur son lit,
Sans corselet, sans armes, s'étendit.
Ses vêtements, qui se jouaient en ondes,
Se relevaient sur ses deux cuisses rondes.
Le tentateur....

Vers 181. J'avais parlé deux fois à Balaam.

Vers 186. Le juste ciel récompensa mon zèle.

Vers 189. J'en eus autant; le Seigneur ordonna....

Vers 192. Je jouis donc d'un éternel printemps,
Dans le jardin de vos premiers parents,
Avec Énoch, dont je fus la monture.
Là pour nous deux l'indulgente nature
Sans s'épuiser prodiguait ses présents.
De ce jardin le maître débonnaire....

Vers 200. J'obéis mieux que votre premier homme.

Vers 202. Dieu l'emporta sur mon tempérament.

Vers 207. Édition de 1756 :

« Plus de mille ans dans ce doux célibat.
Bientôt il plut au maître du tonnerre,
Au créateur du ciel et de la terre,
Pour racheter le genre humain captif,
De se faire homme, et, ce qui pis est, Juif.
Joseph Panther et la brune Marie,
Sans le savoir, firent cette œuvre pie.
A son époux la belle dit adieu,
Puis accoucha d'un bâtard qui fut Dieu,
Il fut d'abord suivi par la canaille,
Par des Matthieu, des Jacques, des enfants :
Car Dieu se cache aux sages comme aux grands;
L'humble le suit, l'homme d'État s'en raille :
La cour d'Hérode et les gens du bel air
Narguent un Dieu bâtard et fait de chair.
De cette chair l'humanité sacrée
Est de Pilate assez peu révérée.
Mais quelques jours avant qu'il fût fessé,
Et qu'un long bois pour Jésus fût dressé,
Il devait faire en public son entrée.
C'était un point de sa religion
Que sur un âne il entrât dans Sion;
Cet âne était prédit par Isaïe,
Ézéchiel, Baruch et Jérémie :

C'était un cas important dans la loi;
O Jeanne d'Arc! cet âne, c'était moi.
Un ordre vint, à l'archange terrible
Qui du jardin est le suisse inflexible,
De me laisser sortir de ce beau lieu.
Je pris ma course, et j'allai porter Dieu.
Notre présence imposait aux oracles :
A chaque pas nous faisions des miracles
Vérole, toux, fièvre, chancre, farcin,
Disparaissaient à notre aspect divin;
Chacun criait : *Vive le roi de gloire!*
Vous connaissez le reste de l'histoire.
Le créateur, pendu publiquement,
Ressuscita bientôt secrètement.
« Je fus fidèle, et restai chez sa mère,
Très-mal bâté, faisant très-maigre chère.
Marie, au jour de son assomption,
Par testament me laissa pension;
Et je vécus mille ans dans la maison,
Jusques au jour où cette maison sainte,
De la cité quittant l'indigne enceinte,
Alla par mer aux rivages heureux
Où de Lorette est le trésor fameux.
Là, du Seigneur je servis les pucelles;
J'en fus aimé; je fus plus vierge qu'elles.
Enfin là-haut.... »

Vers 226. Édition de 1756 :

« Il me choisit, près de lui m'appela;
D'étrilles d'or mon maître m'étrilla;
Du doux Jésus les bontés paternelles
Me firent don de deux brillantes ailes;
Et, dans le temps que les anges des airs
Faisaient voguer les maisons sur les mers,
Je pris mon vol aux voûtes éternelles.
L'aigle de Jean et le bœuf de Matthieu
Me firent fête en cet auguste lieu;
L'agneau sans tache avec moi brouta l'herbe :
Là, je bravai ce cheval si superbe
Qui doit porter, par arrêt du destin,
Tantôt Luther, tantôt le dur Calvin.
« Je fus nourri de nectar, d'ambroisie :
Mais, ô ma Jeanne! une si belle vie
N'approche pas du plaisir que je sens
Au doux aspect de vos charmes puissants.
L'aigle, le bœuf, le cheval, l'agneau même,
Ne valent pas....

Vers 237. L'aigle, le bœuf, et George, et Jésus même.

Vers 247. Édition de 1756. On lit après ce vers :

Ainsi parlait l'âne avec élégance,
En appuyant sa flatteuse éloquence
D'un geste heureux, que n'ont point eu Baron,

Et Bourdaloue, et le doux Massillon.
Ce beau récit, cette histoire admirable,
Cet air naïf dont l'âne débitait,
Mais plus que tout ce geste inimitable,
Firent sur Jeanne un vif et prompt effet,
Que son Dunois n'avait point encor fait.
  Tandis qu'il parle avec tant d'impudence,
Le grand Dunois, qui près de là couchait,
Prêtait l'oreille, était tout stupéfait
Des traits hardis d'une telle éloquence.
Il voulut voir le héros qui parlait,
Et quel rival l'amour lui suscitait.
Il entre, il voit (ô prodige! ô merveille!)
Le possédé porteur de longue oreille,
Et ne crut pas encor ce qu'il voyait.
De Débora la lance redoutable
Était chez Jeanne auprès de son chevet.
Il la saisit; la puissance du diable
Ne tint jamais contre ce fer divin.
Le grand Dunois poursuit l'esprit malin;
Belzébuth tremble, et, prompt à disparaître,
Emporte l'âne à travers la fenêtre.
Il le conduit par le chemin des airs
Dans ce château, fatal à l'innocence,
Où Conculix tenait en sa puissance
La belle Agnès et les héros divers,
Anglais, Français, qui, tombés dans le piége
Sont prisonniers en ce lieu sacrilége.
Ce Conculix, depuis le jour cruel
Où le bâtard et la Pucelle altière,
L'ayant couvert d'un affront éternel,
De son palais ont forcé la barrière,
Se gardait bien de donner des soupés
Aux chevaliers dans ses lacs attrapés.
Il les traitait avec rude manière,
Et les tenait dans le fond d'un caveau.
Son chancelier s'en vint, en long manteau,
Signifier à la troupe éplorée
De Conculix la volonté sacrée.
« Vous jeûnerez et vous boirez de l'eau,
Serez fessés une fois par semaine,
Jusqu'au moment où quelqu'une ou quelqu'un,
En remplissant un devoir peu commun,
Pourra sauver votre demi-douzaine.
Tâchez d'aimer; il faut qu'un de vous six
Du fond du cœur brûle pour Conculix.
Il veut qu'on l'aime : il en vaut bien la peine.
Si nul de vous ne peut y réussir,
Soyez fessés, car tel est son plaisir. »
  Il s'en retourne, après cette sentence;
Les prisonniers restent en conférence.
Mais qui voudra se dévouer pour tous?
Agnès disait : « Pourrais-je en conscience
Du dieu d'amour sentir ici les coups?

Le don d'aimer ne dépend pas de nous;
Et je serai fidèle au roi de France. »
Parlant ainsi, ses regards affligés
Lorgnent Monrose, et de pleurs sont chargés.
Monrose dit : « Pour moi, j'aime une belle
Que pour des dieux je ne saurais quitter.
Cent Conculix ne sauraient me tenter,
Et je voudrais être fessé pour elle.
— Je voudrais l'être aussi pour mon amant,
Dit Dorothée. Il n'est point de tourment
Que de l'amour le charme n'adoucisse :
Quand on est deux, est-il quelque supplice? »
Soh La Trimouille, à ce discours charmant,
Tombe à ses pieds, et s'abandonne en proie
A des douleurs qu'allége un peu de joie.
Le confesseur, ayant toussé deux fois,
Leur dit : « Messieurs, j'étais jeune autrefois:
Ce temps n'est plus, et les rides de l'âge
Ont sillonné la peau de mon visage :
Que puis-je? hélas! je suis, par mon emploi,
Dominicain et confesseur du roi :
Je ne saurais vous tirer d'esclavage. »
Paul Tirconel, qu'anime un fier courage,
Se lève, et dit : « Eh bien! ce sera moi. »
A ces trois mots, dits avec assurance,
Les prisonniers reprirent l'espérance.
A Conculix, le lendemain matin,
Étant pourvu du sexe féminin,
Paul écrivit une lettre fort tendre
Qu'au chancelier la geôlière alla rendre.
Paul y joignit un petit madrigal,
D'un goût tout neuf et fort original.

On lit dans un manuscrit :

Ainsi parlait cet âne avec prudence,
En appuyant sa nerveuse éloquence
D'un geste heureux que n'eut point Cicéron,
Et que n'a point tout faiseur de sermon.
Son beau récit, cette histoire admirable,
Cet air naïf dont il la débitait,
Et, plus que tout, ce geste inimitable,
Firent sur Jeanne un prompt et sûr effet
Que Dunois nu n'avait pas encor fait.
Son cœur s'émut; tous ses sens se troublèrent.

La suite comme aux variantes du vingt et unième chant.

CHANT VINGT ET UNIÈME.

Vers 19. De ces désirs dont l'excès vous poursuit.
Songez, lecteur, que ces fatales flammes
Brûlent vos corps et hasardent vos âmes.
Vous avertir est mon premier devoir,

Et le second est de faire savoir
Comment Denys punit l'âne infidèle
Par qui Satan fit rougir la Pucelle;
Quel avantage en prit le beau Dunois.
Il faut chanter leurs feux et leurs exploits.

Vers 232. Manuscrit :

Lourdis alors fut rempli de science.
Bientôt d'un sot il devint un fripon,
Homme d'État, politique, espion,
Fin courtisan, plein d'astuce profonde,
Le moine enfin le plus moine du monde
Ainsi l'on voit....

Vers 254. Le confesseur en ce même moment.

Vers 264. Le jacobin se souvenait encor.

Vers 297. Frère Lourdis l'entendit finement.

Vers 300. . . . . Et prenant par la main
Le moine blanc, le mène avant nuit close.

Vers 462. Le dernier chant des premières éditions étant presque entièrement changé ou supprimé dans celles qui ont été imprimées sous les yeux de l'auteur, nous le donnons ici tel qu'il a paru dans les éditions en dix-huit et en vingt-quatre chants.

Je dois conter quelle terrible suite
De Conculix eut l'infâme conduite,
Ce que devint l'effronté Tirconel,
Et quel secours étrange et salutaire
Sut procurer notre révérend père
A Dorothée, à la douce Sorel,
Et par quel art il les tira d'affaire.
Je dois chanter par quels feux, quels exploits,
L'âne ravit la Pucelle à Dunois,
Et comment Dieu punit l'âne infidèle
Par qui Satan pollua la Pucelle.
Mais, avant tout, le siége d'Orléans,
Où s'escrimaient tant de fiers combattants,
Est le grand point qui tous nous intéresse.
O dieu d'amour! ô puissance! ô faiblesse
Amour fatal! tu fus près de livrer
Aux ennemis ce rempart de la France.
Ce que l'Anglais n'osait plus espérer,
Ce que Bedfort et son expérience,
Ce que Talbot et sa rare vaillance
Ne purent faire, Amour, tu l'entrepris.
Songez, lecteurs, que ces fatales flammes
Brûlent vos corps et hasardent vos âmes.
Tu fais nos maux, cher enfant, et tu ris!
En te jouant dans la triste contrée
Où cent héros combattaient pour deux rois,
Ta douce main blessa depuis deux mois
Le grand Talbot d'une flèche dorée,
Que tu tiras de ton premier carquois.
C'était avant ce siége mémorable,

Dans une trêve, hélas! trop peu durable.
Il conféra, soupa paisiblement
Avec Louvet, ce grave président,
Lequel Louvet eut la gloire imprudente
De faire aussi souper la présidente.
Madame était un peu cullet monté.
L'Amour se plut à dompter sa fierté.
Il hait l'air prude, et souvent l'humilie.
Il dérangea sa noble gravité
Par un des traits qui donnent la folie.
La présidente, en cette occasion,
Gagna Talbot, et perdit la raison.
Vous avez vu la fatale escalade,
L'assaut sanglant, l'horrible canonnade,
Tous ces combats, tous ces hardis efforts,
Au haut des murs, en dedans, en dehors,
Lorsque Talbot et ses fières cohortes
Avaient brisé les remparts et les portes,
Et que sur eux tombaient, du haut des toits,
Le fer, la flamme, et la mort à la fois.
L'ardent Talbot avait, d'un pas agile,
Sur des mourants pénétré dans la ville,
Renversant tout, criant à haute voix,
« Anglais! entrez; bas les armes, bourgeois! »
Il ressemblait au grand dieu de la guerre,
Qui sous ses pas fait retentir la terre,
Quand la Discorde, et Bellone, et le Sort,
Arment son bras, ministre de la mort.
La présidente avait une ouverture
Dans son logis, auprès d'une masure,
Et par ce trou contemplait son amant,
Ce casque d'or, ce panache ondoyant,
Ce bras armé, ces vives étincelles
Qui s'élançaient du rond de ses prunelles,
Ce port altier, cet air d'un demi-dieu.
La présidente en était toute en feu,
Hors de ses sens, de honte dépouillée.
Telle autrefois, d'une loge grillée,
Une beauté, dont l'Amour prit le cœur,
Lorgnait Baron, cet immortel acteur,
D'un œil ardent dévorait sa figure,
Son beau maintien, ses gestes, sa parure,
Mêlait tout bas sa voix à ses accents,
Et recevait l'amour par tous les sens.
N'en pouvant plus, la belle présidente
Dans son accès, dit à sa confidente :
« Cours, ma Suzon, vole, va le trouver;
Dis-lui, dis-lui qu'il vienne m'enlever.
Si tu ne peux lui parler, fais-lui dire
Qu'il ait pitié de mon tendre martyre,
Et que, s'il est un digne chevalier,
Je veux souper ce soir dans son quartier. »
La confidente envoie un jeune page,
C'était son frère; il fait bien son message;

Et, sans tarder, six estafiers hardis
Vont chez Louvet, et forcent le logis.
On entre, on voit une femme masquée,
Et mouchetée, et peinte, et requinquée,
Le front garni de cheveux vrais ou faux,
Montés en arc et tournés en anneaux.
On vous l'enlève, on la fait disparaître
Par des chemins dont Talbot est le maître.
Ce beau Talbot, ayant dans ce grand jour
Tant répandu, tant essuyé d'alarmes,
Voulut le soir, dans les bras de l'Amour,
Se consoler du malheur de ses armes.
Tout vrai héros, ou vainqueur, ou battu,
Quand il le peut, soupe avec sa maîtresse.
Sire Talbot, qui n'est point abattu,
Attend chez lui l'objet de sa tendresse.
Tout était prêt pour un souper exquis;
De gros flacons à panse ciselée
Ont rafraîchi dans la glace pilée
Ce jus brillant, ces liquides rubis,
Que tient Cîteaux dans ses caveaux bénis.
A l'autre bout de la superbe tente
Est un sofa d'une forme élégante,
Bas, large, mou, très-proprement orné,
A deux chevets, à dossier contourné,
Où deux amis peuvent tenir à l'aise.
Sire Talbot vivait à la française.
Son premier soin fut de faire chercher
Le tendre objet qu'il avait su toucher.
Tout ce qu'il voit parle de son amante :
Il la demande; on vient; on lui présente
Un monstre gris en pompons enfantins,
Haut de trois pieds, en comptant ses patins.
D'un rouge vif ses paupières bordées
Sont d'un suc jaune en tout temps inondées:
Un large nez, au bout tors et crochu,
Semble couvrir un long menton fourchu.
Talbot crut voir la maîtresse du diable;
Il jette un cri qui fait trembler la table.
C'était la sœur du gros monsieur Louvet
Qu'en son logis la garde avait trouvée,
Et qui de gloire et de plaisir crevait,
Se pavanant de se voir enlevée.
La présidente, en proie à la douleur
D'avoir manqué son illustre entreprise,
Se désolait de la triste méprise :
Et jamais sœur n'a plus maudit sa sœur.
L'amour déjà troublait sa fantaisie;
Ce fut bien pis, lorsque la jalousie
Dans son cerveau porta de nouveaux traits;
Elle devint plus folle que jamais.
L'âne plus fou revint vers la Pucelle.
Jeanne s'émut, ses sens furent charmés
Les yeux en feu : « Par saint Denys! dit-elle,

Est-il bien vrai, monsieur, que vous m'aimez?
— Si je vous aime! en doutez-vous encore
Répondit l'âne. Oui, mon cœur vous adore.
Ciel! que je fus jaloux du cordelier!
Qu'avec plaisir je servis l'écuyer
Qui vous sauva de la fureur claustrale
Où s'emportait la bête monacale!
Mais que je suis plus jaloux mille fois
De ce bâtard, de ce brutal Dunois!
Ivre d'amour, et fou de jalousie,
Je transportai Dunois en Italie.
Las! il revint; il vous offrit ses vœux;
Il est plus beau, mais non plus amoureux.
O noble Jeanne! ornement de ton âge,
Dont l'univers vante le pucelage,
Est-ce Dunois qui sera ton vainqueur?
Ce sera moi, j'en jure par mon cœur.
Ah! si le ciel, en m'ôtant les ânesses,
Te réserva mes plus pures caresses;
Si, toujours doux, toujours tendre et discret,
Jusqu'à ce jour j'ai gardé mon secret;
De mes désirs si Jeannette est flattée;
Si, pénétré du plus ardent amour,
Je te préfère au céleste séjour,
Et si mon dos tant de fois t'a portée,
Tu pourras bien me porter à ton tour. »
Jeanne reçut cet aveu téméraire
Avec surprise autant qu'avec colère;
Et cependant son grand cœur en secret
Était flatté de l'étonnant effet
Que produisait sa beauté singulière
Sur les sens lourds d'une âme si grossière.
Vers son amant elle avance la main
Sans y songer, puis la tire soudain.
Elle rougit, s'effraye, et se condamne,
Puis se rassure, et puis lui dit : « Bel âne,
Vous conservez un chimérique espoir :
Respectez plus ma gloire et mon devoir;
Trop de distance est entre nos espèces;
Non, je ne puis approuver vos tendresses.
Gardez-vous bien de me pousser à bout. »
L'âne reprit : « L'amour égale tout.
Songez au cygne à qui Léda fit fête,
Sans cesser d'être une personne honnête.
Connaissez-vous la fille de Minos?
Un taureau l'aime : elle fuit les héros,
Et va coucher avec son quadrupède.
Sachez qu'un aigle enleva Ganymède,
Et que Philyre avait favorisé
Le dieu des mers en cheval déguisé. »
Il poursuivait son discours; et le diable,
Premier auteur des écrits de la fable,
Lui fournissait ces exemples frappants,
Et mettait l'âne au rang de nos savants.

Jeanne écoutait; que ne peut l'éloquence!
Toujours l'oreille est le chemin du cœur.
L'étonnement est suivi du silence.
Jeanne, ébranlée, admire, rêve, pense.
Aimer un âne, et lui donner sa fleur!
Souffrirait-elle un pareil déshonneur,
Après avoir sauvé son innocence
Des muletiers et des héros de France;
Après avoir, par la grâce d'en haut,
Dans le combat mis Chandos en défaut?
Mais ce bel âne est un amant céleste;
Il n'est héros si brillant et si leste;
Nul n'est plus tendre, et nul n'a plus d'esprit;
Il eut l'honneur de porter Jésus-Christ;
Il est venu des plaines éternelles;
D'un séraphin il a l'air et les ailes:
Il n'est point là de bestialité,
C'est bien plutôt de la divinité.
Tous ces pensers formaient une tempête
Au cœur de Jeanne, et confondaient sa tête.
Ainsi l'on voit sur les profondes mers
Deux fiers tyrans des ondes et des airs,
L'un accourant des cavernes australes,
L'autre sifflant des plaines boréales
Contre un vaisseau cinglant sur l'Océan
Vers Sumatra, Bengale, ou Ceïlan;
Tantôt la nef aux cieux semble portée,
Près des rochers tantôt elle est jetée,
Tantôt l'abîme est prêt à l'engloutir,
Et des enfers elle paraît sortir.
Notre amazone est ainsi tourmentée.
L'âne est pressant, et la belle agitée
Ne put tenir, dans son émotion,
Le gouvernail que l'on nomme raison.
D'un tendre feu ses yeux étincelèrent
Son cœur s'émut, tous ses sens se troublèrent;
Sur son visage un instant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur.
Du harangueur le redoutable geste
Était surtout l'écueil le plus funeste.
Elle n'est plus maîtresse de ses sens;
Ses yeux mouillés deviennent languissants;
Dessus son lit sa tête s'est penchée;
De ses beaux yeux la honte s'est cachée;
Ses yeux pourtant regardaient par en bas :
Elle étalait ses robustes appas;
De son cul brun les voûtes s'élevèrent,
Et ses genoux sous elle se plièrent.
Tels on a vu Thibouville et Villars[1],
Imitateurs du premier des Césars,
Tout enflammés du feu qui les possède,
Tête baissée attendre un Nicomède,

1. Fils du maréchal.

Et seconder, par de fréquents écarts,
Les vaillants coups de leurs laquais picards.
  L'enfant malin qui tient sous son empire
Le genre humain, les ânes, et les dieux,
Son arc en main, planait au haut des cieux,
Et voyait Jeanne avec un doux sourire,
Serrant la fesse et tortillant le cu,
Brûler des feux dont son amant petille
Hâter l'instant de cesser d'être fille,
Et, du satin de son croupion charnu,
De son baudet presser l'*inguen* à cru.
  Déjà trois fois la défunte Pucelle
Avait senti, dans son brûlant manoir,
Jaillir les eaux du céleste arrosoir;
Et quatre fois la terrible alumelle
Jusques au vif ayant percé la belle,
Jeanne avait vu (car bien sentir c'est voir),
Du chaud brasier qui couve au dedans d'elle
Naître et mourir mainte et mainte étincelle;
Quand tout à coup on entend une voix :
« Jeanne, accourez, signalez vos exploits;
Levez-vous donc, Dunois est sous les armes
On va combattre, et déjà nos gendarmes
Avec le roi commencent à sortir :
Habillez-vous; est-il temps de dormir? »
  C'était la belle et jeune Dorothée,
De bonté d'âme envers Jeanne portée,
Qui, la croyant dans les bras du sommeil,
Venait la voir et hâter son réveil.
  Ainsi parlant à la belle pâmée,
Elle entr'ouvrit la porte mal fermée.
Dieux! quel spectacle! elle fit par trois fois,
Tout en tremblant, le signe de la croix.
Jadis Vénus fut bien moins confondue,
Lorsqu'en des rets, formés de fil d'airain,
A tous les dieux ce cocu de Vulcain
Sous le dieu Mars la fit voir toute nue.
  Jeanne, ayant vu que Dorothée est là,
Témoin de tout, immobile resta,
Puis dans son lit se remit, s'ajusta,
Puis en ces mots d'un ton ferme parla :
  « Vous avez vu, ma fille, un grand mystère,
Suite d'un vœu que j'ai fait pour le roi :
Si l'apparence est un peu contre moi,
J'en suis fâchée, et vous saurez vous taire.
De l'amitié je sais remplir les droits;
En cas pareil comptez sur mon silence;
Cachez surtout cette affaire à Dunois,
Vous risqueriez le salut de la France. »
Après ces mots elle sauta du lit[1],

1. Au lieu de ces vers de l'édition en vingt-quatre chants, on trouve ceux-ci dans celle de 1756 :

  Après ces mots elle sauta du lit,

Son corselet et son haubert vêtit,
Quand Dorothée, encor toute surprise,
Ainsi lui parle avec toute franchise :
« En vérité, madame, mon esprit
Ne connaît rien à pareille aventure.
Je vous tiendrai le secret, je vous jure;
Car de l'amour j'éprouvai la blessure,
J'en suis atteinte, et mon malheur m'apprit
A pardonner des faiblesses aimables.
Oui, tous les goûts pour moi sont respectables.
Mais j'avouerai que je ne conçois pas,
Lorsque l'on peut serrer entre ses bras
Le beau Dunois, comment on peut descendre
Aux vils devoirs qu'un âne peut vous rendre;
Comment on peut soutenir l'appareil
De l'attitude aptée à cas pareil;
Comment on n'est d'avance consternée,
Épouvantée, abîmée, étonnée
De la douleur qu'on ne peut qu'endurer,
Pour donner place à la grosseur outrée,
Longueur, roideur, force démesurée
De l'instrument qui doit vous déchirer,
Pour de droit fil en plein vous perforer!
Comment enfin peut-on, sans résistance,
Sans nul dégoût, en bonne conscience,
S'aimer si peu, si peu se respecter,
Que d'assouvir un désir si profane,
De préférer au beau Dunois un âne,
Et d'espérer quelque plaisir goûter?
Vous en goûtiez pourtant, la belle dame;
Car je l'ai lu dans vos yeux pleins de flamme.
Certes en moi la nature pâtit;
Je me connais : je serais alarmée
D'un tel galant. » Jeanne alors repartit
En soupirant : « Ah! s'il t'avait aimée! »

Dans quelques-uns le quinzième et dernier chant commence ainsi :

Tout bon Français, dans le fond de son cœur,
Doit savourer un plaisir bien flatteur
Alors qu'il voit dans les champs de l'honneur,
La lance au poing, son respectable maître
Suivi des siens, en héros reparaître,
Avec l'objet qui seul fait son bonheur,
Et la Pucelle, et son doux confesseur,
Et son Bonneau plus nécessaire encore.
Vers Orléans conduit par sa valeur,
Il va défendre un peuple qui l'implore,
Et l'arracher au joug de son vainqueur.
Le fier Chandos, malgré tout son courage,

D'eau de lavande amplement se servit,
Prit sa culotte et changea de chemise,
Son corselet...,

N'ayant pu vaincre au grand jeu des deux dos
Cette Pucelle et si belle et si sage,
Se consolait avec son jeune page.
La nuit versait ses humides pavots;
L'Anglais confus poursuivait son voyage
Devers son camp; et le roi fortuné,
Par un sentier, du chemin détourné,
Près d'Orléans rejoignit son armée
Au point du jour, au pied d'un petit fort
Que négligeait le bon duc de Bedfort.
Ce fort touchait à la ville investie....

La suite comme au quinzième chant de notre édition, jusqu'à ce vers :

Va retrouver tout ce qu'il a perdu.

On lit ensuite :

Le beau Dunois, après tant d'aventures,
Se retrouvant auprès de Jeanne d'Arc,
Avait reçu du dieu qui porte un arc
De nouveaux traits et de vives blessures :
Depuis ce jour qu'ils s'étaient vus tout nus,
Ce dieu malin, qui jamais ne s'habille,
Lui suggérait, pour cette auguste fille,
De grands désirs aux héros très-connus.
Mais ce Dunois, si fier et si sensible,
Si beau, si frais, si poli, si loyal,
Ne savait pas qu'il avait un rival,
Et le rival de tous le plus terrible.
Mon cher lecteur me semble assez instruit
Que quand Dunois aux Alpes fut conduit,
Il y vola sur la noble monture
Tant célébrée en la sainte Écriture.
La nuit des temps cache encore aux humains
De l'âne ailé quels étaient les desseins,
Quand il avait sur ses ailes dorées
Porté Dunois aux lombardes contrées.
De ce héros cet âne était jaloux.
Plus d'une fois, en portant la Pucelle,
Au fond du cœur....

La suite comme au vingtième chant, jusqu'à ce vers :

L'abbé Trithème, esprit sage et discret.

Après celui-ci :

Que son Dunois n'avait pas encore fait,

on lit :

Son cœur s'émut, tous ses sens se troublèrent;
Sur son visage un instant de pâleur
Fut remplacé d'une vive rougeur;
D'un tendre feu ses yeux étincelèrent
Elle flatta son amant de la main,
Mais en tremblant, puis la tira soudain.

Elle soupire, elle craint, se condamne,
Puis se rassure, et puis lui dit : « Bel âne,
De vos récits mes esprits sont charmés;
Mais dois-je croire, hélas! que vous m'aimez?
— Si je vous aime! en doutez-vous encore?...

La suite comme aux variantes du vingt et unième chant, sauf que les vers grossiers ne se trouvent pas dans les manuscrits.

Le dernier chant de l'édition de 1756 est suivi de cet épilogue :

C'est par ces vers, enfants de mon loisir,
Que j'égayais les soucis du vieil âge :
O don du ciel! tendre amour! doux désir!
On est encore heureux par votre image;
L'illusion est le premier plaisir.
J'allais enfin, libre en mon ermitage,
Chantant les feux de Jeanne et de Dunois,
Me consoler de la jalouse rage,
Des faux mépris, des cruautés des rois
Des traits du sot, des sottises du sage.
Mais quel démon me vole cet ouvrage?
Brisons ma lyre; elle échappe à mes doigts.
Ne t'attends pas à de nouveaux exploits
Lecteur! ma Jeanne aura son pucelage,
Jusqu'à ce que les vierges du Seigneur,
Malgré leurs vœux, sachent garder le leur.

FIN DE LA PUCELLE.

POËMES.

LA BASTILLE.

1717[1].

Or ce fut donc par un matin, sans faute,
En beau printemps, un jour de Pentecôte,
Qu'un bruit étrange en sursaut m'éveilla.
Un mien valet, qui du soir était ivre :
« Maître, dit-il, le Saint-Esprit est là;
C'est lui sans doute, et j'ai lu dans mon livre
Qu'avec vacarme il entre chez les gens. »
Et moi de dire alors entre mes dents :
« Gentil puîné de l'essence suprême,
Beau Paraclet, soyez le bienvenu;
N'êtes-vous pas celui qui fait qu'on aime? »
En achevant ce discours ingénu,
Je vois paraître au bout de ma ruelle,
Non un pigeon, non une colombelle,
De l'Esprit saint oiseau tendre et fidèle,
Mais vingt corbeaux de rapine affamés,
Monstres crochus que l'enfer a formés.
L'un près de moi s'approche en sycophante :
Un maintien doux, une démarche lente,
Un ton cafard, un compliment flatteur,
Cachent le fiel qui lui ronge le cœur.
« Mon fils, dit-il, la cour sait vos mérites;
On prise fort les bons mots que vous dites,
Vos petits vers, et vos galants écrits;
Et, comme ici tout travail a son prix,
Le roi, mon fils, plein de reconnaissance,
Veut de vos soins vous donner récompense,
Et vous accorde, en dépit des rivaux,
Un logement dans un de ses châteaux.
Les gens de bien qui sont à votre porte
Avec respect vous serviront d'escorte;
Et moi, mon fils, je viens de par le roi

1. Voltaire fut mis à la Bastille le 16 ou le 17 mai 1717, parce qu on le soupçonna d'être l'auteur d'une pièce de vers satirique intitulée les *J'ai vu* (Éd).

Pour m'acquitter de mon petit emploi.
— Trigaud, lui dis-je, à moi point ne s'adresse
Ce beau début; c'est me jouer d'un tour
Je ne suis point rimeur suivant la cour;
Je ne connais roi, prince, ni princesse;
Et, si tout bas je forme des souhaits,
C'est que d'iceux ne sois connu jamais.
Je les respecte, ils sont dieux sur la terre;
Mais ne les faut de trop près regarder
Sage mortel doit toujours se garder
De ces gens-là qui portent le tonnerre.
Partant, vilain, retournez vers le roi;
Dites-lui fort que je le remercie
De son logis; c'est trop d'honneur pour moi;
Il ne me faut tant de cérémonie :
Je suis content de mon bouge; et les dieux
Dans mon taudis m'ont fait un sort tranquille;
Mes biens sont purs, mon sommeil est facile,
J'ai le repos; les rois n'ont rien de mieux. »
  J'eus beau prêcher, et j'eus beau m'en défendre,
Tous ces messieurs, d'un air doux et bénin,
Obligeamment me prirent par la main :
« Allons, mon fils, marchons. » Fallut se rendre,
Fallut partir. Je fus bientôt conduit
En coche clos vers le royal réduit
Que près Saint-Paul ont vu bâtir nos pères
Par Charles cinq. O gens de bien, mes frères,
Que Dieu vous gard' d'un pareil logement!
J'arrive enfin dans mon appartement.
Certain croquant avec douce manière
Du nouveau gîte exaltait les beautés,
Perfections, aises, commodités.
« Jamais Phébus, dit-il, dans sa carrière,
De ses rayons n'y porta la lumière :
Voyez ces murs de dix pieds d'épaisseur,
Vous y serez avec plus de fraîcheur. »
Puis me faisant admirer la clôture,
Triple la porte et triple la serrure,
Grilles, verrous, barreaux de tout côté:
« C'est, me dit-il, pour votre sûreté. »
  Midi sonnant, un chaudeau l'on m'apporte;
La chère n'est délicate ni forte :
De ce beau mets je n'étais point tenté;
Mais on me dit : « C'est pour votre santé;
Mangez en paix, ici rien ne vous presse. »
  Me voici donc en ce lieu de détresse,
Embastillé, logé fort à l'étroit,

Ne dormant point, buvant chaud, mangeant froid,
Trahi de tous, même de ma maîtresse.
O Marc-René [1], que Caton le censeur
Jadis dans Rome eût pris pour successeur,
O Marc-René, de qui la faveur grande
Fait ici-bas tant de gens murmurer,
Vos beaux avis m'ont fait claquemurer :
Que quelque jour le bon Dieu vous le rende!

LA POLICE SOUS LOUIS XIV[2].

Le grand art de régner est le premier des arts.
Il ne se borne point aux fatigues de Mars:
Il n'est point renfermé dans le soin politique
D'abaisser la fierté d'un voisin tyrannique,
Ou d'ébranler l'Europe, ou d'y donner la loi.
Le devoir d'un monarque est de régner chez soi,
D'y former un État redoutable et tranquille,
De rendre heureux son peuple en le rendant docile.
C'est ainsi que Louis sut passer autrefois
Des tentes de Bellone au temple de nos lois.
Il montait sur un trône environné d'abîmes,
De débris, de tombeaux, de meurtres et de crimes,
Au milieu des flambeaux de nos divisions,
Aux cris de la Discorde, au bruit des factions.
Il parut; il fut sage, et l'État fut paisible.
La Discorde à son joug soumit sa tête horrible,
Et la confusion fit silence à sa voix.
Tout prit un nouveau cours, tout rentra dans ses droits;
Le magistrat fut juste, et l'Église fut sainte;
Paris vit prospérer dans son heureuse enceinte
Des citoyens soumis, au travail assidus,
Qui respectaient les grands, et ne les craignaient plus.
La règle, avec la paix, sous des abris tranquilles
Aux arts encouragés assura des asiles;
L'orphelin fut nourri, le vagabond fixé;
Le pauvre, oisif et lâche, au travail fut forcé;
Et l'heureuse industrie, amenant l'abondance,
Appela l'étranger qui méconnut la France,
L'étranger étonné, qui, prompt à s'irriter,

1. Marc René de Voyer d'Argenson, alors lieutenant général de police. (Éd.)
2. Cette pièce, attribuée à Voltaire par les éditeurs de Kehl, est plutôt de Lamare, mort en 1742. (Éd.)

Fut jaloux de Louis, et ne put l'imiter.
Ainsi quand du Très-Haut la parole féconde
Des horreurs du chaos eut fait naître le monde,
Il en fixa la borne; il plaça dans leurs rangs
Ces trésors de lumière et ces globes errants;
De l'immense Saturne il ralentit la course,
Fit dans un cercle étroit rouler le char de l'Ourse,
De la lune à la terre assura les secours,
Distingua les climats, et mesura les jours.
Il dit à l'Océan : « Que ton orgueil s'abaisse,
Que l'astre de la nuit te soulève et t'affaisse; »
Il dit aux flancs du Nord : « Enfantez les Autans; »
Aux eaux du ciel : « Tombez, fertilisez les champs;
Et que, tantôt liquide et tantôt endurcie,
L'onde revole au ciel en vapeurs obscurcie. »
Il dit, et tout fut fait : et, dès ces premiers temps,
Toujours indestructible en ces grands changements,
La nature entretient, à son maître fidèle,
D'éléments opposés la concorde éternelle.
Si l'on peut comparer aux chefs-d'œuvre divins
Les faibles monuments des efforts des humains,
Sous un roi bienfaisant parcourons cette ville,
Obéissante, heureuse, agissante, tranquille.
Quelle âme incessamment conduit ce vaste corps?
Quelle invisible main préside à ces ressorts ?
Quel sage a su plier à nos communs services
Nos besoins, nos plaisirs, nos vertus et nos vices?
Pourquoi ce peuple immense avec sécurité
Vit-il sans prévoyance et sans calamité ?
L'astre du jour à peine a fini sa carrière,
De cent mille fanaux l'éclatante lumière
Dans ce grand labyrinthe avec ordre me luit,
Et forme un jour de fête au milieu de la nuit.
L'aurore ouvre les cieux, le besoin se réveille,
Il appelle à grands cris le travail qui sommeille;
Vertumne, avec Pomone, apporte, au point du jour,
Les fruits prématurés hâtés par leur amour.
Ces rivages pompeux qui resserrent ces ondes
Sont couverts en tout temps des trésors des deux mondes
Ici l'or qu'on filait s'étend sous le marteau;
La main de l'artisan lui donne un prix nouveau.
La vanité des grands, le luxe, la mollesse,
Nourrissent des petits l'infatigable adresse.
Je vois tous les talents, par l'espoir animés,
Noblement soutenus, sagement réprimés :
L'un de l'autre jaloux, empressés à se nuire,
L'intérêt les fit naître, il pourrait les détruire;

Un sage les modère, et de leurs factions
Fait au bonheur public servir les passions.
Mais ce n'est pas assez qu'un sage soit utile :
Le magistrat français doit penser en édile;
Il doit lever les yeux vers ces nobles Romains
Que le ciel fit en tout l'exemple des humains
C'était peu de tracer de leurs mains triomphantes
Du Tibre au Pont-Euxin ces routes étonnantes,
De transporter les flots des fleuves captivés
Sur cent arcs triomphaux jusqu'au ciel élevés;
Rome, en grands monuments de tous côtés féconde,
Donna des lois, des arts, et des fêtes au monde :
L'univers, enchaîné dans un heureux loisir,
Admira les Romains jusqu'au sein du plaisir.
Paris ne cède point à l'antique Italie;
Chaque jour nous rassemble au temple du génie,
A ces palais des arts, à ces jeux enchanteurs,
A ces combats d'esprit qui polissent les mœurs :
Pompe digne d'Athène, où tout un peuple abonde;
École des plaisirs, des vertus et du monde.
Plus loin la presse roule, et notre œil étonné
Y voit un plomb mobile en lettres façonné,
Mieux que chez les Chinois, sur des feuilles légères
Tracer un monument d'immortels caractères.
Protégez tous ces arts, ô vous, soutiens des lois,
Ministres, confidents ou précepteurs des rois!
Méritez que vos noms soient écrits dans l'histoire
Par la main des talents, organes de la gloire.
Colbert et Richelieu, les palmes dans les mains,
De l'immortalité vous montrent les chemins.
Regardez auprès d'eux ce vigilant génie,
Successeur généreux du prudent La Reynie,
A qui Paris doit tout, et qui laisse aujourd'hui,
Pour le bien des Français, deux fils dignes de lui.
Ma voix vous nommerait, vous dont la vigilance
Étend des soins nouveaux sur cette ville immense,
Si vos jours, consacrés au maintien de nos lois,
Vous laissaient un moment pour entendre ma voix;
J'oserais, emporté par une heureuse ivresse,
De mon roi bienfaisant célébrer la sagesse :
Mais l'éloge est pour lui, malgré son bruit flatteur
La seule vérité qui déplaise à son cœur.

LE POUR ET LE CONTRE[1].

A MME DE RUPELMONDE[2].

(1722.)

Tu veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi, d'une main hardie,
Aux superstitions j'arrache le bandeau;
Que j'expose à tes yeux le dangereux tableau
Des mensonges sacrés dont la terre est remplie,
Et que ma philosophie
T'apprenne à mépriser les horreurs du tombeau
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes sens,
De ma religion blasphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égarements
Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Viens, pénètre avec moi, d'un pas respectueux,
Les profondeurs du sanctuaire
Du Dieu qu'on nous annonce, et qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père :
On me montre un tyran que nous devons haïr.

1. Ce petit poëme est un des premiers ouvrages où M. de Voltaire ait fait connaître ouvertement ses opinions sur la religion et la morale. Il est du temps de sa jeunesse, et antérieur à ses querelles avec J. B. Rousseau, qui parle de cet ouvrage comme d'une des raisons qui l'ont éloigné de M. de Voltaire; délicatesse bien singulière dans l'auteur de tant d'épigrammes où la religion est tournée en ridicule. Rousseau croyait apparemment qu'il n'y avait de scandale que dans les raisonnements philosophiques, et que, pourvu qu'un conte irréligieux fût obscène, la foi de l'auteur était à l'abri de tout reproche.

Au reste, cet ouvrage a le mérite singulier de renfermer dans quelques pages, et en très-beaux vers, les objections les plus fortes contre la religion chrétienne, les réponses que font à ces objections les dévots persuadés et les dévots politiques, et enfin le plus sage conseil qu'on puisse donner à un homme raisonnable qui ne veut connaître sur ces objets que ce qui est nécessaire pour se bien conduire. La fameuse profession de foi du vicaire savoyard n'est presque qu'un commentaire éloquent de cette épître, et de quelques morceaux du poëme de *la Loi naturelle*. (*Note des éditeurs de Kehl.*)

On attribue cet ouvrage à l'abbé de Chaulieu, parce qu'il y a en effet quelque ressemblance entre cette pièce et celle du *Déiste*, qui commence par ces mots :

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides.
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

2. Fille du maréchal d'Alègre. (ÉD.)

Il créa des humains à lui-même semblables,
Afin de les mieux avilir;
Il nous donna des cœurs coupables,
Pour avoir droit de nous punir;
Il nous fit aimer le plaisir,
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,
Qu'un miracle éternel empêche de finir.
Il venait de créer un homme à son image;
On l'en voit soudain repentir,
Comme si l'ouvrier n'avait pas dû sentir
Les défauts de son propre ouvrage.
Aveugle en ses bienfaits, aveugle en son courroux,
A peine il nous fit naître, il va nous perdre tous.
Il ordonne à la mer de submerger le monde,
Ce monde qu'en six jours il forma du néant.
Peut-être qu'on verra sa sagesse profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent :
Non; il tire de la poussière
Une race d'affreux brigands,
D'esclaves sans honneur, et de cruels tyrans,
Plus méchante que la première.
Que fera-t-il enfin, quels foudres dévorants
Vont sur ces malheureux lancer ses mains sévères?
Va-t-il dans le chaos plonger les éléments?
Écoutez; ô prodige! ô tendresse! ô mystères!
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfants.

Il est un peuple obscur, imbécile, volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations :
Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant sa puissance,
Se fait concitoyen de ce peuple odieux;
Dans les flancs d'une Juive il vient prendre naissance;
Il rampe sous sa mère, il souffre sous ses yeux
Les infirmités de l'enfance.
Longtemps, vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours sont perdus dans ce lâche exercice;
Il prêche enfin trois ans le peuple iduméen,
Et périt du dernier supplice.
Son sang du moins, le sang d'un Dieu mourant pour nous
N'était-il pas d'un prix assez noble, assez rare,
Pour suffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare?
Quoi! Dieu voulut mourir pour le salut de tous,
Et son trépas est inutile!

Quoi! l'on me vantera sa clémence facile,
Quand remontant au ciel il reprend son courroux,
Quand sa main nous replonge aux éternels abîmes,
Et quand, par sa fureur effaçant ses bienfaits,
Ayant versé son sang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits!
Ce Dieu poursuit encore, aveugle en sa colère,
Sur ses derniers enfants l'erreur d'un premier père;
Il en demande compte à cent peuples divers
Assis dans la nuit du mensonge;
Il punit au fond des enfers
L'ignorance invincible où lui-même il les plonge,
Lui qui veut éclairer et sauver l'univers!
Amérique, vastes contrées,
Peuples que Dieu fit naître aux portes du soleil,
Vous, nations hyperborées,
Que l'erreur entretient dans un si long sommeil,
Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées
Pour n'avoir pas su qu'autrefois,
Dans un autre hémisphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier, enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira sur la croix?
Je ne reconnais point à cette indigne image
Le Dieu que je dois adorer :
Je croirais le déshonorer
Par une telle insulte et par un tel hommage.

Entends, Dieu que j'implore, entends du haut des cieux
Une voix plaintive et sincère.
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire;
Mon cœur est ouvert à tes yeux :
L'insensé te blasphème, et moi, je te révère;
Je ne suis pas chrétien; mais c'est pour t'aimer mieux

Cependant quel objet se présente à ma vue?
Le voilà, c'est le Christ, puissant et glorieux.
Auprès de lui dans une nue
L'étendard de sa mort, la croix, brille à mes yeux.
Sous ses pieds triomphants la mort est abattue;
Des portes de l'enfer il sort victorieux :
Son règne est annoncé par la voix des oracles;
Son trône est cimenté par le sang des martyrs;
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles;
Il leur promet des biens plus grands que leurs désirs;
Ses exemples sont saints, sa morale est divine;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine;
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui;

Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encor d'être trompé par lui.

Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure vérité,
A toi, que la nature honora d'un génie
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La religion naturelle;
Crois que de ton esprit la naïve candeur
Ne sera point l'objet de sa haine immortelle;
Crois que devant son trône, en tout temps, en tous lieux,
Le cœur du juste est précieux;
Crois qu'un bonze modeste, un dervis charitable,
Trouvent plutôt grâce à ses yeux
Qu'un janséniste impitoyable,
Ou qu'un pontife ambitieux.
Et qu'importe en effet sous quel titre on l'implore?
Tout hommage est reçu, mais aucun ne l'honore.
Un Dieu n'a pas besoin de nos soins assidus :
Si l'on peut l'offenser, c'est par des injustices;
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

APOLOGIE DE LA FABLE.

Savante antiquité, beauté toujours nouvelle,
Monument du génie, heureuses fictions,
Environnez-moi des rayons
De votre lumière immortelle :
Vous savez animer l'air, la terre, et les mers;
Vous embellissez l'univers.
Cet arbre à tête longue, aux rameaux toujours verts,
C'est Atys aimé de Cybèle;
La précoce hyacinthe est le tendre mignon
Que sur ces prés fleuris caressait Apollon.
Flore, avec le Zéphyr, a peint ces jeunes roses
De l'éclat de leur vermillon.
Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloses.
Ces montagnes, ces bois qui bordent l'horizon,
Sont couverts de métamorphoses :
Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon :
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante;

C'est la fille de Pandion,
C'est Philomèle gémissante.
Si le soleil se couche, il dort avec Téthys;
Si je vois de Vénus la planète brillante,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.
Ce pôle me présente Andromède et Persée;
Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
Les éternels frimas de la zone glacée.
Tout l'Olympe est peuplé de héros amoureux.
Admirables tableaux! séduisante magie!
Qu'Hésiode me plaît dans sa théologie[1],
Quand il me peint l'Amour débrouillant le chaos,
S'élançant dans les airs, et planant sur les flots!
Vantez-nous maintenant, bienheureux légendaires,
Le porc de saint Antoine et le chien de saint Roch,
Vos reliques, vos scapulaires,
Et la guimpe d'Ursule, et la crasse du froc;
Mettez la *Fleur des saints*[2] à côté d'un Homère :
Il ment, mais en grand homme; il ment, mais il sait plaire;
Sottement vous avez menti;
Par lui l'esprit humain s'éclaire;
Et, si l'on vous croyait, il serait abruti.
On chérira toujours les erreurs de la Grèce;
Toujours Ovide charmera.
Si nos peuples nouveaux sont chrétiens à la messe,
Ils sont païens à l'opéra.
L'almanach est païen, nous comptons nos journées
Par le seul nom des dieux que Rome avait connus;
C'est Mars et Jupiter, c'est Saturne et Vénus,
Qui président au temps, qui font nos destinées.
Ce mélange est impur, on a tort; mais enfin
Nous ressemblons assez à l'abbé Pellegrin,
« Le matin catholique, et le soir idolâtre,
« Déjeunant de l'autel, et soupant du théâtre[3]. »

1. Hésiode, *Théogonie*, vers 120. (Éd.)
2. Il y a deux ouvrages espagnols sous ce titre, l'un du R. P. Ribadeneira, 1609, l'autre de Villegas, 1652. (Éd.)
3. Vers d'un poëte peu connu, nommé Remi. (Éd.)

DIVERTISSEMENT

MIS EN MUSIQUE POUR UNE FÊTE DONNÉE PAR M. ANDRE
A MADAME LA MARÉCHALE DE VILLARS.

RÉCITATIF.

Quel éclat vient frapper mes yeux?
Est-ce Mars et Vénus qui viennent en ces lieux?
Les Grâces et Bellone y marchent sur leur trace;
C'est ce héros semblable au dieu de Thrace;
C'est lui dont l'heureuse audace
Arracha le tonnerre à l'aigle des Césars,
Brisa les plus fermes remparts,
Rassura nos États, et fit trembler la terre,
C'est lui qui, répandant la crainte et les bienfaits,
A mêlé sur son front l'olive de la paix
Aux lauriers sanglants de la guerre.

UNE VOIX SEULE.

AIR.

Voici cet objet charmant
Qui ternirait l'éclat de la fille de l'onde.
Entre elle et son époux le destin tout-puissant
Semble avoir partagé la conquête du monde
L'un a dompté les plus fameux vainqueurs,
Et l'autre a soumis tous les cœurs.

DUO.

Que les fleurs parent nos têtes :
Que les plus aimables fêtes
Soient l'ornement de leur cour,
Fuyez, nuit obscure;
Que les feux de l'amour
Allument dans ce séjour
Une clarté plus pure
Que le flambeau du jour.

UNE VOIX SEULE.

AIR.

Régnez, Nymphe charmante,
Régnez parmi les ris;
Ne voyez point avec mépris
L'hommage que l'on vous présente :
Vos attraits en font tout le prix.
De vos yeux l'aimable pouvoir

De la paix de nos cœurs a troublé l'innocence :
Nous vous aimons sans espérance;
Nous jouissons du moins du bonheur de vous voir;
C'est notre unique récompense.

DEUX VOIX.

Régnez, Nymphe charmante,
Régnez parmi les ris;
Ne voyez point avec mépris
L'hommage que l'on vous présente :
Vos attraits en font tout le prix.

LA MORT DE MADEMOISELLE LECOUVREUR[1],

CÉLÈBRE ACTRICE.

(1730.)

Que vois-je? quel objet! Quoi! ces lèvres charmantes,
Quoi! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Éprouvent du trépas les livides horreurs!
Muses, Grâces, Amours, dont elle fut l'image,
O mes dieux et les siens, secourez votre ouvrage!
Que vois-je? c'en est fait, je t'embrasse, et tu meurs
Tu meurs; on sait déjà cette affreuse nouvelle;
Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle;
J'entends de tous côtés les beaux-arts éperdus
S'écrier en pleurant : « Melpomène n'est plus! »
Que direz-vous, race future,
Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure
Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels?
Ils privent de la sépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils soupiraient pour elle;
Je les ai vus soumis, autour d'elle empressés :
Sitôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle!
Elle a charmé le monde, et vous l'en punissez!
Non, ces bords désormais ne seront plus profanes;
Ils contiennent ta cendre; et ce triste tombeau,
Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,
Est pour nous un temple nouveau!
Voilà mon saint Denys; oui, c'est là que j'adore
Tes talents, ton esprit, tes grâces, tes appas :

1. Morte le 20 mars 1730. (Éd.)

Je les aimai vivants, je les encense encore
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur et les ingrats,
Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en ses vœux, flétrir ce quelle admire;
Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire;
Et le Français volage endormi sous l'empire
De la superstition?
Quoi! n'est-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels osent penser?
O rivale d'Athène, ô Londre! heureuse terre!
Ainsi que les tyrans vous avez su chasser
Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.
C'est là qu'on sait tout dire, et tout récompenser;
Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire;
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le sublime Dryden, et le sage Addison,
Et la charmante Ophils [1], et l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire :
Et Lecouvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux esprits, les rois, et les héros.
Quiconque a des talents à Londre est un grand homme [2].
L'abondance et la liberté
Ont, après deux mille ans, chez vous ressuscité
L'esprit de la Grèce et de Rome.
Des lauriers d'Apollon dans nos stériles champs
La feuille négligée est-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie
Et de la gloire et des talents?

1. Actrice anglaise, enterrée à l'abbaye de Westminster. (Éd.)
2. Après ce vers :

Quiconque a des talents à Londre est un grand homme,

on lisait ceux-ci :

Le génie étonnant de la Grèce et de Rome,
Enfant de l'abondance et de la liberté,
Semble, après deux mille ans, chez eux ressuscité.
O toi, jeune Sallé, fille de Terpsichore,
Qu'on insulte à Paris, mais que tout Londre honore,
Dans tes nouveaux succès, reçois avec mes vœux
Les applaudissements d'un peuple respectable,
De ce peuple puissant, fier, libre, généreux,
Aux malheureux propice, aux beaux-arts favorable.
Des lauriers d'Apollon, etc.

Mlle Sallé, célèbre danseuse de l'Opéra de Paris, était alors en Angleterre.

LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

1732.

Au fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux, de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art et ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe et n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple, et fait pour les dieux.
De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'Amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste et de Pylade,
Le médaillon du bon Pirithoüs,
Du sage Achate et du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables :
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empyrée.
On n'y voit point Mars et sa Cythérée,
Car la discorde est toujours avec eux :
L'Amitié vit avec très-peu de dieux.
A ses côtés sa fidèle interprète,
La Vérité, charitable et discrète,
Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter
Nul ne l'approche, et chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains,
Où sont écrits les bienfaits des humains,
Doux monuments d'estime et de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure :
L'histoire est courte, et le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, et que le temps détruit.
Or des humains quelle est donc la manie?
Toute amitié de leur cœur est bannie,
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Ses ennemis ne jurent que par elle;

En la fuyant chacun s'y dit fidèle;
Ainsi qu'on voit, devers l'État romain,
Des indévots chapelet à la main.
De leurs propos la déesse en colère
Voulut enfin que ses mignons chéris,
Si contents d'elle et si sûrs de lui plaire,
Vinssent la voir en son sacré pourpris,
Fixa le jour et promit un beau prix
Pour chaque couple au cœur noble, sincère,
Tendre comme elle, et digne d'être admis,
S'il se pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé, viennent d'un vol rapide
Tous nos Français, que la nouveauté guide:
Un peuple immense inonde le parvis.
Le temple s'ouvre : on vit d'abord paraître
Deux courtisans par l'intérêt unis;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courrier, qui dit qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poste d'honneur,
Un noble emploi de valet grand seigneur.
Nos deux amis poliment se quittèrent,
Déesse, et prix, et temple, abandonnèrent,
Chacun des deux en son âme jurant
D'anéantir son très-cher concurrent.
Quatre dévots, à la mine discrète,
Dos en arcade, et missel à la main,
Unis en Dieu de charité parfaite,
Et tout brûlants de l'amour du prochain,
Psalmodiaient et bâillaient en chemin.
L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraissé des dîmes de Sion,
Oppressé fut d'une indigestion.
On confessa mon vieux ladre au plus vite;
D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
Dûment lesté par le curé du lieu,
Pour son voyage au pays du bon Dieu.
Ses trois amis gaiement lui marmottèrent
Un *oremus*, en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, et vers la cour trottèrent;
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En se jurant fraternité sincère,
Les yeux baissés va chez le cardinal[1]
De jansénisme accuser son confrère.
Gais et brillants, après un long repas,

1. Le cardinal Fleury. (Éd.)

Deux jeunes gens, se tenant sous les bras,
Lisant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et, détonnant quelques chansons nouvelles,
Ainsi qu'au bal à l'autel ils allaient :
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'amitié l'autel ensanglantèrent;
Et le moins fou laissa, tout éperdu,
Son tendre ami sur la place étendu.
  Plus loin venaient, d'un air de complaisance,
Lise et Chloé, qui, dès leur tendre enfance,
Se confiaient leurs plaisirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs,
Se caressant, se parlant sans rien dire,
Et sans sujet toujours prêtes à rire :
Mais toutes deux avaient le même amant;
A son nom seul, ô merveille soudaine!
Lise et Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du temple de la Haine.
  Enfin Zaïre y parut à son tour
Avec ces yeux où languit la mollesse,
Où le plaisir brille avec la tendresse.
« Ah! que d'ennui, dit-elle, en ce séjour!
Que fait ici cette triste déesse?
Tout y languit; je n'y vois point l'Amour. »
Elle sortit; vingt rivaux la suivirent;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
Dieu sait alors où ma Zaïre alla.
  De l'Amitié le prix fut laissé là;
Et la déesse en tous lieux célébrée,
Jamais connue et toujours désirée,
Gela de froid sur ses sacrés autels :
J'en suis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

Mon cœur, ami charmant et sage,
Au vôtre n'était point lié
Lorsque j'ai dit qu'à l'Amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à sa cour
Deux cœurs dignes du premier âge :
Hélas! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage?

DISCOURS EN VERS SUR L'HOMME[1].

PREMIER DISCOURS.

DE L'ÉGALITÉ DES CONDITIONS.

Tu vois, sage Ariston, d'un œil d'indifférence
La grandeur tyrannique et la fière opulence;
Tes yeux d'un faux éclat ne sont point abusés.
Ce monde est un grand bal, où des fous déguisés,
Sous les risibles noms d'Éminence et d'Altesse,
Pensent enfler leur être et hausser leur bassesse.
En vain des vanités l'appareil nous surprend :
Les mortels sont égaux; leur masque est différent.
Nos cinq sens imparfaits, donnés par la nature,
De nos biens, de nos maux sont la seule mesure.
Les rois en ont-ils six? et leur âme et leur corps
Sont-ils d'une autre espèce, ont-ils d'autres ressorts?
C'est du même limon que tous ont pris naissance;
Dans la même faiblesse ils traînent leur enfance;
Et le riche et le pauvre, et le faible et le fort,
Vont tous également des douleurs à la mort.
« Eh quoi! me dira-t-on, quelle erreur est la vôtre!
N'est-il aucun état plus fortuné qu'un autre?
Le ciel a-t-il rangé les mortels au niveau?
La femme d'un commis courbé sur son bureau
Vaut-elle une princesse auprès du trône assise?
N'est-il pas plus plaisant pour tout homme d'Église
D'orner son front tondu d'un chapeau rouge ou vert
Que d'aller, d'un vil froc obscurément couvert,
Recevoir à genoux, après laude ou matine,
De son prieur cloîtré vingt coups de discipline?

1. Les trois premiers sont de l'année 1734; les quatre dern ers sont de l'année 1737.

Le premier prouve l'égalité des conditions, c'est-à-dire qu'il y a dans chaque profession une mesure de biens et de maux qui les rend toutes égales;

Le second, que l'homme est libre, et qu'ainsi c'est à lui à faire son bonheur;

Le troisième, que le plus grand obstacle au bonheur est l'envie;

Le quatrième, que, pour être heureux, il faut être modéré en tout;

Le cinquième, que le plaisir vient de Dieu;

Le sixième, que le bonheur parfait ne peut être le partage de l'homme en ce monde, et que l'homme n'a point à se plaindre de son état;

Le septième, que la vertu consiste à faire du bien à ses semblables, et non pas dans de vaines pratiques de mortification. (Éd.)

Sous un triple mortier n'est-on pas plus heureux
Qu'un clerc enseveli dans un greffe poudreux? »
Non : Dieu serait injuste; et la sage nature
Dans ses dons partagés garde plus de mesure.
Pense-t-on qu'ici-bas son aveugle faveur
Au char de la fortune attache le bonheur?
Un jeune colonel a souvent l'impudence
De passer en plaisirs un maréchal de France.
« Être heureux comme un roi, » dit le peuple hébété :
Hélas! pour le bonheur que fait la majesté?
En vain sur ses grandeurs un monarque s'appuie;
Il gémit quelquefois, et bien souvent s'ennuie.
Son favori sur moi jette à peine un coup d'œil.
Animal composé de bassesse et d'orgueil,
Accablé de dégoûts, en inspirant l'envie,
Tour à tour on t'encense et l'on te calomnie.
Parle; qu'as-tu gagné dans la chambre du roi?
Un peu plus de flatteurs et d'ennemis que moi.
Sur les énormes tours de notre Observatoire,
Un jour, en consultant leur céleste grimoire,
Des enfants d'Uranie un essaim curieux,
D'un tube de cent pieds braqué contre les cieux,
Observait les secrets du monde planétaire.
Un rustre s'écria : « Ces sorciers ont beau faire,
Les astres sont pour nous aussi bien que pour eux.
On en peut dire autant du secret d'être heureux;
Le simple, l'ignorant, pourvu d'un instinct sage,
En est tout aussi près au fond de son village
Que le fat important qui pense le tenir,
Et le triste savant qui croit le définir.
On dit qu'avant la boîte apportée à Pandore
Nous étions tous égaux : nous le sommes encore.
Avoir les mêmes droits à la félicité,
C'est pour nous la parfaite et seule égalité.
Vois-tu dans ces vallons ces esclaves champêtres
Qui creusent ces rochers, qui vont fendre ces hêtres,
Qui détournent ces eaux, qui, la bêche à la main,
Fertilisent la terre en déchirant son sein?
Ils ne sont point formés sur le brillant modèle
De ces pasteurs galants qu'a chantés Fontenelle :
Ce n'est point Timarette et le tendre Tyrcis,
De roses couronnés, sous des myrtes assis,
Entrelaçant leurs noms sur l'écorce des chênes,
Vantant avec esprit leurs plaisirs et leurs peines;
C'est Pierrot, c'est Colin, dont le bras vigoureux
Soulève un char tremblant dans un fossé bourbeux.
Perrette au point du jour est aux champs la première

Je les vois, haletants et couverts de poussière,
Braver, dans ces travaux chaque jour répétés,
Et le froid des hivers, et le feu des étés.
Ils chantent cependant; leur voix fausse et rustique
Gaiement de Pellegrin détonne un vieux cantique.
La paix, le doux sommeil, la force, la santé,
Sont le fruit de leur peine et de leur pauvreté.
Si Colin voit Paris, ce fracas de merveilles,
Sans rien dire à son cœur, assourdit ses oreilles :
Il ne désire point ces plaisirs turbulents;
Il ne les conçoit pas; il regrette ses champs;
Dans ces champs fortunés l'amour même l'appelle;
Et tandis que Damis, courant de belle en belle,
Sous des lambris dorés, et vernis par Martin[1],
Des intrigues du temps composant son destin,
Dupé par sa maîtresse et haï par sa femme,
Prodigue à vingt beautés ses chansons et sa flamme,
Quitte Églé qui l'aimait pour Chloris qui le fuit,
Et prend pour volupté le scandale et le bruit,
Colin, plus vigoureux, et pourtant plus fidèle,
Revole vers Lisette en la saison nouvelle;
Il vient, après trois mois de regrets et d'ennui,
Lui présenter des dons aussi simples que lui.
Il n'a point à donner ces riches bagatelles
Qu'Hébert[2] vend à crédit pour tromper tant de belles :
Sans tous ces riens brillants il peut toucher un cœur;
Il n'en a pas besoin : c'est le fard du bonheur.
L'aigle fier et rapide, aux ailes étendues,
Suit l'objet de sa flamme élancé dans les nues;
Dans l'ombre des vallons le taureau bondissant
Cherche en paix sa génisse, et plait en mugissant;
Au retour du printemps la douce Philomèle
Attendrit par ses chants sa compagne fidèle;
Et du sein des buissons le moucheron léger
Se mêle en bourdonnant aux insectes de l'air.
De son être content, qui d'entre eux s'inquiète
S'il est quelque autre espèce ou plus ou moins parfaite?
Eh! qu'importe à mon sort, à mes plaisirs présents,
Qu'il soit d'autres heureux, qu'il soit des biens plus grands?
« Mais quoi! cet indigent, ce mortel famélique,
Cet objet dégoûtant de la pitié publique,
D'un cadavre vivant traînant le reste affreux,
Respirant pour souffrir, est-il un homme heureux? »
Non, sans doute; et Thamas qu'un esclave détrône,
Ce vizir déposé, ce grand qu'on emprisonne,

1. Fameux vernisseur. — 2. Fameux marchand de curiosités à Paris.

Ont-ils des jours sereins quand ils sont dans les fers?
Tout état a ses maux, tout homme a ses revers.
Moins hardi dans la paix, plus actif dans la guerre,
Charle aurait sous ses lois retenu l'Angleterre;
Dufresny[1], moins prodigue, et docile au bon sens,
N'eût point dans la misère avili ses talents.
Tout est égal enfin : la cour a ses fatigues,
L'Église a ses combats, la guerre a ses intrigues :
Le mérite modeste est souvent obscurci;
Le malheur est partout, mais le bonheur aussi.
Ce n'est point la grandeur, ce n'est point la bassesse,
Le bien, la pauvreté, l'âge mûr, la jeunesse,
Qui fait ou l'infortune ou la félicité.
  Jadis le pauvre Irus, honteux et rebuté,
Contemplant de Crésus l'orgueilleuse opulence,
Murmurait hautement contre la Providence :
« Que d'honneurs! disait-il, que d'éclat! que de bien!
Que Crésus est heureux! il a tout, et moi rien. »
Comme il disait ces mots, une armée en furie
Attaque en son palais le tyran de Carie :
De ses vils courtisans il est abandonné;
Il fuit, on le poursuit; il est pris, enchaîné;
On pille ses trésors, on ravit ses maîtresses.
Il pleure : il aperçoit, au fort de ses détresses,
Irus, le pauvre Irus, qui, parmi tant d'horreurs,
Sans songer aux vaincus, boit avec les vainqueurs.
« O Jupiter! dit-il, ô sort inexorable!
Irus est trop heureux, je suis seul misérable. »
Ils se trompaient tous deux; et nous nous trompons tous.
Ah! du destin d'autrui ne soyons point jaloux;
Gardons-nous de l'éclat qu'un faux dehors imprime.
Tous les cœurs sont cachés; tout homme est un abîme.
La joie est passagère, et le rire est trompeur.
Hélas! où donc chercher, où trouver le bonheur?
En tous lieux, en tous temps, dans toute la nature,
Nulle part tout entier, partout avec mesure,
Et partout passager, hors dans son seul auteur.
Il est semblable au feu, dont la douce chaleur
Dans chaque autre élément en secret s'insinue,
Descend dans les rochers, s'élève dans la nue,
Va rougir le corail dans le sable des mers,
Et vit dans les glaçons qu'ont durcis les hivers.
  Le ciel, en nous formant, mélangea notre vie

1. Louis XIV disait : « Il y a deux hommes que je ne pourrai jamais enrichir, Dufresny et Bontemps. » Dufresny mourut dans la misère, après avoir dissipé de grandes richesses; il a laissé de jolies comédies.

De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
De moments de plaisirs, et de jours de tourments
De notre être imparfait voilà les éléments;
Ils composent tout l'homme, ils forment son essence;
Et Dieu nous pesa tous dans la même balance.

SECOND DISCOURS.

DE LA LIBERTÉ [1].

Dans le cours de nos ans, étroit et court passage,
Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage,
Qui pourra me donner ce trésor précieux?
Dépend-il de moi-même? est-ce un présent des cieux?
Est-il comme l'esprit, la beauté, la naissance,
Partage indépendant de l'humaine prudence?
Suis-je libre en effet? ou mon âme et mon corps
Sont-ils d'un autre agent les aveugles ressorts?
Enfin ma volonté, qui me meut, qui m'entraîne,
Dans le palais de l'âme est-elle esclave ou reine?
Obscurément plongé dans ce doute cruel,
Mes yeux, chargés de pleurs, se tournaient vers le ciel,
Lorsqu'un de ces esprits que le souverain Être
Plaça près de son trône, et fit pour le connaître,
Qui respirent dans lui, qui brûlent de ses feux,
Descendit jusqu'à moi de la voûte des cieux;
Car on voit quelquefois ces fils de la lumière
Éclairer d'un mondain l'âme simple et grossière,
Et fuir obstinément tout docteur orgueilleux
Qui, dans sa chaire assis, pense être au-dessus d'eux,
Et, le cerveau troublé des vapeurs d'un système,
Prend ces brouillards épais pour le jour du ciel même.
« Écoute, me dit-il, prompt à me consoler,
Ce que tu peux entendre et qu'on peut révéler.
J'ai pitié de ton trouble; et ton âme sincère,
Puisqu'elle sait douter, mérite qu'on l'éclaire
Oui, l'homme sur la terre est libre ainsi que moi :
C'est le plus beau présent de notre commun roi.
La liberté, qu'il donne à tout être qui pense,
Fait des moindres esprits et la vie et l'essence.
Qui conçoit, veut, agit, est libre en agissant :
C'est l'attribut divin de l'Être tout-puissant;

1. On entend par ce mot Liberté le pouvoir de faire ce qu'on veut. Il n'y a et ne peut y avoir d'autre liberté. C'est pourquoi Locke l'a si bien définie Puissance.

Il en fait un partage à ses enfants qu'il aime;
Nous sommes ses enfants, des ombres de lui-même.
Il conçut, il voulut, et l'univers naquit :
Ainsi, lorsque tu veux, la matière obéit.
Souverain sur la terre, et roi par la pensée,
Tu veux, et sous tes mains la nature est forcée.
Tu commandes aux mers, au souffle des zéphyrs,
A ta propre pensée, et même à tes désirs.
Ah ! sans la liberté, que seraient donc nos âmes?
Mobiles agités par d'invisibles flammes,
Nos vœux, nos actions, nos plaisirs, nos dégoûts,
De notre être, en un mot, rien ne serait à nous :
D'un artisan suprême impuissantes machines,
Automates pensants, mus par des mains divines,
Nous serions à jamais de mensonge occupés,
Vils instruments d'un Dieu qui nous aurait trompés.
Comment, sans liberté, serions-nous ses images?
Que lui reviendrait-il de ces brutes ouvrages?
On ne peut donc lui plaire, on ne peut l'offenser;
Il n'a rien à punir, rien à récompenser.
Dans les cieux, sur la terre il n'est plus de justice.
Pucelle est sans vertu[1], Desfontaines sans vice :
Le destin nous entraîne à nos affreux penchants,
Et ce chaos du monde est fait pour les méchants.
L'oppresseur insolent, l'usurpateur avare,
Cartouche, Miriwits, ou tel autre barbare,
Plus coupable enfin qu'eux, le calomniateur
Dira : « Je n'ai rien fait, Dieu seul en est l'auteur;
« Ce n'est pas moi, c'est lui qui manque à ma parole,
« Qui frappe par mes mains, pille, brûle, viole. »
C'est ainsi que le Dieu de justice et de paix
Serait l'auteur du trouble et le dieu des forfaits.
Les tristes partisans de ce dogme effroyable
Diraient-ils rien de plus s'ils adoraient le diable? »
J'étais à ce discours tel qu'un homme enivré
Qui s'éveille en sursaut, d'un grand jour éclairé,
Et dont la clignotante et débile paupière
Lui laisse encore à peine entrevoir la lumière.
J'osai répondre enfin d'une timide voix :
« Interprète sacré des éternelles lois,
Pourquoi, si l'homme est libre, a-t-il tant de faiblesse?
Que lui sert le flambeau de sa vaine sagesse?
Il le suit, il s'égare; et, toujours combattu,

1. L'abbé Pucelle, célèbre conseiller au parlement. L'abbé Desfontaines, homme souvent repris de justice, qui tenait une boutique ouverte où il vendait des louanges et des satires.

Il embrasse le crime en aimant la vertu.
Pourquoi ce roi du monde, et si libre, et si sage,
Subit-il si souvent un si dur esclavage ? »
  L'esprit consolateur à ces mots répondit :
« Quelle douleur injuste accable ton esprit ?
La liberté, dis-tu, t'est quelquefois ravie :
Dieu te la devait-il immuable, infinie,
Égale en tout état, en tout temps, en tout lieu ?
Tes destins sont d'un homme, et tes vœux sont d'un Dieu.
Quoi ! dans cet océan cet atome qui nage
Dira : « L'immensité doit être mon partage. »
Non ; tout est faible en toi, changeant et limité,
Ta force, ton esprit, tes talents, ta beauté.
La nature en tout sens a des bornes prescrites ;
Et le pouvoir humain serait seul sans limites !
Mais, dis-moi, quand ton cœur, formé de passions,
Se rend malgré lui-même à leurs impressions,
Qu'il sent dans ses combats sa liberté vaincue,
Tu l'avais donc en toi, puisque tu l'as perdue.
Une fièvre brûlante, attaquant tes ressorts,
Vient à pas inégaux miner ton faible corps :
Mais quoi ! par ce danger répandu sur ta vie
Ta santé pour jamais n'est point anéantie ;
On te voit revenir des portes de la mort
Plus ferme, plus content, plus tempérant, plus fort,
Connais mieux l'heureux don que ton chagrin réclame :
La liberté dans l'homme est la santé de l'âme.
On la perd quelquefois ; la soif de la grandeur,
La colère, l'orgueil, un amour suborneur,
D'un désir curieux les trompeuses saillies,
Hélas ! combien le cœur a-t-il de maladies !
Mais contre leurs assauts tu seras raffermi :
Prends ce livre sensé, consulte cet ami
(Un ami, don du ciel, est le vrai bien du sage) ;
Voilà l'Helvétius, le Silva, le Vernage[1],
Que le Dieu des humains, prompt à les secourir,
Daigne leur envoyer sur le point de périr.
Est-il un seul mortel de qui l'âme insensée,
Quand il est en péril, ait une autre pensée ?
Vois de la liberté cet ennemi mutin,
Aveugle partisan d'un aveugle destin :
Entends comme il consulte, approuve, délibère ;
Entends de quel reproche il couvre un adversaire ;
Vois comment d'un rival il cherche à se venger,
Comme il punit son fils, et le veut corriger.

1. Fameux médecins de Paris.

Il le croyait donc libre? Oui, sans doute, et lui-même
Dément à chaque pas son funeste système;
Il mentait à son cœur en voulant expliquer
Ce dogme absurde à croire, absurde à pratiquer :
Il reconnaît en lui le sentiment qu'il brave;
Il agit comme libre, et parle comme esclave.
Sûr de ta liberté, rapporte à son auteur
Ce don que sa bonté te fit pour ton bonheur.
Commande à ta raison d'éviter ces querelles,
Des tyrans de l'esprit disputes immortelles;
Ferme en tes sentiments et simple dans ton cœur,
Aime la vérité, mais pardonne à l'erreur;
Fuis les emportements d'un zèle atrabilaire;
Ce mortel qui s'égare est un homme, est ton frère :
Sois sage pour toi seul, compatissant pour lui;
Fais ton bonheur enfin par le bonheur d'autrui. »
Ainsi parlait la voix de ce sage suprême.
Ses discours m'élevaient au-dessus de moi-même :
J'allais lui demander, indiscret dans mes vœux,
Des secrets réservés pour les peuples des cieux;
Ce que c'est que l'esprit, l'espace, la matière,
L'éternité, le temps, le ressort, la lumière :
Étranges questions, qui confondent souvent
Le profond s'Gravesande[1] et le subtil Mairan[2],
Et qu'expliquait en vain dans ses doctes chimères
L'auteur des tourbillons que l'on ne croit plus guères.
Mais déjà, s'échappant à mon œil enchanté,
Il volait au séjour où luit la vérité.
Il n'était pas vers moi descendu pour m'apprendre
Les secrets du Très-Haut que je ne puis comprendre;
Mes yeux d'un plus grand jour auraient été blessés :
Il m'a dit : « Sois heureux ! » il m'en a dit assez.

TROISIÈME DISCOURS.

DE L'ENVIE.

Si l'homme est créé libre, il doit se gouverner;
Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
On ne le sait que trop, ces tyrans sont les vices.
Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices,
Le plus lâche à la fois et le plus acharné,

1. M. s'Gravesande, professeur à Leyde, le premier qui ait enseigné en Hollande les découvertes de Newton.
2. M. Dortous de Mairan, secrétaire de l'Académie des sciences de Paris.

Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné,
Ce bourreau de l'esprit, quel est-il? c'est l'envie.
L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie;
Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
Quoique enfant de l'orgueil, il craint de se montrer.
Le mérite étranger est un poids qui l'accable :
Semblable à ce géant si connu dans la fable,
Triste ennemi des dieux, par les dieux écrasé,
Lançant en vain les feux dont il est embrasé;
Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde;
Il croit pouvoir donner des secousses au monde;
Il fait trembler l'Etna dont il est oppressé :
L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire,
Détester dans Villars l'éclat de la victoire.
Ils haïssaient le bras qui faisait leur appui;
Il combattait pour eux, ils parlaient contre lui.
Ce héros eut raison quand, cherchant les batailles,
Il disait à Louis : « Je ne crains que Versailles;
Contre vos ennemis je marche sans effroi :
Défendez-moi des miens; ils sont près de mon roi. »
Cœurs jaloux! à quels maux êtes-vous donc en proie?
Vos chagrins sont formés de la publique joie.
Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux,
Aigri par votre bile, est un poison pour vous.
O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière,
Cette route à vous seul appartient-elle entière?
N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent?
Voulez-vous ressembler à ces rois d'Orient,
Qui, de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires,
Pensent ne bien régner qu'en étranglant leurs frères?
Lorsqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'esprits,
Une affiche nouvelle entraîne tout Paris;
Quand Dufresne et Gaussin[1], d'une voix attendrie,
Font parler Orosmane, Alzire, Zénobie,
Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir,
Laisse couler des pleurs, enfants de son plaisir :
Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
Pleure aussi dans un coin; mais ses pleurs sont de rage.
Hé bien! pauvre affligé, si ce fragile honneur,
Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
Mets du moins à profit le chagrin qui t'anime;
Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
Le public applaudit aux vers du *Glorieux*,

1. Dufresne, célèbre acteur de Paris. Mlle Gaussin, actrice pleine de grâces, qui joua Zaïre.

Est-ce un affront pour toi? courage, écris, fais mieux :
Mais garde-toi surtout, si tu crains les critiques,
D'envoyer à Paris tes *Aïeux chimériques*[1] :
Ne fais plus grimacer tes odieux portraits
Sous des crayons grossiers pillés chez Rabelais.
Tôt ou tard on condamne un rimeur satirique
Dont la moderne muse emprunte un air gothique,
Et, dans un vers forcé que surcharge un vieux mot,
Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot[2] :
Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.
Si tu veux, faux dévot, séduire un sot lecteur,
Au miel d'un froid sermon mêle un peu moins d'aigreur;
Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage;
Singe de la vertu, masque mieux ton visage.
La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager;
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger;
Érige un monument plus haut que son trophée :
Mais pour siffler Rameau, l'on doit être un Orphée.
Qu'un petit monstre noir, peint de rouge et de blanc,
Se garde de railler ou Vénus ou Rohan;
On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.
Qu'a servi contre Bayle une infâme cabale?
Par le fougueux Jurieu[3] Bayle persécuté
Sera des bons esprits à jamais respecté;
Et le nom de Jurieu, son rival fanatique,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.
Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur :
Au lever de Séjan, chez Nestor, chez Narcisse,
Il distille à longs traits son absurde malice.
Pour lui tout est scandale, et tout impiété :
Assurer que ce globe, en sa course emporté,
S'élève à l'équateur, en tournant sur lui-même,

1. Mauvaise comédie de Rousseau, qui n'a pu être jouée.

2. Il est à remarquer que M. de Voltaire s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue et de la nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule, mais elle jetterait dans l'erreur les étrangers qui apprennent le français.

3. Jurieu était un ministre protestant qui s'acharna contre Bayle et contre le bon sens : il écrivit en fou, et il fit le prophète; il prédit que le royaume de France éprouverait des révolutions qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle, on sait que c'est un des plus grands hommes que la France ait produits. Le parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique en faisant valoir son testament, qui devait être annulé comme celui d'un réfugié, selon la rigueur de la loi, et qu'il déclara valide, comme le testament d'un homme qui avait éclairé le monde et honoré sa patrie. L'arrêt fut rendu sur le rapport de M. de Senaux, conseiller.

C'est un raffinement d'erreur et de blasphème.
Malbranche est spinosiste, et Locke en ses écrits
Du poison d'Épicure infecte les esprits;
Pope est un scélérat, de qui la plume impie
Ose vanter de Dieu la clémence infinie,
Qui prétend follement (ô le mauvais chrétien!)
Que Dieu nous aime tous, et qu'ici tout est bien [1].
Cent fois plus malheureux et plus infâme encore
Est ce fripier d'écrits [2] que l'intérêt dévore,
Qui vend au plus offrant son encre et ses fureurs;
Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs [3];
Médisant, qui se plaint des brocards qu'il essuie;
Satirique ennuyeux, disant que tout l'ennuie;
Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris,
Et le prouvant très-bien, du moins par ses écrits.
On peut à Despréaux pardonner la satire,
Il joignit l'art de plaire au malheur de médire :
Le miel que cette abeille avait tiré des fleurs
Pouvait de sa piqûre adoucir les douleurs;
Mais pour un lourd frelon méchamment imbécile,
Qui vit du mal qu'il fait, et nuit sans être utile,
On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux,
Qui fatigue l'oreille et qui choque les yeux.
Quelle était votre erreur, ô vous, peintres vulgaires,
Vous, rivaux clandestins, dont les mains téméraires,
Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer,
Par une lâche envie ont pu défigurer [4]
Du Zeuxis des Français les savantes peintures!
L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures :
Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux;
Ces traits en sont plus beaux, et vous plus odieux.

1. L'optimisme de Platon, renouvelé par Shaftesbury, Bolingbroke, Leibnitz, et chanté par Pope en beaux vers, est peut-être un système faux; mais ce n'est pas assurément un système impie, comme des calomniateurs l'ont dit.

2. L'abbé Desfontaines. (Éd.)

3. Var. Méprisable en son goût, détestable en ses mœurs
Médisant acharné, quelle étrange manie
Fait aboyer ta voix contre une académie?
As-tu, vieux candidat, chez les quarante élus,
Approché seulement de l'honneur d'un refus?
Hélas! quel est le fruit de tes cris imbéciles?
La police est sévère, on fouette les Zoïles.
Chacun avec mépris se détourne de toi;
Tout fuit, jusqu'aux enfants, et l'on sait trop pourquoi.
Détestons, Hermotime, un si dangereux vice.
Ah! qu'il nous faut chérir, etc.

4. Quelques peintres, jaloux de Le Sueur, gâtèrent ses tableaux qui sont aux Chartreux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.
  Ah! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice
D'un critique modeste, et d'un vrai bel esprit,
Qui, lorsque Richelieu follement entreprit
De rabaisser du Cid la naissante merveille,
Tandis que Chapelain osait juger Corneille,
Chargé de condamner cet ouvrage imparfait,
Dit pour tout jugement : « Je voudrais l'avoir fait[1] ! »
C'est ainsi qu'un grand cœur sait penser d'un grand homme.
  A la voix de Colbert Bernini vint de Rome;
De Perrault[2], dans le Louvre, il admira la main :
« Ah! dit-il, si Paris renferme dans son sein
Des travaux si parfaits, un si rare génie,
Fallait-il m'appeler du fond de l'Italie? »
Voilà le vrai mérite; il parle avec candeur :
L'envie est à ses pieds, la paix est dans son cœur.
  Qu'il est grand, qu'il est doux de se dire à soi-même :
« Je n'ai point d'ennemis, j'ai des rivaux que j'aime;
Je prends part à leur gloire, à leurs maux, à leurs biens;
Les arts nous ont unis, leurs beaux jours sont les miens! »
C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
Ces chênes, ces sapins qui s'élèvent ensemble :
Un suc toujours égal est préparé pour eux;
Leur pied touche aux enfers, leur cime est dans les cieux;
Leur tronc inébranlable, et leur pompeuse tête,
Résiste, en se touchant, aux coups de la tempête;
Ils vivent l'un par l'autre, ils triomphent du temps :
Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpents
Se livrer, en sifflant, des guerres intestines,
Et de leur sang impur arroser leurs racines.

QUATRIÈME DISCOURS.

DE LA MODÉRATION EN TOUT, DANS L'ÉTUDE, DANS L'AMBITION, DANS LES PLAISIRS.

A M. HELVÉTIUS.

  Tout vouloir est d'un fou, l'excès est son partage :
La modération est le trésor du sage;
Il sait régler ses goûts, ses travaux, ses plaisirs,
Mettre un but à sa course, un terme à ses désirs.

1. Habert de Cerisi, de l'Académie.
2. La belle façade du vieux Louvre est de M. Perrault.

Nul ne peut avoir tout. L'amour de la science
A guidé ta jeunesse au sortir de l'enfance;
La nature est ton livre, et tu prétends y voir
Moins ce qu'on a pensé que ce qu'il faut savoir.
La raison te conduit : avance à sa lumière;
Marche encor quelques pas, mais borne ta carrière.
Au bord de l'infini ton cours doit s'arrêter;
Là commence un abîme; il le faut respecter.
Réaumur, dont la main si savante et si sûre
A percé tant de fois la nuit de la nature,
M'apprendra-t-il jamais par quels subtils ressort,
L'éternel Artisan fait végéter les corps?
Pourquoi l'aspic affreux, le tigre, la panthère,
N'ont jamais adouci leur cruel caractère;
Et que, reconnaissant la main qui le nourrit,
Le chien meurt en léchant le maître qu'il chérit?
D'où vient qu'avec cent pieds qui semblent inutiles,
Cet insecte tremblant traîne ses pas débiles?
Pourquoi ce ver changeant se bâtit un tombeau,
S'enterre, et ressuscite avec un corps nouveau,
Et, le front couronné, tout brillant d'étincelles,
S'élance dans les airs en déployant ses ailes?
Le sage du Faï[1], parmi ces plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,
Me dira-t-il pourquoi la tendre sensitive
Se flétrit sous nos mains, honteuse et fugitive?
Pour découvrir un peu ce qui se passe en moi,
Je m'en vais consulter le médecin du roi;
Sans doute il en sait plus que ses doctes confrères.
Je veux savoir de lui par quels secrets mystères
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé;
Comment, toujours filtré dans ces routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines,
A mon corps languissant rend un pouvoir nouveau,
Fait palpiter mon cœur, et penser mon cerveau.
Il lève au ciel les yeux, il s'incline, il s'écrie :
« Demandez-le à ce Dieu qui nous donna la vie. »
Courriers de la physique[2], Argonautes nouveaux,

1. M. du Faï était directeur du jardin et du cabinet d'histoire naturelle du roi, qui avaient été très-négligés jusqu'à lui, et qui ont été ensuite portés par M. de Buffon à un point qui fait l'admiration des étrangers. Il existe en Europe des cabinets plus riches dans quelques parties, mais il n'en est aucun d'aussi complet.

2. MM. de Maupertuis, Clairaut, Le Monnier, etc., allèrent, en 1736, à Tornéa mesurer un degré du méridien, et ramenèrent deux Lapones. Les trois couronnes sont les armes de la Suède, à qui Tornéa appartient.

Qui franchissez les monts, qui traversez les eaux,
Ramenez des climats soumis aux trois couronnes
Vos perches, vos secteurs, et surtout deux Lapones,
Vous avez confirmé dans ces lieux pleins d'ennui
Ce que Newton connut sans sortir de chez lui.
Vous avez arpenté quelque faible partie
Des flancs toujours glacés de la terre aplatie.
Dévoilez ces ressorts qui font la pesanteur;
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur.
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes;
Pourquoi vers le soleil notre globe entraîné
Se meut autour de soi sur son axe incliné;
Parcourant en douze ans les célestes demeures,
D'où vient que Jupiter a son jour de dix heures.
Vous ne le savez point; votre savant compas
Mesure l'univers, et ne le connaît pas.
Je vous vois dessiner, par un art infaillible,
Les dehors d'un palais à l'homme inaccessible;
Les angles, les côtés, sont marqués par vos traits :
Le dedans à vos yeux est fermé pour jamais.
Pourquoi donc m'affliger si ma débile vue
Ne peut percer la nuit sur mes yeux répandue?
Je n'imiterai point ce malheureux savant
Qui, des feux de l'Etna scrutateur imprudent,
Marchant sur des monceaux de bitume et de cendre,
Fut consumé du feu qu'il cherchait à comprendre.
  Modérons-nous surtout dans notre ambition;
C'est du cœur des humains la grande passion.
L'empesé magistrat, le financier sauvage,
La prude aux yeux dévots, la coquette volage,
Vont en poste à Versaille essuyer des mépris,
Qu'ils reviennent soudain rendre en poste à Paris.
Les libres habitants des rives du Permesse
Ont saisi quelquefois cette amorce traîtresse :
Platon va raisonner à la cour de Denys;
Racine, janséniste, est auprès de Louis;
L'auteur voluptueux qui célébra Glycère
Prodigue au fils d'Octave un encens mercenaire.
Moi-même, renonçant à mes premiers desseins,
J'ai vécu, je l'avoue, avec des souverains.
Mon vaisseau fit naufrage aux mers de ces sirènes :
Leur voix flatta mes sens, ma main porta leurs chaînes.
On me dit : « Je vous aime, » et je crus comme un sot
Qu'il était quelque idée attachée à ce mot.
J'y fus pris; j'asservis au vain désir de plaire
La mâle liberté qui fait mon caractère;

Et perdant la raison, dont je devais m'armer,
J'allai m'imaginer qu'un roi pouvait aimer.
Que je suis revenu de cette erreur grossière!
A peine de la cour j'entrai dans la carrière,
Que mon âme éclairée, ouverte au repentir,
N'eut d'autre ambition que d'en pouvoir sortir
Raisonneurs beaux esprits, et vous qui croyez l'être,
Voulez-vous vivre heureux, vivez toujours sans maître.

O vous, qui ramenez dans les murs de Paris
Tous les excès honteux des mœurs de Sybaris;
Qui, plongés dans le luxe, énervés de mollesse,
Nourrissez dans votre âme une éternelle ivresse
Apprenez, insensés, qui cherchez le plaisir,
Et l'art de le connaître, et celui de jouir.
Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait naître.
Chacune a sa saison, et par des soins prudents
On peut en conserver pour l'hiver de nos ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;
On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés :
Il ne faut point tout voir, tout sentir, tout entendre :
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir :
Je plains l'homme accablé du poids de son loisir.
Le bonheur est un bien que nous vend la nature.
Il n'est point ici-bas de moisson sans culture :
Tout veut des soins sans doute, et tout est acheté.

Regardez Brossoret[1], de sa table entêté,
Au sortir d'un spectacle, où de tant de merveilles
Le son, perdu pour lui, frappe en vain ses oreilles;
Il se traîne à souper, plein d'un secret ennui,
Cherchant en vain la joie, et fatigué de lui.
Son esprit, offusqué d'une vapeur grossière,
Jette encor quelques traits sans force et sans lumière;
Parmi les voluptés dont il croit s'enivrer,
Malheureux! il n'a pas le temps de désirer.
Jadis trop caressé des mains de la Mollesse,
Le Plaisir s'endormit au sein de la Paresse;
La langueur l'accabla : plus de chants, plus de vers,
Plus d'amour; et l'ennui détruisait l'univers.
Un dieu qui prit pitié de la nature humaine
Mit auprès du Plaisir le Travail et la Peine :

1. C'était un conseiller au parlement, fort riche, homme voluptueux, qui faisait excellente chère.

La Crainte l'éveilla, l'Espoir guida ses pas;
Ce cortége aujourd'hui l'accompagne ici-bas.
Semez vos entretiens de fleurs toujours nouvelles :
Je le dis aux amants, je le répète aux belles.
Damon, tes sens trompeurs, et qui t'ont gouverné,
T'ont promis un bonheur qu'ils ne t'ont point donné.
Tu crois, dans les douceurs qu'un tendre amour apprête,
Soutenir de Daphné l'éternel tête-à-tête;
Mais ce bonheur usé n'est qu'un dégoût affreux,
Et vous avez besoin de vous quitter tous deux.
Ah! pour vous voir toujours sans jamais vous déplaire,
Il faut un cœur plus noble, une âme moins vulgaire,
Un esprit vrai, sensé, fécond, ingénieux,
Sans humeur, sans caprice, et surtout vertueux :
Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié! félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis,
Compagne de mes pas dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons, et dans toutes les heures :
Sans toi tout homme est seul; il peut par ton appui
Multiplier son être, et vivre dans autrui.
Idole d'un cœur juste, et passion du sage,
Amitié, que ton nom couronne cet ouvrage!
Qu'il préside à mes vers comme il règne en mon cœur!
Tu m'appris à connaître, à chanter le bonheur.

CINQUIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DU PLAISIR[1].

Jusqu'à quand verrons-nous ce rêveur fanatique
Fermer le ciel au monde, et d'un ton despotique
Damnant le genre humain, qu'il prétend convertir,
Nous prêcher la vertu pour la faire haïr?
Sur les pas de Calvin, ce fou sombre et sévère
Croit que Dieu, comme lui, n'agit qu'avec colère.
Je crois voir d'un tyran le ministre abhorré,
D'esclaves qu'il a faits tristement entouré,
Dictant d'un air hideux ses volontés sinistres.
Je cherche un roi plus doux, et de plus doux ministres.
Timon se croit parfait depuis qu'il n'aime rien ;

1. Cette pièce est uniquement fondée sur l'impossibilité où est l'homme d'avoir des sensations par lui-même. Tout sentiment prouve un Dieu, et tout sentiment agréable prouve un Dieu bienfaisant.

Il faut que l'on soit homme avant d'être chrétien.
Je suis homme, et d'un Dieu je chéris la clémence.
Mortels, venez à lui, mais par reconnaissance.
La nature, attentive à remplir vos désirs,
Vous appelle à ce Dieu par la voix des plaisirs.
Nul encor n'a chanté sa bonté tout entière :
Par le seul mouvement il conduit la matière;
Mais c'est par le plaisir qu'il conduit les humains.
Sentez du moins les dons prodigués par ses mains.
Tout mortel au plaisir a dû son existence;
Par lui le corps agit, le cœur sent, l'esprit pense.
Soit que du doux sommeil la main ferme vos yeux,
Soit que le jour pour vous vienne embellir les cieux,
Soit que, vos sens flétris cherchant leur nourriture,
L'aiguillon de la faim presse en vous la nature,
Ou que l'amour vous force en des moments plus doux
A produire un autre être, à revivre après vous;
Partout d'un Dieu clément la bonté salutaire
Attache à vos besoins un plaisir nécessaire.
Les mortels, en un mot, n'ont point d'autre moteur.
  Sans l'attrait du plaisir, sans ce charme vainqueur,
Qui des lois de l'hymen eût subi l'esclavage?
Quelle beauté jamais aurait eu le courage
De porter un enfant dans son sein renfermé,
Qui déchire en naissant les flancs qui l'ont formé;
De conduire avec crainte une enfance imbécile,
Et d'un âge fougueux l'imprudence indocile?
Ah! dans tous vos états, en tout temps, en tout lieu,
Mortels, à vos plaisirs reconnaissez un Dieu.
Que dis-je? à vos plaisirs! c'est à la douleur même
Que je connais de Dieu la sagesse suprême.
Ce sentiment si prompt dans nos cœurs répandu,
Parmi tous nos dangers sentinelle assidu,
D'une voix salutaire incessamment nous crie :
« Ménagez, défendez, conservez votre vie. »
Chez de sombres dévots l'amour-propre est damné,
C'est l'ennemi de l'homme, aux enfers il est né.
Vous vous trompez, ingrats; c'est un don de Dieu même.
Tout amour vient du ciel : Dieu nous chérit, il s'aime;
Nous nous aimons dans nous, dans nos biens, dans nos fils,
Dans nos concitoyens, surtout dans nos amis :
Cet amour nécessaire est l'âme de notre âme;
Notre esprit est porté sur ses ailes de flamme.
  Oui, pour nous élever aux grandes actions,
Dieu nous a, par bonté, donné les passions[1]

1. Comme presque tous les mots d'une langue peuvent être entendus

Tout dangereux qu'il est, c'est un présent céleste;
L'usage en est heureux, si l'abus est funeste.
J'admire et ne plains point un cœur maître de soi,
Qui, tenant ses désirs enchaînés sous sa loi,
S'arrache au genre humain pour Dieu qui nous fit naître;
Se plaît à l'éviter plutôt qu'à le connaître;
Et, brûlant pour son Dieu d'un amour dévorant.
Fuit les plaisirs permis pour un plaisir plus grand.
Mais que, fier de ses croix, vain de ses abstinences,
Et surtout en secret lassé de ses souffrances,
Il condamne dans nous tout ce qu'il a quitté,
L'hymen, le nom de père, et la société :
On voit de cet orgueil la vanité profonde;
C'est moins l'ami de Dieu que l'ennemi du monde
On lit dans ses chagrins les regrets des plaisirs.
Le ciel nous fit un cœur, il lui faut des désirs.
Des stoïques nouveaux le ridicule maître
Prétend m'ôter à moi, me priver de mon être :
Dieu, si nous l'en croyons, serait servi par nous
Ainsi qu'en son sérail un musulman jaloux,
Qui n'admet près de lui que ces monstres d'Asie
Que le fer a privés des sources de la vie[2].
Vous qui vous élevez contre l'humanité,
N'avez-vous lu jamais la docte antiquité?
Ne connaissez-vous point les filles de Pélie?
Dans leur aveuglement voyez votre folie.
Elles croyaient dompter la nature et le temps,
Et rendre leur vieux père à la fleur de ses ans :
Leurs mains par piété dans son sein se plongèrent;
Croyant le rajeunir, ses filles l'égorgèrent.
Voilà votre portrait, stoïques abusés,
Vous voulez changer l'homme, et vous le détruisez.

en plus d'un sens, il est bon d'avertir ici qu'on entend par le mot *passions* des désirs vifs et continus de quelque bien que ce puisse être Ce mot vient de *pâtir*, souffrir, parce qu'il n'y a aucun désir sans souffrance : désirer un bien, c'est souffrir de l'absence de ce bien, c'est *pâtir*, c'est avoir une passion; et le premier pas vers le plaisir est essentiellement un soulagement de cette souffrance. Les vicieux et les gens de bien ont tous également de ces désirs vifs et continus appelés *passions*, qui ne deviennent des vices que par leur objet; le désir de réussir dans son art, l'amour conjugal, l'amour paternel, le goût des sciences, sont des passions qui n'ont rien de criminel. Il serait à souhaiter que les langues eussent des mots pour exprimer les désirs habituels qui en soi sont indifférents, ceux qui sont vertueux, ceux qui sont coupables : mais il n'y a aucune langue au monde qui ait des signes représentatifs de chacune de nos idées; et on est obligé de se servir du même mot dans une acception différente, à peu près comme on se sert quelquefois du même instrument pour des ouvrages de différente nature.

2. Cela ne regarde pas les esprits outrés, qui veulent ôter à l'homme tous les sentiments.

Usez, n'abusez point; le sage ainsi l'ordonne.
Je fuis également Epictète et Pétrone.
L'abstinence ou l'excès ne fit jamais d'heureux.
  Je ne conclus donc pas, orateur dangereux,
Qu'il faut lâcher la bride aux passions humaines :
De ce coursier fougueux je veux tenir les rênes;
Je veux que ce torrent, par un heureux secours,
Sans inonder mes champs, les abreuve en son cours :
Vents, épurez les airs, et soufflez sans tempêtes;
Soleil, sans nous brûler, marche et luis sur nos têtes.
Dieu des êtres pensants, Dieu des cœurs fortunés,
Conservez les désirs que vous m'avez donnés,
Ce goût de l'amitié, cette ardeur pour l'étude,
Cet amour des beaux-arts et de la solitude :
Voilà mes passions; mon âme en tous les temps[1]
Goûta de leurs attraits les plaisirs consolants.
Quand sur les bords du Mein deux écumeurs barbares,
Des lois des nations violateurs avares,
Deux fripons à brevet, brigands accrédités,
Épuisaient contre moi leurs lâches cruautés,
Le travail occupait ma fermeté tranquille;
Des arts qu'ils ignoraient leur antre fut l'asile,
Ainsi le dieu des bois enflait ses chalumeaux
Quand le voleur Cacus enlevait ses troupeaux :
Il n'interrompit point sa douce mélodie.
Heureux qui jusqu'au temps du terme de sa vie,
Des beaux-arts amoureux, peut cultiver leurs fruits!
Il brave l'injustice, il calme ses ennuis;
Il pardonne aux humains, il rit de leur délire,
Et de sa main mourante il touche encor sa lyre.

1. Voici la fin de ce discours dans les premières éditions, avant les querelles de Voltaire avec Frédéric :

Voilà mes passions. Vous qui les approuvez,
Vous, l'honneur de ces arts par vos mains cultivés,
Vous, dont la passion nouvelle et généreuse
Est d'éclairer la terre, et de la rendre heureuse;
Grand prince, esprit sublime, heureux présent du ciel,
Qui connaît mieux que vous les dons de l'Éternel?
Aidez ma voix tremblante et ma lyre affaiblie
A chanter le bonheur qu'il répand sur la vie.
Qu'un autre en frémissant craigne ses cruautés;
Un cœur aimé de vous ne sent que ses bontés. (Éd.)

SIXIÈME DISCOURS.

SUR LA NATURE DE L'HOMME.

« La voix de la vertu préside à tes concerts;
Elle m'appelle à toi par le charme des vers.
Ta grande étude est l'homme, et de ce labyrinthe
Le fil de la raison te fait chercher l'enceinte.
Montre l'homme à mes yeux; honteux de m'ignorer,
Dans mon être, dans moi, je cherche à pénétrer.
Despréaux et Pascal en ont fait la satire;
Pope et le grand Leibnitz, moins enclins à médire,
Semblent dans leurs écrits prendre un sage milieu;
Ils descendent à l'homme, ils s'élèvent à Dieu :
Mais quelle épaisse nuit voile encor la nature!
Sois l'Œdipe nouveau de cette énigme obscure.
Chacun a dit son mot, on a longtemps rêvé;
Le vrai sens de l'énigme est-il enfin trouvé?
« Je sais bien qu'à souper, chez Laïs ou Catulle,
Cet examen profond passe pour ridicule :
Là, pour tout argument, quelques couplets malins
Exercent plaisamment nos cerveaux libertins.
Autre temps, autre étude; et la raison sévère
Trouve accès à son tour, et peut ne point déplaire.
Dans le fond de son cœur on se plaît à rentrer;
Nos yeux cherchent le jour, lent à nous éclairer.
Le grand monde est léger, inappliqué, volage;
Sa voix trouble et séduit : est-on seul, on est sage.
Je veux l'être; je veux m'élever avec toi
Des fanges de la terre au trône de son roi.
Montre-moi, si tu peux, cette chaîne invisible
Du monde des esprits et du monde sensible;
Cet ordre si caché de tant d'êtres divers,
Que Pope après Platon crut voir dans l'univers. »
Vous me pressez en vain; cette vaste science,
Ou passe ma portée, ou me force au silence.
Mon esprit, resserré sous le compas français,
N'a point la liberté des Grecs et des Anglais.
Pope a droit de tout dire, et moi je dois me taire.
A Bourge[1] un bachelier peut percer ce mystère;
Je n'ai point mes degrés, et je ne prétends pas
Hasarder pour un mot de dangereux combats.
Écoutez seulement un récit véritable,

1. Cujas a enseigné le droit à Bourges. (Éd.)

Que peut-être Fromont[1] prendra pour une fable,
Et que je lus hier dans un livre chinois
Qu'un jésuite à Pékin traduisit autrefois.
  Un jour quelques souris se disaient l'une à l'autre :
« Que ce monde est charmant! quel empire est le nôtre!
Ce palais si superbe est élevé pour nous;
De toute éternité Dieu nous fit ces grands trous :
Vois-tu ces gras jambons sous cette voûte obscure?
Ils y furent créés des mains de la Nature;
Ces montagnes de lard, éternels aliments,
Sont pour nous en ces lieux jusqu'à la fin des temps.
Oui, nous sommes, grand Dieu, si l'on en croit nos sages,
Le chef-d'œuvre, la fin, le but de tes ouvrages.
Les chats sont dangereux et prompts à nous manger;
Mais c'est pour nous instruire et pour nous corriger. »
  Plus loin, sur le duvet d'une herbe renaissante,
Près des bois, près des eaux, une troupe innocente
De canards nasillants, de dindons rengorgés,
De gros moutons bêlants, que leur laine a chargés,
Disait : « Tout est à nous, bois, prés, étangs, montagnes;
Le ciel pour nos besoins fait verdir les campagnes. »
L'âne passait auprès, et, se mirant dans l'eau,
Il rendait grâce au ciel en se trouvant si beau :
« Pour les ânes, dit-il, le ciel a fait la terre;
L'homme est né mon esclave, il me panse, il me ferre,
Il m'étrille, il me lave, il prévient mes désirs,
Il bâtit mon sérail, il conduit mes plaisirs;
Respectueux témoin de ma noble tendresse,
Ministre de ma joie, il m'amène une ânesse;
Et je ris quand je vois cet esclave orgueilleux
Envier l'heureux don que j'ai reçu des cieux. »
  L'homme vint, et cria : « Je suis puissant et sage;
Cieux, terres, éléments, tout est pour mon usage :
L'Océan fut formé pour porter mes vaisseaux;
Les vents sont mes courriers, les astres mes flambeaux.
Ce globe qui des nuits blanchit les sombres voiles
Croît, décroît, fuit, revient, et préside aux étoiles :
Moi, je préside à tout; mon esprit éclairé
Dans les bornes du monde eût été trop serré :
Mais enfin, de ce monde et l'oracle et le maître,
Je ne suis point encor ce que je devrais être. »
Quelques anges alors, qui là-haut dans les cieux
Règlent ces mouvements imparfaits à nos yeux,
En faisant tournoyer ces immenses planètes,

1. Homme très-savant dans l'histoire des Chinois, et même dans leur langue.

Disaient : « Pour nos plaisirs sans doute elles sont faites. »
Puis de là sur la terre ils jetaient un coup d'œil :
Ils se moquaient de l'homme et de son sot orgueil.
Le Tien[1] les entendit; il voulut que sur l'heure
On les fît assembler dans sa haute demeure,
Ange, homme, quadrupède, et ces êtres divers
Dont chacun forme un monde en ce vaste univers.
« Ouvrages de mes mains, enfants du même père,
Qui portez, leur dit-il, mon divin caractère,
Vous êtes nés pour moi, rien ne fut fait pour vous;
Je suis le centre unique où vous répondez tous.
Des destins et des temps connaissez le seul maître.
Rien n'est grand ni petit; tout est ce qu'il doit être.
D'un parfait assemblage instruments imparfaits,
Dans votre rang placés demeurez satisfaits. »
L'homme ne le fût point. Cette indocile espèce
Sera-t-elle occupée à murmurer sans cesse?
Un vieux lettré chinois, qui toujours sur les bancs
Combattit la raison par de beaux arguments,
Plein de Confucius, et sa logique en tête,
Distinguant, concluant, présenta sa requête.
« Pourquoi suis-je en un point resserré par le temps?
Mes jours devraient aller par delà vingt mille ans;
Ma taille pour le moins dut avoir cent coudées;
D'où vient que je ne puis, plus prompt que mes idées,
Voyager dans la lune, et réformer son cours?
Pourquoi faut-il dormir un grand tiers de mes jours?
Pourquoi ne puis-je, au gré de ma pudique flamme,
Faire au moins en trois mois cent enfants à ma femme?
Pourquoi fus-je en un jour si las de ses attraits?
— Tes pourquoi, dit le dieu, ne finiraient jamais :
Bientôt tes questions vont être décidées :
Va chercher ta réponse au pays des idées :
Pars. » Un ange aussitôt l'emporte dans les airs,
Au sein du vide immense où se meut l'univers,
A travers cent soleils entourés de planètes,
De lunes et d'anneaux, et de longues comètes.
Il entre dans un globe où d'immortelles mains
Du roi de la nature ont tracé les desseins,
Où l'œil peut contempler les images visibles
Et des mondes réels et des mondes possibles.
Mon vieux lettré chercha, d'espérance animé,
Un monde fait pour lui, tel qu'il l'aurait formé.
Il cherchait vainement : l'ange lui fait connaître
Que rien de ce qu'il veut en effet ne peut être;

1. Dieu des Chinois.

Que si l'homme eût été tel qu'on feint les géants,
Faisant la guerre au ciel, ou plutôt au bon sens,
S'il eût à vingt mille ans étendu sa carrière,
Ce petit amas d'eau, de sable, et de poussière,
N'eût jamais pu suffire à nourrir dans son sein
Ces énormes enfants d'un autre genre humain.
Le Chinois argumente : on le force à conclure
Que dans tout l'univers chaque être a sa mesure;
Que l'homme n'est point fait pour ces vastes désirs;
Que sa vie est bornée ainsi que ses plaisirs;
Que le travail, les maux, la mort sont nécessaires;
Et que, sans fatiguer par de lâches prières
La volonté d'un Dieu qui ne saurait changer,
On doit subir la loi qu'on ne peut corriger,
Voir la mort d'un œil ferme et d'une âme soumise.
Le lettré convaincu, non sans quelque surprise,
S'en retourne ici-bas ayant tout approuvé;
Mais il y murmura quand il fut arrivé :
Convertir un docteur est une œuvre impossible.
Matthieu Garo chez nous eut l'esprit plus flexible;
Il loua Dieu de tout[1]! Peut-être qu'autrefois
De longs ruisseaux de lait serpentaient dans nos bois;
La lune était plus grande, et la nuit moins obscure;
L'hiver se couronnait de fleurs et de verdure;
L'homme, ce roi du monde, et roi très-fainéant,
Se contemplait à l'aise, admirait son néant,
Et, formé pour agir, se plaisait à rien faire.
Mais pour nous, fléchissons sous un sort tout contraire.
Contentons-nous des biens qui nous sont destinés,
Passagers comme nous, et comme nous bornés.
Sans rechercher en vain ce que peut notre maître,
Ce que fut notre monde, et ce qu'il devrait être,
Observons ce qu'il est, et recueillons le fruit
Des trésors qu'il renferme et des biens qu'il produit.
Si du Dieu qui nous fit l'éternelle puissance
Eût à deux jours au plus borné notre existence,
Il nous aurait fait grâce; il faudrait consumer
Ces deux jours de la vie à lui plaire, à l'aimer.
Le temps est assez long pour quiconque en profite;
Qui travaille et qui pense en étend la limite.

1. Voyez la fable de La Fontaine*:

En louant Dieu de toute chose,
Garo retourne à la maison.

Cependant on a répondu à Matthieu Garo dans les *Questions sur l'Encyclopédie***.

* *Le Gland et la Citrouille*. — ** Voy. l'art. *Calebasse*.

On peut vivre beaucoup sans végéter longtemps;
Et je vais te prouver par mes raisonnements....
Mais malheur à l'auteur qui veut toujours instruire!
Le secret d'ennuyer est celui de tout dire.
  C'est ainsi que ma muse avec simplicité
Sur des tons différents chantait la vérité,
Lorsque, de la nature éclaircissant les voiles,
Nos Français à Quito cherchaient d'autres étoiles;
Que Clairaut, Maupertuis, entourés de glaçons,
D'un secteur à lunette étonnaient les Lapons,
Tandis que, d'une main stérilement vantée,
Le hardi Vaucanson, rival de Prométhée,
Semblait, de la nature imitant les ressorts,
Prendre le feu des cieux pour animer les corps.
  Pour moi, loin des cités, sur les bords du Permesse
Je suivais la nature, et cherchais la sagesse;
Et des bords de la sphère où s'emporta Milton,
Et de ceux de l'abîme où pénétra Newton,
Je les voyais franchir leur carrière infinie;
Amant de tous les arts et de tout grand génie,
Implacable ennemi du calomniateur,
Du fanatique absurde, et du vil délateur;
Ami sans artifice, auteur sans jalousie;
Adorateur d'un Dieu, mais sans hypocrisie;
Dans un corps languissant, de cent maux attaqué,
Gardant un esprit libre, à l'étude appliqué,
Et sachant qu'ici-bas la félicité pure
Ne fut jamais permise à l'humaine nature.

SEPTIÈME DISCOURS.

SUR LA VRAIE VERTU [1].

  Le nom de la vertu retentit sur la terre;
On l'entend au théâtre, au barreau, dans la chaire;
Jusqu'au milieu des cours il parvient quelquefois;
Il s'est même glissé dans les traités des rois.
C'est un beau mot sans doute, et qu'on se plaît d'entendre,

1. Ce discours fut d'abord adressé à Racine le fils, auteur d'un poëme janséniste sur la grâce.
Il commençait alors de la manière suivante :

> J'ai lu les quatre points des sermons poétiques
> Qu'a débités ta muse, en ses vers didactiques;
> Peut-être il serait mieux de prêcher un peu moins,
> Et d'imiter Gresset, qui, sans art et sans soins,
> Dans un style rapide et vif avec mollesse,

Facile à prononcer, difficile à comprendre :
On trompe, on est trompé. Je crois voir des jetons
Donnés, reçus, rendus, troqués par des fripons;
Ou bien ces faux billets, vains enfants du système
De ce fou d'Écossais qui se dupa lui-même.
Qu'est-ce que la vertu? Le meilleur citoyen,
Brutus, se repentit d'être un homme de bien :
« La vertu, disait-il, est un nom sans substance. »
L'école de Zénon, dans sa fière ignorance,
Prit jadis pour vertu l'insensibilité.
Dans les champs levantins le derviche hébété,
L'œil au ciel, les bras hauts, et l'esprit en prières,
Du Seigneur en dansant invoque les lumières,
Et, tournant dans un cercle au nom de Mahomet,
Croit de la vertu même atteindre le sommet.
Les reins ceints d'un cordon, l'œil armé d'impudence,
Un ermite à sandale, engraissé d'ignorance,
Parlant du nez à Dieu, chante au dos d'un lutrin
Cent cantiques hébreux mis en mauvais latin.
Le ciel puisse bénir sa piété profonde !
Mais quel en est le fruit? quel bien fait-il au monde?
Malgré la sainteté de son auguste emploi,
C'est n'être bon à rien de n'être bon qu'à soi.
Quand l'ennemi divin des scribes et des prêtres
Chez Pilate autrefois fut traîné par des traîtres,
De cet air insolent qu'on nomme dignité,
Le Romain demanda : « Qu'est-ce que vérité? »
L'Homme-Dieu, qui pouvait l'instruire ou le confondre,
A ce juge orgueilleux dédaigna de répondre :
Son silence éloquent disait assez à tous
Que ce vrai tant cherché ne fut point fait pour nous.
Mais lorsque, pénétré d'une ardeur ingénue,
Un simple citoyen l'aborda dans la rue,
Et que, disciple sage, il prétendit savoir

Peint les plaisirs du sage, et chante la paresse.
Mais j'aime mieux cent fois ta mâle austérité,
Et de tes vers hardis la pénible beauté,
Qu'un écrit bigarré de grave et de comique,
Où le rimeur moderne affecte un air gothique,
Et dans un vers forcé, que surcharge un vieux mot,
Veut couvrir la raison du masque de Marot.
Il faut parler français. Boileau n'a qu'un langage,
Son style est clair et pur; il prouve un esprit sage :
Suis cet exemple heureux, laisse aux esprits mal faits
L'art de moraliser du ton de Rabelais.
Ce jargon dans un conte est encor supportable;
Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable.
Instruis-moi donc, poursuis, parle, et dans tes discours
Définis la vertu que tu chantas toujours.
C'est un beau mot sans doute, etc. (Éd.)

Quel est l'état de l'homme, et quel est son devoir;
Sur ce grand intérêt, sur ce point qui nous touche,
Celui qui savait tout ouvrit alors la bouche;
Et dictant d'un seul mot ses décrets solennels :
« Aimez Dieu, lui dit-il, mais aimez les mortels. »
Voilà l'homme et sa loi, c'est assez : le ciel même
A daigné tout nous dire en ordonnant qu'on aime.
Le monde est médisant, vain, léger, envieux;
Le fuir est très-bien fait, le servir encor mieux :
A sa famille, aux siens, je veux qu'on soit utile.
  Où vas-tu loin de moi, fanatique indocile?
Pourquoi ce teint jauni, ces regards effarés,
Ces élans convulsifs [1], et ces pas égarés?
Contre un siècle indévot plein d'une sainte rage,
Tu cours chez ta béate à son cinquième étage :
Quelques saints possédés dans cet honnête lieu
Jurent, tordent les mains, en l'honneur du bon Dieu :
Sur leurs tréteaux montés, ils rendent des oracles,
Prédisent le passé, font cent autres miracles;
L'aveugle y vient pour voir, et, des deux yeux privé,
Retourne aux Quinze-Vingts marmottant son *Ave;*
Le boiteux saute et tombe, et sa sainte famille
Le ramène en chantant, porté sur sa béquille;
Le sourd au front stupide écoute et n'entend rien;
D'aise alors tout pâmés, de pauvres gens de bien,
Qu'un sot voisin bénit, et qu'un fourbe seconde,
Aux filles du quartier prêchent la fin du monde.
  Je sais que ce mystère a de nobles appas;
Les saints ont des plaisirs que je ne connais pas.
Les miracles sont bons; mais soulager son frère,
Mais tirer son ami du sein de la misère,
Mais à ses ennemis pardonner leurs vertus,
C'est un plus grand miracle, et qui ne se fait plus.
  Ce magistrat, dit-on, est sévère, inflexible,
Rien n'amollit jamais sa grande âme insensible.
J'entends : il fait haïr sa place et son pouvoir;
Il fait des malheureux par zèle et par devoir :
Mais l'a-t-on jamais vu, sans qu'on le sollicite,
Courir d'un air affable au-devant du mérite,
Le choisir dans la foule, et donner son appui
A l'honnête homme obscur qui se tait devant lui?
De quelques criminels il aura fait justice!
C'est peu d'être équitable, il faut rendre service;
Le juste est bienfaisant. On conte qu'autrefois
Le ministre odieux d'un de nos meilleurs rois

1. Les convulsionnaires.

Lui disait en ces mots son avis despotique :
« Timante est en secret bien mauvais catholique,
On a trouvé chez lui la Bible de Calvin;
A ce funeste excès vous devez mettre un frein :
Il faut qu'on l'emprisonne, ou du moins qu'on l'exile.
— Comme vous, dit le roi, Timante m'est utile.
Vous m'apprenez assez quels sont ses attentats;
Il m'a donné son sang, et vous n'en parlez pas! »
De ce roi bienfaisant la prudence équitable
Peint mieux que vingt sermons la vertu véritable.
  Du nom de vertueux seriez-vous honoré,
Doux et discret Cyrus, en vous seul concentré,
Prêchant le sentiment, vous bornant à séduire,
Trop faible pour servir, trop paresseux pour nuire,
Honnête homme indolent, qui, dans un doux loisir,
Loin du mal et du bien, vivez pour le plaisir?
Non; je donne ce titre au cœur tendre et sublime
Qui soutient hardiment son ami qu'on opprime.
Il t'était dû sans doute, éloquent Pellisson,
Qui défendis Fouquet du fond de ta prison.
Je te rends grâce, ô ciel, dont la bonté propice
M'accorda des amis dans les temps d'injustice,
Des amis courageux, dont la mâle vigueur
Repoussa les assauts du calomniateur,
Du fanatisme ardent, du ténébreux Zoïle,
Du ministre abusé par leur troupe imbécile,
Et des petits tyrans, bouffis de vanité,
Dont mon indépendance irritait la fierté.
Oui, pendant quarante ans poursuivi par l'envie,
Des amis vertueux ont consolé ma vie.
J'ai mérité leur zèle et leur fidélité;
J'ai fait quelques ingrats, et ne l'ai point été.
  Certain législateur[1] dont la plume féconde
Fit tant de vains projets pour le bien de ce monde,
Et qui depuis trente ans écrit pour des ingrats,
Vient de créer un mot qui manque à Vaugelas :
Ce mot est *bienfaisance* : il me plaît; il rassemble,
Si le cœur en est cru, bien des vertus ensemble.
Petits grammairiens, grands précepteurs des sots,
Qui pesez la parole et mesurez les mots,
Pareille expression vous semble hasardée;
Mais l'univers entier doit en chérir l'idée.

1. L'abbé de Saint-Pierre. C'est lui qui a mis le mot de *bienfaisance* à la mode, à force de le répéter. On l'appelle législateur, parce qu'il n'a écrit que pour réformer le gouvernement. Il s'est rendu un peu ridicule en France par l'excès de ses bonnes intentions.

SUR LES ÉVÉNEMENTS

DE L'ANNÉE 1744.

« Quoi ! verrai-je toujours des sottises en France ?
Disait, l'hiver dernier, d'un ton plein d'importance,
Timon, qui, du passé profond admirateur,
Du présent qu'il ignore est l'éternel frondeur.
Pourquoi, s'écriait-il, le roi va-t-il en Flandre ?
Quelle étrange vertu qui s'obstine à défendre
Les débris dangereux du trône des Césars
Contre l'or des Anglais et le fer des houssards !
Dans le jeune Conti quel excès de folie
D'escalader les monts qui gardent l'Italie,
Et d'attaquer vers Nice un roi victorieux,
Sur ces sommets glacés dont le front touche aux cieux !
Pour franchir ces amas de neiges éternelles,
Dédale à cet Icare a-t-il prêté ses ailes ?
A-t-il reçu du moins, dans son dessein fatal,
Pour briser les rochers, le secret d'Annibal ? »
Il parle, et Conti vole. Une ardente jeunesse,
Voyant peu les dangers que voit trop la vieillesse,
Se précipite en foule autour de son héros.
Du Var qui s'épouvante on traverse les flots ;
De torrents en rochers, de montagne en abîme,
Des Alpes en courroux on assiége la cime ;
On y brave la foudre ; on voit de tous côtés
Et la nature, et l'art, et l'ennemi domptés.
Conti, qu'on censurait, et que l'univers loue,
Est un autre Annibal qui n'a point de Capoue.
Critiques orgueilleux, frondeurs, en est-ce assez ?
Avec Nice et Démont vous voilà terrassés.
Mais, tandis que sous lui les Alpes s'aplanissent,
Que sur les flots voisins les Anglais en frémissent,
Vers les bords de l'Escaut Louis fait tout trembler :
Le Batave s'arrête, et craint de le troubler.
Ministres, généraux, suivent d'un même zèle
Du conseil au danger leur prince et leur modèle.
L'ombre du grand Condé, l'ombre du grand Louis,
Dans les champs de la Flandre ont reconnu leur fils.
L'Envie alors se tait, la Médisance admire.
Zoïle, un jour du moins, renonce à la satire ;
Et le vieux nouvelliste, une canne à la main,
Trace au Palais-Royal Ypres, Furne et Menin.
Ainsi lorsqu'à Paris la tendre Melpomène

De quelque ouvrage heureux vient embellir la scène,
En dépit des sifflets de cent auteurs malins,
Le spectateur sensible applaudit des deux mains :
Ainsi, malgré Bussy, ses chansons, et sa haine,
Nos aïeux admiraient Luxembourg et Turenne.
Le Français quelquefois est léger et moqueur,
Mais toujours le mérite eut des droits sur son cœur.
Son œil perçant et juste est prompt à le connaître;
Il l'aime en son égal, il l'adore en son maître.
La vertu sur le trône est dans son plus beau jour,
Et l'exemple du monde en est aussi l'amour.
  Nous l'avons bien prouvé quand la fièvre fatale,
A l'œil creux, au teint sombre, à la marche inégale,
De ses tremblantes mains, ministres du trépas,
Vint attaquer Louis au sortir des combats :
Jadis Germanicus fit verser moins de larmes;
L'univers éploré ressentit moins d'alarmes,
Et goûta moins l'excès de sa félicité,
Lorsque Antonin mourant reparut en santé.
Dans nos emportements de douleur et de joie,
Le cœur seul a parlé, l'amour seul se déploie;
Paris n'a jamais vu de transports si divers,
Tant de feux d'artifice, et tant de mauvais vers.
  Autrefois, ô grand roi, les filles de mémoire,
Chantant au pied du trône, en égalaient la gloire.
Que nous dégénérons de ce temps si chéri!
L'éclat du trône augmente, et le nôtre est flétri.
O ma prose et mes vers, gardez-vous de paraître!
Il est dur d'ennuyer son héros et son maître.
Cependant nous avons la noble vanité
De mener les héros à l'immortalité.
Nous nous trompons beaucoup; un roi juste et qu'on aime
Va sans nous à la gloire, et doit tout à lui-même :
Chaque âge le bénit; le vieillard expirant
De ce prince à son fils fait l'éloge en pleurant;
Le fils, éternisant des images si chères,
Raconte à ses neveux le bonheur de leurs pères;
Et ce nom dont la terre aime à s'entretenir
Est porté par l'amour aux siècles à venir.
Si pourtant, ô grand roi, quelque esprit moins vulgaire,
Des vœux de tout un peuple interprète sincère,
S'élevant jusqu'à vous par le grand art des vers,
Osait, sans vous flatter, vous peindre à l'univers,
Peut-être on vous verrait, séduit par l'harmonie,
Pardonner à l'éloge en faveur du génie;
Peut-être d'un regard le Parnasse excité
De son lustre terni reprendrait la beauté.

L'œil du maître peut tout; c'est lui qui rend la vie
Au mérite expirant sous la dent de l'envie;
C'est lui dont les rayons ont cent fois éclairé
Le modeste talent dans la foule ignoré.
Un roi qui sait régner nous fait ce que nous sommes;
Les regards d'un héros produisent les grands hommes.

POËME DE FONTENOY.

(1745.)

AU ROI.

Sire,

Je n'avais osé dédier à Votre Majesté les premiers essais de cet ouvrage; je craignais surtout de déplaire au plus modeste des vainqueurs; mais, sire, ce n'est point ici un panégyrique; c'est une peinture fidèle d'une partie de la journée la plus glorieuse depuis la bataille de Bovines; ce sont les sentiments de la France, quoique à peine exprimés; c'est un poëme sans exagération, et de grandes vérités sans mélange de fiction ni de flatterie. Le nom de Votre Majesté fera passer cette faible esquisse à la postérité, comme un monument authentique de tant de belles actions faites en votre présenee, à l'exemple des vôtres.

Daignez, sire, ajouter à la bonté que Votre Majesté a eue de permettre cet hommage celle d'agréer les profonds respects d'un de vos moindres sujets, et du plus zélé de vos admirateurs.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE[1].

Le public sait que cet ouvrage, composé d'abord avec la rapidité que le zèle inspire, reçut des accroissements à chaque édition qu'on en faisait. Toutes les circonstances de la victoire de Fontenoy, qu'on apprenait à Paris de jour en jour, méritaient d'être célébrées; et ce qui n'était d'abord qu'une pièce de cent vers est devenu un poëme qui en contient plus de trois cent cinquante : mais on y a gardé toujours le même ordre, qui

1. Dans les sixième, septième et huitième éditions, il commençait ainsi :

« Ce poëme fut composé presque le même jour qu'on apprit à Paris la victoire que le roi avait remportée à Fontenoy; et depuis on ajouta plusieurs traits à la pièce, à mesure qu'on savait quelque circonstance de ce grand événement, et qu'on faisait une nouvelle édition de l'ouvrage. La rapidité avec laquelle tant d'éditions furent épuisées à Paris et dans les provinces, en moins de quinze jours, n'est qu'un témoignage de l'intérêt qu'a pris la nation à la journée mémorable dont ce poëme était

consiste dans la préparation, dans l'action, et dans ce qui la termine; on n'a fait même que mettre cet ordre dans un plus grand jour, en traçant dans cette édition le portrait des nations dont était composée l'armée ennemie, et en spécifiant leurs trois attaques.

On a peint avec des traits vrais, mais non injurieux, les nations dont Louis XV a triomphé; par exemple, quand on dit des Hollandais qu'ils avaient autrefois brisé *le joug de l'Autriche cruelle*, il est clair que c'est de l'Autriche alors cruelle envers eux que l'on parle; car assurément elle ne l'est pas aujourd'hui pour les États généraux : et d'ailleurs la reine de Hongrie, qui ajoute tant à la gloire de la maison d'Autriche, sait combien les Français respectent sa personne et ses vertus, en étant forcés de la combattre.

Quand on dit des Anglais, *et la férocité le cède à la vertu*, on a eu soin d'avertir en note, dans toutes les éditions, que le reproche de férocité ne tombait que sur le soldat.

En effet, il est très-véritable que lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de cette nation crièrent *No quarter*, « point de quartier; » on sait encore que, quand M. de Séchelles seconda les intentions du roi avec une prévoyance si singulière, et qu'il fit préparer autant de secours pour les prisonniers ennemis blessés que pour nos troupes, quelques fantassins anglais s'acharnèrent encore contre nos soldats dans les chariots mêmes où l'on transportait les vainqueurs et les vaincus blessés. Les officiers, qui ont à peu près la même éducation dans toute l'Europe, ont aussi la même générosité; mais il y a des pays où le peuple, abandonné à lui-même, est plus farouche qu'ailleurs. On n'en a pas moins loué la valeur et la conduite de cette nation, et surtout on n'a cité le nom de M. le duc de Cumberland qu'avec l'éloge que sa magnanimité doit attendre de tout le monde.

Quelques étrangers ont voulu persuader au public que l'illustre Addison, dans son poëme de *la Campagne de Hochstedt*, avait parlé plus honorablement de la maison du roi que l'auteur même du *Poëme de Fontenoy :* ce reproche a été cause qu'on a cherché l'ouvrage de M. Addison à la bibliothèque de Sa Majesté, et on a été bien surpris d'y trouver beaucoup plus d'injures que de louanges; c'est vers le trois-centième vers. On ne les répétera point, et il est bien inutile d'y répondre; la maison du roi leur a répondu par des victoires. On est très-éloigné de refuser à un grand poëte et à un philosophe très-éclairé, tel que M. Addison, les éloges qu'il mérite; mais il en mériterait davantage, et il aurait plus honoré la philosophie et la poésie, s'il avait plus ménagé dans son poëme des têtes couronnées, qu'un ennemi

alors le seul monument. L'auteur n'a eu en vue que de rendre fidèlement ce qui était venu à sa connaissance, et son seul regret est de n'avoir pu, dans un si court espace de temps, et dans une pièce de si peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler. Il ne pouvait dire tout; mais au moins tout ce qu'il a dit est vrai. Ce n'était pas une occasion où les faits eussent besoin d'être altérés : la moindre flatterie eût déshonoré un ouvrage fondé sur la gloire du roi et de la nation.

« Tous ceux qui sont nommés, » etc.

même doit toujours respecter, et s'il avait songé que les louanges données aux vaincus sont un laurier de plus pour les vainqueurs. Il est à croire que, quand M. Addison fut secrétaire d'État, le ministre se repentit de ces indécences échappées à l'auteur.

Si l'ouvrage anglais est trop rempli de fiel, celui-ci respire l'humanité : on a songé, en célébrant une bataille, à inspirer des sentiments de bienfaisance. Malheur à celui qui ne pourrait se plaire qu'aux peintures de la destruction, et aux images des malheurs des hommes!

Les peuples de l'Europe ont des principes d'humanité qui ne se trouvent point dans les autres parties du monde; ils sont plus liés entre eux; ils ont des lois qui leur sont communes; toutes les maisons des souverains sont alliées; leurs sujets voyagent continuellement, et entretiennent une liaison réciproque. Les Européans chrétiens sont ce qu'étaient les Grecs : ils se font la guerre entre eux; mais ils conservent dans ces dissensions tant de bienséance, et d'ordinaire de politesse, que souvent un Français, un Anglais, un Allemand, qui se rencontrent, paraissent être nés dans la même ville. Il est vrai que les Lacédémoniens et les Thébains étaient moins polis que le peuple d'Athènes; mais enfin toutes les nations de la Grèce se regardaient comme des alliées qui ne se faisaient la guerre que dans l'espérance certaine d'avoir la paix : ils insultaient rarement à des ennemis qui dans peu d'années devaient être leurs amis. C'est sur ce principe qu'on a tâché que cet ouvrage fût un monument de la gloire du roi, et non de la honte des nations dont il a triomphé. On serait fâché d'avoir écrit contre elles avec autant d'aigreur que quelques Français en ont mis dans leurs satires contre cet ouvrage d'un de leurs compatriotes; mais la jalousie d'auteur à auteur est beaucoup plus grande que celle de nation à nation.

On a dit des Suisses qu'ils sont *nos antiques amis et nos concitoyens*, parce qu'ils le sont depuis deux cent cinquante ans. On a dit que les étrangers qui servent dans nos armées ont suivi l'exemple de la maison du roi et de nos autres troupes, parce qu'en effet c'est toujours à la nation qui combat pour son prince à donner cet exemple, et que jamais cet exemple n'a été mieux donné.

On n'ôtera jamais à la nation française la gloire de la valeur et de la politesse. On a osé imprimer que ce vers :

Je vois cet étranger, qu'on croit né parmi nous,

était un compliment à un général né en Saxe d'avoir l'air français. Il est bien question ici d'air et de bonne grâce! quel est l'homme qui ne voit évidemment que ce vers signifie que le général étranger est aussi attaché au roi que s'il était né son sujet?

Cette critique est aussi judicieuse que celle de quelques personnes qui prétendirent qu'il n'était pas honnête de dire que le général était dangereusement malade, lorsque en effet son courage lui fit oublier l'état douloureux où il était réduit, et le fit triompher de la faiblesse de son corps ainsi que des ennemis du roi.

Voilà tout ce que la bienséance en général permet qu'on réponde à ceux qui en ont manqué.

L'auteur n'a eu d'autre vue que de rendre fidèlement ce qui

était venu à sa connaissance; et son seul regret est de n'avoir pu, dans un si court espace de temps, et dans une pièce de si peu d'étendue, célébrer toutes les belles actions dont il a depuis entendu parler. Il ne pouvait dire tout; mais du moins ce qu'il a dit est vrai : la moindre flatterie eût déshonoré un ouvrage fondé sur la gloire du roi et sur celle de la nation.

Le plaisir de dire la vérité l'occupait si entièrement, que ce ne fut qu'après six éditions qu'il envoya son ouvrage à la plupart de ceux qui y sont célébrés.

Tous ceux qui sont nommés n'ont pas eu les occasions de se signaler également. Celui qui, à la tête de son régiment, attendait l'ordre de marcher, n'a pu rendre le même service qu'un lieutenant général qui était à portée de conseiller de fondre sur la colonne anglaise, et qui partit pour la charger avec la maison du roi. Mais si la grande action de l'un mérite d'être rapportée, le courage impatient de l'autre ne doit pas être oublié : tel est loué en général sur sa valeur, tel autre sur un service rendu; on a parlé des blessures des uns, on a déploré la mort des autres.

Ce fut une justice que rendit le célèbre M. Despréaux à ceux qui avaient été de l'expédition du passage du Rhin. Il cite près de vingt noms; il y en a ici plus de soixante; et on en trouverait quatre fois davantage, si la nature de l'ouvrage le comportait.

Il serait bien étrange qu'il eût été permis à Homère, à Virgile, au Tasse, de décrire les blessures de mille guerriers imaginaires, et qu'il ne le fût pas de parler des héros véritables qui viennent de prodiguer leur sang, et parmi lesquels il y en a plusieurs avec qui l'auteur avait eu l'honneur de vivre, et qui lui ont laissé de sincères regrets.

L'attention scrupuleuse qu'on a apportée, dans cette édition, doit servir de garant de tous les faits qui sont énoncés dans le poëme. Il n'en est aucun qui ne doive être cher à la nation et à toutes les familles qu'ils regardent. En effet, qui n'est touché sensiblement en lisant le nom de son fils, de son frère, d'un parent cher, d'un ami tué ou blessé, ou exposé dans cette bataille qui sera célèbre à jamais; en lisant, dis-je, ce nom dans un ouvrage qui, tout faible qu'il est, a été honoré plus d'une fois des regards du monarque, et que Sa Majesté n'a permis qu'il lui fût dédié que parce qu'elle a oublié son éloge en faveur de celui des officiers qui ont combattu et vaincu sous ses ordres?

C'est donc moins en poëte qu'en bon citoyen qu'on a travaillé. On n'a point cru devoir orner ce poëme de longues fictions, surtout dans la première chaleur du public, et dans un temps où l'Europe n'était occupée que des détails intéressants de cette victoire importante, achetée par tant de sang.

La fiction peut orner un sujet ou moins grand, ou moins intéressant, ou qui, placé plus loin de nous, laisse l'esprit plus tranquille. Ainsi, lorsque Despréaux s'égaya dans sa description du passage du Rhin, c'était trois mois après l'action; et cette action, toute brillante qu'elle fut, n'est à comparer ni pour l'importance ni pour le danger à une bataille rangée, gagnée sur un ennemi habile, intrépide et supérieur en nombre, par un roi exposé, ainsi que son fils, pendant quatre heures au feu de l'artillerie.

Ce n'est qu'après s'être laissé emporter aux premiers mouvements de zèle, après s'être attaché uniquement à louer ceux qui

ont si bien servi la patrie dans ce grand jour, qu'on s'est permis d'insérer dans le poëme un peu de ces fictions qui affaibliraient un tel sujet si on voulait les prodiguer; et on ne dit ici en prose que ce que M. Addison lui-même a dit en vers dans son fameux poëme de *la Campagne d'Hochstedt*.

On peut, deux mille ans après la guerre de Troie, faire apporter par Vénus à Énée des armes que Vulcain a forgées, et qui rendent ce héros invulnérable; on peut lui faire rendre son épée par une divinité, pour la plonger dans le sein de son ennemi; tout le conseil des dieux peut s'assembler, tout l'enfer peut se déchaîner; Alecton peut enivrer tous les esprits des venins de sa rage : mais ni notre siècle, ni un événement si récent, ni un ouvrage si court, ne permettent guère ces peintures devenues les lieux communs de la poésie. Il faut pardonner à un citoyen pénétré de faire parler son cœur plus que son imagination; et l'auteur avoue qu'il s'est plus attendri en disant :

Tu meurs, jeune Craon : que le ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère !

que s'il avait invoqué les Euménides pour faire ôter la vie à un jeune guerrier aimable.

Il faut des divinités dans un poëme épique, et surtout quand il s'agit de héros fabuleux; mais ici le vrai Jupiter, le vrai Mars, c'est un roi tranquille dans le plus grand danger, et qui hasarde sa vie pour un peuple dont il est le père; c'est lui, c'est son fils, ce sont ceux qui ont vaincu sous lui, et non Junon et Juturne, qu'on a voulu et qu'on a dû peindre. D'ailleurs le petit nombre de ceux qui connaissent notre poésie savent qu'il est bien plus aisé d'intéresser le ciel, les enfers et la terre, à une bataille, que de faire reconnaître, et de distinguer, par des images propres et sensibles, des carabiniers qui ont de gros fusils rayés, des grenadiers, des dragons qui combattent à pied et à cheval; de parler de retranchements faits à la hâte, d'ennemis qui s'avancent en colonne, d'exprimer enfin ce qu'on n'a guère dit encore en vers.

C'était ce que sentait M. Addison, bon poëte et critique judicieux. Il employa dans son poëme, qui a immortalisé la campagne d'Hochstedt, beaucoup moins de fictions qu'on ne s'en est permis dans le *Poëme de Fontenoy*. Il savait que le duc de Marlborough et le prince Eugène se seraient très-peu souciés de voir des dieux où il était question de grandes actions des hommes; il savait qu'on relève par l'invention les exploits de l'antiquité, et qu'on court risque d'affaiblir ceux des modernes par de froides allégories : il a fait mieux; il a intéressé l'Europe entière à son action. Il en est à peu près de ces petits poëmes de trois cents ou de quatre cents vers sur les affaires présentes comme d'une tragédie : le fond doit être intéressant par lui-même, et les ornements étrangers sont presque toujours superflus.

On a dû spécifier les différents corps qui ont combattu, leurs armes, leur position, l'endroit où ils ont attaqué; dire que la colonne anglaise a pénétré; exprimer comment elle a été enfoncée par la maison du roi, les carabiniers, la gendarmerie, le régiment de Normandie, les Irlandais, etc. Si on n'était pas entré dans ces détails, dont le fond est si héroïque, et qui sont cepen-

dant si difficiles à rendre, rien ne distinguerait la bataille de Fontenoy d'avec celle de Tolbiac. Despréaux, dans le passage du Rhin, a dit :

> Revel les suit de près : sous ce chef redouté
> Marche des cuirassiers l'escadron indompté.

On a peint ici les carabiniers, au lieu de les appeler par leur nom, qui convient encore moins au vers que celui de cuirassiers. On a même mieux aimé, dans cette dernière édition, caractériser la fonction de l'état-major que de mettre en vers les noms des officiers de ce corps qui ont été blessés.

Cependant on a osé appeler la maison du roi par son nom, sans se servir d'aucune autre image. Ce nom de *maison du roi*, qui contient tant de corps invincibles, imprime une assez grande idée, sans qu'il soit besoin d'autre figure; M. Addison même ne l'appelle pas autrement. Mais il y a encore une autre raison de l'avoir nommée, c'est la rapidité de l'action.

> Vous, peuple de héros dont la foule s'avance,
> . . . .
> Louis, son fils, l'État, l'Europe est en vos mains :
> Maison du roi, marchez, etc.

Si on avait dit : *la maison du roi marche*, cette expression eût été prosaïque et languissante.

On n'a pas voulu un moment s'écarter dans cet ouvrage de la gravité du sujet. Despréaux, il est vrai, en traitant le passage du Rhin dans le goût de quelques-unes de ses épîtres, a joint le plaisant à l'héroïque; car après avoir dit :

> Un bruit s'épand qu'Enghien et Condé sont passés :
> Condé, dont le seul nom fait tomber les murailles,
> Force les escadrons, et gagne les batailles;
> Enghien, de son hymen le seul et digne fruit, etc.,

il s'exprime ensuite ainsi :

> Bientôt.... mais Wurts s'oppose à l'ardeur qui m'anime.
> Finissons, il est temps : aussi bien si la rime
> Allait mal à propos m'engager dans Arnheim,
> Je ne sais, pour sortir, de porte qu'Hildesheim.

Les personnes qui ont paru souhaiter qu'on employât dans le récit de la victoire de Fontenoy quelques traits de ce style familier de Boileau n'ont pas, ce me semble, assez distingué les lieux et les temps, et n'ont pas fait la différence qu'il faut faire entre une épître et un ouvrage d'un ton plus sérieux et plus sévère : ce qui a de la grâce dans le genre épistolaire n'en aurait point dans le genre héroïque.

On n'en dira pas davantage sur ce qui regarde l'art et le goût, à la tête d'un ouvrage où il s'agit des plus grands intérêts, et qui ne doit remplir l'esprit que de la gloire du roi et du bonheur de la patrie.

Quoi! du siècle passé le fameux satirique
Aura fait retentir la trompette héroïque,
Aura chanté du Rhin les bords ensanglantés,

Ses défenseurs mourants, ses flots épouvantés,
Son dieu même en fureur, effrayé du passage,
Cédant à nos aïeux son onde et son rivage :
Et vous, quand votre roi dans des plaines de sang
Voit la mort devant lui voler de rang en rang,
Tandis que, de Tournay foudroyant les murailles,
Il suspend les assauts pour courir aux batailles;
Quand, des bras de l'hymen s'élançant au trépas,
Son fils, son digne fils, suit de si près ses pas;
Vous, heureux par ses lois, et grands par sa vaillance,
Français, vous garderiez un indigne silence!
 Venez le contempler aux champs de Fontenoy.
O vous, Gloire, Vertu; déesses de mon roi,
Redoutable Bellone, et Minerve chérie,
Passion des grands cœurs, amour de la patrie,
Pour couronner Louis prêtez-moi vos lauriers;
Enflammez mon esprit du feu de nos guerriers;
Peignez de leurs exploits une éternelle image.
 Vous m'avez transporté sur ce sanglant rivage :
J'y vois ces combattants que vous conduisez tous;
C'est là ce fier Saxon[1] qu'on croit né parmi nous,
Maurice, qui, touchant à l'infernale rive,
Rappelle pour son roi son âme fugitive,
Et qui demande à Mars, dont il a la valeur,
De vivre encore un jour et de mourir vainqueur.
Conservez, justes cieux, ses hautes destinées;
Pour Louis et pour nous prolongez ses années.
 Déjà de la tranchée Harcourt[2] est accouru;
Tout poste est assigné, tout danger est prévu.
Noailles[3], pour son roi plein d'un amour fidèle,
Voit la France en son maître et ne regarde qu'elle.
Ce sang de tant de rois, ce sang du grand Condé,
D'Eu[4], par qui des Français le tonnerre est guidé,
Penthièvre[5], dont le zèle avait devancé l'âge,
Qui déjà vers le Mein signala son courage,
Bavière avec de Pons, Boufflers et Luxembourg,
Vont chacun dans leur place attendre ce grand jour :
Chacun porte l'espoir aux guerriers qu'il commande.
Le fortuné Danoy[6], Chabanes, Galerande,

1. Le comte maréchal de Saxe, dangereusement malade, était porté dans une gondole d'osier, quand ses douleurs et sa faiblesse l'empêchaient de se tenir à cheval. Il dit au roi, qui l'embrassa après le gain de la bataille, les mêmes choses qu'on lui fait penser ici.
2. M. le duc d'Harcourt avait investi Tournay.
3. Maréchal de France.
4. Grand maître d'artillerie.
5. Il s'était signalé à la bataille de Dettingen.
6. M. de Danoy fut retiré par sa nourrice d'une foule de morts et de

Le vaillant Bérenger, ce défenseur du Rhin,
Colbert, et du Chaila, tous nos héros enfin[1],
Dans l'horreur de la nuit, dans celle du silence,
Demandent seulement que le péril commence.
Le jour frappe déjà de ses rayons naissants
De vingt peuples unis les drapeaux menaçants.
Le Belge, qui jadis fortuné sous nos princes,
Vit l'abondance alors enrichir ses provinces;
Le Batave prudent, dans l'Inde respecté,
Puissant par son travail et par sa liberté,
Qui, longtemps opprimé par l'Autriche cruelle,
Ayant brisé son joug, s'arme aujourd'hui pour elle;
L'Hanovrien constant, qui, formé pour servir,
Sait souffrir et combattre, et surtout obéir;
L'Autrichien, rempli de sa gloire passée,
De ses derniers Césars occupant sa pensée;
Surtout ce peuple altier qui voit sur tant de mers
Son commerce et sa gloire embrasser l'univers,
Mais qui, jaloux en vain des grandeurs de la France,
Croit porter dans ses mains la foudre et la balance :
Tous marchent contre nous; la valeur les conduit,
La haine les anime, et l'espoir les séduit.
De l'empire français l'indomptable génie
Brave auprès de son roi leur foule réunie.
Des montagnes, des bois, des fleuves d'alentour,
Tous les dieux alarmés sortent de leur séjour,
Incertains pour quel maître en ces plaines fécondes
Vont croître leurs moissons, et vont couler leurs ondes.
La Fortune auprès d'eux, d'un vol prompt et léger,
Les lauriers dans les mains, fend les plaines de l'air;
Elle observe Louis et voit avec colère
Que sans elle aujourd'hui la valeur va tout faire.
Le brave Cumberland, fier d'attaquer Louis,
A déjà disposé ses bataillons hardis :
Tels ne parurent point aux rives de Scamandre,
Sous ces murs si vantés que Pyrrhus mit en cendre,
Ces antiques héros qui, montés sur un char,
Combattaient en désordre, et marchaient au hasard :
Mais tel fut Scipion sous les murs de Carthage;
Tel son rival et lui, prudents avec courage,
Déployant de leur art les terribles secrets,
L'un vers l'autre avancés, s'admiraient de plus près.

mourants sur le champ de Malplaquet, deux jours après la bataille. C'est un fait certain : cette femme vint avec un passe-port, accompagnée d'un sergent du régiment du Roi, dans lequel était alors cet officier.

1. Les lieutenants généraux, chacun à leur division.

L'Escaut, les ennemis, les remparts de la ville,
Tout présente la mort, et Louis est tranquille.
Cent tonnerres de bronze ont donné le signal :
D'un pas ferme et pressé, d'un front toujours égal,
S'avance vers nos rangs la profonde colonne
Que la terreur devance et la flamme environne,
Comme un nuage épais qui sur l'aile des vents
Porte l'éclair, la foudre et la mort dans ses flancs.
Les voilà, ces rivaux du grand nom de mon maître,
Plus farouches que nous, aussi vaillants peut-être,
Encor tout orgueilleux de leurs premiers exploits.
Bourbons, voici le temps de venger les Valois.
Dans un ordre effrayant trois attaques formées
Sur trois terrains divers engagent les armées.
Le Français, dont Maurice a gouverné l'ardeur,
A son poste attaché, joint l'art à la valeur.
La mort sur les deux camps étend sa main cruelle :
Tous ses traits sont lancés, le sang coule autour d'elle;
Chefs, officiers, soldats, l'un sur l'autre entassés,
Sous le fer expirants, par le plomb renversés,
Poussent les derniers cris en demandant vengeance.
Grammont, que signalait sa noble impatience,
Grammont dans l'Élysée emporte la douleur
D'ignorer en mourant si son maître est vainqueur :
De quoi lui serviront ces grands titres de gloire[1],
Ce sceptre des guerriers, honneurs de sa mémoire,
Ce rang, ces dignités, vanités des héros,
Que la mort avec eux précipite aux tombeaux?
Tu meurs, jeune Craon[2] : que le ciel moins sévère
Veille sur les destins de ton généreux frère!
Hélas! cher Longaunay[3], quelle main, quel secours
Peut arrêter ton sang et ranimer tes jours?
Ces ministres de Mars[4], qui d'un vol si rapide
S'élançaient à la voix de leur chef intrépide,
Sont du plomb qui les suit dans leur course arrêtés;
Tels que des champs de l'air tombent précipités
Des oiseaux tout sanglants, palpitants sur la terre.
Le fer atteint d'Havré[5]; le jeune d'Aubeterre
Voit de sa légion tous les chefs indomptés

1. Il allait être maréchal de France.
2. Dix-neuf officiers du régiment du Hainaut ont été tués ou blessés. Son frère, le prince de Beauvau, servait en Italie.
3. M. de Longaunay, colonel des nouveaux grenadiers, mort depuis de ses blessures.
4. Officiers de l'état major, MM. de Puységur, de Mézières, de Saint-Sauveur, de Saint-George.
5. Le duc d'Havré, colonel du régiment de la Couronne.

Sous le glaive et le feu mourants à ses côtés.
  Guerriers que Chabrillant avec Brancas rallie,
Que d'Anglais immolés vont payer votre vie!
Je te rends grâce, ô Mars! dieu de sang, dieu cruel,
La race de Colbert[1], ce ministre immortel,
Échappe en ce carnage à ta main sanguinaire.
Guerchi n'est point frappé[2] : la vertu peut te plaire.
Mais vous, brave d'Aché[3], quel sera votre sort?
Le ciel sauve à son gré, donne et suspend la mort.
Infortuné Lutteaux, tout chargé de blessures,
L'art qui veille à ta vie ajoute à tes tortures;
Tu meurs dans les tourments : nos cris mal entendus
Te demandent au ciel, et déjà tu n'es plus.
  O combien de vertus que la tombe dévore!
Combien de jours brillants éclipsés à l'aurore!
Que nos lauriers sanglants doivent coûter de pleurs!
Ils tombent ces héros, ils tombent ces vengeurs;
Ils meurent, et nos jours sont heureux et tranquilles;
La molle volupté, le luxe de nos villes,
Filent ces jours sereins, ces jours que nous devons
Au sang de nos guerriers, aux périls des Bourbons!
Couvrons du moins de fleurs ces tombes glorieuses.
Arrachons à l'oubli ces ombres vertueuses.
Vous[4] qui lanciez la foudre et qu'ont frappé ses coups,
Revivez dans nos chants quand vous mourez pour nous.
  Eh! quel serait, grand Dieu! le citoyen barbare,
Prodigue de censure, et de louange avare,
Qui, peu touché des morts, et jaloux des vivants,
Leur pourrait envier mes pleurs et mon encens?
Ah! s'il est parmi nous des cœurs dont l'indolence,
Insensible aux grandeurs, aux pertes de la France,
Dédaigne de m'entendre et de m'encourager,
Réveillez-vous, ingrats, Louis est en danger.
  Le feu qui se déploie, et qui, dans son passage,
S'anime en dévorant l'aliment de sa rage,
Les torrents débordés dans l'horreur des hivers,
Le flux impétueux des menaçantes mers,
Ont un cours moins rapide, ont moins de violence
Que l'épais bataillon qui contre nous s'avance,

1. M. de Croissy, avec ses deux enfants, et son neveu M. Duplessis-Châtillon, blessés légèrement.
2. Tous les officiers de son régiment (Royal-des-Vaisseaux) hors de combat; lui seul ne fut point blessé.
3. M. d'Aché (on l'écrit d'Apcher), lieutenant général. M. de Lutteaux, lieutenant général, mort dans les opérations du traitement de ses blessures.
4. M. du Brocard, maréchal de camp, commandant l'artillerie.

Qui triomphe en marchant, qui, le fer à la main,
A travers les mourants s'ouvre un large chemin.
Rien n'a pu l'arrêter; Mars pour lui se déclare.
Le roi voit le malheur, le brave, et le répare.
Son fils, son seul espoir.... Ah! cher prince, arrêtez;
Où portez-vous ainsi vos pas précipités?
Conservez cette vie au monde nécessaire.
Louis craint pour son fils [1], le fils craint pour son père;
Nos guerriers tout sanglants frémissent pour tous deux,
Seul mouvement d'effroi dans ces cœurs généreux.
Vous [2] qui gardez mon roi, vous qui vengez la France,
Vous, peuple de héros, dont la foule s'avance,
Accourez, c'est à vous de fixer les destins;
Louis, son fils, l'État, l'Europe est en vos mains.
Maison du roi, marchez, assurez la victoire;
Soubise [3] et Pecquigny vous mènent à la gloire.
Paraissez, vieux soldats [4], dont les bras éprouvés
Lancent de loin la mort, que de près vous bravez.
Venez, vaillante élite, honneur de nos armées;
Partez, flèches de feu, grenades [5] enflammées.
Phalanges de Louis, écrasez sous vos coups
Ces combattants si fiers, et si dignes de vous.
Richelieu, qu'en tous lieux emporte son courage,
Ardent, mais éclairé, vif à la fois et sage,
Favori de l'Amour, de Minerve et de Mars,
Richelieu [6] vous appelle, il n'est plus de hasards;
Il vous appelle; il voit d'un œil prudent et ferme
Des succès ennemis et la cause et le terme;
Il vole, et sa vertu secondant vos grands cœurs,
Il vous marque la place où vous serez vainqueurs.
D'un rempart de gazon, faible et prompte barrière
Que l'art oppose à peine à la fureur guerrière,

1. Un boulet de canon couvrit de terre un homme entre le roi et Mgr le dauphin; et un domestique de M. le comte d'Argenson fut atteint d'une balle de fusil derrière eux.

2. Les gardes, les gendarmes, les chevau-légers, les mousquetaires, sous M. de Montesson, lieutenant général; deux bataillons des gardes françaises et suisses, etc

3. M. le prince de Soubise prit sur lui de seconder M. le comte de La Marck dans la défense obstinée du poste d'Antoin; il alla ensuite se mettre à la tête des gendarmes, comme M. de Pecquigny à la tête des chevau-légers : ce qui contribua beaucoup au gain de la bataille.

4. Carabiniers, corps institué par Louis XIV. Ils tirent avec des carabines rayées. On sait avec quel éloge le roi les a nommés dans sa lettre.

5. Grenadiers à cheval, commandés par M. le chevalier de Grille; ils marchent à la tête de la maison du roi.

6. Le marquis d'Argenson, qui n'a point quitté le roi pendant la bataille, a écrit à M. de Voltaire ces propres mots : « C'est M. de Richelieu qui a donné ce conseil, et qui l'a exécuté. »

La Marck[1], La Vauguyon[2], Choiseul, d'un même effort
Arrêtent une armée, et repoussent la mort.
D'Argenson, qu'enflammaient les regards de son père,
La gloire de l'État, à tous les siens si chère,
Le danger de son roi, le sang de ses aïeux,
Assaillit par trois fois ce corps audacieux,
Cette masse de feu qui semble impénétrable.
On l'arrête; il revient, ardent, infatigable;
Ainsi qu'aux premiers temps par leurs coups redoublés
Les béliers enfonçaient les remparts ébranlés.
Ce brillant escadron[3], fameux par cent batailles,
Lui par qui Catinat fut vainqueur à Marsailles,
Arrive, voit, combat, et soutient son grand nom.
Tu suis du Chastelet, jeune Castelmoron[4],
Toi qui touches encore à l'âge de l'enfance,
Toi qui, d'un faible bras qu'affermit ta vaillance,
Reprends ces étendards déchirés et sanglants,
Que l'orgueilleux Anglais emportait dans ses rangs.
C'est dans ces rangs affreux que Chevrier expire.
Monaco perd son sang, et l'Amour en soupire.
Anglais, sur du Guesclin deux fois tombent vos coups :
Frémissez à ce nom si funeste pour vous.
Mais quel brillant héros, au milieu du carnage,
Renversé, relevé, s'est ouvert un passage?
Biron[5], tels on voyait dans les plaines d'Ivry
Tes immortels aïeux suivre le grand Henri;
Tel était ce Crillon, chargé d'honneurs suprêmes,
Nommé brave autrefois par les braves eux-mêmes;
Tels étaient ces d'Aumonts, ces grands Montmorencys,
Ces Créquis si vantés renaissant dans leurs fils[6];
Tel se forma Turenne au grand art de la guerre,
Près d'un autre Saxon[7], la terreur de la terre,

1. M. le comte de La Marck, au poste d'Antoin.

2. MM. de La Vauguyon, Choiseul-Meuse, etc., aux retranchements faits à la hâte dans le village de Fontenoy. M. de Créqui n'était point à ce poste, comme on l'avait dit d'abord, mais à la tête des carabiniers.

3. Quatre escadrons de la gendarmerie arrivèrent après sept heures de marche, et attaquèrent.

4. Un cheval fougueux avait emporté le porte-étendard dans la colonne anglaise. M. de Castelmoron, âgé de quinze ans, lui cinquième, alla le reprendre au milieu du camp des ennemis. M. de Bellet commandait ces escadrons de gendarmerie; il eut un cheval tué sous lui, aussi bien que M. de Chimènes, en reformant une brigade.

5. M. le duc de Biron eut le commandement de l'infanterie, quand M. de Lutteaux fut hors de combat; il chargea successivement à la tête de presque toutes les brigades.

6. M. de Luxembourg, M. de Logni, et M. de Tingry.

7. Le duc de Saxe-Weimar, sous qui le vicomte de Turenne fit ses premières campagnes. M. de Turenne est arrière-neveu de ce grand homme.

Quand la justice et Mars, sous un autre Louis,
Frappaient l'aigle d'Autriche et relevaient les lis.
Comment ces courtisans doux, enjoués, aimables,
Sont-ils dans les combats des lions indomptables?
Quel assemblage heureux de grâces, de valeur!
Boufflers, Meuse, d'Ayen, Duras, bouillants d'ardeur,
A la voix de Louis courez, troupe intrépide.
Que les Français sont grands quand leur maître les guide!
Ils l'aiment, ils vaincront; leur père est avec eux :
Son courage n'est point cet instinct furieux,
Ce courroux emporté, cette valeur commune;
Maître de son esprit, il l'est de la fortune;
Rien ne trouble ses sens, rien n'éblouit ses yeux :
Il marche; il est semblable à ce maître des dieux
Qui, frappant les Titans et tonnant sur leurs têtes,
D'un front majestueux dirigeait les tempêtes;
Il marche, et sous ses coups la terre au loin mugit,
L'Escaut fuit, la mer gronde, et le ciel s'obscurcit.
Sur un nuage épais que, des antres de l'Ourse,
Les vents affreux du nord apportent dans leur course,
Les vainqueurs des Valois descendent en courroux :
« Cumberland, disent-ils, nous n'espérons qu'en vous;
Courage, rassemblez vos légions altières;
Bataves, revenez, défendez vos barrières;
Anglais, vous que la paix semble seule alarmer,
Vengez-vous d'un héros qui daigne encor l'aimer :
Ainsi que ses bienfaits craindrez-vous sa vaillance? »
Mais ils parlent en vain; lorsque Louis s'avance
Leur génie est dompté, l'Anglais est abattu,
Et la férocité[1] le cède à la vertu.
Clare avec l'Irlandais, qu'animent nos exemples,
Venge ses rois trahis, sa patrie, et ses temples.
Peuple sage et fidèle, heureux Helvétiens[2],
Nos antiques amis et nos concitoyens,
Votre marche assurée, égale, inébranlable,
Des ardents Neustriens[3] suit la fougue indomptable.
Ce Danois[4], ce héros qui, des frimas du Nord,
Par le dieu des combats fut conduit sur ce bord,

1. Ce reproche de férocité ne tombe que sur le soldat, et non sur les officiers, qui sont aussi généreux que les nôtres. On m'a écrit que, lorsque la colonne anglaise déborda Fontenoy, plusieurs soldats de ce corps criaient : *No quarter, no quarter!* « Point de quartier! »

2. Les régiments de Diesbach, de Betens et de Courten, etc., avec des bataillons des gardes suisses.

3. Le régiment de Normandie, qui revenait à la charge sur la colonne anglaise, tandis que la maison du roi, la gendarmerie, les carabiniers, etc., fondaient sur elle.

4. M. de Lowendahl.

Admire les Français qu'il est venu défendre;
Mille cris redoublés près de lui font entendre :
« Rendez-vous, ou mourez, tombez sous notre effort. »
C'en est fait, et l'Anglais craint Louis et la mort.
Allez, brave d'Estrée [1], achevez cet ouvrage;
Enchaînez ces vaincus échappés au carnage;
Que du roi qu'ils bravaient ils implorent l'appui :
Ils seront fiers encore, ils n'ont cédé qu'à lui [2].
Bientôt vole après eux ce corps fier et rapide [3],
Qui, semblable au dragon qu'il eut jadis pour guide,
Toujours prêt, toujours prompt, de pied ferme, en courant,
Donne de deux combats le spectacle effrayant.
C'est ainsi que l'on voit, dans les champs des Numides,
Différemment armés, des chasseurs intrépides;
Les coursiers écumants franchissent les guérets;
On gravit sur les monts, on borde les forêts;
Les piéges sont dressés; on attend, on s'élance;
Le javelot fend l'air, et le plomb le devance.
Les léopards sanglants, percés de coups divers,
D'affreux rugissements font retentir les airs;
Dans le fond des forêts ils vont cacher leur rage.
Ah! c'est assez de sang, de meurtre, de ravage;
Sur des morts entassés c'est marcher trop longtemps :
Noailles [4], ramenez vos soldats triomphants;
Mars voit avec plaisir leurs mains victorieuses
Traîner dans notre camp ces machines affreuses,
Ces foudres ennemis contre nous dirigés :
Venez lancer ces traits que leurs mains ont forgés;
Qu'ils renversent par vous les murs de cette ville,
Du Batave indécis la barrière et l'asile,
Ces premiers fondements [5] de l'empire des lis,
Par les mains de mon roi pour jamais affermis.
Déjà Tournay se rend, déjà Gand s'épouvante :
Charles-Quint s'en émeut; son ombre gémissante

1. M. le comte d'Estrées à la tête de sa division, et M. de Brionne à la tête de son régiment, avaient enfoncé les grenadiers anglais, le sabre à la main.

2. Depuis saint Louis, aucun roi de France n'avait battu les Anglais en personne, en bataille rangée.

3. On envoya quelques dragons à la poursuite : ce corps était commandé par M. le duc de Chevreuse, qui s'était distingué au combat de Sahy, où il avait reçu trois blessures. L'opinion la plus vraisemblable sur l'origine du mot *dragon* est qu'ils portèrent un dragon dans leurs étendards, sous le maréchal de Brissac, qui institua ce corps dans les guerres du Piémont.

4. Le comte de Noailles attaqua de son côté la colonne d'infanterie anglaise avec une brigade de cavalerie, qui prit ensuite des canons.

5. Tournay, principale ville des Français sous la première race, dans laquelle on a trouvé le tombeau de Childéric.

Pousse un cri dans les airs, et fuit de ce séjour
Où pour vaincre autrefois le ciel le mit au jour :
Il fuit; mais quel objet pour cette ombre alarmée !
Il voit ces vastes champs couverts de notre armée;
L'Anglais deux fois vaincu, cédant de toutes parts,
Dans les mains de Louis laissant ses étendards;
Le Belge en vain caché dans ses villes tremblantes;
Les murs de Gand[1] tombés sous ses mains foudroyantes;
Et son char de victoire, en ces vastes remparts,
Écrasant le berceau du plus grand des Césars[2];
Ostende, qui jadis a, durant trois années[3],

1. La ville de Gand soumise à Sa Majesté le 11 juillet, après la défaite d'un corps d'Anglais par M. du Chaila, à la tête des brigades de Crillon et de Normandie, le régiment de Grassin, etc.

2. Des Césars modernes.

Après ce vers, il y avait :

Français, heureux Français, peuple doux et paisible,
C'est peu qu'en vous guidant Louis soit invincible;
C'est peu que, le front calme et la mort dans les mains,
Il ait lancé la foudre avec des yeux sereins;
C'est peu d'être vainqueur, il est modeste et tendre;
Il honore de pleurs le sang qu'il vit répandre;
Entouré de héros qui suivirent ses pas,
Il prodigue l'éloge et ne le reçoit pas;
Il veille sur des jours hasardés pour lui plaire.
Le monarque est un homme, et le vainqueur un père.
Ces captifs tout sanglants, portés par nos soldats,
Par leur main triomphante arrachés au trépas,
Après ces jours de sang, d'horreur et de furie,
Ainsi qu'en leurs foyers, au sein de leur patrie,
Des plus tendres bienfaits éprouvent les douceurs,
Consolés, secourus, servis par les vainqueurs.
O grandeur véritable! ô victoire nouvelle!
Eh! quel cœur ulcéré d'une haine cruelle,
Quel farouche ennemi peut n'aimer pas mon roi,
Et ne pas souhaiter d'être né sous sa loi?
Il étendra son bras, et calmera l'empire.
Déjà Vienne se tait, déjà Londres l'admire.
La Bavière, confuse au bruit de ses exploits,
Gémit d'avoir quitté le protecteur des rois.
Naple est en sûreté, la Sardaigne en alarmes.
Tous les rois de son sang triomphent par ses armes;
Et de l'Èbre à la Seine en tous lieux on entend :
« Le plus aimé des rois est aussi le plus grand. »
Ah! qu'on ajoute encore à ce titre suprême
Ce nom si cher au monde et si cher à lui-même,
Ce prix de ses vertus qui manque à sa valeur,
Ce titre auguste et saint de pacificateur!
Que de ses jours si beaux, de qui nos jours dépendent,
La course soit tranquille, et les bornes s'étendent!
  Ramenez ce héros, ô vous qui l'imitez,
Guerriers qu'il vit combattre et vaincre à ses côtés,
Les palmes dans les mains, etc. (Éd.)

3. Elle fut prise en 1604 par Ambroise Spinola, après trois ans et trois mois de siége.

Bravé de cent assauts les fureurs obstinées,
En dix jours à Louis cédant ses murs ouverts,
Et l'Anglais frémissant sur le trône des mers.
Français, heureux guerriers, vainqueurs doux et terribles,
Revenez, suspendez dans nos temples paisibles
Ces armes, ces drapeaux, ces étendards sanglants;
Que vos chants de victoire animent tous nos chants :
Les palmes dans les mains nos peuples vous attendent;
Nos cœurs volent vers vous, nos regards vous demandent :
Vos mères, vos enfants, près de vous empressés,
Encor tout éperdus de vos périls passés,
Vont baigner, dans l'excès d'une ardente allégresse,
Vos fronts victorieux de larmes de tendresse.
Accourez, recevez, à votre heureux retour,
Le prix de la vertu par les mains de l'amour.

POËME SUR LA LOI NATURELLE,

EN QUATRE PARTIES.

AU ROI DE PRUSSE.

(1752.)

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS DE KEHL

SUR LES DEUX POËMES SUIVANTS.

L'objet du poëme sur *la Loi naturelle* est d'établir l'existence d'une morale universelle et indépendante, non-seulement de toute religion révélée, mais de tout système particulier sur la nature de l'Être suprême.

La tolérance des religions et l'absurdité de l'opinion qu'il peut exister une puissance spirituelle indépendante de la puissance civile, sont des conséquences nécessaires de ce premier principe, conséquences que M. de Voltaire développe dans les deux dernières parties. En effet, s'il existe une morale indépendante de toute opinion spéculative, ces opinions deviennent indifférentes au bonheur des hommes, et dès lors cessent de pouvoir être l'objet de la législation. Ce n'est pas pour être instruits sur la métaphysique, mais pour s'assurer le libre exercice de leurs droits, que les hommes se sont réunis en société; et le droit de penser ce qu'on veut, et de faire tout ce qui n'est pas contraire au droit d'autrui, est aussi réel, aussi sacré que le droit de propriété.

Dans le poëme sur *le Désastre de Lisbonne*, M. de Voltaire

attaque l'opinion que tout est bien, opinion très-répandue au commencement de ce siècle, parmi les philosophes d'Angleterre et d'Allemagne. La question de l'origine du mal a été insoluble jusqu'ici, et le sera toujours. En effet, le mal, tel qu'il existe à notre égard, est une suite nécessaire de l'ordre du monde; mais pour savoir si un autre ordre était possible, il faudrait connaître le système entier de celui qui existe. D'ailleurs, en réfléchissant sur la manière dont nous acquérons nos idées, il est aisé de voir que nous ne pouvons en avoir aucune de la possibilité prise en général, puisque notre idée de possibilité, relative à des objets réels, ne se forme que d'après l'observation des faits existants.

M. Rousseau (J. J.) a publié une lettre adressée à M. de Voltaire, à l'occasion du poëme sur la destruction de Lisbonne : elle contient quelques objections sur lesquelles la réputation méritée de cet auteur nous oblige d'entrer dans quelques détails.

Il convient d'abord que nous n'avons aucun moyen d'expliquer l'origine du mal; et il ajoute qu'il ne croit le système de l'optimisme que parce qu'il trouve ce système très-consolant, et qu'il pense qu'on doit déduire de l'existence d'un Dieu juste que tout est bien, et non déduire de la perfection de l'ordre du monde l'existence d'un Dieu juste.

Nous observerons, 1° que l'on ne doit croire une chose que parce qu'elle est prouvée. Il y a des hommes qui croient plus facilement ce qui leur est plus agréable; d'autres sont au contraire plus portés à croire les événements fâcheux. La constitution des premiers est plus heureuse; mais le doute sur ce qui n'est pas prouvé est le seul parti raisonnable.

2° En supposant que l'ordre du monde, tel que nous le connaissons, nous conduise à l'existence d'un Être suprême, il est évident que nous ne pouvons nous former une idée de sa justice ou de sa bonté que d'après la manière dont nous le voyons agir. Chercher *a priori* à se faire une idée des attributs de Dieu est une méthode de philosopher qui ne peut conduire à aucune véritable connaissance. Des métaphysiciens hardis en ont conclu qu'on ne pouvait se former une idée de Dieu; cette assertion est trop absolue; il fallait ajouter : «En suivant la méthode des théologiens et des métaphysiciens de l'école.» Mais on ne peut se former de Dieu, comme d'aucun autre objet réel, que des idées incomplètes, et seulement d'après des faits observés. (Voy. Locke, et l'article EXISTENCE dans l'*Encyclopédie*.)

M. de Voltaire avait dit dans ses notes que rien dans l'univers n'est assujetti à des lois rigoureusement mathématiques, et qu'il peut y avoir des événements indifférents à l'ordre du monde. M. Rousseau combat ces assertions; mais nous répondrons:

1° Qu'il ne peut être question que de lois mathématiques connues de nous; car dire qu'il existe peut-être dans l'univers un ordre que nous ne voyons pas, c'est apporter, non une preuve que cet ordre existe, mais un motif de ne pas en nier l'existence.

2° En supposant un ordre d'événements quelconque, ils suivront toujours entre eux une certaine loi générale. Supposez deux mille boules placées sur une table; quel que soit leur ordre, vous pourrez toujours faire passer une courbe géométrique par le centre de toutes ces boules : en conclurez-vous qu'elles ont été arrangées suivant un certain ordre? Ce mot d'ordre appliqué à

la nature est vide de sens, s'il ne signifie un arrangement dont nous saisissons la régularité et le dessein.

Quant à l'existence des événements indifférents, il est difficile d'en nier la possibilité, parce que l'on peut supposer que le petit dérangement qui résulte de cet événement soit imperceptible pour la totalité du système général. Supposons, par exemple, cent millions de planètes mues suivant certaines lois, il est évident que leur position peut être telle qu'un léger dérangement dans la vitesse de l'une d'elles ne changera point leur ordre d'une manière sensible dans un temps même infini : cela est encore plus vrai pour les systèmes de corps qui, après un petit dérangement, reviennent à l'équilibre. L'ordre du monde peut être changé par la seule différence d'un mouvement que j'aurai fait à droite ou à gauche; mais il peut aussi ne pas l'être.

M. Rousseau proposait, dans cette même lettre, d'exclure de la tolérance universelle toute opinion intolérante. Cette maxime séduit par un faux air de justice; mais M. de Voltaire n'eût pas voulu l'admettre. Les lois en effet ne doivent avoir d'empire que sur les actions extérieures : elles doivent punir un homme pour avoir persécuté, mais non pour avoir prétendu que la persécution est ordonnée par Dieu même. Ce n'est pas pour avoir eu des idées extravagantes , mais pour avoir fait des actions de folie, que la société a droit de priver un homme de sa liberté. Ainsi, sous aucun point de vue, une opinion qui ne s'est manifestée que par des raisonnements généraux, même imprimés, ne pouvant être regardée comme une action, elle ne peut jamais être l'objet d'une loi.

Le seul reproche fondé qu'on puisse faire à M. de Voltaire serait d'avoir exagéré les maux de l'humanité; mais s'il les a sentis comme il les a peints, dans l'instant où il a écrit son poëme, il a eu raison. Le devoir d'un écrivain n'est pas de dire des choses qu'il croit agréables ou consolantes, mais de dire des choses vraies; d'ailleurs la doctrine que *tout est bien* est aussi décourageante que celle de la fatalité. On trompe ses douleurs par des opinions générales, comme chaque homme peut adoucir ses chagrins par des illusions particulières : tel se console de mourir, parce qu'il ne laisse au monde que des mourants; tel autre, parce que sa mort est une suite nécessaire de l'ordre de l'univers; un troisième, parce qu'elle fait partie d'un arrangement où tout est bien; un autre enfin, parce qu'il se réunira à l'âme universelle du monde. Des hommes d'une autre classe se consoleront en songeant qu'ils vont entendre la musique des esprits bienheureux, se promener en causant dans de beaux jardins, caresser des houris, boire la bière céleste, voir Dieu face à face, etc., etc.; mais il serait ridicule d'établir sur aucune de ces opinions le bonheur général de l'espèce humaine.

N'est-il pas plus raisonnable à la fois et plus utile de se dire : « La nature a condamné les hommes à des maux cruels, et ceux qu'ils se font à eux-mêmes sont encore son ouvrage, puisque c'est d'elle qu'ils tiennent leurs penchants? Quelle est la raison première de ces maux? je l'ignore; mais la nature m'a donné le pouvoir de détourner une partie des malheurs auxquels elle m'a soumis. L'homme doué de raison peut se flatter, par ses progrès dans les sciences et dans la législation, de s'assurer une vie

douce et une mort facile, de terminer un jour tranquille par un sommeil paisible. Travaillons sans cesse à ce but, pour nous-mêmes comme pour les autres : la nature nous a donné des besoins; mais nous trouvons avec les arts les moyens de les satisfaire. Nous opposons aux douleurs physiques la tempérance et les remèdes; nous avons appris à braver le tonnerre; cherchons à pénétrer la cause des volcans et des tremblements de terre, à les prévoir, si nous ne pouvons les détourner. Corrigeons les mauvais penchants, s'il en existe, par une bonne éducation; apprenons aux hommes à bien connaître leurs vrais intérêts; accoutumons-les à se conduire d'après la raison. La nature leur a donné la pitié et un sentiment d'affection pour leurs semblables; avec ces moyens, dirigés par une raison éclairée, nous détournerons loin de nous le vice et le crime.

« Qu'importe que tout soit bien, pourvu que nous fassions en sorte que tout soit mieux qu'il n'était avant nous? »

PRÉFACE.

On sait assez que ce poëme n'avait pas été fait pour être public; c'était depuis trois ans un secret entre un grand roi et l'auteur. Il n'y a que trois mois qu'il s'en répandit quelques copies dans Paris, et bientôt après il y fut imprimé plusieurs fois, d'une manière aussi fautive que les autres ouvrages qui sont partis de la même plume.

Il serait juste d'avoir plus d'indulgence pour un écrit secret, tiré de l'obscurité où son auteur l'avait condamné, que pour un ouvrage qu'un écrivain expose lui-même au grand jour. Il serait encore juste de ne pas juger le poëme d'un laïque comme on jugerait une thèse de théologie. Ces deux poëmes sont les fruits d'un arbre transplanté : quelques-uns de ces fruits peuvent n'être pas du goût de quelques personnes; ils sont d'un climat étranger, mais il n'y en a aucun d'empoisonné, et plusieurs peuvent être salutaires.

Il faut regarder cet ouvrage comme une lettre où l'on expose en liberté ses sentiments. La plupart des livres ressemblent à ces conversations générales et gênées dans lesquelles on dit rarement ce qu'on pense. L'auteur a dit ce qu'il a pensé à un prince philosophe auprès duquel il avait alors l'honneur de vivre. Il a appris que des esprits éclairés n'ont pas été mécontents de cette ébauche : ils ont jugé que le poëme sur *la Loi naturelle* est une préparation à des vérités plus sublimes. Cela seul aurait déterminé l'auteur à rendre l'ouvrage plus complet et plus correct, si ses infirmités l'avaient permis. Il a été obligé de se borner à corriger les fautes dont fourmillent les éditions qu'on en a faites.

Les louanges données dans cet écrit à un prince qui ne cherchait pas ces louanges ne doivent surprendre personne; elles n'avaient rien de la flatterie, elles partaient du cœur : ce n'est

1. Frédéric. (Éd.)

pas là de cet encens que l'intérêt prodigue à la puissance. L'homme de lettres pouvait ne pas mériter les éloges et les bontés dont le monarque le comblait; mais le monarque méritait la vérité que l'homme de lettres lui disait dans cet ouvrage. Les changements survenus depuis dans un commerce si honorable pour la littérature n'ont point altéré les sentiments qu'il avait fait naître.

Enfin, puisqu'on a arraché au secret et à l'obscurité un écrit destiné à ne point paraître, il subsistera chez quelques sages comme un monument d'une correspondance philosophique qui ne devait point finir; et l'on ajoute que, si la faiblesse humaine se fait sentir partout, la vraie philosophie dompte toujours cette faiblesse.

Au reste, ce faible essai fut composé à l'occasion d'une petite brochure qui parut en ce temps-là. Elle était intitulée *Du souverain bien*, et elle devait l'être *Du souverain mal*. On y prétendait qu'il n'y a ni vertu ni vice, et que les remords sont une faiblesse d'éducation qu'il faut étouffer. L'auteur du poëme prétend que les remords nous sont aussi naturels que les autres affections de notre âme. Si la fougue d'une passion fait commettre une faute, la nature, rendue à elle-même, sent cette faute. La fille sauvage trouvée près de Châlons avoua que dans sa colère elle avait donné à sa compagne un coup dont cette infortunée mourut entre ses bras. Dès qu'elle vit son sang couler, elle se repentit, elle pleura, elle étancha ce sang, elle mit des herbes sur la blessure. Ceux qui disent que ce retour d'humanité n'est qu'une branche de notre amour-propre font bien de l'honneur à l'amour-propre. Qu'on appelle la raison et les remords comme on voudra, ils existent, et ils sont les fondements de la loi naturelle.

EXORDE.

O vous dont les exploits, le règne, et les ouvrages[1],
Deviendront la leçon des héros et des sages,
Qui voyez d'un même œil les caprices du sort,
Le trône et la cabane, et la vie et la mort;
Philosophe intrépide, affermissez mon âme;
Couvrez-moi des rayons de cette pure flamme
Qu'allume la raison, qu'éteint le préjugé.
Dans cette nuit d'erreur où le monde est plongé,
Apportons, s'il se peut, une faible lumière.

1. Nous savons que ce poëme, qu'on regarde comme l'un des meilleurs ouvrages de notre auteur, fut fait vers l'an 1751, chez Mme la margrave de Bareut, sœur du roi de Prusse. Je ne sais quels pédants eurent depuis l'atrocité imbécile de le condamner. Ces vils tyrans de l'esprit, qui avaient alors trop de crédit, ont été punis depuis de toutes leurs insolences. (*Note de Voltaire.*) Le parlement de Paris, qui, le 23 janvier 1759, avait condamné à être brûlés *la Religion naturelle* et autres écrits, était supprimé depuis décembre 1770, lorsque Voltaire imprima cette note. (*Note de M. Beuchot.*)

Nos premiers entretiens, notre étude première,
Étaient, je m'en souviens, Horace avec Boileau.
Vous y cherchiez le *vrai*, vous y goûtiez le *beau;*
Quelques traits échappés d'une utile morale
Dans leurs piquants écrits brillent par intervalle :
Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré;
D'un esprit plus hardi, d'un pas plus assuré,
Il porta le flambeau dans l'abîme de l'être;
Et l'homme avec lui seul apprit à se connaître.
L'art quelquefois frivole et quelquefois divin,
L'art des vers est, dans Pope, utile au genre humain.
Que m'importe en effet que le flatteur d'Octave,
Parasite discret, non moins qu'adroit esclave,
Du lit de sa Glycère, ou de Ligurinus,
En prose mesurée insulte à Crispinus;
Que Boileau, répandant plus de sel que de grâce,
Veuille outrager Quinault, pense avilir le Tasse;
Qu'il peigne de Paris les tristes embarras,
Ou décrive en beaux vers un fort mauvais repas?
Il faut d'autres objets à votre intelligence.
De l'esprit qui vous meut vous recherchez l'essence,
Son principe, sa fin, et surtout son devoir.
Voyons sur ce grand point ce qu'on a pu savoir,
Ce que l'erreur fait croire aux docteurs du vulgaire,
Et ce que vous inspire un Dieu qui vous éclaire.
Dans le fond de nos cœurs il faut chercher ses traits :
Si Dieu n'est pas dans nous, il n'exista jamais.
Ne pouvons-nous trouver l'auteur de notre vie
Qu'au labyrinthe obscur de la théologie?
Origène et Jean Scott sont chez vous sans crédit :
La nature en sait plus qu'ils n'en ont jamais dit.
Écartons ces romans qu'on appelle systèmes;
Et pour nous élever descendons dans nous-mêmes.

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu a donné aux hommes les idées de la justice, et la conscience pour les avertir, comme il leur a donné tout ce qui leur est nécessaire. C'est là cette loi naturelle sur laquelle la religion est fondée; c'est le seul principe qu'on développe ici. L'on ne parle que de la loi naturelle, et non de la religion et de ses augustes mystères.

Soit qu'un Être inconnu, par lui seul existant,
Ait tiré depuis peu l'univers du néant;
Soit qu'il ait arrangé la matière éternelle;
Qu'elle nage en son sein, ou qu'il règne loin d'elle[1];

1. Dieu étant un être infini, sa nature a dû être inconnue à tous les

Que l'âme, ce flambeau souvent si ténébreux,
Ou soit un de nos sens ou subsiste sans eux;
Vous êtes sous la main de ce maître invisible.
  Mais du haut de son trône, obscur, inaccessible,
Quel hommage, quel culte exige-t-il de vous?
De sa grandeur suprême indignement jaloux,
Des louanges, des vœux, flattent-ils sa puissance?
Est-ce le peuple altier conquérant de Byzance,
Le tranquille Chinois, le Tartare indompté,
Qui connaît son essence, et suit sa volonté?
Différents dans leurs mœurs ainsi qu'en leur hommage,
Ils lui font tenir tous un différent langage :
Tous se sont donc trompés. Mais détournons les yeux
De cet impur amas d'imposteurs odieux[1];
Et, sans vouloir sonder d'un regard téméraire
De la loi des chrétiens l'ineffable mystère,
Sans expliquer en vain ce qui fut révélé,
Cherchons par la raison si Dieu n'a point parlé.
  La nature a fourni d'une main salutaire
Tout ce qui dans la vie à l'homme est nécessaire,
Les ressorts de son âme, et l'instinct de ses sens.
Le ciel à ses besoins soumet les éléments.
Dans les plis du cerveau la mémoire habitante
Y peint de la nature une image vivante.
Chaque objet de ses sens prévient la volonté;
Le son dans son oreille est par l'air apporté;
Sans efforts et sans soins son œil voit la lumière.
Sur son Dieu, sur sa fin, sur sa cause première,
L'homme est-il sans secours à l'erreur attaché?
Quoi! le monde est visible, et Dieu serait caché?
Quoi! le plus grand besoin que j'aie en ma misère
Est le seul qu'en effet je ne puis satisfaire?

hommes. Comme cet ouvrage est tout philosophique, il a fallu rapporter les sentiments des philosophes. Tous les anciens, sans exception, ont cru l'éternité de la matière; c'est presque le seul point sur lequel ils convenaient. La plupart prétendaient que les dieux avaient arrangé le monde; nul ne croyait que Dieu l'eût tiré du néant. Ils disaient que l'intelligence céleste avait, par sa propre nature, le pouvoir de disposer de la matière, et que la matière existait par sa propre nature.

Selon presque tous les philosophes et les poëtes, les grands dieux habitaient loin de la terre. L'âme de l'homme, selon plusieurs, était un feu céleste; selon d'autres, une harmonie résultante de ses organes; les uns en faisaient une partie de la Divinité, *divinæ particulam auræ*; les autres, une matière épurée, une quintessence; les plus sages, un être immatériel; mais, quelque secte qu'ils aient embrassée, tous, hors les épicuriens, ont reconnu que l'homme est entièrement soumis à la Divinité.

1. Il faut distinguer Confutzée, qui s'en est tenu à la religion naturelle, et qui a fait tout ce qu'on peut faire sans révélation.

Non; le Dieu qui m'a fait ne m'a point fait en vain :
Sur le front des mortels il mit son sceau divin.
Je ne puis ignorer ce qu'ordonna mon maître;
Il m'a donné sa loi, puisqu'il m'a donné l'être.
Sans doute il a parlé; mais c'est à l'univers :
Il n'a point de l'Égypte habité les déserts;
Delphes, Délos, Ammon, ne sont pas ses asiles;
Il ne se cacha point aux antres des sibylles.
La morale uniforme en tout temps, en tout lieu,
A des siècles sans fin parle au nom de ce Dieu.
C'est la loi de Trajan, de Socrate, et la vôtre.
De ce culte éternel la nature est l'apôtre.
Le bon sens la reçoit, et les remords vengeurs,
Nés de la conscience, en sont les défenseurs;
Leur redoutable voix partout se fait entendre.
  Pensez-vous en effet que ce jeune Alexandre,
Aussi vaillant que vous, mais bien moins modéré,
Teint du sang d'un ami trop inconsidéré,
Ait pour se repentir consulté des augures?
Ils auraient dans leurs eaux lavé ses mains impures;
Ils auraient à prix d'or absous bientôt le roi.
Sans eux, de la nature il écouta la loi :
Honteux, désespéré d'un moment de furie,
Il se jugea lui-même indigne de la vie.
Cette loi souveraine, à la Chine, au Japon,
Inspira Zoroastre, illumina Solon.
D'un bout du monde à l'autre elle parle, elle crie :
« Adore un Dieu, sois juste, et chéris ta patrie. »
Ainsi le froid Lapon crut un Être éternel,
Il eut de la justice un instinct naturel;
Et le Nègre, vendu sur un lointain rivage,
Dans les Nègres encore aima sa noire image.
Jamais un parricide, un calomniateur,
N'a dit tranquillement dans le fond de son cœur :
« Qu'il est beau, qu'il est doux d'accabler l'innocence,
De déchirer le sein qui nous donna naissance!
Dieu juste, Dieu parfait, que le crime a d'appas! »
Voilà ce qu'on dirait, mortels, n'en doutez pas,
S'il n'était une loi terrible, universelle,
Que respecte le crime en s'élevant contre elle.
Est-ce nous qui créons ces profonds sentiments?
Avons-nous fait notre âme? avons-nous fait nos sens?
L'or qui naît au Pérou, l'or qui naît à la Chine,
Ont la même nature et la même origine :
L'artisan les façonne, et ne peut les former.
Ainsi l'Être éternel qui nous daigne animer
Jeta dans tous les cœurs une même semence.

Le ciel fit la vertu; l'homme en fit l'apparence.
Il peut la revêtir d'imposture et d'erreur,
Il ne peut la changer; son juge est dans son cœur.

SECONDE PARTIE.

Réponses aux objections contre les principes d'une morale universelle. Preuve de cette vérité.

J'entends avec Cardan Spinosa qui murmure :
« Ces remords, me dit-il, ces cris de la nature,
Ne sont que l'habitude, et les illusions
Qu'un besoin mutuel inspire aux nations. »
Raisonneur malheureux, ennemi de toi-même,
D'où nous vient ce besoin? pourquoi l'Être suprême
Mit-il dans notre cœur, à l'intérêt porté,
Un instinct qui nous lie à la société?
Les lois que nous faisons, fragiles, inconstantes,
Ouvrages d'un moment, sont partout différentes.
Jacob chez les Hébreux put épouser deux sœurs;
David, sans offenser la décence et les mœurs,
Flatta de cent beautés la tendresse importune;
Le pape au Vatican n'en peut posséder une.
Là, le père à son gré choisit son successeur;
Ici, l'heureux aîné de tout est possesseur.
Un Polaque à moustache, à la démarche altière,
Peut arrêter d'un mot sa république entière;
L'empereur ne peut rien sans ses chers électeurs.
L'Anglais a du crédit, le pape a des honneurs.
Usages, intérêts, cultes, lois, tout diffère.
Qu'on soit juste, il suffit; le reste est arbitraire[1].

1. Il est évident que cet *arbitraire* ne regarde que les choses d'institution, les lois civiles, la discipline, qui changent tous les jours, selon le besoin et selon la prudence des chefs de l'Église.

C'est-à-dire, il est arbitraire, il est égal pour le salut d'être dévot à saint François ou à saint Dominique, d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette ou à Notre-Dame des Neiges, d'avoir pour directeur un carme ou un capucin, de réciter le rosaire ou l'oraison des trente jours. Mais il n'est point arbitraire, il n'est point égal sans doute d'être catholique apostolique romain, ou de servir Dieu dans une autre religion. Nous savons bien, nous l'avons dit, et nous le confirmons avec plaisir, que le roi et la reine d'Angleterre, la chambre des pairs et des Communes, en un mot les trois royaumes et leurs colonies, sont damnés à toute éternité, puisqu'ils ne sont pas catholiques apostoliques romains; qu'il en est de même du roi de Danemark, du roi de Suède, du roi de Prusse, de l'impératrice de Russie, et de tous les monarques de la terre qui sont hors de notre giron. Cette vérité est incontestable.

Cependant frère Nonnotte et frère Patouillet, ci-devant soi-disant jésuites, se sont portés pour délateurs de notre modeste auteur, et ils l'ont déféré à Rome à M. le secrétaire des brefs, comme nous

Mais tandis qu'on admire et ce juste et ce beau,
Londre immole son roi par la main d'un bourreau;
Du pape Borgia le bâtard sanguinaire
Dans les bras de sa sœur assassine son frère;
Là, le froid Hollandais devient impétueux,
Il déchire en morceaux deux frères vertueux;

l'avons dit. Ils l'ont accusé d'avoir cru, dans le fond de son cœur, qu'il est égal d'être jésuite, ou janséniste, ou turc. Et comme souvent les puissances belligérantes font des trêves pour courir sus à l'ennemi commun, ils se sont réunis cette fois-ci pour accabler notre pauvre auteur, qui voudrait que tous les hommes vécussent en frères, si faire se peut.

Addition de l'auteur. M. le maréchal de R... me gronde toujours de ce que mes commentateurs font revenir tant de fois sur la scène l'ami Fréron, l'ami Patouillet, et l'ami Nonnotte. Mais je le supplie de considérer que je suis attaqué continuellement dans ce que j'ai de plus cher au monde par des hommes de la plus profonde érudition, du plus grand mérite et du plus grand crédit, sur qui l'univers a les yeux. Il est certain que ces grands hommes passeront à la postérité avec la théologie du R. P. Viret. Mon nom sera porté par eux, peut-être dans deux jours et pour deux jours, au tribunal souverain de cette postérité. Il faut bien que j'aie un avocat. Damilaville et Thieriot avaient entrepris ma défense. Ils sont morts, et Dieu sait où ils sont. Il ne me reste plus que l'avocat du diable.

Voici au fond de quoi il s'agit. Frère Nonnotte a voulu me faire cuire en ce monde, comme on voulut faire cuire frère Guignard, frère Girard, frère Malagrida, frère Mathos, frère Alexandre, et tant d'autres frères, et comme de fait on en a cuit quelques-uns. Non content de cette charité, il veut m'envoyer en enfer; et, qui pis est, il veut que tous les siècles à venir lui donnent la préférence sur moi. Ah! c'en est trop! Passe pour être damné.

Mais cette postérité équitable, devant laquelle nous plaidons, que dira-t-elle de tout cela? rien.

Note de l'éditeur. Le R. P. Nonnotte, dont notre auteur reconnaît le crédit immense, égal à son érudition, a été en effet régent de sixième, et a même prêché dans quelques villages.

C'est lui qui releva toutes les erreurs grossières de notre auteur, et qui eut la générosité de vouloir lui vendre toute l'édition pour deux mille écus.

Il est vrai que le R. P. Nonnotte ne savait pas que le fameux combat de saint Pierre et de saint Paul avec Simon le magicien, à qui ressusciterait un parent de l'empereur dans Rome et à qui ferait les plus beaux tours, était un conte d'Abdias et de Marcel, répété par Hégésippe, et longtemps après très-indiscrètement recueilli par Eusèbe.

Il ne savait pas que les empereurs romains, permettant des synagogues aux Juifs dans Rome, toléraient aussi les chrétiens, et que Trajan, en écrivant à Pline : « Il ne faut faire aucune recherche contre les chrétiens, » leur donnait par ces mots essentiels la permission tacite d'exercer leur religion secrètement; qu'en un mot, Trajan n'était pas un exécrable persécuteur, comme ce bon jésuite le représente.

Il est vrai que notre auteur ayant dit dans son *Histoire générale* : « L'ignorance se représente d'ordinaire Dioclétien comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles, » ce jésuite exact et officieux falsifie ainsi ce passage : « L'ignorance *chrétienne*, » etc., pour faire des amis à notre auteur.

Il ne savait pas que le célèbre docteur Dupin traite de fables ridicules les prétendus martyres de saint Clément, de saint Césaire, de saint Domitite, de sainte Hyacinthe, de sainte Eudoxie, de saint Eudoxe, de saint Romule, de saint Zénon, de saint Macaire, toutes fables, dit-il,

Plus loin la Brinvilliers, dévote avec tendresse,
Empoisonne son père en courant à confesse;
Sous le fer du méchant le juste est abattu.
Eh bien! conclurez-vous qu'il n'est point de vertu,
Quand des vents du midi les funestes haleines
De semences de mort ont inondé nos plaines?
Direz-vous que jamais le ciel en son courroux
Ne laissa la santé séjourner parmi nous?
Tous les divers fléaux dont le poids nous accable,
Du choc des éléments effet inévitable,
Des biens que nous goûtons corrompent la douceur;
Mais tout est passager, le crime et le malheur :
De nos désirs fougueux la tempête fatale
Laisse au fond de nos cœurs la règle et la morale.
C'est une source pure : en vain dans ses canaux
Les vents contagieux en ont troublé les eaux;
En vain sur sa surface une fange étrangère
Apporte en bouillonnant un limon qui l'altère;
L'homme le plus injuste et le moins policé
S'y contemple aisément quand l'orage est passé.
Tous ont reçu du ciel avec l'intelligence
Ce frein de la justice et de la conscience.
De la raison naissante elle est le premier fruit;
Dès qu'on la peut entendre, aussitôt elle instruit :
Contre-poids toujours prompt à rendre l'équilibre
Au cœur plein de désirs, asservi, mais né libre;

qu'il faut mettre avec les martyres des onze mille soldats et des onze mille vierges (page 178, tome II). Le pauvre homme ne connaissait ni Dupin, ni Dodwell.

Il ne savait pas que quelques rois de la première race avaient eu plusieurs femmes à la fois, comme son confrère Daniel l'avoue de Gontran, de Théodebert et de Clotaire second. Il n'avait pas même lu Daniel.

Il ne savait même rien de l'histoire de la confession publique et de la confession secrète, quoiqu'il se fût mêlé de confesser des filles. Il ne savait pas l'histoire de la synaxe et de la messe, quoiqu'il l'eût dite.

Enfin, pour abréger, il ne savait pas la fable mieux que la Bible. Il dit dans son beau livre, page 360, pour excuser ses petites méprises : « Je suis comme Polyphème; je m'écrie avec lui :

Video meliora proboque,
Deteriora sequor.

Nous ne nions pas que le R. P. Nonnotte n'ait quelque air de Polyphème; mais il le cite fort mal; et M. le secrétaire des brefs, très-savant Italien qui a lu son Ovide, sait très-bien que ce n'est pas Polyphème amant de Galathée qui dit : *Deteriora sequor*.

M. Damilaville, qui a daigné relever tant de sottises de Nonnotte, a dit qu'il écrivit son libelle avec l'ignorance d'un prédicateur, l'effronterie d'un jésuite, les falsifications continuelles d'un procureur de couvent, la perfidie et la scélératesse d'un délateur. Mais, puisque notre auteur lui pardonne, je lui pardonne aussi, et me recommande à ses prières.

Arme que la nature a mise en notre main,
Qui combat l'intérêt par l'amour du prochain.
De Socrate, en un mot, c'est là l'heureux génie;
C'est là ce dieu secret qui dirigeait sa vie,
Ce dieu qui jusqu'au bout présidait à son sort
Quand il but sans pâlir la coupe de la mort.
Quoi! cet esprit divin n'est-il que pour Socrate?
Tout mortel a le sien, qui jamais ne le flatte.
Néron, cinq ans entiers, fut soumis à ses lois;
Cinq ans, des corrupteurs il repoussa la voix.
Marc Aurèle, appuyé sur la philosophie,
Porta ce joug heureux tout le temps de sa vie.
Julien, s'égarant dans sa religion,
Infidèle à la foi, fidèle à la raison[1],
Scandale de l'Église, et des rois le modèle,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.
On insiste, on me dit : « L'enfant dans son berceau
N'est point illuminé par ce divin flambeau;
C'est l'éducation qui forme ses pensées;
Par l'exemple d'autrui ses mœurs lui sont tracées;
Il n'a rien dans l'esprit, il n'a rien dans le cœur;
De ce qui l'environne il n'est qu'imitateur;
Il répète les noms de devoir, de justice;
Il agit en machine, et c'est par sa nourrice
Qu'il est juif ou païen, fidèle ou musulman,
Vêtu d'un justaucorps, ou bien d'un doliman. »
Oui, de l'exemple en nous je sais quel est l'empire.
Il est des sentiments que l'habitude inspire.
Le langage, la mode et les opinions,
Tous les dehors de l'âme, et ses préventions,

1. Var. Infidèle à la foi, fidèle à la raison,
Ne s'écarta jamais de la loi naturelle.
Frédéric aujourd'hui l'a pris pour son modèle;
Vainqueur des préjugés, savant, ingénieux,
Environné des arts, éclairé par ses yeux,
Assemblage éclatant de qualités contraires,
Ecrasant les mortels en les nommant ses frères,
Misanthrope et farouche avec un air hautain,
Souvent impétueux, et quelquefois trop fin,
Modeste avec orgueil, colère avec faiblesse,
Pétri de passions, et cherchant la sagesse,
Dangereux politique et dangereux censeur,
Mon patron, mon disciple, et mon persécuteur,
C'est en vain qu'il se fait une secrète étude
De se cacher sa faute et son ingratitude.
Dans la bouche d'un autre il hait la vérité;
Elle parle à son cœur en secret révolté;
Elle parle; il l'écoute; il voit son injustice;
Sa raison, malgré lui, rougit de son caprice.
On insiste, etc.

Dans nos faibles esprits sont gravés par nos pères,
Du cachet des mortels impressions légères.
Mais les premiers ressorts sont faits d'une autre main;
Leur pouvoir est constant, leur principe est divin.
Il faut que l'enfant croisse, afin qu'il les exerce;
Il ne les connaît pas sous la main qui le berce.
Le moineau, dans l'instant qu'il a reçu le jour,
Sans plumes dans son nid, peut-il sentir l'amour?
Le renard en naissant va-t-il chercher sa proie?
Les insectes changeants qui nous filent la soie,
Les essaims bourdonnants de ces filles du ciel
Qui pétrissent la cire et composent le miel,
Sitôt qu'ils sont éclos forment-ils leur ouvrage?
Tout mûrit par le temps, et s'accroît par l'usage.
Chaque être a son objet, et dans l'instant marqué
Il marche vers le but par le ciel indiqué.
De ce but, il est vrai, s'écartent nos caprices;
Le juste quelquefois commet des injustices;
On fuit le bien qu'on aime, on hait le mal qu'on fait :
De soi-même en tout temps quel cœur est satisfait?
L'homme, on nous l'a tant dit, est une énigme obscure :
Mais en quoi l'est-il plus que toute la nature?
Avez-vous pénétré, philosophes nouveaux,
Cet instinct sûr et prompt qui sert les animaux?
Dans son germe impalpable avez-vous pu connaître
L'herbe qu'on foule aux pieds, et qui meurt pour renaître?
Sur ce vaste univers un grand voile est jeté;
Mais, dans les profondeurs de cette obscurité,
Si la raison nous luit, qu'avons-nous à nous plaindre?
Nous n'avons qu'un flambeau, gardons-nous de l'éteindre.
Quand de l'immensité Dieu peupla les déserts,
Alluma des soleils, et souleva des mers :
« Demeurez, leur dit-il, dans vos bornes prescrites. »
Tous les mondes naissants connurent leurs limites.
Il imposa des lois à Saturne, à Vénus,
Aux seize orbes divers dans nos cieux contenus,
Aux éléments unis dans leur utile guerre,
A la course des vents, aux flèches du tonnerre,
A l'animal qui pense, et né pour l'adorer,
Au ver qui nous attend, né pour nous dévorer.
Aurons-nous bien l'audace, en nos faibles cervelles,
D'ajouter nos décrets à ces lois immortelles[1]?
Hélas! serait-ce à nous, fantômes d'un moment,

1. On ne doit entendre par ce mot *décrets* que les opinions passagères des hommes, qui veulent donner leurs sentiments particuliers pour des lois générales.

Dont l'être imperceptible est voisin du néant,
De nous mettre à côté du maître du tonnerre,
Et de donner en dieux des ordres à la terre?

TROISIÈME PARTIE.

Que les hommes, ayant pour la plupart défiguré, par les opinions qui les divisent, le principe de la religion naturelle qui les unit, doivent se supporter les uns les autres.

L'univers est un temple où siége l'Éternel.
Là chaque homme[1] à son gré veut bâtir un autel.
Chacun vante sa foi, ses saints et ses miracles,
Le sang de ses martyrs, la voix de ses oracles.
L'un pense, en se lavant cinq ou six fois par jour,
Que le ciel voit ses bains d'un regard plein d'amour,
Et qu'avec un prépuce on ne saurait lui plaire;
L'autre a du dieu Brama désarmé la colère,
Et, pour s'être abstenu de manger du lapin,
Voit le ciel entr'ouvert, et des plaisirs sans fin.
Tous traitent leurs voisins d'impurs et d'infidèles :
Des chrétiens divisés les infâmes querelles
Ont, au nom du Seigneur, apporté plus de maux,
Répandu plus de sang, creusé plus de tombeaux,
Que le prétexte vain d'une utile balance
N'a désolé jamais l'Allemagne et la France.
Un doux inquisiteur, un crucifix en main,
Au feu, par charité, fait jeter son prochain,
Et, pleurant avec lui d'une fin si tragique,
Prend, pour s'en consoler, son argent qu'il s'applique;
Tandis que, de la grâce ardent à se toucher,
Le peuple, en louant Dieu, danse autour du bûcher.
On vit plus d'une fois, dans une sainte ivresse,
Plus d'un bon catholique, au sortir de la messe,
Courant sur son voisin pour l'honneur de la foi,
Lui crier : « Meurs, impie, ou pense comme moi. »
Calvin et ses suppôts, guettés par la justice,
Dans Paris, en peinture, allèrent au supplice.
Servet fut en personne immolé par Calvin.
Si Servet dans Genève eût été souverain,
Il eût, pour argument contre ses adversaires,
Fait serrer d'un lacet le cou des trinitaires.
Ainsi d'Arminius les ennemis nouveaux

1. *Chaque homme* signifie clairement chaque particulier qui veut s'ériger en législateur; et il n'est ici question que des cultes étrangers, comme on l'a déclaré au commencement de la première partie.

En Flandre étaient martyrs, en Hollande bourreaux.
D'où vient que, deux cents ans, cette pieuse rage
De nos aïeux grossiers fut l'horrible partage?
C'est que de la nature on étouffa la voix;
C'est qu'à sa loi sacrée on ajouta des lois;
C'est que l'homme, amoureux de son sot esclavage,
Fit, dans ses préjugés, Dieu même à son image.
Nous l'avons fait injuste, emporté, vain, jaloux,
Séducteur, inconstant, barbare comme nous.
Enfin, grâce en nos jours à la philosophie,
Qui de l'Europe au moins éclaire une partie,
Les mortels, plus instruits, en sont moins inhumains;
Le fer est émoussé, les bûchers sont éteints.
Mais si le fanatisme était encor le maître,
Que ces feux étouffés seraient prompts à renaître!
On s'est fait, il est vrai, le généreux effort
D'envoyer moins souvent ses frères à la mort;
On brûle moins d'Hébreux dans les murs de Lisbonne[1];
Et même le mouphti, qui rarement raisonne,
Ne dit plus aux chrétiens que le sultan soumet :
« Renonce au vin, barbare, et crois à Mahomet. »
Mais du beau nom de chien ce mouphti nous honore[2];
Dans le fond des enfers il nous envoie encore.
Nous le lui rendons bien : nous damnons à la fois
Le peuple circoncis, vainqueur de tant de rois,
Londres, Berlin, Stockholm et Genève; et vous-même
Vous êtes, ô grand roi, compris dans l'anathème.
En vain, par des bienfaits signalant vos beaux jours,
A l'humaine raison vous donnez des secours,
Aux beaux-arts des palais, aux pauvres des asiles,
Vous peuplez les déserts, vous les rendez fertiles;
De fort savants esprits jurent sur leur salut[3]
Que vous êtes sur terre un fils de Belzébut.
Les vertus des païens étaient, dit-on, des crimes.

1. On ne pouvait prévoir alors que les flammes détruiraient une partie de cette ville malheureuse, dans laquelle on alluma trop souvent des bûchers.

2. Les Turcs appellent indifféremment les chrétiens *infidèles* et *chiens*.

3. On respecte cette maxime : « Hors de l'Église point de salut ; » mais tous les hommes sensés trouvent ridicule et abominable que des particuliers osent employer cette sentence générale et comminatoire contre des hommes qui sont leurs supérieurs et leurs maîtres en tout genre : les hommes raisonnables n'en usent point ainsi. L'archevêque Tillotson aurait-il jamais écrit à l'archevêque Fénelon : « Vous êtes damné ; » et un roi de Portugal écrirait-il à un roi d'Angleterre qui lui envoie des secours. « Mon frère, vous irez à tous les diables ? » La dénonciation des peines éternelles à ceux qui ne pensent pas comme nous est une arme ancienne qu'on laisse sagement reposer dans l'arsenal, et dont il n'est permis à aucun particulier de se servir.

Rigueur impitoyable ! odieuses maximes !
Gazetier clandestin dont la plate âcreté
Damne le genre humain de pleine autorité,
Tu vois d'un œil ravi les mortels, tes semblables,
Pétris des mains de Dieu pour le plaisir des diables.
N'es-tu pas satisfait de condamner au feu
Nos meilleurs citoyens, Montaigne et Montesquieu ?
Penses-tu que Socrate et le juste Aristide,
Solon, qui fut des Grecs et l'exemple et le guide;
Penses-tu que Trajan, Marc Aurèle, Titus,
Noms chéris, noms sacrés, que tu n'as jamais lus,
Aux fureurs des démons sont livrés en partage
Par le Dieu bienfaisant dont ils étaient l'image;
Et que tu seras, toi, de rayons couronné,
D'un chœur de chérubins au ciel environné,
Pour avoir quelque temps, chargé d'une besace,
Dormi dans l'ignorance et croupi dans la crasse ?
Sois sauvé, j'y consens : mais l'immortel Newton,
Mais le savant Leibnitz, et le sage Addison,
Et ce Locke, en un mot, dont la main courageuse [1]

1. Le modeste et sage Locke est connu pour avoir développé toute la marche de l'entendement humain, et pour avoir montré les limites de son pouvoir. Convaincu de la faiblesse humaine, et pénétré de la puissance infinie du Créateur, il dit que nous ne connaissons la nature de notre âme que par la foi ; il dit que l'homme n'a point par lui-même assez de lumières pour assurer que Dieu ne peut pas communiquer la pensée à tout être auquel il daignera faire ce présent, à la matière elle-même.

Ceux qui étaient encore dans l'ignorance s'élevèrent contre lui. Entêtés d'un cartésianisme aussi faux en tout que le péripatétisme, ils croyaient que la matière n'est autre chose que l'étendue en longueur, largeur et profondeur : ils ne savaient pas qu'elle a la gravitation vers un centre, la force d'inertie, et d'autres propriétés ; que ses éléments sont indivisibles, tandis que ses composés se divisent sans cesse. Ils bornaient la puissance de l'Être tout-puissant ; ils ne faisaient pas réflexion qu'après toutes les découvertes sur la matière, nous ne connaissons point le fond de cet être. Ils devaient songer que l'on a longtemps agité si l'entendement humain est une faculté ou une substance ; ils devaient s'interroger eux-mêmes, et sentir que nos connaissances sont trop bornées pour sonder cet abîme.

La faculté que les animaux ont de se mouvoir n'est point une substance, un être à part ; il paraît que c'est un don du Créateur. Locke dit que ce même Créateur peut faire ainsi un don de la pensée à tel être qu'il daignera choisir. Dans cette hypothèse, qui nous soumet plus que toute autre à l'Etre suprême, la pensée accordée à un élément de matière n'en est pas moins pure, moins immortelle que dans toute autre hypothèse. Cet élément indivisible est impérissable : la pensée peut assurément subsister à jamais avec lui, quand le corps est dissous. Voilà ce que Locke propose sans rien affirmer. Il dit ce que Dieu eût pu faire, et non ce que Dieu a fait. Il ne connaît point ce que c'est que la matière ; il avoue qu'entre elle et Dieu il peut y avoir une infinité de substances créées absolument différentes les unes des autres. La lumière, le feu élémentaire, paraît en effet, comme on l'a dit dans les *Éléments* de Newton, une substance mitoyenne entre cet être inconnu,

A de l'esprit humain posé la borne heureuse;
Ces esprits qui semblaient de Dieu même éclairés,
Dans des feux éternels seront-ils dévorés?
Porte un arrêt plus doux, prends un ton plus modeste,
Ami; ne préviens point le jugement céleste;
Respecte ces mortels, pardonne à leur vertu :
Ils ne t'ont point damné, pourquoi les damnes-tu?
A la religion discrètement fidèle,
Sois doux, compatissant, sage, indulgent, comme elle;
Et sans noyer autrui songe à gagner le port :
La clémence a raison, et la colère a tort.
Dans nos jours passagers de peines, de misères,
Enfants du même Dieu, vivons au moins en frères;
Aidons-nous l'un et l'autre à porter nos fardeaux;
Nous marchons tous courbés sous le poids de nos maux;
Mille ennemis cruels assiégent notre vie,
Toujours par nous maudite, et toujours si chérie;
Notre cœur égaré, sans guide et sans appui,
Est brûlé de désirs, ou glacé par l'ennui;
Nul de nous n'a vécu sans connaître les larmes.
De la société les secourables charmes
Consolent nos douleurs, au moins quelques instants :
Remède encor trop faible à des maux si constants.
Ah! n'empoisonnons pas la douceur qui nous reste.

nommé matière, et d'autres êtres encore plus inconnus. La lumière ne tend point vers un centre comme la matière, elle ne paraît pas impénétrable; aussi Newton dit souvent dans son *Optique* : « Je n'examine pas si les rayons de la lumière sont des corps ou non. »

Locke dit donc qu'il peut y avoir un nombre innombrable de substances, et que Dieu est le maître d'accorder des idées à ces substances. Nous ne pouvons deviner par quel art divin un être, quel qu'il soit, a des idées, nous en sommes bien loin : nous ne saurons jamais comment un ver de terre a le pouvoir de se remuer. Il faut dans toutes ces recherches s'en remettre à Dieu, et sentir son néant. Telle est la philosophie de cet homme, d'autant plus grand qu'il est plus simple : et c'est cette soumission à Dieu qu'on a osé appeler impiété; et ce sont ses sectateurs, convaincus de l'immortalité de l'âme, qu'on a nommés matérialistes; et c'est un homme tel que Locke à qui un compilateur de quelque physique * a donné le nom d'*ennuyeux*.

Quand même Locke se serait trompé sur ce point (si l'on peut pourtant se tromper en n'affirmant rien), cela n'empêche pas qu'il ne mérite la louange qu'on lui donne ici : il est le premier, ce me semble, qui ait montré qu'on ne connaît aucun axiome avant d'avoir connu les vérités particulières; il est le premier qui ait fait voir ce que c'est que l'identité, et ce que c'est que d'être la même personne, le même *soi*; il est le premier qui ait prouvé la fausseté du système des idées innées. Sur quoi je remarquerai qu'il y a des écoles qui anathématisèrent les idées innées, quand Descartes les établit, et qui anathématisèrent ensuite les adversaires des idées innées, quand Locke les eut détruites. C'est ainsi que jugent les hommes qui ne sont pas philosophes.

* Pluche, auteur du *Spectacle de la Nature*.

Je crois voir des forçats dans un cachot funeste,
Se pouvant secourir, l'un sur l'autre acharnés,
Combattre avec les fers dont ils sont enchaînés.

QUATRIÈME PARTIE.

C'est au gouvernement à calmer les malheureuses disputes de l'école qui troublent la société.

Oui, je l'entends souvent de votre bouche auguste,
Le premier des devoirs, sans doute, est d'être juste;
Et le premier des biens est la paix de nos cœurs.
Comment avez-vous pu, parmi tant de docteurs,
Parmi ces différends que la dispute enfante,
Maintenir dans l'État une paix si constante?
D'où vient que les enfants de Calvin, de Luther,
Qu'on croit, delà les monts, bâtards de Lucifer,
Le grec et le romain, l'empesé quiétiste,
Le quakre au grand chapeau, le simple anabaptiste,
Qui jamais dans leur loi n'ont pu se réunir,
Sont tous, sans disputer, d'accord pour vous bénir?
C'est que vous êtes sage, et que vous êtes maître.
Si le dernier Valois, hélas! avait su l'être,
Jamais un jacobin, guidé par son prieur,
De Judith et d'Aod fervent imitateur,
N'eût tenté dans Saint-Cloud sa funeste entreprise :
Mais Valois aiguisa le poignard de l'Église[1],
Ce poignard qui bientôt égorgea dans Paris,
Aux yeux de ses sujets, le plus grand des Henris.
Voilà le fruit affreux des pieuses querelles.
Toutes les factions à la fin sont cruelles;
Pour peu qu'on les soutienne, on les voit tout oser :
Pour les anéantir, il les faut mépriser.
Qui conduit des soldats peut gouverner des prêtres.
Un roi dont la grandeur éclipsa ses ancêtres
Crut pourtant, sur la foi d'un confesseur normand,
Jansénius à craindre, et Quesnel important;
Du sceau de sa grandeur il chargea leurs sottises.
De la dispute alors cent cabales éprises,
Cent bavards en fourrure, avocats, bacheliers,
Colporteurs, capucins, jésuites, cordeliers,
Troublèrent tout l'État par leurs doctes scrupules :

1. Il ne faut pas entendre par ce mot l'Église catholique, mais le poignard d'un ecclésiastique, le fanatisme abominable de quelques gens d'Eglise de ces temps-là, détesté par l'Eglise de tous les temps.

Le régent, plus sensé, les rendit ridicules[1];
Dans la poussière alors on les vit tous rentrer.
L'œil du maître suffit, il peut tout opérer.
L'heureux cultivateur des présents de Pomone,
Des filles du printemps, des trésors de l'automne,
Maître de son terrain, ménage aux arbrisseaux
Les secours du soleil, de la terre et des eaux,
Par de légers appuis soutient leurs bras débiles,
Arrache impunément les plantes inutiles,
Et des arbres touffus dans son clos renfermés
Émonde les rameaux de la séve affamés;
Son docile terrain répond à sa culture :
Ministre industrieux des lois de la nature,
Il n'est pas traversé dans ses heureux desseins;
Un arbre qu'avec peine il planta de ses mains
Ne prétend pas le droit de se rendre stérile,
Et, du sol épuisé tirant un suc utile,
Ne va pas refuser à son maître affligé
Une part de ses fruits dont il est trop chargé;
Un jardinier voisin n'eut jamais la puissance
De diriger des dieux la maligne influence,
De maudire ses fruits pendants aux espaliers,
Et de sécher d'un mot sa vigne et ses figuiers.
Malheur aux nations dont les lois opposées
Embrouillent de l'État les rênes divisées!
Le sénat des Romains, ce conseil de vainqueurs,
Présidait aux autels, et gouvernait les mœurs,
Restreignait sagement le nombre des vestales,
D'un peuple extravagant réglait les bacchanales.
Marc Aurèle et Trajan mêlaient, au Champ de Mars,
Le bonnet de pontife au bandeau des Césars;
L'univers, reposant sous leur heureux génie,
Des guerres de l'école ignora la manie :
Ces grands législateurs, d'un saint zèle enivrés,
Ne combattirent point pour leurs poulets sacrés.
Rome, encore aujourd'hui conservant ces maximes,
Joint le trône à l'autel par des nœuds légitimes;
Ses citoyens en paix, sagement gouvernés,
Ne sont plus conquérants, et sont plus fortunés.
Je ne demande pas que dans sa capitale
Un roi, portant en main la crosse épiscopale,
Au sortir du conseil allant en mission,
Donne au peuple contrit sa bénédiction;

1. Ce ridicule, si universellement senti par toutes les nations, tombe sur les grandes intrigues pour de petites choses, sur la haine acharnée de deux partis qui n'ont jamais pu s'entendre sur plus de quatre mille volumes imprimés.

Toute Église a ses lois, tout peuple a son usage :
Mais je prétends qu'un roi, que son devoir engage
A maintenir la paix, l'ordre, la sûreté,
Ait sur tous ses sujets égale autorité[1].
Ils sont tous ses enfants; cette famille immense
Dans ses soins paternels a mis sa confiance.
Le marchand, l'ouvrier, le prêtre, le soldat,
Sont tous également les membres de l'État.
De la religion l'appareil nécessaire
Confond aux yeux de Dieu le grand et le vulgaire;
Et les civiles lois, par un autre lien,
Ont confondu le prêtre avec le citoyen.
La loi dans tout État doit être universelle :
Les mortels, quels qu'ils soient, sont égaux devant elle.
Je n'en dirai pas plus sur ces points délicats.
Le ciel ne m'a point fait pour régir les États,
Pour conseiller les rois, pour enseigner les sages;
Mais, du port où je suis contemplant les orages,
Dans cette heureuse paix où je finis mes jours,
Éclairé par vous-même, et plein de vos discours,
De vos nobles leçons salutaire interprète,
Mon esprit suit le vôtre, et ma voix vous répète.
Que conclure à la fin de tous mes longs propos?
C'est que les préjugés sont la raison des sots;
Il ne faut pas pour eux se déclarer la guerre :
Le vrai nous vient du ciel, l'erreur vient de la terre;
Et, parmi les chardons qu'on ne peut arracher,
Dans les sentiers secrets le sage doit marcher.
La paix enfin, la paix que l'on trouble et qu'on aime,
Est d'un prix aussi grand que la vérité même.

PRIÈRE.

O Dieu qu'on méconnaît, ô Dieu que tout annonce,
Entends les derniers mots que ma bouche prononce;
Si je me suis trompé, c'est en cherchant ta loi.
Mon cœur peut s'égarer, mais il est plein de toi.
Je vois sans m'alarmer l'éternité paraître;
Et je ne puis penser qu'un Dieu qui m'a fait naître,
Qu'un Dieu qui sur mes jours versa tant de bienfaits,
Quand mes jours sont éteints me tourmente à jamais.

1. Ce n'est pas à dire que chaque ordre de l'État n'ait ses dictinctions, ses priviléges indispensablement attachés à ses fonctions. Ils jouissent de ces priviléges dans tout pays; mais la loi générale lie également tout le monde.

POËME
SUR LE DÉSASTRE DE LISBONNE,
EN 1755,
OU EXAMEN DE CET AXIOME : *TOUT EST BIEN.*

PRÉFACE.

Si jamais la question du mal physique a mérité l'attention de tous les hommes, c'est dans ces événements funestes qui nous rappellent à la contemplation de notre faible nature; comme les pestes générales qui ont enlevé le quart des hommes dans le monde connu, le tremblement de terre qui engloutit quatre cent mille personnes à la Chine en 1699, celui de Lima et de Collao, et en dernier lieu celui du Portugal, et du royaume de Fez. L'axiome *Tout est bien* paraît un peu étrange à ceux qui sont les témoins de ces désastres. Tout est arrangé, tout est ordonné, sans doute, par la Providence; mais il n'est que trop sensible que tout, depuis longtemps, n'est pas arrangé pour notre bien-être présent.

Lorsque l'illustre Pope donna son *Essai sur l'homme*, et qu'il développa dans ses vers immortels les systèmes de Leibnitz, du lord Shaftesbury[1], et du lord Bolingbroke, une foule de théolo-

1. C'est peut-être la première fois qu'on a dit que le système de Pope était celui du lord Shaftesbury; c'est pourtant une vérité incontestable. Toute la partie physique est presque mot à mot dans la première partie du chapitre intitulé *les Moralistes*, section III : « Much is alleg'd in « answer to show, etc. » « On a beaucoup à répondre à ces plaintes des défauts de la nature : comment est-elle sortie si impuissante et si défectueuse des mains d'un être parfait? *Mais je nie* qu'elle soit défectueuse.... Sa beauté résulte des contrariétés, et la concorde universelle naît d'un combat perpétuel.... Il faut que chaque être soit immolé à d'autres, les végétaux aux animaux, les animaux à la terre.... et les lois du pouvoir central et de la gravitation, qui donnent aux corps célestes leur poids et leur mouvement, ne seront point dérangées pour l'amour d'un chétif et faible animal, qui, tout protégé qu'il est par ces mêmes lois, sera bientôt par elles réduit en poussière. »

Cela est admirablement dit; et cela n'empêche pas que l'illustre docteur Clarke, dans son traité de l'existence de Dieu, ne dise que « le genre humain se trouve dans un état où l'ordre naturel des choses de ce monde est manifestement renversé; » page 10, tome II, deuxième édition, traduction de M. Ricotier. Cela n'empêche pas que l'homme ne puisse dire : « Je dois être aussi cher à mon maître, moi être pensant et sentant, que les planètes, qui probablement ne sentent point; » cela n'empêche pas que les choses de ce monde ne puissent être autrement, puisqu'on nous apprend que l'ordre a été perverti, et qu'il sera rétabli; cela n'empêche pas que le mal physique et le mal moral ne soient une chose incompréhensible à l'esprit humain; cela n'empêche pas qu'on ne puisse révoquer en doute le *Tout est bien*, en respectant Shaftesbury et Pope, dont le système a d'abord été attaqué comme suspect d'athéisme, et est aujourd'hui canonisé.

La partie morale de l'*Essai sur l'homme* de Pope est aussi tout entière

giens de toutes les communions attaqua ce système. On se révoltait contre cet axiome nouveau, que *tout est bien*, que *l'homme jouit de la seule mesure du bonheur dont son être soit susceptible*, etc. Il y a toujours un sens dans lequel on peut condamner un écrit, et un sens dans lequel on peut l'approuver. Il serait bien plus raisonnable de ne faire attention qu'aux beautés utiles d'un ouvrage, et de n'y point chercher un sens odieux : mais c'est une des imperfections de notre nature, d'interpréter malignement tout ce qui peut être interprété, et de vouloir décrier tout ce qui a eu du succès.

On crut donc voir dans cette proposition, *Tout est bien*, le renversement du fondement des idées reçues. « Si tout est bien, disait-on, il est donc faux que la nature humaine soit déchue. Si l'ordre général exige que tout soit comme il est, la nature humaine n'a donc pas été corrompue; elle n'a donc pas eu besoin de rédempteur. Si ce monde, tel qu'il est, est le meilleur des mondes possibles, on ne peut donc pas espérer un avenir plus heureux. Si tous les maux dont nous sommes accablés sont un bien général, toutes les nations policées ont donc eu tort de rechercher l'origine du mal physique et du mal moral. Si un homme mangé par les bêtes féroces fait le bien-être de ces bêtes et contribue à l'ordre du monde, si les malheurs de tous les particuliers ne sont que la suite de cet ordre général et nécessaire, nous ne sommes donc que des roues qui servent à faire jouer la grande machine; nous ne sommes pas plus précieux aux yeux de Dieu que les animaux qui nous dévorent. »

Voilà les conclusions qu'on tirait du poëme de M. Pope; et ces

dans Shaftesbury, à l'article de la recherche sur la vertu, au second volume des *Characteristics*. C'est là que l'auteur dit que l'intérêt particulier bien entendu fait l'intérêt général. « Aimer le bien public et le nôtre est non-seulement possible, mais inséparable : « To be well affec« ted towards the public interest and one's own, in not only consistent, « but inseparable. » C'est là ce qu'il prouve dans tout ce livre, et c'est la base de toute la partie morale de l'*Essai* de Pope *sur l'homme*. C'est par là qu'il finit.

That reason, passion, answer one great aim,
That true self love and social be the same.

« La raison et les passions répondent au grand but de Dieu. Le véritable amour-propre et l'amour social sont le même. »

Une si belle morale, bien mieux développée encore dans Pope que dans Shaftesbury, a toujours charmé l'auteur des poëmes sur *Lisbonne* et sur la *Loi naturelle* : voilà pourquoi il a dit (page 156) :

Mais Pope approfondit ce qu'ils ont effleuré,
. . . .
Et l'homme avec lui seul apprend à se connaître.

Le lord Shaftesbury prouve encore que la perfection de la vertu est due nécessairement à la croyance d'un Dieu : « And thus perfection of virtue « must be owing to the belief of a God. »

C'est apparemment sur ces paroles que quelques personnes ont traité Shaftesbury d'athée. S'ils avaient bien lu son livre, ils n'auraient pas fait cet infâme reproche à la mémoire d'un pair d'Angleterre, d'un philosophe élevé par le sage Loke.

C'est ainsi que le P. Hardouin traita d'athées Pascal, Malebranche et Arnauld; c'est ainsi que le docteur Lange traita d'athée le respectable

conclusions mêmes augmentaient encore la célébrité et le succès de l'ouvrage. Mais on devait l'envisager sous un autre aspect : il fallait considérer le respect pour la Divinité, la résignation qu'on doit à ses ordres suprêmes, la saine morale, la tolérance, qui sont l'âme de cet excellent écrit. C'est ce que le public a fait; et l'ouvrage, ayant été traduit par des hommes dignes de le traduire [1], a triomphé d'autant plus des critiques qu'elles roulaient sur des matières plus délicates.

C'est le propre des censures violentes d'accréditer les opinions qu'elles attaquent. On crie contre un livre parce qu'il réussit, on lui impute des erreurs : qu'arrive-t-il? les hommes, révoltés contre ces cris, prennent pour des vérités les erreurs mêmes que ces critiques ont cru apercevoir. La censure élève des fantômes pour les combattre, et les lecteurs indignés embrassent ces fantômes.

Les critiques ont dit : « Leibnitz, Pope, enseignent le fatalisme ; » et les partisans de Leibnitz et de Pope ont dit : « Si Leibnitz et Pope enseignent le fatalisme, ils ont donc raison, et c'est à cette fatalité invincible qu'il faut croire. »

Pope avait dit *Tout est bien* en un sens qui était très-recevable; et ils le disent aujourd'hui en un sens qui peut être combattu.

L'auteur du poëme sur *le Désastre de Lisbonne* ne combat point l'illustre Pope, qu'il a toujours admiré et aimé; il pense comme lui sur presque tous les points : mais, pénétré des malheurs des hommes, il s'élève contre les abus qu'on peut faire de cet ancien

Wolf, pour avoir loué la morale des Chinois; et Wolf s'étant appuyé du témoignage des jésuites missionnaires à la Chine, le docteur répondit : « Ne sait-on pas que les jésuites sont des athées ? » Ceux qui gémirent sur l'aventure des diables de Loudun, si humiliante pour la raison humaine; ceux qui trouvèrent mauvais qu'un récollet, en conduisant Urbain Grandier au supplice, le frappât au visage avec un crucifix de fer, furent appelés athées par les récollets. Les convulsionnaires ont imprimé que ceux qui se moquaient des convulsions étaient des athées; et les molinistes ont cent fois baptisé de ce nom les jansénistes.

Lorsqu'un homme connu * écrivit le premier en France, il y a plus de trente ans, sur l'inoculation de la petite-vérole, un auteur inconnu écrivit : « Il n'y a qu'un athée imbu des folies anglaises qui puisse proposer à notre nation de faire un mal certain pour un bien incertain. »

L'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, qui écrit tranquillement depuis si longtemps contre les lois et contre la raison, a employé une feuille à prouver que M. de Montesquieu était athée, et une autre feuille à prouver qu'il était déiste.

Saint-Sorlin des Marets, connu en son temps par le poëme de *Clovis* et par son fanatisme, voyant passer un jour dans la galerie du Louvre La Mothe Le Vayer, conseiller d'État et précepteur de Monsieur : « Voilà, dit-il, un homme qui n'a point de religion. » La Mothe Le Vayer se retourna vers lui, et daigna lui dire : « Mon ami, j'ai tant de religion, que je ne suis pas de ta religion. »

En général, cette ridicule et abominable démence d'accuser d'athéisme à tort et à travers tous ceux qui ne pensent pas comme nous est ce qui a le plus contribué à répandre d'un bout de l'Europe à l'autre ce profond mépris que tout le public a aujourd'hui pour les libelles de controverse.

1. Silhouette et l'abbé Duresnel. (Éd.)

* Voltaire lui-même. (Éd.)

axiome, *Tout est bien*. Il adopte cette triste et plus ancienne vérité reconnue de tous les hommes, qu'*il y a du mal sur la terre;* il avoue que le mot *Tout est bien*, pris dans un sens absolu et sans l'espérance d'un avenir, n'est qu'une insulte aux douleurs de notre vie.

Si, lorsque Lisbonne, Méquinez, Tétuan, et tant d'autres villes, furent englouties avec un si grand nombre de leurs habitants au mois de novembre 1755, des philosophes avaient crié aux malheureux qui échappaient à peine des ruines : « Tout est bien; les héritiers des morts augmenteront leurs fortunes; les maçons gagneront de l'argent à rebâtir des maisons; les bêtes se nourriront des cadavres enterrés dans les débris : c'est l'effet nécessaire des causes nécessaires; votre mal particulier n'est rien, vous contribuez au bien général; » un tel discours certainement eût été aussi cruel que le tremblement de terre a été funeste. Et voilà ce que dit l'auteur du poëme sur *le Désastre de Lisbonne*.

Il avoue donc avec toute la terre qu'il y a du mal sur la terre, ainsi que du bien; il avoue qu'aucun philosophe n'a pu jamais expliquer l'origine du mal moral et du mal physique; il avoue que Bayle, le plus grand dialecticien qui ait jamais écrit, n'a fait qu'apprendre à douter, et qu'il se combat lui-même; il avoue qu'il y a autant de faiblesse dans les lumières de l'homme que de misères dans sa vie. Il expose tous les systèmes en peu de mots. Il dit que la révélation seule peut dénouer ce grand nœud, que tous les philosophes ont embrouillé; il dit que l'espérance d'un développement de notre être, dans un nouvel ordre de choses, peut seule consoler des malheurs présents, et que la bonté de la Providence est le seul asile auquel l'homme puisse recourir dans les ténèbres de sa raison, et dans les calamités de sa nature faible et mortelle.

P. S. Il est toujours malheureusement nécessaire d'avertir qu'il faut distinguer les objections que se fait un auteur de ses réponses aux objections, et ne pas prendre ce qu'il réfute pour ce qu'il adopte.

O malheureux mortels! ô terre déplorable!
O de tous les mortels assemblage effroyable!
D'inutiles douleurs éternels entretien!
Philosophes trompés qui criez, « Tout est bien; »
Accourez, contemplez ces ruines affreuses,
Ces débris, ces lambeaux, ces cendres malheureuses,
Ces femmes, ces enfants l'un sur l'autre entassés,
Sous ces marbres rompus ces membres dispersés;
Cent mille infortunés que la terre dévore,
Qui, sanglants, déchirés, et palpitants encore,
Enterrés sous leurs toits, terminent sans secours
Dans l'horreur du tourment leurs lamentables jours!
Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes,
Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes,
Direz-vous : « C'est l'effet des éternelles lois

Qui d'un Dieu libre et bon nécessitent le choix? »
Direz-vous, en voyant cet amas de victimes :
« Dieu s'est vengé, leur mort est le prix de leurs crimes? »
Quel crime, quelle faute ont commis ces enfants
Sur le sein maternel écrasés et sanglants?
Lisbonne, qui n'est plus, eut-elle plus de vices
Que Londres, que Paris, plongés dans les délices?
Lisbonne est abîmée, et l'on danse à Paris.
Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourants contemplant les naufrages,
Vous recherchez en paix les causes des orages :
Mais du sort ennemi quand vous sentez les coups,
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous.
Croyez-moi, quand la terre entr'ouvre ses abîmes,
Ma plainte est innocente et mes cris légitimes.
Partout environnés des cruautés du sort,
Des fureurs des méchants, des piéges de la mort,
De tous les éléments éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les plaintes.
C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage;
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage;
Demandez aux mourants, dans ce séjour d'effroi,
Si c'est l'orgueil qui crie : « O ciel, secourez-moi!
O ciel, ayez pitié de l'humaine misère! »
Tout est bien, dites-vous, et tout est nécessaire.
Quoi! l'univers entier, sans ce gouffre infernal.
Sans engloutir Lisbonne, eût-il été plus mal?
Êtes-vous assurés que la cause éternelle
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvait nous jeter dans ces tristes climats
Sans former des volcans allumés sous nos pas!
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance?
Lui défendriez-vous d'exercer sa clémence?
L'éternel artisan n'a-t-il pas dans ses mains
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins?
Je désire humblement, sans offenser mon maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre et de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'univers.
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible
Il n'est point orgueilleux, hélas! il est sensible.
Les tristes habitants de ces bords désolés
Dans l'horreur des tourments seraient-ils consolés
Si quelqu'un leur disait : « Tombez, mourez tranquilles;
Pour le bonheur du monde on détruit vos asiles;

D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés,
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales;
Tous vos maux sont un bien dans les lois générales;
Dieu vous voit du même œil que les vils vermisseaux
Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux. »
A des infortunés quel horrible langage!
Cruels, à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.
Non, ne présentez plus à mon cœur agité
Ces immuables lois de la nécessité,
Cette chaîne des corps, des esprits et des mondes.
O rêves de savants! ô chimères profondes!
Dieu tient en main la chaîne, et n'est point enchaîné[1];

1. La chaîne universelle n'est point, comme on l'a dit, une gradation suivie qui lie tous les êtres. Il y a probablement une distance immense entre l'homme et la brute, entre l'homme et les substances supérieures; il y a l'infini entre Dieu et toutes les substances. Les globes qui roulent autour de notre soleil n'ont rien de ces gradations insensibles, ni dans leur grosseur, ni dans leurs distances, ni dans leurs satellites.

Pope dit que l'homme ne peut savoir pourquoi les lunes de Jupiter sont moins grandes que Jupiter : il se trompe en cela; c'est une erreur pardonnable qui a pu échapper à son beau génie. Il n'y a point de mathématicien qui n'eût fait voir au lord Bolingbroke et à M. Pope que si Jupiter était plus petit que ses satellites, ils ne pourraient pas tourner autour de lui; mais il n'y a point de mathématicien qui pût découvrir une gradation suivie dans les corps du système solaire.

Il n'est pas vrai que, si on ôtait un atome du monde, le monde ne pourrait subsister; et c'est ce que M. de Crousaz, savant géomètre, remarqua très-bien dans son livre contre M. Pope. Il paraît qu'il avait raison en ce point, quoique sur d'autres il ait été invinciblement réfuté par MM. Warburton et Silhouette.

Cette chaîne des événements a été admise et très-ingénieusement défendue par le grand philosophe Leibnitz; elle mérite d'être éclaircie. Tous les corps, tous les événements, dépendent d'autres corps et d'autres événements. Cela est vrai; mais tous les corps ne sont pas nécessaires à l'ordre et à la conservation de l'univers, et tous les événements ne sont pas essentiels à la série des événements. Une goutte d'eau, un grain de sable de plus ou de moins, ne peuvent rien changer à la constitution générale. La nature n'est asservie ni à aucune quantité précise, ni à aucune forme précise. Nulle planète ne se meut dans une courbe absolument régulière; nul être connu n'est d'une figure précisément mathématique; nulle quantité précise n'est requise pour nulle opération : la nature n'agit jamais rigoureusement. Ainsi on n'a aucune raison d'assurer qu'un atome de moins sur la terre serait la cause de la destruction de la terre.

Il en est de même des événements : chacun d'eux a sa cause dans l'événement qui précède; c'est une chose dont aucun philosophe n'a jamais douté. Si on n'avait pas fait l'opération césarienne à la mère de César, César n'aurait pas détruit la république, il n'eût pas adopté Octave, et Octave n'eût pas laissé l'empire à Tibère. Maximilien épouse l'héritière de la Bourgogne et des Pays-Bas, et ce mariage devient la source de deux cents ans de guerre. Mais que César ait craché à droite ou à gauche, que l'héritière de Bourgogne ait arrangé sa coiffure d'une manière ou d'une autre, cela n'a certainement rien changé au système général.

Il y a donc des événements qui ont des effets, et d'autres qui n'en

Par son choix bienfaisant tout est déterminé
Il est libre, il est juste, il n'est point implacable.
Pourquoi donc souffrons-nous sous un maître équitable[1]?
Voilà le nœud fatal qu'il fallait délier.
Guérirez-vous nos maux en osant les nier?
Tous les peuples, tremblant sous une main divine,
Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
Si l'éternelle loi qui meut les éléments
Fait tomber les rochers sous les efforts des vents,
Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent,
Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent :
Mais je vis, mais je sens, mais mon cœur opprimé
Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
  Enfants du Tout-Puissant, mais nés dans la misère,
Nous étendons les mains vers notre commun père.
Le vase, on le sait bien, ne dit point au potier :
« Pourquoi suis-je si vil, si faible, et si grossier? »
Il n'a point la parole, il n'a point la pensée;
Cette urne en se formant qui tombe fracassée,
De la main du potier ne reçut point un cœur
Qui désirât les biens et sentît son malheur.
« Ce malheur, dites-vous, est le bien d'un autre être. »
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître;
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts,
Le beau soulagement d'être mangé des vers!
Tristes calculateurs des misères humaines,
Ne me consolez point, vous aigrissez mes peines;
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant

ont pas. Il en est de leur chaîne comme d'un arbre généalogique; on y voit des branches qui s'éteignent à la première génération, et d'autres qui continuent la race. Plusieurs événements restent sans filiation. C'est ainsi que dans toute machine il y a des effets nécessaires au mouvement, et d'autres effets indifférents, qui sont la suite des premiers, et qui ne produisent rien. Les roues d'un carrosse servent à le faire marcher; mais qu'elles fassent voler un peu plus ou un peu moins de poussière, le voyage se fait également. Tel est donc l'ordre général du monde, que les chaînons de la chaîne ne seraient point dérangés par un peu plus ou un peu moins de matière, par un peu plus ou un peu moins d'irrégularité.

La chaîne n'est pas dans un plein absolu; il est démontré que les corps célestes font leurs révolutions dans l'espace non résistant. Tout l'espace n'est pas rempli. Il n'y a donc pas une suite de corps depuis un atome jusqu'à la plus reculée des étoiles; il peut donc y avoir des intervalles immenses entre les êtres sensibles, comme entre les insensibles. On ne peut donc assurer que l'homme soit nécessairement placé dans un des chaînons attachés l'un à l'autre par une suite non interrompue. *Tout est enchaîné* ne veut dire autre chose sinon que tout est arrangé. Dieu est la cause et le maître de cet arrangement. Le Jupiter d'Homère était l'esclave des destins; mais dans une philosophie plus épurée Dieu est le maître des destins. Voyez Clarke, *Traité de l'existence de Dieu.*

1. « Sub Deo justo nemo miser nisi mereatur. » *Saint Augustin.*

D'un fier infortuné qui feint d'être content.
Je ne suis du grand *tout* qu'une faible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie,
Tous les êtres sentants, nés sous la même loi,
Vivent dans la douleur, et meurent comme moi.
Le vautour, acharné sur sa timide proie,
De ses membres sanglants se repaît avec joie;
Tout semble bien pour lui : mais bientôt à son tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour;
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière :
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière,
Sanglant, percé de coups, sur un tas de mourants,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorants.
Ainsi du monde entier tous les membres gémissent;
Nés tous pour les tourments, l'un par l'autre ils périssent :
Et vous composerez dans ce chaos fatal
Des malheurs de chaque être un bonheur général!
Quel bonheur! ô mortel et faible et misérable,
Vous criez : « Tout est bien, » d'une voix lamentable;
L'univers vous dément, et votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.
Éléments, animaux, humains, tout est en guerre.
Il le faut avouer, le *mal* est sur la terre :
Son principe secret ne nous est point connu.
De l'auteur de tout bien le mal est-il venu?
Est-ce le noir Typhon [1], le barbare Arimane [2],
Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne?
Mon esprit n'admet point ces monstres odieux
Dont le monde en tremblant fit autrefois des dieux.
Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
Qui prodigua ses biens à ses enfants qu'il aime,
Et qui versa sur eux les maux à pleines mains?
Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins?
De l'Être tout parfait le mal ne pouvait naître;
Il ne vient point d'autrui [3], puisque Dieu seul est maître :
Il existe pourtant. O tristes vérités!
O mélange étonnant de contrariétés!
Un Dieu vint consoler notre race affligée;
Il visita la terre, et ne l'a point changée [4]!
Un sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu;
« Il le pouvait, dit l'autre, et ne l'a point voulu :
Il le voudra, sans doute; » et, tandis qu'on raisonne,

1. Principe du mal chez les Égyptiens.
2. Principe du mal chez les Perses.
3. C'est-à-dire d'un autre principe.
4. Un philosophe anglais a prétendu que le monde physique avait dû être changé au premier avénement, comme le monde moral.

Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
Et de trente cités dispersent les débris,
Des bords sanglants du Tage à la mer de Cadix.
Ou l'homme est né coupable, et Dieu punit sa race,
Ou ce maître absolu de l'être et de l'espace,
Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
De ses premiers décrets suit l'éternel torrent;
Ou la matière informe, à son maître rebelle,
Porte en soi des défauts *nécessaires* comme elle;
Ou bien Dieu nous éprouve, et ce séjour mortel[1]
N'est qu'un passage étroit vers un monde éternel.
Nous essuyons ici des douleurs passagères :
Le trépas est un bien qui finit nos misères.
Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
Qui de nous prétendra mériter d'être heureux?
Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir, sans doute.
Il n'est rien qu'on connaisse, et rien qu'on ne redoute.
La nature est muette, on l'interroge en vain;
On a besoin d'un Dieu qui parle au genre humain.
Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
De consoler le faible, et d'éclairer le sage.
L'homme, au doute, à l'erreur, abandonné sans lui,
Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.
Leibnitz ne m'apprend point par quels nœuds invisibles,
Dans le mieux ordonné des univers possibles,
Un désordre éternel, un chaos de malheurs,
Mêle à nos vains plaisirs de réelles douleurs,
Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable,
Subit également ce mal inévitable.
Je ne conçois pas plus comment tout serait bien :
Je suis comme un docteur; hélas! je ne sais rien.
Platon dit qu'autrefois l'homme avait eu des ailes,
Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
La douleur, le trépas, n'approchaient point de lui.
De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui!
Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît expire;
De la destruction la nature est l'empire.
Un faible composé de nerfs et d'ossements
Ne peut être insensible au choc des éléments;
Ce mélange de sang, de liqueurs et de poudre,
Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre;
Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas :

1. Voilà, avec l'opinion des deux principes, toutes les solutions qui se présentent à l'esprit humain dans cette grande difficulté; et la révélation seule peut enseigner ce que l'esprit humain ne saurait comprendre.

C'est là ce que m'apprend la voix de la nature.
J'abandonne Platon, je rejette Épicure.
Bayle en sait plus qu'eux tous; je vais le consulter:
La balance à la main, Bayle enseigne à douter[1];
Assez sage, assez grand pour être sans système,
Il les a tous détruits, et se combat lui-même :
Semblable à cet aveugle en butte aux Philistins,
Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.
Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue?
Rien : le livre du sort se ferme à notre vue.

1 Une centaine de remarques répandues dans le *Dictionnaire* de Bayle lui ont fait une réputation immortelle. Il a laissé la dispute sur l'*origine du mal* indécise. Chez lui toutes les opinions sont exposées; toutes les raisons qui les soutiennent, toutes les raisons qui les ébranlent, sont également approfondies; c'est l'avocat général des philosophes, mais il ne donne point ses conclusions. Il est comme Cicéron, qui souvent, dans ses ouvrages philosophiques, soutient son caractère d'académicien indécis, ainsi que l'a remarqué le savant et judicieux abbé d'Olivet.

Je crois devoir essayer ici d'adoucir ceux qui s'acharnent depuis quelques années avec tant de violence et si vainement contre Bayle; j'ai tort de dire vainement, car ils ne servent qu'à le faire lire avec plus d'avidité. Ils devraient apprendre de lui à raisonner et à être modérés : jamais d'ailleurs le philosohe Bayle n'a nié ni la Providence, ni l'immortalité de l'âme. On traduit Cicéron, on le commente, on le fait servir à l'éducation des princes; mais que trouve-t-on presque à chaque page dans Cicéron, parmi plusieurs choses admirables? On y trouve que, « s'il est une Providence, elle est blâmable d'avoir donné aux hommes une intelligence dont elle savait qu'ils devaient abuser. » « Sic vestra ista « Providentia reprehendenda, quæ rationem dederit iis quos scierit ea « perverse et improbe usuros. (*De Natura deorum*, lib. III, cap. XXXI.) »

« Jamais personne n'a cru que la vertu vînt des dieux, et on a eu raison. » « Virtutem autem nemo unquam Deo retulit; nimirum recte. « (Ibid., cap. XXXVI.) »

« Qu'un criminel meure impuni, vous dites que les dieux le frappent dans sa postérité. Une ville souffrirait-elle un législateur qui condamnerait les petits-enfants pour les crimes de leur grand-père? » « Ferretne « ulla civitas latorem istiusmodi legis ut condemnaretur filius aut « nepos, si pater aut avus deliquisset? (Ibid., cap. XXXVIII.) »

Et ce qu'il y a de plus étrange, c'est que Cicéron finit son livre de la *Nature des dieux* sans réfuter de telles assertions. Il soutient en cent endroits la mortalité de l'âme, dans ses *Tusculanes*, après avoir soutenu son immortalité.

Il y a bien plus; c'est à tout le sénat de Rome qu'il dit, dans son plaidoyer pour Cluentius : « Quel mal lui a fait la mort? Nous rejetons tous les fables ineptes des enfers; qu'est-ce donc que la mort lui a ôté, sinon le sentiment des douleurs? » « Quid tandem illi mali mors attulit? nisi « forte ineptiis ac fabulis ducimur, ut existimemus illum apud inferos « impiorum supplicia perferre.... quæ si falsa sunt, id quod omnes in- « telligunt, quid ei tandem aliud mors eripuit, præter sensum doloris? « (C. LXI.) »

Enfin dans ses lettres, où le cœur parle, ne dit-il pas : « Si non ero, « sensu omnino carebo? » « Quand je ne serai plus, tout sentiment périra avec moi. » (*Ep. fam.*, lib. VI, ep. III.)

Jamais Bayle n'a rien dit d'approchant. Cependant on met Cicéron entre les mains de la jeunesse; on se déchaîne contre Bayle : pourquoi? c'est que les hommes sont inconséquents, c'est qu'ils sont injustes.

L'homme, étranger à soi, de l'homme est ignoré.
Que suis-je, où suis-je, où vais-je, et d'où suis-je tiré [1] ?
Atomes tourmentés sur cet amas de boue,
Que la mort engloutit, et dont le sort se joue,
Mais atomes pensants, atomes dont les yeux,
Guidés par la pensée, ont mesuré les cieux;
Au sein de l'infini nous élançons notre être,
Sans pouvoir un moment nous voir et nous connaître.
Ce monde, ce théâtre et d'orgueil et d'erreur,
Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
Tout se plaint, tout gémit en cherchant le bien-être :
Nul ne voudrait mourir, nul ne voudrait renaître [2].
Quelquefois, dans nos jours consacrés aux douleurs,
Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs;
Mais le plaisir s'envole, et passe comme une ombre;
Nos chagrins, nos regrets, nos pertes, sont sans nombre.
Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir;
Le présent est affreux, s'il n'est point d'avenir,
Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.
Un jour tout sera bien, voilà notre espérance;
Tout est bien aujourd'hui, voilà l'illusion.
Les sages me trompaient, et Dieu seul a raison.
Humble dans mes soupirs, soumis dans ma souffrance,
Je ne m'élève point contre la Providence.
Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois
Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois [3] :
D'autres temps, d'autres mœurs : instruit par la vieillesse,
Des humains égarés partageant la faiblesse,
Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer,
Je ne sais que souffrir, et non pas murmurer.
Un calife autrefois, à son heure dernière,

1. Il est clair que l'homme ne peut par lui-même être instruit de tout cela. L'esprit humain n'acquiert aucune notion que par l'expérience; nulle expérience ne peut nous apprendre ni ce qui était avant notre existence, ni ce qui est après, ni ce qui anime notre existence présente. Comment avons-nous reçu la vie? quel ressort la soutient? comment notre cerveau a-t-il des idées et de la mémoire? comment nos membres obéissent-ils incontinent à notre volonté? etc. Nous n'en savons rien. Ce globe est-il seul habité? a-t-il été fait après d'autres globes, ou dans le même instant? chaque genre de plantes vient-il, ou non, d'une première plante? chaque genre d'animaux est-il produit, ou non, par deux premiers animaux? Les plus grands philosophes n'en savent pas plus sur ces matières que les plus ignorants des hommes. Il en faut revenir à ce proverbe populaire : « La poule a-t-elle été avant l'œuf, ou l'œuf avant la poule? » Le proverbe est bas, mais il confond la plus haute sagesse, qui ne sait rien sur les premiers principes des choses sans un secours surnaturel.

2. On trouve difficilement une personne qui voulût recommencer la même carrière qu'elle a courue, et repasser par les mêmes événements.

3. Voltaire désigne sa pièce du *Mondain*. (Ed.)

Au Dieu qu'il adorait dit pour toute prière :
« Je t'apporte, ô seul roi, seul être illimité,
Tout ce que tu n'as pas dans ton immensité,
Les défauts, les regrets, les maux, et l'ignorance. »
Mais il pouvait encore ajouter *l'espérance*[1].

PRÉCIS DE L'ECCLÉSIASTE.

(1759.)

ÉPÎTRE DÉDICATOIRE AU ROI DE PRUSSE.

SIRE,

On impute au troisième roi de la Judée le petit livre de *l'Ecclésiaste.* Je dédie le *Précis* de cet ouvrage au troisième roi de la Prusse, qui pense comme Salomon paraît penser, et qui a souvent exprimé les mêmes sentiments avec plus de méthode et plus d'énergie.

Quel que soit l'auteur de *l'Ecclésiaste*, il est certain qu'il était philosophe; et il n'est pas si certain qu'il fût roi. Vous êtes l'un et l'autre; ainsi vous réunissez tout ce qu'il y a, dit-on, de mieux sur la terre.

Des cuistres ignorants, qui détestaient les philosophes et qui n'aimaient pas les rois, ont condamné ce petit *Précis de l'Ecclésiaste*, apparemment parce qu'il est en vers; car ces messieurs ne sont pas plus touchés de la poésie que de la philosophie. C'est

1. La plupart des hommes ont eu cette espérance, avant même qu'ils eussent le secours de la révélation. L'espoir d'être après la mort est fondé sur l'amour de l'être pendant la vie; il est fondé sur la probabilité que ce qui pense pensera. On n'en a point de démonstration, parce qu'une chose démontrée est une chose dont le contraire est une contradiction, et parce qu'il n'y a jamais eu de disputes sur les vérités démontrées. Lucrèce, pour détruire cette espérance, apporte, dans son troisième livre, des arguments dont la force afflige; mais il n'oppose que des vraisemblances à des vraisemblances plus fortes. Plusieurs Romains pensaient comme Lucrèce; et on chantait sur le théâtre de Rome : « Post mortem nihil est, » « Il n'est rien après la mort. » Mais l'instinct, la raison, le besoin d'être consolé, le bien de la société, prévalurent, et les hommes ont toujours eu l'espérance d'une vie à venir; espérance, à la vérité, souvent accompagnée de doute. La révélation détruit le doute, et met la certitude à la place : mais qu'il est affreux d'avoir encore à disputer tous les jours sur la révélation; de voir la société chrétienne insociable, divisée en cent sectes sur la révélation; de se calomnier, de se persécuter, de se détruire pour la révélation; de faire des Saint-Barthélemy pour la révélation; d'assassiner Henri III et Henri IV pour la révélation; de faire couper la tête au roi Charles Ier pour la révélation; de traîner un roi de Pologne tout sanglant pour la révélation! O Dieu, révélez-nous donc qu'il faut être humain et tolérant!

une nouvelle raison pour dédier cet ouvrage à Votre Majesté. Elle a sur Salomon l'avantage de faire des vers, et de n'être point tiraillée par sept cents épouses, dites légitimes, et par trois cents drôlesses, dites concubines ou femmes du second rang; ce qui ne convient pas trop à un sage.

L'Ecclésiaste a été inspiré par le Saint-Esprit; la traduction libre que je mets à vos pieds n'a été inspirée que par la raison : ainsi le traducteur peut être tombé dans des erreurs grossières. Il a pu, sans le savoir, hasarder des paroles malsonnantes et sentant l'hérésie : mais, comme Votre Majesté est hérétique, elle ne s'en offensera pas. Elle continuera à me donner sa protection contre les sots, dont elle est accoutumée à triompher comme de ses ennemis.

AVERTISSEMENT[1].

Soit que *l'Ecclésiaste* ait été effectivement composé par Salomon, soit qu'un autre auteur inspiré ait fait parler ce sage, ce livre a toujours été regardé comme un monument précieux. Il l'est d'autant plus qu'on y trouve plus de philosophie. Il montre le néant des choses humaines, il conseille en même temps l'usage raisonnable des biens que Dieu a donnés aux hommes : il ne fait pas de la sagesse un tableau hideux et révoltant; c'est un cours de morale fait pour les gens du monde. C'est pourquoi on a cru ce livre de l'Écriture préférable à tout autre pour en donner un *Précis* en vers, et pour le présenter à la personne respectable[2] à qui on a eu l'honneur de l'adresser.

Il n'aurait pas été possible de le traduire d'un bout à l'autre avec succès; le style oriental est trop différent du nôtre. L'esprit divin, qui s'élève au-dessus de nos idées, néglige la méthode; il ne fait point difficulté de répéter souvent les mêmes pensées et les mêmes expressions; il passe rapidement d'un objet à un autre; il revient sur ses pas; il ne craint ni les contradictions apparentes que notre esprit borné est obligé de concilier, ni les grandes hardiesses que notre faiblesse est dans la nécessité d'adoucir.

Le sentiment de sa propre insuffisance a forcé le traducteur à rassembler en un corps les idées qui sont répandues dans ce livre avec une sublime profusion; à y mettre une liaison nécessaire pour nous, et un ordre qui était inutile à l'Esprit saint; et enfin à prendre un vol moins hardi, convenable à un laïque qui donne l'abrégé d'un livre divin.

Dans ma bouillante jeunesse,
J'ai cherché la volupté,
J'ai savouré son ivresse :
De mon bonheur dégoûté,

1. Cet avertissement est de Voltaire. (Éd.)
2. Mme de Pompadour. (Éd.)

Dans sa coupe enchanteresse
J'ai trouvé la vanité[1].
La grandeur et la richesse[2]
Dans l'âge mûr m'ont flatté :
Les embarras, la tristesse,
L'ennui, la satiété,
Ont averti ma vieillesse
Que tout était vanité.
J'ai voulu de la science[3]
Pénétrer l'obscurité.
O nature, abîme immense
Tu me laisses sans clarté;
J'ai recours à l'ignorance :
Le savoir est vanité.
De quoi m'aura servi ma suprême puissance[4],
Qui ne dit rien aux sens, qui ne dit rien au cœur?
Brillante opinion, fantôme de bonheur,
Dont jamais en effet on n'a la jouissance.
J'ai cherché ce bonheur, qui fuyait de mes bras,
Dans mes palais de cèdre, aux bords de cent fontaines;
Je le redemandais aux voix de mes sirènes :
Il n'était point dans moi, je ne le trouvais pas.
J'accablai mon esprit de trop de nourriture[6];

1. « Vanitas vanitatum, et omnia vanitas. » Cap. I, v. 1. Dixi ego in « corde meo : « Vadam et affluam deliciis, et fruar bonis, » et vidi quod « hoc quoque esset vanitas. » Cap. II, v. 1.

« Vanité des vanités, et tout est vanité. » J'ai dit dans mon cœur : « Je « vais me plonger dans les délices, » et j'ai trouvé encore que cela est vanité. »

2. « Et proposui in animo meo quærere... quæ fiunt sub sole... hanc « occupationem pessimam dedit Deus filiis hominum. » Cap. I, v. 13.

« Je me suis proposé d'examiner tout ce qui est sous le soleil, et c'est une très-mauvaise occupation. »

3. « Dedique cor meum ut scirem prudentiam, atque doctrinam, erro- « resque et stultitiam; et agnovi quod in his quoque esset labor et « afflictio spiritus. » Cap. II, v. 7.

« J'ai voulu connaître la doctrine et les erreurs; et c'est une affliction d'esprit. »

4. « Magnificavi opera mea, ædificavi domos.... » Cap. II, v. 4. « Possedi « servos et ancillas. » Cap. II, v. 5.

« Coacervavi mihi argentum et aurum, et substantias regum et pro- « vinciarum. Feci mihi cantatores et cantatrices.... » Cap. II, v. 8. « Feci « hortos et pomaria.... » Cap. II, v. 5. « Et omnia quæ desideraverunt oculi « mei, non negavi eis.... » Cap. II, v. 11. « Vidi in omnibus vanitatem et « afflictionem animi.... » Cap. II, v. 11. « Et idcirco tæduit me vitæ meæ. » Cap. II, v. 17.

« J'ai entrepris de grandes choses, j'ai bâti des palais, j'ai eu des esclaves, j'ai fait de grands amas d'or, j'ai accumulé les substances des rois et des provinces, j'ai eu des musiciens et des musiciennes, et j'ai planté des jardins; je ne me suis refusé aucun désir; j'ai reconnu qu'il n'y avait que vanité et affliction d'esprit : la vie m'est devenue insupportable. »

5. « Rursus detestatus sum omnem industriam meam. » Cap. II, v. 18.

A prévenir mon goût j'épuisai tous mes soins;
Mais mon goût s'émoussait en fuyant la nature :
Il n'est de vrais plaisirs qu'avec de vrais besoins.
Je me suis fait une étude[1]
De connaître les mortels;
J'ai vu leurs chagrins cruels,
Et leur vague inquiétude,
Et la secrète habitude
De leurs penchants criminels.
L'artiste le plus habile
Fut le moins récompensé;
Le serviteur inutile
Était le plus caressé;
Le juste fut traversé,
Le méchant parut tranquille.
Tu viens de trahir l'amour,
Et tu ris, beauté volage;
Un nouvel amant t'engage,
T'aime, et te quitte en un jour;
Et dans l'instant qu'il t'outrage
On le trahit à son tour.
J'entends siffler partout les serpents de l'Envie[2];
Je vois par ses complots le mérite immolé;
L'innocent confondu traîne une affreuse vie;
Il s'écrie en mourant : « Nul ne m'a consolé! »
Le travail, la vertu, pleurent sans récompense;
La calomnie insulte à leurs cris douloureux;
Et du riche amolli la stupide insolence
Ne sait pas seulement s'il est des malheureux.
Il l'est pourtant lui-même; un éternel orage[3]
Promène de son cœur les désirs inquiets;
Il hait son héritier, qui le hait davantage;
Il vit dans la contrainte, et meurt dans les regrets.

« Nam cum alius laboret in sapientia et doctrina.... Et hoc ergo vanitas. » Cap. II, v. 21.

« J'ai regardé ensuite avec détestation mes applications, après avoir cherché en vain la doctrine et la sagesse. »

1. « Verti me ad aliud, et vidi sub sole nec velocium cursum.... nec « artificum gratiam. » Cap. IX, v. 11.

« J'ai tourné mes pensées ailleurs. J'ai vu que, sous le soleil, le prix n'était point pour celui qui avait le mieux couru, ni la faveur pour l'artiste le plus habile. »

2. « Verti me ad alia, et vidi calumnias et lacrimas innocentium, et « neminem consolatorem.... Cunctorum auxilio destitutos. » Cap. IV, v. 1.

« J'ai porté mon esprit ailleurs; j'ai vu les calomnies, l'innocent en larmes, sans secours et sans consolateur. »

3. « Homo extraneus vorabit illud, hoc vanitas et magna miseria est. » Cap. VI, v. 2.

« Un étranger dévorera toutes vos richesses après vous, et c'est là encore une très-grande misère. »

Dans leur course vagabonde
Les mortels sont entraînés;
Frêles vaisseaux que sur l'onde
Battent les vents mutinés,
Et dans l'océan du monde
Au naufrage destinés.
D'espérances mensongères[1]
Nous vivons préoccupés :
Tous les malheurs de nos pères
Ne nous ont point détrompés;
Nous éprouvons les misères
Dont nos fils seront frappés.
Rien de nouveau sur la terre[2] :
On verra ce qu'on a vu,
Le droit affreux de la guerre,
Par qui tout est confondu,
Et le vice et la vertu
En butte aux coups du tonnerre.

Le sage et l'imprudent, et le faible et le fort[3],
Tous sont précipités dans les mêmes abîmes;
Le cœur juste et sans fiel, le cœur pétri de crimes,
Tous sont également les vains jouets du sort.
Le même champ nourrit la brebis innocente,
Et le tigre odieux qui déchire son flanc;
Le tombeau réunit la race bienfaisante,
Et les brigands cruels enivrés de son sang.
En vain par vos travaux vous courez à la gloire[4];
Vous mourez : c'en est fait, tout sentiment s'éteint;
Vous n'êtes ni chéri, ni respecté, ni plaint :

1. « Quid est quod fuit? ipsum quod futurum est. Quid est quod factum est? ipsum quod faciendum est. » Cap. I, v. 9.

« Qu'est-ce qui a été? ce qui sera. Qu'est-ce qui s'est fait? ce qui se fera. »

2. « Nihil sub sole novum.... » Cap. I, v. 10. « Ne dicas : « Quid putas « causæ est quod priora tempora meliora fuere quam nunc sunt? » stulta « enim est hujusce modi interrogatio. » Cap. VII, v. 11.

« Rien de nouveau sous le soleil; ne dites point que les premiers temps ont été meilleurs que ceux d'aujourd'hui : car c'est le discours d'un fou. »

3. « Justus perit in justitia suâ, et impius multo vivit tempore in « malitia sua. » Cap. VII, v. 16. « Universa æque eveniunt justo et impio.... « mundo et immundo, immolanti victimas, et sacrificia contemnenti.... « Ut perjurus, ita et ille qui verum dejerat. » Cap. IX, v. 2.

« Le juste périt dans sa justice, et le méchant vit longtemps dans sa malice. Tout arrive également au juste et à l'injuste, au pur et à l'impur, à celui qui offre des sacrifices et à celui qui n'en offre pas; le parjure est traité comme l'homme ami de la vérité. »

4. « Viventes enim sciunt se morituros; mortui vero nihil noverunt « amplius, nec habent ultra mercedem... Amor quoque et odium, et « invidiæ simul perierunt. » Cap. IX, v. 5 et 6.

« Les vivants savent qu'ils doivent mourir; mais les morts ne connaissent plus rien, et il ne leur reste plus de récompense : l'amour, la haine, l'envie, périssent avec eux. »

La mort ensevelit jusqu'à votre mémoire.
Que la vie a peu d'appas[1] !
Cependant on la désire.
Plus de plaisirs, plus d'empire
Dans les horreurs du trépas.
Un lion mort ne vaut pas
Un moucheron qui respire.
O mortel infortuné !
Soit que ton âme jouisse
Du moment qui t'est donné,
Soit que la mort le finisse,
L'un et l'autre est un supplice :
Il vaut mieux n'être point né.
Le néant est préférable
A nos funestes travaux,
Au mélange lamentable
Des faux biens et des vrais maux,
A notre espoir périssable
Qu'engloutissent les tombeaux.
Quel homme a jamais su par sa propre lumière[2]
Si, lorsque nous tombons dans l'éternelle nuit,
Notre âme avec nos sens se dissout tout entière,
Si nous vivons encore, ou si tout est détruit ?
Des plus vils animaux Dieu soutient l'existence ;
Ils sont, ainsi que nous, les objets de ses soins ;

1. « Si genuerit quispiam centum liberos, et vixerit multos annos.... « et anima illius non utatur bonis substantiæ suæ.... de hoc ego pro- « nuntio quod melior illo sit abortivus. Frustra enim venit, et pergit « ad tenebras et oblivione delebitur nomen ejus.... » Cap. VI, v. 3 et 4. « Et « laudavi magis mortuos quam viventes, et feliciorem utroque judicavi « qui necdum natus est, nec vidit mala quæ sub sole fiunt. » Cap. IV, v. 2 et 3. « Et melior est canis vivus leone mortuo. » Cap. IX, v. 4.

« Qu'un homme ait eu cent enfants, qu'il ait vécu longtemps, et qu'il n'ait pas joui de ses richesses, je prononce qu'un avorton vaut mieux que lui. C'est en vain qu'il est né ; il va dans les ténèbres, et son nom dans l'oubli.... Et j'ai préféré l'état des morts à celui des vivants, et j'ai estimé plus heureux celui qui n'est pas né encore, et n'a pas vu les maux qui sont sous le soleil.... Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. »

2. « Dixi in corde meo de filiis hominum, ut probaret eos Deus, et « ostenderet similes esse bestiis. Idcirco unus interitus est hominis et « jumentorum, et æqua utriusque conditio : sicut moritur homo, sic et « illa moriuntur : similiter spirant omnia, et nihil habet homo jumento « amplius. Cuncta subjacent vanitati. Et omnia pergunt ad eumdem « locum : de terra facta sunt, et in terra pariter revertuntur. Quis novit « si spiritus filiorum Adam ascendat sursum, et spiritus jumentorum « descendat deorsum ? » Cap. III, v. 18, 19, 20, 21.

« J'ai dit à mon cœur : Dieu met en probation tous les enfants des hommes ; il montre qu'ils sont semblables aux bêtes. Les hommes meurent comme les bêtes, leur sort est égal ; ils respirent de même, l'homme n'a rien de plus que la bête : tout est vanité, tout tend au même lieu ; ils ont tous été tirés de la terre, et ils retourneront pareillement en

Il borna leur instinct et notre intelligence;
Ils ont les mêmes sens et les mêmes besoins.
Ils naissent comme nous, ils expirent de même :
Que deviendra leur âme au jour de leur trépas?
Que deviendra la nôtre à ce moment suprême?
Humains, faibles humains, vous ne le savez pas!
Cependant l'homme s'égare[1]
Dans ses travaux insensés.
Les biens dont l'Inde se pare,
Avec fureur amassés,
Sont vainement entassés
Dans les trésors de l'avare.
Ce monarque ambitieux
Menaçait la terre entière :
Il tombe dans sa carrière;
Et ce géant sourcilleux,
Ce front qui touchait aux cieux,
Est caché dans la poussière.
La beauté dans son printemps[2]
Brille pompeuse et chérie,
Semblable à la fleur des champs,
Le matin épanouie,
Le soir livide et flétrie,
En horreur à ses amants.
Ainsi tout se corrompt, tout se détruit, tout passe[3] :

terre. Qui connaît si l'âme des hommes monte en haut, et si l'âme des bêtes descend en bas? »

N. B. L'Ecclésiaste semble s'exprimer ici avec une dureté qui convenait sans doute à son temps, et qui doit être adoucie dans le nôtre. Ainsi l'auteur du *Précis* ne dit point : « L'homme n'a rien de plus que la bête; » mais : « Qui sait par sa propre lumière si l'homme n'a rien de plus que la bête? » C'est le sens de *l'Ecclésiaste*. L'homme ne sait rien par lui-même; il a besoin de la foi.

1. « Interdum dominatur homo homini in malum suum.... » Cap. VIII, v. 9. « Unus est, et secundum non habet, non filium, non fratrem, et « tamen laborare non cessat, nec satiantur oculi ejus divitiis, nec reco- « gitat, dicens : « Cui laboro....? » Cap. IV, v. 8. »

« Un homme quelquefois domine pour son propre malheur. Un homme est seul, sans enfants, sans frères; cependant il travaille sans cesse, il est insatiable de richesses; il ne lui vient point dans l'esprit de se dire : Pour qui est-ce que je travaille? »

2. « Et inveni amariorem morte mulierem. » Cap. VII, v. 27.

« J'ai trouvé la femme plus amère que la mort. »

3. « Quando commovebuntur custodes domus.... et otiosæ erunt mo- « lentes in minuto numero.... florebit amygdalus.... et dissipabitur cap- « paris.... antequam rumpatur funiculus argenteus, et recurrat vitta « aurea, et conteratur hydria super fontem.... » Cap. XII, v. 3, 5, 6.

« Lorsque les gardes de la maison (c'est-à-dire, les jambes) commenceront à trembler; quand celles qui doivent moudre (c'est-à-dire, les dents) seront en petit nombre et oisives; quand l'amandier fleurira (c'est-à-dire, quand la tête sera chauve), que le câprier se dissipera (c'est-à-dire, quand les cheveux seront tombés); quand la chaîne d'ar-

Mon oreille bientôt sera sourde aux concerts;
La chaleur de mon sang va se tourner en glace;
D'un nuage épaissi mes yeux seront couverts;
Des vins du mont Liban la séve nourrissante
Ne pourra plus flatter mes languissants dégoûts;
Courbé, traînant à peine une marche pesante,
J'approcherai du terme où nous arrivons tous.
Je ne vous verrai plus, beautés dont la tendresse
Consola mes chagrins, enchanta mes beaux jours.
O charme de la vie! ô précieuse ivresse!
Vous fuyez loin de moi, vous fuyez pour toujours.
Du temps qui périt sans cesse[1]
Saisissons donc les moments;
Possédons avec sagesse,
Goûtons sans emportements
Les biens qu'à notre jeunesse
Donnent les cieux indulgents.
Que les plaisirs de la table
Les entretiens amusants,
Prolongent pour nous le temps;
Et qu'une compagne aimable
M'inspire un amour durable,
Sans trop régner sur mes sens.
Mortel, voilà ton partage[2]
Par les destins accordé;
Sur ces biens, sur leur usage,
Ton vrai bonheur est fondé :
Qu'ils soient possédés du sage,
Sans qu'il en soit possédé.
Usez, n'abusez point; ne soyez point en proie[3]

gent sera rompue, que le ruban d'or se retirera, que la cruche se cassera sur la fontaine (c'est-à-dire, quand on ne sera plus propre aux plaisirs).... »

1. « Et deprehendi nihil esse melius quam lætari hominem in opere « suo, et hanc esse partem illius. Quis enim eum adducet ut post se « futura cognoscat? » Cap. III, v. 22.

« Et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur à l'homme que de se réjouir dans ses œuvres, et que c'est là son partage; car qui le ramènera de la mort, pour connaître l'avenir? »

2. « Nonne melius est comedere, et bibere, et ostendere animæ suæ « bona de laboribus suis? et hoc de manu Dei est. » Cap. II, v. 24.

« Ne vaut-il pas mieux manger et boire, et faire plaisir à son cœur avec le fruit de ses travaux? Cela même est de Dieu. »

3. « Et omni homini, cui dedit Deus divitias, atque substantiam, po- « testatemque ei tribuit ut comedat ex eis, et fruatur parte sua.... hoc « est donum Dei. » Cap. V, v. 18. « Et cognovi quod non esset melius nisi « lætari, et facere bene in vita sua. » Cap. III, v. 11.

« Et quand Dieu lui a donné biens et richesses, et pouvoir d'en jouir, c'est un don de Dieu; et j'ai reconnu qu'il n'y a rien de meilleur que de se réjouir et de bien faire. »

Aux désirs effrénés, au tumulte, à l'erreur,
Vous m'avez affligé, vains éclats de la joie;
Votre bruit m'importune, et le rire est trompeur.
Dieu nous donna des biens, il veut qu'on en jouisse[1];
Mais n'oubliez jamais leur cause et leur auteur;
Et lorsque vous goûtez sa divine faveur,
O mortels! gardez-vous d'oublier sa justice.
Aimez ces biens pour lui, ne l'aimez point pour eux[2];
Ne pensez qu'à ses lois, car c'est là tout votre être.
Grand, petit, riche, pauvre, heureux, ou malheureux,
Étrangers sur la terre, adorez votre maître.
N'affectez point les éclats[3]
D'une vertu trop austère :
La sagesse atrabilaire
Nous irrite, et n'instruit pas;
C'est à la vertu de plaire :
Le vice a bien moins d'appas.
Indulgent pour la faiblesse[4]
Que vous voyez en autrui,
Qu'il trouve en vous un appui,
Que son sort vous intéresse.
Hélas! malgré la sagesse,
Vous tomberez comme lui.
Favori de la nature[5],
Le climat le plus vanté
Par les vents, par la froidure,
Voit son espoir avorté;
Et la vertu la plus pure
A ses temps d'iniquité.
Répandez vos bienfaits avec magnificence[6];

1. « Lætare ergo, juvenis, in adolescentia tua, et in bono sit cor tuum. » Cap. XI, v. 9.
« Réjouissez-vous donc, jeune homme, dans votre jeunesse; que votre cœur soit dans l'allégresse. »
2. « Deum time, et mandata ejus observa : hoc enim omnis homo. » Cap. XII, v. 13.
« Craignez Dieu, observez ses lois; car c'est là tout l'homme. »
3. « Noli esse justus multum; neque plus sapias quam necesse est, « ne obstupescas. » Cap. VII, v. 17.
« Ne soyez pas plus juste et plus sage qu'il ne faut, de peur d'être stupide. »
4. « Bonum est te sustentare justum, sed et ab illo (injusto) ne sub- « trahas manum tuam. » Cap. VII, v. 19.
« Il est bon de soutenir le juste; mais ne retirez pas votre main de celui qui ne l'est pas. »
5. « Non est enim homo in terra qui... non peccet. » Cap. VII, v. 21.
« Il n'y a point de juste sur la terre qui ne pèche. »
6. « Mitte panem tuum super transeuntes aquas. » Cap. XI, v. 1.
« Jetez votre pain dans les eaux qui passent (c'est-à-dire, faites également du bien à tout le monde). »

Même aux moins vertueux ne les refusez pas;
Ne vous informez point de leur reconnaissance :
Il est grand, il est beau de faire des ingrats.
Laissez parler les cours, et crier le vulgaire[1];
Leur langue est indiscrète, et leurs yeux sont jaloux;
De leurs suffrages faux dédaignez le salaire :
Dieu vous voit, il suffit; qu'il règne seul sur vous.
L'homme est un vil atome, un point dans l'étendue[2];
Cependant du plus haut des palais éternels
Dieu sur notre néant daigne abaisser sa vue :
C'est lui seul qu'il faut craindre, et non pas les mortels.

PRÉCIS DU CANTIQUE DES CANTIQUES.

(1759.)

AVERTISSEMENT[3].

Après avoir donné le *Précis de l'Ecclésiaste*, qui est l'ouvrage le plus philosophique de l'ancienne Asie, voici le *Précis du Cantique des Cantiques :* c'est le poëme le plus tendre, et même le seul de ce genre, qui nous soit resté de ces temps reculés. Tout y respire une simplicité de mœurs qui seule rendrait ce petit poëme précieux. On y voit même une esquisse de la poésie dramatique des Grecs. Il y a des chœurs de jeunes filles et de jeunes hommes qui se mêlent quelquefois au dialogue des deux personnages. Les deux interlocuteurs sont le Chaton et la Sulamite. Chaton est le mot hébreu qui signifie l'amant ou le fiancé; la Sulamite est le nom propre de la fiancée. Plusieurs savants hommes ont attribué cet ouvrage à Salomon; mais on y voit plusieurs versets qui ont fait douter qu'il en puisse être l'auteur.

On a rasssemblé les principaux traits de ce poëme pour en faire un petit ouvrage régulier qui en conservât tout l'esprit. Les répétitions et le désordre, qui étaient peut-être un mérite dans le style oriental, n'en sont point un dans le nôtre. On s'est abstenu surtout scrupuleusement de toucher aux sublimes et respectables allégories que les plus graves docteurs ont tirées de cet ancien poëme, et on s'en est tenu à la simplicité non moins respectable

1. « ...Cunctis sermonibus qui dicuntur, ne accommodes cor tuum. » Cap. VII, v. 22.
« Ne faites point attention aux choses qui se disent de vous. »
2. « Et cuncta, quæ fiunt, adducet Deus in judicium pro omni errato, « sive bonum, sive malum illud sit. » Cap. XII, v. 14.
« Dieu vous fera rendre compte en sa justice de ce que vous aurez fait en bien ou en mal. »
3. Cet *Avertissement* et la *Lettre de M. Eratou* sont de Voltaire. (ÉD.)

du texte. Nous autres éditeurs, nous ne pouvons donner une idée plus claire de ces choses qu'en imprimant la *Lettre de M. Eratou à M. Clocpitre*, aumônier de S. A. S. M. le landgrave.

LETTRE DE M. ERATOU A M. CLOCPITRE,

AUMÔNIER DE S. A. S. M. LE LANDGRAVE.

Monsieur et cher ami,

J'apprends avec mépris que le *Précis du Cantique des Cantiques* a encouru la censure de quelques ignorants qui font les entendus. Ces pauvres gens ont jugé un ouvrage hébreu qui a environ trois mille ans d'antiquité, comme ils jugeraient un bouquet à Iris, ou une jouissance de l'abbé Tétu, ou une chanson de l'abbé de L'Attaignant, imprimée dans le *Mercure galant*. Ils ne connaissent que nos petits amours de ruelle, ce qu'on appelle des conquêtes; ils ne peuvent se faire une idée des temps héroïques ou patriarcaux; ils s'imaginent que la nature a été au fond de l'Asie ce qu'elle est dans la paroisse de Saint-André des Arts ou des Arcs, et dans la cour du Palais.

Il faut apprendre à ces pédants petits-maîtres qu'il y a toujours eu une grande différence entre les mœurs des Asiatiques, qui n'ont jamais changé, et celles des badauds de Paris, qui changent tous les jours. Ils doivent se mettre dans la tête que la princesse Nausicaa, fille du roi Alcinoüs, et l'épouse du *Cantique des Cantiques*, et la naïve parente de Booz, et Lia, et Rachel, n'ont rien de commun avec la femme ou la fille d'un marguillier.

Les chastes amours, la propagation de l'espèce humaine, ne faisaient point rougir; on ne célébrait point l'adultère en chanson : on ne mettait point sur un théâtre d'opéra les amours les plus lascifs, avec l'approbation d'un censeur et la permission du lieutenant de police de Jérusalem.

Si les amours respectables de l'époux et de l'épouse commencent par ces mots : *Isaguni minsichot piho kytobem dodeka me yayin*, « Qu'il me baise d'un baiser de sa bouche, car sa gorge est meilleure que du vin; » c'est que l'auteur de ce cantique n'était pas né à Paris; c'est que ni notre galanterie, ni notre esprit critique, ni notre insolence pédantesque, n'étaient pas connus à Hershalaïm, vulgairement nommée Jérusalem.

Vous qui insultez à l'antiquité sans la connaître; vous qui n'êtes savants que dans la langue de l'Opéra de Paris, du barreau de Paris, et des brochures de Paris; vous qui voulez que l'esprit divin emprunte votre style, osez lire le livre d'Ezéchiel : vous serez scandalisés que Dieu ordonne au prophète de manger son pain couvert d'excréments humains, et qu'ensuite il change cet ordre en celui de manger son pain avec de la fiente de vache. Mais sachez que dans toute l'Arabie déserte on mange quelquefois de la bouse de vache; surtout que les plus vils excréments et le bourgeois le plus fier qui achète un office sont absolument égaux aux yeux du Créateur, et même aux yeux du sage; que rien n'est ni dégoûtant, ni vil, ni odieux devant la sagesse, sinon

l'esprit d'ignorance et d'orgueil, qui juge de tout suivant ses petits usages et ses petites idées.

Ceux qui ont osé regarder les expressions naturelles d'un amour légitime comme des expressions profanes seraient bien étonnés s'ils lisaient le seizième et le vingt-troisième chapitres d'Ézéchiel, qu'ils n'ont jamais lus : ils verront dans le seizième que Dieu même compare Jérusalem à une jeune fille pauvre, malpropre, dégoûtante. « J'ai eu pitié de vous, dit-il, et je vous ai fait croître comme l'herbe des champs. » *Et ubera tua intumuerunt, et pilus tuus germinavit, et eras nuda.... Et transivi per te, et vidi te, et ecce.... tempus amantium, et extendi amictum meum super te.... et facta es mihi. Et lavavi te aqua.... Et vestivi te discoloribus.... Et ornavi te ornamentis, et dedi armillas.... et torquem.... sed habens fiduciam in pulchritudine tua, fornicata es cum omni transeunte. Et fecisti tibi simulacra masculina, et fornicata es cum eis.... Et fecisti tibi lupanar, et fornicata es cum vicinis magnarum carnium.... Et dona donabas eis ut intrarent ad te undique ad fornicandum.*

Le vingt-troisième chapitre est encore beaucoup plus fort. Ce sont les deux sœurs Oolla et Oliba qui se sont abandonnées aux plus infâmes prostitutions; Oolla a aimé avec fureur de jeunes officiers et de jeunes magistrats : *Oliba insanivit amore super concubitum eorum qui habent membra asinorum, et sicut fluxus equorum fluxus eorum.*

Vous voyez évidemment que dans ces temps-là on ne faisait point scrupule de découvrir ce que nous voilons, de nommer ce que nous n'osons dire, et d'exprimer les turpitudes par les noms des turpitudes.

D'où vient notre délicatesse? c'est que plus les mœurs sont dépravées, plus les expressions deviennent mesurées. On croit regagner en paroles ce qu'on a perdu en vertu. La pudeur s'est enfuie des cœurs, et s'est réfugiée sur les lèvres. Les hommes sont enfin parvenus à vivre ensemble sans se dire jamais un seul mot de ce qu'ils sentent et de ce qu'ils pensent : la nature est partout déguisée, tout est un commerce de tromperie.

Rien de plus naturel, de plus ingénu, de plus simple, de plus vrai, que *le Cantique des Cantiques;* donc il n'est pas fait pour notre langue, disent ces hypocrites qui lisent l'*Aloïsia*, et qui prennent des airs graves en sortant des lieux que fréquentait Oliba.

La traduction que j'ai faite de cette ancienne églogue hébraïque n'est point indécente; elle est tendre, elle est noble, elle n'est point recherchée comme celle de Théodore de Bèze :

Ecce tu bellissima
His columbis prædita
Pætulis ocellulis,
Hinc et inde pendulis
Crispulis cincinnulis.

J'ai eu surtout l'attention de ne point traduire les endroits dont l'esprit licencieux de quelques jeunes gens abuse quelquefois. Plusieurs interprètes n'ont fait aucune difficulté de traduire littéralement ce passage : *Misit manum ad foramen, et in-*

tremuit venter meus; et cet autre : *Absque eo quod intrinsecus latet.*

Calmet même, en adoptant le sens dans lequel saint Jérôme entend ces paroles, ne craint point de les expliquer par ce demi-vers d'Ovide :

Si qua latent, meliora putat.
Metam., I, 502.

Calmet était comptable aux savants des diverses traductions de ces passages. Il devait rappeler les usages anciens de l'Orient. Il n'écrivait ni pour les mauvais plaisants, ni pour les insolents pédants de nos jours; mais le devoir d'un commentateur et celui d'un poëte ne sont pas les mêmes. J'imite, je rédige, et je ne commente pas. J'ai dû retrancher ces images qui autrefois n'étaient que naïves, et peuvent aujourd'hui paraître trop hardies.

Je n'ai donc rendu que les idées tendres; j'ai supprimé celles qui vont plus loin que la tendresse, et qui peuvent paraître trop physiques; de même que j'ai adouci, dans *l'Ecclésiaste*, ce qui pouvait paraître d'une métaphysique trop dure. Ceux qui me reprochent d'avoir supprimé les choses hardies n'ont pas fait assez d'attention au temps présent; et ceux qui me reprochent d'avoir fidèlement exprimé les autres n'ont aucune connaissance des temps passés.

En un mot, l'esprit du texte est entièrement conservé dans mon ouvrage. C'est ainsi que les princes de l'Église de Rome en ont jugé; et leur approbation a un peu plus de poids que les censures de quelques laïques qui n'entendent ni l'hébreu ni le grec, qui savent très-peu de latin, parlent très-mal français, et se mêlent toujours de dire leur avis sur ce qui ne les regarde point.

INTERLOCUTEURS.

LE CHATON. LA SULAMITE, LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

(Les amis du Chaton ne parlent pas.)

LE CHATON.

Que les baisers ravissants[1]
De ta bouche demi-close
Ont enivré tous mes sens!
Les lis, les boutons de rose
De tes deux globes naissants
Sont à mon âme enflammée

1. *Texte:* « Qu'il me baise, ou Qu'elle me baise de baisers de sa bouche; car vos mamelles sont meilleures que le vin; elles ont l'odeur du meilleur baume, et votre nom est une huile répandue. »

Remarque. Quoique plusieurs grands personnages aient cru que c'était la Sulamite qui parlait dans ces deux premiers versets, cependant, comme il s'agit de mamelles, il a paru plus convenable de mettre

Comme les vins bienfaisants
De la fertile Idumée,
Et comme le pur encens
Dont Tadmor est parfumée.
Sous les murs des pharaons[1],
A travers les beaux vallons,
Les cavales bondissantes
Ont moins de légèreté;
Les colombes caressantes,
Dans leurs ardeurs innocentes,
Ont moins de fidélité.

LA SULAMITE.

J'ai peu d'éclat, peu de beauté; mais j'aime,
Mais je suis belle aux yeux de mon amant;
Lui seul il fait ma joie et mon tourment;
Mon tendre cœur n'aime en lui que lui-même.
De mes parents la sévère rigueur[2]
Me commanda de bien garder ma vigne;
Je l'ai livrée au maître de mon cœur :
Le vendangeur en était assez digne.

LE CHATON.

Non, tu ne te connais pas,
O ma chère Sulamite!
Rends justice à tes appas,
N'ignore plus ton mérite.
Salomon dans son palais
A cent femmes, cent maîtresses,
Seul objet de leurs tendresses
Et seul but de tous leurs traits;

ces paroles dans la bouche du Chaton. De plus, la comparaison des mamelles avec les grappes de raisin et avec du vin se trouve plusieurs fois dans le Cantique, et c'est toujours le Chaton qui parle. Les hébraïsants disent que le terme qui répond à mamelle est d'une beauté énergique en hébreu. Ce mot n'a pas en français la même grâce; tetons est trop peu grave, sein est trop vague. Les savants croient qu'il est difficile d'atteindre à la beauté de la langue hébraïque.

1. *Texte* : « Mon ami, je te compare aux chevaux attelés au char de Pharaon. Ah! que vous êtes belle! vos yeux sont comme des yeux de colombe

— Je suis noire, mais je suis belle comme les tabernacles de Cédar, et comme les pelisses de Salomon.... Ne considérez pas que je suis trop brune, car c'est le soleil qui m'a hâlée. Mes parents m'ont fait garder les vignes : hélas! je n'ai pu garder ma propre vigne. »

Remarque. Ces paroles semblent prouver que la Sulamite est une bergère, une villageoise qui dit naïvement qu'elle se croit belle comme les tapisseries du roi, et que par conséquent ce cantique n'est pas l'épithalame de Salomon et d'une fille du roi d'Égypte, comme d'illustres commentateurs l'ont dit. Les princesses égyptiennes n'étaient pas noires, et ne gardaient pas les vignes.

2. *Texte* : « Si tu ne te connais pas, la plus belle des femmes, va paître tes moutons et tes chevreaux... Il y a soixante reines, quatre-vingts

Mille autres sont renfermées
Dans ce palais des plaisirs,
Et briguent par leurs soupirs
L'heureux moment d'être aimées.
Je ne possède que toi;
Mais ce sérail d'un grand roi,
Ces compagnes de sa couche,
Ces objets si glorieux,
N'ont point d'attrait qui me touche;
Rien n'approche sous les cieux
D'un souríre de ta bouche,
D'un regard de tes beaux yeux.
Sais-tu que ces grandes reines,
Dans leurs pompes si hautaines,
A ton aspect ont pâli?
Leur éclat s'en est terni;
Défaites, humiliées,
Malgré leur orgueil jaloux,
Toutes se sont écriées :
« Elle est plus belle que nous! »

LA SULAMITE.

Le maître heureux de mes sens, de mon âme[1],
De tous mes vœux, de tous mes sentiments,
Me fait goûter de fortunés moments.
Soutenez-moi, je languis, je me pâme,
Je meurs d'amour; versez sur moi des fleurs,
Inondez-moi des plus douces odeurs :
Que sur mon sein mon tendre amant repose;
Qu'en s'endormant de moi-même il dispose;

concubines, et de jeunes filles sans nombre. Tu es seule ma colombe, ma parfaite. Les reines et les concubines t'ont admirée. »

Remarque. Ces soixante reines et ces quatre-vingts concubines ont fait penser à plusieurs commentateurs que ce n'est pas Salomon qui composa ce cantique, puisque Salomon avait sept cents femmes et trois cents concubines, selon le texte sacré. Peut-être n'avait-il alors que soixante femmes. Il se peut aussi que l'auteur parle ici d'un autre roi que Salomon. Les commentateurs qui ne croient pas que *le Cantique des Cantiques* soit de ce roi juif prétendent qu'il n'est guère vraisemblable que Salomon dise à sa bien-aimée : « Tu es plus belle que toutes les maîtresses du roi. » C'est une expression qui semble convenir aux hommes d'un ordre inférieur, comme il est d'usage parmi nous d'appeler une femme ma reine; cependant il est tout aussi naturel que Salomon dise à sa nouvelle femme : « Tu es plus belle que toutes mes femmes et mes maîtresses. »

1. *Texte* : « Mon bien-aimé est comme un bouquet de myrte; il demeurera entre mes mamelles.... Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits; car je languis d'amour. Qu'il mette sa main gauche sur ma tête, et que sa main droite m'embrasse.

« Je dors, mais mon cœur veille. »

Remarque. Il est difficile d'exprimer comment à la fois on dort et on veille. C'est une figure asiatique qui exprime un songe.

Qu'il soit à moi dans les bras du sommeil;
Que de ses mains il me tienne embrassée;
Que son image occupe ma pensée,
Et qu'il m'embrasse encore à son réveil.
Chère idole que j'adore,
Mon cœur a veillé toujours!
Je me lève avant l'aurore,
Je demande mes amours.
Lit sacré, dépositaire
Des mouvements de mon cœur,
Des amours doux sanctuaire,
Qu'as-tu fait de mon bonheur?
Éveillez-vous, mes compagnes,
Venez plaindre mon tourment;
Prés, ruisseaux, forêts, montagnes,
Rendez-moi mon cher amant.
Je l'ai perdu, le seul bien qui m'enchante[1]!
Ah! je l'entends, j'entends sa voix touchante;
Il vient, il ouvre, il entre. Ah, je te voi!
Mon cœur s'échappe, et s'envole après toi.
Hélas! une fausse image
Trompe mes yeux égarés;
Je ne vois plus qu'un nuage;
Des regrets sont le partage
De mes sens désespérés.
O mes compagnes fidèles[2],
Voyez mes craintes cruelles;
Adoucissez ma douleur;
Dites-moi quelle contrée,
Quelle terre est honorée
De l'objet de mon ardeur,
Quel Dieu m'en a séparée.

LES COMPAGNES DE LA SULAMITE.

Apprenez-nous quel est l'amant heureux[3]
Qui vous retient dans de si douces chaînes;

1. *Texte :* « J'ai cherché durant la nuit celui qu'aime mon âme; je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé. Mon bien-aimé a passé sa main par le trou, et mon ventre tressaillit à ce tact. J'ai ouvert la porte à mon bien-aimé, mais il n'y était plus : mon âme s'est liquéfiée. Je l'ai cherché, et je ne l'ai point trouvé. »

Remarque. La Sulamite dit ensuite qu'elle a cherché son Chaton aux portes de la ville, et que les gardes l'ont battue ; ce qui ne conviendrait guère à une épouse de Salomon.

2. *Texte :* « Je vous conjure, filles de Jérusalem, si vous trouvez mon bien-aimé, de lui dire que je languis d'amour. »

3. *Texte :* « LES FILLES. — Quel est le bien-aimé que vous aimez d'amour, ô la plus belle des femmes? » etc.

Nous partageons votre joie et vos peines,
Nous chercherons cet objet de vos vœux.

LA SULAMITE.

Le vainqueur que j'idolâtre[1]
Est le plus beau des humains;
L'Amour forma de ses mains
Son sein, plus blanc que l'albâtre;
L'ébène de ses cheveux
Ombrage son front d'ivoire,
Ce front noble et gracieux,
Ce front couronné de gloire;
Un feu pur est dans ses yeux :
Sous une telle figure
Descendent du haut des cieux
Les maîtres de la nature,
Ministres du Dieu des dieux;
Mais de son cœur vertueux
Si je faisais la peinture,
Vous le connaîtriez mieux.

LE CHATON.

Je vous retrouve, ô maîtresse chérie[2]!
Je vous revois, je vous tiens dans mes bras :
Dans mes jardins j'avais porté mes pas;
Mais près de vous toute fleur est flétrie.
Charmant palmier, tige aimable et fleurie,
Je viens cueillir vos fruits délicieux.
Ciel, que le temps est un bien précieux!
Tout le consume, et l'amour seul l'emploie.
Mes chers amis, qui partagez ma joie,
Buvez, chantez, célébrez ses attraits :

1. *Texte :* « LA SULAMITE. — Mon bien-aimé est blanc et rouge, choisi entre mille; ses cheveux sont comme des feuilles de palmier, noirs comme un corbeau; ses yeux sont comme des pigeons sur le bord des eaux, lavés dans du lait; ses joues sont comme des parterres d'aromates, sa poitrine est comme un ivoire marqueté de saphirs, » etc.

« LES FILLES. — Où est allé votre bien-aimé? nous irons le chercher avec vous. »

2. *Texte :* « LE CHATON. — Je suis descendu dans le jardin des noyers, pour voir les fruits des vallées.... Votre nez est comme la tour du mont Liban qui regarde vers Damas.... votre taille est semblable à un palmier. J'ai dit : « Je monterai sur le palmier, et j'en prendrai les fruits; » car vos mamelles sont comme des grappes de raisin, etc.

« J'ai bu mon vin avec mon lait. Mangez, mes amis; buvez, enivrez-vous, mes très-chers amis. »

Remarque. C'était un usage commun dans les pays chauds de ne point boire son vin pur; on le mêlait souvent avec du lait. Dans l'*Odyssée* on y infuse des raclures de fromage. Les anciens diffèrent de nous en tout.

Dans les bons vins que votre âme se noie,
Je vais goûter des plaisirs plus parfaits.

LA SULAMITE.

Paix du cœur, volupté pure[1],
Doux et tendre emportement,
Vous guérissez ma blessure.
Ne souffrez pas que j'endure
Un nouvel éloignement;
L'absence d'un seul moment
Est un moment de parjure.
Allons voir, allons tous deux
Voir nos myrtes amoureux;
Prenons soin de leur culture,
Redoublons nos tendres nœuds
Sur nos tapis de verdure;
Fuyons le bruyant séjour
De cette superbe ville :
Le village est plus tranquille;
Et la nature et l'amour
L'ont choisi pour leur asile.

1. *Texte* : « LA SULAMITE. — Je suis à mon bien-aimé, et son cœur se retourne vers moi. Venez, sortons dans les champs, demeurons au village; levons-nous matin pour aller aux vignes : c'est là que je vous donnerai mes mamelles. »

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE.

LA HENRIADE.

LA PUCELLE D'ORLÉANS.

POËMES.

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de Fleurus, 9.

75760340

